Ismail Kadaré

Œuvres

tome septième

Introduction et note de présentation
d'Éric Faye
Traduction de l'albanais
de Jusuf Vrioni

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Introduction

L'Hiver de la grande solitude

PREMIÈRE PARTIE - Requiem pour l'été passé

1

2

3

4

5

DEUXIÈME PARTIE - Hôtes au château

1

2

3

4

5

6

TROISIÈME PARTIE - Le pays en hiver

1

2

3

4

5

6

7

8

QUATRIÈME PARTIE - Pacha Liman

1

2

3

4

CINQUIÈME PARTIE - Les États se querellent

1

2

3

4

TABLE DES VOLUMES

DU MÊME AUTEUR

OceanofPDF.com

© Librairie Arthème Fayard, 1999
75, rue des Saints-Pères, 75278 Paris Cedex 06.
978-2-213-66006-6

OceanofPDF.com

Introduction et note de présentation
d'Éric Faye
Traduction de l'albanais
de Jusuf Vrioni

Titre original : Dimri i vetmisë *së madhe*

OceanofPDF.com

Les ouvrages publiés d'Ismail Kadaré sont cités

à la fin de ce volume page 655

OceanofPDF.com

Introduction

par Éric Faye

L'Hiver de la grande solitude et Concert en fin de *saison forment un diptyque sans équivalent dans l'œuvre d'Ismail Kadaré. Voici deux romans frères (réunis sous une même bannière, Le Temps des querelles), qui ont maints points en commun, sans pour autant être des jumeaux. D'une envergure inégalée dans le reste de l'œuvre, ces mégalithes, que l'on pourrait prendre à première vue pour des romans historiques, s'élèvent sur une toile de fond précise: d'abord, le schisme avec le bloc soviétique, puis la brouille avec la Chine. Kadaré signe là ses deux véritables incursions dans l'histoire shakespearienne du monde communiste. Il n'y reviendra guère, par la suite, qu'avec un récit sur le Kosovo et, de manière plus estompée, dans les romans* L'Ombre et Spiritus.

Incontestablement, l'esprit de L'Hiver *a fécondé le* Concert. *Ces deux épopées obéissent globalement à un schéma directeur commun: montée progressive de la tension jusqu'à ce qu'éclate au grand jour une brouille idéologique; montée ponctuée de signes avant-coureurs;alternance de chapitres situés en Albanie et dans la puissance dont Tirana se sépare; rupture suivie de ses conséquences dramatiques, imputables au retrait des coopérants étrangers : inondations désastreuses dans* L'Hiver *de la grande solitude, accident mortel au combinat sidérurgique d'Elbasan, abandonné par les Chinois, dans Concert en fin de* saison *; le tout relaté en recourant fréquemment au simultanéisme, procédé conférant à l'écrivain une ubiquité qui permet, au moyen de transitions habiles, d'opérer des coupes longitudinales dans la société albanaise et de s'introduire dans les plus hautes sphères du pouvoir.*

Nous voici devant un vaste poème épique, une Iliade et une Odyssée du monde communiste où abondent les références aux héros et dieux antiques. Nous ne traversons plus la traditionnelle Kadarie, faite de lieux imaginaires ou semi-imaginaires, mais des villes où se fabrique et se subit le sort d'un empire dont les marges s'effritent. L'auteur ne mobilise plus des êtres purement imaginaires, mais détourne des personnages d'hommes

*d'État: Enver Hodja, Mao, Zhou Enlai, Lin Biao, Khrouchtchev, d'autres encore qui ne sont pas nommés. Si les acrobaties dialectiques des « déviationnistes » et des « révisionnistes » sont toujours présentes à l'arrière-plan de ces romans, elles importent peu pour Ismail Kadaré. L'essentiel réside dans la dimension tragique et ubuesque des empires rouges. Le premier volet de cette saga débute en 1960 et le second s'achève en 1978, tranche de siècle suffisante pour composer une microcomédie humaine échelonnée sur deux générations. À chaque reprise, les séismes de l'Histoire bouleversent la vie privée ou sociale des personnages dont une quinzaine passent, morts ou vifs, d'un roman à l'autre. Chacun, à sa façon, paie un lourd tribut à l'Histoire, hormis l'un d'eux, et non des moindres, Enver Hodja, qu'il est nécessaire de suivre jusqu'au terme du Concert en fin*de saison pour *comprendre avec quelles nuances l'écrivain le « donne à voir ».*

Ce qui rapproche le plus L'Hiver du Concert, c'est peut-être, en fin de compte, leur envergure planétaire, leur charpente de « roman total », cette composition polyphonique marquée par la résurgence, sous des formes diverses – médias, satellites espions, observateurs, etc. –, de la fonction qu'occupaient chœur et coryphée dans les tragédies antiques. Traiter des schismes idéologiques tout en brossant un portrait de la société albanaise des années 60 et 70 était on ne peut plus périlleux et valut à l'auteur bien des déboires, mais, à l'occasion de ce tour de force, il trouva d'inattendues libertés : l'hostilité du régime de Tirana envers les révisionnistes soviétiques, puis les Chinois, permettant à l'écrivain d'exprimer presque ouvertement, au centre de la dictature, des points de vue plus qu'« incorrects » sur un système qui, dans ses fondements, ne variait guère, que l'on fût à Moscou, à Pékin ou à Tirana.

Ce diptyque, en fin de compte, traduit une profonde angoisse, celle d'un pays dont les habitants croient, à certains moments de leur Histoire, pouvoir sortir de l'orbite communiste. L'auteur a écrit ces deux romans quand une telle illusion paraissait réalisable. L'Histoire a montré que ce n'était qu'une impossible chimère et que l'Albanie ne pouvait s'extraire de ce système que lorsqu'il serait tombé en désuétude partout ailleurs en Europe.

OceanofPDF.com

L'Hiver de la grande solitude

Pour la première fois dans son œuvre, Ismail Kadaré s'attaque, en 1969, à un pan capital de l'histoire contemporaine de son pays : le schisme survenu en 1960-61 au sein du monde communiste avec, d'un côté, Pékin et Tirana, de l'autre le bloc soviétique « révisionniste ». Pour préserver sa liberté intérieure dans l'Albanie ultradogmatique de la fin des années 60, Kadaré estime nécessaire d'écrire sur des événements récents, de telle sorte qu'on lui laisse les coudées franches, par la suite, pour en revenir au passé et aux fables, et qu'on ne lui reproche pas de négliger l'Albanie nouvelle. Le concile communiste de Moscou lui offre un projet romanesque d'une envergure shakespearienne dont il s'empare et pour lequel il va obtenir accès aux archives du Parti afin de recueillir les procès-verbaux d'entretiens entre dirigeants.

Dès sa parution, pourtant, L'Hiver de la grande solitude *(qui a pour embryon le poème « Les années 60 ») va soulever un tollé. Sa première version est achevée en 1971, époque où l'emprise de la dictature sur les arts se relâchaitquelque peu ; le roman est présenté à l'éditeur en 1972 et le malheur veut qu'il paraisse au moment où la « période de grâce » prend fin, au printemps de 1973, quand le régime déclenche une campagne contre les milieux intellectuels. Le IV^e^ plénum du Parti du Travail, qui se tient en juin, officialise l'offensive pour « l'élimination des manifestations du mode de vie étranger au socialisme ». En clair, les chiens fidèles du régime s'en prennent aux éléments « libéraux» de l'élite culturelle. Le roman, dont le tirage initial de vingt-cinq mille exemplaires est épuisé le jour de sa parution, va essuyer pendant trois mois et demi un feu roulant de critiques d'une virulence jamais vue. Tout commence par des articles de presse très hostiles, par des réunions de militants à divers échelons de l'appareil du Parti. L 'œuvre voit se dresser contre elle le ministère de l'Intérieur, l'école du Parti V.I. Lénine, le siège du Comité central. Dans un bel ensemble, des militants, des étudiants, des ouvriers signent des pétitions et réclament son interdiction. Pour autant, aucune mesure officielle n'est prononcée à l'encontre du livre; on s'abstient simplement de le réimprimer. On lui*

reproche d'être antisocialiste, hostile au culte du prolétariat, de montrer un Enver Hodja en proie à la solitude...

L'écrivain, dont certains réclament l'arrestation, traverse alors l'une de ses années noires ; durant l'offensive lancée contre son roman, il reçoit un étrange appel téléphonique de Nexhmije Hodja, épouse du dictateur, qui feint l'étonnement devant un tel déchaînement de critiques... Un mystère plane autour de la « cabale» visant le roman: comment aurait-il pu être vilipendé si le numéro un du Parti n'avait pas permis que les chiens soient lâchés?

Au bout du compte, Enver Hodja, dont la santé s'est sensiblement détériorée pendant l'année 1973, se prononce sur le roman lors d'une réunion politique àElbasan. Donnant raison à ceux qui considèrent l'œuvre comme antisocialiste, il fait preuve de mansuétude envers son auteur, explique que les écrivains sont des êtres à part, dans l'esprit desquels règne un certain flou ; surtout, il avance l'idée que condamner officiellement L'Hiver *reviendrait, comble de l'abomination, à donner raison aux Soviétiques! Ainsi trouve-t-il un compromis entre les tenants de la dictature et sa propre aspiration à l'immortalité, car le roman renferme, dans certaines de ses pages, un portrait avantageux du dictateur défendant le droit de son peuple à parler librement face au géant soviétique. Interdire un tel livre équivaudrait pour Hodja à déchirer son portrait. « Le pacte qui nous unissait était vraiment un pacte luciférien, sauf que n'était pas clairement établi lequel de nous deux était le diable, lequel Faust », écrira Kadaré longtemps plus tard. L'intervention d'Elbasan met un terme aux attaques dont le roman était l'objet. Pendant trois ans, il n 'en est plus question nulle part... Le livre est à demi proscrit, sa traduction interdite.*

*Ce n'est pas la première fois qu'un écrivain harcelé par la dictature bénéficie de la bienveillance relative d'un tyran; en 1939, inquiété par les hiérarques du III*e *Reich pour son roman Sur les Falaises de marbre (dans lequel peinture était faite, à mots couverts, de plusieurs dirigeants nazis, dont le Führer lui-même), Ernst Jünger voit subitement l'étau se desserrer autour de lui grâce à une simple phrase de Hitler: « Laissez Jünger tranquille! » Mais, en Albanie, la mansuétude d'Enver Hodja a ses limites. Éloigné de Tirana en 1975 à cause d'un poème non publié, Les Pachas rouges, Kadaré se sent frappé d'une interdiction de publier tout nouveau*

roman. Pour contourner l'obstacle, il propose une seconde version de L'Hiver *de la grande solitude, version augmentée qui portera, à sa parution en 1978, un titre plus sobre, Le Grand Hiver, censé ne pas faire accroire que le régime albanais fut « seul» dansla traversée des épreuves. Cette nouvelle mouture, dont la traduction sera, cette fois, autorisée, comporte des passages qui laissent penser que le peuple fait bloc derrière ses dirigeants : travailleurs de l'usine Friedrich Engels, vieillard descendu des Cimes maudites pour rencontrer Enver Hodja, etc. Ces passages disparaissent dans la version établie pour ce volume des* Œuvres *qui, grosso modo, correspond à un retour à la version de 1973 et perd ainsi, par rapport au texte de 1976, plus de cent pages. Le portrait d'Enver Hodja, lui, reste intact. Tout au plus l'auteur rend-il le dictateur quelque peu menaçant, mais sans rien ajouter de plus négatif que ce qui était montré de lui dans Concert en fin de saison, écrit en 1980-81 du vivant de Hodja et publié en 1988, quand la dictature tenait encore bon. C'est dans cette œuvre que l'auteur prête à Enver Hodja de noirs desseins à l'encontre de ceux qui attendent en vain une libéralisation : « Ils se frotteraient les mains trop tôt, tout comme autrefois... Et, comme autrefois, c'est alors qu'il les frapperait sans merci. »*

Le portrait d'Enver Hodja serti dans L'Hiver *de la grande solitude a servi à Kadaré de talisman et lui a permis de continuer d'exercer son activité d'écrivain plus ou moins à l'abri de ces « procureurs» culturels qu'il taxe de « romanicides » : « C'est au Grand Hiver, indépendamment des tracas qu'il me causa, que je dus non seulement mon salut, mais les quatre cinquièmes de mon œuvre », estime-t-il. On verra toutefois, ultérieurement, en quoi la parution de* L'Hiver *a paradoxalement empêché pendant plusieurs années celle du Concert. Le dictateur est présenté dans le roman telle une figure épique qui ne parle pas doctrine, mais réussit la prouesse d'arracher son petit pays au reste du glacis soviétique à une époque où, en Albanie même, on espère, naïvement peut-être, que le régime peut encore se tourner vers l'Occident. Kadaré a brossé un portrait du dirigeant plus libéral qu'il n'était etdit lui avoir appliqué un « masque correcteur » en lui suggérant de quitter son manteau de tyran pour s'attirer les faveurs de l'Occident, comme Tito avait déjà su le faire bien avant.*

Le portrait de Hodja, ses monologues et dialogues se fondent sur les procès-verbaux albanais de la Conférence de Moscou. Ismail Kadaré ne

fait ici que traduire en littérature les couleurs de la réalité historique. Néanmoins, idéologiquement parlant, l'appareil du Parti eut bien raison de se dresser contre L'Hiver de la grande solitude: *pareil roman rompait à maints égards avec les canons du réalisme socialiste, quelle que soit d'ailleurs la version que l'on ait en main. Kadaré présente toutes les facettes de la société albanaise, des anciens bourgeois aux jeunes « parasites », du brocanteur qui fait office de gardien de la mémoire collective (y compris de livres interdits, comme ceux de Gjergj Fishta) aux membres du Parti que gagne parfois la peur d'être exclus, de commettre des erreurs. On voit un écrivain, Skënder Bermema, qui a été « l'objet d'âpres critiques dans la presse» (mise en abyme du propre sort de Kadaré ?), on voit de manière générale des hommes fatigués, aux antipodes de l'Homme nouveau: « C'en est assez des sacrifices pour une révolution universelle... Je n'y crois plus. J'en ai marre », déclare l'un d'eux, Victor Hila. Le Parti s'immisce dans la vie privée des gens, demande des comptes à Besnik Struga après la rupture de ses fiançailles. Tel ministre intervient de manière grossière dans les affaires d'un journal. On se prend, avec l'auteur, de compassion pour un membre du Bureau politique (une femme, Liri Belishova), qui voulait maintenir l'Albanie dans le camp soviétique contre l'avis d'Enver Hodja. Au demeurant, Khrouchtchev n'est jamais montré sous un jour mauvais...*

Autant d'audaces qui furent maintenues dans la seconde version, tout comme les passages sur la terreurprovoquée par la police secrète dans les années d'après-guerre, et la figure du dénonciateur, chef du personnel au journal du Parti.

Même si des événements politiques de première grandeur sont partout présents, L'Hiver de la grande solitude *reste le contraire d'un roman historique. Kadaré comprime l'Histoire et concentre sur quelques mois (de l'automne à la fin de l'hiver) des événements qui s'étalèrent en fait sur plus d'un an, de la destitution de Liri Belishova (septembre 60) à la conférence des 81 partis communistes (novembre 60), au départ des cadres soviétiques (avril 61) et à l'épisode de la base de Pacha Liman (mai 61), pour culminer avec la rupture des relations diplomatiques albano-soviétiques (décembre 61). Si le ton est celui de la tragédie (la deuxième partie, «Hôtes au château », laisse filtrer des réminiscences de Macbeth), le roman s'ouvre et se referme sur la même image d'une tempête qui malmène les antennes sur les*

toits, antennes par lesquelles le chant du monde atteint tous les foyers, et que l'on redresse après la bourrasque comme si le vent de l'Histoire, en définitive, était impuissant à changer le cours de la vie de l'homme éternel.

Le succès de ce roman à sa parution en Occident tint pour partie au tableau général qu'il donnait de la sombre Olympe du monde communiste, une Olympe déchirée qui n'hésitait pas à faire couler le sang et à rejoindre la terreur. En Albanie, il avait été plutôt imputable au fait que, tandis que la propagande officielle et la littérature réaliste-socialiste mettait toujours l'accent sur la rupture avec l'Ouest, le roman offrait un contre-champ en insistant sur la rupture avec l'Est communiste.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

Requiem pour l'été passé

OceanofPDF.com

1

Vers la fin du mois de septembre se leva sur la ville un vent d'une rare violence dont les tourbillons balayèrent les rues pendant plus de quarante-huit heures. Entre autres dégâts, bon nombre d'antennes de télévision furent renversées et la plupart tordues. Le vent tombé, durant plusieurs jours on vit les gens, montés sur les terrasses ou les toits, s'employer à les redresser. À côté des tubes métalliques, la tête encapuchonnée pour se protéger de la pluie, leurs silhouettes estompées semblaient très lointaines, comme hors du temps. On était maintenant au début d'octobre. À la radio, les bulletins ne cessaient de s'allonger. En effet, les conférences et les guerres, suspendues l'espace de quelques mois, avaient repris. On se battait à la périphérie des continents, cependant que dans les métropoles, les gouvernements, entre les murs de gris édifices séculaires, menaient des négociations. Il en était plus d'une centaine de par le monde entier, sans compter les pays qui, tels des êtres mythologiques bicéphales, en possédaient deux. À l'écoute des nouvelles, les gens avaient un peu le sentiment qu'on éprouve en entendantgronder le tonnerre quand on est soi-même à l'abri, bien au chaud. Et le bulletin météorologique clôturant les émissions venait encore accentuer cette sensation. L'Europe était plongée d'un bout à l'autre dans le brouillard, la moitié de l'Asie était d'ores et déjà couverte de neige, et températures et pressions étaient telles qu'elles devaient inciter les cyclones à se mouvoir depuis le cœur des déserts. Après cela, quoi d'étonnant si les speakers, en souhaitant bonne nuit à leurs auditeurs, semblaient y mettre un soupçon de raillerie ?

***

Lorsque Besnik sortit, il était un peu plus de sept heures. La soirée était humide. Il avait plu. C'était la première fois depuis l'été qu'il voyait des gens en imperméable sur le boulevard, et il en fut surpris. L'automne était arrivé.

Les passants encombraient les trottoirs. Des hautes portes des ministères les employés sortaient en foule. Il chemina un moment parmi le flot des piétons, puis, s'étant aperçu qu'il n'avait plus de cigarettes, il entra dans un débit de tabac. En ressortant, comme il cherchait sa boîte d'allumettes dans sa poche, ses doigts heurtèrent un objet froid et lisse, un rouleau de pellicule. Il l'avait ôté de son appareil le samedi précédent, mais ne l'avait pas encore donné à développer. C'étaient des photos qu'il avait faites pendant les vacances. Le premier été que je passe avec Zana, pensa-t-il sans détacher ses doigts du celluloïd. Il l'avait photographiée un peu partout sur la plage de Durrës, et, après leur retour à Tirana, elle avait attendu impatiemment qu'il lui apportât ces photos. Mais il avait été suroccupé à son journal. Quelques jours auparavant, découvrant qu'il n'avait même pas extrait le rouleau de l'appareil, elle avait été quelque peu surprise de son indifférence.Il s'était excusé et, pour lui prouver la sincérité de ses regrets, l'avait sorti sous ses yeux. Attention, attention, il va être gâché ! Elle avait tendu les mains brusquement comme pour protéger de la destruction les images fixées sur le film. Le voilage d'une pellicule, songea-t-il. La défiguration fulgurante des visages, l'effacement des cheveux, la suppression de la ligne que dessinait le bord de la mer. Il y avait là quelque chose de l'effet aveuglant d'une déflagration nucléaire, sujet sur lequel, ces derniers temps, la plupart des jeunes littérateurs avaient exercé leur veine poétique.

Il se souvint qu'il y avait un magasin de photos rue des Barricades. Il traversa la place Skanderbeg et prit la rue de Dibra. Sur le trottoir, devant la pharmacie, il aperçut Ben. Il l'avait souvent vu stationner à cet endroit avec des camarades de son âge. Ce soir aussi, ils étaient là, debout, appuyés contre le mur, les genoux de leurs longues jambes légèrement fléchis. Ils fumaient. Il lui avait dit plus d'une fois de ne pas rester là à fainéanter, mais il n'aimait pas beaucoup ce rôle de frère aîné qui a toujours quelque chose à reprocher à son cadet ; il pressa donc le pas et fit semblant de ne pas l'avoir vu.

Rue de Dibra, il se fraya difficilement un chemin à travers la foule. Les autobus rouges roulaient lentement tout en faisant miroiter sur leurs glaces les lumières des vitrines. Il s'engagea dans la rue des Barricades, et, marchant la tête levée pour déchiffrer les enseignes, il se heurta à plusieurs

passants. Meubles. Articles ménagers. Café. Confections. Confiserie. Bar. Enfin voilà: Photos.

La boutique était pleine de clients. Il se plaça derrière un jeune homme corpulent aux cheveux blonds. À deux pas de lui attendait un soldat flanqué de deux jeunes filles, apparemment des lycéennes. Elles se parlaient à voix basse et semblaient faire effort pour se retenir de rire. Le soldat les regardait un peu tristement.

Pourquoi les gens se font-ils tant photographier ? se demanda-t-il, et son esprit s'en retourna à Zana. Il n'aimait pas les photos. Ce doit être une survivance de l'islam, lui disait-elle parfois pour le taquiner.

« Et vous, camarade? demanda l'employée au garçon obèse sans lever la tête de son carnet de factures.

– Une photo pour des papiers de stagiaire du Parti », dit le jeune homme blond d'un ton ferme.

Quand ce fut le tour de Besnik, l'employée le pria de décliner son identité. J'aime bien ton nom, lui avait dit Zana à la plage. Je suis heureuse de devoir m'appeler Zana Struga. Ça sonne bien!

Maintenant, pensa-t-il, il pleut sur toutes les plages.

L'employée lui tendit la facture:

« Deux leks cinquante. Ce sera prêt vendredi ! »

Il prit le reçu et sortit. Dehors, une petite pluie s'était mise à tomber. Il marchait sous les stores des magasins en déchiffrant machinalement les enseignes du trottoir d'en face. Teinturerie. Bar. Pharmacie. Il se rappela que son père lui avait demandé de lui acheter quelques cachets de Librium. Dernièrement, ses nerfs paraissaient flancher.

Il traversa la rue et entra dans une pharmacie. Une jolie fille servait derrière le comptoir. Elle expliquait à un villageois le mode d'emploi de quelque médicament. L'homme l'écoutait d'un air hébété. Elle renouvela son explication en inclinant légèrement la tête et en répétant après chaque phrase: « Vous comprenez? » Elle leva un moment les yeux comme pour demander secours aux clients qui attendaient. Son regard effleura celui de Besnik et elle lui sourit en ébauchant un haussement d'épaules.

Voilà le serpent, se dit-il. Ses yeux s'étaient posés par inadvertance sur le caducée de la pharmacie décalqué sur la grande vitre: une coupe et un serpent enroulé autour. Qui avait bien pu imaginer symbole aussi répugnant? Sûrement un malade mental. Moi aussi, j'ai peur desserpents, mais toi, vraiment, tu exagères, lui avait dit Zana lorsque, un jour, sur la route qui longeait la plage, ils avaient vu un serpent coupé en deux par les roues d'une voiture. Il lui avait alors parlé des serpents de Butrint. Elle avait pâli et fini par lui dire : « Assez ! Assez ! » Lui non plus n'avait guère envie de se les remémorer, mais ils lui revenaient malgré lui à l'esprit chaque fois que son regard tombait sur des timbres ou des cartes postales représentant le théâtre antique de Butrint. C'était un souvenir qui se rattachait à son premier reportage de journaliste. Jamais de sa vie il n'avait vu autant de serpents. Et il se disait que même les journalistes qui traversaient la jungle n'avaient peut-être pas l'occasion d'en rencontrer un si grand nombre. Il était parti d'urgence, tard dans l'après-midi. La route était sillonnée de motards de la police de la route. Villes et simples bourgades étaient toutes pavoisées de pancartes et de banderoles souhaitant la bienvenue au Premier ministre soviétique arrivé en Albanie quelques jours auparavant. Besnik devait se trouver à Butrint avant minuit. Ce serait peut-être un des premiers sites que Khrouchtchev visiterait. Lui-même n'avait jamais contemplé les ruines de la célèbre cité antique. Le lendemain, bien que fatigué par son long voyage, il se réveilla de bonne heure, se leva et sortit. Partout régnait une tranquillité insolite. Les murs de l'ancienne ville, les colonnes, les statues et le théâtre où avaient été jouées les tragédies grecques étaient là, à ses pieds. Œdipe roi. Électre. Tout était limpide et mort. De quelque part parvenaient seulement des coups de marteau. Quelqu'un fixait une banderole portant une phrase du dernier discours de Khrouchtchev à Tirana: «L'Albanie deviendra un jardin fleuri en Europe. » Besnik descendit vers le bord de mer pour voir de plus près les statues et les gradins de l'amphithéâtre à demi plongés dans les eaux. Un torrent proche avait dû sortir de son lit, car leseaux étaient troubles et ruisselaient de tous côtés. On entendait leur clapotis paisible. Les statues mutilées semblaient jeter devant elles un regard de dédain malveillant. Et c'est alors qu'il aperçut subitement les serpents. Ils se traînaient sur la surface glauque des eaux avec une répugnante nonchalance. Besnik recula d'un pas, quand il entendit un rire. N'aie pas peur, ils sont morts. C'était Zef, de l'Agence télégraphique albanaise. Ils sont morts, répéta-t-il. Tiens, en voilà un autre, là-bas, près de la colonne. Je le vois, dit

Besnik. On les a empoisonnés il y a quelques jours, fit Zef. Le marais à l'entour en était infesté, et ça présentait tout de même un certain danger. Tu comprends ? Khrouchtchev a l'habitude de se promener à pied. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Pour parer à toute éventualité, on a déversé du poison dans les étangs. Tiens, en voici encore un autre, dit Besnik. Je trouve ça écœurant.

« Vous désirez? » demanda la pharmacienne.

– Des comprimés de Librium.

– Vous avez une ordonnance?

Besnik répondit.

Aujourd'hui, ce n'est rien encore, avait dit Zef, mais hier, et surtout avant-hier, le spectacle était à vomir. Ils glissaient à la queue leu leu au pied des statues. Zef indiquait l'endroit de la main: un orateur, un philosophe, un autre orateur. Tiens, tu vois, là-bas, ce groupe de statues? Celles aux bras brisés ? Oui, celles-là. Elles représentent un chœur antique. Avant-hier, les serpents leur pendaient aux épaules. Assez, avait protesté Besnik, je n'ai pas envie d'entendre ce genre de choses. Pourtant, il était resté longtemps à observer les serpents morts qui affleuraient de temps à autre à la surface des eaux troubles comme une vision de cauchemar. Certains d'entre eux se traînaient quelque temps sur les gradins du théâtre. Spectateurs d'Eschyle. *D'Œdipe* roi.

« Voulez-vous passer à la caisse ? » fit la pharmacienne.

Dans la rue, la foule n'était plus aussi dense qu'une demi-heure auparavant. De nouveau il avait cessé de pleuvoir. Des passants regardaient les affiches des cinémas. Il avait remarqué qu'au fur et à mesure que la soirée avançait, augmentait aussi le nombre des badauds qui s'arrêtaient aux carrefours juste pour regarder les panneaux de publicité de films qu'ils n'iraient pas voir, parce que la dernière séance avait commencé depuis pas mal de temps, ou pour déchiffrer des écriteaux ou des horaires qui ne les concerneraient sans doute jamais.

Lui-même se serait maintenant peut-être arrêté devant quelque affiche, mais il se rappela qu'il devait passer chez Zana. Il se mit à presser le pas vers la place Skanderbeg. Il chemina le long des bâtiments silencieux des

ministères. Les nombreuses fenêtres qui, une heure plus tôt, brillaient encore de vives lumières, découpaient maintenant sur les murs des rectangles encore plus sombres. Quelque part, à un premier ou deuxième étage, tintait une sonnerie de téléphone. Il sourit à part soi, sans raison. Il obliqua vers la droite et traversa le parc obscur pour déboucher dans la rue de la Poste centrale. De deux ou trois endroits parvenaient les accents d'une musique de danse. Derrière le vitrage embué d'un café se distinguaient confusément quelques silhouettes gélatineuses comme immergées dans le royaume des eaux. Partout, sur les lieux de travail et dans les établissements d'enseignement, se déroulaient les premières soirées données à l'occasion de l'inauguration du mois de l'amitié albano-soviétique. En entendant cette musique, il éprouva un peu de vague à l'âme. Il se rappela qu'il aurait bien fait d'indiquer à l'employée du magasin de photos la sensibilité de la pellicule. Mais, au fond, ce n'était pas si important. Et puis, lui-même ne s'en souvenait plus avec certitude. À Butrint, Zef avait consomméla moitié d'un rouleau à photographier les serpents. Quelle saleté ! Il tâcha de les chasser de son esprit. Maintenant, après avoir sué un bon moment sous les projecteurs tout en écoutant d'horripilants conseils, le soldat devait avoir fini de se faire portraiturer. Les lycéennes aussi. Deux ans plus tôt, lorsqu'il avait retiré des photos pour ses documents de stagiaire du Parti, la jeune fille de service lui avait dit : «Félicitations, camarade! »

Il avait atteint la maison de Zana. C'était une grande demeure bâtie sur deux niveaux. Comme dans la plupart des maisons bordant cette rue, le rez-de-chaussée était occupé par les propriétaires, une famille qui avait été déclassée après la guerre.

Besnik monta au premier et sonna. Ce fut la mère de Zana qui lui ouvrit.

« Tiens, Besnik ! Comme tu as bien fait de venir! »

Elle avait à nouveau coupé ses cheveux, comme l'hiver passé, peu après les fiançailles de sa fille. Il constata avec plaisir qu'elle ne faisait pas son âge, encore qu'il l'eût préférée un peu moins bavarde. Maman est de nature joviale, lui disait souvent Zana. J'aimerais bien lui ressembler, mais, je ne sais pas pourquoi, je crains fort de devenir un peu mélancolique avec l'âge. Qu'en penses-tu ? Elle disait tout cela sur le ton de la plaisanterie, en minaudant, sachant que cette attitude n'était pas pour déplaire à son fiancé.

Chez lui, en général, on parlait peu. Non seulement son père, sa tante Rabo et lui-même, évidemment, mais même son frère cadet, Ben, n'étaient guère loquaces, ces derniers temps. Peut-être ce dernier l'était-il davantage avec ses camarades de la rue de Dibra, quand ils restaient là, l'œil un peu hagard, la cigarette aux lèvres, à regarder passer les filles. À la maison, par contre, il n'ouvrait presque pas la bouche. La seule que l'onentendait gazouiller était Mira. Mais c'était plus ou moins le cas de toutes les filles de son âge.

« Il pleut ? s'enquit la mère de Zana. Tu n'es pas trop mouillé ?

– Non, dit Besnik, il vient à peine de commencer à pleuvoir. Il y a quelqu'un à l'intérieur?

– Oui, ma sœur et son mari. »

Besnik lui lança un regard interrogateur.

«Mais oui, Skënder, reprit-elle à mi-voix, tu le connais, n'est-ce pas?

– Skënder Bermena, l'écrivain? »

Liri se mit à rire.

« Bien sûr. Comme tu es drôle! Tu ne sais donc pas que c'est le mari de ma sœur ?

– Oui, oui, je le sais, dit Besnik, mais... Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Depuis... »

En fait, il ne l'avait pas revu depuis la soirée de ses fiançailles où il avait fait sa connaissance. De tous les proches de Zana, c'était celui qui fréquentait le moins la famille, et quand Liri lui eut dit: « Il y a ma sœur et son mari Skënder », Besnik en fut tout surpris.

Ah, je t'y prends, se dit-il en passant ses paumes sur ses cheveux. Ainsi, toi aussi, comme tous les simples mortels, tu rends des visites de famille !

«Ah, vous, les jeunes d'aujourd'hui! » continuait de chuchoter Liri d'une voix basse et caressante, cependant que Besnik se disait qu'il n'aurait jamais imaginé que l'écrivain bien connu Skënder Bermena fût le mari de la tante de Zana.

« Bonsoir », fit-il en pénétrant dans la salle de séjour.

L'homme dont il avait vu tant de fois les traits dans les pages des revues littéraires ou à la télévision, lui sourit. C'était un sourire en quelque sorte indépendant, détaché de tout ce qui se passait autour. Sur le canapé, à côté de son mari, longiligne et ne ressemblant en rien àLiri, sa femme écoutait attentivement ce qui se disait autour d'elle, sans participer à la conversation.

« Alors, Besnik, comment te portes-tu ? » fit le père de Zana.

Besnik eut un hochement de tête qui voulait dire « pas mal », et s'installa dans un fauteuil. La seule chose qui l'embarrassait dans ses entretiens avec son futur beau-père, c'était qu'il ne savait comment s'adresser à lui. Lorsqu'ils avaient fait connaissance, il l'avait appelé, comme tout le monde, « camarade Kristaq ». Mais, au bout de quinze jours, il avait trouvé ça un peu gênant. Zana elle-même, par deux ou trois fois, en les entendant deviser, s'était mordu les lèvres pour ne pas éclater de rire. Il ne pouvait tout de même pas l'appeler « Kristaq » tout court, d'abord parce que l'homme était vice-ministre, mais aussi à cause de son âge et d'une certaine autorité qui émanait de toute sa personne, de sa prestance, de sa voix, de sa démarche et même de sa manière de s'habiller.

« Bien, et vous? » fit Besnik. Il avait fini par trouver un moyen terme. Il se bornait à le vouvoyer tout en évitant de s'adresser à lui par son nom. Bien entendu, au téléphone, c'était malcommode quand son futur beau-père décrochait le récepteur. Il était alors bien obligé de lui dire « camarade Kristaq », mais, au bout du fil, tout était plus aisé, et du reste, le mot « camarade» s'harmonisait mieux avec les chiffres, le cadran, toute la morphologie du combiné. La véritable raison de cette inhibition, avait expliqué un jour Illyr quand ils en avaient discuté, c'est que le socialisme n'a pas encore pénétré toutes les cellules de notre être. S'il nous est difficile de dire «camarade Untel» à des personnes plus âgées que nous, c'est parce que l'ombre du mot « monsieur» tournoie encore quelque part au fin fond de notre subconscient. Tout comme les ex-« messieurs» tourniquent au rez-de-chaussée de la maison où habite la famille de Zana, s'était dit Besnik.

« Voici l'automne qui revient », observa Kristaq, pensif, le regard fixé sur son futur gendre comme si ce dernier avait apporté avec lui de l'extérieur

quelque symptôme automnal. De la main, Besnik secoua ses cheveux pour en chasser les gouttes de pluie.

« Oui, dit-il, le temps s'est gâté.

– Avant-hier, le dernier de nos ambassadeurs venus en congé est reparti, dit Kristaq d'un air un peu lointain, comme s'il parlait d'oiseaux migrateurs. C'est vraiment l'automne.

– En octobre, c'est bien normal, observa Liri.

– Le deuxième automne[1], rectifia Skënder Bermena sans ôter la cigarette de ses lèvres. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle ainsi.

– Ça ne se dit plus guère, remarqua Kristaq, si ce n'est dans les romans.

– C'est bien dommage, protesta Skënder Bermena. Moi, je trouve que les mots septembre, octobre et novembre sont trop arides, alors que « premier automne », «deuxième automne », « troisième automne» semblent bien plus évocateurs.

– Curieux, fit Kristaq, je n'avais jamais pensé à ça.

– Il y a là tout le drame du froid dont l'intensité monte d'acte en acte », poursuivit Skënder Bermena.

Les mouvements sévères de ses lèvres firent tomber la cendre de sa cigarette sur son genou droit, mais il ne le remarqua pas ou feignit de ne pas le noter. D'un geste nonchalant de la main, sa femme l'épousseta.

Au bout d'une minute, la conversation sur l'automne s'éteignit, comme toutes les conversations sur le temps.

« Où étais-tu, ces jours derniers? demanda Kristaq à Besnik. On ne te voit plus.

– J'avais à préparer un long article.

– C'est toi qui as rédigé cette étude sur la crise au Proche-Orient qui a paru aujourd'hui?

– Oui, avec un camarade.

– Du bon travail, mais, avant-hier, l'exposé sur le problème de nos importations n'était pas fameux. »

Besnik observait les lourds rideaux dont la teinte se mariait on ne peut mieux avec celle du divan marron et de la bibliothèque où étaient rangées les œuvres complètes de Lénine. Puis son regard se posa sur le poste de télévision. Il était complètement démonté. Un amas de fils et de lampes, ses entrailles, était étalé sur la table. On pensait à un hara-kiri.

« Il n'est pas détraqué, dit Kristaq qui avait capté son regard. On doit seulement y changer une lampe qui faiblit... Ce n'est pas parce que cet article critique un secteur qui me concerne par certains aspects, mais vraiment, tout cela reste très superficiel et l'analyse est faite sans compétence particulière. En matière de commerce extérieur surgissent parfois des difficultés imprévisibles... »

Son regard croisa celui de Skënder Bermena dont les yeux, derrière leur gris très foncé, étincelaient d'une malice secrète.

Besnik ne savait trop quoi répondre. En fait, il n'avait même pas lu l'article en question.

«D'étranges imprévus, reprit Kristaq. Que penserais-tu si je te disais par exemple que l'Union soviétique a tardé à nous envoyer une cargaison de blé et que nous avons été obligés de nous adresser à une firme française? Ce n'est pas là une simple supposition, ajouta-t-il en baissant la voix, et tu comprends bien que ce ne sont pas là des choses à ébruiter. Nous voici donc en présence de ce fait. Que faudrait-il faire, selon votre journaliste ? Se mettre à criailler pour dénoncer ce retard? Alors que lavérité est des plus simples : l'Union soviétique a elle-même connu des difficultés. Comme toujours les intempéries, ce sacré climat. En ce domaine, on ne peut être sûr de rien ! » s'écria-t-il, presque avec colère. Ses yeux se tournaient de tous côtés comme pour éviter le regard de Besnik.

Soit, le climat, pensa Besnik. Mais pourquoi s'énerve-t-il donc?

Zana entra dans la pièce et la discussion s'interrompit.

« Bonsoir, lança-t-elle. Comment vas-tu? »

Elle s'assit à un coin du divan et le fixa en souriant. Il aimait, elle le savait, les robes en imprimé léger, surtout après le retour de la mer, quand leurs jours sont comptés. Il regarda quelques instants sa dense chevelure brune aux reflets olive, ses bras et ses genoux qui semblaient s'obstiner à conserver le dernier soleil et, furtivement, pour la millième fois peut-être, il pensa qu'il aurait une fort jolie femme pour épouse.

Elle sourit encore et, très naturellement, posa sa main sur la sienne, sur l'accoudoir du fauteuil.

« Tu te sens fatigué? demanda-t-elle.

– Un peu. »

Venant de la salle à manger attenante, on entendait de légers bruits. Brusquement, Liri fit son entrée, débordante de vivacité.

« Vous prendrez bien un petit verre de raki avant de manger? demanda-t-elle.

– Volontiers, fit Kristaq. Zana, allume la télé. C'est l'heure du journal. »

Malgré l'écheveau de fils qui s'en échappait, l'appareil fonctionnait.

«Évidemment, le climat... reprit Besnik. Il n'y a pas à chercher d'autres raisons.

– Sûr, renchérit Kristaq. Dans le rapport que nous avons rédigé hier avec le ministre des Finances, c'estprécisément cette raison que nous avons énoncée : "question de climat". »

Le journal télévisé avait commencé.

« Tiens, voilà ton Proche-Orient », dit Zana.

Tous deux s'esclaffèrent. Sur le petit écran, des soldats casqués, chargés de leur barda, marchaient en plein désert. Il songea un instant au conscrit qui s'était fait photographier une heure plus tôt. Il devait sûrement être en train de regagner sa garnison sous la pluie.

« Les photos seront prêtes d'ici quelques jours, dit-il à Zana.

– Ah, comme c'est bien! » fit-elle sans détourner le regard du petit écran.

Après le désert apparut une piste d'aéroport sur laquelle un gros avion de ligne venait d'atterrir. La main à leur chapeau pour empêcher le vent de l'emporter, quelques hommes de haute stature descendaient la passerelle. Les photographes se bousculaient pour mieux se placer.

« Comme j'aime les aéroports! » fit Zana à mi-voix.

Liri revint, portant un plateau avec des verres.

« Les négociations de Paris ont repris? demanda-t-elle en jetant un coup d'oeil oblique à l'écran pendant qu'elle posait verres et amuse-gueule sur la table. Voulez-vous encore des olives?

– Non, merci », dit Kristaq, et, le regard tourné vers l'écran, il ajouta: « Ce sont les ministres des Affaires étrangères réunis à Bruxelles.

– Il y a des jours qu'ils ne font que discutailler, dit Liri. À leur place, j'en aurais assez. »

Cependant que la caméra suivait les hommes d'État qui se dirigeaient à grandes enjambées vers le bâtiment de l'aéroport, Zana approcha son épaule de Besnik et passa son bras sous le sien. Ses lourds cheveux embaumaient, comme toujours.

« Zana, tu prendras bien un petit verre avec nous ? »

Zana eu un geste d'acquiescement.

« À ta santé! » fit Kristaq.

En rapportant un nouveau verre, Liri demanda s'ils avaient entendu parler d'éventuels changements au ministère de l'Agriculture, mais personne ne lui répondit.

«Vous savez, reprit-elle, il paraît qu'avant-hier soir, on a vu le ministre marcher seul, trempé, sous une pluie battante. Il ne s'est vraiment rien produit? »

Kristaq l'interrompit: « Liri, dit-il, que ceux qui habitent au-dessous – et il pointa l'index vers le plancher – colportent de ces mauvais ragots politiques, passe encore, mais toi ?

– Oh ! fit Liri.

– Il n'y a pas de oh! – reprit Kristaq, tu as tort de dégoiser sur un camarade qui occupe une telle fonction.

– Mais justement, un homme qui occupe un tel poste doit savoir respecter certaines formes et ne pas...

– Mais il peut arriver à n'importe qui d'être surpris en chemin par la pluie, répliqua Kristaq. Et s'il pleut très fort, il sera naturellement trempé, n'est-ce pas ? fit-il en se tournant vers ses hôtes.

– Bien sûr, acquiesça Skënder Bermena. Ne venons-nous pas de parler de climat? »

Kristaq s'esclaffa en hochant la tête.

« Oui, de climat, et du deuxième automne! »

Tous se mirent à rire et les fourchettes qu'ils tenaient à la main semblaient participer à leur gaieté.

Quand les rires se furent éteints, la sœur de Liri se pencha vers son mari pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

« Vous nous feriez plaisir de rester à dîner, dit Kristaq.

– Nous resterions bien volontiers, répondit Skënder Bermena en regardant Besnik, mais nous sommes invitéschez des amis. Nous sommes même déjà un peu en retard. »

Ils se levèrent et, quand l'écrivain passa sous le grand lustre, Besnik nota avec étonnement, dans ses cheveux châtain, un flamboiement rougeâtre presque semblable à celui qui embrasait la chevelure de Diana, l'amie de Zana. Ah, bien sûr, se dit-il, ils sont parents, et il fut sur le point d'exprimer cette pensée à voix haute.

« Voilà comment sont les écrivains, dit Liri après qu'ils furent sortis. Quand leur vient l'inspiration... »

Les yeux de Zana cherchèrent le regard de Besnik. Maman sort souvent des banalités, lui disait-elle, mais n'y prête pas attention, au fond elle a bon cœur.

Besnik vida son verre. Le raki lui parut excellent.

Le téléphone sonna. Liri se leva aussitôt. Elle était leste, encore qu'elle parût assez forte, surtout par contraste avec son mari quand elle était assise auprès de lui. Besnik, dont le regard se posait par moments sur une vieille photo de Kristaq en uniforme de partisan, avec son visage allongé, ses traits tirés, s'étonnait qu'après tant d'années il eût si peu changé.

« Tiens, sers-toi, dit Kristaq en lui tendant une assiette d'olives, elles sont très bonnes. »

Dans le couloir, Liri continuait de parler au téléphone.

«Un coup d'État », dit Zana en indiquant du doigt le petit écran.

Ils tournèrent la tête et regardèrent pendant quelques secondes, sans curiosité. Une place au cœur d'une ville quasi déserte, avec un grand mouvement de foule au milieu.

« Bof, fit Kristaq en détournant le regard, ce genre de choses est devenu si courant! »

Ils se mirent à parler des exportations d'olives et de tabac. En fait, Besnik était plutôt spécialisé dans les questions économiques, bien qu'il s'occupât aussi parfois deproblèmes de politique extérieure, notamment en rapport avec le Marché commun ou les approvisionnements en pétrole.

« Et où ce coup d'État s'est-il produit?» demanda Kristaq au bout d'un instant.

Zana haussa de nouveau les épaules.

«Bah... j'ai oublié!

– Indifférente! » dit Kristaq en agitant le doigt d'un air de reproche.

Besnik se mit à rire.

Liri dit enfin « au revoir» au téléphone. Un moment après, elle apparut à la porte et demanda :

«Alors, voulez-vous qu'on dîne? »

La salle à manger était contiguë à la cuisine. C'était une pièce agréable, peinte en vert clair. Près de la fenêtre, un gros cactus émergeait d'un pot.

Sur le mur était accrochée une nature morte.

« J'ai fait des *tagliatelle*, comme tu les aimes », dit Liri à Besnik en le servant.

Kristaq émit une boutade. Oui, c'est sûrement une question de climat, pensa Besnik dans un éclair. Sinon, il ne serait pas de si bonne humeur. L'histoire des serpents, elle aussi, était une question de climat. À cause des fortes précipitations. Pourtant, lorsque Zef, de l'ATA, en avait montré les photos au chef du personnel, celui-ci, en les examinant, avait dit: «Faut avoir un drôle de goût pour photographier des serpents morts! »

Kristaq versa du vin dans les verres. Besnik n'avait pas grand appétit, mais il mangea presque à la hâte de peur que Liri ne lui dise : « L'appétit vient en mangeant », phrase qu'il détestait sans trop savoir pourquoi. Tout en mastiquant, il déchiffra machinalement l'étiquette de la bouteille d'eau minérale. Lithiases et hépatites. Affections gastriques et divers troubles de la digestion.

Puis Liri leur servit un bifteck avec des frites et une salade russe.

La conversation à table se poursuivait, très détendue. Une conversation dont on pouvait sortir librement pour y rentrer tout aussi aisément et la retrouver telle qu'on l'avait laissée, plaisante et un peu vague.

« Et voici la crème au caramel de Zana », dit Liri en tirant du réfrigérateur quatre petits ramequins.

La crème au caramel de Zana, songea Besnik. C'était une de ses spécialités, liée à elle. Se perdant dans une brève rêverie, il pensa qu'ils allaient dormir ensemble une infinité de nuits.

« Félicitations, badina Kristaq. À ceci près que tu as commencé ta formation culinaire par la fin.

– Elle a tout le temps de la parfaire, observa Liri.

– Non, dit Zana, je n'ai pas tellement de temps.

– Pourquoi donc? quand pensez-vous vous marier? »

Elle fixa Besnik.

« Au début de janvier, peut-être. »

Liri fit rapidement osciller son regard de l'un à l'autre, cherchant à saisir dans leurs yeux si cette hâte obéissait à quelque motif. Rien de plus naturel : après les vingt jours qu'ils avaient passés ensemble à la mer, un tel doute était justifié. Mais leurs visages demeurèrent impassibles sous son regard.

«N'est-ce pas un peu tôt? finit-elle par demander.

– Pourquoi? » demanda Zana.

Elle a eu la même idée que moi, se dit Besnik en regardant furtivement ses pommettes saillantes qui projetaient une ombre sur le bas de sa joue. Des nuits et des nuits. Comme à l'hôtel de la plage. Il cligna des yeux. Il imagina le sable, là-bas, maintenant durci par la pluie, et l'été passé lui semblait appartenir à une autre époque.

Kristaq alluma une cigarette.

« Pourquoi te mêles-tu de ça ? dit-il à Liri d'un ton léger en tirant une bouffée de sa cigarette. Ils feront comme il leur plaît. Allons prendre le café à côté », ajouta-t-il en se levant. Besnik le suivit. Zana et sa mère les rejoignirent un moment plus tard. Zana s'assit sur le divan à côté de lui. Elle avait noué ses cheveux avec un ruban bleu. Pourquoi ne nous marierions-nous pas en décembre ? pensa-t-il.

« Regardons ce qu'il y a à la télé », dit Liri en pressant sur le bouton. Sur l'écran se dessinèrent d'abord deux silhouettes confuses qui se mouvaient comme en plein brouillard, puis l'image s'éclaircit et l'on distingua deux hommes qui se rouaient de coups.

« De la boxe, fit Besnik.

– Oh, je déteste ça ! » s'exclama Liri.

Ce devaient être les derniers rounds, car les boxeurs paraissaient à bout. Ils avaient complètement baissé leur garde. Il y avait quelque chose de monstrueux dans la gaucherie de leurs gestes.

« Oh ! » fit brusquement Zana. Un des boxeurs était allé au tapis. L'arbitre, debout devant lui, jambes légèrement écartées, se mit à compter. Le boxeur se redressa sur ses genoux, prit appui sur les cordes et, tout en

suivant de son œil tuméfié la main de l'arbitre qui montait et descendait, tenta de se relever, mais il n'y parvint pas et retomba à terre.

« C'est horrible, dit Zana. Moi, je souffre rien que de regarder ça. »

L'autre boxeur se mit à gambader sur le ring en saluant la foule qui l'acclamait.

« Quel sport barbare! » fit Kristaq.

Liri servit le café. Peu après fut transmis le dernier journal télévisé. De nouveau apparurent sur l'écran les soldats casqués avec leur barda sur le dos, marchant dansle désert. Tiens, voilà ton Proche-Orient... Besnik consulta sa montre. Il était minuit passé.

« Il est tard, dit-il en se levant.

– Bonne nuit, dit Kristaq d'une voix étouffée par un bâillement.

– Bonne nuit, Besnik. Reviens vite nous voir », dit Liri sur le pas de la porte.

Zana, accrochée à son bras, descendit l'escalier pour l'accompagner. Il lui passa par l'esprit qu'il était facile d'atteindre au bonheur en gravissant ou en descendant des escaliers. Au rez-de-chaussée de la villa, une des fenêtres était encore faiblement éclairée.

«Tu crois que les photos que nous avons faites à contre-jour seront réussies? » demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

Il l'embrassa dans le cou et elle se blottit doucement contre son épaule. Après trois semaines d'ardente intimité à la mer, ils s'étaient vus plutôt rarement le mois dernier et Besnik avait à nouveau grande envie de tout ce qui était elle. Ils s'étreignirent longuement, mais leur volupté était plus faite de souffrance que de plaisir. La première, elle s'arracha à son étreinte.

« Pourquoi ne nous marierions-nous pas en décembre? » murmura-t-il dans un léger gémissement.

Elle lui passa la main dans les cheveux.

« Pour l'instant, bonne nuit.

– Bonne nuit ! »

En ouvrant son parapluie, il se rappela la petite discussion sur le ministre trempé comme une soupe et il se mit à rire.

***

Ils s'accompagnent dans l'escalier, ils se bécotent et se disent bonne nuit, songeait la vieille Nurihan en se servant de la camomille. Nuit sinistre. Un moment, elle tendit l'oreille pour écouter le bruit de pas qui s'éloignait. Si au moins je pouvais dormir ! Elle ne comprenait pas bien s'il pleuvait ou si elle avait des bourdonnements dans les oreilles. Je mourrai sous cette pluie, se dit-elle. Ma tombe se remplira de camomille jaune.

Dans ses doigts tremblotants, la petite cuiller tintait contre la tasse. Qu'est-ce qu'ils ont dit contre le jour ? Pourquoi disent-ils toujours des choses terribles?

Depuis vingt ans, elle n'entendait que des choses terribles. Classe renversée, songea-t-elle, et tu as été justement mise ici en bas pour entendre ce genre de choses.

La porcelaine résonnait plaintivement dans sa main. Voilà, se répéta-t-elle. Nous en bas, eux en haut. Nous dans les rez-de-chaussée et les caves, enfoncés comme dans l'enfer, eux au-dessus de nous, avec leur belle vie et leurs nouvelles du jour. Ils se raccompagnent dans l'escalier, ils s'embrassent après leurs soirées.

Elle marmonna ainsi un bout de temps, à son habitude. Maman, lui disait souvent Marc, pourquoi te tourmentes-tu? À présent, toute cette histoire est définitivement réglée. Bien qu'elle refusât de s'y résoudre, elle donnait raison à son fils. Cette histoire avait effectivement pris fin. Elle s'efforçait de ne pas se tourmenter, mais il suffisait parfois d'une petite chose, d'une toute petite chose pour raviver ses plaies. Tout en continuant de tourner sa cuiller dans son infusion, elle regarda le chandail bleu ciel à peine commencé qu'Émilie avait oublié sur le vieux canapé. Et ce chandail, la première commande de ce débutd'hiver, lui rappela comme chaque année l'horrible prédiction de la fameuse voyante Hantché Haïdié, en ce mois de

novembre 1944, quelques jours avant le grand bouleversement : «Vous, femmes qui attendez de connaître votre sort en silence, telles des araignées vous tricoterez, tricoterez pour gagner de quoi vivre, malheureuses araignées que vous êtes! »

« Sorcière, grommela Nurihan à part soi. De tous les maux, comment as-tu fait pour deviner celui qui devait durer le plus longtemps? Tout au long de l'hiver, ils viennent faire la queue pour nous commander des pulls, avec en permanence comme une lueur de raillerie dans leur regard, qui semble dire: vous êtes tout juste bons, vous autres bourgeois, à nous tricoter des chandails et nous coudre des robes. Comme Émilie est timide et humble devant eux! Comme tous, même Marc, qui est pourtant jeune, se montrent serviles en leur présence! »

Elle se mit à boire sa camomille à petites gorgées. Et chez nous, songea-t-elle, il y a beau temps que personne n'ose plus dire du mal d'eux. De vraies araignées, voilà ce que nous sommes devenues. Nous n'avons plus de nerfs. Nous errons comme des ombres, en silence. Tisse, tisse, araignée d'Émilie !

Après avoir avalé la moitié de sa tasse, elle se mit à touiller de nouveau son infusion qui lui paraissait amère.

Elle fut sur le point de s'écrier : «D'où s'est donc levé ce vent démentiel qui nous a tous balayés? De Sibérie, du désert de Gobi? Qui sait quelles grosses araignées venimeuses il y a par là-bas? Que cet hiver m'emporte au plus tôt! Je ne sens plus ma main droite. Que je cesse de languir comme une épave abandonnée dans un monde étranger! Un monde nouveau... Si au moins je pouvais m'endormir ! Ne pas entendre leurs pas dans l'escalier. Ni leurs propos incompréhensibles contre le jour... »

« Renversés. Relégués dans les rez-de-chaussée, les caves, se répéta-t-elle. Mais il y a encore plus profond : sous terre! »

Comme d'habitude, elle revit en pensée des amis à elle qui n'étaient plus; puis son cerveau engourdi évoqua longuement les morts, tous les morts. Des milliards et des milliards couchés sous terre dans les positions les plus diverses, sur le dos, sur le côté, à plat ventre, bras en croix, suivant les rites et coutumes des divers peuples, ils enveloppaient comme d'un invisible filet le globe terrestre, réseau de squelettes qui devenait de plus en plus dense.

Ainsi figés tout autour du globe, ils étaient un peu comme la boîte crânienne enveloppant le cerveau de la planète.

Les morts régneraient incontestablement sur le monde s'ils n'étaient pas encore plus divisés que les vivants, songea-t-elle. Elle marmonna encore un bon moment en tenant sa tasse à la main. Puis elle finit de boire son infusion et se coucha. Elle entendait au loin une musique de danse. Elle chercha à se représenter comment les vapeurs de camomille montaient jusqu'à son cerveau. Monte, monte, jaune camomille! Rien ne bouge plus, songea-t-elle un moment après. Il pleut partout. Et nous languissons sous la pluie. La pluie et la dictature du prolétariat. Vent fou qui nous a tous renversés, murmura-t-elle en frissonnant sous ses couvertures. Sibérie. Désert de Gobi. Désert de Nurihan.

1 En ancien albanais, septembre, octobre et novembre étaient appelés respectivement premier, deuxième et troisième automne *(NdT)*.

OceanofPDF.com

2

Le long couloir, avec des portes de bureaux entrouvertes d'où jaillissaient constamment des bribes de conversation, quelques rires, un crépitement de machines à écrire, le son d'une voix parlant au téléphone, tout cela offrait un condensé de la vie de la rédaction tout comme les bandes-annonces télévisées résumant le programme de la semaine à venir.

Les portes des sections des informations générales, de la culture et du courrier du public étaient fermées. C'était le signe que ces services s'étaient fait tirer les oreilles par le rédacteur en chef et que l'on y travaillait maintenant en silence à remettre les choses en ordre. Les familiers du journal savaient bien que la position des portes, tout au long du couloir du premier étage, n'était pas immuable. Il se pouvait fort bien qu'avant peu, justement, les portes maintenant fermées, d'où n'émanait aucun bruit humain, s'entrouvrissent ou même s'ouvrissent toutes grandes et que d'autres, celles par exemple du service Agriculture ou de Politique étrangère, derrière lesquelles on entendait aujourd'hui des gens deviser gaiement, se ferment pour plusieurs jours.

C'était l'heure où, d'ordinaire, les journalistes, après avoir remis leur dernier papier, grillaient une cigarette, debout, appuyés à une table ou au rebord d'une fenêtre, en attendant le moment d'aller prendre un café au bar le plus proche.

Le couloir connaissait l'animation habituelle d'une journée de travail. Dans le hall, les fauteuils étaientoccupés par quelques jeunes filles étrangères au journal. Ceux qui passaient demandaient ce qu'elles faisaient là, et il se trouvait quelqu'un pour leur indiquer qu'il s'agissait de participantes à la rencontre nationale de jeunes ouvrières, et qu'elles attendaient d'être interviewées par Nicolas.

Un employé de l'administration passa, portant une corbeille de fruits et quelques bouteilles de cognac.

« Alors, le rouquin, on a décidé de se taper une cuite pendant l'horaire officiel ?

– L'albanologue Schneider, fit l'autre sans tourner la tête. Une interview.

– Il paraît, dit Illyr, que le mot Zeus dérive de l'albanais *zë,* voix.

– Qui est-ce qui arrive à bord de cette grosse bagnole? » fit quelqu'un qui se tenait à ce moment près de la fenêtre.

Deux autres s'approchèrent de la croisée.

«Zut, je crois que c'est le ministre de l'Agriculture, fit l'un d'entre eux. Il doit être venu pour toi, Illyr. »

Sous la clarté de ses cheveux blonds, le front d'Illyr se rembrunit. Depuis deux jours, du ministère de l'Agriculture, on téléphonait d'un ton exaspéré pour critiquer un de ses articles.

Quelqu'un allongea la tête par l'entrebâillement de la porte.

« Vous n'avez pas vu Besnik? Sa fiancée le demande au téléphone.

– Il est allé à l'usine Engels. Mais qui vient d'arriver à bord de cette voiture?

– Je n'ai pas bien vu, mais je crois que c'est le ministre de l'Agriculture. »

Les journalistes se mirent à ricaner en regardant Illyr.

«Maintenant, on va t'apprendre l'étymologie du mot *savon* », glissa l'un d'eux.

Ils continuaient de le mettre en boîte, quand ils furent interrompus par l'apparition du chef du personnel :

« Illyr, le rédacteur en chef te demande. »

Dans le couloir régnait toujours la même animation, comme s'il ne se passait rien d'insolite. Le groupe de jeunes filles gravit l'escalier bruyamment pour gagner, à l'étage supérieur, la salle où avaient généralement lieu les interviews de groupes. De derrière une porte donnant sur le couloir, une voix criait : « Allô, écoute, non, ne dis pas cela, tu me... »

Le secrétaire de la rédaction passa, accompagné d'un journaliste de la rubrique Vie du Parti, lequel grommelait, l'air renfrogné:

«Franchement, je ne comprends pas pourquoi. L'année dernière, j'ai déjà été chargé d'écrire un article sur l'amitié albano-soviétique. Maintenant, c'est encore à moi de le faire. Pourquoi n'en charge-t-on pas ceux de la politique étrangère? Au fond, c'est leur secteur! »

Le secrétaire de rédaction sourit:

« L'amitié albano-soviétique ne relève pas de la politique étrangère. Tu le sais fort bien! »

Le journaliste entra dans le bureau de la comptabilité. Deux ou trois personnes arpentaient le couloir devant la porte du rédacteur en chef. Du bureau parvenait une voix étouffée parlant avec volubilité. Finalement, la porte s'ouvrit pour livrer passage au ministre de l'Agriculture, rouge de colère, suivi d'Illyr, petit, grassouillet, pâle de dépit.

« De toute façon, camarade ministre, ce n'est pas juste », fit-il entre ses dents.

Le rédacteur en chef, qui suivait le ministre à un pas en arrière, posa la main sur l'épaule d'Illyr comme pour lui signifier: « Tu ferais mieux de ne pas la ramener. »

«Nous verrons ça», dit le ministre sans regarder personne. Au bout du couloir, il tendit la main au rédacteur en chef, et, les yeux toujours braqués droit devantlui, se mit à dévaler l'escalier au moment précis où le groupe de jeunes filles interviewées par Nicolas affluait de l'étage supérieur.

« Les gars, allez toucher vos traitements ! » lança quelqu'un en sortant du bureau de la comptabilité.

Dans le couloir passa de nouveau l'employé de l'administration. Il sortait du salon de réception d'une démarche mal assurée.

« Il doit s'être fait expliquer l'étymologie du mot "soûl" ! » dit une voix.

Les portes de la salle des dactylos s'ouvraient et se refermaient sans répit.

« Le chef du laboratoire photo! cria quelqu'un au bout du couloir. Avez-vous vu le chef du labo? Le rédacteur en chef le demande.

– Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe aujourd'hui? Qu'est-ce que c'est que ce charivari! » s'écria Bedrié, la vieille femme de ménage qui recomptait

encore une fois son argent en descendant l'escalier.

Finalement, ce fut l'heure où les journalistes sortaient prendre leur café. Les plus pressés ou ceux qui avaient quelque problème à résoudre dans leur travail le buvaient en hâte, debout, au bar le plus proche. Les autres poussaient jusqu'au café Riviera, près du centre. Le rédacteur en chef aussi s'y rendait souvent.

***

Ce matin-là, le rédacteur en chef ne sortit pas prendre son café comme d'habitude. Assis derrière sa table, dans son long bureau, il examinait attentivement une liasse de photos, sans arriver à décider celles qu'il publierait dans le numéro du lendemain. Elles avaient toutes été prises lors de la rencontre nationale des jeunes ouvrières, à laquelle avait participé Enver Hodja. Mais ces clichés nelui plaisaient pas. Il ne parvenait pas à dire si c'était la faute des photographes, ou du matériel de prise de vues, mais, de toute façon, les photos ne lui semblaient pas bonnes. Il croyait savoir que les services photographiques étaient équipés d'appareils modernes acquis en Allemagne de l'Ouest, mais cela n'était pas une raison. L'homme avant tout ! Cette formule, impitoyablement rebattue dans les réunions et conférences, lui revint insidieusement à l'esprit.

Pendant un moment, il feuilleta les textes dactylographiés présentés par les divers services. Machinalement, il jeta un rapide regard sur les titres des principaux articles : «Nouveaux succès de l'économie nationale », «La vie d'aujourd'hui dans les villages de la Myzeqe », «Le peuple chante – notes du festival folklorique national », «Octobre, mois traditionnel de l'amitié albano-soviétique », «Inauguration de la centrale hydroélectrique K. Marx »...

Les grandes festivités approchent, songea-t-il, et la presse doit savoir mieux répondre à cette atmosphère de fête. Son regard se porta sur la pile de cartes et de télégrammes d'invitation à des inaugurations d'usines et à des fêtes locales. Un carton lui venait de l'ambassade de RDA pour la réception traditionnelle donnée à l'occasion de la proclamation de la République. Il

aimait se rendre aux réceptions des ambassades des pays socialistes. C'étaient les seuls endroits où il avait plaisir à boire. Après le second verre, il se laissait porter par une ancienne rêverie dont il n'avait jamais fait part à qui que ce fût. Il éprouvait comme une exaltation à la vue du groupe d'ambassadeurs et à la pensée de la puissance du camp socialiste. Assis dans un coin, il aspirait bouffée sur bouffée de sa cigarette en échafaudant toutes sortes d'hypothèses quant aux possibilités d'extension de ce camp. C'était une rêverie agréable où se mêlaient les espoirs d'une nouvelle victoiredes communistes au Parlement français, une vague évocation de l'Inde, le vieux regret que l'Espagne ne fût pas devenue communiste en 1937, mais aussi un certain dépit, le sentiment d'irritation, corrosif, délétère, que suscitait toujours en lui la vue de l'ambassadeur yougoslave.

Il mit l'invitation de côté et son regard retourna se poser sur les photos. Oui, il faut un accent plus soutenu, plus enthousiaste, songea-t-il, alors que ces... Un moment, il craignit de se tromper, d'être par trop exigeant. Mais non. De plus en plus, il se persuadait que les photos n'étaient pas bonnes. Peu importait qui était responsable de leur mauvaise qualité. Les spécialistes, eux, n'avaient qu'à tirer cela au clair. L'essentiel était qu'il fallait en commander d'autres à l'ATA. Il pressa un des boutons placés sous son bureau.

***

Besnik se tenait derrière les hautes baies des locaux des services techniques de l'usine Friedrich Engels. De là, le regard embrassait la vaste cour de l'usine, trempée par la pluie, le corps principal de l'établissement, la cheminée de la chaudière et une partie de la fonderie. Un camion à remorque klaxonnait devant le grand portail métallique. Le gardien, tenant un journal sur sa tête pour se protéger de la pluie, sortit de la guérite pour ouvrir les battants. Il dit quelques mots au chauffeur avec force gestes, puis, après avoir refermé la porte, regagna rapidement son abri où le téléphone tintait. Deux jeunes filles couraient le long des panneaux d'affichage sur lesquels étaient collés des avis et les photos des ouvriers les plus méritants. Entre deux tableaux s'étendait une banderole rouge qui portait, tracés en grosses lettres, les mots « VIVE LE MOIS DE L'AMITIÉ ALBANO-

SOVIÉTIQUE ! ». Au portail de fer klaxonnait un autre camion à remorque. Le gardien,toujours avec un journal sur la tête, sortit de sa guérite. De derrière les vitres mouillées du bureau, Besnik suivait des yeux tous les va-et-vient de la cour.

Finalement, un des contrôleurs tendit à Besnik les notes qu'il avait demandées. Celui-ci le remercia et sortit en hâte pour attraper l'autobus.

L'ample pénéplaine était plongée dans le brouillard. Quoique voilées par l'automne, les collines environnant la ville gardaient toute leur splendeur à la veille des grands froids de l'hiver. Les poteaux téléphoniques, les vignes, les bâtiments espacés des fermes, un hélicoptère qui paraissait suspendu à l'horizon, tous ces éléments étaient étrangement liés entre eux, chacun évoquant quelque chose de chaleureux et d'humain en dépit de l'absence de tout individu dans les parages.

À mesure que l'autobus approchait de Tirana, les arrêts devenaient plus fréquents. Les passagers se pressaient et la receveuse ne cessait de crier : «Avancez, s'il vous plaît! »

Besnik descendit non loin du centre. Il n'avait pas bu son café ce matin-là et il entra dans un petit self-service. La vitre était embuée par endroits, et l'image des passants s'y reflétait comme sur une photo floue. En sirotant son café, il pensa qu'il ferait bien de contrôler tous les chiffres recueillis à l'usine, pour ne pas avoir d'histoires. Depuis deux jours, Illyr, son meilleur ami, avait des ennuis avec le ministère de l'Agriculture. De tous les hauts responsables, c'était celui avec lequel les journalistes souhaitaient le moins avoir quelque friction, pour la bonne raison que sa femme s'occupait du secteur de la propagande et qu'ils avaient tous affaire à elle.

« Il va falloir que je revoie tous ces chiffres », se dit Besnik tout en pensant: N'empêche que c'est un joli métier.

Il aimait sa profession. Depuis ce jour inoubliable de septembre où, sa feuille de nomination à la main, il avait traversé le brouhaha des couloirs pour se présenter au bureau du personnel, il s'était persuadé au plus profond de lui-même que, désormais, c'était là son univers. Pour rien au monde il n'aurait échangé ses matinées de travail à la rédaction, ce bruit étrange à travers lequel, incompréhensiblement, quasi mystérieusement, on sentait battre le pouls du pays. Et même dans le tintement matinal et irrité des

coups de téléphone des responsables de grands ministères, Besnik croyait percevoir toujours comme une note optimiste. Quant aux reportages dans les régions éloignées... il aimait à répéter que son premier reportage lui avait appris davantage sur la lutte de classes que toutes ses années d'étude. Ç'avait vraiment été une expérience inoubliable. Pendant deux semaines, il avait parcouru plusieurs coopératives agricoles, d'anciens domaines de beys. Il avait eu alors le sentiment que les notions d'appropriation, de haine et d'antagonisme de classe, se déployaient subitement devant lui sous une forme nouvelle et inconnue. Ce n'étaient plus des événements limités dans le temps et l'espace, ni même des épisodes retentissant d'actes de vendetta ou d'autres crimes. C'était quelque chose d'immense, de pesant, de renouvelé au fil des siècles, qui couvrait les champs, renaissait avec le feuillage des peupliers, ruisselait dans les fossés, les canaux où, parfois, il lui semblait voir couler du sang. Il se remémorait un épisode de son enfance, la confiscation des biens d'un ex-commerçant, ses meubles dorés, un grand miroir biseauté, et les rauques soupirs de sa femme qui défaillait de temps à autre. En regard de l'expropriation de la terre, cette saisie de meubles n'avait été qu'un jeu. Mais, en rentrant, dans le train, il avait éprouvé un sentiment qu'il n'avait jamais connu. Il était impatient de voir Zana pour l'interroger. « Zana, lui dit-il dès qu'il lavit, comment s'appellent donc les gens qui habitent au-dessous de chez vous ? – Kryekurt », répondit Zana. Il fit claquer ses doigts: « Oui, ce sont bien eux. Tu sais? Je reviens de leurs anciens domaines. Eux qui ont l'air aujourd'hui si gentils, ah ! j'en ai des choses à te raconter à leur sujet. Des horreurs! » Et il se mit à parler. Il avait rempli tout un cahier de témoignages recueillis auprès de vieux paysans. Zana écoutait, comme hébétée. «Tu trouves naturel, lui dit-il en riant, de descendre chez eux leur commander des chemises ou des maillots de bain, et tu t'imagines qu'ils ont toujours été comme tu les vois, doux comme des agneaux. – C'est vrai, confessa-t-elle, tu as beau me raconter tout ça, j'ai de la peine à y croire. Ce Marc, avec son violoncelle, arbore un air si craintif qu'il fait rire; quant à la vieille Nurihan, elle est si gâteuse qu'elle a, j'en suis sûre, oublié ses origines beylicales. – Ce n'est pas si simple, reprit-il. On peut oublier un tapis persan qu'on vous a confisqué, mais jamais tout un domaine. Cela non, jamais! » Il revoyait cette grande étendue de terre parsemée de maisons, de peupliers, de meules. «Mais, insista-t-elle avec douceur, il s'est à présent écoulé tant d'années qu'ils ont peut-être oublié un peu tout cela... » Il l'observait avec un sourire: «Au

fond, ta manière de juger s'explique, mais si tu avais été avec moi là-bas, si tu avais vu, de tes yeux vu ce qu'ils nous ont fait et ce que nous leur avons fait, eh bien, je crois que tu serais d'un tout autre avis. – Peut-être », concéda-t-elle, puis, l'embrassant, elle lui dit d'une voix lasse: «Besnik, pourquoi faut-il que nous parlions d'eux? Regarde comme c'est beau, ici ! » Ils rentraient par le boulevard Marcel-Cachin. Les feuilles des peupliers, clairsemées, paraissaient nickelées sous la lune. Elle avait appuyé sa tête sur son épaule, et dans la clarté lunaire, sa joue droite, sur laquelle il laissa tomber un instant son regard, lui parut lointaine.

Besnik but la dernière gorgée de son café et sortit. Il fit rapidement le chemin jusqu'à sa rédaction.

« Où étais-tu passé ? lui demanda Bedrié qui était en train de nettoyer l'escalier. Ta fiancée t'a demandé au téléphone.

– J'étais à une usine. Qu'est-ce que qui se passe ici?

– Un sacré remue-ménage, répondit Bedrié. Les filles viennent à peine de partir. » Elle s'arrêta de balayer et, baissant la voix d'un air mystérieux, elle ajouta: « L'Allemand est toujours là. »

Besnik lui tendit son paquet de cigarettes.

«Un Allemand qui parle l'albanais. Jamais je ne l'aurais cru ! » s'exclama Bedrié.

Besnik monta l'escalier. Parmi les bruits qui lui étaient si familiers, il discerna la voix d'une sténo qui répétait en le transcrivant un reportage téléphoné depuis la province.

Dans le couloir, il faillit se heurter au chef du laboratoire photo.

« Où cours-tu comme ça ? lui demanda Besnik.

– Écoute, fit l'autre, est-ce que je peux te demander un service ? Je sais que tu t'occupes parfois de photos. Aujourd'hui, j'ai eu des problèmes avec le rédacteur en chef. »

Besnik ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Le chef du labo ouvrit la serviette qu'il tenait à la main et en sortit une petite liasse de clichés.

« Veux-tu me dire, je te prie, ce qui cloche dans ces photos? L'exposition, la mise au point sont parfaites, le cadrage et la composition aussi.» Il se mit à les lui montrer une à une: le camarade Enver Hodja parmi les participantes à la rencontre nationale des jeunes ouvrières; le présidium de la réunion; les jeunes filles durant les pauses entre les séances; à nouveau le camarade Enver Hodja parmi elles. « Dis-moi, qu'est-ce qu'il y a là qui ne va pas? »

Besnik les examina attentivement. Finalement, il haussa les épaules.

« Et quelles remarques le rédacteur en chef t'a-t-il faites ?

– Rien de concret. Il a simplement dit que ces photos ne lui plaisaient pas, et il a demandé qu'on en commande d'autres.

– Peut-être faudra-t-il en choisir une où le camarade Enver se montre un peu plus souriant. »

L'autre releva la tête comme s'il avait brusquement découvert la clé de ce petit mystère.

«Je crois que tu as deviné, fit-il. Mais c'est facile à arranger. Il doit sûrement y en avoir d'autres. Viens m'aider à choisir. »

Besnik le suivit. L'Agence télégraphique était à deux pas. Le chef du laboratoire, un homme grand et mince, ne cessait de parler.

« Aucune remarque concrète, les photos ne lui plaisent pas, c'est tout. Qui sait ce qu'il veut dire? C'est une énigme. Le sphinx devait être plus explicite. J'ai eu de la chance de te rencontrer. T'as fait des photos, dernièrement? T'as pas de film à développer?

– Non, j'en avais un que j'ai rapporté de la plage, mais je l'ai déposé dans un magasin de photos.

– Tu aurais mieux fait de me le passer! Tu sais bien que ces boutiques font du travail bâclé. Plus que des photographes, ce sont des blanchisseurs! »

Le laboratoire était situé au premier étage.

« Celles-là ont été développées par Xan », dit une fille après avoir regardé les photos.

Xan, le vieux photographe, un homme au visage émacié, se tenait dans la pénombre de la salle comme s'il les attendait depuis longtemps. Il écouta en silence les explications de l'autre, puis, sans rien dire, pénétra dansun réduit qui précédait la chambre noire. Ils le suivirent. Sur les sécheurs étaient fixées des centaines de photos.

« Les voilà, dit Xan en désignant un des appareils. Vous n'avez qu'à choisir. »

Besnik et le chef du laboratoire se courbèrent légèrement pour mieux voir. Xan, qui s'était écarté, les regarda faire :

« Tiens, celle-là, disait de temps à autre le chef du laboratoire en en montrant une du doigt. Ou bien celle-ci. Elle est mieux éclairée. Ou encore celle-là ! »

Besnik ne savait quoi dire. Le vieux photographe de l'Agence télégraphique les considérait d'un air pensif. Il fut sur le point de parler, mais le visage du jeune journaliste lui était presque inconnu. Il y avait seize ans qu'il développait la plupart des photos de l'Agence. Des milliers de rouleaux de pellicule sortis de toutes sortes d'appareils et utilisés par les photographes les plus divers étaient passés entre ses mains. Souvent, sur ces photos, figurait Enver Hodja. À des meetings, des présidiums de réunions commémoratives, des inaugurations, coupant des rubans, parmi des ouvriers, des enfants, devant un micro, sur une passerelle d'avion, montant, descendant, saluant de la main ou avec son chapeau. Il connaissait à merveille toutes les expressions de son visage, instantanés qui avaient fixé la joie, la satisfaction, le mécontentement, parfois l'irritation. Durant ces seize années, il avait suivi la lente transformation des traits, de l'éclat du regard, le jeu tenace des rides aux commissures des lèvres, sur le front. Il connaissait bien tous les endroits où il était possible d'opérer de légères retouches, bien que cela lui fût défendu pour les photos le représentant. Il n'avait jamais vu Enver Hodja de près et pourtant, à coup sûr, fort peu de gens connaissaient mieux que lui son visage. Justement, la veille, lorsque, dans le révélateur, les traits familiers commencèrent à se dessiner, d'abord confusément,puis de plus en plus nettement, il avait été surpris. Il s'était penché pour mieux voir. Sous l'action puissante des sels, le papier photographique découvrait le visage connu. Son œil exercé avait discerné

d'emblée un changement. Ce n'était pas une de ces contrariétés habituelles provoquées par des résultats insatisfaisants dans la production, par l'imparfaite application des directives, ni par une violation de la légalité, ou encore par quelque perfidie. C'était quelque chose de plus sérieux, de bien plus sérieux ! Xan avait contemplé le portrait d'un air interdit. Il avait tendu la main et tiré hors de la cuvette une des feuilles trempées. Il avait éloigné un peu la tête et plissé les yeux. Que s'était-il donc passé ? Il avait replongé la feuille et attendu un moment, avec un ultime espoir. Le récipient était là devant lui, plus étranger que jamais. À présent, les sels chimiques s'empoignaient avec une nouvelle vigueur au fond de la cuve. Quant à lui, son esprit était complètement engourdi et il n'aurait pas été surpris de voir de véritables vagues se lever maintenant à la surface du bac. Il avait sorti une nouvelle fois la photo, et, doucement, comme s'il avait épongé son front baigné d'une sueur froide, il avait essuyé avec sa paume la solution ruisselante. Il ne s'était pas trompé. Cette fois de façon encore plus nette et plus ferme, les sels chimiques avaient tracé sur le visage familier quelque chose de nouveau, de bizarre, qu'il était difficile de définir d'un mot. Peut-être un œil normal n'aurait-il rien distingué. Mais, justement parce qu'il était imperceptible, déployé uniformément sur chaque ride, chaque trait, cet élément nouveau devait être très profondément ancré. Un pli qui exprimait un sentiment intermédiaire entre la méditation et le souci, une marque évocatrice de solitude, se remarquait à peine au milieu du front, mais séparait les yeux comme un fossé puis bifurquait pour descendre le long des joues jusqu'aux commissures des lèvres et s'y figercomme du plomb. Les jeunes ouvrières, elles, jacassaient, riaient, joyeuses, là, tout près de lui, sans rien relever.

Xan tira douze photos différentes de la solution et sur chacune d'elles observa la même chose. Et, lorsque la cuve fut vide, brusquement, avec une étrange clarté, dans tout son être s'installa clairement cette pensée : Enver Hodja avait un gros souci.

Cela s'était passé tard dans la soirée. Le lendemain, quand un des rédacteurs en chef lui avait téléphoné pour lui réclamer de nouvelles photos, il avait aussitôt deviné pourquoi. En vérité, il s'attendait à être convoqué. Le rédacteur en chef d'un autre journal était lui aussi mécontent. Par deux fois, il avait renvoyé les photos. Au téléphone, il avait parlé d'éventuelles retouches. Mais Xan savait bien qu'il est des choses qui ne se dissimulent

pas par des retouches. Finalement, le rédacteur en chef avait envoyé deux employés de son journal choisir d'autres clichés. Xan les regardait se pencher longuement sur le sécheur, sans pouvoir s'expliquer ce qui s'était passé. Il assistait à leurs vains efforts pour trouver l'impossible. Il avait encore sous les yeux la solution révélatrice, cette mer agitée et mystérieuse des profondeurs de laquelle, comme d'une conscience agitée, avait surgi ce sentiment d'alarme. Il s'apprêta une nouvelle fois à parler, mais les visages des deux hommes lui étaient extrêmement lointains, et l'un d'eux, celui du plus jeune, presque inconnu. Et puis, au fond, pourquoi leur parler ? C'était une affaire délicate. Il y a toutes sortes de gens sur cette terre. On risquait d'altérer ses propos. Lui n'était qu'un photographe, un homme simple, au seuil de la retraite, alors qu'il s'agissait là d'une affaire on ne peut plus épineuse.

Cependant que les deux journalistes continuaient de se concerter à voix basse, le photographe se trouva reporté en esprit au mois de décembre 1944, lorsque lui, Xan Toska, ancien partisan de la Première Brigade, était venuse planter pour la première fois devant cette cuvette de porcelaine blanche. Il était alors jeune et de nature assez emportée. Tu vas travailler ici, lui avait-on dit, tu seras responsable du développement des photos. Il avait dévisagé les personnes qui l'entouraient, quelques visages effrayés d'anciens employés du régime déchu, puis avait lancé un regard dégoûté sur la cuve de porcelaine qui lui produisait une impression de saleté, de souillure, et son front s'était plissé. Qu'étaient donc ce liquide et ce travail auquel il n'entendait goutte ? Vexé, il avait couru à l'état-major de la capitale, mais on l'y avait reçu rudement. Et qui se chargera de ça ? lui avait-on dit. Tu voudrais peut-être que nous laissions aux bourgeois le soin de développer les photos de la révolution ? C'est ça que tu veux ? Tu aimerais qu'après nous avoir massacrés et avoir mutilé toute notre existence, ils nous abîment aussi sur les photos ? Tout de même, si tu insistes, nous pouvons te faire remplacer et te trouver un autre travail. L'homme de l'état-major avait tiré quelques papiers de la poche de sa tunique. Il avait proposé à Xan deux emplois, sous-directeur de la banque ou commandant du peloton chargé d'exécuter les collaborateurs condamnés. Mais, de toute façon, camarade, avait-il ajouté, aujourd'hui les besoins les plus urgents sont ceux de l'Agence télégraphique. Il s'agit de propagande, tu comprends. Xan s'en était retourné au laboratoire avec le même élan qu'il en était parti. Les anciens employés l'attendaient. La cuvette était remplie de liquide. Mettez-

vous au boulot, avait ordonné Xan, et n'oubliez pas que ce ne sont pas des photos de femmes à poil, mais des photos de la révolution, compris ? On ne rigole pas avec ça ! Il avait remarqué que leurs mains tremblaient. Agité, il allait et venait le long de la cuve. Sur les papiers blancs avait commencé à poindre quelque chose qui rappelait à Xan la poussée de l'herbe sur les montagnes. Le laborantin avait tiré unephoto. Xan s'était penché. C'était un groupe de partisans, mais l'image était si pâle que les visages semblaient cadavériques. Xan s'était ébroué. Fais-moi bien ça, avait-il grogné. Mais le travail n'est pas terminé, monsieur, avait dit l'autre, et il avait replongé la photo dans la solution. Xan l'avait considéré d'un air soupçonneux. Le photographe ayant fait un geste pour tirer un nouveau papier, Xan lui avait empoigné le coude. Pourquoi te presses-tu ? Tu veux économiser ce liquide ? L'autre avait tenté de s'expliquer, mais Xan l'avait interrompu : Ferme-la ! Quand, finalement, les photos furent extraites du révélateur, elles étaient toutes noires et les visages des partisans semblaient comme carbonisés au lance-flammes. Les yeux de Xan étincelaient. Nous les avons laissées trop longtemps dans la solution, avait expliqué d'une voix tremblante le laborantin. D'un mouvement brusque, il avait dégainé son revolver. Chien, fils de chien, avait-il grondé, sale bourgeois, ce ne sont pas des partisans que tu m'as sortis de là, mais des moricauds ! L'autre, blême, avait vainement cherché à se justifier. Vous nous avez abîmés toute notre vie durant, hurlait Xan, et maintenant vous voulez nous esquinter sur les photos ! Je vais te faire sauter la cervelle dans cette cuvette !

Xan sourit à part soi en évoquant les premières semaines qu'il avait passées à ce travail. Peu à peu, il s'était mis, lui aussi, à développer des photos. Il dégainait de plus en plus rarement son revolver et un moment vint où il ne le tira plus du tout. Il prit goût à son nouveau métier. Étonnamment, il s'assagit. Son agacement se mua petit à petit en un intérêt passionné pour les secrets de la photographie. Il devint le meilleur technicien du laboratoire. Plus d'une fois, on lui proposa de le nommer à des postes de responsabilité, on lui offrit d'autres emplois plus importants, mais il refusa. Il était fasciné par cette cuve remplie de révélateur. Dans les contes, on parlait dedragons et de monstres surgissant de la mer et de fées merveilleuses qui émergeaient des profondeurs des lacs. Pour Xan, cette cuve appartenait au royaume des contes. Depuis son fond montaient au jour les joies ou les malheurs du pays. C'est là qu'il avait vu pour la première fois les foules en liesse, le jour de la proclamation de la République, les

meetings pour la Réforme agraire, la longue rangée de cercueils des soldats tombés à la frontière sud (ils paraissaient bercés dans la solution comme dans les bras de la mort), entre des centaines d'autres événements importants ou moins importants. De tous il s'était réjoui ou attristé selon les cas, mais aucun ne lui avait fait passer presque une nuit blanche, comme il l'avait fait la veille. À deux ou trois reprises, sa femme Sanié, mi-endormie, lui avait demandé en marmonnant ce qu'il avait à se retourner sans cesse. Il ne lui avait encore rien dit. Il ne lui avait fait part de rien, à elle qui était sa femme, et il pensait encore moins révéler quoi que ce fût à ces deux lascars qui, penchés sur le séchoir, espéraient encore trouver des photos souriantes.

Non, il ne se confierait à personne. Tout au plus, ce soir, avant de s'endormir, dirait-il bien bas à sa femme : « Écoute, Sanié, Enver (il disait Enver tout court, sans "camarade", peut-être parce qu'ils étaient du même âge), Enver a un gros souci. » Alors, sûrement, elle se tournerait vers lui et lui répondrait avec effroi : « Mon Dieu, pourvu qu'il n'y ait pas la guerre ! » Un moment après, elle lui demanderait peut-être comment il le savait, et elle lui conseillerait de ne pas s'occuper des soucis des grands de ce monde. Et lui resterait silencieux dans l'obscurité jusqu'à ce que sa conscience sombrât lentement dans la trouble solution du sommeil parcourue de visions confuses et d'ondes noires, insondables.

OceanofPDF.com

3

Zana fredonnait en se donnant un dernier coup de peigne devant le miroir du vestibule quand, tout à coup, elle s'interrompit pour demander :

« Maman, quel temps fait-il ?

– Il va probablement pleuvoir, répondit Liri depuis la cuisine. Prends ton parapluie. »

Zana ôta une épingle de ses cheveux, puis, à la pensée qu'il y avait peut-être du vent, la remit.

« Si Besnik téléphone, dis-lui que je suis chez Diana. Tu entends, maman ? Qu'il m'appelle là-bas !

– Il connaît son numéro ? demanda Liri.

– Bien sûr », fit Zana en regardant, incertaine, l'épingle qu'elle venait de replacer. Qui ne connaît le numéro des Bermena ? pensa-t-elle. Chaque fois qu'elle allait chez eux, elle éprouvait un plaisir particulier.

Dehors, la nuit n'était pas encore tombée. La rampe de l'escalier et les volets écaillés du rez-de-chaussée étaient mouillés, gonflés par la pluie.

La rue était animée. À l'arrêt d'autobus, les gens discutaient du championnat de football qui venait de se terminer. Zana sourit à part soi : ce pour quoi les gens se passionnent !

L'immeuble où habitaient les Bermena était situé dans une ruelle adjacente à une artère principale. C'était un bâtiment solide, à l'aspect morne, comme presque toutes les constructions d'ancien type. Les lourdes portes noires des appartements portaient presque toutes de petites plaques de bronze avec le nom des locataires. « FamilleBermena. » Zana sonna. Ce fut Max, le frère de Diana, qui lui ouvrit. Il avait l'air encore plus sérieux que d'habitude. Elle observa dans ses cheveux châtain ce flamboiement particulier, propre à tous les Bermena.

Comme elle se débarrassait de son imperméable dans le vestibule, Zana eut la sensation de quelque chose d'insolite. Elle préférait l'appartement des

Bermena au leur, non seulement parce qu'il était plus vaste et mieux fini, mais parce que de ses profondeurs lui parvenaient souvent, dès qu'elle entrait, les sons d'une musique tranquille, enregistrée au magnétophone par Max, ainsi qu'une discrète et agréable odeur de cuisine. Mais, aujourd'hui, elle n'entendait pas de musique. Et, au lieu de l'arôme d'un bon plat, de la cuisine montait une odeur de brûlé. Zana se souvint qu'en parlant avec Diana au téléphone elle avait noté dans sa voix une certaine préoccupation.

« Il n'est rien arrivé ? » demanda-t-elle dès que Diana, gentille comme toujours, mais sans son effusion habituelle, l'eut rejointe dans le vestibule.

Diana ne répondit pas. Quand elles furent entrées dans la pièce de séjour, Zana renouvela sa question.

« Comment as-tu deviné ? dit Diana. Oui, c'est vrai, il est arrivé quelque chose.

– Quoi donc ? »

Dans le vestibule, le téléphone sonnait sans relâche.

« Une cousine à moi, dit Diana. Tu ne la connais pas, elle fait sa dernière année de médecine, elle veut se fiancer.

– Ah ! une affaire de fiançailles, fit Zana, rassurée.

– Ce n'est pas si simple, dit Diana. Le père du garçon a été exclu du Parti.

– Ah?

– Oui, il a participé à la conférence de Tirana. Tu t'en souviens ? À l'époque, après les événements de Hongrie, il y a eu pas mal d'exclusions. »

Zana hocha la tête. En réalité, elle ne s'en souvenait que très vaguement. Elle n'aurait pas su dire si elle se remémorait l'événement lui-même ou si elle l'avait appris au cours de marxisme à la faculté.

« Tous nos proches sont préoccupés », dit Diana avec un signe de tête vers la porte derrière laquelle le téléphone ne cessait de sonner.

Zana ne savait trop quoi lui dire. Il lui semblait qu'à part le mauvais choix éventuel de la jeune fille, il n'y avait pas là de quoi se mettre martel en tête.

« Et si ta cousine l'aime ? » dit-elle.

Diana la regarda d'un air surpris.

« Comment peux-tu dire ça ? Tu sais ce que ça veut dire que d'être exclu du Parti ? Dans notre famille, on est très à cheval sur ces choses-là. Dans la vôtre aussi, il me semble ?

– Oui, admit Zana, surtout mon père... Est-elle jolie ? » demanda-t-elle au bout d'un moment.

Diana se contenta de sourire et Zana comprit que sa cousine l'était. Tous les Bermena étaient beaux, avec cet éclat de cuivre battu dans les cheveux et une sorte de molle somnolence dans le cerne des yeux. À la dérobée, elle observa le profil de son amie. Maintenant qu'elle était enceinte, ses traits s'étaient encore adoucis. L'indolence des yeux s'était communiquée à sa voix et à ses gestes.

« Nous voici maintenant dans une situation très embarrassante », reprit Diana.

La porte de la pièce s'ouvrit. Par l'entrebâillement, Max indiqua à sa sœur qu'on la demandait.

Restée seule, Zana promena son regard autour d'elle. Elle aimait cette vaste pièce, surtout à la saison froide, quand on y allumait le grand poêle dressé dans un coin.Le sol était couvert d'un tapis marron qui se mariait bien avec le parquet de chêne, le cuir brun des fauteuils, l'éclat discret des poignées en bronze d'une bibliothèque vitrée sur laquelle était posée une pendule, également en bronze, portant gravée une inscription. Diana lui avait dit que c'était un cadeau que les Albanais d'Italie avaient fait à sa mère quand elle s'était rendue avec une délégation féminine dans ce pays. Sur le cadran était sculptée une représentation équestre de Skanderbeg. Un fer de son cheval était pointé sur le chiffre 9, heure à laquelle, disait-on, Skanderbeg avait frappé aux portes de la citadelle de Krujë, le 28 novembre 1544. Elle lut l'inscription : « Le jour de l'Arbër[1] est arrivé. » Les lettres étaient celles de l'ancien alphabet albanais. Comme Diana s'attardait, elle se mit à examiner les photos encadrées. L'une d'elles, dans un cadre métallique, représentait le père de Diana avec Enver Hodja debout sur un large perron. À côté en étaient accrochées d'autres, toujours de membres de

la nombreuse famille des Bermena, des hauts fonctionnaires, tous souriants. Encore le père de Diana, raide, cette fois, au milieu d'une mer de fleurs, dans son cercueil ouvert, placé sur l'affût d'un canon. Ministre sans discontinuer depuis le tout premier gouvernement communiste, il était mort six ans auparavant d'un accident cardiaque. Maintenant, après le mariage de Diana avec un médecin psychiatre, sa mère leur avait laissé deux pièces dans l'appartement familial ; elle-même et Max occupaient les deux autres.

Zana se dit qu'elle n'aurait jamais aimé vivre dans le même appartement que ses parents. Confusément, elle évoqua la maison de Besnik, mais l'idée que, dans les premières années de leur mariage, ils y seraient à l'étroit, et qu'il leur faudrait attendre d'avoir un logement à eux,ne lui inspira curieusement aucune contrariété. Un appartement courant, de ceux que l'État construisait par milliers, était beaucoup plus facile à meubler et à aménager que les vieilles habitations. Il suffisait d'avoir un peu de goût. Et d'argent, naturellement. Depuis qu'elle avait commencé son stage à l'Institut du Projet, elle disposait, comme la plupart des jeunes fiancées, de la totalité de son traitement. Ne gaspille pas tout ton argent en robes, lui disait parfois son père, déposes-en une partie à la caisse d'épargne, tu en auras besoin plus tard. En revanche, sa mère, elle-même dépensière, insistait pour que Besnik prît à sa charge les frais d'ameublement. Ne te prive de rien, ma chérie, lui disait-elle. On ne se fiance qu'une fois dans sa vie !

« Zana, je te demande pardon de t'avoir laissée seule, dit Diana en revenant. Tu comprends...

– Oh ! ça ne fait rien, l'interrompit Zana.

– Maman aussi te prie de l'excuser de n'être pas venue te voir, mais tu sais, comme si toute cette histoire ne suffisait pas, elle a reçu une invitation de l'ambassade d'Allemagne de l'Est. Elle s'habille.

– Ça ne fait rien, répéta Zana, ne te gêne pas pour moi. Du reste, je vais me sauver, vous avez assez de tracas comme ça.

– Non, non, tu ne t'en iras pas, protesta Diana. Il y a là-dedans un tas de tantes qui, même sans moi, sont parfaitement capables de défendre les intérêts de la famille. Je vais rester avec toi. »

Du vestibule leur parvint à nouveau la sonnerie du téléphone.

« Ne m'en veux pas, insista Zana. Je dois aller chez le brocanteur. On m'a dit qu'il y avait en vente une très jolie lampe à abat-jour. Je pensais que nous aurions pu y aller ensemble, mais puisque tu es occupée...

– Mais non, je ne suis pas occupée, dit Diana. Et puis, les médecins m'ont dit que je devais sortir prendre l'air tous les jours. Je viens ! »

En débouchant dans la rue, elles tombèrent sur Skënder Bermena.

« Qu'est-ce qui se passe chez vous ? dit-il. Je monte ! »

Zana fut sur le point de lui dire : Là-haut, vous trouverez un sujet de pièce, mais, bien qu'il fût le mari de sa tante, elle n'avait jamais eu assez d'intimité avec lui pour se permettre une boutade de ce genre. Et puis, il affichait un air sévère et dédaigneux.

Il les salua de la tête en les regardant à peine et se dirigea vers l'entrée. Zana se rappela que, quelque temps auparavant, le bruit avait couru qu'il flirtait avec une certaine Anna Krasniqi.

« Il avait l'air préoccupé, dit-elle.

– Oui, je te l'ai dit, dans notre famille on attache beaucoup d'importance à cette affaire. »

Ils ont peut-être raison, pensa Zana.

Elles firent le chemin jusque chez le brocanteur en parlant de choses et d'autres.

« Je voudrais faire une surprise à Besnik, dit Zana lorsqu'elles furent arrivées devant la vitrine. Tiens, c'est celle-ci ! Tu ne la trouves pas jolie ?

– Oui, vraiment, répondit Diana.

– Ils en demandent trois cent cinquante leks nouveaux ; est-ce cher ? Qu'en penses-tu ? »

Diana haussa les épaules.

« Je ne saurais te dire. Je n'ai aucune idée de ce que peuvent valoir ces objets-là. »

Zana continuait de scruter attentivement la vitrine.

« Moi, dit Diana, il y a une chose qui me gêne dans cette boutique, ce sont les yeux du patron ; je n'en ai jamais vu de plus larmoyants. »

Elles entrèrent toutes deux dans le magasin.

***

Heureusement qu'elle ne m'a pas vu, se dit Ben en suivant du coin de l'œil Zana et son amie. Il y avait plus d'une heure qu'il était là avec Sala, sur leur lieu de stationnement habituel, entre la pharmacie et le magasin du brocanteur. Il avait aperçu Zana de loin et s'était aplati contre le mur pour qu'elle ne le voie pas. Sala continuait de parler, mais Ben avait l'esprit absent. Il regardait avec dédain la porte de la boutique, s'étonnant en lui-même qu'il y eût des gens pour trouver quelque chose d'intéressant à toutes ces vieilleries. Il devait avoir soin de ne pas se faire voir par Zana quand elle ressortirait, car elle le rapporterait sûrement à Besnik, et son frère remettrait ça avec ses sermons. S'il y avait quelqu'un avec qui Ben voulait éviter toute explication, c'était bien son frère, non parce que celui-ci était sévère, mais pour la raison opposée : parce que Besnik cherchait à se montrer compréhensif avec lui, et que cela le gênait.

Il s'appuya contre le marbre froid du mur de la pharmacie. Peut-être à cause du coude que faisait la rue, le tronçon entre la boutique du brocanteur et la pharmacie de garde, où ils se rencontraient et restaient plantés des heures, était quelque peu protégé du flot des passants. Mais pas seulement de ce flot. C'était l'endroit où Ben se sentait plus généralement à l'abri de toutes choses. Il pouvait y rester l'esprit tranquille, la cigarette aux lèvres, avec ses camarades, sans se soucier de rien. Ici, personne ne lui rappelait à tout bout de champ que pendant que les masses travailleuses étaient mobilisées pour l'édification du socialisme, lui, Arben Struga, fils d'un camarade de la Lutte de libération, tuait les jours comme un véritable parasite dans l'attente du mois de septembre suivant où iltentait une nouvelle fois sa chance à l'examen d'admission au Conservatoire. À cette heure, il aurait été reçu s'il n'avait pas écouté une sotte qui lui avait conseillé de choisir comme morceau le monologue de cette folle d'Ophélie.

Les autres candidats avaient été reçus. L'un d'eux avec un morceau de Migjeni, une fille avec un poème de Naim Frashëri, un autre encore avec le discours de Don Quichotte aux brigands. Quant à lui, il avait été recalé. C'est bien fait pour toi, lui avait dit Sala qui l'attendait à la sortie, qu'est-ce qui t'a pris de choisir le monologue d'une cinglée ?

Ben continuait d'observer à la dérobée l'entrée du magasin.

« Alors, dit-il à Sala, et après ?

– Eh bien, je te l'ai déjà dit vingt fois, répondit Sala en agitant ses mains courtes, après Tori l'a raccompagnée et ils sont restés devant sa porte encore deux ou trois heures à chuchoter.

– Et elle ?

– Elle l'écoutait, la tête légèrement inclinée, en remuant de temps à autre la pointe de sa chaussure. J'veux pas te faire de peine, mais j'ai eu l'impression qu'il lui plaisait. »

Ben cracha le bout de sa cigarette qu'il avait déchiquetée entre ses dents.

« Le salaud ! fit-il. Jamais je n'aurais fait ça à un copain.

– Tori, lui, n'hésite pas, dit Sala, et ce n'est pas la première fois. J'ai connu une fille de l'internat...

– Un beau jour, je lui casserai la gueule, grommela Ben, et, d'un mouvement sec, il ôta de ses lèvres un brin de tabac. Encore que, pour une fille comme Iris, ça n'en vaille pas la peine.

– C'est bien mon avis », approuva Sala.

Ben observait le caducée peint sur la vitre épaisse de la pharmacie.

« Et puis, au fond, reprit-il, il n'y a rien eu entre Iris et moi. Un samedi après-midi dans un parc, rien de plus.

– Tiens, voici Venceslas », dit Sala.

Celui qu'ils appelaient Venceslas leur sourit à distance. Il avait étudié pendant un an la géologie à Prague, mais, recalé, avait dû rentrer. En vérité, c'était lui qui les avait entraînés peu à peu à venir se planter chaque jour,

pendant des heures, à cet endroit de la rue de Dibër. Il leur racontait qu'avec ses copains, à Prague, c'était comme ça qu'ils passaient leur temps, sur la place Venceslas ; qu'en général, dans toutes les capitales du camp socialiste, il existait une sorte de « Broadway », comme par exemple la rue Gorki à Moscou, et qu'il devait sûrement y avoir quelque rue de ce genre à Varsovie, et même à Oulan-Bator où elle s'appelait peut-être rue des Yourtes ou de Gengis Khan.

« Tiens, voilà la Crise ambulante », dit Sala en montrant de la tête une grande perche de lycéenne qu'ils avaient connue aux derniers Jeux de la jeunesse. Comme elle n'avait que la peau sur les os, ils l'avaient surnommée « Crise générale du capitalisme ». Elle leur sourit avec effusion à tous trois avant de faire disparaître ses épaules étroites parmi les passants.

Tori arriva le dernier. Il les salua, mais Ben ne lui accorda pas un regard. Tori cligna des yeux à la cantonnade comme pour demander : « Qu'est-ce qui se passe ? »

« Écoute, fit brusquement Ben, tu as été hier avec Iris ? »

Tori marmotta entre ses dents :

« Et après ?

– Non, rien. Seulement moi, à ta place, j'aurais pas fait ça. Mais... »

À ce moment, son regard capta le profil de Zana qui sortait de la boutique avec son amie, un gros paquet à la main. Il se plaqua contre le mur jusqu'à ce qu'elles fussent passées. Obnubilées par l'antiquaille qu'elles venaient d'acheter, elles ne voyaient plus rien autour d'elles.

Ben était resté immobile, ses yeux sombres sur le trottoir. Tori scruta Sala comme pour tenter de deviner ce qu'il pensait.

« T'es vexé ? Sincèrement, si j'avais su...

– Non, l'interrompit Ben. Il n'y avait rien entre nous. »

Le ton de repentir de Tori avait dissipé la moitié de son dépit.

« T'as l'air de m'en vouloir.

– Pas du tout. Je t'ai dit qu'il n'y avait rien entre nous. »

Ben alluma une cigarette.

« Passe-m'en une, dit Tori.

– Je regrette seulement que tu ne me l'aies pas dit tout de suite, fit Ben.

– C'est que ça me gênait, crois-moi... »

Ben eut un geste d'indifférence.

« Bon, ça ne fait rien. Ça n'a aucune importance. »

De fait, il se sentait un peu calmé. Il n'avait maintenant qu'une seule crainte : que Tori ne se mît à décrire ses rendez-vous en détail, comme il avait coutume de le faire. Cela, vraiment, lui aurait été pénible. Mais Tori n'en fit rien. Pour le reste, qu'y pouvait-il ? C'étaient des choses qui arrivaient. Au fond, entre Iris et lui, il n'y avait rien eu. Un après-midi de flânerie dans Tirana, sans plus. Un jour. Et ce n'était même plus un jour, mais un oiseau fatigué qui s'appelait « samedi » et qui tournoyait dans sa mémoire. Il ne cessait de se déplumer, mais conservaitencore un souffle de vie. Ben se souvint d'un chasseur qui... L'horloge de la ville sonna six heures.

***

À cet instant précis, l'avion de l'Interflug, de la ligne Berlin-Budapest-Tirana, avait à peine franchi la frontière hongroise, volant vers le sud-est du continent. Le visage collé au hublot, le correspondant de l'AFP regardait, en bas, le lent glissement du sol qu'inondait peu à peu le crépuscule. Le camp socialiste, pensa-t-il, et, sans trop savoir pourquoi, il soupira. C'était un soupir particulier, provoqué par un sentiment de désarroi face à cette étendue, immense jusqu'à n'en plus pouvoir, qui, par l'action uniforme qu'elle exerçait sur lui, l'avait allégé d'une partie du poids de son corps et de ses pensées, ne lui laissant que quelques kilos de chair et d'os et quelques

dizaines de mots reliés par une syntaxe étriquée. Au loin, faiblement, comme tout juste enfantées dans la froideur du monde, de frêles lueurs se mirent à clignoter. Il s'écarta du hublot et, pour se retremper dans son monde à lui, commanda un café à l'hôtesse. Malgré tout, il se sentait attiré par ce qu'il y avait au-dehors, en bas. Il but son café puis se pencha de nouveau vers le hublot, plongeant son regard dans le gouffre.

Voici donc le camp socialiste, se répéta-t-il. Le centre de gravité du monde. Ces plateaux n'en formaient que la périphérie. Au loin se trouvaient les premières capitales et, encore plus loin, dans ses profondeurs insondables, se situait son cœur.

Il distingua maintenant une petite constellation de lumières et il se demanda : Quelle forme de vie mène-t-on là, en bas ? Comment y évoluent, comment y vivent les gens, les jolies femmes, les artistes, les gouvernants ? Il se posa cette question avec appréhension, presque avecangoisse. L'idée que là, au-dessous, vivaient des habitants de cette planète mais qui se distinguaient des habitants de l'autre partie du globe par le fait qu'ils ne connaissaient plus la propriété, accapara son esprit. Le drame des hommes dépouillés du sens de la propriété, songea-t-il. Cela pouvait faire un joli sous-titre pour son reportage. C'était sa première mission vraiment sérieuse. Peut-être toute sa carrière future en dépendrait-elle ? Il respira profondément. La vitre du hublot était glacée. En bas, toujours la même étendue plate avec quelques rares feux clignotants sur les bords. Ils avaient l'air de demander : « Visiteur étranger, que cherches-tu à savoir ? »

Il soupira de nouveau. Un sentiment de détresse l'envahit derechef. Le monde communiste, pensa-t-il. Étranger, différent de tout, avec une unité à faire frémir, il s'étendait maintenant au-dessous de lui, à l'orée de la nuit continentale, cachant jalousement ses mystères et ses tragédies. Compact. Les yeux du correspondant se fixèrent sur le crâne immobile du représentant de la firme « Champs de France », assis devant lui. Compact, se répéta-t-il. Pendant tant d'années, le mot « unité » avait pesé sur eux tous comme un cauchemar. L'unité du bloc communiste. Et voici que maintenant, enfin, une faille, disait-on, s'y était produite. Quelque part, mais où ? Il ne pouvait détacher son regard de ce torpide déroulement d'espaces automnaux que la nuit s'empressait d'engloutir. C'était cette faille, pour l'heure encore invisible, qu'il venait justement chercher. Dans cette étendue sans fin, monolithique, il devait déceler la région, la zone inconnue où

s'était produite la faille, la petite fêlure, la plaie sur la suppuration de laquelle ils avaient fondé tous leurs espoirs. Peut-être que d'autres comme lui volaient maintenant dans diverses directions pour chercher la même chose. Ils guetteraient jour et nuit, marins de Colomb attendant l'apparition de la terre ferme, en sedemandant qui d'entre eux aurait la chance de crier le premier « Scission ! Scission ! » Ah, gémit-il à part soi. Cela lui semblait impossible. Comment pouvait-on croire à cette cassure, même si elle existait réellement dans cette étendue sans fin, dans cette nuit, ce chaos ? Ses yeux demeuraient braqués sur la surface lointaine du sol comme si, d'un moment à l'autre, la faille pouvait brusquement apparaître quelque part, là, en bas, fulgurante et serpentine, et qu'il devait se tenir prêt à la saisir.

***

« L'avion hongrois, dit Sala, la tête levée vers le point du ciel où se dessinaient les raies rouges et bleues d'un avion de ligne.

– Non, dit Tori, ce doit être l'appareil de l' Interflug. »

Ils étaient encore plantés là, à leur endroit habituel, dans la rue de Dibra, et ils discutèrent un moment sur les horaires des avions. Seul Ben se taisait. Les compagnies aériennes, leurs appareils, leurs horaires et le ciel avec eux pouvaient bien aller au diable. Il pensait maintenant à ce samedi après-midi où il avait connu Iris. Ç'avait été une connaissance tout ce qu'il y a d'ordinaire, près d'un journal mural demeuré en place depuis la fin de l'année précédente, dans un couloir de faculté où il s'était rendu tout à fait par hasard. Autour de lui, il entendait des bribes de conversation : dans quelle branche est-ce qu'on t'a inscrit ? Et toi ? Moi, je vais essayer de changer. Mais où vas-tu t'adresser? Au ministère, évidemment. Et ils partaient, telle une meute, laissant dans leur sillage comme une poussière de mots. Quant à elle, elle se tenait un peu à l'écart, avec une légère et triste inclinaison de la tête, cachant la moitié du titre de l'éditorial du journal mural « EN AVANT POUR LA RÉALlSATION... » Bizarrement,il s'était persuadé que les jeunes filles qui penchaient la tête de cette manière-là étaient plus faciles à aborder. En fait, la conversation s'était engagée très simplement. Puis ils étaient ressortis ensemble et avaient pris une des petites rues tranquilles, bordées de résidences d'ambassades, qui relient la

rue d'Elbasan au boulevard ; ils s'étaient arrêtés dans le parc et s'étaient assis sur un banc où quelqu'un avait oublié un journal du jour ; il lui avait donné son numéro de téléphone et elle lui avait promis de l'appeler. Pendant tout ce temps, il avait fumé cigarette sur cigarette. Finalement, comme il la raccompagnait par la rue de la Poste, Tori et Sala avaient surgi devant eux, et Ben, non sans fierté, la leur avait présentée. Puis il avait attendu en vain qu'elle lui téléphonât : une semaine, deux...

« Écoute, Ben, reprit Tori. Si t'es si vexé, je suis prêt à y renoncer.

– Non », fit Ben avec indifférence.

Il ne pouvait chasser de son esprit le ruban bleu avec lequel elle avait noué ses cheveux, ce jour-là.

« Et puis, tu ne m'as pas eu l'air de t'intéresser beaucoup à elle. J'ai pensé qu'elle ne te plaisait pas. Un jour, je l'ai rencontrée dans la rue, et...

– Bon, bon, n'en parlons plus.

– Au fond, pourquoi t'en fais-tu tant que ça ? intervint celui qu'on surnommait "Venceslas". Nous, là-bas, on n'attachait pas d'importance à ces choses-là. »

Ben fit un geste excédé de la main.

« Tu nous rases, avec ta place Venceslas ! Tu n'as rien d'autre à nous raconter ? »

Ledit « Venceslas » esquissa une grimace mais ne répondit pas.

Quelques gouttes de pluie se mirent à tomber. Les passants se raréfiaient. De toutes les rues de la capitale, celle de Dibra était sans doute la plus sensible aux variations des saisons. Dès que la température baissait et quegrondaient les premiers coups de tonnerre, les passants pressaient le pas, les marchands de fruits tendaient les stores de leurs kiosques démontables, et l'agent de service multipliait les coups de sifflet. Puis les grosses gouttes atteignaient les jeunes filles qui s'étaient mises à courir. Beaucoup de gens se pressaient dans les magasins et d'autres, alignés devant les vitrines, à l'abri sous les stores, hochaient la tête comme si venait de se produire le plus imprévu des phénomènes.

« Tiens, voici de nouveau la Crise ! » dit Sala en poussant Ben du coude.

La « Crise générale » était accompagnée cette fois d'une amie. Tori leur fit signe, mais elles ne s'arrêtèrent pas.

Les piétons devenaient de plus en plus rares. Le brocanteur sortit sur le seuil de sa boutique, regarda à droite puis à gauche d'un mouvement pénible de ses yeux qui, curieusement, éveillaient en Ben comme un sentiment de pitié, et, d'un geste indolent, baissa, comme chaque soir, le rideau de fer de son magasin.

« Attendons la sortie du cinéma, dit Sala, on rentrera ensuite. »

***

Ben monta lentement l'escalier de chez lui. Sur le mur du palier du second, un gamin, à coup sûr, avait encore griffonné : « Je suis fou de M. » Il s'agissait certainement de Mira. On entendait sa voix derrière la porte close. Elle parlait au téléphone. Elle appelait probablement une amie à l'aide pour résoudre ses problèmes d'algèbre.

Ben sonna. Sa sœur lui ouvrit.

« Écoute, y a encore autre chose : les idées progressistes de Cervantès. Comment ? Vous avez comme sujetde dissertation l'art de Naim Frashëri ? Non, nous, on a eu ça la semaine dernière. »

Ben lui pressa du doigt le bout du nez et entra dans la pièce de séjour. Son père et sa tante prenaient le café. Apparemment, Besnik n'était pas rentré. Ben marmonna un bonsoir.

Au regard de Ben, la tante répondit par un mouvement de tête vers le buffet. Cela voulait dire qu'ils avaient déjà dîné. Quant à réchauffer le manger sur le réchaud, Ben s'en chargerait lui-même.

En retirant son assiette du buffet, Ben remarqua sur le réfrigérateur un livre de souvenirs de la Résistance dont son père avait entrepris la lecture une semaine plus tôt. Il prenait grand plaisir à lire tous les livres de souvenirs sur la Lutte, mais il lui arrivait de s'énerver en les lisant. Par moments, il faisait appel à Rabo. La tante, allez savoir pourquoi, ajustait

alors ses vieilles lunettes comme si celles-ci devaient l'aider à mieux entendre. Il en a de l'imagination, disait-elle, mais pourquoi ne parle-t-il pas d'Alaman ? Attends un moment, répondait-il, Alaman n'a pas été aux bergeries de Sabzun. Mais si, qu'il y était, insistait la tante, je me souviens même qu'il avait le cou tout raide, et qu'il faisait peur à voir.

Tout au long de la Lutte, la tante avait été liée aux partisans. Elle était veuve et elle aussi aurait sûrement pris le maquis si sa belle-sœur, la mère de Besnik et de Ben, n'était pas morte en mettant au monde Mira. Durant toute la guerre, c'était elle qui avait pris soin de ses neveux.

Mira finit par raccrocher. Ben mangeait sans appétit. De temps en temps, à la dérobée, il regardait le visage émacié de son père. Depuis que, deux mois auparavant, il s'était mis en congé pour raisons de santé, celui-ci devenait de plus en plus nerveux. Ben, qui couchait dans la même chambre que lui, l'entendait se retourner très souvent dans son lit durant la nuit. Il avait été sur le pointde lui demander ce qu'il avait, mais s'était ravisé. Depuis l'été précédent, lorsque Ben avait dû cesser ses études, leurs rapports s'étaient refroidis. Auparavant, il y avait eu entre eux beaucoup plus de chaleur. Au fond de lui, Ben était fier de son père. Quand, à l'école, on demandait aux élèves le curriculum de leurs parents, certains rougissaient légèrement et murmuraient entre leurs dents : « fonctionnaire... petit commerçant... », alors que lui articulait les mots « partisan de la Première Brigade » avec une certaine fierté. Struga n'avait pas seulement pris part à toutes les marches et batailles de la brigade, il avait aussi, en novembre 1944, avec deux autres partisans, fait sauter le mausolée de la reine mère, dressé sur une des collines environnant Tirana. Pour Ben, c'était là un exploit fabuleux. Il était tout petit à l'époque, et il ne se souvenait maintenant de rien, mais d'autres lui rappelaient souvent cette prouesse qui avait fait grand bruit. Hé oui, disaient parfois des camarades à son père pour le taquiner, à l'époque, on faisait sauter des rois et des reines comme un rien ! Les journaux monarchistes de l'émigration, en donnant la nouvelle à coups de gros titres en première page, avaient cité en sous-titre le nom de son père. « Par décret spécial du roi en exil, le vandale Djemal Struga, qui a profané la tombe sacrée de la mère de la Nation, est condamné à mort. »

Quelqu'un avait réussi à trouver un exemplaire du journal et l'avait remis à Struga. Il était encore là, sur le rayon du milieu, dans l'armoire où son père gardait les livres et photos du temps de la Lutte. Ben avait lu plusieurs

fois ce décret royal rédigé dans un albanais vieilli, et portant condamnation à mort de son père. Chaque fois qu'il regardait ce journal jauni par le temps, il manquait d'éclater de rire, mais, au dernier moment, quelque chose l'en empêchait.

Pourquoi donc a-t-il tant maigri ? se dit Ben.

Un coup de vent fit battre quelques gouttes de pluie contre la vitre. Struga tourna la tête vers la fenêtre.

« L'hiver approche, dit-il.

– Oui, il approche, fit Rabo, il va falloir acheter du bois. »

Ses yeux se portèrent vers le carré de carton qui recouvrait, sur le mur, le trou du tuyau de poêle.

Le vent, avec un bruissement mou, jeta encore quelques gouttes contre la vitre.

Il était dix heures.

Au même moment, à la réception de l'ambassade de RDA à Tirana, le journaliste français de l'AFP, arrivé en Albanie deux heures plus tôt pour un bref séjour, confiait au représentant commercial roumain, dont il venait de faire la connaissance, que la cuisine française, si réputée dans le monde, n'avait pu échapper à un certain déclin après la Seconde Guerre mondiale, comme en témoignait, selon lui, l'usage excessif de sauces ultrasophistiquées.

Souriant, le Roumain s'apprêtait à protester poliment, mais le journaliste, sans lui laisser le temps d'exprimer sa pensée, hocha la tête et poursuivit sur un ton péremptoire :

« À mon avis, la seule cuisine honnête de nos jours est la cuisine scandinave. »

Ils trinquèrent et le Roumain, prenant la parole à son tour, fit observer au journaliste que la cuisine turque avait beaucoup influé sur la cuisine balkanique à laquelle la pauvreté, selon lui, avait conféré une dimension dramatique. Il attendait que son interlocuteur, intrigué, l'interrogeât sur ce qu'il entendait par « dimension dramatique » d'une cuisine, mais le Français, fixant sur lui son regard, lui demanda à brûle-pourpoint :

« Comment se fait-il que l'Albanie ait passé il y a quinze jours une commande de blé en France alors qu'un contrat d'approvisionnement la lie à l'Union soviétique ? »

Les sourcils du Roumain s'agitèrent à tel point qu'ils parurent sur le point de se détacher de son front. Un instant, il resta interloqué, le regard de l'autre toujours rivé sur lui.

« Comment dirais-je ?... On ne peut faire abstraction des imprévus... Vous n'ignorez pas que l'agriculture, depuis Noé... est souvent capricieuse.

– Les conditions atmosphériques, alors ? » interrogea le Français.

Soulagé, le Roumain eut un large sourire.

« Eh bien, vous venez de le dire. Question de climat. Oui, c'est précisément cela : une question de climat », dit-il en hochant énergiquement la tête.

« Question de climat », se répéta le Français à part soi. C'était la troisième fois qu'il entendait ces mots ce soir-là.

À ce moment, près d'eux passa un homme au cou très court, qui fredonnait :

Moscou, Tirana, Los Angelozzze

Se sont rassemblés en kolkhoze...

« Quelle chanson idiote ! » fit le Roumain. C'était un refrain qu'il avait déjà entendu. Une chanson que doivent chanter les ivrognes des pays du camp socialiste, songea-t-il en essayant de se souvenir dans quelle ambassade il avait déjà rencontré ce type. Sûrement les Polonais

remplaçaient-ils Tirana par Varsovie, les Tchèques par Prague, et ainsi de suite. « Un refrain stupide », répéta-t-il. Mais le journaliste ne manifestait aucun intérêt à ce propos.

« Ainsi donc, c'est une question de climat », reprit-il, comme parlant seul. Il promenait ses yeux autour de lui sans les poser nulle part. Deux ministres albanais et de nombreux hauts fonctionnaires étaient présents à la réception. Ils étaient répandus un peu partout. Il aperçut Schneider, l'albanalogue, qui, curieusement, s'entretenait avec l'ambassadeur de Corée. Il ne savait plus comment poursuivre la conversation avec le Roumain.

Question de climat. C'était le directeur de l'Albimport qui avait avancé le premier cette explication. Il n'avait d'abord pas voulu admettre que l'Albanie eût passé une commande de blé à un autre pays, mais quand le journaliste lui eut indiqué qu'il avait voyagé dans le même avion que le représentant de la grande firme française « Les Champs de France », le directeur, cachant mal une certaine nervosité, avait déclaré qu'il s'agissait d'un cas de force majeure... que l'Union soviétique avait eu cette année une mauvaise récolte... bref, que c'était bien une question de climat, avait-il conclu en laissant entendre qu'il ne voulait plus parler de ce sujet. Puis le journaliste avait interrogé le représentant commercial tchèque, mais celui-ci s'était dérobé, alléguant qu'il ne comprenait pas bien le français.

La famille ne divulge pas ses secrets, se dit le Français. Il regarda l'albanologue Schneider, maintenant entouré du ministre albanais des Affaires étrangères, de l'ambassadeur soviétique et des épouses de deux fonctionnaires de l'ambassade de Pologne. Ils riaient bruyamment.

Le Français releva la tête pour reprendre la discussion sur les cuisines, mais le Roumain s'était esquivé. Il causait maintenant dans une encoignure avec l'ambassadeur d'un pays arabe.

Le correspondant de l'AFP erra un moment à travers le grand salon. Du moment que la réception continue, songea-t-il, et que je suis ici, autant essayer jusqu'à la finde découvrir quelque chose. Il se dit : cherche, cherche, argonaute ! Ses yeux se posèrent une nouvelle fois sur une femme qui se tenait un peu à l'écart. Elle était plutôt forte, avec de beaux cheveux châtain clair. Elle observait d'un regard attendri un groupe de tout jeunes diplomates albanais qui participaient pour la première fois, semblait-il, à une réception

officielle. Peu auparavant, en se faisant préciser à distance l'identité de divers invités, il avait appris que cette femme, veuve d'une importante personnalité communiste, avait été longtemps vice-ministre, qu'elle occupait à présent une haute fonction dans l'une des organisations de masse, et qu'elle parlait bien le français. De toute façon, pensa-t-il, on doit pouvoir tirer davantage d'une femme. Surtout d'une femme attendrie. Cinq minutes plus tard, il s'était fait présenter à elle. Elle se nommait Bermena. Elle lui parut agréable, quelque peu distraite. Elle avait fait plusieurs séjours dans les pays occidentaux, en tant que membre de diverses délégations, surtout dans les premières années qui avaient suivi la Libération. Elle avait été à Rome, à Londres. Lui, naturellement, connaissait bien ces capitales où il avait séjourné à maintes reprises. Ils évoquèrent ensemble quelques avenues célèbres, échangèrent leurs impressions sur certaines places, et même sur un café où tous deux s'étaient attablés. Il la harcelait de questions, montrant surtout de l'intérêt pour son premier voyage, celui de 1945, pour ses premières impressions, celles d'une ancienne partisane albanaise se promenant dans les rues de Rome. Elle lui répondait avec douceur, mais non sans réserve, accompagnant chacune de ses phrases d'un sourire également réservé.

Il n'est nul besoin de me le demander pour que je me souvienne de mon premier voyage à l'Ouest, songea-t-elle, et elle dévisagea tranquillement l'étranger. Elle serappelait ce voyage chaque fois qu'elle participait à une réception officielle.

Cette femme est ma chance, se dit-il. Il ne faut pas que je la laisse m'échapper.

« Rome ? fit-elle. Pour moi, c'était simplement la capitale d'un pays vaincu. »

Elle n'était guère attentive aux paroles de l'autre, pas plus du reste qu'à ce qu'elle disait elle-même. Elle parla d'un congrès des femmes italiennes, mais, en réalité, son esprit voguait ailleurs. Elle se souvenait du Café Roma où, avec sa camarade, l'autre déléguée, elles allaient prendre un café pendant les longues suspensions de séance. Ayant appris leur venue, des jeunes femmes de familles beylicales albanaises, des jeunes filles et des artistes émigrées avaient commencé à y affluer. Vous nous avez enlevé nos terres, vous avez emprisonné nos proches, vous le paierez, vous le paierez !

disait une de ces jeunes dames en agitant ses doigts aux ongles laqués, ses bracelets et ses boucles d'oreilles en or. Ah ! comme vous le paierez ! renchérissait une autre. Elles leurs répondaient de leur mieux : et vous, vous avez abandonné votre patrie pour ces malheureux bijoux. Les épisodes de ce genre se répétaient tous les jours. À chaque suspension de séance, après les discours, les interventions, les nouvelles déclarations de reconnaissance, elles croyaient de leur devoir de courir au Café Roma pour poursuivre la polémique avec les réfugiés. Et Sulo s'asseyait toujours à la table la plus proche.

Je ne peux rien te dire de Sulo, pensa-t-elle, tu ne comprendrais jamais.

Sulo était leur garde du corps. Un partisan avec, dans la tête, un éclat d'obus qui lui causait par moments des contractions généralisées, si douloureuses qu'il semblait victime d'une crise d'épilepsie. Il se tenait là, à deux pas, avec une grenade dans la poche droite de sa tunique. Siquelque chose devait se produire, si le menaçant cliquetis des boucles d'oreilles était suivi d'un assaut des « ballistes[2] », Sulo userait de son arme. Une foule de fois elle avait cherché à s'imaginer le geste de Sulo lançant l'explosif. Il le jetterait sûrement avec raideur (tous ses mouvements, à cause de l'éclat d'obus qu'il avait dans le crâne, étaient crispés), son bras se plierait comme une prothèse, il tirerait la grenade de sa poche, l'approcherait de sa bouche entrouverte pour la dégoupiller, puis, d'un geste mécanique, la lancerait. Elle avait déjà rêvé à deux reprises de cette scène. Et, dans son rêve, la figure de Sulo, comme couverte de deux ou trois plaques sombres, évoquait une machine infernale. Il semblait émettre un son sinistre.

« ... Et la Piazza di Spagna ? demanda le journaliste.

– Ah ! La Piazza di Spagna, fit-elle, oui, je m'en souviens, j'y ai été. »

Après ça, je l'interrogerai sur le blé, se dit-il. J'ai assez tourné autour du pot.

À la Piazza di Spagna, elles avaient été accueillies par les « ballistes ». Attrape-moi cette chienne de communiste ! hurlait une voix rauque. Elles avaient en main des documents destinés à une petite exposition, à une conférence de presse, des photos de combattants tombés pour la Libération, d'autres des membres du gouvernement provisoire. Ils les leur arrachèrent des mains et les jetèrent à terre. L'un d'eux se mit à les piétiner, un autre

criait : Ha ! Ha, regardez-moi un peu les ministres communistes, mais regardez-les donc, il y a de quoi crever de rire ! Et, juste à ce moment on entendit une femme pousser un cri perçant : Fuyez, il sort sa grenade ! Elle se retourna comme un éclair et aperçut Sulo. Il avait effectivement sagrenade à la main. Avec raideur, il avait déjà effectué les deux premiers mouvements que comportait le lancement. Il l'avait tirée de sa poche et approchée de sa bouche, qu'il tenait mi-ouverte. Ses dents, les parties tachées de sa figure, son visage tout entier semblaient émettre un tic-tac. Les ballistes avaient lâché les papiers et se sauvaient à toutes jambes. Il les suivait de son regard figé. Alors elles lui crièrent : Sulo, ne la lance pas, ils s'en vont. Mais lui la tenait toujours à portée de ses lèvres. La place était déserte. Il était blême, des gouttes de sueur perlaient à son front. Elle se dit alors avec terreur : et si, juste à ce moment, Sulo, l'ancien partisan de la Première Brigade, avait sa crise d'épilepsie, avec sa grenade à la bouche, en pleine *Piazza di Spagna,* dans l'Italie ennemie ? Mais il obéit. Péniblement, comme s'il mettait en mouvement d'invisibles engrenages d'acier, il éloigna sa main de sa bouche, abaissa le bras et refourra la grenade dans sa poche.

« Comment dites-vous ? » demanda-t-elle à l'étranger.

Il renouvela sa question. Il l'interrogeait à propos d'un contingent de blé commandé en France. Elle eut un sourire amer. Eux aussi, se souvint-elle, dès cette époque, nous interrogeaient sans relâche sur le blé... Et maintenant, où trouverez-vous du blé ? lui avait demandé une jeune femme de famille beylicale au Café Roma. Où pensez-vous commander du blé ? demandaient déjà les journalistes étrangers au cours des suspensions de séance. Depuis lors, pensa-t-elle, depuis lors... Et, subitement, un sentiment de tristesse l'envahit.

Il avait toujours son regard rivé sur elle, mais sans rien deviner de ses pensées. Qu'est-ce qui lui prend? se demanda-t-il.

Elle songea : tant d'années se sont écoulées, et pourtant rien n'a changé. Un peu plus de sourires, de courtoisie, de paroles doucereuses, mais, en réalité, lefond reste le même. Dans leurs yeux il y a toujours cette même question glaciale : vous avez trouvé l'indépendance, mais où trouverez-vous du blé ?

Elle doit être au courant, se dit le Français, et, en cet instant, il craignit d'avoir peut-être posé sa question trop tôt.

Vous ne pouvez pas comprendre cela, pas plus que vous ne pouvez comprendre Sulo, pensa-t-elle. Elle évoqua son souvenir, le cœur serré. Il était mort depuis longtemps. En quarante-cinq. De ce petit éclat. Dans les capitales étrangères, dans le scintillement des lumières, elle avait toujours pensé à lui avec regret. Elle ne pouvait chasser de son esprit le souvenir de ce jour où il avait été pris d'une crise à la Villa Borghese. Les passants s'arrêtaient pour le regarder : des femmes aux chapeaux à plumes, des visages d'aristocrates. Elles deux, agenouillées à son côté, lui tenaient la tête pour qu'il ne la cogne pas sur le bord du trottoir. L'ancien partisan Sulo, en pleine Villa Borghese, écumant, à cause de ce petit éclat, sous les regards curieux des bourgeois... Elle devait décrire tout cela plus tard, sous un titre très simple, peut-être un peu usé : « Voyage en Italie. »

« Vous m'excuserez », dit-elle au Français en souriant aimablement, et elle se retourna pour aller causer avec le ministre des Affaires étrangères.

Le correspondant traversa lentement le grand salon. L'homme ivre, qui continuait de chanter « Moscou, Tirana, Los Angelozzze... », faillit le heurter. Leurs regards se croisèrent. L'autre sourit.

« Jolie chanson, dit le journaliste, vous parlez français ?

– Ah ! *francé*... Mme Pompadour... oui, oui ! »

Il s'imagine parler français, se dit le correspondant, et il tenta de lui parler en russe. Ils réussirent à se comprendre tant bien que mal.

« Alors, où en est l'unité ? demanda le correspondant d'un ton désinvolte. Totale, indestructible, comme toujours ? »

Hochant la tête, l'homme ivre fit la moue avec une sorte de mépris.

« Comme toujours, dit-il, unité totale, jusqu'à l'ennui ! »

Le correspondant de l'AFP tenta une dernière fois d'apprendre quelque chose auprès de l'attaché culturel chinois. Mais celui-ci, après avoir émis une appréciation générale – « le peuple français est un bon peuple » –, ne

prononça plus un mot, se contentant de sourire continuellement à son interlocuteur.

C'est impossible, impossible ! faillit s'écrier le journaliste. Il pensa de nouveau : la famille ne trahit pas ses secrets. Pendant un moment, il se tint à l'écart, appuyé au rebord d'une fenêtre, à contempler cette petite foule qui tournoyait, causait, riait, buvait du café, enveloppée dans un nuage bleuté qui sortait de ses poumons.

En ce moment, songea-t-il, le représentant des « Champs de France » est à l'hôtel Djati, seul, hôte insolite d'un monde énigmatique.

Mais peut-être s'agissait-il réellement d'une question de climat, se dit-il. Peut-être les oracles s'étaient-ils à nouveau trompés. Au fond, c'était la première fois que de tels soupçons se faisaient jour. Il songea au vol nonchalant de l'avion, deux heures plus tôt, et à sa solitude dans le ciel hivernal. Il lui avait alors semblé que chercher la faille dans cette contrée sans fin, c'était comme chercher un lézard dans les sables du Sahara. Trouver la faille salvatrice... le petit lézard d'or des contes de fées... Existe-t-elle ? se demanda-t-il. Ce rêve du lézard salvateur ne serait-il pas qu'un rêve trompeur, une vaine espérance, un mirage provoqué par la fatigue ?

***

De deux heures à trois heures du matin, la rue de Dibra s'allongeait, quasi morte, sous le regard blême des devantures éclairées par les tubes fluorescents sous les enseignes, les panneaux publicitaires, les écriteaux qui, à ce moment de la nuit, telles des inscriptions incompréhensibles sur des pierres antiques, se dépouillaient de leur sens. Sous leur regard silencieux se mouvait maintenant le seul être vivant de la rue, une silhouette d'homme tenant comme une longue lance à la main. C'était Rem Huta, le balayeur. Doucement, comme s'il eût craint de la réveiller, d'un mouvement qui ressemblait à une caresse, il passait son balai sur le dos fatigué de la rue. Sous la lumière des lampes au néon, enveloppé dans un nuage de poussière, avec son long ustensile à la main, il avait l'air d'une divinité mythologique. Le balai, en frottant le sol, émettait un doux chuintement. C'était comme la respiration, le murmure d'un dormeur. J' t'essuie, j' t'essuie. Essuie-moi,

essuie-moi. De part et d'autre de la chaussée, les enseignes des hôtels, des bars, des magasins observaient, interdites, le dieu de la rue. Le serpent, sur la vitre de la pharmacie, se tenait tranquille. Devant le balai couraient, comme pris de panique, des détritus, des pelures d'orange, du papier d'emballage, des billets d'autobus jetés par des mains inconnues.

Et voici qu'à cet endroit, sur le trottoir, il y avait encore un petit tas de mégots de cigarettes. Qui est-ce qui fume tellement ici ? C'est bizarre, se dit Rem alors qu'il balayait le côté ouest de la rue, le long du magasin du brocanteur et de la pharmacie. Tant de mégots, chaque jour, au même endroit. D'un mouvement de balai, il les poussa vers l'amas d'ordures et les oublia aussitôt.

Tout en maniant son instrument, il eut la sensation que quelqu'un, derrière lui, le fixait. Il se retourna et vit un homme arrêté sur le trottoir, qui l'observait. Rem se mit à agiter vivement son balai. Il n'aimait pas qu'on le regardât de dos. Tu n'as jamais vu de balai, connard ? pensa-t-il, et, d'un mouvement brusque, il souleva un tourbillon de poussière. Un instant après, il se retourna. L'inconnu était toujours là, droit comme un cierge, les yeux toujours rivés sur lui. Dis donc, le zigue, t'as rien à faire pour rester là comme ça ? Mais l'autre ne bougeait toujours pas. Il se contentait de sourire. T'es marrant, tout de même, fit Rem, et il l'observa attentivement. L'inconnu prononça quelques mots, et c'est alors seulement que Rem comprit que c'était un étranger. Il se repentit de l'avoir invectivé à part soi et le considéra d'un regard radouci. L'inconnu articula à nouveau quelques syllabes. Pour Rem, elles se réduisaient plus ou moins au son de *kes-kes-kes,* et il eut envie de rire. Quelques secondes plus tard, tous deux riaient bruyamment, leurs visages collés l'un à l'autre. Mais, soudain, Rem interrompit son rire.

« Tu rigoles, mais je crois que tu m'as eu », dit-il en dévisageant l'étranger d'un air soupçonneux. Il se rappela qu'à la dernière réunion du collectif de la voirie, on leur avait recommandé de faire attention aux étrangers soi-disant souffrant d'insomnies, qui erraient la nuit dans les rues de la capitale.

Au rembrunissement subit du visage du balayeur, l'inconnu s'arrêta lui aussi de rire et reprit son *kes-kes-kes.* Mais le balayeur hocha la tête :

« Ça ne prend pas avec moi, tes pitreries ! »

Il tourna le dos à l'étranger et se remit à balayer nerveusement. Lorsque, quelques instants après, il se retourna, il vit l'autre s'éloigner à lentes enjambées vers la place Skanderbeg. Soudain, il le prit en pitié. Qui sait quels soucis a ce malheureux, pensa-t-il au moment où lecorrespondant de l'AFP s'arrêtait devant la grande affiche du mois de l'amitié albano-soviétique, et, sans s'expliquer pourquoi, il poussa un profond soupir.

Peu après, Rem, qui l'avait déjà oublié, s'avançait lentement vers la place. Encore cent pas et il terminerait son secteur. Il s'arrêta une minute et alluma une cigarette.

La rue, tant éprouvée durant la journée, assourdie par le bruit, piétinée, écorchée, souillée de crachats et maculée de mazout, s'allongeait maintenant, propre et silencieuse, sous le froid jugement des panneaux, des affiches et des vitrines. Et, de nouveau, doucement – Rem ne se montrait pas aussi prévenant avec sa femme –, comme s'il eût craint de la réveiller, il fit glisser son balai sur son dos.

1 Ancienne appellation de l'Albanie (*NdT*).

2 Membres du « Balli kombëtar », organisation collaborationniste (*NdT*).

OceanofPDF.com

4

Mira se tourna de côté puis, ayant calé sa joue sur la paume de sa main droite, elle porta son regard vers la fenêtre. Les vitres étaient inondées de lumière. Comment une fille répond-elle quand quelqu'un lui dit : « Je t'aime » ? Elle s'était vue en rêve dans une situation de ce genre où quelqu'un lui avait murmuré ces mots si ce n'est textuellement, du moins dans leur signification secrète. Et la sensation de félicité si douce qu'elle avait éprouvée dans son sommeil persistait en elle.

De l'autre côté de l'appartement continuaient de lui parvenir les bruits familiers du matin : un tintement de récipients, les pas de son père, le ronronnement du rasoir électrique de Besnik.

Elle se leva brusquement et, en chemise de nuit, se dirigea avec vivacité vers la porte de la salle de bains.

– Voilà, j'ai fini ! lui lança Besnik.

La peau de son visage, comme chez tous les hommes qui finissent de se raser, paraissait curieusement crispée par une sorte de rictus.

Un instant plus tard, elle l'entendit parler au téléphone.

« Allô, l'hôpital n° 4 ? Donnez-moi le pavillon n° 2. Allô, le pavillon n° 2 ? Allô... »

Lorsque Mira entra dans la cuisine, elle trouva son père et sa tante silencieux, assis sur le divan. Le père était blême. Il devait sûrement avoir eu de nouveaux malaises. Besnik parlait au téléphone à un docteur. Apparemment, son père allait se faire à nouveau examiner.

Sur la table était posée une assiette avec une omelette encore non entamée, destinée à Besnik.

« Veux-tu aussi des œufs au plat ? » dit la tante en s'adressant à Mira.

Celle-ci acquiesça d'un signe de tête. La joie du matin s'était évanouie. Elle n'avait pas envie d'avaler quoi que ce soit.

« Nous devons nous trouver là-bas dans une heure », dit Besnik en rentrant dans la cuisine. Son père l'observa longuement. Besnik s'attabla et se pencha sur son assiette. Il avait un air absent. De temps à autre, de l'autre coin de la table, Mira regardait furtivement son père. Il avait vraiment beaucoup maigri.

On entendit, venant du couloir, les pas de Ben. Puis le bruit de la porte de la salle de bains et de l'eau coulant dans le lavabo. Comme d'habitude, Ben avait les yeux gonflés. Ce n'est que vers neuf heures qu'ils reprenaient leur aspect normal.

« Au revoir », dit Mira en saisissant sa serviette. Elle ne répondit pas au regard interrogateur de Ben qui s'étonnait du silence pesant dans la cuisine. Il regagna lachambre qu'il partageait avec son père. Drôle d'atmosphère, se dit-il.

Vingt minutes plus tard, son père et Besnik sortirent. Ben revint dans la cuisine.

« Tu ne demandes même pas où ils sont allés ? » demanda sa tante, un peu indignée.

Ben ne savait quoi lui répondre. Le téléphone sonna. C'était Tori.

« Allô, Ben ? C'est toi ? Écoute, mon appartement est libre. Mes vieux vont à Fier pour un mariage. On se retrouve, qu'en dis-tu ? "Venceslas" tâchera de convaincre Marianne d'amener une copine. Quant à "la Crise", elle ne fait jamais de chichis. Allô ! qu'en penses-tu ?

– Bon », dit Ben. Il cherche à être gentil avec moi, pensa-t-il. Marianne, « la Crise », mais pas un mot d'Iris. Il se la réserve. Il veut en jouir tout seul. Un galant homme se tait sur les plaisirs que lui offre sa belle, se dit-il, répétant une phrase un peu bête qu'il avait entendue au théâtre. Un chien aussi, ajouta-t-il au bout d'un moment.

« Allô, Ben ? Écoute, insistait la petite voix derrière le crible de l'écouteur. Nous avons besoin d'un magnétophone. Un copain à toi en a un. Un certain Max, Max...

– Oui, Max Bermena.

– Dis-lui de venir, s'il peut.

– Bon, je lui dirai », fit Ben, et il raccrocha.

Ben mangea rapidement ses œufs et avala tout aussi vite sa tasse de lait.

« Pourquoi tu ne demandes pas où ils sont allés ? lui répéta Rabo. Tu n'as pas de peine pour ton père ? »

Quel pétrin ! se dit Ben. Il sentait que plus on lui rabâcherait qu'il ne s'intéressait pas à la santé de son père, plus il lui serait difficile de montrer de l'inquiétude à son sujet. En réalité, ces derniers jours, et surtout la nuit,quand il pensait à la maladie de son père, il sentait comme une boule dans sa poitrine. Comment faire ? pensa-t-il.

Il erra encore un moment dans l'appartement, puis enfila son blouson et sortit.

***

Ils sont partis, songea la tante, et elle alla s'asseoir dans le fauteuil où s'installait généralement son frère. Le réfrigérateur émettait un ronron monotone. Le livre de souvenirs de guerre était posé dessus. Ces derniers temps, pendant les matinées où elle restait seule, elle ajustait ses vieilles lunettes, ouvrait le livre et se mettait à lire un peu au hasard. La lecture lui était pénible, ses yeux lui faisaient mal et le sens de bien des mots lui échappait. Il lui avait fallu beaucoup de temps pour se faire à l'idée que dans un livre peuvent s'aligner des jours passés, des morts, des fragments de combats, des marches sous la pluie, des voix. Au début, elle n'arrivait pas à s'expliquer que ces lignes et ces lettres qui lui paraissaient si uniformes pussent renfermer des choses aussi dissemblables. Les lignes lui faisaient l'effet de ces fibres de laine qu'elle avait filées depuis son enfance. D'abord, la laine était démêlée, transformée en une vapeur floconneuse, puis, quand les doigts se mettaient à la tordre, cette vapeur devenait de plus en plus dense, pour se convertir en un fil mince. Épandue, elle était comme vive, remplie de murmures, de pensées, de mots, des soucis et du souffle de celle qui la filait. Alors que le fil mince, lui, était sans vie. Et les lignes des livres

devaient être pareilles aux fils. Des fils morts, secs, dans lesquels se regroupaient, pressés et tordus, événements, villages, hivers.

Ces lignes interminables la lassaient et le seul motif qui l'incitait à poursuivre encore sa lecture était l'espoird'y rencontrer un nom familier. Parfois, quelques noms de gens qu'elle avait connus surgissaient brusquement à ses yeux. Ils étaient là, deux ou trois lignes plus bas, et elle s'étonnait qu'ils ne l'eussent point appelée, qu'ils ne lui eussent pas fait signe auparavant. Certains d'entre eux étaient morts, d'autres vivants, mais les lettres, elles, pour les uns comme les autres, étaient identiques, ni mortes ni vives.

Il y avait deux semaines, depuis le jour où son frère avait apporté ce livre à la maison que, chaque matin, elle refaisait un voyage dans le passé. Dans la plupart des cas, les personnes de connaissance qu'elle y retrouvait l'affligeaient. Transfigurées par les lettres, elles avaient quelque chose de froid et d'impénétrable, comme revenues de quelque lointain exil. Non, ce n'est pas toi, Muço Abazi, disait-elle comme si elle parlait à un fantôme. Où as-tu appris ces mots ? Dans la nuit de ta tombe ?

Elle reposa le livre sur le réfrigérateur et ferma à demi ses yeux fatigués. Non, ce n'est pas toi, répéta-t-elle. Un versant de montagne couvert de pierraille, deux coups de canon sous le poids oppressant d'un soleil éclatant de blancheur, et Muço Abazi expirant, dépecé à coups de baïonnette : tout cela était resté gravé dans sa mémoire comme si cela datait d'hier.

Sur le poêle, l'autocuiseur ronronnait. Dans l'esprit de Rabo, le versant rocailleux se couvrit brusquement de nuages, de pluie et de sifflements. Parfois, elle songeait que tout ce qu'il y avait d'important dans sa vie s'était passé sur les pierres de ce versant. Elle se revoyait marchant, le dos meurtri par le berceau contenant la petite Mira. Quant à Ben, elle le portait dans ses bras. Besnik la suivait péniblement en s'accrochant à ses longs pantalons bouffants. Une neige drue tombait par intermittence. L'ennemi avait lancé sa campagne d'hiver. Poursuivis par les Allemands, tous fuyaient, gravissant les montsescarpés. Paysans poussant devant eux des mulets de l'armée italienne, volontaires territoriaux, débris de bataillons en déroute, femmes portant des berceaux, vieillards sentant la laine roussie, tout et tout le monde grimpait, grimpait continuellement. Seules les eaux hivernales, aveugles, ruisselaient dans la direction opposée, vers les Allemands.

Pourquoi, se demandait-elle, tout cela me revient-il à l'esprit justement aujourd'hui qu'il est allé à l'hôpital ? Elle était très inquiète au sujet de son frère. Comme alors.

Comme alors. Et où vas-tu ? lui avait-elle dit lorsqu'il lui avait annoncé qu'il allait prendre le maquis. As-tu pensé que tu as trois enfants et qu'ils n'ont plus de mère ? Je n'ai pas entendu jusqu'à ce jour qu'un père veuf s'en était allé comme tu veux le faire. Oh ! il y en aura d'autres, avait-il répondu. Il lui avait confié ses enfants, et elle avait l'impression d'avoir passé tout le temps de la Lutte avec le berceau de Mira sur le dos, et Ben et Besnik accrochés à ses pantalons bouffants. Durant la grande opération de l'hiver, il avait plu sans arrêt. Sous ses pieds, la boue gluante exigeait parfois un bout de semelle, parfois une chaussure entière. Après l'avoir arrachée, elle se collait à nouveau à leur corps comme pour demander davantage. Oui, c'étaient leurs corps mêmes qu'elle voulait. Et, pour ajouter à leur détresse, dans le ciel, par endroits, apparaissaient, venant qui sait d'où, des avions isolés. Elle n'oublierait jamais un de ces appareils. Piquant vers eux, il s'était mis à les mitrailler. Les fugitifs se jetaient à plat ventre là où ils se trouvaient, dans des creux, parmi les broussailles, en terrain découvert. Les balles hurlaient comme des aboiements de chiens lâchés sur la multitude qui s'espaçait toujours plus, se répandait sur les côtés, s'enfonçait sur le pan du versant couvert de brouillard. Lorsque Rabo se releva pour la troisième fois, elle s'aperçut qu'il n'y avait plus personne autour d'elle.Loin, devant, oscillaient quelques dos. Derrière, personne. Le versant était escarpé, parsemé de petits arbrisseaux qui semblaient receler quelque chose de malfaisant. Elle se hâta pour atteindre au plus vite l'extrémité de ce plateau stérile qui n'avait pu faire croître que ces arbustes malingres qui languissaient, inertes, sous la pluie. Brusquement, comme elle cheminait toujours au milieu du plateau, elle pensa à jeter un coup d'œil sur Mira. La petite était silencieuse. Rabo tressaillit, se mit à genoux, étendit le bras pour soulever l'imperméable dont elle avait recouvert le berceau et dit à Besnik de regarder comment allait le bébé. Besnik et Ben se penchèrent sur leur petite sœur. Elle dort, dit Besnik. Elle dort, répéta Ben. Elle-même se releva et ils reprirent leur marche à travers le plateau maudit. À l'idée qu'une balle de mitrailleuse aurait pu atteindre l'enfant et que, sans le savoir, elle l'eût portée morte sur son dos, elle ne put retenir un gémissement. Plus de vingt ans auparavant, pendant l'invasion grecque de la Première Guerre mondiale,

les femmes de la région avaient fui ainsi, en portant des berceaux sur leur dos, pendant que les soldats serbes, en embuscade sur les collines, tiraillaient sur elles. Ils évitaient d'atteindre les femmes et ne visaient que les berceaux. C'était probablement pour eux comme un jeu, et bien des femmes, en découvrant, après des heures de fuite au milieu de dangers, qu'elles avaient porté sur leur dos non pas un berceau, mais un cercueil, perdaient la raison. Il y avait même une chanson qui commençait par ces mots :

Où vas-tu sur le plateau

Avec un cercueil sur le dos ?...

Rabo ne se souvenait pas de la suite. Qu'avons-nous fait, mon Dieu, murmura-t-elle, pour devoir courir les chemins avec des berceaux sur le dos, fuir, fuir commeça toute notre vie ? Quels péchés expions-nous ? Elle avait mal au dos, ses yeux se voilaient de fatigue. Tante, ne parle pas toute seule, j'ai peur, disait Besnik. Elle serrait alors les lèvres et ravalait ses mots. Dans ses yeux demeurait l'image des murs noircis du village calciné au lance-flammes. C'était la quatrième fois que des troupes étrangères y mettaient le feu. Peut-être était-ce pour cela que les vieux, dans leur parler quotidien, employaient le mot « ruine » pour désigner les maisons. Bonne nuit, il se fait tard, je rentre dans ma « ruine ». 0 Seigneur, soupirait-elle, bien sûr, il vient un jour où les maisons, comme toute chose en ce monde, s'effondrent, mais pourquoi les appeler « ruine » avant l'heure ? S'adresse-t-on à un vivant en le traitant de « mort » ?

Rabo se leva pour vaquer aux tâches ménagères. C'est sûrement ainsi qu'elle faisait se dissiper les souvenirs moroses. Elle avait la nostalgie de sa bicoque de village. Elle ne pouvait s'habituer à ce logis tout plat qu'on appelait appartement (on aurait dit qu'on lui avait cherché un nom que les vieilles gens ne puissent prononcer), à cet habitat sans cheminée, ni escalier, ni grenier, qui lui faisait l'effet d'une tête chauve.

Dehors, une voiture de pompiers passa dans un long hurlement. Rabo lâcha son café et prêta l'oreille. La sirène s'éloignait vers la gare, comme s'était éloigné jadis le hurlement de la louve dans le froid glacial de ce

versant. Le souvenir de cette bête restait toujours aussi vivace dans sa mémoire. Elle s'en va, avait dit Ben le premier, d'une voix affaiblie par la terreur. Rabo avait remarqué qu'aujourd'hui encore, seize ans après, chaque fois que Besnik ou Ben entendaient la sirène des pompiers ou de l'ambulance, ils avaient comme un bref instant d'absence. Seule Mira, bien sûr, ne se rappelait rien.

De tous les bruits de ce monde, aucun ne troublait Rabo autant que ceux qui lui évoquaient le hurlement decette louve. Ils la ramenaient au jour le plus étrange de sa vie, ce jour où la réalité s'était mêlée à la légende. Elle était sur ce versant pierreux que les gens de son village traversaient à chaque exode. Que de fois elle en avait rêvé ! Dans son sommeil, le hurlement de la louve s'élevait tout-puissant – la nuit, le hurlement des sirènes de pompiers semble encore plus strident – et, en se réveillant, elle s'étonnait de ne pas se trouver dans la caverne glacée. Où que tu ailles, se disait-elle parfois, cette louve te suivra, partout, au cœur des villes, au quatrième, au septième étage, où que tu sois !

En sirotant son café, Rabo revit, comme elle l'avait fait tant de fois, ce jour de décembre. Le plateau était bordé de quelques rochers gris. Fuir, fuir le plus vite possible, se répétait-elle. Au moins ne pas mourir sur ce plateau. Elle avait l'impression que les arbustes dépouillés n'attendaient que sa chute. Le berceau de Mira lui avait blessé le dos. Il se mit à tomber une pluie mêlée de neige. Pas une bergerie, pas le moindre signe de vie nulle part. Entre les nuages glissa comme un sifflement. Elle leva la tête, cherchant des yeux un avion, mais le sifflement s'interrompit brusquement et, au même moment, quelque part devant eux, sur les rochers, éclata un obus. Les Allemands les bombardaient à coups de mortier. Après leurs obus, ils lanceraient sûrement leurs chiens. Elle s'efforça de presser le pas. Les flocons de neige qui tombaient avec la pluie devenaient de plus en plus denses. Et voilà que là-bas, sur un étroit passage bordant un précipice, elle distingua l'entrée d'une grotte. Ils se hâtèrent de l'atteindre, et Besnik et Ben s'y engouffrèrent les premiers. Elle eut beau se courber, l'entrée était trop étroite pour lui permettre de passer avec le berceau sur le dos. Elle s'assit et délia les cordelettes passées sous ses aisselles. Dans la grotte, il faisait tiède. Besnik et Ben restaient silencieux. Mira dormait. Rabo chercha la pierre à briquetet l'amadou que, malgré la confusion du départ, elle n'avait pas oublié de glisser dans son sein. Il lui fallait ramasser du bois à l'entour et

allumer un feu pour qu'ils se sèchent. Mais, tout à coup, au fond de la grotte, elle entendit remuer quelque chose. Un serpent, dit Besnik. N'aie pas peur, les serpents ne bougent pas en hiver. Elle perçut encore un bruit insolite et posa instinctivement ses mains sur le berceau de la fillette. Puis, après le premier bruit, un léger grognement. Un chien, dit Besnik avec joie ; des chiots. De sa petite main tendue, il montrait le fond de la caverne. Maintenant que leurs yeux s'étaient habitués à l'obscurité, ils distinguèrent deux petites bêtes aux yeux luisants, qui les regardaient d'un air effrayé. Un petit chien, dit Ben, tout joyeux. Mais elle resta pétrifiée. Elle avait reconnu dans les deux petites bêtes grises des louveteaux. Elle regarda l'entrée de la caverne, puis ramena son regard sur le berceau. Il fallait se lever de nouveau, quitter ce refuge au plus vite. Mais, dehors, le monde couvert de neige plongeait rapidement dans la nuit. Ils ne pouvaient chercher d'autre refuge. Elle alla vers l'entrée et tendit l'oreille. Elle ne perçut aucun bruit, mais la louve pouvait revenir d'un moment à l'autre. Tout autour, des cailloux et des éclats de rochers tombés du haut de la montagne jonchaient le sol. Elle s'approcha d'un de ces blocs de pierre, le palpa, le jaugea du regard, puis, sans réfléchir davantage, se mit à le pousser vers l'entrée. Besnik et Ben s'étaient avancés et regardaient. Il lui fallut un long temps pour approcher le gros bloc de l'ouverture. Il en bouchait pour ainsi dire tout l'espace. Un moment plus tard, elle l'écarta à nouveau pour aller ramasser un peu de bois mort. Elle levait de temps en temps la tête et prêtait l'oreille. Elle n'entendait rien. Elle rassembla une brassée de bois, pénétra dans la grotte et tira le rocher vers elle. Tante, pourquoi fermes-tu ce trou, tu as peur que les Allemands nous découvrent? Ellemurmura quelques mots. Puis elle essaya de faire du feu, mais impossible. Dehors, la nuit était sûrement tombée. Elle avait l'oreille constamment aux aguets, mais n'entendait rien. Peut-être la louve ne reviendrait-elle pas avant l'aube ? Peut-être l'avait-on tuée ? Dans la grotte, il faisait chaud. L'un après l'autre, les deux enfants, la tête enfouie dans sa jupe, s'endormirent. Les louveteaux, dans leur coin, s'étaient assoupis eux aussi. Sa tête à elle pendait sur sa poitrine. Peut-être que la louve ne viendrait pas ? Dehors, la neige foulait doucement le sol de ses milliers de sabots mous. Les pattes grises de la louve foulaient des contes lointains. La chèvre et ses petits chevreaux étaient dans leur cabane. À la porte frappa le loup. Ouvrez, madame la chèvre. Elle, chèvre-Rabo, tendait ses cornes vers la porte. Non et non !

Tout à coup, sa tête, qui pendait, tressaillit. Les cornes tombèrent vite, et elle émergea de sa somnolence. Elle prêta l'oreille : d'abord bas, comme s'il jaillissait du sol, puis de plus en plus fort, c'était le hurlement de la louve. Les louveteaux s'ébrouèrent et s'élancèrent vers l'entrée en poussant de petits cris. Les deux enfants se réveillèrent. Qu'est-ce que c'est ? Elle ouvrit la bouche pour parler, mais le hurlement prolongé, sauvage, s'étirait, effroyablement proche. Ils se blottirent dans ses jupes. Tante. Tante. N'ayez pas peur. C'est la maman des louveteaux. N'ayez pas peur. Et, comme un éclair, il lui vint à l'esprit qu'elle aurait dû faire sortir les petits de la bête auparavant. Maintenant, il était trop tard. Le hurlement était là, à quelques pas, terrifiant, invisible et mobile, se déplaçant au gré des évolutions du fauve devant la caverne. Les enfants tremblaient. Les louveteaux bondissaient contre le roc en pleurant. On entendit la bête gratter le rocher avec ses griffes, puis son hurlement se transforma en lamentation sans fin. Rabo avait l'esprit complètement engourdi. Elle n'arrivait pas à mettre de l'ordre dans sesidées. Celles-ci étaient comme les courtes fibres de cette laine de chèvre que l'on ne parvient pas à filer. Et pourtant, malgré son hébétude, elle discerna que l'ardeur de la louve allait déclinant. Dans son hurlement, les sanglots gagnaient toujours plus sur les accents de férocité et de menace. À un moment donné, le cri, poignant, resta comme suspendu à l'horizon, arc-en-ciel de pleurs sur l'humide chevelure de la neige, au-dessus du plateau pierreux. Rabo ne pensait à rien. Elle avait les yeux rivés sur la grosse pierre, leur gardienne inanimée. Ses idées ne réussissaient toujours pas à s'ordonner. Elles voguaient, isolées sur une surface trouble : la grotte, le roc immobile... la louve... les louveteaux... et dehors, elle... comme chaque mère... mais... mais... Le matin viendrait. Laborieusement, quelques idées s'agencèrent dans son esprit : la louve est dehors, la louve veut ses petits. Le rocher les sépare. Mais le rocher ne bouge pas. Si le rocher est écarté, la louve entrera. La louve ne raisonne pas... L'esprit de Rabo s'efforça de secouer son engourdissement et elle comprit enfin ce qu'elle devait faire. Il lui fallait libérer les louveteaux pour qu'ils rejoignissent leur mère. Machinalement, elle se dirigea vers le bloc, mais, au bout de quelques pas, s'arrêta, rebroussa chemin, souleva le berceau et le porta tout au fond de la grotte. Puis elle y conduisit les enfants. Tante, ne sors pas, supplia Besnik. Lentement, espérant ne pas attirer l'attention du fauve, elle tira un peu le rocher à elle. Mais la louve s'en aperçut aussitôt. Elle s'anima, fit entendre maintenant ses pas agités, son souffle haletant, puis un

gémissement. Au moment où le cri de la bête atteignait son paroxysme, Rabo ébranla une nouvelle fois le rocher et, par la petite fente ainsi ménagée, poussa un des louveteaux. De dehors parvint un grognement, le cri aigu du petit loup, puis un bruit léger, comme le frémissement d'une course silencieuse. Rabo prêta l'oreille. Elle est partie ? s'enquitBesnik. Apparemment la louve avait porté son petit en lieu sûr, loin du mystérieux rocher qui le lui avait englouti pour le lui accoucher à nouveau de son ventre glacé. Cette fois, son hurlement était étouffé ; plus qu'un cri, c'était un sanglot, une supplication. Elle réclamait son autre petit. Rabo écarta de nouveau le bloc et poussa le second louveteau. Elle entendit encore ce bruissement feutré, puis plus rien. La louve s'en allait maintenant dans la nuit finissante, tenant ses petits entre ses dents, dans la neige, la pluie, comme elle, femme-Rabo, avec les enfants de son frère, avait fui quelques heures plus tôt, poursuivie par les Allemands. Transperçant l'espace d'un cri sourd et continu, la louve-Rabo s'enfuyait maintenant sur le versant désolé, ayant laissé dans la grotte sa chevelure et ses membres ramassés en une pose inhumaine. Son corps dormait.

***

Dans une salle d'attente de l'hôpital des cancéreux, Besnik, ne sachant que faire, relisait pour la troisième fois les titres des articles du journal mural *La Santé du peuple*, affiché sur un panneau tendu d'un calicot rouge délavé. « Exécutons les décisions du plénum du Comité central sur la santé publique », « L'élévation idéologique et professionnelle de nos cancérologues », « Le cancer dans le monde »...

La visite de son père se prolongeait.

Besnik s'arrêta de nouveau devant le journal mural. La rubrique « Le cancer dans le monde ». Six millions de nouveaux cancéreux par an... Une bonne nouvelle... Curieux : notre peuple a donné à ce mal le nom de hérisson noir... Besnik alluma nerveusement une cigarette.

Finalement, de la porte du fond, il vit son père déboucher, suivi du médecin. Le docteur marchait la tête légèrementinclinée de côté et ses yeux

fatigués arboraient un air pensif. Face au regard interrogateur de Besnik, ses paupières se figèrent. Hérisson noir.

« Rien d'important, dit-il. Pour parer à toute éventualité, nous allons lui faire faire trois ou quatre séances de rayons. Je pense que ce sera suffisant. »

Le père de Besnik écoutait en silence.

« Après-demain, nous mettrons en service un nouvel appareil à radiations au cobalt. C'est un appareil puissant, ultramoderne. Vous pourriez venir dimanche pour la première séance. Êtes-vous libre ce jour-là ?

– Je suis toujours libre, répondit Struga.

– Alors je vous inscris pour seize heures, d'accord ? »

Struga acquiesça de la tête. Ils sortirent. De la fenêtre du hall, le docteur le suivit un moment des yeux. Dimanche, songea-t-il. Le nouvel appareil devait être mis en service dès le surlendemain. Dans les pièces isolées par une carapace de plomb, les ingénieurs se livraient maintenant aux derniers essais de fonctionnement de la gradation automatique.

Le médecin sourit à part soi. Il revit le matin où l'appareil avait été apporté, il y avait deux mois de cela. L'appareil était arrivé durant la nuit et, au matin, nul n'en savait encore rien. Plusieurs grosses caisses trempées, à l'aspect ordinaire, gisaient, abandonnées dans un des coins de la grande cour. On les avait laissées toute la nuit sous la pluie. Puis, peu à peu, vers la mi-journée, d'abord les médecins, puis les infirmiers, puis les préposés au nettoyage, et enfin les malades apprirent que l'appareil était arrivé. Il se trouvait là, emballé et enveloppé avec soin dans des isolants spéciaux, mais on savait qu'il ne cessait d'émettre des radiations. Ce jour-là, puis les jours qui suivirent, ce coin de cour fut de plus en plus déserté. Personne ne passait plus par là. Des feuilles mortes,éparses, tombaient sur les caisses. Pendant ce temps, les ingénieurs achevaient d'aménager les locaux à épais revêtement de plomb, le logis où serait introduit, pour ne plus en sortir, l'hôte tant attendu, mais redoutable.

Il est encore là, emballé, songea le docteur ; personne n'en connaît l'aspect et pourtant il est déjà entré dans leur vie. Espérances, doutes,

hypothèses saugrenues avaient commencé à converger vers lui. La liste des personnes qui devaient être traitées avec ces rayons était déjà longue.

Le médecin porta la main à son front. Il avait décidé d'écrire une nouvelle, mais n'en avait encore rien confié à personne. Il entendait garder son secret jusqu'au bout. Ses collègues pourraient se moquer de lui, et sa femme se fâcherait sûrement. Le titre qu'il avait choisi était assez simple : *Chronique de la bombe au cobalt.* Ce qu'il trouvait le plus difficile, c'était la peinture des gens. Il n'avait pas de difficultés à décrire les organes atteints, mais il lui paraissait quasi impossible de rendre l'expression des yeux ou le mouvement des doigts de quelqu'un. Quant à l'idée essentielle, il lui semblait l'avoir assez justement formulée dans son esprit : notre homme nouveau affrontant une dure épreuve.

Le surlendemain, le premier malade devait s'étendre sur le lit de plastique, près de l'appareil. La sphère de plomb, lourde de neuf tonnes, serait suspendue au-dessus de lui, prête à le bombarder de ses rayons. En son centre, enveloppé par la grande masse de plomb, se trouvait le petit morceau de cobalt. La sphère grise avait quelque chose d'une bombe atomique. À cette différence près que ce n'était pas Hiroshima qui s'étendrait sous elle, mais un seul être humain. Un moment plus tard, tous sortiraient de la pièce d'isolement et le malade demeurerait seul face à l'appareil. On entendrait un bruit venant de l'intérieur de la sphère, quelque chose remuerait, les épaisses feuilles de plomb se déplaceraient lentement comme des centainesde portes, et, du cœur de la sphère, le petit morceau radioactif se mouvrait lentement vers la surface. Il apparaîtrait, darderait ses rayons et, lorsque le temps de radiations fixé serait écoulé, regagnerait les profondeurs de son nid de plomb ; les innombrables portes se refermeraient alors sur lui l'une après l'autre.

Le morceau de cobalt referait maintes fois ce trajet. Les premières années, ses radiations seraient puissantes, comme le brûlant halètement d'un jeune fauve impatient de sortir de sa cage. Puis, à la longue, son souffle s'affaiblirait. Comme toute chose en ce monde, il vieillirait. L'appareil, lui, vivrait longtemps. Seul dépérirait le petit morceau radioactif, son âme. Et quand celle-ci serait morte, l'appareil serait démonté, remballé dans les grandes caisses. La *Chronique de la bombe au cobalt* décrirait dans son introduction l'arrivée des caisses, et elle aurait pour épilogue leur départ. Les caisses contenant le corps de l'appareil repartiraient vers le pays

étranger qui l'avait fabriqué, afin que la sphère grise y soit pourvue d'une âme nouvelle. Alors tout se répéterait.

***

À peine arrivé à sa rédaction, Besnik fut averti que le secrétaire du collégium le demandait d'urgence.

« Écoute », lui dit celui-ci en s'épongeant le front. Il était corpulent et restait toujours en manches de chemise dans son bureau. Il avait beau très mal supporter la chaleur, il était toujours le premier à allumer le radiateur électrique. « Tu as de la chance, mon vieux. Franchement, j'ai d'abord pensé refuser mon autorisation. Tu ne m'en veux pas ? Non ? Nous avons énormément de travail ici, tu sais mieux que moi à quel point nous sommes surchargés. Mais on s'arrangera. Ils ont tant insisté quej'ai fini par céder. Alors, j'espère que tu feras un bon voyage. »

Besnik ouvrit la bouche, stupéfait.

« Je ne comprends pas. De quoi parles-tu ?

– Comment, tu ne comprends pas ? Tu peux partir pour l'étranger. Je n'y ai pas d'objection. Tu ne sais rien ? Les camarades ne t'ont rien dit?

– Non.

– Excuse-moi, je croyais que tu étais au courant. Alors, écoute : présente-toi d'urgence à la direction des relations extérieures du Comité central. Tu dois partir dans quelques jours avec une délégation. Je n'ai pas bien compris de quoi il retourne. Tu élucideras ça toi-même. D'accord ?

– Bon, dit Besnik, ahuri.

– Raqi, expédie les papiers de Besnik au plus tôt. »

Alors seulement Besnik remarqua la présence d'un autre homme dans le bureau. C'était le chef du personnel. Durant ce bref entretien, il n'avait pas quitté des yeux Besnik, et quand celui-ci tourna la tête vers lui, il sourit, mais, derrière ce sourire, Besnik crut déceler de la jalousie.

Ils quittèrent la pièce l'un après l'autre. En sortant, Besnik lança vers son compagnon un regard furtif. Tout à coup, il eut l'impression que ses mâchoires, ses joues osseuses, la ligne de son front basané et surtout ses sourcils dessinaient comme des z.

En parcourant le couloir, le chef du personnel entendit encore des rires et des éclats de voix en provenance des bureaux de la section des relations extérieures. À quelques mots happés en passant, il devina que quelqu'un racontait une anecdote de voyage. Il y était habitué; cela se renouvelait chaque fois qu'un camarade de la rédaction s'apprêtait à partir.

Raqi ralentit le pas pour mieux écouter. Deux jeunes gens évoquaient une bouteille de raki. En l'occurrence, la chose lui parut banale. Il s'apprêtait à s'éloigner quand son oreille capta les mots « Arabie Saoudite ». Il s'arrêta pour entendre plus distinctement. De fait, ils parlaient d'une bouteille d'alcool qu'ils avaient emportée avec eux en avion et qu'ils s'étaient mis à porter à tour de rôle à leurs lèvres, jusqu'au moment où ils s'étaient aperçus que non seulement ce breuvage ne leur faisait aucun effet, mais que la bouteille se vidait avec une rapidité insolite : du fait de l'altitude, le raki s'évaporait à toute vitesse. Ils avaient mis alors les goulées doubles...

Son récit était émaillé des rires de la petite compagnie.

« Boire du raki sur le coup de minuit en survolant l'Arabie Saoudite, voilà qui n'est pas donné à tout le monde ! » s'exclama quelqu'un.

Ils se remirent à rire. Le chef du personnel regagna son bureau, ouvrit son coffre-fort et se mit à chercher les papiers de Besnik. Il les trouva, les déposa sur la table et resta là un moment, la tête dans la main, à examiner la photo de l'homme qui allait partir pour l'étranger. Lui-même n'avait jamais fait partie d'aucune délégation. Un flot de jalousie l'avait envahi. Voilà, il était, lui, un homme de confance de l'État, il avait la garde des clés du coffre où étaient enfermés tous les documents sur les états de service du personnel, et pourtant c'étaient les autres qui jouissaient de la vie, les autres qui voyageaient en avion, qui descendaient dans les aéroports, qui racontaient comment le raki s'évapore au-dessus de l'Arabie Saoudite. Quant à lui, il devait trouver son plaisir dans son coffre à combinaison secrète. Des dossiers. Des dossiers. Quelque temps auparavant, il les palpait

avec volupté. En les feuilletant dans son bureau fermé à clef, il avait l'impression de manipuler invisiblement la vie des personnes qui l'entouraient, jusque dans les moments lesplus intimes. Dans cette manipulation secrète, il y avait un élément de pouvoir absolu. Ils pouvaient bien rire, ils pouvaient pérorer à voix haute dans les couloirs, leurs dossiers étaient là, dans son coffre d'acier.

Et pourtant, il était souvent assailli par un sentiment de tristesse. En vérité, ces dossiers ne contenaient aucun grand secret. Les vrais dossiers, ceux qui décidaient de votre sort, se trouvaient ailleurs. Ceux dont il avait la charge, ceux du personnel, comme on les appelait, ne contenaient que des appréciations formulées par les chefs de bureau ou les secrétaires de faculté. On y trouvait souvent des formules comme « de nature emportée », « ne manifeste pas beaucoup d'intérêt pour le travail social », « manque de respect envers ses supérieurs », « indiscipliné ». Dans le dossier de Besnik, par exemple, on lisait : « Pas très sociable. Accepte mal la critique. Intervient rarement dans les réunions. » Pourtant, il n'était pas question que ces appréciations, qu'il transcrirait avec soin pour les envoyer au Comité du Parti, puissent constituer le moindre obstacle au voyage de Besnik à l'étranger. Elles n'avaient en fait constitué d'obstacle pour personne depuis qu'il s'occupait de ce travail. Quant aux curriculum vitae, ils n'avaient rien de secret, puisqu'ils étaient établis par les intéressés eux-mêmes.

Il en serait allé autrement s'il avait pu compléter ces dossiers avec les notes qu'il avait recueillies sur son carnet d'observations personnelles. C'était un calepin à couverture noire, qu'il gardait sur le dernier rayon de son coffre. Depuis qu'il s'était aperçu que ses observations verbales (il n'avait pas osé en faire d'écrites), non seulement étaient toujours accueillies par un silence, mais avaient failli parfois être mal interprétées, il les avait beaucoup espacées. C'est finalement à la suite d'une petite réception donnée par un de ses amis pour son anniversaire qu'il avait décidé de cesser ses remarques. Cecamarade, Aranit Corraj, était alors fonctionnaire au ministère de l'Intérieur. Il avait convié aussi le chef de sa direction. Et voilà que, subitement, Aranit, à moitié ivre, s'était mis à clamer à table : Ah ! si le Parti me laissait faire, je sais bien comment je réglerais leur compte à ces écrivassiers ! Il englobait sous cette appellation tous les médecins, ingénieurs, enseignants et même les étudiants. Quelques invités tentèrent bien de le calmer, mais cela ne fit que l'exciter davantage et il se mit à

frapper la poitrine du poing en jurant sur le sang des martyrs tombés dans la Lutte de libération que si on le laissait faire, il réglerait rondement tout cela. Maintes fois, Aranit s'était déjà exprimé dans ce sens, encore que de façon moins nette. Ceux qui l'avaient entendu monter ainsi sur ses grands chevaux l'avaient, dans la plupart des cas, engagé à se modérer, mais sans trop de conviction, se contentant de lui répéter avec un léger sourire : Non, Aranit, tu as tort ! Ils considéraient ces débordements de sa part comme un défaut tolérable, presque amusant. Mais, ce soir-là, le visage tiré de son chef se rembrunit subitement dès qu'il eut entendu ses premiers mots. Il se tut, se bornant à le regarder d'un air affligé. Finalement, d'une voix très paisible, il lui dit : « Aranit, tu es une force obscure ! » Aranit pâlit. Non, camarade chef, je ne suis pas une force obscure, je suis une force de la Révolution, et il se frappa du poing la poitrine. Brusquement, il se fit un complet silence. Le chef le rompit pour répondre à Aranit d'un ton sec. Il lui dit plus ou moins que, parfois, la Révolution soulève aussi, en même temps que les grandes forces du peuple, les forces des ténèbres, tout comme la mer en tempête emporte tout, mais la Révolution est à même de s'en détacher rapidement et, si besoin est, de les écraser sans pitié. Ces propos ne s'accordaient guère avec le ton de la soirée, c'étaient presque des discours de réunion politique. Ils n'en furent pas moins fatals pour Aranit.L'organisation du Parti à la direction à laquelle il était rattaché siégea deux jours d'affilée. Il fut qualifié de déviationniste, d'aventuriste de gauche, de partisan de Koçi Xoxe, d'agent titiste, exclu du Parti et chassé du ministère de l'Intérieur. On lui avait confié maintenant un emploi de magasinier dans une petite entreprise. Depuis cette soirée funeste, Raqi, effrayé, d'autant que lui aussi avait été accusé naguère d'être un koçixoxiste, se tenait à carreau. Mais trop de choses le tenaillaient. Il avait alors acheté ce calepin à couverture noire où il notait ce qui lui semblait mériter d'être relevé. Il le gardait dans le coffre-fort de son bureau. C'était son carnet personnel, mais peut-être qu'un jour viendrait où il lui serait utile. Peut-être que l'État et le Parti connaîtraient à nouveau des temps difficiles et les gens, à nouveau, seraient jugés à leur juste valeur. Même maintenant qu'il avait été rétrogradé au rang de magasinier, Aranit disait souvent : « Ah, comme j'aimerais que la guerre éclate, pour voir où ces écrivassiers iront se terrer ! » Et maintenant, par le mot « écrivassier », il entendait non seulement tous ceux qui avaient quelque lien avec des activités culturelles, mais tous les civils en général.

Il feuilletait lentement son carnet. Il y avait noté des dates, des noms, des propos, des plaisanteries, des bribes de conversations. Au-dessous, entre parenthèses, était inscrit un bref commentaire : antisoviétisme, hostile au travail bénévole, tourne le collectif en dérision, insinuations équivoques, scepticisme sur l'intérêt de l'*Anti*-Dühring d'Engels, sarcasmes à l'égard du réalisme socialiste. Il lut au passage : antisoviétisme ; discussion sur le point de savoir qui, de Cholokhov ou de Hemingway, est le plus grand. En faveur de ce dernier, N.F. et Nicolas H.

Il trouva une note sur Besnik. Dt.3.IX.B. Struga parle de serpents morts à Butrint durant la visite de la délégationgouvernementale soviétique. N'y aurait-il pas là quelque allusion ? (Ce sont précisément les serpents photographiés par Zef T.)

Il avait maintenant sous les yeux ses notes transcrites une semaine auparavant. Le discours du Premier ministre soviétique à l'ONU. Raconté par G.C. après son retour de New York. 1. Le camarade Khr. buvait du bordjom (eau minérale) pendant qu'il parlait. En terminant, il a dit : « Voilà, le *bordjom* est fini en même temps que mon discours. » 2. La presse soviétique a écrit : « Le geste du camarade Khrouchtchev ôtant sa chaussure à l'ONU était magistral. Ces dames diplomates d'Occident n'ont qu'à s'en offusquer. » (Dans les deux cas, Besnik S., Stefi R., L.K. et Illyr I. se sont contentés de rigoler.)

Il continuait de feuilleter son carnet avec une jubilation intérieure. Celle de quelqu'un qui peut oberver certains aspects de la vie d'autrui tout en restant lui-même dans l'ombre. Quant à sa vie à lui, personne n'en voyait rien.

Sa vie. Le plus beau joyau en était le souvenir de quelques jours où il avait souffert d'une forte grippe et où sa femme, à son chevet, lui avait témoigné un dévouement qui avait passé son attente. La poésie, la tendresse et le rêve que pouvait à ses yeux renfermer une vie, se condensaient pour lui en ces jours-là. Ce pâle épisode était l'unique élément à le rattacher quelque peu au monde de l'art, du cinéma et des livres, qu'au fond de lui-même il abhorrait, car il devinait bien que la poésie que lui avaient apportée ces journées n'était que fort peu de chose en regard de ce que pouvaient traduire les lettres et les sons. Il trouvait injustifiable que des fiancés ou des

amoureux, dans la rue, se donnassent le bras et se regardassent d'un air éperdu, sans être souffrants ni en danger de mort. En particulier, il ne pardonnait pas ce comportement à Besnik, qu'il avait vu se promener avec sa fiancée, quelques jours auparavant, au crépuscule, sur le boulevarddes Martyrs-de-la-Nation. Les feuilles tombaient, tombaient sans cesse, et lui-même s'était senti dépouillé comme un arbre hivernal.

***

Sans s'en être rendu compte, Besnik se retrouva devant le grand bâtiment de l'Institut des Projets où Zana faisait un stage depuis quinze jours. Le portier le regarda d'un air soupçonneux. Puis il décrocha paresseusement le récepteur.

« On demande une certaine Zana à la porte. Comment ? Oui, il y a quelqu'un qui la demande. »

Besnik alluma fébrilement une cigarette. En chemin, depuis le Comité central, il avait allumé et éteint près de la moitié des cigarettes de son paquet. De derrière la vitre de la loge, le regard ensommeillé du portier continuait de le regarder avec sévérité.

Zana apparut.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle.

Il ne venait presque jamais la chercher à l'Institut pendant qu'elle y effectuait ses travaux pratiques.

« Rien, dit Besnik. Écoute, mardi, mardi prochain – il fit une courte pause, indiquant de la main un point en avant, comme si mardi s'était trouvé dans cette direction-là –, je pars pour l'étranger.

– Pour l'étranger ? répéta-t-elle en battant des mains. C'est vrai ?

– On vient de me le communiquer au Comité central. »

Ses yeux s'étaient illuminés de joie.

« Quelle chance ! Et pour où ?

– Pour Moscou. Une délégation. Franchement, je n'ai pas bien compris en quoi consiste sa mission. J'étais peut-être un peu ahuri.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Mais ce doit être sûrement la délégation qui se rend à Moscou pour les fêtes du 7 novembre.

– Oui, certainement, comment n'y ai-je pas pensé ?

– Quelle chance ! fit Zana.

– Écoute, il va être bientôt une heure, tu ne pourrais pas demander la permission de sortir ? Il fait beau et j'ai grande envie de faire un tour en ville.

– Attends-moi », dit-elle, et elle s'esquiva derrière les portes vitrées du hall.

Quand elle redescendit, le concierge hochait la tête et marmonnait entre ses dents. Zana savait bien qu'il parlerait seul pendant un long moment. Ah ! grommelait-il, faut-il que nous soyons bêtes pour escompter que ces filles nous construisent des logements ! Et le ministre avec nous !

Elle prit Besnik par le bras et appuya légèrement son épaule contre la sienne. Elle aimait marcher ainsi à son côté. Après les longues journées de pluie, les rues avaient retrouvé leur bel habit. Les vitrines, jusqu'à hier aveuglées par les gouttes d'eau, reflétaient maintenant des têtes, des bustes, des jambes de passants, et des rubans d'autobus qui glissaient lentement. Quant à eux, ils voguaient, un peu grisés, parmi les divans, les lits à deux places, les armoires, devant les grandes vitrines d'un magasin de meubles. Tout, dans cette devanture, évoquait la vie conjugale, et sa vue devait sûrement inspirer quelque regret aux personnes seules. Les veines du bois dessinaient toutes sortes d'images, depuis des ailes de papillons, jusqu'à des têtes d'hippopotames, mais ces figures n'avaient jamais rien d'effrayant.

« On entre ? » dit-elle.

Besnik sourit. Zana ne pouvait jamais passer devant un magasin de meubles sans s'arrêter. Surtout ces derniers temps.

Ils virent un nouveau modèle de canapé tout juste mis sur le marché. Par deux fois, elle fut sur le point de lui parler de la lampe qu'elle avait achetée

chez le brocanteur, mais elle se ravisa. Il valait mieux lui en faire la surprise, comme elle en avait eu d'abord l'intention.

« Ce canapé me plaît, dit-elle. Qu'en penses-tu ? »

Besnik acquiesça d'un hochement de tête.

« Tu y serais bien pour prendre ton café après déjeuner, pas vrai ? » Brusquement, elle se tourna vers lui et le dévisagea. « Mais, dis-moi, au lieu d'être content de partir pour l'étranger, tu m'as l'air de faire une drôle de tête. »

Il sourit et, de sa main droite, lui serra les doigts.

« Combien de temps resterez-vous à Moscou ? » demanda-t-elle.

Besnik haussa les épaules.

« J'ai oublié de te dire. Papa s'est fait examiner aujourd'hui. On redoute une tumeur.

– Une tumeur ? Ce n'est pas possible ! »

Elle détourna aussitôt les yeux de la vitrine, avec comme un sentiment de culpabilité.

« Et pourquoi ne serait-ce pas possible ? Il doit avoir une première séance de rayons dimanche après-midi. Il paraît qu'on a fait venir un nouvel appareil au cobalt.

– Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ?

– C'est peut-être une tumeur bénigne. Maintenant, on soigne les gens aux rayons pour un tas de choses.

– Oui, oui, approuva Zana, quelque peu rassurée. L'année dernière, une camarade de cours à moi s'est longtemps inquiétée à cause d'un kyste qu'elle avait à la poitrine, mais, finalement, ce n'était rien. »

La voix de Zana s'était adoucie. Elle ne voulait pas y croire. La mort ne pouvait être si proche. Aucun signe ne l'avait annoncée. Par deux ou trois fois, Zana parla encoredu kyste de sa camarade, puis elle eut le sentiment d'avoir trop insisté et se tut.

Ils longeaient la Banque d'État quand ils entendirent derrière eux une voix douce :

« Zana ! »

Ils tournèrent la tête. C'était Diana Bermena. Comme Zana l'embrassait, Besnik pensa qu'il y a des gens qui irradient une telle chaleur que l'on ne se lasserait jamais d'être auprès d'eux. Elle avait toujours cette même grâce et ce charme qu'il lui avait trouvés quand Zana la lui avait présentée au début de leur liaison : « C'est Diana, la plus jolie de mes amies ! » Et pourtant, il remarquait une étrange différence dans le contour de sa silhouette. On eût dit qu'une main invisible avait desserré une vis, quelque part dans les profondeurs de son corps, et que ce relâchement en avait non seulement altéré la rigueur des lignes, mais avait conféré aussi un certain flou à tout son être. Il nota une sorte de fine poussière rougeâtre entre ses pommettes et ses lèvres légèrement gonflées, et il se dit qu'il avait été bien sot de ne pas avoir deviné qu'elle était enceinte.

Zana murmura quelques mots à l'oreille de son amie. Les yeux de Diana brillaient d'une lueur clignotante, presque enfantine. On eût dit deux globes de verre dont le contenu liquide aurait changé de teinte comme l'eau de mer à la nouvelle saison.

« Alors, c'est pour quand, votre mariage ? demanda-t-elle d'une voix enjouée.

– Pour la mi-janvier », répondit Zana d'un ton si languide que Besnik eut l'impression qu'elle voulait lui faire entendre qu'après janvier, ses formes à elle aussi deviendraient floues.

Elles parlèrent un moment de choses et d'autres, Besnik les écoutait avec un sourire qui semblait être tombé de très loin, comme par hasard, sur son visage. Ilentendit Zana interroger son amie à propos de son mari, un médecin psychiatre en tournée avec une équipe itinérante dans les zones du Nord. Diana lui disait : Je m'ennuie de lui. Il ne pouvait se l'imaginer, n'éprouvant de nostalgie pour qui que ce fût, mais il pensa : Zana aussi s'ennuiera de moi.

« Tu sais, Besnik, dit Diana, ces derniers temps, mon frère s'est lié d'amitié avec le tien, j'ai oublié son nom...

– Ben, précisa Besnik.

– Oui, Ben, c'est ça. Ils ont passé toutes ces journées à tenter de réparer un magnétophone abîmé.

– Ah ? » fit Besnik.

« Comme elle avait l'air heureuse ! » dit Zana en retenant mal un soupir, quand Diana les eut quittés. Elle s'appuya de tout son poids sur le bras de Besnik et lui-même, sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'il eut l'impression que ce serrement sollicitait une réponse, lui dit :

« Nous aussi, nous serons heureux. »

Leurs pas sur le trottoir mêlaient leur bruit de façon rythmique.

Il lui proposa d'entrer dans le premier café rencontré en chemin.

« Je ne suis jamais venue ici », dit-elle.

Il y avait peu de monde. Une radio placée à un coin du comptoir répandait de la musique légère. Quand ils se furent installés à une table dans des fauteuils moelleux, elle l'interrogea à nouveau sur son père.

« Il se peut que ce ne soit pas grave, dit-il. Au fond, on ne fait qu'avoir des doutes. »

Zana posa sa main sur la sienne et lui sourit. Elle aimait bien tous les proches de Besnik, et surtout son père. Besnik avait noté avec quel plaisir elle l'appelait « papa » quand elle causait avec lui. Oui papa, sûrement papa, bonne nuit papa.

À travers la baie vitrée se laissait voir le carrefour tout proche. Non loin, devant l'entrée d'un cinéma, était massée une petite foule. C'était le bref intervalle entre deux séances.

Ils parlèrent un long moment de son prochain voyage. Quand ils se retrouvèrent dans la rue, il était deux heures, l'heure de la sortie des bureaux. L'entrée du cinéma était déserte. La mort était là aussi, sur les affiches : La Mort *d'un* cycliste.

Zana détourna son regard, se pendit à nouveau au bras de Besnik, et ils s'acheminèrent vers chez elle. Aux abords de la maison, devant la porte, ils aperçurent une voiture grise.

« Papa doit être rentré, dit Zana. Tu restes déjeuner ?

– Non, merci, fit-il, on m'attend chez moi. »

Devant le perron se tenait une vieille femme courbée qui semblait cueillir les derniers rayons de soleil.

« Qui est cette vieille ? demanda Besnik à voix basse comme il s'apprêtait à s'en aller. Qu'est-ce qu'elle a à me regarder comme ça avec ses yeux vitreux ? »

Zana approcha la tête de son épaule.

« C'est la vieille Nurihan, dit-elle tout bas, elle habite au-dessous de chez nous. »

Benik tourna la tête. La vieille continuait de le fixer.

« Nurihan, fit-il, quel nom !

– Je t'ai déjà parlé d'elle. Tu es allé dans leurs anciens domaines. Tu t'en souviens ? »

Il hocha affirmativement la tête. Comme il s'éloignait, il eut la sensation que le regard glauque de la vieille était toujours posé sur son dos et il pressa le pas.

La rue longeait le parc. C'est dans cette rue qu'ils s'étaient promenés, le soir de leur premier rendez-vous. C'était l'hiver. Les peupliers avaient perdu leurs feuilles. À un moment donné, les phares d'une voiture avaient éclairé brusquement une partie de la chaussée et desarbres, qui semblaient de platine. Zana avait alors tout juste étouffé un petit cri affolé : Je crois que c'est un ami de papa.

Besnik sourit.

Topolia, Topolia, fit-il en se répétant mentalement le début d'une chanson soviétique en vogue ces derniers temps. Comment appelle-t-on ces arbres, en russe ? lui avait demandé naguère à Butrint un des interprètes qui

escortaient Khrouchtchev. Des peupliers, lui avait répondu Besnik. Topolia. Pourquoi, de quoi s'agit-il ? Hum, avait murmuré l'autre, il dit qu'il faut couper ces... oui, ces peupliers, et planter à leur place des arbres fruitiers. Et moi qui ai confondu peupliers et tilleuls ! J'ai la tête sur le point d'exploser. S'il y a des choses que j'ai du mal à traduire et qui me donnent des suées, ce sont bien les noms d'arbres et les proverbes. Or, il ne fait que citer un tas d'adages et de dictons. Et voici qu'en plus, il s'en est pris aux arbres !

Les bancs du parc étaient jonchés de feuilles mortes. Besnik alluma sa dernière cigarette et jeta son paquet.

On entendait, comme alors, le bruissement des feuilles. Sans raison, les propos du médecin sur le nouvel appareil au cobalt lui revinrent à l'esprit, et il hâta le pas.

OceanofPDF.com

5

Il était étendu, immobile. Il sentait la sueur couler dans son dos, baigner ses paumes. Ce lourd objet sphérique, fait d'acier et de béton, masse aveugle et redoutable, portant écrites quelques lettres étrangères, se dressait, menaçant, devant lui. Et lui-même, complètement figé,semblait mort. Ses camarades devaient sûrement le croire tué. D'un moment à l'autre, on pouvait venir emporter son corps. Il entrouvrit les paupières et, comme en rêve, distingua sur le béton les mots étrangers Gott mit uns. Le bunker était silencieux. Son œil unique l'observait. Pourquoi ne tirait-il pas ? On étouffait. La chaleur et un ciel délavé par l'humidité. Le sol friable, pulvérisé sous les rayons brûlants. L'œil du bunker rivé sur lui. Il ouvrit les paupières, mais, à cet instant, il entendit quelque chose bouger à l'intérieur de la casemate. Il ferma les yeux et attendit. Un bruit métallique. Ils introduisaient sûrement le canon de la mitrailleuse dans la meurtrière. Ils allaient tirer. Il retint son souffle. Soudain lui apparut la mitrailleuse Maxim, une vieille connaissance. Il y eut alors un long crépitement sourd et monotone. Les balles déferlaient, silencieuses, autour de lui, peut-être sur lui, comme un flot sans fin. Pourquoi ne s'interrompaient-ils pas ? Généralement, ils tiraient par courtes rafales. Ah, cette mitrailleuse ! songea-t-il, elle ne me lâchera donc jamais. Finalement, le tir cessa. On entendit de nouveau le tintement métallique que fit le canon de l'arme extrait de la meurtrière, puis tous les bruits se turent. Dans le silence, il perçut des pas. Les camarades venaient chercher son corps. Le premier d'entre eux s'approcha. Qui était-ce ? Ah oui, Muço Abazi... Il entrouvrit les yeux. Depuis quand Muço portait-il une blouse blanche de médecin ? Pourquoi ne prenait-il pas garde au bunker ? La sphère grise était encore là, tout près, presque suspendue au-dessus de lui, pesante, menaçante, avec cette inscription étrangère : *Jupiter Cobalt, IR II W.H.O.*

« Camarade Struga, vous pouvez vous lever, dit doucement le médecin. La première séance est terminée. »

Il sortit le premier dans le long corridor. Le docteur et une infirmière lui emboîtèrent le pas. Le médecin avait un regard étrange qui glissait mollement sur toutes choseset semblait quêter la permission de se poser

quelque part. Mais, à présent, il s'était rivé sur le patient. Il ne celait aucune alarme, mais exprimait au contraire une curiosité réjouie.

« Alors, je vous attends jeudi prochain à la même heure. Dans quinze jours, nous verrons les premiers résultats. Peut-être n'aurez-vous besoin d'aucun autre traitement. »

Djemal Struga sortit dans la rue. Il se sentait un peu las. Une horloge marquait cinq heures. À l'arrêt d'autobus, il y avait foule. Les bus venant du centre passaient presque vides ; ceux qui s'y dirigeaient étaient bondés, frôlant presque l'asphalte de l'arrière.

Il décida de faire le chemin à pied. Il allait pleuvoir et, comme toujours, la menace de la pluie rendait l'agitation de la rue plus énergique. Il avançait sur le trottoir en fendant la foule quand, soudain, il réalisa qu'en cet instant, après la séance de rayons, son corps devait émettre de faibles radiations. Il avait lu cela, un mois plus tôt, dans la rubrique scientifique d'un magazine. Il émettait des radiations. C'était plutôt drôle. Quelque chose entre l'auréole du Christ et l'aura qu'on voyait sur les grandes affiches commémoratives. Le visage du médecin l'avait rassuré ; il pouvait maintenant se laisser aller à des pensées plus réjouissantes. Si son fils ne devait pas partir le lendemain pour l'étranger, il serait allé directement au café raconter à ses amis le détail de sa séance. Mais on devait passer chercher Besnik de bonne heure.

Au carrefour, près du centre, il aperçut Ben qui marchait rapidement en compagnie d'un camarade. Ils portaient des bouteilles et un magnétophone. Ben lui avait parlé d'un anniversaire. Apparemment, il s'y rendait.

***

Durant tout l'après-midi du dimanche, tout en s'occupant des préparatifs de la soirée, ils furent tourmentés par la crainte que les filles ne viennent pas.

Il bruinait. Sans se confier leur pressentiment, ils s'approchaient de temps à autre des fenêtres, d'un air détaché, et jetaient un regard dans la rue. Leur

imagination était surtout excitée par l'amie inconnue que Marianne devait amener. Elle leur avait dit que c'était une blonde, jolie à croquer.

La table, avec les bouteilles et le buffet froid, était apprêtée. Hector enveloppait la lampe de la suspension avec du papier de cellophane rouge, soi-disant pour créer de l'ambiance, et, dans un coin, Max Bermena, leur dernière connaissance, s'affairait auprès du magnétophone. Sans s'expliquer pourquoi, Ben pensait que leur pessimisme était surtout causé par la rupture répétée des vieilles bandes que Max recollait sans cesse en se trempant les doigts dans l'acétone.

« Et si elles ne viennent pas ? » dit Sala le premier.

Nul ne répondit.

En général, Ben ne gardait pas un bon souvenir des soirées dansantes et des surprises-parties. Il se rappelait que, chaque fois que des soirées de ce genre étaient organisées à son école, leurs espoirs étaient toujours déçus. Il se produisait toujours quelque accroc. Ou bien, pour quelque maudite raison, les filles qui leur plaisaient le plus ne venaient pas, ou bien la plus jolie avait sa mère malade, ou bien encore les garçons de l'orchestre s'empoignaient avec ceux du comité de la Jeunesse parce qu'on ne laissait pas entrer un des leurs sans invitation. Bref, il arrivait toujours quelque incident fâcheux. Etmême quand la plupart des filles étaient là et qu'il semblait enfin que la soirée dût bien se passer, brusquement, parmi elles montait un chuchotement continu, c'étaient des mouvements, des allées et venues dans le couloir mal éclairé, des visages rembrunis, des bouderies de quelques sottes qui, voyant qu'une de leurs camarades était restée au foyer de jeunes filles, disaient qu'elles ne voulaient pas passer pour plus délurées que les autres. Et cela se terminait comme il fallait s'y attendre : trois ou quatre d'entre elles se décidaient à lever le pied, d'autres les suivaient, et il n'en restait même plus la moitié. La soirée était gâchée.

Max jeta un coup d'œil à sa montre.

Ben, lui, regardait la pluie tomber de plus en plus fort derrière la vitre.

À ce moment, on entendit un bruit de voix et de pas dans l'escalier. Tous retinrent leur souffle, mais le brouhaha monta en s'atténuant vers l'étage supérieur.

Finalement, vers six heures et demie, on sonna.

« Marianne », murmura Sala.

C'était bien elle, avec son amie. Le flot de satisfaction qui les envahit pendant les premières secondes eut vite fait de se dissiper, car l'autre fille était une caricature de Marianne : une blonde délavée, au visage criblé de taches de rousseur, avec de tout petits yeux. Ils firent connaissance. « Où travaillez-vous ? – Je suis infirmière à l'hôpital n° 4. – Qu'est-ce que c'est que cet hôpital ? s'enquit Sala. – Celui des cancéreux », cria Hector en débouchant une bouteille.

Marianne, c'était évident, avait amené un laideron pour qu'il lui serve de repoussoir. Comme pour ajouter à sa laideur, en entendant le nom d'Arben Struga, l'autre demanda :

« Vous connaissez Djemal Struga ? Il suit un traitement de rayons à notre hôpital. Au pavillon...

– C'est son père », l'interrompit Max.

Dans le silence qui se fit, elle les dévisagea tour à tour comme si elle ne comprenait rien à ce qui se passait autour d'elle. Sa face tachetée affichait une de ces expressions où la naïveté se distingue mal de l'ironie.

Hector invita tout le monde à prendre quelque chose au buffet.

« Où sont les autres ? » demanda Max.

« La Crise générale » arriva un quart d'heure plus tard. Elle s'était trompée d'escalier et avait sonné à une autre porte. À peine entrée, elle s'adressa aux deux filles :

« Qui de vous est Marianne ?

– C'est moi.

– Il y a un garçon qui te demande, en bas. »

Tous s'entre-regardèrent.

« Tu veux qu'on t'accompagne ? dirent Hector et Lirim d'une même voix.

– Non, j'y vais seule. »

Marianne sortie, l'atmosphère se refroidit encore davantage. Ben s'approcha une nouvelle fois de la fenêtre. L'inconnu attendait sous la pluie.

Hector versa du cognac dans les verres. Lirim et lui faisaient leur possible pour créer un peu d'ambiance. Lirim évoquait un nouveau souvenir de la place Venceslas.

Max gagna à son tour la fenêtre.

« Ils sont encore là », dit Ben.

Dans la rue faiblement éclairée, on distinguait les silhouettes de Marianne et de l'inconnu. Hector essaya encore de jouer les boute-en-train : « Que donne l'accouplement d'un hérisson et d'un serpent ? » demandait-il, et il donnait lui-même la réponse : « Deux mètres de barbelés. »

Marianne ne revenait toujours pas. Son amie restait assise, immobile, sa tête ronde légèrement penchée decôté. Dans cette attitude, elle ressemblait tout à fait à un tournesol.

« Je vais voir ce qui se passe dehors, dit Ben. Tu viens avec moi, Max ? »

Ils enfilèrent leurs blousons et sortirent. Il pleuvait toujours. Un agent de police, enveloppé dans un grand imperméable bleu, était planté sur le trottoir. On ne voyait plus Marianne ni l'inconnu nulle part. Un ivrogne s'était arrêté devant une épicerie et disait bonsoir aux rares passants. Ben lui demanda s'il n'avait pas remarqué un garçon et une fille en imperméable bleu ciel. Il écouta un moment d'un air attentif, puis, brusquement, sans répondre à leur question, leur dit à leur tour bonsoir.

« Rentrons, dit Max. On est trempés.

– Peut-être que les autres mômes sont venues ? » suggéra Ben.

Dans l'appartement régnait le plus grand calme. Ils n'y trouvèrent pas les filles attendues et, pour comble, même l'amie de Marianne s'en était allée.

« Elles se sont barrées », constata Sala d'un ton abattu.

À la vérité, il était resté « la Crise », mais ils ne la considéraient pas comme étant de l'autre sexe, et ils parlaient en sa présence comme si elle n'avait pas été là. Au sein de leur bande, elle avait toujours servi de bouche-

trou pour remplacer le cas échéant une fille, voire même un garçon qui manquait. Et maintenant, elle était pénétrée jusque dans ses longs os d'une tristesse qui échappait elle aussi à leur attention.

Max continuait de tripoter le magnétophone.

Ben se leva.

« Où vas-tu ? Reste encore un moment.

– Non, répondit Ben, je m'en vais. Mon frère part demain pour l'étranger.

– Je pars aussi, fit Max en refermant le couvercle du magnétophone. Bonsoir. »

Dans la rue, la pluie n'avait toujours pas cessé. Un taxi s'arrêta le long du trottoir. Il en descendit trois personnes. On entendit des voix, des rires. Puis la voiture repartit à vive allure. Ben suivit un moment des yeux ses feux qui clignotaient dans le lointain. Dans une rue adjacente, quelqu'un chantait d'une voix traînante :

Et surtout n'épouse pas une brune

Si tu ne veux pas connaître l'infortune...

Les portes des cafés déversaient de la musique. Derrière les grandes vitres embuées se mouvaient confusément des couples de danseurs. Ben se rappela que c'étaient les dernières soirées dansantes organisées à l'occasion de la clôture du mois de l'Amitié albano-soviétique.

Ils s'approchèrent d'une porte vitrée et regardèrent à l'intérieur. À travers la buée et la fumée, les danseurs, les sièges et les mots. « L'Amitié albano-soviétique vivra dans les siècles des siècles », inscrits sur des pancartes, semblaient flotter dans un onctueux liquide bleuté.

Ils poursuivirent leur chemin. Devant un autre établissement, un passant isolé s'était arrêté et regardait comme eux derrière les vitres. Lorsqu'ils passèrent à son niveau, l'inconnu se retourna et les dévisagea. À en juger par sa mise, ce devait être un étranger. Il fit un geste comme pour faire comprendre qu'il souhaitait leur parler, et Ben et Max ralentirent le pas. Il leva la main en direction de l'établissement où l'on dansait et parla dans une

langue qui leur sembla être du français. Ils haussèrent les épaules pour dire qu'ils ne comprenaient pas et continuèrent leur chemin.,

« Ce devait être un journaliste français, dit Max quand ils se furent quelque peu éloignés.

– Qui sait ? fit Ben. Ça pourrait tout aussi bien être un espion.

– Si on allait prendre un café ? » proposa Max.

Malgré l'heure tardive, Ben acquiesça. Il éprouvait pour Max une vive sympathie, et, de plus, ce soir-là, il avait besoin de s'épancher.

Le bar Crimée était plein de monde et de fumée. La radio placée près du comptoir diffusait de la musique. Ils commandèrent un café et un cognac.

« J'ai connu cette fille en septembre dernier, dit Ben en traçant machinalement avec ses doigts des raies sur le dessus de plastique de la table.

– Tiens, voilà encore cet étranger », l'interrompit Max en faisant un signe de tête vers la sortie. Dehors, derrière la vitre, on distinguait le visage de l'inconnu. Il s'était arrêté et regardait à l'intérieur. « Quand le capitalisme sera renversé, j'aimerais bien faire un voyage en Occident ; ma mère y a été plusieurs fois. »

Ben ne savait trop quoi répondre. Il n'avait pas l'habitude de boire, et le cognac lui était monté à la tête. Les yeux de Max aussi avaient commencé à briller.

« Ce serait chouette, pas vrai ? dit-il. Les travailleurs se seront emparés du pouvoir à Londres et à Paris, les radios retentiront de marches...

– Oui mais, pour l'instant, j'ai l'impression qu'on n'en est pas encore là, lâcha Ben. Y a même des gens qui pensent que le socialisme sera instauré par la voie parlementaire. »

Max pinça ses lèvres d'un air contrarié.

« J'ai entendu ça. Mais c'est de la frime ; les gens lèvent la main, on compte les voix : qui est pour, qui est contre, pas d'abstentions ? Et le socialisme l'emporte ?...

– De fait, c'est idiot, acquiesça Ben.

– Et pourquoi ne pas demander que le capitalisme se lève pour faire son autocritique : "Cher socialisme, j'ai commis quelques petites erreurs, j'ai par exemple exploitéla classe ouvrière, j'ai fait ceci, j'ai fait cela... et maintenant, je te cède la place !"

– Foutaise ! » approuva Ben.

Pour la première fois de la soirée, ils se mirent à rire. Puis ils devisèrent de choses et d'autres. À deux ou trois reprises, Ben eut envie de lui narrer ce qui s'était passé en cette fameuse journée de septembre, ce samedi, mais il ne parvenait pas à capter l'attention de Max dont les cheveux souples, maintenant alourdis par la pluie, retombaient sur son front.

« Tout de même, fit-il en souriant à part soi, le mariage du hérisson et du serpent et toutes ces blagues de tes copains, c'était plutôt cucu.

– Oh, n'y pense plus, dit Ben en levant les yeux vers l'horloge accrochée au mur. Il se fait tard et mon frère part demain pour Moscou...

– Reste donc encore un peu », insista Max.

***

La réalisation anticipée du plan... ouou... brr... krrr... ah, mon amour, mon amour, mon *amour*...[1] krrr. l'usine Friedrich Engels... kooo... le vieil ouvrier fondeur communiste... fiii... vzzz...

C'est à en devenir sourdingue, se dit la vieille Nurihan en éloignant la tête de son poste. Elle avait attrapé un bourdonnement d'oreilles insupportable. Pendant une heure d'affilée, elle avait entendu un tintamarre, un tohu-bohu, un tintouin d'enfer, l'empoignade de dizaines de stations, sans qu'elle y comprît rien.

J'ai peut-être perdu l'habitude d'écouter la radio, pensa-t-elle. Il y avait belle lurette qu'elle ne l'allumait plus. Les villes du monde dont les noms s'alignaient surle cadran de son appareil étaient mortes depuis longtemps pour elle. Comme la plupart de ses anciens amis, Paris, Vienne, Luxembourg, Madrid étaient recouverts de poussière. Elle hésitait à en

évoquer les noms, de crainte de raviver sa douleur, comme pour de chers disparus. Or, deux jours auparavant, Musabelli, un vieil ami de la famille, était venu la voir pour lui communiquer quelque chose d'insolite. D'une voix quelque peu tremblante, il lui avait dit que la veille, en cherchant une station étrangère sur son poste, dans ce cafouillage de mots et de bruits, il était tombé par hasard, tout à fait par hasard sur une perle. Il s'agissait d'une nouvelle très brève, en apparence dénuée d'importance : l'Albanie, le plus petit pays du bloc communiste, avait acheté du blé en France.

Une vraie perle ! Nurihan ne pouvait détacher ses yeux du long visage de Musabelli aux tempes sillonnées de fines veines bleues. Il continuait de raconter combien il avait eu du mal à saisir les mots du speaker inconnu. Un pêcheur de perles ne devait pas souffrir davantage. À présent, il s'agissait de savoir si c'était un vrai joyau ou du toc. À ce qu'il avait cru comprendre (il faisait des gestes de la main comme pour chasser les parasites, ne capter que les mots de la nouvelle), ce fait d'apparence banale ou bien était le signe de quelque chose d'extrêmement important, ou bien tout simplement, comme l'avaient expliqué des voix non autorisées émanant d'un pays communiste, une question de climat. Il avait bien dit : *question de climat*[2], je me rappelle très bien ces mots-là, avait précisé Musabelli.

Interdite, Nurihan l'avait écouté jusqu'au bout sans l'interrompre. Elle ne lui avait posé aucune question ; c'est seulement lorsqu'il eut terminé son récit qu'elle laissa échapper un soupir.

Deux nuits durant, elle était restée accrochée à son poste pour essayer de capter quelque chose, mais en vain. Les speakers ne parlaient que de football, de vedettes de cinéma, de scandales. Ils semblaient avoir oublié cette nouvelle. À leurs voix se mêlaient les émissions de Radio-Tirana bourrées d'expressions et de vocables qui avaient pour elle une résonance funeste : drapeaux des compétitions du Congrès des Unions professionnelles, propriété socialiste, enthousiasme, plénum du Comité central, rencontre nationale des Jeunes ouvrières et coopératrices...

Chaque fois qu'elle entendait des paroles de ce genre, Nurihan voyait se déployer dans sa mémoire le boulevard Mussolini par cet inoubliable mois de novembre 1944. L'ancien pouvoir venait d'être renversé. Dans la capitale tout juste occupée par les communistes se produisaient des choses extraordinaires. Hava Fortuzi était accouru d'une traite jusque chez eux.

Nurihan, lui avait-elle dit, balbutiant d'émotion, viens voir, tout le boulevard Mussolini... Quoi, baigné dans le sang ? l'avait interrompue Nurihan ; il fallait s'y attendre. Non, non, avait gémi Hava Fortuzi, c'est autre chose, quelque chose d'encore plus terrible peut-être. Et, ensemble, elles étaient allées voir. Le boulevard Mussolini n'était pas rouge, mais tout blanc, couvert de feuilles de papier qui tombaient d'en haut. Des fenêtres aux vitres brisées du bâtiment de la radio d'État, les partisans vidaient les casiers d'archives. Des milliers, des dizaines de milliers de vieilles dépêches volaient au vent, tombaient sur les arbres dénudés, les trottoirs. Des passants s'étaient arrêtés pour contempler le spectacle. Quelqu'un riait. Jette les nouvelles de la bourgeoisie, jette-moi ça ! répétait-il par intervalles. Elles regardaient, les yeux écarquillés. Là, sur ces feuilles, quelque part dans la chronique mondaine, devaient sûrement figurer aussi leurs noms. Hava Fortuzi ramassa un feuillet, mais ses yeux lui brûlaient et elle le lâcha sans l'avoir lu. Le boulevardMussolini était tout blanc. Oui, on dirait vraiment un linceul, songea Nurihan. Jette, jette toujours, frérot ! criait l'homme depuis le trottoir. Un linceul, se répéta Nurihan en elle-même.

Oui, vraiment, certains mots étaient morts en ce mois de novembre. À leur place, les communistes avaient apporté les leurs : collectif, compétition socialiste, ouf.. Nurihan tourna de nouveau le bouton de son poste. Conditions atmosphériques, *question de climat...*, se dit-elle. Oui, il s'était bien agi d'un changement de climat. Et ces dépêches qui tombaient comme la neige... Où sont les drames du temps jadis, où sont les neiges d'antan ? se répéta-t-elle sans trop se rappeler si elle avait lu ces mots quelque part. Question de climat. Tout se transforme sur la face du globe. Viennent un froid et une neige qui recouvrent le monde entier. Puis, des fenêtres de la radio d'État sont vidées d'autres caisses pleines de mots : collectif de travailleurs, révolution, usine Friedrich Engels... Oh ! c'est insoutenable, gémit-elle. Je suis trop vieille pour m'abandonner à des rêveries pareilles. Et elle éteignit son poste.

***

« Maintenant, je m'en vais, dit Ben, le dernier journal parlé est terminé.

– C'est vrai qu'il se fait tard », convint Max.

Ils payèrent et sortirent.

Quand il se fut approché de chez lui, Ben leva les yeux vers leur appartement et remarqua que toutes ses fenêtres étaient éclairées. Il monta l'escalier dans la pénombre en déchiffrant en pensée les petites plaques de cuivre portant les noms des locataires. Il s'arrêta quelques secondes devant sa porte, puis tendit la main pour sonner. Le moment le plus difficile à passer serait les deux premièresminutes : Ben, où t'es-tu trempé comme ça ? Où étais-tu passé ? Ton frère part demain pour un long voyage, et tu cours les rues ?

Ce fut à nouveau Mira qui lui ouvrit. De l'autre main, elle tenait comme à son habitude le récepteur du téléphone.

« Allô ! Et la dernière question ? Les caractéristiques du réalisme socialiste ? »

Puis elle lui demanda d'une voix indulgente :

« Où étais-tu fourré ? Avec une fille ? »

Dans son regard, la curiosité se mêlait à la tendresse.

Il marmonna quelques mots, alla se sécher dans la salle de bains, puis jeta la serviette sur le lit et ressortit dans le couloir. Tant qu'à faire, autant se présenter au plus vite devant eux. Il inspira profondément et poussa la porte. La créature bruyante et polycéphale était là, répandue sur le canapé, les vieux fauteuils, les chaises, devant les verres de raki, de liqueur, devant les bonbons, les loukoums, immergée dans le brouillard de la fumée de tabac. Elle semblait n'avoir attendu que lui. Des mains se tendirent. Où t'es-tu saucé comme ça ? Comment ? Un anniveraire ? Qu'est-ce que cet anniversaire à la veille du départ de ton frère ? Allons, viens. Assieds-toi. Tiens, il y a de la place ici.

Le premier assaut passé, Ben se ressaisit quelque peu. Il trouva refuge dans un angle du canapé et s'y tapit de manière à ne pas attirer les regards.

« Comment vas-tu ? » fit presque à son oreille une voix chaude. Alors seulement il s'aperçut qu'il était assis près de Zana. Il écarta la tête et ébaucha un demi-sourire, de ceux qui veulent dire : pas trop mal, merci. À

présent, il les regardait tous attentivement. Outre Zana, Kristaq et Liri, il y avait aussi la cousine Zelka qui était venue de Vlorë avec son petit garçon. Elle avait épousé un officier de marine et ne manquait pas de faire le voyage de Tiranaà chaque événement important dans la vie de la famille Struga. Le tapis était jonché de coquillages apportés par son gamin.

Djemal et Kristaq buvaient du raki à une petite table. Besnik sortait de temps à autre pour aller dans sa chambre où il n'avait sûrement pas fini de boucler ses valises. De derrière le rideau qui séparait la salle de séjour de la cuisine où Rabo et Mira maniaient des assiettes, parvenait un tintement de porcelaine. Ben soupira, rasséréné : il n'y avait pas de danger qu'il fasse les frais de la conversation.

Le téléphone ne cessait de sonner. À part deux amies de Mira qui voulaient tirer au clair un trait de caractère de Lady Macbeth, tous, à l'autre bout du fil, demandaient Besnik pour lui souhaiter bon voyage.

Le dîner fut servi à une heure avancée. Zelka et Zana aidèrent Rabo à mettre le couvert.

« Bienvenue à tous, dit Struga en levant son verre.

– À votre santé. Que Besnik fasse bon voyage !

– Merci, merci. »

Le tintement des verres entrechoqués recouvrit la tablée. Tchin-tchin, Lira ! Tchin-tchin, camarade Kristaq ! À ta santé, papa ! Zana, tchin ! Ben, lève aussi ton verre. Et Zelka ? Elle ne boit pas ? Allons, allons ! pour souhaiter bon voyage à Besnik ! Rabo, tchin-tchin, que notre garçon nous revienne en bonne santé ! Merci, merci. À ta santé, Besnik, et bon voyage ! À ton prochain mariage ! À la tienne, Zana, et aussi à ton mariage ! Merci.

Le bruit ténu et presque poétique des verres fut suivi de celui, plus continu, obstiné et mat des fourchettes. Le petit banquet, parti comme une cheval emballé, crinière au vent, se calmait parfois, s'assagissait pour se déchaîner à nouveau en vœux, en rires, en tintements de verres.

Après deux ou trois toasts portés à Besnik et à Zana, à leur union, à leur avenir, à leur bonheur, à leurs futursenfants, les regards, maintenant un peu

troublés par l'effet du raki, erraient autour de la table en quête de nouveaux objets de vœux.

Ils souhaitèrent à Kristaq du succès dans son travail pour le bien du pays, ils formèrent des vœux de bonne santé à l'intention de Struga et le félicitèrent d'avoir vu se dissiper ses inquiétudes, ils souhaitèrent à Mira de réussir ses examens, et une excellente santé à Zelka ainsi qu'à son mari qui défendait les frontières à la base navale de Vlorë. Puis les regards finirent par se poser sur Ben.

« Levons nos verres à la santé de Ben, dit Kristaq. À la jeune génération, à ceux qui vont reprendre le flambeau. Allez, cul sec !

– Allons, Ben, vide ton verre d'un trait !

– Tu as bien dit, renchérit Struga ; nous allons leur passer le flambeau, mais...

– Il n'y a pas de mais ! s'exclama Kristaq. Ils vont reprendre le flambeau, pas vrai, Ben ?

– Je ne dis pas non, concéda Struga : qui d'autre qu'eux pourrait bien le prendre ? Rabo ? Tout de même, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'ils ne s'en soucient pas beaucoup, du flambeau. Ils pensent davantage à se réunir pour rigoler et danser. »

Voilà qu'ils recommencent ! se dit Ben. Le verre de raki qu'il avait bu d'une traite lui était monté à la tête. Ça les reprend, pensa-t-il. On remettait ça avec leurs surprises-parties... Ah, s'ils savaient la belle soirée qu'il venait de passer...

« De notre temps, à leur âge, on était partisans, soupira Liri. Quel âge avais-tu Kristaq, quand tu as été nommé commissaire-adjoint ? L'âge de Ben, je crois... »

Subitement, Ben se sentit bouillir. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait ce type d'allusions. Pourquoi ne le laissait-on pas tranquille ? Pourquoi devait-il sesentir coupable de n'avoir que vingt ans, et non pas quarante ?

« Ces temps-là ne reviendront plus, poursuivit Liri. Le flambeau... »

Ben sentait une boule se former dans sa gorge. Le passage du flambeau était un des sujets de taquinerie préférés de Liri à son égard.

« Le flambeau ? dit-il brusquement d'une voix rauque. Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? » Il promena son regard autour de lui comme pour demander secours, mais ses yeux ne rencontrèrent que ceux de Liri. Ce n'était pas la première fois qu'elle l'asticotait sur ce point. « Au fond, qui vous l'a demandé ? s'écria-t-il, les yeux toujours fixés sur elle. Gardez-le, puisque vous y tenez tant !

– Ben, qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? l'interrompit Besnik.

– Contrôle-toi ! dit sévèrement Struga.

– Mais qu'est-ce que vous avez contre moi ? » s'écria Ben presque dans un sanglot. Il s'était repenti à l'instant des mots qui lui avaient échappé, mais il ne pouvait plus se rétracter. Il sentait qu'il n'était plus maître de lui. Il s'apprêta à se lever de table mais Zana, assise à son côté, lui passa un bras autour du cou.

« Allons, ne t'énerve pas, lui murmura-t-elle à l'oreille. Parfois, ce que dit maman dépasse sa pensée. »

Tout son être exhalait un parfum apaisant.

Au milieu du silence qui s'était établi, Kristaq toussota à deux ou trois reprises comme font ceux qui souhaitent changer de sujet de conversation sans trop savoir comment s'y prendre.

« Je crois que votre délégation restera à Moscou encore quelque temps après les fêtes, finit-il par lâcher à l'adresse de Besnik.

– Oui, il paraît, dit Besnik. On prétend qu'il va s'y tenir une conférence internationale. Mais je n'en suis pas certain.

– J'ai entendu courir un bruit de ce genre », confirma Kristaq.

Aidée de Zelka et de Mira, Rabo servit le second plat, un rôti de veau aux pommes rissolées. À présent, autour de la table, les convives poursuivaient leurs conversations deux à deux.

Struga ressentait les effets de la boisson. Ç'avait été pour lui une journée bien excitante. Tout son cerveau lui semblait en mouvement. Comme en

proie à un mélange d'inquiétude, de joie, d'émotion et de tristesse. Avec tendresse et admiration, il regarda Besnik parler politique avec Kristaq. Besnik devient un vrai Struga, songea-t-il. Il était fier de lui. Les yeux mi-clos, il happait des bribes de leur conversation. Pour la troisième fois, il les entendit prononcer les mots « conférence internationale », puis « Internationale » tout court. Il était fier de voir son fils engagé dans une conversation sérieuse en tête à tête avec un vice-ministre. Les déclarations de la Conférence internationale. L'Internationale. Tu as trahi l'Internationale... Ces mots affleurèrent fugacement à la surface de sa mémoire troublée. Et, avec eux, comme un décor en arrière-plan sur lequel ces paroles devaient s'incruster, retentir, gronder, apparut un plateau dénudé, brûlé par le soleil de midi, parsemé de petits cailloux sur lesquels l'ombre d'un homme se raccourcissait, se raccourcissait comme le temps qui lui restait à vivre. Anastas Lulo, tu as trahi l'Internationale ! Il se tenait devant eux, blême, faisant courir de l'un à l'autre de ses juges ses yeux vides avant l'heure. La justice des partisans... Attendez, les gars, mais attendez donc ! Ne vous emballez pas ! Savez-vous ce que c'est que l'Internationale ? Vous êtes encore bien jeunes. Ne vous précipitez pas, envoyez-moi un camaradecompétent. Je pourrai discuter avec lui sur le plan des principes. Un camarade du Centre, qui connaisse la doctrine. Ils écoutèrent un long moment sa voix suppliante prononcer de plus en plus de mots étrangers, ronflants, qui semblaient de plus en plus absurdes et dérisoires sur ce plateau dénudé. Tiens, ce camarade-là connaît la doctrine, l'interrompit enfin le commandant de la compagnie en lui montrant du doigt un partisan du village de Brataj, un jeune homme aux cheveux couleur de paille et au nez aplati. Le partisan baissa la tête. Va, Çoçol, et explique- lui la question du point de vue théorique, fit le commandant de compagnie. Toi aussi, Mukerem, va avec eux, tu aideras Çoçol.

L'homme accusé de trahison écarquilla les yeux, se tordit la bouche, mais, maintenant, au lieu de mots à consonance étrangère, pompeux, il ne disait plus que non non ! Ils le menèrent à une vingtaine de pas de là et l'exécutèrent.

Struga remplit à nouveau son verre. Quelqu'un leva le sien à sa santé. Il but. Sur la table, entre les plats et les assiettes, apparaissaient maintenant les coquillages du gamin de Zelka qui tournait et virait partout dans la pièce. On entendait comme un marmonnement uniforme, agréable. Zelka racontait

quelque chose à voix basse. Zana et Liri l'écoutaient avec intérêt. Leurs propos parvenaient par bribes à Struga. Zelka parlait apparemment de la base de Vlorë.

« ... Ça fait plusieurs jours qu'il ne rentre pas à la maison... Y a l'alarme toutes les nuits, ils appellent ça l'état d'alerte numéro deux... et faut voir les canons... leurs ombres noires pointées partout... chaque nuit... de longs tubes, à vous en flanquer la frousse... une base militaire, ah ! si vous saviez ce qui se passe là-bas... c'est l'alarme en permanence. »

Struga sourit intérieurement. La guerre fera toujours partie intégrante de la vie de l'homme, pensa-t-il non sans une sombre satisfaction.

Kristaq et Besnik continuaient à discuter de la fameuse Conférence internationale. Parmi les femmes, Zelka s'était enfin tue et Liri disait quelque chose à propos d'une jeune bru qui ne s'entendait pas avec sa belle-mère. Puis Zelka demanda où en était l'affaire des fiançailles, chez les Bermena. Ils les ont rompues, répondit Liri en accompagnant ses mots d'un geste tranchant de la main. Zana ajouta quelque chose. Et voilà ! se dit Struga sans savoir lui-même ce qu'il voulait signifier par là. L'espace d'une seconde, il saisit le regard de Mira qui le fixait obliquement et crut y déceler une grande tristesse. Ma chérie, murmura-t-il instinctivement, à quoi penses-tu ? Il voulut lui sourire, mais elle avait tourné la tête de profil sans savoir que son chagrin se lisait encore plus distinctement sur sa joue.

Il était tard. Quelqu'un laissa tomber les mots « minuit », « heure de départ de l'avion », et, brusquement, tout l'apparat de la table – assiettes, plats, verres, bouteilles, serviettes – qui s'était petit à petit défait au fil de la soirée, se trouva effacé par le fracas des chaises déplacées.

Chacun endossa son manteau ou son imperméable. Puis, sur le palier, ils prirent congé en s'embrassant et en souhaitant une nouvelle fois bon voyage à Besnik.

« Alors, je t'envoie ma voiture à sept heures, dit Kristaq en coiffant son chapeau.

– À demain matin », dit Zana en l'embrassant légèrement dans le cou.

Quand tous furent descendus, Besnik rentra et referma la porte derrière lui.

Sans savoir au juste pourquoi, il revint dans la salle à manger, contempla la multitude d'assiettes sur la table etoublia ce qu'il était venu chercher. Dans un cendrier, un filet de fumée montait encore d'un mégot mal écrasé.

Le calme était revenu dans l'appartement. Besnik ferma la porte de sa chambre et s'approcha de la fenêtre. Dehors, il pleuvait toujours. Les lumières de la ville semblaient pâles, lointaines. Il était minuit passé. Il s'apprêtait à se coucher quand, de la rue, lui parvint une voix isolée. Quelqu'un chantait. Il prêta l'oreille. Les paroles se distinguaient à peine :

N'épouse pas de blondes

Car leur cœur vagabonde...

L'individu s'éloignait en direction de la poste. Besnik se rappela les lourds cheveux châtain de Zana et sourit.

1 En français dans le texte *(NdT)*.

2 En français dans le texte *(NdT)*.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

Hôtes au château

OceanofPDF.com

1

Bien que l'aéroport ne fût pas encore visible, on en devinait la proximité. À travers la glace de la voiture, Zana aperçut la cime d'une antenne, des signaux mal réveillés disséminés dans la plaine transie, les baies vitrées de la tour de contrôle, et voilà qu'elle finit par distinguer un bout de piste et une aile d'avion qui se découvrirent fugitivement dans le lointain. Ces signes, ces éléments qui participaient à la fois du métal et de la gent ailée témoignaient qu'on était là dans un de ces lieux que le Ciel et la Terre ont choisis pour réaliser leur union. Zana soupira. Le ruban de piste humide, l'observatoire de la météo, les antennes, les signaux assoupis avaient, dans leur tonalité grisâtre, quelque chose d'insaisissable. Tout en continuant de regarder au-dehors, elle passa son bras autour du cou de Besnik comme pour s'assurer qu'il était encore près d'elle. Puis elle se demanda s'il y aurait jamais des aéroports sans séparations, mais cette pensée se désintégra aussitôt dans sa conscience tout comme s'y dissolvaient à longueur de journée une foule d'idées de ce genre dont elle n'était pas sans goûter l'absurdité.

Leur voiture s'arrêta, suivie de deux autres véhicules qui stoppèrent derrière elle. Ils mirent pied à terre sur l'esplanade asphaltée qui s'étendait devant les bâtiments de l'aéroport. Le chauffeur sortit la valise et tous trois se hâtèrent sous la pluie vers les bureaux de la douane. Il y avait peu de monde. Besnik tendit son passeport et son billet. Les formalités étaient simples.

Le chauffeur regagna la voiture. Eux deux pénétrèrent dans la salle d'attente. De nouveaux voyageurs affluaient sans désemparer par les portes vitrées.

« Qu'est-ce que tu prends ? » demanda Besnik lorsqu'ils se furent assis à une table libre. Elle plongea son regard dans le sien comme si elle ne comprenait pas la langue qu'il parlait. Au-dessous de ses yeux, il discerna deux petites ombres mauves, stigmates, eût-on dit, plaisir des sens, puis ces deux cernes, devenus tout à coup bien distincts, lui parurent un témoignage émouvant, le seul réel, de leur union.

Elle contempla le gros avion qui se mouillait au-dehors sous la pluie, les ailes tendues, la queue dressée et, va savoir pourquoi, elle eut le sentiment d'éprouver plus de tristesse qu'il n'était raisonnable.

Besnik commanda deux cafés.

Des gens continuaient d'entrer et de sortir. Il reconnut deux ministres et un membre du Comité central. Eux aussi commandèrent des cafés.

« Temps de chien », fit quelqu'un à côté d'eux.

Zana ne pouvait détacher ses yeux de l'appareil géant. Il était gris, comme ce mois d'octobre. L'idée que les séparations ne peuvent être que de ce gris-là lui traversa l'esprit. Elle se trouvait maintenant assise à côté d'un homme qui s'appelait Besnik, en un point du globe, et, tout autour, il n'y avait plus ni salle d'attente, ni murs ornés de tableaux, ni portes, ni horaires de lignes aériennes, mais seulement des plaines infinies, desplateaux balayés par le vent d'hiver qu'il allait survoler en faisant route vers le nord-est pour revenir bientôt à ce point, sur cette terre dépouillée.

« À quoi penses-tu ? »

Elle sourit sans répondre. Par la porte vitrée qui s'ouvrait et se refermait constamment s'engouffrait avec chaque nouvel arrivant un courant d'air glacé. La salle d'attente de l'aéroport était maintenant pleine de monde. Il reconnut l'albanologue Schneider. Un petit groupe de Tchèques, des géologues, buvaient du cognac au bar. Besnik vérifia l'heure à sa montre. À ce moment, d'un invisible haut-parleur retentit, d'abord quelque peu éraillée, puis plus posée, la voix de l'hôtesse : « L'avion de la ligne Tirana-Moscou décollera dans quinze minutes. Les passagers sont priés de gagner la piste d'envol. »

Dans la salle s'éleva un brouhaha de chaises déplacées, de piétinements, de sacs de voyage soulevés du sol et qu'on se passe de main en main, d'éclats de voix et de chuchotements. Tous se massèrent devant la porte vitrée où, sans raison apparente, il n'était pas permis de passer. Les gens tendaient la tête, se dressaient sur la pointe des pieds, demandaient à ceux qui les précédaient pourquoi cette issue était bloquée, et, ne recevant pas de réponse, posaient de nouveau leurs sacs à terre et tiraient leurs paquets de cigarettes de leurs poches.

Dehors, il continuait de pleuvoir. Près de la vitre, Zana observa d'un œil hagard le gros camion-citerne qui revenait de l'avion. Puis elle perçut dans le chuchotement général les mots « le camarade Enver », et vit toutes les têtes s'approcher encore davantage des vitres mouillées. C'était lui. Dans un long manteau noir, coiffé d'un large chapeau mou, il se dirigeait sous la pluie, suivi d'un petit groupe, vers l'avion.

« Le camarade Enver part-il lui-même ? demanda quelqu'un à l'oreille de Besnik, ou est-il seulement venu saluer la délégation ? »

Besnik haussa les épaules :

« Je n'en sais rien.

– J'ai l'impression qu'il monte. »

Il montait, en effet. La main agrippée à la rampe de l'escalier mobile, il grimpait lentement vers la porte de l'appareil. Arrivé au sommet de la passerelle, il se retourna une seconde, salua de la main en direction de l'aéroport, puis, inclinant la tête, pénétra dans l'avion. Quelques personnes s'y engouffrèrent à sa suite.

L'escalier demeura un moment solitaire sous la pluie, puis d'autres passagers commencèrent à se diriger à pas pressés vers l'avion. Derrière la porte vitrée, deux employés de l'aéroport feuilletaient à la hâte les passeports, et les voyageurs, après avoir salué leurs proches, s'engageaient à vive allure sur l'asphalte du tarmac.

Besnik entoura d'un bras les épaules de Zana qui se pencha vers lui et l'embrassa.

« Bon voyage », dit-elle à voix basse.

Il avança sur l'asphalte mouillé et, par deux fois, fut tenté de tourner la tête, mais, brusquement, l'escalier métallique surgit devant lui et il se mit à le gravir. Ruisselante de petites gouttes de pluie, la passerelle semblait frémir sous le vent. En se dirigeant vers l'avion, il s'était dit qu'avant d'y pénétrer, il se retournerait et ferait un signe de la main à Zana, mais voilà que, parvenu au haut des marches, l'ovale porte noire se tendait vers lui comme une bouche et l'avala.

Dans l'avion régnait un demi-silence fait de bruissements et de voix étouffées. Il prit place dans un fauteuil près du hublot, puis, s'avisant que les bâtiments de l'aéroport étaient de l'autre côté, il se releva. Par le hublot, ilvit des gens à terre qui adressaient encore des signes de la main comme dans un film muet.

Sur les sièges voisins du sien s'assirent deux des géologues tchèques, mais, un moment plus tard, leurs camarades, qui avaient, semblait-il, trouvé de meilleures places, les invitèrent à venir s'installer près d'eux. Devant lui passa l'albanologue Schneider, suivi de deux femmes russes tenant leurs enfants par la main. Puis Besnik sentit quelqu'un se laisser tomber lourdement sur un des sièges laissés vacants par les Tchèques. Il tourna la tête. Un homme corpulent, aux cheveux coupés en brosse, tenant une serviette étonnamment volumineuse le considéra d'un air amical.

« Merveilleux », murmura l'homme en cherchant à placer sa serviette sous ses jambes. Il s'apprêtait à adresser la parole à Besnik quand, soudain, les moteurs furent mis en marche. Les gens restés à terre intensifièrent leurs gestes de la main. Les passagers s'approchèrent tous des hublots. L'avion s'ébranla et, brimbalant, se dirigea lentement vers la piste. Le bâtiment de l'aéroport, la tour, les antennes, tout se mit à tourner en bon ordre avant de se dérober à la vue.

Les moteurs vrombirent avec une énergie nouvelle. L'avion se mit à frémir. Le grondement se mua en hurlement, mais, au moment où il parut avoir atteint son paroxysme, les poumons métalliques firent monter de ce hurlement même un nouveau cri, encore plus farouche et déchirant. On eût dit que l'immense machine volante ne pouvait s'ébranler sans éprouver à l'ultime moment une atroce douleur. Et, effectivement, à peine l'appareil eut-il commencé à rouler sur la piste que le cri baissa brusquement d'intensité. On sentit les roues se détacher de la piste, le grand corps de l'avion s'allégea, comme délivré de sa peine, et, quelques instants plus tard, entre l'appareil et le sol s'était créé un abîme qui s'approfondissait à unevitesse prodigieuse. L'avion pénétra dans les nuages. Le bruit de ses moteurs se fit de plus en plus sourd. Puis il ressortit des cumulus et les moteurs parurent somnoler.

Besnik contempla la vierge étendue des nuages. Un grand calme l'avait envahi tout entière. Cette sensation dura un certain temps. Il avait cédé à

une sorte de torpeur quand la voix de son voisin le fit revenir à lui :

« Vous faites sûrement partie de la délégation ?

– Oui, répondit Besnik.

– Vous êtes fonctionnaire ?

– Je suis journaliste.

– Ah ! fit l'autre, l'air un peu surpris.

– Je m'occuperai vraisemblablement des traductions », précisa Besnik.

L'autre hocha la tête. Il avait un regard clair et chaleureux.

« Et vous ? interrogea Besnik.

– Moi aussi, je fais partie de la délégation. Je travaille au Conseil économique des pays du Pacte de Varsovie. »

Besnik le considéra avec un certain étonnement. Il n'y avait rien, chez cet homme, qui évoquât un pacte entre États. Et, comme pour vérifier ses doutes, Besnik lui posa une question qu'il n'aurait jamais hasardée en d'autres circonstances.

« Qu'en est-il du blé soviétique ? demanda-t-il.

– Le blé soviétique ? » L'homme du Pacte écarquilla les yeux, comme pris au dépourvu. Il examina attentivement Besnik, se rembrunit un instant, regarda par le hublot comme pour se convaincre encore qu'ils avaient décollé du sol, puis, brusquement, comme s'il venait de vaincre ses hésitations, répondit :

« Nous avons acheté du blé en France.

– J'en ai entendu parler. »

C'était donc vrai. L'autre, soulagé par la remarque de Besnik, poursuivit :

« Payé en or. »

Ils se regardèrent à nouveau.

« Il ne se cacherait rien, derrière ce grain ? » questionna Besnik sans le quitter des yeux. Mais il était trop tard. L'homme du Pacte s'était ressaisi.

« C'était bien possible, fit celui-ci. Il peut s'y cacher bien des choses. Vous ne vous êtes jamais promené dans les blés, en juin ?

– Ne plaisantez pas, dit Besnik. Je parle sérieusement. Savez-vous ce qu'il a dit à propos des rats ?

– Les rats ? » fit son interlocuteur. Ses épaules, ses paupières, ses cils, pris au dépourvu quelques minutes auparavant, se murent avec ensemble pour exprimer un profond étonnement. « Que disiez-vous, à propos des rats ? Non, je ne vois pas. Ou plutôt si, je vous demande pardon : je sais que les rats apparaissent en cas d'épidémie de peste.

– Vous voulez rigoler ? l'interrompit Besnik, vexé.

– Pas du tout, fit l'autre. Vous m'avez parlé de rats, n'est-ce pas, et je vous réponds. Peut-être en savez-vous plus long que moi sur le sujet ?

– Moi, je peux dire ce que je sais, répliqua Besnik. Et je n'ai pas peur d'en parler ! » ajouta-t-il une seconde plus tard.

L'autre gardait les yeux rivés sur lui. Mais son regard n'exprimait aucune curiosité.

« J'allais vous demander combien de blé nous avons été obligés d'acheter en France, et je me suis alors rappelé une phrase du camarade Khrouchtchev sur les rats. Je l'ai entendu moi-même la prononcer durant son séjour en Albanie. Il a déclaré : l'Albanie ne produit pas plus de blé que n'en mangent les rats dans les silos de l'Union soviétique !

– Curieux, dit l'autre. Oui, curieux », répéta-t-il peu après, mais dans ses yeux ne se lisait toujours pas le moindre désir d'en savoir davantage.

Ils restèrent quelques instants sans parler. Besnik regardait au-dehors par le hublot.

« Ce sera bientôt le moment de déjeuner », signala bientôt son voisin en se frottant les mains.

De fait, les hôtesses avaient commencé à servir le déjeuner. Mais lui-même ne toucha presque pas aux plats, bien qu'il répétât constamment, comme à part soi : « Merveilleux ! »

« Où nous trouvons-nous ? » demanda-t-il au bout d'un moment.

Besnik haussa les épaules. Au fond des gouffres qui se creusaient entre les nuages apparaissaient çà et là des formes sombres. C'était peut-être le sol, peut-être une autre couche de nuages.

« Quelque part entre l'Ukraine et la Russie, répondit Besnik.

– Une terre immense, sans fin », commenta son voisin.

Il regarda longuement par le hublot puis poussa un profond soupir.

Besnik cédait de nouveau à la somnolence.

« Vous m'avez parlé de la peste, tout à l'heure », reprit l'autre.

Besnik revint brusquement à lui.

« Non, je n'ai pas parlé de la peste, corrigea-t-il. Je n'ai parlé que des rats.

– Les rats, la peste, c'est du pareil au même. Mais ça n'a pas d'importance. Je pensais à autre chose. Je me suis souvenu d'une histoire que j'ai lue il n'y a pas si longtemps. À dire vrai, je ne me rappelle plus ni le nom de l'auteur, ni le titre. En fait, le livre n'était pas complet. Ou, pour être plus exact, c'était une feuille détachée danslaquelle un villageois avait enveloppé un jour quelques cerises. Après les avoir mangées, j'allais jeter le papier quand, mon regard étant tombé sur deux lignes, j'ai été comme envoûté et me suis mis à lire toute la page. Il y était question d'une épidémie de peste.

– Il y a beaucoup de livres qui parlent de peste, marmonna Besnik d'un ton indifférent.

– Bien sûr, mais là, il s'agissait d'autre chose. Il était question d'une peste de chevaux. » Il se pencha de tout son buste par-dessus l'épaule de Besnik vers le hublot et, tendant un doigt vers le sol, dit : « C'est justement là, quelque part, là en bas, aux confins de l'Europe et de l'Asie, qu'avait sévi cette peste de chevaux. »

Besnik abaissa son regard sans pencher le cou.

« Les Mongols avaient massé la multitude de leurs hordes et se préparaient à envahir l'Europe. Le continent entier tremblait. Il allait être

réduit en cendres. Mais voilà que, subitement, au dernier moment, la peste éclata. Les chevaux s'effondraient les uns après les autres. Sur le seuil de leurs tentes, les chefs mongols contemplaient tristement le lointain horizon brumeux qu'ils n'atteindraient jamais. Telle est l'histoire qui était contée sur cette feuille. »

Besnik continuait de regarder vers le bas. Le dessus des nuages offrait à la vue une surface monotone. Une voix féminine se fit entendre dans le haut-parleur.

« L'appareil approche de l'aéroport Vnoukovo de Moscou. Les passagers sont priés d'attacher leur ceinture de sécurité. »

La descente fut assez longue. À présent, l'avion tanguait de plus en plus. Des gouttes de pluie s'étaient remises à briller sur ses ailes. Parfois, des nuages le longeaient rapidement en sens inverse. On eût dit qu'un géant soufflait furieusement sur les vitres des hublots. Puis, par une large déchirure entre les nuages apparut unedes pistes. Les signaux verts se rapprochaient à toute vitesse et, avant même le moment attendu, le grand corps de l'avion toucha le sol. Les passagers sentirent s'apaiser sous leurs pieds la fureur des moteurs, et l'avion se mit à rouler paisiblement vers les bâtiments de l'aéroport.

« Nous voici enfin arrivés », fit l'homme du Pacte avant d'ajouter une seconde après : « Que de fois j'ai fait ce trajet ! »

Besnik fut tenté de lui répondre, mais il se sentait l'esprit engourdi et préféra s'occuper de sa serviette.

La passerelle mobile avait été approchée de l'avion. Besnik colla sa tête à la vitre pour voir descendre Enver Hodja, suivi des trois autres membres de la délégation et d'une petite escorte de collaborateurs. S'avisant que l'avion se vidait, il s'engagea dans le couloir entre les sièges et se hâta vers la porte. Sitôt sorti, il sentit le vent lui cisailler le visage. Il faisait un froid cinglant. Il releva son col et, s'aidant de la rampe, descendit rapidement. Des deux côtés du tarmac étaient rangés de gros avions « Air France », « Indian Airlines », « KLM ». Le ciel paraissait avoir été réparti entre les sociétés internationales. Besnik sourit intérieurement à l'idée qu'il commençait déjà son rôle d'interprète en traduisant ce qu'en général personne ne se souciait de traduire : les dénominations des compagnies aériennes.

Hâtant le pas, il rejoignit le groupe de la délégation qui se dirigeait à présent vers les bâtiments de l'aéroport. Tous avaient relevé le col de leur manteau et, dans leurs mains, leurs noires et lourdes serviettes paraissaient désormais d'un volume insolite. C'était une marche silencieuse par grand froid. Soudain, Besnik se fit une réflexion : étrange arrivée que la leur, dans la capitale de Grande Amitié : ni photographes, ni cameramen, ni banderoles, ni petits « pionniers » portant des bouquets de fleurs. Rien que des serviettes et ce bruit de pas monotone.

***

Le cortège de voitures, laissant Moscou sur la droite, se mit à rouler vers les faubourgs. Le soir tombait rapidement. Les monticules de neige sur les bords de la chaussée cherchaient à prolonger tant soit peu la vie du jour, en vain. Tout basculait dans le gris. Sur les sapins isolés, les gares de banlieue, les flaques d'eau et les fossés, le soir était déjà descendu. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la cour de la villa où devait séjourner une partie de la délégation, la neige qui recouvrait la zone environnante était étrangement silencieuse. Çà et là, les rares arbres semblaient s'être depuis longtemps résignés à leur solitude dans cette étendue uniforme.

Au rez-de-chaussée, on entendait battre les portes des chambres et l'escalier en bois ne cessait de craquer. Les nouveaux arrivants avaient laissé leurs serviettes sur les tables, au pied des lits, contre les fenêtres en attendant que les préposées au service eussent achevé de tout préparer pour eux. Quelques experts de la délégation partirent pour l'hôtel de Moscou. Les carreaux des doubles fenêtres étaient couverts de givre.

Un des membres de la délégation qui s'étaient installés au premier étage descendit l'escalier. Il regarda un instant au-dehors à travers les vitres givrées, puis entra dans une des petites salles.

« Que les camarades se rassemblent ici », lança-t-il au premier venu.

Tous se réunirent. Certains s'assirent autour de la longue table, d'autres restèrent debout près des fenêtres. Il se fit un silence si profond que celui qui s'apprêtait à prendre la parole leva la tête, quelque peu surpris.

« Alors ? » fit-il d'un ton assez désinvolte, comme pour rompre la solennité de ce mutisme, et il sourit. Mais le silence perdurait, profond, implacable. Évidemment, ils attendaient. Ses yeux croisèrent leurs regards rivés sur lui avec gravité. Il inspira profondément. « Alors, camarades, reprit-il, comme vous avez pu vous-mêmes le constater aujourd'hui... », et il se tut à nouveau, les doigts pianotant sur la table, comme s'il avait attendu que les mots qu'il cherchait vinssent tout seuls, « comme vous avez donc pu le vérifier vous-mêmes par l'accueil qui nous a été réservé », ses doigts se mirent à pianoter plus fort, plus nerveusement, puis il leva la main comme s'il avait finalement été soulagé de l'effort qu'il venait de fournir pour trouver les mots justes, et il ajouta rapidement : « Nous sommes en froid avec les Soviétiques. »

À nouveau il les regarda l'un après l'autre et ne décela dans leurs yeux aucun signe de surprise. Peut-être étaient-ils déjà au courant et il se dit qu'au fond, c'était bien naturel, car peu de choses en ce monde se sentent aussi aisément que le froid. Il eut l'impression qu'il devait néanmoins ajouter quelque explication. Mais c'était difficile, extrêmement difficile. Là, devant, s'étendait une hostilité nouvelle qui ne semblait encore si absurde et irréelle que parce que des provisions de mots suffisantes n'avaient pas encore été préparées pour l'exprimer. Jusqu'ici, les mots avaient servi pour dire le contraire. Pris au dépourvu, ils étaient comme paralysés et, l'espace d'un instant, il se dit qu'il lui aurait peut-être été plus commode de parler à ses camarades dans une langue étrangère si cela n'eût risqué de leur paraître manquer de sérieux.

Finalement, il inspira profondément puis déclara :

« Camarades, il est une chose que vous devez savoir. Nous ne sommes pas ici en visite chez des amis. Nous avons néanmoins la conscience tranquille devant l'Histoire. Ils ne pourront s'en prendre qu'à eux. »

Il fit un geste de la main en direction de la fenêtre comme si « eux » s'étaient trouvés là, quelque part derrière les vitres.

Dehors, la nuit tombait. On eût dit que, sur le terrain presque désert qui entourait leur résidence, les arbres s'étaient légèrement déplacés pour se rapprocher de la villa. C'était un endroit désolé. Besnik se souvint d'avoir eu la même impression à la vue de certains arbres dans un village du nord de

l'Albanie. Il faisait alors partie d'une mission d'inspection et un de ses collègues, tendant la main hors de la fenêtre de la voiture, lui avait dit : Tu vois, cette plante, dans ce champ ? C'est de l'ellébore, elle a paraît-il la vertu de guérir la folie.

« Vous devez être fatigués, dit le membre de la délégation en se levant. Dînez et allez ensuite vous reposer. Demain, nous aurons du pain sur la planche. »

Il se mit à gravir l'escalier de bois, mais, après quelques marches, il se retourna et lança :

« Bonsoir à tous !

– Bonsoir ! » répondirent-ils.

Ils soupèrent rapidement. La cuisine était située au sous-sol et le service assuré par deux vieilles serveuses. Le parquet du couloir craqua quelques instants sous leurs pas.

L'un des gardes d'Enver Hodja descendit l'escalier, puis le remonta. Il avait l'air renfrogné.

Quand Besnik entra dans la chambre qui lui avait été assignée, il trouva, assis sur l'autre lit, près du mur, un second occupant qui s'apprêtait à se coucher. C'était l'homme du Pacte. Besnik commença à se déshabiller.

« Bonne nuit ! lui dit-il.

– Bonne nuit, camarade ! »

L'autre semblait assez tranquille. Il arrangea ses couvertures avec soin, puis finit par éteindre sa lampe de chevet et se coucha.

Un certain temps passa. Besnik ne parvenait pas à trouver le sommeil. Dans le couloir, on entendait un léger bruit de pas, ceux de quelqu'un qui allait et venait. L'escalier se mit à grincer plaintivement. Sans raison lui revint à l'esprit le souvenir d'un homme aux yeux louches qu'il avait remarqué devant le guichet d'un bureau de poste d'une petite ville ; pendant qu'il inscrivait une adresse sur une enveloppe, son strabisme, déjà assez prononcé, s'était encore accentué davantage comme sous l'effet d'un profond chagrin.

Dans l'autre lit, l'homme du Pacte ne cessait de se retourner. À deux ou trois reprises, il soupira bruyamment dans son sommeil. Besnik chercha à évoquer quelque vision apaisante, en vain. Il ne réussit à rappeler à sa mémoire qu'un journal mural jauni qu'il avait vu ici ou là dans quelque établissement.

L'autre continuait de se retourner dans son lit. Il respirait péniblement.

« Et ce hibou ? s'écria-t-il tout à coup d'une voix angoissée. Qu'est-ce qu'il a à ululer comme ça ?

– C'est le téléphone, fit Besnik à voix basse. En bas, au sous-sol ou dans la cuisine.

– Ah, le téléphone ! »

De fait, en bas, au sous-sol, retentissait de temps à autre le timbre d'un téléphone.

Besnik appuya une oreille contre son oreiller et cacha l'autre sous sa couverture, mais il ne cessait d'entendre les sonneries lointaines. Il se tourmenta ainsi un long moment. Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? se répétait-il. La sonnerie – ululement du téléphone-hibou – se refaisait entendre de plus en plus souvent.

Toute la nuit le téléphone plaintif ulula[1].

Besnik secoua la tête. À qui pourrai-je raconter cela ? se dit-il. À qui ?

1 Rappel déformé d'un vers de *Macbeth*, au château, la nuit du crime *(NdT)*.

OceanofPDF.com

2

Il y avait une heure que le défilé avait commencé sur la place Rouge. Il faisait un froid de loup. Par moments, Besnik avait l'impression que cette foule immense, les acclamations, les pancartes, les portraits, les drapeaux brandis, la joyeuse musique de fête réchaufferaient un peu la température sur la place. Il n'en était rien. Au contraire, le froid empirait.

De la droite de la tribune du mausolée de Lénine où se tenaient les invités, le regard de Besnik, survolant les drapeaux et pancartes des manifestants, se porta vers les coupoles de l'église de Basile-le-Bienheureux. De tous côtés, en bordure de la place, jusque dans les profondeurs du Kremlin, des églises dressaient leurs bulbes. Certains échappaient au regard de Besnik, mais il en imaginait la dorure asiatique paiement étalée sur eux comme un malicieux sourire.

Parmi les acclamations et la musique, d'un peu partout montaient dans le ciel des ballons de toutes les couleurs qui, curieusement, évoquaient les coupoles. Un immense visage de Khrouchtchev surgit non loin du Musée historique et, ainsi suspendu au-dessus de la marée humaine, se rapprocha de la tribune. La musique des marches se poursuivait sans interruption.

L'idée qu'il se trouvait au cœur du camp socialiste voletait autour de la conscience de Besnik, comme attendantl'occasion propice pour s'y planter une bonne fois. Voici le centre d'un monde, se dit-il comme s'il cherchait à s'en persuader. D'autres énormes visages se découvraient au loin du côté du Musée historique. C'étaient les portraits des membres du Bureau politique du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique. La Troisième Rome, songea Besnik. Dans toutes les écoles soviétiques, on apprenait aux élèves la théorie médiévale des « Trois Rome » prophétisée par le moine russe Philophtée : Deux Rome sont tombées, la troisième tient debout, il n'y en aura pas de quatrième.

Besnik avait mal à la tête. Tout autour de lui, les coupoles se balançaient, oscillaient doucement. La Troisième Rome, se répéta-t-il. Moscourome, Romoscou. Et l'endroit où se dressait autrefois l'échafaud était là, au beau milieu de la place ; il suffisait, pour le dégager, d'écarter un peu les statues

de bronze de Mignine et de Pojarsky qui avaient provisoirement occupé la plate-forme circulaire.

Besnik avait la sensation que ses jambes devenaient de bois. Le défilé n'en finissait pas. Il se dressa sur la pointe des pieds dans le vain espoir de distinguer l'extrémité du fleuve humain, et il se dit au jugé que la revue allait encore durer une heure, voire plus. Au-dessus des têtes, des drapeaux et des pancartes, continuaient de s'envoler des ballons multicolores. Machinalement, Besnik se mit à les suivre des yeux. Un jaune semblait musarder devant le portrait de Khrouchtchev. Un autre, bleu celui-là, se balançait légèrement sur le côté. À coup sûr, beaucoup de ballons éclataient à cause du froid, mais, dans le tumulte de la fête, personne n'y prêtait cas. Son regard se posa sur un ballon orange. C'est une teinte à la mode, dirait... Zana. Il faillit s'exclamer. Comment était-ce possible ? Il eut le sentiment de l'avoir complètement oubliée. Durant toutes ces journées, il avait été si absorbé qu'il n'avait paseu une pensée pour elle. Pourrais-tu imaginer pareil océan humain ? lui dit-il mentalement ; et ce froid glacial, brrr, quel froid ! Il promena son regard autour de lui comme s'il voulait graver dans son esprit ce qu'il lui raconterait, et il eut l'impression que dans les jeux de ces ballons, dans les portraits et les pancartes, et surtout dans la dorure des bulbes tout autour de la place, il y avait quelque chose d'indicible qui ne pouvait être raconté.

***

Après la revue, tous regagnèrent leur résidence. Ils étaient à Moscou depuis quatre jours. À l'entour, toujours le même paysage de plaine légèrement ondulé, blanchi par la neige. C'était l'après-midi. Bientôt le soir tomberait. À cette heure, on ne travaillait généralement pas. Besnik contemplait le crépuscule. Comme les jours précédents, il voyait dans le lointain des skieurs regagner la ville. À proximité devait se trouver une gare du chemin de fer électrique. Les skieurs, disséminés à l'horizon, semblaient avoir été lancés depuis un autre univers avec une fronde.

« Tu as remarqué les voitures ? »

Besnik tourna la tête. C'était Jordan, l'homme du Pacte. Il tendit la main vers la fenêtre.

« Des Tchaïka et des Zim. Toutes les maisons des environs sont des résidences du Parti. »

D'un signe de tête, Besnik fit comprendre qu'il était au courant.

« Ils se rendent visite, fit Jordan. Ils prennent le thé. Ils bavardent. »

Besnik le regarda sans comprendre où il voulait en venir.

« Ils discutent, reprit Jordan. Désormais, cette affaire n'est plus secrète.

– Bien sûr. Pour certains, elle ne peut évidemment plus l'être, dit Besnik.

– Pour certains, elle ne l'a jamais été », corrigea Jordan.

Besnik sourit.

« Un jour, reprit son interlocuteur, lors d'une réception donnée par l'ambassadeur de Mongolie, celui-ci a évoqué les circonstances de la mort de Gengis Khan. Il paraît qu'il est mort quelque part sur les frontières de Chine. Ses généraux voulurent garder sa mort secrète jusqu'à ce que sa dépouille fût transportée au centre de l'Empire pour y être inhumée. Un millier de gardes l'escortèrent jour et nuit dans son voyage vers la Mongolie. Pour préserver le secret, les gardes tuaient sur place toutes les personnes qu'ils rencontraient par hasard sur le trajet de la caravane funèbre. Et pas seulement les hommes. Ils tuaient tous les êtres vivants : oiseaux, bêtes sauvages, serpents. Malgré tout, le secret ne put être gardé. La caravane était encore loin du désert mongol quand la nouvelle se répandit partout dans l'Empire de la Horde d'or. »

Besnik ne savait que répondre.

« Vous avez l'air fatigué, remarqua Jordan. Vous avez dû être accablé de travail.

– En effet, dit Besnik, nous avons eu un tas de textes à traduire. »

Dehors, les phares d'une voiture firent glisser mollement leurs faisceaux sur la neige. Puis les feux d'un autre véhicule allèrent houspiller un arbre endormi.

« Ce sont les camarades de l'hôtel de Moscou qui rappliquent, dit Jordan. Nous irons sûrement dîner tous ensemble. »

À sept heures, les voitures se remirent en route pour Moscou. Les blancs rayons de leurs phares allaient sans arrêt heurter les petits talus de neige amassés de part etd'autre de la chaussée. Un peu partout, des feux brasillaient faiblement dans le lointain.

Recouvert de neige, Moscou miroitait dans la nuit. Le pointillé de lumières sur le Musée historique, sur le long édifice du Goum et, plus loin encore, sur les coupoles de l'église de Basile-le-Bienheureux dessinait comme un étrange diadème. Les voitures pénétrèrent dans l'enceinte du Kremlin par Alexandrovski Sad.

***

Le dîner se poursuivait. La brève allocution de bienvenue avait été prononcée et l'on avait porté des toasts. Les énormes lustres jetaient des milliers de feux sur les longues tables autour desquelles, en rangs d'oignons, dans un ordre de préséance mal discernable, étaient assis ministres, généraux, ambassadeurs, secrétaires de partis, maréchaux, Premiers ministres, députés, écrivains éminents, danseuses étoiles, membres des délégations de partis étrangers, représentants des diverses nationalités, héros du travail socialiste, amiraux, contre-amiraux, rhapsodes d'Asie centrale, cinéastes, représentants du clergé, académiciens, présidents d'organisations sociales, vieillards dont on avait depuis longtemps oublié à quel titre ils figuraient sur les listes des invités habituels à ce genre de réceptions, présidents de république, ministres sans portefeuille, conteurs des déserts du Sud, Esquimaux, héros aveugles, savants atomistes, diplomates, théoriciens du marxisme.

Bouteilles, verres, couteaux, assiettes, parures, décorations, galons et boutons d'uniforme réfléchissaient l'éclat des lustres en myriades d'éclats

qui semaient à travers les salles comme une poussière d'or.

« Nous avons pour votre personne, camarade Enver, beaucoup d'attachement et un profond respect », disaitKossyguine à Enver Hodja à la table d'honneur. Ils se regardaient dans les yeux et Enver Hodja eut l'impression que l'autre cherchait à lui prodiguer des paroles de réconfort, comme pour le consoler de quelque perte.

Kossyguine ébaucha un petit sourire réservé dans l'attente que son interlocuteur le lui rendît. Mais les yeux de son hôte ne changèrent guère d'expression. « Qu'est-ce que cet hiver au fond de vos yeux ? » avait dit Khrouchtchev, quinze jours auparavant, à l'un des officiels albanais.

Enver Hodja avait la tête à demi tournée vers Kossyguine. Il lui vint vaguement à l'esprit que de tous les membres du Bureau politique soviétique, Kossyguine était celui avec qui il avait eu le plus affaire, ces dernières années. Quelques chaises plus loin, Khrouchtchev trinquait avec Ulbricht. Plus loin encore, il apercevait les têtes de Hô Chi Minh et d'Ibarruri. Un peu plus au fond, on distinguait Brejnev. Les Chinois, eux, restaient emmurés dans leur silence.

« Nous vous aimons », répéta Kossyguine, et sa main, d'un geste nonchalant et vague, montra machinalement la salle comme s'il avait voulu signifier que toute cette lumière et ces éclats`dorés n'étaient qu'étincelles d'amour et d'espoir.

La main de Kossyguine était restée tendue et Enver Hodja tourna la tête dans la direction qu'elle indiquait. Sur les salles planait maintenant une brume bleutée. Il y avait de très nombreuses tables et il n'y aperçut aucun des siens.

***

Le voisin de droite de Besnik remplit à nouveau son verre et marmonna quelques mots. Puis, brusquement, il se tourna vers lui. L'alcool avait causé quelques légèresaltérations dans son visage, surtout dans ses yeux qu'il avait gris. Besnik remarqua sur sa poitrine la petite étoile rouge de héros de l'Union soviétique.

« Vous êtes aviateur ? » lui demanda l'inconnu.

Besnik sourit et s'apprêtait à dire « non » quand l'autre reprit avec animation :

« Je l'avais deviné. Bien que vous soyez en civil, on voit tout de suite que vous êtes aviateur. Il n'y a que le ciel pour donner de tels yeux. J'ai été officier dans l'aviation pendant vingt ans. Ça fait deux ans que je suis à la retraite. » Il soupira. Puis, se tournant vivement vers Besnik, il le fixa droit dans les yeux. « Pourquoi voulez-vous vous dresser contre nous ? »

Besnik se rembrunit.

« Qui a dit ça ?

– Je vous demande pardon, je me trompe peut-être, mais je crois l'avoir entendu dire. Il ne faut pas m'en vouloir. »

Il remplit de vodka le verre de Besnik.

« Buvons, et excusez-moi si je me suis trompé. »

Besnik leva son verre.

« Ecoute, reprit son voisin au bout d'un moment d'un ton plus familier, nous sommes l'un et l'autre aviateurs, nous sommes faits pour nous entendre. Tu ne te froisseras pas ? D'accord ? Eh bien, à mon avis, dans ce monde, les rôles doivent être répartis. Certains doivent voler, d'autres marcher à pied.

– Que voulez-vous dire ?

– Ah ! je t'en prie, ne me regarde pas comme ça. Je n'ai pas voulu te blesser. Je respecte les petits peuples. Un aviateur ne peut pas ne pas aimer les petits peuples. Ils lui apparaissent tels qu'ils sont sous les ailes de son avion : petits, fluets, comme des enfants. Et pourtant il existe une division du travail. C'est une division qui s'impose. Je dirais même que c'est une fatalité.

– Quelle fatalité ? »

L'aviateur soupira de nouveau.

« Oui, je sais, je ne suis peut-être pas très clair. Je n'ai jamais eu ce don-là. Mais bon, prenons le pilotage d'un avion. À cette table, il n'y a que nous deux qui sachions voler. Les autres sont la piétaille, pas vrai ? »

Besnik haussa les épaules.

« Je n'ai pas voulu te froisser. Au contraire. J'aime ton pays. Vous avez un oiseau sur votre drapeau, n'est-ce pas ? C'est majestueux, poétique. La faucille et le marteau sont un beau symbole, mais, moi qui suis aviateur, je préfère l'oiseau. Il exprime l'aspiration à voler. Seulement, pour voler, encore faut-il avoir beaucoup de blé et beaucoup de fer. C'est pour cela que cette faucille et ce marteau qui vous semblent si triviaux...

– Je n'ai rien dit de semblable, protesta Besnik.

– Tu ne l'as pas dit, mais tu le penses sûrement. Un aviateur ne peut pas ne pas le penser. Excuse-moi, je suis peut-être un peu confus, mais crois-moi, je n'éprouve pas la moindre rancœur à ton égard. Je te dis cela parce que tu me fais de la peine.

– Vous n'avez aucune peine à avoir, répliqua Besnik.

– Ne te formalise pas. Je t'aime bien. Mais parlons franchement. Soyons réalistes. Tu aimes le communisme, comme moi, n'est-ce pas ? Pour que le communisme devienne réalité, il faut se battre, pas vrai ? Mais, au combat, il faut de l'ordre. Tu le sais aussi bien que moi. Quand une escadrille est en plein vol, chacun doit garder sa place, sinon c'est la débandade. Et c'est partout comme ça. Je pensais au camp socialiste. Nous sommes un camp immense, puissant, la terreur de l'impérialisme. Oui, mais encore faut-il de l'ordre dans ce camp, sinon ce sera la chienlit. Et c'est ce que l'ennemi attend. C'est ce à quoi je faisais allusion quand je te disais qu'il faut bien que certains marchent à pied tandis que d'autres volent.

– Il faut peut-être aussi que certains rampent ?

– Oh mais non, mille fois non ! s'insurgea l'autre. J'ai horreur de tout ce qui rampe. Je suis aviateur, moi. Enfin, c'est une façon de parler. Il y a deux ans que je ne vole plus. Non, je ne vole plus. J'ai été banni du ciel. Maintenant, je suis invité à des réceptions, à des banquets. Mais toi qui es aussi aviateur, tu dois savoir ce qu'est la nostalgie du ciel. Dans ces salles,

parmi ces bouteilles, ces assiettes, ces bureaucrates, son souvenir me hante comme celui d'un cher disparu. J'ai été chassé du ciel comme Satan. Toi aussi, on t'en a chassé ? Je le lis dans tes yeux. On t'a accordé quelque grade et quelques honneurs, et on t'a privé du ciel ? Bois, Satan, mon frère ! Nous sommes perdus ! »

Il vida son verre, secoua son cou et cligna des yeux.

« Nous parlions de reptation, dit-il au bout d'un moment. Je suis contre la reptation, et pourtant, dans un camp, il faut de l'ordre. » Il mordit dans un morceau de fromage. « U-ni-té ! » ajouta-t-il en détachant les syllabes.

Besnik le considéra avec attention.

« Qu'est-ce que t'as à me faire ces yeux-là ? s'enquit l'aviateur. J'ai peut-être dit quelque chose de mal ?

– Vous nous avez laissés sans pain ! fit Besnik d'une voix sourde.

– Hein ? fit l'autre, stupéfait. Sans pain ?

– Oui, et parce que, pour une fois, nous avons osé vous contredire, vous faites pression sur nous en nous affamant. C'est ça, votre unité ?

– Je ne le crois pas, dit l'aviateur en hochant la tête, je me refuse absolument à y croire.

– Parce que nous vous avons contredit une fois à Bucarest, vous nous avez coupé nos approvisionnements en blé.

– Ce n'est pas possible ! Nous fournissons du blé à l'Inde, comment ne vous en donnerions-nous pas ? Tu dois faire erreur.

– Ce que je vous dis est la réalité », répliqua Besnik. En traduisant ces jours-là une foule de documents, il avait appris beaucoup de choses. « Et puis, reprit-il, la question n'est pas seulement là : le blé n'est qu'un symptôme. Derrière le blé se cache...

– Cher collègue, tu me surprends », l'interrompit l'autre, voulant ouvrir grand les bras, toucha, sembla-t-il, de sa fourchette l'épaule de son autre

voisin de table, un petit homme chauve. Celui-ci grommela quelques mots et le dévisagea d'un air agacé.

Besnik se demanda s'il n'avait pas eu tort de faire allusion à Bucarest, mais il eut vite fait de se rassurer. Lui revinrent à l'esprit les mille gardes qui escortaient la dépouille de Gengis Khan.

« Écoute, lui dit l'aviateur en le prenant par le coude, je ne suis pas au courant de cette affaire de blé. Si les choses sont vraiment comme tu le dis, c'est une infamie. Il ne manque pas de bureaucrates et de fonctionnaires sans cœur aux postes de responsabilité. » Il eut un sourire amer. « En temps de paix prospèrent les technocrates, mais ce n'est pas d'eux que nous parlons ici. Nous avons en vue l'intérêt général, le communisme ! Et l'intérêt général de notre camp veut que vous ne releviez pas la tête. Est-ce que je me trompe ?

– Bien sûr que vous vous trompez, rétorqua Besnik. Ce que vous dites ne tient pas debout.

– Tu m'offenses, dit l'autre en pâlissant, vraiment, là, tu m'offenses ! »

Et sa main retomba, comme inanimée, sur la table.

« Je vous demande pardon, fit Besnik.

– C'est comme ça que commence la déchéance d'un homme, grommela l'aviateur en fixant la table d'un regardhagard. On l'invite à une réception et on l'atteint dans sa dignité.

– Je vous demande pardon, répéta Besnik. Je n'ai pas voulu vous offenser. »

L'autre remplit son verre et l'avala d'un trait.

« Satan, murmura l'aviateur à part soi, Satan, mon frère, pourquoi me blesses-tu ? »

À toutes les autres tables, les convives continuaient de manger et boire dans un bourdonnement confus de voix, de tintements de verre, de porcelaine et de métal. On entendait de la musique.

« J'éprouve les meilleurs sentiments, à ton égard, reprit l'aviateur après un silence. Si je t'ai dit ça, c'est que je ne voudrais pas qu'il vous arrive

malheur. Là où vous êtes, vous êtes encerclés par les fauves impérialistes. Ils attendent que vous vous écartiez du troupeau. Et puis il n'y a pas que les dangers de l'impérialisme... Tu comprends ce que je veux dire ?

– Il y a aussi le danger qui vient de vous ? lança Besnik, son regard toujours rivé sur lui.

– Ah ! comme tu prends en mauvaise part tout ce que je te dis. Mais parlons franchement. Il est fâcheux que des tragédies se produisent au sein du camp. Parfois, les passions excessives engendrent de grands drames. Comment pourrais-je mieux t'expliquer ça ?... Il y a un moment, nous parlions de vol... » Il se tourna complètement vers Besnik, et, écarquillant les yeux à faire peur, il poursuivit : « Crois-tu que j'aie tué quelqu'un ? »

Besnik haussa les épaules.

« Bien sûr que oui, répondit-il. Vous avez été aviateur. Il a même pu vous arriver d'anéantir une ville entière.

– Non, non, pas à la guerre, fit l'autre en agitant vivement la main. J'ai tué quelqu'un en temps de paix. Il y a deux ans de ça. Oui, moi, l'aviateur Sergei Romantchevski, héros de l'Union soviétique, qui suis invité cesoir à ce dîner de l'anniversaire de la révolution d'Octobre, moi, un ancien cadre du Parti et de l'État, j'ai donné l'ordre il y a deux ans, précisément le 17 octobre, à seize heures vingt, de tuer quelqu'un ! »

Il saisit Besnik par les épaules comme s'il avait craint de n'être point cru.

« Et c'était un type merveilleux, reprit-il, un des hommes les plus merveilleux que j'aie connus de ma vie. Sa seule faute consistait dans son grand, son noble désir de voler. Oui, de voler. Et je l'ai fait tuer parce qu'il voulait voler. »

Besnik écoutait, stupéfait.

« Tu me regardes d'un air incrédule ? Et pourtant, hélas, ce que je te dis est vrai. C'est une histoire que je n'arrive pas à chasser de mon esprit. Elle tournoie, tournoie constamment autour de moi » – et, de la main, il dessina presque un cercle autour de lui. Le gros homme chauve qu'il avait à son côté s'écarta en le considérant avec effroi et mépris. «Elle tournoie partout, sur les tables, dans les salles illuminées, sur les places, aux carrefours, elle

cherche à se détacher de moi, à se poser quelque part, mais elle ne peut pas, elle ne peut absolument pas ! »

Besnik ne comprenait goutte à ce qu'il disait. Il eut le sentiment que son voisin délirait.

« Non, je ne suis pas ivre, dit l'aviateur, et mes nerfs ne flanchent pas. J'ai bombardé de grandes villes. Je vois encore leurs ruines. Elles agitaient au-dessous de moi leurs noirs mouchoirs de fumée, l'air de me dire : "Que nous as-tu donc fait, Sergueï !" Et je les ai survolées en y semant à nouveau la mort. Tu es encore jeune, tu n'as pas encore bombardé de villes. Tu n'as pas encore vu leurs mouchoirs de deuil. Et pourtant, crois-moi, je n'ai jamais éprouvé de remords. Je me battais pour le communisme. Tandis que lui, c'était différent. Je ne peux paschasser de mon esprit son long tournoiement au-dessus de l'aérodrome. On aurait dit un fantôme.

– Un incident mécanique ? demanda Besnik pour l'aider à raconter enfin ce qui l'obsédait.

– Non, fit l'aviateur. Ça n'a pas été un incident mécanique. » Il grimaça un sourire. « C'était le meilleur technicien de l'aérodrome militaire dont j'étais le commandant. Un technicien consommé. Il connaissait les avions aussi bien, sinon mieux, que leurs propres constructeurs. Tous en convenaient. Mais, tout à coup, un beau jour, il prit un air morose. Il se renfrognait de jour en jour et nous ne comprenions pas pourquoi. Nous avons mis ça sur le compte de quelque souci intime. Il avait une fiancée. Nous avons supposé qu'il y avait de l'eau dans le gaz, chez eux. Mais il devenait de plus en plus sombre. C'est plus tard seulement, quand on a découvert le petit cahier de notes qu'il tenait, que tout s'est éclairci. Lui était brusquement venue la passion de voler. Je te l'ai dit, c'était un brillant technicien, mais il n'avait rien d'un aviateur. Et pourtant il tenait absolument à faire ce qui ne lui était pas donné : voler. Ne fût-ce qu'une seule fois : une seule ! Et voilà que cet après-midi du 17 octobre, après avoir achevé le contrôle d'un avion, il a soudain sauté dedans, comme sur le cheval de la Mort, et il a décollé. Je m'en souviens très bien, le temps était couvert. Des nuages flottaient, immobiles, dans le ciel. Tous, alarmés par son geste imprévu, nous le suivîmes des yeux. C'était un style de vol bizarre, un style correct, oui, et pourtant... je ne sais comment dire... glacé... quelque chose qui laissait l'impression qu'on a... comment dirais-je... à la lecture d'un texte

latin... Alors je me suis mis moi-même en contact radio avec lui. Je ne lui ai pas fait de reproches, je ne lui ai même pas exprimé ma surprise de le voir voler. Il était comme ivre. Il poussait des cris de joie, il exultait. Tout semblait bien marcher. Et, de fait,tout marchait bien. Et voilà que, finalement, il a annoncé qu'il allait atterrir. Comme tu voudras, lui ai-je dit avec douceur. Il a décrit un large cercle autour de l'aérodrome, mais sans s'y poser. Au second tour, sa voix était devenue plus inquiète. Je lui ai donné quelques conseils sur un ton rassurant. Il a tenté une nouvelle fois d'atterrir, mais en vain. L'avion est passé en rase-mottes au-dessus de nos têtes. Ce manège s'est répété plusieurs fois. C'était une sorte de danse de la mort. Visiblement, il avait perdu l'esprit. Il divaguait. Nous étions tous blêmes. Nous vivions un cauchemar. Mon corps ruisselait d'une sueur froide. Là, près de nous, étaient alignés les autres avions, les citernes, les installations de radar. D'un instant à l'autre il pouvait s'écraser sur tout cela. Son vol devenait de plus en plus dément. L'appareil se transformait peu à peu en monstre volant. Il fallait agir, agir vite, sans pitié, cruellement. J'étais le commandant et c'est à moi qu'il appartenait de décider. À moi seul. Je me suis mis en contact avec la DCA de l'aérodrome et j'ai donné le seul ordre qu'il m'appartenait de donner. Il est passé encore une fois au-dessus de nos têtes. Ce devait être la dernière. Les autres ont baissé la tête pour ne pas le voir. Moi, je l'ai vu. Nos pièces l'ont atteint dès qu'il a eu franchi les limites de l'aérodrome. L'avion s'est enveloppé d'un nuage de fumée comme d'un noir linceul, puis est tombé. C'était fini. »

Besnik continuait de fixer un point de la table. De tous côtés montait par vagues le bourdonnement régulier de la salle. Une voix, un rire venait se plaquer à la surface, y flottait parfois comme l'écume sur les flots. Puis le brouhaha s'uniformisait à nouveau.

L'ancien aviateur hocha un moment la tête.

« Voilà son histoire, dit-il lentement, et la mienne en même temps, ajouta-t-il l'instant d'après. Il était très bien à terre. Mais, subitement, il a été envoûté par le ciel, etle ciel l'a tué. Sa tombe est là-bas, à la sortie de l'aérodrome... »

Besnik restait de marbre. Dans ses yeux brillait une lueur glacée.

« Vous menacez de nous descendre ? » fit-il en fixant son regard limpide sur l'aviateur.

L'autre approcha son visage rendu blafard par l'excès de boisson.

« À regret, mon frère. À regret », dit-il d'une voix maintenant éraillée.

Besnik le considéra avec haine.

« Pas moi, ajouta l'aviateur. Je ne ferais jamais ça une seconde fois. Mais d'autres pourraient bien le faire... »

Il était complètement ivre...

***

À la table principale, Khrouchtchev leva son verre à la santé des Premiers secrétaires des Partis des pays socialistes. La musique, placée quelque part sur le balcon, entonna une marche. Tous tendirent leur verre pour trinquer avec lui, puis il se rassit. Ils étaient autour de lui, et lui était au milieu d'eux : Gomulka, Dej, Ulbricht, Novotny. Un peu plus loin, les autres, regroupés comme à l'habitude autour de la table commune.

Khrouchtchev avait un peu bu et ressentait comme une légère ébriété. C'était un trouble agréable, un brouillard généreux qui permettait, derrière son voile, toutes sortes d'associations d'idées. Voilà, c'était la Cène, et autour de lui étaient assis ses apôtres. Lequel d'entre eux me trahira après-demain à la réunion ? se demanda-t-il. Son regard glissa vers la droite, entre les assiettes et les bouteilles, s'arrêta un instant sur les mains de Kossyguine, puis se leva obliquement vers le visage d'Enver Hodja. C'était le seul à table dont le regard était resté constammentassombri. Trente deniers, songea Khrouchtchev. (Combien de roubles ça ferait ?) Avec ces mots-là on pouvait forger une jolie phrase à effet : « Et ils se vendirent à l'impérialisme pour trente deniers ! »

Du coin de l'oeil, il continuait d'observer Enver Hodja qui ne s'était pas départi de son expression figée d'agacement. Celle-ci coulait sur la table, glissait vers lui, lui gâchait sa soirée. Comme allait-il agir avec lui ? Ce soir, il était presque silencieux. Par moments seulement, il échangeait quelques

mots avec Thorez. Cela, uniquement pour des raisons de langue. Ils parlaient ensemble le français. C'était le seul des Premiers secrétaires des pays socialistes à ne pas savoir le russe. Il disait ne pas pouvoir se faire aux caractères cyrilliques. Soyez attentifs aux Premiers secrétaires que vous n'avez pas nommés vous-même, lui avait dit un an plus tôt un philosophe communiste de Ceylan. Avec eux, il convient d'user d'un autre langage. Comment vais-je faire avec lui ? se demanda Khrouchtchev pour la troisième fois. Comment ferai-je après-demain pour l'empêcher de redresser la tête ? L'espace de quelques secondes, le regard de Khrouchtchev s'arrêta sur les doigts dépourvus d'ongles de Kadar, qui levait son verre. Ils se sont vendus à l'impérialisme pour trente deniers... Eh bien, se dit-il, il faut aviser avant qu'il ne soit trop tard.

***

La réception se prolongeait. Les convives, qui s'étaient maintenant levés de table, allaient et venaient dans les salles, grappillaient des fruits, prenaient un café debout, formaient de petits groupes plus ou moins nombreux qui se volatilisaient pour se reformer aussitôt comme les plantes de contes de fées. La musique jouait sans désemparer.

Besnik venait de quitter l'aviateur et cherchait dans la foule mouvante les membres de sa délégation, quand l'autre réapparut devant lui. Il avait un général à ses côtés.

« Où étais-tu, mon frère ? Je te cherchais, dit l'aviateur tout joyeux. Je veux te présenter à un ami à moi, le glorieux commandant Jéleznov. »

Le général inclina la tête. Sur les pommettes de son visage oblong, typiquement russe, se répandait une radieuse rougeur. C'était comme une nuance particulière du pourpre, tout à fait différente de la rougeur de l'exaspération ou de la honte, un pourpre d'apparat qui ne pouvait apparaître que dans les soirées de ce genre.

« Lui aussi est dans notre cas, mon frère, dit l'ex-aviateur ; sa gloire est restée derrière lui, quelque part dans les plaines d'Allemagne. Tu as entendu parler des collines de Zeel ? Tiens, lui a traversé cet enfer. Et maintenant on

l'invite à des dîners. » L'aviateur se mit à fredonner : « Où sont les collines de Zeel... »

Le général sourit. Les coins de ses yeux étaient humectés de sueur, d'une sueur solennelle, elle aussi, comme la rougeur de ses joues. Des décorations et des rubans de médailles constellaient presque toute sa poitrine. Au-dessus était épinglée l'étoile des héros de l'Union soviétique.

Les yeux clos, l'aviateur continuait de fredonner. Besnik en profita pour tendre la main à Jéleznov et disparaître dans la foule.

Une minute plus tard, il retrouvait quelques-uns des siens. Parmi eux se trouvait Jordan.

« Où sont passés les autres ? » demanda-t-il à voix basse à l'un des sténographes.

Ils semblaient avoir tout juste débattu de quelque chose et avoir constaté leur parfaite unité de vues.

« Voilà ces oiseaux qui tourniquent encore autour de nous.

– Faites comme si vous ne les remarquiez pas », recommanda celui qui était membre de la délégation.

Il porta une cigarette à ses lèvres et tira son briquet de sa poche.

Près d'eux, sur leur droite, s'était arrêté le maréchal Tchouïkov en compagnie de trois ou quatre généraux. Ils regardèrent dans leur direction. Tchouïkov dit quelque chose qui fit s'esclaffer ses compagnons. Puis ils braquèrent à nouveau leurs regards vers eux. À ce moment, Tchouïkov héla un autre maréchal qui passait. Les généraux et lui se saluèrent, Tchouïkov prononça encore quelques mots et tous tournèrent derechef la tête vers le petit groupe.

« Tu es au courant ? Il paraît qu'une nouvelle grande puissance est née ! » dit Tchouïkov à voix forte à l'autre maréchal en lui désignant du menton le petit groupe. Il avait prononcé le mot *vielikodierjavyé*[1] avec une intonation particulière et, soit à cause de son visage bouffi, soit parce que le terme contenait de nombreux yods, Besnik eut la sensation que ce mot dégoulinait de graisse.

Les maréchaux et les généraux se mirent à rigoler.

« Tu te sens nerveux ? demanda Jordan à Besnik.

– Un peu. »

Jordan sourit.

« Je te comprends. C'est la première fois. »

Ils déambulèrent parmi les invités. De tous côtés, comme des embruns, rejaillissaient sur eux des bribes de conversation. La Corée est très belle, au printemps... Venez, nous vous attendons... Durant tout l'automne, je me suis senti patraque, j'ai un ulcère... Non, non, non... Mille fois non !... (Des mots dans une langue étrangère, peut-être en hindoustani...) Naturellement, vous pouvez venir aussi en été, mais au printemps tout est plus beau...(Des mots en espagnol...) Les Soviétiques se réjouissent beaucoup de vos succès... Le Conseil d'entraide économique, oui, à la réunion du Conseil d'entraide... Vous pourrez donc être à nouveau hospitalisé à la clinique du Kremlin... (Langue monosyllabique...)

« Vorochilov », chuchota Jordan en montrant de la tête un petit homme au visage passe-partout. Puis ils aperçurent Ilia Ehrenbourg parlant à une vieille femme avec la moitié de sa bouche, l'autre moitié étant occupée par sa pipe.

« Comme on reconnaît ceux qui sont invités ici pour la première fois, souligna Jordan. Tiens, regarde-moi ces mines réjouies, là-bas.

– Moi aussi, je suis là pour la première fois, répliqua Besnik.

– Nous sommes des étrangers, dit Jordan, ce n'est pas la même chose. »

Besnik observa ceux sur qui Jordan avait attiré son attention. Ils avaient un visage béat et l'on devinait d'emblée que les nerfs qui commandaient les mouvements de leurs paupières, l'irrigation sanguine à leurs joues et leur élocution étaient déréglés.

« Tout comme on reconnaît ceux qui viennent ici pour la dernière fois », reprit Jordan.

Mais, cette fois, il ne désigna personne.

« Moi, fit Besnik, je viens ici pour la dernière fois.

– Je te l'ai déjà dit, nous sommes des étrangers, insista Jordan. Un soir, à une réception, j'ai vu Fadeïev, c'était peu avant son suicide... »

Besnik l'écoutait attentivement. Ils revenaient à présent sur leurs pas. Par quelques mesures caractéristiques, l'orchestre annonça qu'on avait levé un toast quelque part dans la salle.

« Un toast en fanfare, dit Jordan. Voilà qui est bien dans le ton pour un château. Pas vrai ? »

Besnik ne savait quoi lui répondre.

« Un château, murmura Jordan. Des dizaines de milliers d'individus rêvent d'y être conviés. » Il approcha les lèvres de son oreille. « Ceux qui entrent ici un jour ne veulent plus en ressortir », poursuivit-il.

Dva Rima padocha. Besnik se souvenait du début de la prophétie du moine en ancien russe : A *trietij stoït*, a tchetviortomou nié *bisti*[2]. Il pencha la tête vers celle de Jordan et lui articula ces mots. L'autre le regarda, interdit :

« Tu connais le slavon ? »

Besnik hocha affirmativement la tête.

Tout autour d'eux continuaient à pleuvoir des gouttelettes de conversations. Une certaine sensualité s'insinuait en douce çà et là dans la soirée. Passèrent les rhapsodes d'Asie centrale vêtus de leurs costumes nationaux.

Besnik sentit quelqu'un le prendre par le bras. Il fit brusquement volte-face. C'était l'aviateur. Il avait une mine de papier mâché.

« Je vous cherchais, dit-il, où aviez-vous disparu ? »

Besnik grommela quelque chose entre ses dents. Jordan les observait, impassible.

« Je ne t'ai pas parlé de sa tombe, dit l'aviateur.

– Mais si, si, répondit Besnik, vous m'avez précisé que vous l'aviez enterré à la sortie de l'aérodrome.

– Je t'ai parlé de sa fiancée ? Non, je ne t'en ai rien dit. Il était fiancé. Elle est venue fleurir sa tombe deux fois par an. Deux fois par an. Quelle femme ! »

Besnik fit quelques pas dans l'espoir de se débarrasser de lui. L'aviateur lui emboîtait le pas en murmurant :

« Des tombes, des fleurs. On aurait dit un opéra ! »

***

Ils continuaient de se propulser lentement à travers le flot des invités. La musique jouait toujours. Un certain nombre de participants d'un certain âge, surtout des femmes, étaient assis dans les fauteuils et les canapés disposés sur les côtés, et regardaient aller et venir la foule.

Finalement, Besnik et Jordan rencontrèrent un autre groupe de compatriotes. Ils se mirent à deviser à voix haute cependant qu'autour d'eux têtes, cous, épaulettes, parures, bustes flottaient comme autant de morceaux d'épaves à la dérive.

Besnik eut la sensation que quelqu'un les fixait. Il se retourna lentement et croisa les yeux de Jéleznov. De grands yeux glacés avec, au milieu, comme un puits impavide. L'autre ne le reconnut pas, mais n'en continua pas moins d'observer fixement le groupe.

C'était comme un regard d'intimidation. Ayant une nouvelle fois tourné la tête pour vérifier si Jéleznov était encore là, Besnik l'aperçut, entouré à présent par quatre autres militaires. Eux aussi lorgnaient dans leur direction. Il s'agissait du général Tatarov, du général d'armée Krasnopolski, du commandant des forces de parachutistes Staroïsiski et du maréchal Iakoubovski.

Leur petit groupe ne cessait de grossir. Ils chuchotaient, lançaient des regards, souriaient, s'interrogeaient, puis se remettaient à fixer les représentants albanais. Tour à tour vinrent se joindre à eux les maréchaux

Térekhan, Gretchko et Starozimni, puis le contre-amiral Kallmoukov, le commandant de l'artillerie Ivanov, le haut responsable des armes balistiques Korolevski, l'amiral Kourganov, les maréchaux Orlov, Toïanovski, Sviatoslavov et Koutchoum.

Apparemment, ils se rendirent bientôt compte qu'ils formaient un groupe trop nombreux, car une partie s'en détacha. À cet instant, d'un autre côté survinrent les amiraux Bénediktov et Slavski, de la flotte de la mer Noire. Peu après, le général Atamanov, commandant du 53e corps de blindés, le général d'armée Krestonostev et le contre-amiral Znamienski vinrent eux aussi stationner là. Dans leur sillage glissèrent, comme aspirés par un tourbillon, les généraux Pobiédonochev, Pilni et Qor-Chilamun, suivis des maréchaux Tsarkii, Korchoum, Koniev et Podmogilni.

« L'empire montre les dents », dit une voix parmi le petit groupe des Albanais.

Besnik se dressa à nouveau sur la pointe des pieds pour mieux voir dans la direction où, aux dires de l'un d'eux, était censé se trouver Enver Hodja. Il chercha parmi la multitude de têtes, mais ne l'aperçut pas.

Le tourbillon ne se relâchait pas. Ils surgissaient à l'horizon, se faufilaient, tournoyaient. Leurs yeux flamboyaient d'un feu intérieur. Leurs mouvements giratoires étaient harmonieux, comme accomplis dans un état d'extase. Dans leurs évolutions, les terminaisons en « ov » et en « ski » de leurs patronymes flottaient sur eux comme des écailles ou des nageoires.

Les rhapsodes d'Asie centrale se dirigèrent vers l'estrade où était installé l'orchestre.

« Shah-name – Shah-name », fit un invité fin saoul.

Besnik eut l'impression qu'une voix, derrière lui, s'exprimait en slavon. Il tourna la tête, mais ne vit personne. En vérité, il aurait aimé converser avec quelqu'un dans cette langue. Jamais il n'avait eu l'occasion de le faire.

Un rase-mottes qui mâchonnait comme du chewing-gum l'air de *l'Internationale* vint heurter légèrement son coude droit.

Un type articula quelques mots dans un idiome inintelligible.

« Et ceux-là, où vont-ils ? » interrogea un autre d'un air presque terrifié en désignant les conteurs des déserts du Sud qui fendaient la foule, le visage verdi par la boisson.

***

À l'approche de l'aube, Besnik était encore plongé dans un sommeil agité. La soirée au Kremlin avait été harassante et il revoyait tour à tour plusieurs variantes du même rêve. Des rats dévoraient le blé dans une plaine déserte couverte de poussière mais revêtue par endroits de parquet. Çà et là, les rongeurs furetaient dans les failles du plancher. À côté se trouvaient des militaires de haut rang, surtout des maréchaux, qui scrutaient un point dans le lointain, au-delà des confins de la plaine. Ils contemplaient des chars et des camions-citernes noirs rangés en une longue file. Les tanks, les camions et les affûts de canon étaient peu à peu déformés par la peste, cependant que les militaires couvaient cette étendue d'un regard consterné.

Le lever du jour jetait sur son rêve un trouble éclat de chaux.

1 En russe : grande puissance *(NdT)*.

2 En ancien russe : Deux Rome sont tombées, la troisième tient debout, il n'y en aura pas de quatrième (NdT).

OceanofPDF.com

3

C'était une journée glaciale. À l'horizon, des skieurs surgissaient comme des météores pour s'éclipser aussitôt. La villa était tranquille. On venait de recevoir copie d'une communication que les Soviétiques avaient transmise aux Chinois tard dans la nuit. Une rencontre entre Enver Hodja et Khrouchtchev devait avoir lieu. Le personnel auxiliaire de la délégation, retiré dans les diverses pièces, travaillait en silence. Le personnel technique faisait de même.

Du ciel tombait sur la terre une lumière oblique, tel un regard torve.

Une grande voiture noire pénétra dans l'enceinte de la villa. Absorbé, Besnik ne l'entendit pas. Il ne releva la tête que lorsqu'un sténographe fit irruption dans le salon et dit :

« Une voiture, une Zim ! »

Besnik tendit la tête vers la fenêtre et aperçut la limousine. Un homme de haute taille, enveloppé dans une pelisse, en descendit. À ce moment, quelqu'un monta l'escalier rapidement.

Un instant plus tard, l'homme à la pelisse entra en pesant lourdement sur le parquet du salon.

« Bonjour, dit-il en russe.

– Bonjour », répondit Besnik.

Il avait déjà vu cet homme au dîner du Kremlin, à la table d'honneur.

« Je suis Andropov, je voudrais voir le camarade Enver », dit-il.

Besnik était perplexe. Ce nom lui faisait l'effet d'un nom connu, mais pas au point de justifier l'assurance avec laquelle celui qui le portait l'avait prononcé.

« Je vais vous annoncer », dit Besnik avec une certaine réticence. Puis, s'avisant qu'il devait se montrer un peu plus empressé, il dirigea son regard

vers un canapé dans un coin du salon. « Asseyez-vous, je vous prie », dit-il en tendant la main dans cette direction.

L'autre resta planté à l'endroit où il était. Besnik gravit l'escalier. Dans le couloir du premier étage, il tomba sur un des membres de la délégation.

« Andropov est en bas, dit-il.

– Je sais, fit l'autre. Dites-lui que le camarade Enver Hodja va descendre d'un moment à l'autre. Qu'il attende dans le bureau. »

Besnik acquiesça d'un hochement de tête et redescendit. L'homme à la pelisse se tenait devant une reproduction du *Retour de l'enfant prodigue* de Rembrandt.

« Le camarade Enver Hodja ne va pas tarder à descendre, dit Besnik qui avait involontairement baissé la voix. Si vous voulez entrer l'attendre dans cette pièce ?

– Merci, fit Andropov, j'attendrai ici. »

Il continua d'examiner le tableau.

Ayant entendu craquer les marches de bois, il se retourna brusquement. Enver Hodja descendait, seul. Andropov sourit et fit mine de se diriger vers lui, mais le visage figé d'Enver Hodja l'en dissuada.

« Je m'excuse d'être venu sans prévenir », commença Andropov.

Mais Enver Hodja l'interrompit :

« On m'a fait savoir ce matin que le camarade Khrouchtchev a exprimé le souhait d'avoir une entrevue avec moi demain à onze heures », dit-il avant même d'avoir descendu la dernière marche. Son regard se posaquelque part entre Andropov et Besnik. Pendant que Besnik traduisait, le sourire, qui s'était effacé un moment du visage du visiteur, l'éclaira de nouveau. Les traits d'Enver Hodja, par contre, restaient renfrognés. Une exaspération contenue semblait suspendue aux commissures de ses lèvres. « J'avais décidé d'accepter cette invitation, poursuivit-il, mais je viens de lire votre document dans lequel vous calomniez l'Albanie que, par surcroît, vous ne rangez même pas parmi les pays socialistes ! »

Andropov resta un moment interdit, puis écarta ses paumes ouvertes.

« Mais de quel document s'agit-il ? dit-il d'un air étonné.

– Vous faites semblant de l'ignorer? s'exclama Enver Hodja d'un ton qui blâmait manifestement la feinte surprise de son interlocuteur. C'est un document du Parti communiste de l'Union soviétique visant le Parti communiste chinois. »

Andropov laissa retomber ses mains. Sur son visage, l'étonnement avait cédé la place à une sorte de résignation chagrine.

« Je considère votre déclaration comme très sérieuse, dit-il d'une voix sourde.

– Très sérieuse, en effet, répondit Enver Hodja. Je vous prie de dire de ma part au camarade Khrouchtchev que ce n'est pas à lui de décider si l'Albanie est ou non un pays socialiste. » Et les yeux d'Enver Hodja se plissèrent : « Cela, c'est le peuple albanais lui-même qui en a décidé en versant son sang », ajouta-t-il. Puis, tournant le dos à son interlocuteur, il s'apprêta à remonter l'escalier.

Andropov fit un pas et tendit le bras comme pour agripper quelque chose qui lui échappait.

« Camarade Enver Hodja ! »

Ce dernier tourna la tête. Dans ses yeux brillait une lueur qu'Andropov estima mauvaise.

« Après-demain se réunit la conférence générale des Partis, dit Enver Hodja tout en continuant de gravir l'escalier ; le nôtre y définira sa position. C'est tout ; bonsoir. »

Andropov resta planté là, les yeux rivés sur l'escalier.

« Comment vais-je faire ? » se dit-il à voix basse.

Mais il aperçut Besnik et se rendit compte que celui-ci l'avait entendu parler tout seul. Il se retourna brusquement, gagna la porte et sortit.

Besnik s'approcha de la baie vitrée. Il était encore sous le coup de la stupeur. L'homme qui venait de sortir et qui se dirigeait d'un pas saccadé vers sa voiture, le chauffeur qui lui ouvrit la portière, la fumée que dégagea le tuyau d'échappement de la grande Zim noire, et l'auto elle-même, tout cela, séparé de lui par la double fenêtre (sans compter le givre qui faisait fonction de troisième vitre) et dépouillé de tout son, semblait quitter à toute allure le monde réel pour n'être plus, dès lors, qu'une succession d'images sur un écran aux dimensions sans cesse décroissantes.

La tranquillité régnait dans la villa. Les rares claquements de portes faisaient ressortir, par contraste, la profondeur du silence. Quelque part, du cabinet de travail du rez-de-chaussée, parvenait le crépitement monotone d'une machine à écrire. Les tapis rouges étendus partout sur le sol émettaient un reflet feutré.

Le sourd bruit de fond se poursuivit durant toute la matinée. Vers midi, ces sonorités timides, étouffées par les tapis, se turent à nouveau.

À cet instant, dans le jardin de la villa, pénétrèrent à la suite l'une de l'autre quatre grandes limousines noires. Besnik déjeunait quand le dactylo fit irruption dans la salle à manger pour lui dire qu'on le demandait d'urgence.Au salon, Mikoyan, Souslov, Kozlov et Andropov se débarrassaient de leurs manteaux.

Deux membres de la délégation albanaise descendaient l'escalier.

« Excusez-nous d'être venus sans prévenir, dit Mikoyan en leur tendant la main. Le camarade Enver Hodja est-il ici ?

– Oui.

– Nous sommes venus nous entretenir avec lui », indiqua Kozlov. Il sourit et fit un mouvement de la main comme pour dire : Y a-t-il quelque mal à cela ?

« Voulez-vous venir par ici ? » fit l'un des membres de la délégation.

Ils entrèrent dans le cabinet de travail où le dactylo rassemblait promptement ses feuillets.

Ils s'assirent autour de la table. Le troisième membre de la délégation albanaise les avait rejoints. La table était oblongue et, par sa forme même,

semblait prolonger l'attente. Les visiteurs gardaient leur regard fixé sur leurs mains ou sur un point proche de celles-ci. Finalement, Enver Hodja fit son entrée. Tous se levèrent et le saluèrent.

« Excusez-nous d'être venus sans vous avoir averti », répéta Mikoyan.

Enver Hodja fit un signe de la tête et s'assit. Lui aussi regarda ses mains. L'espace d'une seconde, les yeux de Besnik se portèrent machinalement sur l'un de ses boutons de manchette qui scintillait. À cette table de négociations, ce bouton était quelque chose d'insolite, comme l'était le visage de Zana qui, sans raison, jaillit comme un éclair de sa mémoire pour y replonger aussitôt.

Enver Hodja leva la tête.

« Je vous écoute », dit-il en se tournant vers Besnik. Ses yeux rencontrèrent le regard concentré de Mikoyan etle regard louche de Souslov, avec les multiples foyers qu'y créaient les épaisses lentilles de ses lunettes.

Mikoyan prit la parole le premier. Il fit observer que si quelqu'un avait parlé un an plus tôt de désaccord entre l'Albanie et l'Union soviétique, cela eût ressemblé aux propos d'un fou. Nous en serions restés abasourdis, soupira Mikoyan, mais Enver Hodja l'interrompit :

« C'est une hypothèse plausible, dit-il. Mais je ne juge pas opportun d'évoquer aujourd'hui l'éventuel étonnement que nous aurions éprouvé il y a un an. Mieux vaudrait entrer dans le vif du sujet. »

Enver Hodja attendit que Besnik eût traduit sa phrase, puis il indiqua qu'ils feraient bien de ne pas trop parler non plus par allusions. On pouvait parler plus concrètement .

La remarque était cuisante. Kozlov rougit. Dans les yeux profonds et vieillis de Mikoyan passa une ombre d'irritation à peine perceptible. C'était une irritation ancienne et recuite, à l'image de ses traits.

« Oui, dit Mikoyan, nous pouvons parler plus concrètement. »

Il ouvrit les mains, montrant ses paumes, et, fixant son regard sur Enver Hodja, poursuivit :

« Nous ne comprenons pas votre froideur envers nous. »

Avec le même geste, Enver Hodja répondit :

« Nous ne comprenons pas non plus la vôtre à notre égard. »

Mikoyan lança un regard à la dérobée à Souslov et Kozlov.

« Ce sont vos compatriotes qui ont commencé à mal se comporter avec les nôtres en Albanie, souligna Kozlov.

– À la base militaire commune de Vlorë, ajouta Mikoyan, vos militaires ne se conduisent pas bien avecnos ressortissants. De part et d'autre on est armé, et des incidents pourraient se produire.

– Puisque vous avez évoqué le premier la base de Vlorë, dit Enver Hodja, je tiens à vous dire que le contre-amiral que vous y avez désigné n'a que les insignes de sa fonction. »

Il ne s'attendait pas que le premier sujet de la discussion fût précisément ce contre-amiral de Vlorë, bien que son expérience lui eût appris qu'en ce genre d'occasions les points principaux sont presque toujours enveloppés d'un involucre de questions secondaires.

« Vous savez fort bien, dit l'un des membres de la délégation albanaise, qu'aux termes du contrat passé entre nos deux pays, le délai de la remise des sous-marins à nos autorités est échu. Or, votre contre-amiral invoque l'hiver et la mer agitée pour ne pas livrer les submersibles. »

Enver Hodja sourit.

« Il n'y a pas de quoi rire, dit Souslov. Nous sommes venus ici pour discuter sérieusement de parti à parti.

– En effet, opina Enver Hodja. Eh bien, allons-y. Je puis donc vous rappeler que vous nous avez menacés de nous exclure du pacte de Varsovie.

– Qui vous a menacés ?

– Gretchko. »

Les quatre se mirent à s'interroger du regard et haussèrent les épaules.

« Nous ne sommes au courant de rien, dit Mikoyan.

– Ces derniers temps, je vous vois souvent hausser les épaules, observa Enver Hodja. Bien sûr, c'est une manière facile de se justifier.

– Mais nous ne sommes au courant de rien ! répéta Mikoyan.

– Après Bucarest, reprit Enver Hodja, votre attitude à notre égard a changé du tout au tout. »

L'involucre commençait à se fissurer.

« À Bucarest, votre représentant s'en est pris inopinément à notre Parti », dit Kozlov.

Souslov dirigea les verres de ses lunettes vers celui qu'ils appelaient entre eux l'« homme de Bucarest », comme s'il n'en croyait pas ses yeux de le voir là en qualité de membre de la délégation albanaise.

« Il a suffi que nous osions vous contredire une seule fois à Bucarest pour que vous sortiez de vos gonds, fit remarquer Enver Hodja.

– Nous ferions bien d'adopter un autre ton dans nos discussions, dit Souslov.

– Ce qui importe avant tout, répliqua un des membres de la délégation albanaise, c'est que nous fassions preuve de franchise entre nous.

– Après la rencontre de Bucarest, souligna Enver Hodja, tout, dans nos rapports, a changé subitement. Votre ambassadeur...

– Nous allons le muter..., l'interrompit Mikoyan.

– Votre ambassadeur, reprit l'un des membres de la délégation albanaise, a demandé il y a quelques jours à nos généraux "de quel côté se rangerait l'armée".

– C'est un sot ! firent d'une seule voix Mikoyan et Kozlov.

– Votre ambassadeur est un sot, Gretchko parle de sa propre initiative : je ne comprends vraiment pas comment les choses fonctionnent chez vous ! » conclut Enver Hodja.

Mikoyan se croisa les mains.

« Même si nous étions malintentionnés, nous ne sommes tout de même pas si bêtes, dit-il. Quel intérêt aurions-nous à nous brouiller avec vous ? »

Enver Hodja hocha lentement la tête. Il reconnaissait là les propos d'un homme rompu aux négociations ardues. C'était un de ces moments où il semble que l'interlocuteur,feignant un accès de sincérité, baisse sa garde et attend d'être frappé. Au cours des pourparlers préliminaires du mois d'octobre précédent, en soulevant à deux ou trois reprises la question de savoir qui, de l'Albanie ou de l'Union soviétique, pouvait avoir intérêt à la dégradation de leurs relations, les Soviétiques avaient laissé entendre que ce pourrait être le cas de la partie albanaise qui semblait chercher des prétextes à livrer querelle. Ils avaient même fait quelques allusions voilées à l'impérialisme et à ses tentatives visant à diviser le camp socialiste.

« Que vous n'ayez pas intérêt à vous brouiller avec nous, je veux bien le croire, dit Enver Hodja, mais ce n'est pas là un argument qui prouve votre bonne foi. En outre, je ne conçois pas que dans des discussions entre partis, on puisse recourir à ces raisonnements de marchands.

– Nous avons essayé tous les types de raisonnements, intervint Kozlov.

– Pour ma part, je n'accepterai jamais de discuter comme un marchand », insista Enver Hodja.

Mikoyan regarda Kozlov du coin de l'œil. Souslov aussi. Son long visage et ses yeux qui, derrière les grosses lentilles de ses lunettes, semblaient pris dans des rets par une infinité d'ellipses concentriques, reflétaient une tristesse glacée.

Mikoyan posa placidement son regard sur Enver Hodja.

« À trois ou quatre reprises, dit-il, nous vous avons invités à vous expliquer avec nous, mais vous avez refusé. »

Enver Hodja s'attendait à cet argument. Les yeux de Mikoyan étaient immobiles, comme enfoncés dans deux anfractuosités à l'abri du vent. Quatre ans plus tôt, lorsqu'il s'était rendu à Moscou pour la fête de la Révolution, Enver Hodja avait été impressionné par l'expression particulièrede ces yeux qui évoquaient des fosses creusées à la fois par une

lassitude, un mépris et une amertume semi-séculaires. Ils prenaient un verre avec d'autres dirigeants soviétiques au buffet proche de la salle Guéorguievskaïa quand Mikoyan avait déclaré à la cantonade : « Dans quelques jours, je pars pour l'Autriche ». Molotov s'était mis à ricaner. Va, va, avait-il dit, va nous créer un nouveau gâchis, comme en Hongrie. Mi-plaisant, mi-sérieux, Enver Hodja avait alors demandé à Molotov : Pourquoi, c'est lui qui a causé ce gâchis en Hongrie ? Bien sûr que c'est lui, avait répondu Molotov. Pour qu'il y ait du gâchis, il faut bien que quelqu'un y mette la main. Mikoyan avait tourné posément la tête vers eux et c'est alors qu'Enver Hodja avait été frappé par son regard, s'étonnant de ne l'avoir jamais remarqué auparavant.

«Nous vous avons invités, reprit Mikoyan, et vous...

– Nous manquions de pain, intervint Enver Hodja, songeur, comme s'il reprenait un entretien interrompu. Nous n'avions du pain que pour quinze jours. Nous vous avons demandé cinquante mille tonnes de blé. Nous avons attendu vainement, un mois et demi, votre réponse. Nous avons alors été contraints d'en chercher en France. Le représentant d'une firme française est venu aussitôt pour prendre le vent. À sa descente d'avion, il a demandé pourquoi nous n'avions pas acheté de blé à l'Union soviétique. L'Union soviétique, a-t-il dit, en vend à une foule de pays. Par égards pour votre réputation, nous lui avons caché la vérité. Voilà comment vous avez agi. Vous avez eu le cynisme de nous menacer de nous affamer !

– Notre ministère du Commerce extérieur est truffé de technocrates qui ne comprennent rien à la politique, lâcha Mikoyan.

– Et je me suis alors souvenu, enchaîna Enver Hodja, des propos du camarade Khrouchtchev lors de sa visite en Albanie : "Ne semez pas de blé, m'avait-il dit. Plantezdes arbres fruitiers, des vignes. Pour ce qui est du blé, nous vous en fournirons. Combien de blé par an produit l'Albanie ?" m'avait-il demandé. Quand je lui ai cité le chiffre, il s'est mis à rigoler et a répondu : "Les rats à eux seuls en dévorent autant dans nos silos !" » Les traits d'Enver Hodja exprimaient à présent de l'irritation. Ses yeux, ses pommettes étaient pris d'un léger frémissement : « Et lorsque nous avons été amenés à demander une fraction de ce blé que mangent les rats...

– Allons, voyons, je pense que ça n'était là qu'une boutade, intervint Mikoyan.

– C'était peut-être une boutade avant notre demande. Mais ce n'en était plus une après. Ce n'était plus qu'un cynisme odieux.

– Si nous parlions sur un autre ton ? répéta Souslov.

– Il n'y a pas de cynisme là-dedans, reprit Mikoyan. Si le camarade Khrouchtchev a dit que les rats chez nous mangent autant de blé qu'en produit l'Albanie, cela doit être compris le plus simplement du monde et sans aucun sous-entendu. Nous sommes un grand pays et les bonnes comme les mauvaises choses se trouvent chez nous à profusion. Nous avons profusion de rats, comme nous avons profusion de blé.

– Et profusion de généraux ! l'interrompit Enver Hodja. Nous les avons vus, à la soirée du 7 novembre.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? questionna Kozlov.

– Je veux simplement dire que nous avons vu beaucoup de généraux à la soirée du 7 novembre, reprit Enver Hodja.

– Si nous parlions sur un autre ton ? » insista derechef Souslov.

Mikoyan soupira.

« N'ergotons pas sur des vétilles, dit-il. Ce sont là de petits malentendus et il ne faut pas qu'ils engendrent degros différends. La boutade du blé, la boutade des peupliers... Car, si je ne me trompe, le camarade Khrouchtchev a aussi lancé une boutade sur les peupliers... »

Enver Hodja se souvint confusément que quelque chose avait été dit à propos des peupliers, mais il ne se rappelait plus exactement quoi. À l'heure qu'il est, les peupliers sont dépouillés de leurs feuilles. Cette pensée traversa nonchalamment son esprit. Était-il possible que tout eût commencé si naturellement, si insensiblement, comme la venue de la nouvelle saison ? Il y avait dans ces entretiens quelque chose du jaunissement et de la chute des feuilles. Tout se fanait, tombait. On sentait l'approche du gel.

Mikoyan posa ses deux mains à plat sur la table et poussa à nouveau un profond soupir.

« Nous vous avons aidés de très bonne foi, dit-il, nous voulions que l'Albanie devienne un exemple pour les pays arabes en Méditerranée. Pour nous, comme je l'ai souligné l'autre fois, c'était une question primordiale sur le plan théorique.

– L'autre fois, je ne vous ai pas interrompu, dit Enver Hodja, mais, comme je vous entends revenir là-dessus, je vous dirais que je ne comprends toujours pas votre raisonnement. Je ne conçois pas que l'on puisse parler d'un État comme d'un pavillon d'exposition internationale.

– Je crains que vous ne m'ayez mal compris, fit Mikoyan, et il fixa son regard sur Besnik.

– Non, au contraire, je vous ai fort bien compris, répliqua Enver Hodja. Mais vous devez savoir aussi bien que moi que le destin de certains petits peuples, en raison même des tragiques épreuves qu'ils ont subies, a pris une dimension et un poids tels que l'on ne peut les utiliser comme une illustration de ses propres thèses. Je suiscertain que vous, surtout, camarade Mikoyan, vous devez bien comprendre cela. »

Les yeux de Mikoyan, ses yeux tristes d'Arménien, se fixèrent un moment sur un point. Kozlov eut un petit mouvement de nervosité.

« Ne nous lançons pas dans la philosophie, objecta-t-il.

– Nous parlions théorie, riposta Enver Hodja sans accorder un regard à Kozlov. Les boutades du camarade Khrouchtchev sur le blé et sur les peupliers d'Albanie me rappellent les remarques d'un seigneur visitant de loin en loin ses domaines.

– Le camarade Nikita Khrouchtchev n'est pas un seigneur, dit Kozlov, il est le Premier secrétaire du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique. »

Enver Hodja lui lança un regard indifférent.

« Et à propos de philosophie, vous m'obligez à vous dire que je m'y entends mieux que vous en cette matière. »

Kozlov rougit.

Le regard d'Enver Hodja croisa celui d'Andropov.

« À la rencontre des ambassadeurs, reprit-il en s'adressant directement à lui, vous avez déclaré qu'il suffirait d'une bombe pour réduire l'Albanie en cendres. »

Cela lui était revenu à l'esprit tout à fait fortuitement.

« Parce que vous étiez mécontents de la tournure que prenait l'affaire de Berlin, expliqua Andropov.

– Je n'ai pas exprimé de mécontentement à ce sujet. Quand votre ambassadeur m'a demandé ce que j'en pensais, je lui ai fait part de mon opinion personnelle. »

Mikoyan intervint :

« Un de vos généraux a offensé nos militaires en leur disant que nous avions flanché, à propos de Berlin. »

Enver Hodja alluma une cigarette. Ce fut l'un des membres de la délégation albanaise qui répondit à saplace à Mikoyan. Pendant un moment, ils échangèrent quelques répliques. Malgré lui, Enver Hodja sentit son regard attiré vers la fenêtre. Il éprouva une légère surprise : dehors, il avait commencé à neiger. Aucun de ceux qui discutaient autour de la table ne s'en était aperçu. C'était une neige légère, vaporeuse, qui semblait être à peine sortie de sa léthargie, là-haut, dans les nuages, pour tomber, somnolente, les yeux encore remplis de rêves, sur la terre glacée. Une neige d'une extraordinaire beauté.

Les réparties se succédaient. Les propos échangés, les faibles reflets des lunettes de Souslov, la voix de l'interprète lui paraissaient maintenant lointains. Le camarade Khrouchtchev, disait l'un des membres de la délégation albanaise, a déclaré aux Chinois que les Soviétiques avaient perdu l'Albanie et qu'eux, les Chinois, l'avaient gagnée. Andropov tenta de donner une explication à cette déclaration. Lui-même était présent quand le camarade Khrouchtchev avait prononcé ces mots, et cela, à coup sûr, avait été dit sans mauvaise intention. Enver Hodja continuait de regarder tomber la neige. Quelqu'un avait perdu l'Albanie, quelqu'un d'autre l'avait gagnée. C'est ce que disaient des voix lointaines. Il sourit à part soi. Ce qui, en d'autres circonstances, lui aurait déjà semblé absurde, lui paraissait, maintenant qu'il contemplait la neige, encore mille fois plus saugrenu. Un

État peut être pris par l'hiver, recouvert par la neige, ou encore être la proie de la peste ou de la guerre, mais comment pourrait-il être gagné ou perdu par deux autres pays qui en étaient si éloignés, qui n'avaient aucun point de contact avec lui ? Qu'étaient cette table irréelle, ces voix brumeuses ? Les flocons de neige dessinaient des papillons, des trèfles de cartes à jouer, et il s'apprêtait à revenir de cette brève absence pour se mêler à nouveau à la discussion quand un des membres de la délégation albanaise exprima presque exactement sa pensée : Qui vous autorise à parlerainsi de notre pays ? Comment l'Albanie pourrait-elle se gagner ou se perdre comme un enjeu ? Andropov tenta à nouveau de fournir une explication. Lui-même était présent quand... Il...

La neige continuait de tomber. Elle tombait, là-bas, sur les monts de Çermenike, dans l'Albanie centrale, au cours des opérations ennemies de l'hiver 1944. Les Allemands cherchaient à capturer l'état-major général des partisans. Ils progressaient lentement sur les rudes versants pierreux, dans des aboiements continus. Le tambour des « ballistes » grondait sans relâche, comme dans un cauchemar. Il battait comme pour une chasse aux fantômes. Quant à eux, ils passaient de village en village, protégés par les volontaires de cette région couverte de combats, de neige, de chiens et de roulements de tambours. De quel côté se rangera l'Albanie ? La question avait été posée là-haut, à Çermenike, en anglais, dans une cabane de village, devant une longue table de bois. Le représentant de la Grande-Bretagne auprès de l'état-major général, son pied gelé déjà atteint par la gangrène, avait répété sa question en tournant vers Enver Hodja un visage ravagé par la douleur.

Le même langage, songea Enver Hodja ; cette question tournoie dans les airs comme une malédiction.

Il avait encore à l'esprit la vision des hauts plateaux d'Albanie qu'ils avaient survolés quelques jours auparavant. D'en dessous les nuages, les monts semblaient lui demander : « Comment as-tu pu te mettre en route, et où vas-tu par ce froid ? »

À une série de répliques acerbes avait succédé maintenant une relative modération. Ils reconnaissaient certains de leurs torts, ou pour le moins faisaient semblant. Kozlov lui-même, qui s'était tu pendant un bon moment après les propos cinglants lancés à son adresse, avait repris la parole. Peut-

être notre aide n'a-t-elle pasété suffisante ? Peut-être faudrait-il reparler de ces questions ? Oui, oui, il faut en discuter.

Discuter. C'était presque un mot magique qui semblait avoir été tout juste découvert, un mot on ne peut plus heureux, que tous prenaient plaisir à prononcer comme une formule salvatrice. Andropov répéta à nouveau qu'il avait été lui-même présent quelque part où l'on avait dit quelque chose qui n'avait pas, en réalité, le sens qu'on pouvait lui prêter à première vue. Il ajouta qu'il fallait aussi considérer la question des interprètes. Oui, oui, renchérirent les autres : les interprètes sont pour quelque chose dans tout cela. Naturellement, l'interprète... il existe même un dicton espagnol ou hindou sur la trahison des traducteurs. C'était une nouvelle trouvaille, et même, à cet instant précis où l'on se mit à évoquer les interprètes, à la table des négociations apparut le premier sourire. Timide, comme un chiche soleil d'hiver, il effleura d'abord les joues figées, puis le coin des yeux, et jusqu'à la surface glacée des lunettes de Souslov. C'était comme une vieille connaissance qu'ils n'avaient pas revue depuis longtemps et qui semblait maintenant leur dire : « Revenez à vous ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? » Pendant des années, ce sourire avait été présent à toutes les tables de négociations. Sans lui, on n'aurait pu envisager aucune rencontre, aucune séance, aucune signature d'accord, rien. Cette fois, il avait fait défaut et l'atmosphère avait été d'un froid si cinglant... Et voici qu'il était réapparu, c'était vrai, mais si faible que tous avaient conscience de devoir s'employer à le garder à tout prix accroché à leurs rides, à leurs yeux, à leurs lèvres. Car ils savaient bien que, s'il s'éteignait, il serait impossible de le rallumer. C'était comme le feu primitif qu'ils devaient entretenir au prix de très pénibles efforts. Leur visage leur faisait déjà mal, comme pris dans un étau. Pourtant, ilsacceptaient de souffrir. Ils exhiberaient fièrement leurs traits défigurés pour les besoins de la cause.

Mais l'illusion fut de courte durée. Il suffit que quelqu'un prononçât les deux premières syllabes du mot « Bucarest » pour que le sourire s'évanouît. Le froid et la grisaille s'installèrent de nouveau. Tour à tour, on mentionna la Yougoslavie, Béria, Koçi Xoxe. De part et d'autre, les répliques se refirent acerbes. Curieusement, Mikoyan se retira peu à peu de la discussion. Quelqu'un eut un mot vexant pour Kozlov. Cette fois non plus, Mikoyan n'intervint pas. Souslov émit encore une réflexion sur le ton de la discussion. Ils étaient las.

« Vous n'avez aucun autre point à soulever ? dit finalement Enver Hodja.

– Non, répondit Mikoyan, nous en resterons là pour aujourd'hui. Nous espérons vous revoir très bientôt.

– Peut-être », répondit Enver Hodja.

Peut-être, songea-t-il. Ils n'avaient abordé aucune ou presque aucune des grandes questions de fond.

Tous se levèrent et gagnèrent, à la file, le vestibule. Ils prenaient maintenant leurs manteaux. Un des membres de la délégation albanaise fit signe à Besnik de tenir son manteau à Mikoyan.

« Je vous remercie, dit celui-ci en passant son bras dans une manche. Staline n'aimait pas qu'on lui tienne son manteau, ajouta-t-il sans s'adresser à personne en particulier. Il trouvait que ça lui donnait un coup de vieux. »

Il coiffa son bonnet de fourrure et, boutonnant son manteau, ajouta plaisamment :

« Mais moi, j'accepte de faire mon âge ! »

Comme ils s'approchaient de la porte, Mikoyan prit gentiment Enver Hodja par le bras et lui souffla quelques mots. Enver Hodja chercha Besnik du regard.

« Peut-être serait-il utile que vous ayez une entrevue avec le camarade Khrouchtchev ? Il m'a prié de vous faire part de son désir de vous rencontrer. »

Enver Hodja demeura un moment impassible. Leurs regards se croisèrent posément. Dans les yeux de Mikoyan luisait une molle solennité. Enver Hodja inclina légèrement la tête.

« Je vous donnerai ma réponse demain, à la suspension de la séance.

– Merci, fit Mikoyan et, en sortant, il leva encore une fois la main. Au revoir, camarade. »

Au moment où la porte s'ouvrait, on entendit le bruit des moteurs mis aussitôt en marche. L'instant d'après, les voitures démarraient tour à tour et s'éloignaient dans la neige.

***

Le soir tombait. Après le départ des Russes, certains étaient restés au salon. Outre le sténographe et Besnik, qui se sentaient comme hébétés après la forte tension de la discussion, il y avait là Jordan, le dactylo, un des gardes d'Enver Hodja et deux experts du groupe qui logeait à l'hôtel de Moscou. Ceux-ci étaient arrivés durant les pourparlers.

Dehors, la neige frémissait. Au loin, par-delà l'étendue plate, des sifflements ténus glissaient, furtifs, comme des gémissements contenus. Besnik regardait, hagard, ce néant qui s'étendait derrière les vitres. Dans sa mémoire, c'est entre la neige mi-noire et mi-bleue que tentait de s'introduire la louve...

À cet instant précis, il eut la sensation que derrière lui quelque chose se mouvait, se tendait. Il tourna la tête et se leva aussitôt. Dans l'escalier, la main sur la rampe,descendait lentement Enver Hodja. Tous s'étaient dressés. Enver Hodja descendit la dernière marche.

« Asseyez-vous, leur dit-il en leur indiquant du geste le canapé. Asseyez-vous », et lui-même se dirigea vers un fauteuil.

Quelqu'un approcha de lui un cendrier et il y fit tomber la cendre de sa cigarette.

« Alors, comment ça va, camarades ? dit-il en posant tour à tour son regard sur chacun d'eux. Vous, je vous connais, vous aussi – il désigna Besnik de la main –, et vous aussi – le sténographe rougit. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant aux autres, vous m'excuserez, mais je ne crois pas que nous ayons déjà eu l'occasion de nous rencontrer. N'est-ce pas ?

– C'est vrai, camarade Enver, fit l'un des experts.

– Eh bien, nous allons faire connaissance, reprit Enver. Notre travail, ces jours-ci, ne sera pas facile. Nous aurons l'occasion de mieux nous connaître. Eh bien qu'en dites-vous, on prend un café ?

– Volontiers, camarade Enver.

– Envoie dire en bas qu'on nous serve du café », lança Enver Hodja à son garde.

Une nouvelle fois il les observa un à un. À cause d'un reflet de sourire qui semblait émaner de son for intérieur, son regard avait l'air lointain.

« Tu as l'air fatigué, dit-il à Besnik.

– Non, camarade Enver.

– Ne t'en cache pas. C'est toi qui as eu aujourd'hui la tâche la plus difficile.

Besnik rougit.

« Non, camarade Enver.

– Mais si, reprit Enver Hodja, rien de plus ardu que de traduire le dialogue de ce drame ; c'est plus difficile que de traduire Eschyle ! »

Le reflet de son sourire intérieur s'éteignit tout à coup dans ses yeux et Besnik eut l'impression qu'il leur disait du regard : Ne croyez pas que ma propre tâche soit aisée.

Il se fit un silence, fragile comme un vase fêlé. Pendant un moment, Enver Hodja garda les yeux baissés, braqués sur le cendrier. On percevait au-dehors les efforts du vent pour hurler.

« Demain s'ouvre la conférence », dit Enver Hodja comme se parlant à lui-même. Aucun d'entre eux n'était en mesure de rien dire. Leurs esprits, mis en situation d'attente, étaient devenus incapables de sécréter le moindre mot. « Je me souviens que, lorsque j'étais à l'école à Gjirokastër, l'hiver, quand le vent sifflait, là, comme maintenant, un camarade et moi, nous nous collions le dos contre un mur pour nous protéger de la bise, et nous restions là à parler interminablement du communisme. » Il tira une bouffée de sa cigarette. « Aujourd'hui, ce camarade n'est plus. Mais moi, je suis vivant, et je viens participer à ce drame que traverse le communisme. Je ne l'aurais jamais cru.

– Vous, camarade Enver, qui nous avez conduits..., se mit à débiter un des experts.

– Oh, pas de grands mots ! l'interrompit doucement Enver Hodja. Prenons plutôt ce café tranquilles. »

Une des Russes préposées au service apportait les tasses. Il acheva de boire la sienne.

Autour de lui, tous semblaient attendre qu'il reprit la parole. Il alluma une cigarette. Quand l'allumette s'éteignit, le silence se fit à nouveau.

« Non, il ne devait pas en être ainsi », répéta-t-il.

De l'extérieur montait le gémissement du vent, étonnamment proche.

Besnik tourna machinalement la tête vers la fenêtre et, au loin, dans les profondeurs de l'enceinte, entre le crépuscule et la neige qui tourbillonnait sans fin, il crut voir lagrosse louve noire glisser presque silencieusement. Ses yeux de feu effleurèrent le mur d'enceinte et les arbres espacés.

À la porte apparut un des gardes.

« Une Zim ! » dit-il.

Un des experts sortit. Ayant entendu la porte se rouvrir, Enver Hodja, sans tourner la tête, demanda qui c' était.

« Thorez, dit l'expert. Seul. »

Un instant après, Maurice Thorez fit son entrée. Il était effectivement seul. Il dit bonsoir, tendit la main à Enver Hodja et resta quelques secondes debout, face à lui. Il semblait quelque peu nerveux.

« Je voulais m'entretenir avec vous, finit-il par lâcher. Je m'excuse de ne pas avoir pu vous prévenir. »

Enver Hodja fit un geste de la main en direction de la porte entrouverte du cabinet de travail d'où les autres étaient sortis une heure auparavant.

Thorez se dirigea vers le bureau d'un pas rapide. Enver Hodja entra à sa suite et referma la porte derrière lui.

***

C'était la nuit des Zim noires. Les faisceaux de leurs phares tournoyaient sur l'enceinte de la villa, grimpaient aux arbres qui semblaient sortir de leur sommeil glacé, puis continuaient à fouiller la nuit comme pour débusquer encore autre chose, peut-être les grilles, peut-être la porte, puis, dès qu'ils les trouvaient, s'éteignaient subitement. Après Thorez vint Hô Chi Minh, puis un Africain, puis une personnalité scandinave. Tard dans la soirée rappliqua Kossyguine, puis, encore plus tard, passé minuit, quelqu'un qu'Enver Hodja ne put recevoir. Cette dernière Zim, avec l'inconnu à son bord, repartit en se faufilant comme un fauve entre les arbres et s'enfuit à vive allure sur la route noire.

OceanofPDF.com

4

Après avoir laissé leurs longs manteaux au vestiaire, les délégués entraient par petits groupes dans la salle Guéorguievskaïa. Presque tous portaient à la main de grosses serviettes noires qui, posées à la file sur la table démesurément longue de la conférence, contrastaient lugubrement avec les têtes chenues ou chauves de la plupart d'entre eux. Beaucoup avaient déjà commencé à les ouvrir ; ils en tiraient des papiers, puis en refourraient une partie à l'intérieur. À chacun de leurs gestes, la disposition des serviettes sur la table se modifiait. Tels des corps abandonnés, elles semblaient attendre de se voir assigner leur place définitive. Mais des mains nerveuses se tendaient à nouveau vers elles, et, férocement, presque aveuglément, leur ouvraient le ventre en écartant sans ménagements les fermetures à glissière, y cherchaient à gestes fébriles, comme avec panique, quelque chose que, semblait-il, elles ne trouvaient jamais tout à fait, car, même une fois ressorties de leurs entrailles (on se serait presque attendu à les voir ensanglantées), elles ne recouvraient pas leur calme et attendaient impatiemment l'occasion de fourrager à nouveau.

Tout le monde ou presque était là. Les micros, les cabines des traducteurs, les bas-reliefs couverts d'armoiries, de dates, de noms d'anciens ordres militaires, les portes conduisant au buffet, les fenêtres immaculées, tout paraissait jeter des regards obliques vers la table. On n'attendait plus que l'arrivée des Soviétiques.

Bon nombre des participants essayaient déjà leurs casques à écouteurs, et leurs têtes avaient pris avant l'heure un aspect difforme.

Ils firent enfin leur entrée. Khrouchtchev, à petits pas, se dirigea le premier vers le fauteuil laissé vacant au milieu de la table. La plupart des délégués se levèrent et se mirent à applaudir. Parmi les autres, on applaudit assis, ou on se mit debout mais sans applaudir, ou on sourit d'un air réjoui, ou on s'abstint de sourire sans pour autant afficher un air sombre. Un membre d'une délégation, dont tous les collègues applaudissaient assis, ayant eu un moment d'absence, fit mine de se lever, mais le camarade installé à son côté le tira par la veste. Enfin, les regards convergèrent vers

un petit groupe de délégués qui ne s'étaient pas levés et n'applaudissaient pas.

Tout cela ne dura pas plus d'une demi-minute. Finalement, ceux qui avaient applaudi debout comme ceux qui avaient applaudi assis, ceux qui s'étaient levés sans applaudir comme ceux qui n'avaient fait ni l'un ni l'autre, les moroses, les réjouis et les neutres, ceux qui avaient ôté leurs casques comme ceux qui les mettaient se calèrent sur leurs chaises. Devant eux, les taches de leurs serviettes évoquaient les plats d'un étrange et immémorial festin funèbre.

La conférence des quatre-vingt-un Partis communistes et ouvriers du monde entier avait entamé ses travaux.

***

Le vieux préposé au vestiaire était assis sur un tabouret devant la rangée de manteaux suspendus. C'était l'un des plus anciens employés à ce poste à l'intérieur du Kremlin. Depuis quarante ans, il était rivé au même endroit. Ses doigts avaient frotté des milliers de fois le métal des patères auxquelles il avait accroché jadis les manteaux deLénine, de Sverdlov, de Trotski, de commissaires du peuple dont la plupart n'étaient plus.

Tout au long de sa vie, il avait davantage été en contact avec les manteaux qu'avec les êtres humains. Suspendus à la file, privés de corps, ils avaient un aspect étrange. Dans les épaules affaissées, les manches raidies de ces vêtements d'où émanait encore un reste de chaleur animale après que leurs propriétaires s'en étaient dépouillés, il y avait toute la tristesse de la solitude, voire du trépas.

De la salle Guéorguievskaïa où se trouvaient maintenant réunis les propriétaires des vêtements, ne parvenait aucun son. Pas d'applaudissements, pas d'acclamations, pas de cris d'enthousiasme. Oui, vraiment, quelque chose avait dû se passer. Il contemplait, pensif, les manches roides comme pour chercher à deviner d'après leur aspect pourquoi, là-dedans, à l'intérieur de la salle, les bras ne se mouvaient pas, les mains n'applaudissaient pas.

Il avait dû se passer quelque chose. Quand il les avait vus rentrer à la file, après la brève suspension de séance, il avait noté sur leur visage comme une expression ahurie.

Il y avait eu bien d'autres congrès et plénums, toutes sortes de réunions solennelles et de conférences mondiales de ce genre ; pourtant, il ne se souvenait pas d'avoir jamais noté un tel silence. Au contraire. Quelquefois même, l'enthousiasme des délégués était si vif qu'ils sortaient aux suspensions de séance, les mains rougies à force d'applaudir et la voix enrouée d'avoir trop crié. En deux occasions, même, les mains de nombre d'entre eux avaient enflé et la dernière fois (il ne se rappelait plus à quelle réunion c'était), on avait fait porter près du vestiaire une espèce de grand baquet rempli d'eau salée dans lequel, au comble de l'émotion, le visage enflammé, à demi courbés, ils trempaient leurs mains gonflées, lesconsidéraient avec joie, certains même avec un air de reproche, cependant que le visage de tel ou tel autre exprimait une exaltation, telle que, si on ne lui liait pas les mains, se disait le vieil homme, sitôt de retour dans la salle, il se remettrait à applaudir jusqu'à ce que jaillît le sang.

Aujourd'hui, par contre, c'était le silence.

En vérité, il avait bien entendu rapporter quelque chose par ses collègues des autres vestiaires qui avaient happé un mot ou deux lorsque les délégués avaient ôté leurs manteaux. Mais il n'avait pas cherché à en apprendre davantage. Il était hiérarchiquement le premier employé du vestiaire. Il ne veillait qu'aux manteaux des membres du Bureau politique et des Premiers secrétaires de Partis communistes en visite au Kremlin : il ne lui seyait donc pas de poser des questions ni d'alimenter des ragots. Ses camarades du vestiaire des membres du Comité central pouvaient naturellement se permettre quelques mots de plus. Quant aux autres, ceux des ambassadeurs, par exemple, pour eux la question ne se posait pas, ils pouvaient cancaner comme des commères sans que personne ne s'en étonne.

Souvent, surtout au cours de réunions à caractère planétaire comme celle-ci, en regardant les manteaux pressés les uns contre les autres, il avait lui aussi, ancien révolutionnaire sept fois blessé durant la Guerre civile, rêvé de la Révolution mondiale. Il avait pensé que ces manteaux, pour l'heure paisiblement suspendus là, n'allaient peut-être pas tarder à être fouettés par les rafales et la poussière de la bataille, dans le sifflement des balles. Mais il

n'en fut rien. Les années passaient et les manteaux lentement vieillissaient sans s'en rendre compte, comme les hommes. Ceux qui étaient troués par les balles d'un attentat étaient rares (ces dernières années surtout, il n'y en avait plus guère), et les flammes et la fumée de laRévolution mondiale ne se levaient nulle part. Parfois, il sentait la morosité l'envahir et il se demandait si les manteaux des glorieux commissaires allaient continuer de vieillir ainsi. Ils vieillissaient, vieillissaient jusqu'à ce qu'un beau jour, subitement, à l'occasion d'un nouveau congrès ou plénum, le membre du Bureau politique se présentât avec un nouveau manteau. Ses mains à lui l'empoignaient avec une sorte de méfiance ; ce n'étaient plus le même poids, la même étoffe, les mêmes boutons ni les mêmes poches, qu'il connaissait si bien. Quelque chose avait changé. Il plaçait le nouveau manteau parmi les autres et, sans se l'expliquer, en éprouvait un serrement de cœur.

Mais les membres du Bureau changeaient très rarement de manteaux. Pour eux, en quelque sorte, la mode n'existait pas. Ceux du Comité central en changeaient un peu plus souvent. Quant aux ambassadeurs et à la multitude d'autres fonctionnaires de tout rang, on eût dit qu'ils n'avaient d'autre souci que de changer de manteaux. Quand il lui arrivait de traverser leur vestiaire, il trouvait presque indécent de tourner la tête. C'était pour lui comme s'il était passé à côté d'une file de femmes à demi dévêtues.

De la grand-salle ne parvenait toujours aucun éclat de voix. Pourvu, au moins, qu'il n'y ait pas de froid ! Jamais le pâle reflet des boutons métalliques ne lui avait paru aussi énigmatique et lointain. Il regarda la vieille horloge accrochée au mur. Il était une heure dix. Dans quelques minutes aurait lieu la seconde suspension de séance. Pourvu qu'il ne me soit pas donné d'être témoin d'un tel froid ! songea-t-il. Plutôt le tombeau !

***

Dans une salle au plafond bas et au sol couvert d'un tapis gris, située dans la partie la plus éloignée du gros immeuble de la Poste centrale, rue Gorki, les journalistes fumaient debout ou assis sur de petits fauteuils qui ressemblaient à des sièges de voitures. Il était presque une heure un quart et on ne leur avait encore rien transmis. C'était l'heure où avait généralement

lieu la seconde suspension de séance, et rien ne leur était encore parvenu. Sous l'éclairage glacé des tubes fluorescents, leurs visages paraissaient blafards. Il y avait là des correspondants des agences Associated Press, AFP, United Press, Reuter, Mena, Tanug, Ansa, DPA, des correspondants japonais, du Proche-Orient, d'Amérique latine, etc.

Les cabines étaient vides, leurs portes entrouvertes. Dans l'une d'elles seulement, un correspondant arabe était le dernier à dépeindre l'atmosphère de Moscou le jour de l'ouverture de la Conférence communiste internationale.

Le correspondant de l'AFP se tenait à l'écart dans un renfoncement, tout au fond de la salle. Il était las. Refroidissement... Division... La scission tragique que l'on attendait... L'incroyable... Le premier gel... La fissure... Morsure de titans... Faille... Rupture... Crise... Animosité... Requiem pour l'unité... Tous ces mots voguaient lentement, gauchement, comme des corps inanimés, dans son esprit. Mais il ne s'en inquiétait pas. Il savait qu'il suffisait qu'arrivât une indication pour que tous ces vocables se précipitent les uns vers les autres et s'alignent promptement en phrases brèves, incisives. Il suffisait d'une confirmation, d'une nouvelle confirmation de la brouille. Sitôt après son voyage à Tirana, il avait eu la chance d'être envoyé à Moscou justement en cette période. Seulement, il fallait qu'un fait concret vienne confirmer la brouille. Pourvu qu'advienne la minute tant espérée où il s'engouffrerait dans la cabine, décrocheraitle récepteur et dirait : Brouille... Schisme... Conflit de titans... Les mots voguaient de nouveau à leur guise dans son esprit. Il savait qu'à Paris comme à Londres, à New York, à Berlin, à Tokyo, à Tel-Aviv, des centaines de gens assis devant des téléscripteurs attendaient depuis des heures ces mêmes mots... scission... brouille... et, dans des bureaux de rédacteurs en chef, des salles de rédaction de journaux, des studios de stations de radio ou de télévision, une foule d'autres étaient là aussi à attendre ces mêmes mots... brouille... froid... On eût dit que le monde était survolté comme un circuit électrique à deux doigts de griller et qu'il ne pouvait espérer son salut que d'un subit refroidissement. Il lui vint à l'esprit que jamais on n'avait fait appel aux glaciers, aux pôles, aux basses températures.

Pourvu que ce froid soit confirmé, pensa derechef le correspondant français, et il alluma une autre cigarette, oubliant qu'il venait d'en laisser une tout juste entamée sur le rebord de la table. Ce serait une sacrée chance.

Quelques semaines auparavant, à Tirana où il avait été envoyé d'urgence, la rupture de l'unité communiste lui semblait encore le fruit de l'imagination des kremlinologues. Il se souvint de la dernière nuit de son séjour dans la capitale albanaise, quand il avait longuement erré sous la bruine par les rues quasi désertes. Dans nombre de cafés, on entendait de la musique. C'étaient les dernières soirées dansantes organisées à l'occasion de la clôture du mois de l'Amitié albano-soviétique. Il s'arrêtait de temps à autre devant les grandes vitres embuées derrière lesquelles les couples de danseurs, les portraits d'Enver Hodja et de Khrouchtchev, côte à côte, tous deux souriants, les musiciens d'orchestre, les lumières, tout ce monde, là, derrière, clignotait, lointain, comme la Voie lactée. Il n'y a pas l'ombre d'une scission, s'était-il dit en s'éloignant, et il n'y en aura jamais. Il n'y aura qu'une musique sans fin, comme celle-ci, derrière les vitresembuées, les rideaux, les brouillards éternels qui enveloppent l'univers communiste.

Telle avait alors été son impression à Tirana. Les gens sortaient en groupes des soirées dansantes, couraient sous la pluie ; çà et là fusaient des rires de jeunes filles. Il était allé au bureau de poste pour téléphoner son dernier papier. On entendait mal. À deux ou trois reprises, il s'en était plaint à la standardiste. Je n'y peux rien, monsieur, lui avait-elle répondu, il fait mauvais sur l'Italie. Attendez, je vais essayer de vous connecter par la Yougoslavie. Mais, par cette ligne, on entendait encore plus mal. Le récepteur collé à l'oreille, il parlait de façon décousue : allô, allô, non, rien de nouveau sur ce problème-là, oui, comme je l'ai dit, « question de climat » entre guillemets. Comment ? J'ai dit entre guillemets, n'oubliez pas les guillemets ! Il avait répété plusieurs fois le mot « guillemets », comme s'il eût craint que ces petits oiseaux qui devaient absolument accompagner les mots « question de climat » ne tombent en chemin à cause du grésillement.

Question de climat. On employait maintenant cette expression un peu partout. *Klimaproblem.* Et c'est lui qui l'avait créée, ou plutôt lancée. Il ne pouvait oublier cette soirée à l'ambassade d'Allemagne à Tirana où il avait entendu ces mots pour la première fois. Cette soirée sans espoir. Puis sa marche dans les rues désertes, après minuit, et ce balayeur : ils s'étaient regardés en riant follement comme dans une pièce du théâtre de l'absurde. Mais le balayeur aussi s'était brusquement rembruni et lui avait tourné le dos.

À présent, en revanche, tout était différent. Il avait repris espoir. Ce n'était plus une vague expectative. C'était quelque chose de bien plus substantiel.

Il gagna la porte, s'arrêta sur le seuil et jeta un regard dans la rue. À une cinquantaine de pas, il aperçut au pied du perron de la Poste centrale, sur le trottoir, près dukiosque où l'on vendait la *Pravda* et les *Izvestia*, parmi des gens qui attendaient ou stationnaient là, désœuvrés, une jeune fille coiffée à la dernière mode. Elle consultait sa montre. Il était une heure et quart et il n'arrivait toujours pas. C'était la deuxième fois que cet étudiant albanais la faisait attendre. Il y avait quelques minutes que la rue, les voitures, les autobus, les passants, tout devant elle était devenu flou. Ne serait-il pas souffrant ? se demandait-elle. Cette idée clignotait faiblement quelque part en face d'elle, peut-être sur les vitres des voitures qui défilaient sans désemparer. Mais son inquiétude n'avait rien de bien profond. En vérité, elle croyait savoir pourquoi il se faisait attendre, pourquoi même il ne viendrait peut-être pas. C'était la forme de bouderie habituelle des garçons qui tiennent à obtenir davantage de faveurs. Au fond, peut-être ont-ils raison. Elle se rappela que sa voix au téléphone avait d'étranges intonations. Allô, c'est bien D-1-22-29 ? Oui. Je pourrais parler à Lida, s'il vous plaît ? À son accent, on devinait facilement qu'il était étranger.

Le kiosque était assailli de passants qui demandaient des journaux. Elle fit deux pas dans cette direction et porta instinctivement son regard sur le journal déployé que le vendeur avait fixé sur une face de son édicule. Le titre de l'éditorial était composé en très gros caractères, et elle ne put s'empêcher de le déchiffrer à voix haute : « Éclatante manifestation de l'unité indissoluble des Partis communistes et ouvriers »... Au-dessous, sur une grande photo, se dressaient, paisibles, les tours familières du Kremlin.

Les passants ne cessaient d'acheter les derniers journaux. Un homme ivre tint un moment le sien obliquement devant son visage en clignant péniblement des yeux comme s'il s'efforçait de déchiffrer un texte compliqué.

« Alors, il y a u-ni-té, finit-il par marmonner en détachant les syllabes. Oui. Alors tout va bien ! Au-re-voir ! »

Il fit quelques pas en titubant et la jeune fille s'écarta. Pourquoi, se dit-elle, la radio et la presse parlent-elles constamment d'unité ces jours-ci ? Là, au Kremlin, se tenait une conférence. On en parlait aussi beaucoup. Depuis quelque temps, elle trouvait tout cela fastidieux. Elle aimait à écouter de la musique. Elle aimait entendre sa voix à lui : Allô, c'est bien D-1-22-29 ? Oui. Je pourrais parler à Lida ? Elle se sentait en train de prendre une décision. Elle ferait ce qu'il voulait. Oui, tout ce qu'il voulait. Elle ne supportait pas l'idée d'une rupture. À aucun prix il ne devait la quitter.

Elle regardait les autobus, les bandes en damiers des taxis, et, dans la rue Gorki, les deux flots de voitures dont l'un coulait vers la place Rouge, l'autre vers la place Pouchkine et le cinéma Central, au croisement du boulevard de Tver qu'elle aimait tant. Les larmes lui montèrent aux yeux. La rue, les voitures, les passants, tout se réfractait joyeusement derrière ses larmes. Elle sentait qu'elle venait de confier sa décision clignotante, encore timide, fragile, aux vitres des automobiles et que, la conservant jalousement sur leur surface, elles en répandraient les reflets sur les devantures, les entrées de cafés, les glaces des autres véhicules qu'elles allaient croiser, voire sur le monde entier.

***

À la seconde suspension de séance du premier jour, vers une heure et quart, un accord intervint sur une rencontre entre Khrouchtchev et Enver Hodja. L'entrevue devait avoir lieu dans le bureau du premier.

C'était l'après-midi. Moscou s'étendait, immense, sous un ciel stérile où ne se distinguaient ni les contours desnuages, ni l'horizon. Les voitures de la délégation albanaise s'arrêtèrent sur la place Noguine, devant l'édifice gris du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique.

Dans le grand bureau, outre Khrouchtchev, il y avait Mikoyan, Kozlov et Andropov. Khrouchtchev arborait une expression mi-sérieuse, mi-maussade. Il savait que cet air-là ne lui allait pas et en était agacé.

« Nous vous écoutons », dit-il.

Enver Hodja écarta légèrement les mains.

« C'est vous, dit-il sans le regarder, qui nous avez invités. C'est au maître de maison de parler le premier. Un adage populaire de chez nous dit que le maître de maison doit encore manger quarante bouchées après que son hôte a fini, et que c'est à lui qu'il appartient de prendre le premier la parole.

– Nous acceptons vos conditions », fit Khrouchtchev. Il demeura quelques secondes immobile, les yeux rivés sur un point situé au milieu de la table. Puis, relevant la tête, il reprit : « Je ne comprends pas ce qui s'est passé après ma visite du printemps dernier en Albanie. Si vous aviez dès lors quelque sujet d'insatisfaction à notre égard, je dois avoir été bien naïf ou niais pour ne pas m'en être aperçu. Autant qu'il m'en souvienne, nous n'avons manifesté alors aucun désaccord, car, bien sûr, nous n'allons pas prendre pour argent comptant mes plaisanteries sur les peupliers et le blé.

– Si c'est là une sorte d'entrée en matière, je veux bien, répondit Enver Hodja, et je pense en effet qu'il n'y a pas lieu de revenir sur les peupliers ; nous sommes venus pour autre chose. »

Khrouchtchev fut tenté, lui, de revenir sur l'histoire des quarante bouchées, qui ne lui avait paru en rien convenir à la situation, mais il se ravisa.

« Alors, pourquoi avez-vous changé d'attitude à notre égard ? demanda-t-il.

– Nous voulions justement vous poser la même question, répliqua Enver Hodja.

– Sur quel ton allons-nous parler ? intervint Kozlov.

– Sur un certain ton », lâcha l'un des délégués albanais.

Khrouchtchev ne prêta pas attention à ce dernier échange.

« Si vous ne tenez pas à notre amitié, reprit-il, il faut nous le dire franchement... Quant à nous, nous tenons à la vôtre, mais notre peuple a un adage qui dit que l'amitié ne se gagne pas par la force.

– Les peuples ont une foule de proverbes sur l'amitié, observa Enver Hodja. Il semble que ce soit un thème qui les a beaucoup préoccupés. Mais si, par amitié, vous entendez soumission, nous n'en voulons pas.

– Non, répondit Khrouchtchev ; par amitié, nous n'entendons pas soumission. Rien ne serait plus affligeant pour nous.

– C'est vous qui avez provoqué ce froid après les événements de Bucarest, exposa Enver Hodja. Avant-hier, nous avons cité à vos camarades un certain nombre de faits.

– Ah, toujours Bucarest ! s'exclama Khrouchtchev. Nous nous accusons mutuellement. Efforçons-nous à trouver qui est dans le vrai.

– Efforçons-nous donc », fit Enver Hodja.

Ils se regardèrent sans ciller. On sentait qu'ils seraient ramenés plus d'une fois à ce point de départ de leur entretien. Que ce serait un peu comme le rocher de Sisyphe.

« À Bucarest, se remémora Khrouchtchev, pensif, c'est là, semble-t-il, qu'a commencé... – on décelait dans sa voix comme une sorte de regret.

– Cela aurait pu commencer à Prague, corrigea Enver Hodja.

– Oui, cela aurait pu commencer à Prague, ou même à Tirana.

– Peut-être. »

Khrouchtchev fixa son regard sur celui qui, à plusieurs reprises au cours des discussions, avait été désigné comme l'« homme de Bucarest », et qui, chaque fois qu'il était ainsi fait allusion à lui, prenait un air surpris, comme s'il s'étonnait de se voir coller cette appellation semblable à un titre archaïque des contes d'antan.

Khrouchtchev se reporta en esprit à cette soirée de Bucarest, d'une chaleur humide, suffocante, où cet homme-là avait osé le contredire. Au nom de notre Comité central, avait-il dit, je vous déclare, camarade Khrouchtchev, que nous ne sommes pas d'accord avec vous... Est-ce possible ? s'était-il dit en étouffant un hoquet. Comment en est-on arrivé là ? C'était une nuit noire, qui ne s'effacerait jamais de sa mémoire. Il était rentré tard, nerveux, au siège de sa délégation, et, après avoir essayé en vain de dormir, il s'était approché de la fenêtre d'où il avait jeté un regard circulaire sur les lumières de la ville. Il n'avait jamais beaucoup aimé la

capitale roumaine, mais, cette nuit-là, dans le clignotement asthmatique de ses feux, il y avait vraiment quelque chose de sinistre.

« À Bucarest, c'est vous qui nous avez attaqués les premiers, dit Khrouchtchev d'une voix lugubre, presque avec affliction.

– Non, rétorqua Enver Hodja, nous n'avons attaqué personne. Au contraire, on a jeté sur nous l'anathème, comme si nous étions des hérétiques, au seul motif que nous n'avons pas obéi à votre ordre d'attaquer un parti frère. Et celle-ci n'est qu'une des divergences qui nous séparent. Vous savez depuis longtemps que nous nesommes pas d'accord avec vous sur toute une série de questions. Votre paternalisme n'est pas de notre goût, nous désapprouvons que vous soyez intervenus en Hongrie sans nous avoir consultés nous aussi, et nous ne souscrivons pas à votre façon de considérer maintenant la question de l'attitude à observer envers la Yougoslavie, et nous critiquons votre soumission – il fut tenté de dire votre soumission de "provincial", mais il se ravisa –, votre soumission face à l'Occident. Nous sommes aussi en désaccord avec vous sur certaines questions de principe. Nous ne sommes pas aussi optimistes que vous. Nous ne croyons pas trop aux voies parlementaires pour assurer la victoire du communisme.

– Vous n'êtes pas d'accord sur la doctrine, constata Khrouchtchev.

– C'est avec vous que nous ne sommes pas d'accord, et non pas sur la doctrine. Le point essentiel que nous n'acceptons pas est la soumission au nom de l'unité. » Et Enver Hodja agita son index brandi : « Jamais. »

L'espace de quelques instants, tous se turent. Le mot «jamais », tel un oiseau hivernal, resta à voleter dans ce silence. À un moment donné, Enver Hodja nota sur le bureau de Khrouchtchev la présence d'un petit buste. C'était le buste de Gandhi. Il ressemblait à un pauvre bougre qui s'est approché en catimini pour assister à une rixe.

« Non ! » dit Khrouchtchev.

C'était un « non » isolé, qui ne se rattachait à aucune proposition particulière. Comme une sorte d'exclamation soudaine, une défense instinctive. Lui-même n'aurait pas été à même d'expliquer ce que voulait dire ce « non ». Il l'oublia, inspira profondément et se mit à parler lentement. Enver Hodja et les autres l'écoutèrent avec attention.

Khrouchtchev parla pour commencer de la Hongrie, puis de Tito et de la Chine. Il évoqua ensuite la questionde Staline. Ses thèses là-dessus étaient plus ou moins connues. Lui-même avait certainement conscience de ne rien dire de nouveau, car il parlait sans chaleur. Son ton allait sans cesse baissant, comme le bruit de pas descendant dans les profondeurs d'une cave. C'est ainsi, songea Enver Hodja, qu'ils ont descendu cette nuit-là l'escalier du mausolée, qu'ils ont ouvert le cercueil, qu'ils ont soulevé le cadavre raidi (comment l'ont-ils remonté ? À bout de bras, dans un sac, une caisse ?), et que, lentement, furtivement, ils se sont éloignés.

Il se remémora sa première rencontre avec Staline. Il était alors tout jeune. C'était l'hiver. Il avait volé presque toute la journée à bord d'un avion militaire pour atteindre Moscou. C'était la première fois qu'il voyait la Russie. La neige recouvrait tout. De petits villages apparaissaient çà et là dans les immenses étendues désertes. Il fut reçu par Staline à la tombée du jour. L'entrevue fut brève. Je sais bien que vous êtes vous-même en difficulté, lui avait-il dit au terme de leur entretien, mais nous le sommes encore plus que vous. Nous manquons de pain. Staline l'écoutait. Il l'invita à dîner. Ils étaient seuls. Sur une table en bois avaient été disposées plusieurs assiettes coiffées d'un couvre-plat. Staline s'assit et lui dit : Assieds-toi, on va manger. Les assiettes sous leurs couvercles semblaient autant d'énigmes. Staline en souleva un. Sers-toi, lui dit-il. Lui-même n'avait guère d'appétit. Ainsi Enver n'en avait-il pas moins élucidé le mystère : les autres attendaient en rangs d'oignons, dans la pièce d'à côté. Nous vous paierons tout au juste prix, reprit-il, quoique, pour le moment... L'autre le regarda et lâcha : Quand vous pourrez.

Khrouchtchev parlait maintenant de l'aide économique de l'Union soviétique :

« Si vous la jugez insuffisante, dit-il, nous pouvons reconsidérer la question. Prenons par exemple l'affaire du blé, que ces camarades ont soulevée...

– Il ne s'agit pas seulement du blé, intervint Enver Hodja, nous voudrions savoir avant tout la raison politique de votre refus.

– Efforçons-nous de la chercher, répéta Khrouchtchev, cherchons d'où provient ce froid. Calmement. Sans nous énerver. Vous, Albanais, n'auriez-

vous pas, malgré tout, fait passer vos intérêts étroits, vos passions nationales avant les intérêts du communisme ? »

Enver Hodja hocha la tête sans quitter des yeux son interlocuteur.

« Non, camarade Khrouchtchev, répondit-il. Nous nous sommes liés d'amitié avec l'Union soviétique sans y avoir été forcés ni par une frontière commune, ni par l'armée soviétique, ni par quelque autre facteur extérieur que ce soit. Dans notre amitié pour vous, peut-être avons-nous été naïfs, parce que nous étions jeunes et dépourvus d'expérience, mais nous avons toujours été sincères. Or, il faut croire que vous n'appréciez pas beaucoup ce genre de fidélité. Vous comprenez mieux la fidélité imposée par des frontières communes, par les armes, ou par l'argent. Voilà pourquoi nous ne nous entendons pas.

– C'est vrai, nous ne nous entendons pas », fit Khrouchtchev.

Une nouvelle fois, Enver Hodja porta involontairement ses yeux sur l'effigie de Gandhi et il fut comme surpris de le voir encore là.

« Vous soutenez, reprit Khrouchtchev, qu'à présent, en Union soviétique, des hommes nouveaux, sans expérience, ont accédé au pouvoir. Un de vos camarades a dit aux nôtres que Khrouchtchev a éliminé du Bureau politique Malenkov, Molotov, Boulganine, Kaganovitch, entre autres. Mais vous savez bien que je ne suis pasmoins âgé qu'eux. J'ai ici une lettre de Boulganine, qu'il m'envoyait il n'y a pas trois jours. Voulez-vous que je vous la lise ?

– Inutile, c'est une question d'ordre intérieur et qui vous regarde », dirent presque d'une seule voix deux des membres de la délégation albanaise. Enver Hodja se taisait. Il se rappela le faciès mongolien de Malenkov. Ils s'étaient rencontrés plusieurs années auparavant. Il ne se souvenait pas pourquoi Malenkov avait rougi. Il se rappelait seulement sa propre surprise, car il avait toujours douté que ce visage imberbe, au teint brun tirant sur le bistre, pût un jour rougir. C'était quelques mois après la mort de Staline. Il se trouvait au Kremlin. Il venait de communiquer aux Soviétiques qu'il avait décidé de renoncer à ses fonctions de Premier ministre pour ne garder que celles de Premier secrétaire du Parti. Ah, voilà : maintenant il se souvenait pourquoi Malenkov avait rougi. Ils s'étaient mis à débattre de sa décision. Ils avaient discuté sur le point de savoir quel était le poste le plus

important, celui de Premier ministre ou celui de Premier secrétaire du Parti. Khrouchtchev attachait plus d'importance au poste de Premier secrétaire (c'est à ce moment-là que Malenkov avait rougi), alors que Vorochilov plaçait plus haut le poste de Premier ministre. En voyant Malenkov rougir, Enver Hodja avait eu pour la première fois le sentiment que quelque chose avait dû se produire entre eux. Il en avait été contrarié.

Andropov s'était mis à lire la lettre de Boulganine : « "... à l'occasion de l'anniversaire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre... les grands succès obtenus... sous la conduite du CC du PCUS avec vous à sa tête... Je fais des vœux pour votre santé et celle de votre famille. Boulganine, Moscou."

– Ça ne vous intéresse pas », dit Enver Hodja.

Khrouchtchev rougit.

« Je ne comprends pas ce qui vous intéresse, répliqua-t-il. Si vous êtes venus ici uniquement dans l'intention de rompre, dites-le franchement.

– Vous vous imaginez peut-être pouvoir nous parler comme Zeus aux divinités mineures ! s'écria Enver Hodja.

– Je n'ai rien de commun avec Zeus, camarade Premier secrétaire, rétorqua Khrouchtchev en portant la main à sa tête. Du moins, pas par l'aspect ! »

De fait, rien en lui n'évoquait Zeus. Enver Hodja revit mentalement, comme dans un éclair, leur visite sur les ruines antiques de Butrint, quand Khrouchtchev, contemplant les statues de dieux grecs, avait murmuré à Malinovski : « Si l'on aménageait une base de sous-marins près de Butrint, la Grèce serait à nous ! » Enver Hodja en était resté pétrifié. Depuis 1940, les rapports entre l'Albanie et la Grèce étaient restés très tendus, mais, en entendant les mots « la Grèce serait à nous », il avait frémi. Les dieux antiques regardaient placidement les deux petits hommes corpulents défiler allègrement devant eux. Enver Hodja avait senti son front se couvrir de sueur.

« Vous dites camarade Premier secrétaire, reprit Enver Hodja, mais vous pensez camarade Premier vassal. Vous feriez bien de renoncer une bonne fois à ce rêve de suzeraineté.

– Tous les quatre, vous ne cessez de m'interrompre ! protesta Khrouchtchev. En 1957, je vous ai laissés parler pendant deux heures, mais vous avez cru devoir m'interrompre à peine cinq minutes après le début de ma propre intervention. Comme dit un de nos proverbes... »

Besnik fut incapable de traduire ce proverbe. Il était exténué. Ce jour-là, curieusement, de part et d'autre, on puisait dans les proverbes. Il n'avait jamais pensé que l'on en ferait un si fréquent usage dans les discussions officielles. À peine entendait-il un négociateur dire « Selonun adage populaire de chez nous... » qu'il était pris de sueurs froides.

Cependant que le dicton était traduit en deux ou trois variantes fort dissemblables l'une de l'autre, quelqu'un évoqua le litige relatif à la base de Vlorë.

« Si cette base doit susciter des querelles entre nous, détruisons-la, décréta Khrouchtchev.

– Comme vous voudrez, répliqua Enver Hodja. L'existence même de Pacha Liman implique qu'en cas de guerre, Vlorë sera incendiée avant Sébastopol.

– Qu'est-ce que ce Pacha Liman ? interrogea Khrouchtchev.

– Un autre nom de la base, lui expliqua Mikoyan à mi-voix.

– Ah ! fit Khrouchtchev. Quelles drôles de résonances ! Si vous y tenez, nous pouvons retirer nos sous-marins, dit-il. Ils sont à nous.

– La base est commune, riposta Enver Hodja.

– C'est le camarade Khrouchtchev qui a eu le premier l'idée de créer cette base, observa Mikoyan.

– Peu importe », répondit sèchement un des membres de la délégation albanaise. Son regard, voilé comme d'une mince couche de brume glacée, se porta sur celui de Khrouchtchev. Celui-ci le dévisagea sans parler. D'ordinaire, il s'appliquait à ne pas répondre en personne aux interventions des collaborateurs d'Enver Hodja. Et il avait l'impression qu'Enver Hodja,

pour sa part, évitait de s'adresser directement à ses propres collaborateurs. Il détourna les yeux, mais, à cet instant, il lui revint à l'esprit que l'autre était Premier ministre de son pays de même que lui, entre autres fonctions, l'était du sien. Entre autres fonctions, se répéta-t-il, à part soi. Mais, à voix haute, il demanda :

« Alors, qu'est-ce qui importe pour vous ?

– Ce qui importe, c'est la base », répondit l'autre d'un ton encore plus tranchant.

Hum ! fit Khrouchtchev en lui-même. L'idée que l'autre était en position de lui parler d'égal à égal l'irrita. Tu oublies que cette fonction de Premier ministre n'est que la moitié de mes titres. Et même celui qui compte le moins.

Tout au fond de lui, Khrouchtchev sentit un rire le secouer. Mais c'était un rire amer, comme l'acide brûlure d'un renvoi. Une nouvelle fois, il se mit à les observer tour à tour.

Avant la rencontre, il avait demandé à être informé sur le passé et la psychologie de chacun des trois collaborateurs qui assistaient Enver Hodja au cours de ces pourparlers. Cela pouvait se révéler utile dans le cours des négociations. L'homme qui venait d'échanger ces répliques avec Andropov avait fait la guerre d'Espagne. L'Espagne..., songea Khrouchtchev. Cette particularité de la vie de l'autre ne donnait pas matière à réplique. À cette époque, songea-t-il, je construisais le métro de Moscou.

Ils se mirent à discuter longuement de la base. Mais aucun proverbe ne fut invoqué. Apparemment, il n'en existait pas qui pût se rattacher au sujet. À propos de bases, le peuple se tait, songea fugitivement Besnik.

Khrouchtchev eut un geste de lassitude.

« Si nous ne pouvons nous mettre d'accord sur tous les points, dit-il, cherchons au moins à nous entendre sur certains. Ne dévoilons pas nos divergences à la conférence.

– Mais c'est vous qui les avez divulguées ! dit Enver Hodja. Ce que vous avez écrit dans votre lettre ouverte aux Chinois est monstrueux.

– Qu'est-ce que cette façon de parler ? intervint Kozlov.

– Si vous divulguez nos divergences à la conférence, vous vous retrouverez seuls », menaça Khrouchtchev.

Enver Hodja secoua négativement la tête.

« Et vous ne le serez pas seulement dans les réunions, reprit Khrouchtchev. Vous resterez seuls à jamais. »

Cette fois, ses yeux se fixèrent de façon particulière sur ceux d'Enver Hodja.

Ce dernier hocha de nouveau la tête. Ce vieillard aux airs bonhommes qui lui faisait face, après avoir menacé quelque temps de les affamer, venait maintenant les menacer d'isolement. Qu'était-ce donc que ce gnome de conte de fées qui pensait pouvoir isoler un peuple ? Était-ce possible ? s'écria-t-il en son for en réussissant avec peine à contenir sa colère, et, une nouvelle fois, il fit « non » de la tête.

« Tout à fait seuls, répéta Khrouchtchev, les yeux toujours rivés sur lui. Les États socialistes vous tourneront immanquablement le dos, tous les accords, les crédits accordés, tous les pactes, toutes les alliances seront annulés. » Ses yeux continuaient à fixer obstinément Enver Hodja. « Tout sera *annulé* – et il prononça ce dernier mot d'un ton spécial, en en détachant complaisamment les syllabes –jusqu'à ce que vous...

– Je ne reviendrai pas à vous comme l'enfant prodigue. Soyez-en sûrs ! s'exclama Enver Hodja.

– Vous vous emportez, on ne peut pas discuter avec vous !

– Et vous, vous n'avez pas de nerfs !

– Vous me crachez dessus ! Je vous ai assez supporté.

– C'est vous qui avec des nerfs...

– Sans nerfs...

– Comment ?

– ... les poissons.

– Des nerfs...

– Qui est-ce qui a des nerfs ?

– Vous déformez mes propos, protesta Khrouchtchev. L'interprète connaît-il bien le russe ? »

Il se fit un silence. Tous tournèrent la tête vers Besnik. Il avait blêmi. Il se sentait épuisé. Leurs regards convergeaient sur lui. En vérité, il avait bien commis une légère confusion, un moment auparavant, quand ils avaient parlé de nerfs, mais ce n'avait pas été sa faute. Les réparties avaient été trop rapides. Mais que signifiaient maintenant leurs regards ? Pouvaient-ils vraiment penser qu'il était devenu la cause de leur rupture définitive ? Tout se précipitait. On nageait en pleine absurdité. Ils risquaient de se mettre à consulter des dictionnaires, des traités de linguistique, des encyclopédies, de fouiller des grammaires historiques, des papyrus, puis de se mettre à crier : Erreur ! Erreur ! Enfin, nous avons découvert le défaut de la cuirasse. La cause des désaccords ! L'obstacle ! Cet homme est à l'origine de la discorde. Cet homme ne traduit pas correctement Eschyle. Ce traducteur est un traître ! Attendez !

Besnik porta la main à sa tête.

« La traduction a été correcte », dit en français Enver Hodja.

Nul ne traduisit.

« On ne peut pas continuer comme ça », dit Khrouchtchev, croyant que l'autre avait encore proféré quelque chose contre lui dans cette langue incompréhensible.

Ces mots non plus ne furent pas traduits.

Pendant un moment, chaque partie s'exprima dans sa langue. Puis Besnik se ressaisit et fut à nouveau en mesure de traduire, mais Andropov chuchota alors quelques mots à l'oreille de Khrouchtchev. Celui-ci hocha la tête comme pour dire : Ils sont allés jusque-là !

« Il y a un instant, dit-il, le regard rivé sur Enver Hodja, votre interprète nous a traduit une de vos phrases en slavon. Comment devons-nous prendre cela ?

– Quoi ?

– Justement la phrase...

– Excusez-moi, intervint Besnik, c'est vrai, mais ce fut bien involontairement. »

Sur-le-champ il se rendit compte qu'il venait de faire quelque chose d'insolite et d'inadmissible en intervenant de son propre chef dans des entretiens où sa seule mission consistait à traduire.

« Je me suis excusé d'avoir traduit involontairement une phrase en ancien russe », répéta aussitôt Besnik en se tournant vers Enver Hodja.

Celui-ci parut ne pas l'entendre.

« Tout chez eux est ancien, murmura-t-il. Ils n'ont aucune raison de se vexer. »

Besnik ne sut pas s'il devait traduire ou non ces mots qui, en fait, lui étaient adressés.

« Allons-nous discuter, oui ou non ? intervint brusquement Khrouchtchev. Finissez-en avec cette... cette...

– Je n'accepterai jamais de parler avec vous comme un vassal à son suzerain », dit Enver Hodja en frappant du poing sur la table.

L'effigie de Gandhi sursauta. « Jusqu'à présent, s'exclama Khrouchtchev, il n'y a que MacMillan qui ait tenté de me parler sur ce ton !

– Le camarade Enver Hodja n'est pas MacMillan, intervinrent d'une même voix deux membres de la délégation albanaise. Nous vous prions de retirer ce que vous venez de dire. »

Khrouchtchev les regarda d'un air ahuri. Il semblait soudain envahi par une sorte d'hébétude.

« Et pour le mettre où ? s'enquit-il d'une voix placide.

– Là ! » fit un des membres de la délégation albanaise en lui indiquant la poche de poitrine de son veston.

Khrouchtchev baissa les yeux sur sa petite poche.

Il semblait gagné par une sorte de torpeur.

« Comment pouvez-vous dire que le camarade Enver Hodja s'exprime comme MacMillan ? reprit l'un des membres de la délégation albanaise.

– Pire que lui ! » s'exclama Mikoyan.

Les trois membres de la délégation albanaise se dressèrent.

« Nous sommes d'avis que cet entretien ne peut plus se poursuivre ainsi. »

Mikoyan, Kozlov et Andropov se mirent à leur tour debout. Khrouchtchev regarda Enver Hodja, l'air de dire : « Qu'est-ce qui leur prend, à ces gars-là ? »

Enver Hodja se leva lui aussi.

Tous sortirent dans un complet silence, sans se saluer ; ils descendirent l'escalier et gagnèrent leurs voitures.

Il était midi. Le ciel donnait l'impression d'être couvert d'une couche de plomb. Leurs véhicules sillonnaient à présent la rue Gorki. Besnik regardait à travers la vitre. Sur la droite, le cavalier d'une statue équestre semblait sur le point de traverser la rue. Sur la gauche, devant l'édifice de la Poste centrale, les gens achetaient des journaux à un kiosque. Plus loin, des groupes de jeunes gens, immobiles, regardaient passer les autos. Il se rappela Ben dans la rue de Dibra. Ils traversèrent la place Pouchkine, puis la place Maïakovski. Les idéogrammes allumés au troisième étage de l'hôtel de Pékin saillaient, menaçants, comme des araignées vertes sur l'arrière-plan désert du ciel. Les voitures roulaient vers la grande statue de Gorki, et celui-ci, derrière la file de taxis (ce devait être une des plus importantes stations de Moscou), avait un aspect un peu grotesque, avec sa canne à la

main, l'air de dire : ne prenez donc pas de taxi, marchez à piedcomme je l'ai fait pour venir jusqu'ici, moi, le maître de cette rue !

Les bâtiments s'espaçaient de plus en plus, les trottoirs s'effaçaient, tout se raréfiait, se dissolvait. Les voitures roulaient désormais vers la banlieue, sur une chaussée libérée des fils des trolleybus et des feux de signalisation aux carrefours. La vue des monticules de neige en bordure de la route suscitait un sentiment d'oppression. C'était une neige qui, depuis longtemps, ne voulait pas fondre, ne bougeait ni ne respirait plus. Une neige morte.

***

Deux jours s'étaient écoulés.

« Il va bientôt faire nuit », dit Jordan.

Besnik leva la tête de dessus les feuillets dactylographiés du discours d'Enver Hodja sur lesquels il était penché.

« J'ai presque terminé, fit-il. Il y a encore à reporter quelques ultimes corrections. Il a dû les faire cet après-midi.

– Il a travaillé hier jusque tard dans la nuit. Il a dit que tout devait être beethovénien, que rien ne devait évoquer un nocturne.

– Je sais, acquiesça Besnik sans redresser la tête, il a dit ces mots-là hier soir. »

Dehors la nuit en avait presque fini avec le crépuscule.

« Tu es impressionné ?

– Oui, dit Besnik. Bien sûr. »

L'autre le considéra avec sympathie.

Besnik était penché sur la phrase qui le tourmentait depuis un long moment. Camarade Khrouchtchev, vous avez dit aux camarades chinois : *Nous avons perdu une Albanie et vous en avez gagné une*. Il était impossible derendre correctement les mots *une Albanie* en russe. Besnik

répéta entre ses dents plusieurs variantes. Non! finit-il par lâcher, et il soupira profondément. Il se frotta les yeux comme pour en chasser la fatigue et porta à nouveau son regard sur la phrase ajoutée à la main au texte dactylographié. La moitié de l'ajout était coincée entre deux lignes ; l'autre, faute de place, décrivait subitement un coude pour se déverser dans un blanc de la page comme un cours d'eau en crue déborde de son lit. Dans cet impétueux torrent de lettres, comme dans les lettres elles-mêmes, dans les H, les S, les A, Besnik crut deviner l'emportement de la main qui les avait tracées.

Il ne pouvait en détacher les yeux. Ce n'était pas seulement de l'irritation. C'était, mêlée à l'amertume, une très ancienne rancœur. À ce qui était unique on avait accolé un adjectif numéral ou indéfini. Une Albanie... *Odna Albaniia. Kakaïa to Albaniia*[1].

L'interprète connaît-il bien le russe ? Ces mots, bien détachés, résonnèrent dans sa tête, comme proférés depuis un autel.

Vieille histoire, se dit-il comme en rêve. Son front, qu'il sentait peser comme du plomb à cause de l'insomnie, demandait à s'appuyer quelque part. Les murs de la pièce, les rideaux, le crépuscule qui tombait au-dehors, tout cela semblait onduler comme des nappes de vapeurs autour de lui. L'interprète connaît-il bien le latin? En vérité, cette histoire avait débuté depuis fort longtemps. Les envoyés du Sénat romain avaient certainement dû dire la même chose, au premier siècle, avant que la guerre n'éclate. Et, depuis ce temps-là, il n'avait cessé de faire l'interprète tout au long des siècles, il avait traduit, traduit sans fin des voix étrangères. Robert Guiscard, roi des Normands, venait d'arriver à Durrës : l'interprète connaît-ilbien le celte ? Toujours la même rengaine, et, sitôt après, la fumée et les tambours de la guerre. Kastriote. Le sultan Mourad I^{er}. Le sultan Mehmet II. Face à face : le *tourdjouman* connaît-il bien le turc ?

Besnik se frotta à nouveau les yeux.

Jordan s'était approché de la fenêtre. De là, le regard embrassait la portion du jardin qui s'étendait derrière la villa. La pièce s'était encore assombrie et Besnik s'apprêtait à allumer le grand lampadaire quand Jordan, qui avait masqué en partie l'embrasure, se tourna vers lui et lui fit un signe de la main.

« Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Besnik à voix basse.

– Approche », murmura Jordan.

Besnik alla jusqu'à la fenêtre.

« Regarde », lui dit l'autre.

Dehors, dans le jardin de la villa, Enver Hodja marchait seul sous la neige. Dans son long manteau noir, il paraissait encore plus grand. Il avait enfoncé son chapeau, noir également, sur sa tête avec une négligence ostensible, comme sous l'empire d'un grave souci. Il marchait d'un pas ni lent ni prompt. Ce n'était pas une promenade. C'était une marche quelque peu nonchalante, un mouvement de jambes plutôt irrégulier, lourd, rendu peut-être hésitant par le relief légèrement accidenté du jardin.

La neige reflétait les dernières et froides lueurs du jour. Les arbres givrés semblaient des obélisques sur lesquels étaient gravés toutes sortes de signes, d'inscriptions, de prophéties mystérieuses. L'espace d'une seconde, Besnik crut deviner ce qui s'agitait à cet instant dans l'esprit de l'homme qui déambulait là-bas sous la neige. Toute la journée il avait eu entre les mains des feuillets dactylographiés de son discours truffé de notes en marge, de lignes biffées, de ratures et d'ultimes retouches. Notre seul crime est d'être un petit Parti, le Parti d'un petitpeuple, d'un peuple pauvre. Pressions réitérées, menaces d'interventions armées, troupes, flotte, parachutistes pleuvant du ciel comme dans une vision de cauchemar apocalyptique : la Bulgarie avec une tête de Russe, la Tchécoslovaquie parlant le hongrois, les alertes, le blocus de la faim, les calomnies, des calomnies semblables à des araignées géantes, la queue devant les boulangeries...

Le grand chapeau de feutre noir était enfoncé sur tout cela comme une lourde voûte. Dehors, la nuit était tombée et on ne distinguait plus la grille du jardin.

1 En russe : une Albanie. Une certaine Albanie *(NdT).*

OceanofPDF.com

5

De derrière la vitre de la cabine, il sentit quelqu'un s'approcher. Il le regarda une fraction de seconde, puis reporta les yeux sur le texte dactylographié. Dehors attendait l'interprète qui devait le relayer. Besnik lut les dernières phrases qu'il lui restait à traduire jusqu'au trait au crayon rouge indiquant la fin du passage qui lui était imparti. Dans les écouteurs, la voix d'Enver Hodja lui parvenait, grave et lente : « Notre seul crime est d'être un petit Parti, le Parti d'un petit pays, d'un peuple pauvre, qui, selon les conceptions du camarade Khrouchtchev, doit se contenter d'applaudir, d'approuver, mais ne pas exprimer son opinion. » Besnik s'était levé et à peine Enver Hodja eut-il prononcé le dernier mot de cette phrase qu'il ouvrit la porte vitrée. L'autre traducteur entra avec célérité et s'approcha du micro. Besnik, maintenant dehors, avait le front baigné de sueur. Il lorgna à la dérobée les autres cabines où les traducteurs, écouteurs aux oreilles, hochaient la tête, apparemment préoccupéspar l'interruption de quelques secondes de la traduction russe à partir de laquelle ils faisaient la leur.

D'un pas léger, il se dirigea vers sa place. Un des membres de la délégation le suivit des yeux avec un sourire neutre qui s'éteignit presque aussitôt sur son visage. Un lourd silence pesait sur la salle. Sur les tables, les serviettes évoquaient maintenant des bestioles noires. Bon nombre des participants avaient le visage congestionné. Leurs regards étaient rendus vitreux par la colère. Ils agitaient fébrilement leurs mains derrière leurs serviettes. Certains avaient calé leur menton dans leurs paumes. Khrouchtchev, lui, gardait la tête droite. De temps à autre, il jetait un regard sur ses côtés. En face de lui, les Chinois écoutaient, le visage impassible. Khrouchtchev porta la main à son front. Survenu dans son dos, quelqu'un déposa un dossier devant lui. Il y jeta un coup d'œil, probablement pour y glaner quelque renseignement, puis releva la tête d'un mouvement qui ne semblait pas naturel. Les Bulgares avaient les yeux rivés sur lui. La barbe conique d'Ulbricht était toute en bataille. De nouveau, apparue dans son dos, une main tendit à Khrouchtchev un dossier. Le dossier de Bucarest, songea Besnik. Le visage de Hô Chi Minh, avec sa barbe fine, clairsemée, et son regard tristement perdu dans le lointain, semblait translucide. Un

Noir contemplait les bas-reliefs qui ornaient les murs. Les Chinois continuaient d'écouter dans une immobilité totale.

Sur les traits d'une fraction des personnalités présentes se lisait une nervosité de plus en plus marquée. Des rougeurs en forme de taches ou de stries apparaissaient de temps à autre sur leur front, leurs joues, leur cou. Les petits écouteurs, avec les fils noirs qui en pendaient de chaque côté, faisaient penser maintenant aux tentacules d'un animal marin, intermédiaire entre le crabe et la pieuvre, qui avaient agrippé leurs têtes aux deux tempeset s'y inscrustaient, les meurtrissaient, les torturaient. Cela dura un long moment. Finalement, Enver Hodja prononça les derniers mots de son discours puis, après avoir contemplé pendant deux ou trois secondes la salle pétrifiée, il descendit de la tribune et, à longues enjambées, regagna sa place cependant que les auditeurs arrachaient de leurs tempes douloureuses ces pinces qui devaient y avoir laissé d'horribles plaies.

La salle restait muette. Khrouchtchev leva la tête, mais sans arrêter son regard nulle part. Je dirige l'État le plus puissant au monde, songea-t-il, mais cette idée s'ébroua quelques secondes aux marges de sa conscience sans parvenir à y pénétrer. Il contempla la salle et s'écria en lui-même : Aidez-moi ! Comme dans les affres, il chercha précipitamment quelque sujet apaisant sur lequel porter son esprit, mais il ne réussit à se représenter que les steppes du Kazakhstan. La salle demeurait figée. J'ai renversé Staline ! pensa-t-il. Le silence de l'assistance lui parut démesurément long. À la vérité, il n'avait duré que cinq secondes. À la sixième, quelque part au milieu de la salle, une main se leva.

« La parole, dit celui qui avait levé la main, je demande la parole ! »

Il se dirigea à pas rapides vers le micro, s'appuya à deux mains au pupitre de la tribune, ouvrit la bouche (bien plus que cela ne lui était nécessaire) et se mit à parler à toute vitesse :

« Je m'élève énergiquement contre les propos que vient de tenir ici le camarade Enver Hodja, je rejette catégoriquement toutes ces calomnies contre le Parti communiste soviétique père, je suis profondément indigné... »

Il débita ainsi plusieurs autres phrases, scandant chacune d'un adverbe en « ment » tout en agitant sa main droite.

Dans les yeux de la plupart des participants luisait une lueur vindicative. Leurs têtes étaient secouées d'un hochement approbateur. Gomulka traça rapidement quelques notes sur une feuille de papier. Les franges du grand châle de Dolorès Ibarruri, dont un coin était retombé sur les papiers posés devant elle, ressemblaient à des griffes noires.

Après le premier orateur, un autre demanda la parole. Il n'employait plus d'adverbes mais était encore plus indigné que son prédécesseur. Il appela maintes fois l'assistance à rejeter et ceci et cela, enfin bref, à tout rejeter. Il prononça plusieurs fois les mots « toujours », « jusqu'à la fin des temps », entre autres expressions qui avaient toutes trait à la durée. Il termina sa diatribe par les mots « jamais », « jamais ».

Puis, ce fut le tour d'Ibarruri. « Aujourd'hui, dit-elle, j'ai entendu le discours le plus éhonté qui ait été prononcé dans le mouvement communiste depuis le temps de Trotski. » Elle parlait sans avoir ôté son châle noir. Des mèches blanches s'échappaient çà et là de ses franges tandis qu'elle agitait les bras. « Que demandez-vous donc, camarades albanais ? cria-t-elle à deux ou trois reprises en se tournant vers l'emplacement de la salle où étaient assis les Albanais. Comment osez-vous toucher à... » Ses paroles étaient amères : « Monsieur Enver Hodja. Que cherchez-vous, monsieur Enver Hodja ? La guerre ? » Ses rides, ses mèches blanches, son châle sinistre, sa voix et tout ce qu'il y avait en elle à la fois de mère et de veuve, cette tristesse d'Ibère étonnamment semblable au deuil des Balkaniques, douleur sans fin des péninsules qui plongent profondément dans la mer comme dans la mort, tout cela s'évertuait à venir à la rescousse de ses paroles. C'était toute une réserve de renforts qu'elle consommait sans compter, à tel point que lorsqu'elle eut terminé sondiscours, on eût dit qu'il ne lui restait plus ni cheveux, ni rides, ni deuil.

« Malheureuse vieille, demeurée sans patrie », murmura Enver Hodja en ôtant ses écouteurs. À côté de lui, le membre de la délégation albanaise qui avait fait la guerre d'Espagne regardait Ibarruri comme il aurait contemplé un spectre. La sueur perlait à son front. Un soleil torride et un haut-parleur, sous un ciel décoloré par la canicule, étaient encore accrochés dans sa

mémoire. C'était par ce haut-parleur que, dans une longue tranchée non loin de l'Èbre, il avait entendu pour la première fois sa voix. À l'époque, il avait été prêt à braver la mort pour elle. Oui, à cette époque-là, sous ce soleil, sous ce haut-parleur. À présent, cette voix qu'il entendait n'était plus que la dépouille de celle d'antan.

Comme Ibarruri retournait à sa place, Gomulka leva la main. Il demandait la parole. Il se dirigea pesamment vers la tribune et, sitôt tourné vers l'assistance, fit d'emblée comprendre que son mot préféré, pris entre ses dents comme dans un collet, était « unité ». Il était une fois une unité indestructible..., songea Besnik. Vous avez osé porter atteinte à l'unité, vous... L'orateur prononça tour à tour les expressions « cinquième colonne », « poignard dans le dos », «judas ».

Les regards menaçants tournoyaient, se heurtaient, se mêlaient pour se fondre en une masse unique, gélatineuse. Cette réunion se réduit à des yeux, pensa Besnik. Tous avaient l'air de dire : Jamais nous n'aurions pensé que les choses pussent en arriver là, qu'il pût être porté atteinte à cette... unité, notre bien le plus précieux, notre espérance, notre fierté, notre gloire ! À présent, que nous reste-t-il ? Qu'avons-nous à attendre ? Ô calamité !

L'intervention de Gomulka fut suivie d'une suspension de séance. Les délégués se levèrent bruyamment et commencèrent à sortir, certains se dirigeant vers le buffet,d'autres vers le hall, d'autres encore s'éclipsant par des issues latérales pour se rendre peut-être aux toilettes, voire pour aller faire vérifier leur tension artérielle. Tous continuaient de converser avec passion, secouaient la tête, les épaules, ouvraient les bras.

En compagnie de l'autre traducteur, Besnik suivit le petit groupe des membres de la délégation albanaise. Ils s'arrêtèrent devant le buffet.

De tous les coins de la salle ils sentaient braqués sur eux des regards hostiles. Par petits groupes, des gens allaient et venaient autour d'eux, discutaient passionnément, méditaient, se promenaient, se promettaient mutuellement de susciter, d'entreprendre, de lancer quelque chose, de leur montrer leur force, de les remettre à leur place, comme dans le temps, oui comme dans le temps, à l'époque de Lénine, de Trotski, de St..., de Boukharine, et encore plus en arrière dans le temps, à l'époque de Marx, de Kautsky, de Bernstein, et plus loin encore, comme au temps de la quatrième

Encyclique, du deuxième schisme, du grand schisme entre les Églises de Rome et de Byzance, et toujours plus loin en amont, comme à l'époque du matriarcat...

Parmi ces groupes passa Khrouchtchev. Tous suivaient des yeux le moindre de ses gestes. Des gens l'entourèrent, dressant autour de lui comme un rempart. Il prononça quelques mots en faisant un signe de la tête en direction d'Enver Hodja. « Comment ? Comment ? Qu'a-t-il dit ? » s'interrogeaient ceux qui étaient un peu plus loin et qui n'avaient pas entendu. « Le camarade Khrouchtchev a dit qu'Enver Hodja nous a tous couverts de boue, expliqua quelqu'un dans un russe boiteux. – De la boue ? Il n'a pas dit boue, il a dit *gavno*[1]. Et qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne connais pas ce mot-là. Ce doit être un vocablepopulaire. » Deux interprètes feuilletaient fébrilement leurs petits dictionnaires de poche : « G, G, G... », murmurait l'un d'eux. Puis il se tourna vers son collègue. « Ce mot ne figure pas dans mon dictionnaire. » L'autre continuait de chercher : G, G, G... «Ne cherchez pas inutilement, dit quelqu'un, je crois que c'est un mot ordurier. Il ne doit figurer dans aucun dictionnaire de poche. »

***

Apparemment, ce qu'il avait toujours craint plus que tout au monde s'était produit. Vingt minutes plus tôt, quand ils étaient sortis dans le hall après une séance exceptionnellement longue, à la vue de leurs visages défaits il avait deviné sur-le-champ. À présent, le couloir s'était à nouveau vidé, les portes s'étaient refermées et, là derrière, le malheur devait sûrement continuer. Jamais il n'avait été indiscret. Sa conscience lui avait toujours interdit de chercher à saisir des bribes de conversation au cours des suspensions de séance. Pourtant, aujourd'hui, pour la première fois il aurait souhaité savoir ce qui se passait. Quelque chose de grand s'était rompu. Lui aussi pouvait bien rompre quelque peu avec ses principes. Malgré tout, durant la suspension, il n'avait pas tenté de happer ne fût-ce qu'un seul mot. À présent il s'en repentait, mais il était trop tard. Le couloir était presque vide. Les commutateurs ressemblaient à des yeux éteints. Il appuya son menton dans son poing. Un peu plus loin, ses collègues s'étaient rassemblés tête contre tête. Ils avaient sûrement entendu quelque chose. Les préposés

au vestiaire des membres du Comité central avaient même peut-être saisi des détails importants, sans parler de ceux des ambassadeurs et autres, qui devaient sûrement être au courant de tout.

Il observa un moment le petit groupe enfoncé dans les profondeurs du couloir. Jusque-là, il avait toujours répugné à ces petits conciliabules à voix basse. Des années durant, il avait été fier de son isolement. Mais, aujourd'hui, il en avait assez. Il ressentait étrangement une espèce de jalousie. Il résista un moment à la tentation, puis fit ce que pendant des années il avait jugé non seulement indigne, mais humiliant : lentement, à pas de loup, il s'approcha d'eux et leur demanda une cigarette. Surpris, ils tendirent leurs paquets avec empressement, et lui-même, de but en blanc, sans même avoir bien allumé sa cigarette, comme s'il avait craint de se ressaisir et de rebrousser chemin (il n'était pas accoutumé à biaiser à propos de ce qui le tourmentait), il les interrogea sans ambages. Ils ouvrirent grand les yeux, et, d'un air à la fois étonné et réjoui, se hâtèrent de lui répondre en s'interrompant l'un l'autre :

« Il paraît qu'ils se sont disputés.

– C'est sérieux ?

– Comme jamais auparavant.

– Doucement, dit le vétéran, mais toi, qu'est-ce que t'as à rigoler ?

– Je ne rigole pas. Tu ne vois pas que j'ai bu de désespoir ? Tiens, sens mon haleine, vieux frère. J'ai été au buffet et je me suis dit : Sergueï Ignatiev, bien que tu sois de service, bois un verre, pour te remonter le moral. L'unité a été rompue ? Oui, elle l'a été. Que peut-il arriver de pire ? Que tout aille au diable !

– Je ne veux même pas t'écouter, fit le vieil employé, tu me donnes envie de vomir.

– Toute la vie dans l'unité ! On s'y était en quelque sorte habitué, reprit l'homme ivre, et il soupira. Mais après tout, ajouta-t-il, on ne sait jamais : peut-être que maintenant, sans unité, la vie deviendra plus gaie. Commea dit Marx, l'unité est provisoire, les querelles sont éternelles !

– Malheureux que vous êtes, fit le vieux, je ne veux plus vous entendre ! »

Il s'éloigna à longs pas, mais en pensant à part soi : Malheureux que je suis !

***

Ils continuaient de prendre la parole à tour de rôle, avec colère, avec force mouvements de la tête, des mains, des doigts, profondément, totalement offensés, indignés, révoltés, condamnant, dénonçant, écrasant, enterrant les scissionnistes, les monstres d'ingratitude, les opportunistes, les nationalistes, les dogmatiques, les chauvins, les provocateurs, les semeurs de merde, les fauteurs de guerre... Notre seul crime... Tour à tour, Ulbricht, Ali Yata, Thorez, puis Jivkov, qui commença son attaque par les mots « ingratitude et cynisme », après lui, Dej qui dit : nous avons cru entendre parler de ces émissions de *Free Europe,* puis, après eux, d'autres encore, chacun s'accrochant à une épithète favorite, tous s'aiguillonnant mutuellement, élevaient toujours davantage la voix, ouvraient les bras d'un air tragique, se frappaient la poitrine, criaient « non ! », « jamais ! ».

Un certain nombre de représentants des partis d'Europe et d'Amérique latine usaient de plus en plus de paraboles bibliques ; d'autres, surtout les musulmans et les Asiatiques, évoquaient d'anciens proverbes, et certains, notamment les Africains, incapables de traduire leurs apologues et leurs adages, se bornaient à des déclarations d'ordre général.

Quelqu'un se leva et prit la défense des Albanais. La salle à nouveau se figea.

« Nous autres communistes, dit-il, nous ignorions cette situation, sans quoi nous aurions offert nos cotisations au Parti pour qu'il aide les Albanais à acheter du blé. »

Un autre prit la parole après lui. La tête de Khrouchtchev s'agita, menaçante. La salle se hérissa. Les deux derniers orateurs devinrent la cible de tous. La situation fut rétablie. On attendait avec inquiétude le discours

des Chinois. Luigi Longo demanda la parole. Les longs adverbes italiens se mirent à sortir de sa bouche comme des sifflements de fouet.

La première Rome, se dit Besnik.

Après l'Italien monta à la tribune quelqu'un qui parla à mots courts, comme tronqués. Puis d'autres. Les micros nasillaient d'exclamations dramatiques. Besnik se rappela avoir lu quelque chose à propos des hurlements de douleur de dinosaures. Il s'agissait d'un troupeau d'un millier de ces bêtes, le dernier troupeau de monstres en voie de disparition qui erraient quelque part dans le désert d'Australie. Ils poussaient toujours plus loin vers le nord, en quête d'un climat plus clément pour leurs corps et leurs membres déjà engourdis, pour leur respiration devenue de plus en plus pénible. À force d'avancer, ils finirent par échouer dans une dépression marécageuse, dans des sables mouvants. Plus ils se débattaient pour se dégager, plus ils s'enfonçaient. Ils allaient être engloutis. Il pleuvait. Leurs hurlements se répandaient dans l'espace. La terre reniait les monstres qui y avaient si longtemps régné en maîtres. Leur poids même les vouait à la mort. Leurs cris horribles et déchirants se dissipaient dans l'indifférence du ciel. Cela dura plusieurs mois, voire plusieurs années. Puis, l'un après l'autre, les hurlements se turent et le silence tomba sur le marécage.

« Comment avez-vous osé attaquer le grand Parti père ? Comment avez-vous eu l'audace de porter la main contre lui ? Levez-vous, camarades albanais, avant qu'ilne soit trop tard, et, comme un fils repenti d'avoir frappé l'auteur de ses jours, mettez-vous à genoux devant lui et demandez-lui pardon ! »

L'orateur termina son intervention d'une voix frémissante.

Vint le tour du représentant du Parti communiste tchécoslovaque. Avant de commencer à parler, il ouvrit et referma les bras par deux fois, puis hocha la tête. « Camarades, l'Union soviétique, notre grande sœur, notre mère, le plus humain des États, qui nous protège contre les loups, a été monstrueusement accusée de chauvinisme de grand État, de colonialisme et d'ingérence... Camarades, excusez-moi, mais non, je ne peux pas, je suis trop révolté... »

Un délégué d'Amérique latine lui succéda à la tribune.

« Qu'est-ce qui se passe sous nos yeux ? On attaque le Parti de Lénine ! Et où ? Dans son château même, dans l'antique Kremlin. Que se passe-t-il, camarades, que se passe-t-il ? Sous nos yeux, on a jeté de la boue sur notre glorieux Parti père. Ici même, tout près du mausolée de Lénine » – et l'orateur fondit en larmes. Il tira son mouchoir. De nombreux délégués s'étaient pris la tête entre les mains. Il fallait remédier à cette situation, oui, y remédier coûte que coûte.

Théâtre antique avec le chœur des Euménides, songea Besnik. Il se sentit pris de nausées, comme alors, à Butrint, quand il avait vu les serpents pendus aux épaules des statues. Les orateurs continuaient à demander la parole... Camarades, divinités, statues des classiques du marxisme, ne sentez-vous pas comme la terre tremble, fulmine... Comme le chœur des Premiers secrétaires tonne, fulmine... Besnik eut l'impression que des serpents étaient accrochés aux épaules de la plupart d'entre eux. Tout ce venin devait bien jaillir un jour, pensa-t-il.

« Lever la main aujourd'hui sur le Parti père, toucher à l'unité sacrée, cela signifie, oh ! cela... »

Enver Hodja avait remis ses écouteurs. En vérité, plus qu'aux mots prononcés, il prêtait attention au ton des discours. Il s'était même déconnecté de la traduction française et passait tour à tour sur les autres langues. Il y avait là tous les différents idiomes du monde. Tous proches, à moins de deux millimètres l'un de l'autre, eux que séparaient des océans, voire des siècles. Et maintenant, dans la plupart d'entre eux, l'Albanie était blâmée.

Il continuait de tourner le bouton de l'appareil. Petit à petit, machinalement, il avait rompu tout lien avec la salle. Peut-être s'agissait-il d'un instant de lassitude extrême, comme une sorte de torpeur. Devant lui, la réalité commença à se décolorer, à se dématérialiser et, soudain, sans aucune raison ni association d'idées apparentes, surgirent dans son esprit, avec une grande netteté, toute une rangée de vieilles femmes de Gjirokastër, sa ville natale, vêtues de noir et assises côte à côte sur un long sofa. Une main appliquée sur leur sourcil droit, selon la coutume, elles pleuraient doucement en émettant un petit gémissement continu, parfaitement monotone. Elles pleuraient un certain Tare Sherif. C'était l'hiver. Des

grandes fenêtres, on découvrait le pont de Zerzebil et les gens qui le traversaient, emmitouflés dans leurs manteaux. Il avait ouvert brusquement la porte de la grande pièce où les femmes, jeunes et vieilles, pleuraient, et s'était arrêté comme cloué sur le seuil. C'était la première fois qu'il assistait à ces chants funèbres. Les pleureuses semblaient toutes en proie à une sorte de griserie. Non loin de lui, une femme appliqua un chiffon humide sur le front de sa voisine, et celle-ci, au lieu de la remercier, protesta, les yeux troubles, sur un ton de reproche : « Pourquoi veux-tu me ramener à moi ? »

« Et puis, cela revient à se mettre, bon gré mal gré, au service de l'impérialisme. Oui, camarades, il y a longtemps que l'impérialisme rêve de cette funeste journée pour le mouvement... »

Quelqu'un parlait dans une langue intermédiaire entre le grec et le turc. La deuxième Rome..., se dit Besnik, et il ôta ses écouteurs. Beaucoup dans la salle faisaient de même de temps à autre, et il eut un moment l'impression que ce n'étaient pas des casques à écouteurs, mais d'antiques couronnes d'épines qu'ils ôtaient et remettaient sans cesse sur leurs crânes endoloris. Maintenant, l'orateur va parler des trente deniers de Judas ! songea Khrouchtchev. Il était gagné par l'euphorie. La Croix, la terre de Judée, le jour de Pâques, couverts de la poussière de dizaines d'années, étrangement mêlés maintenant à des congrès de parti, à des plénums où avaient été écrasées des fractions, et à des cérémonies, défilaient dans son esprit. Il regarda les Albanais à la dérobée. Enver Hodja s'était renversé sur le dossier de son siège. Après tout, sous cet ouragan, il va sûrement plier, songea Khrouchtchev. Il ne se souvenait pas bien de la manière dont la fin de Judas était décrite dans la Bible. Peut-être devrai-je encore me montrer indulgent envers lui, se dit-il. Je ne reviendrai pas à vous comme l'enfant prodigue, avait dit Enver Hodja. Dans son for intérieur, Khrouchtchev sourit. Tu reviendras, se dit-il, par une nuit d'hiver, dans la neige, tu frapperas aux portes du Kremlin jusqu'au point du jour. Et avec toi reviendront les autres, songea-t-il un moment après en lorgnant du coin de l'œil les trois autres Albanais. L'un se rattachait dans son esprit à l'amer souvenir de Bucarest ; avec l'autre, il avait échangé les premières répliques empreintes d'ironie fielleuse à New York, à l'assemblée des chefs de gouvernement à l'ONU, lorsque... lorsqu'il avait brandi sa... chaussure. Tu reviendras, serépéta Khrouchtchev avec lassitude. En hiver, la nuit. Quant à savoir si je t'ouvrirai, c'est mon affaire.

À la tribune était monté un des délégués scandinaves. Allez, vas-y, frappe ! songea Khrouchtchev. Mais ce délégué-là s'étendait sur d'autres problèmes. Khrouchtchev fit effort pour l'écouter.

Le Scandinave en vint finalement à l'attaque. Khrouchtchev remua légèrement sur sa chaise comme il faisait chaque fois que les orateurs abordaient cette partie de leur intervention. « Quant au discours du camarade Enver Hodja, dit-il, il nous semble inopportun. Un autre problème... », poursuivit-il... Comment, c'est tout ? faillit s'étrangler Khrouchtchev. C'est tout, figure de plâtre ? Discours inopportun ! Voyez quelle trouvaille d'eunuque !

C'était la énième fois qu'il se mettait en colère par cette matinée extraordinaire. Il se souviendrait de l'attitude des Hongrois. Ils s'étaient montrés on ne peut plus modérés dans leurs attaques. Je sais ce qu'il vous faut, grommela-t-il. Vous avez besoin d'une tête comme celle de Mikoyan ; il sait vous mater, lui !

Et voilà les Chinois, se dit-il. Mais on connaît leur son de cloche.

Au moment où le Chinois monta à la tribune, le silence dans la salle se fit encore plus profond.

Le seul à ne pas suivre ce discours était un autre délégué scandinave qui en était à se demander comment il pourrait expliquer à un extraterrestre cette querelle de doctrine. Comment il pourrait lui faire comprendre, par exemple, que l'atmosphère enveloppant notre planète, les océans, les continents, la végétation, la vie même des êtres qui la peuplent sont déterminés par certaines phrases en apparence fort simples, tenant sur quelques feuillets, comme « La matière est une donnée première, la conscience une donnée seconde ». Le lointain visiteuréclaterait d'un grand rire. Comment croirait-il qu'une simple interversion des termes de cette phrase, par exemple le fait de dire que la conscience est une donnée première et la matière une donnée seconde, puisse entraîner de terribles calamités, embraser des continents, susciter des retombées dévastatrices, polluer les mers ? Tout cela ne serait-il pas d'une aberrante vanité ? Ne seraient-ce pas là que des phrases, seulement des phrases, en réalité impuissantes, ou dont le fallacieux pouvoir ne s'exerce qu'en rêve ? Ne

suffirait-il pas pour s'en délivrer que les gens secouent leur sommeil, se frottent les yeux et s'écrient : « Fous que nous sommes ! »

C'était la première fois que sa confiance dans le communisme était à ce point ébranlée. Il se sentait comme quelqu'un qui, se retrouvant après longtemps dans un cimetière, à la vue des croix, des épitaphes et des pierres tombales, perd confiance dans la vie. Cette assemblée lui donnait l'impression d'une nécropole.

Après le Chinois était monté à la tribune un délégué basané qui parlait un espagnol curieusement semblable à un râclement de balai de crin.

« L'attitude à l'égard du glorieux Parti soviétique père est la pierre de touche de tout communiste de par le monde. »

Pour moi aussi, c'est une épreuve, songea Besnik, mais dans un tout autre sens. Il avait mal à la tête, mais sentait son cerveau fatigué fonctionner malgré tout avec une lucidité extrême. La densité de ses pensées était insoutenable. Si, avant cela, il avait entendu quelqu'un déclarer publiquement que le camarade Besnik Struga était très lié au Parti et au pouvoir populaire, peut-être aurait-il un peu rougi sous l'effet d'un curieux sentiment de modestie et de pudeur mêlées. Plus d'une fois, il s'était demandé : suis-je un militant ? Et il s'était dit qu'il ne l'était pas dans toute l'acception du terme. Il savait bien qu'il n'yavait aucune raison pour qu'il ne le fût pas. Toute sa famille avait été liée à la Résistance, son père était un communiste de longue date, lui-même était postulant à l'adhésion et, malgré cela, il se sentait encore quelque peu en dehors.

À maintes reprises, il avait cherché à élucider l'origine de cette impression. Il n'y avait à cela aucune raison subjective. Il n'était retenu par aucune réticence. À plus d'une reprise, il avait eu le sentiment que quelque chose s'éclaircissait dans sa conscience, qu'il était sur le point d'en découvrir la raison véritable, mais ça n'avait été qu'une éphémère lumière et tout avait à nouveau basculé dans l'obscurité. Il s'efforçait alors de se persuader qu'il était un communiste comme les autres, mais ses efforts faisaient long feu. Il ne tardait pas à déceler une certaine tiédeur en lui. Il sentait qu'il ne faisait pas partie des communistes les plus dévoués à la Cause. Pourquoi se faire des illusions ? Les communistes étaient autres. Autres... certains traits familiers qui s'agitaient depuis quelque temps dans sa mémoire, la courbe

d'un nez, une implantation des sourcils rappelant la lettre Z, finirent par se dessiner dans son esprit. Raqi, le chef du personnel. Voilà, lui était l'un d'eux ! Dans l'esprit fatigué de Besnik se mit à luire une idée, puis une autre, elles se croisèrent et il eut subitement le sentiment qu'il comprenait pourquoi il n'était pas comme les autres. C'étaient précisément eux qui, des années durant, l'avaient mis, lui, dans la situation d'un étranger, d'un indifférent. Ils s'étaient définis eux-mêmes comme les plus proches du Parti, les plus sûrs, les gens de la famille, les membres de la maisonnée. Ils considéraient les autres comme des étrangers, des éléments moins sûrs. Eux étaient « nous », les autres étaient « eux ». Raqi s'était rangé lui-même parmi les « nous » ; Besnik, lui, faisait partie d'« eux ». Il se prit le front à deux mains et se demanda : Où cette forceobscure et usurpatrice a-t-elle sa source ? Elle se manifeste là où l'on s'y attend le moins, se dit-il au bout d'un moment. Dans les conseils de quartier, à des réunions, des meetings, voire tout simplement à des dîners et des petites fêtes d'anniversaires, ils surgissaient subitement, s'intitulaient, s'autoproclamaient tels. Raqi était l'un d'eux. Plus d'une fois, il l'avait exaspéré avec son regard et tout le sous-entendu de ce « nous » qu'il avait comme timbré sur son visage. Besnik s'était révolté. Où prend-il le droit de s'inclure dans les « nous » ? Qui le lui a donné, où l'a-t-il trouvé ? De quelles lois, de quelles juridictions, de quels alinéas se prévaut-il ? Mais, que ce fût par lassitude ou par indifférence, la révolte de Besnik était de courte durée. Et il se disait : Ils n'ont qu'à s'intituler « nous », grand bien leur fasse ! Car leur pression était si continue, si obstinée, que les autres, par fatigue ou simple manque de volonté, finissaient par se laisser suggestionner et cédaient à l'hypnose.

Cette réunion a été mon épreuve de vérité, se répéta-t-il. Je ne peux plus être suggestionné. Me voici redevenu « nous ». Je suis sauvé !

Les participants avaient les yeux humides. À la tribune, quelqu'un parlait d'une voix suraiguë.

« Nous, communistes mongols, dénonçons avec la plus grande vigueur... nous... »

Besnik jeta un regard sur sa montre. Il était une heure vingt. Nous, songea-t-il, l'esprit égaré. Et pourquoi vous ?

***

Qu'est-ce qu'il peut bien avoir ? Pourquoi ne vient-il pas ? Maintenant, c'en était trop. Devant le grand perron de la Poste centrale, Lida se retint avec peine de regarder sa montre. Et pourtant, elle savait que les minutes avaient passé et qu'elles continuaient de passer rapidement, lentement.Il devait être une heure vingt. C'en est trop, trop ! cria-t-elle à part soi. Elle restait là, comme pétrifiée, bien qu'en esprit elle s'arrachât les cheveux, tombât sur le trottoir, roulât sous les pieds des passants et même sous les roues des voitures. Elle n'avait jamais éprouvé une douleur aussi vive. Ce n'était pas une écorchure cuisante, ni une blessure de poignard. C'était bien pire. Elle se sentait comme écrasée sous une dalle de pierre.

Au kiosque, les gens continuaient d'acheter des journaux. Ils lui paraissaient stupides, et les journaux encore plus.

Maintenant, vraiment il a passé la mesure, se dit-elle machinalement avec un certain flegme qui était bien plus pénible à conserver que l'agitation la plus débridée. Les anxiétés des attentes antérieures n'étaient rien, comparées à cette nouvelle angoisse. Il y avait quelques jours qu'ils s'étaient enfin réconciliés. L'étudiant albanais lui avait téléphoné comme d'habitude : Allô, c'est bien D 1-22-29 ? Elle avait couru au rendez-vous qu'ils s'étaient donné. Pourquoi ? pourquoi ? lui avait-elle demandé, bien qu'elle ne voulût rien, rien entendre. Il n'avait même pas pris la peine de se justifier de lui avoir fait faux bond, la dernière fois. Il s'était borné à quelques mots vagues. Il semblait fatigué, son front était moite. Excuse-moi, Lida, je ne sais pas moi-même comment ça s'est fait, mais ça ne dépendait pas de moi, non... vraiment pas de moi. Tu ne me tourmenteras plus ? lui disait-elle, et il lui répondait que non, non, jamais plus. Puis, enlacés, ils avaient descendu la rue Gorki, s'étaient engagés dans le boulevard de Tver, avaient longé les bancs de fer et débouché enfin sur l'Arbat pour prendre le métro et se rendre chez lui. Là s'était produit ce que, dans son imagination, elle avait toujours tenu pour la plus effrayante et la plus belle, la plus terrible et la plus facile des choses. Il en était demeuré sur ses traits une mystérieuse lassitude et, au basdes joues, une luminosité qu'aucun fard ne peut engendrer sur un visage féminin. Ils avaient enfin levé le seul obstacle à exister entre eux. Et pourtant, il ne venait pas. Après que tout s'était consommé entre eux deux, il n'arrivait toujours pas. Pourquoi ? Les vitres des autos, qui avaient brillé

avec tant de vie, quelques jours auparavant, quand elle leur avait confié son acte, étaient maintenant devenues opaques, aveugles. Sur les portes des cafés, les chiffres des heures d'ouverture et de fermeture étaient morts. Au kiosque, c'était depuis la création du monde qu'on continuait de vendre des journaux.

***

À présent, la conférence peut bien continuer autant qu'elle voudra, pensait, cinquante pas plus loin, en sortant de derrière l'immeuble de la Poste centrale, le correspondant de l'agence France-Presse. Ç'a été mon heure. Ma chance.

Scission. Tous ces derniers jours, partout, sur les murs, les vitres de sa voiture, les portes, les trottoirs, sur les visages des passants comme sur les cartes de géographie, il n'avait vu que fêlures, fissures. Tout se scindait, au début tout doucement, puis de plus en plus vigoureusement, comme sous l'effet d'un tremblement de terre. Maintenant tout était confirmé : il y avait scission. Les géants étaient en froid. Le camp a perdu le sommeil... l'unité. Il ne dort plus... Il se rappela son premier voyage à travers le ciel communiste, cette errance dans l'espace, ce crépuscule, cet aveuglement, ce petit lézard frétillant au milieu du désert, alors qu'il ne croyait plus à rien, qu'il se sentait perdu. À présent la lézarde courait joyeusement sur le sol, traversait péninsules, continents, se discernait de loin, des pôles et de l'équateur. Sa dépêche volait maintenant à travers les airs. Partout, dans les innombrablesbureaux des ministères, des experts en tout genre, conseillers secrets, ministres, ambassadeurs, généraux et maréchaux, Premiers ministres, milliardaires, présidents d'États séculaires et présidents d'États tout juste créés, tous, sans exception, contemplaient comme un signe céleste, comme l'apparition d'une comète ou une éclipse de soleil, la faille.

Il venait d'envoyer la dépêche et se hâtait de gagner un café.

De toute façon, la vie est belle, se dit-il en passant le long du kiosque à journaux où, parmi les gens qui attendaient debout, il aperçut à la dérobée une jolie fille aux yeux embués de larmes. Il sourit comme s'il venait d'assister à quelque chose d'inexplicable.

Il chemina un moment dans la rue Gorki, traversa le carrefour devant l'hôtel de Moscou et, marchant sans but sur le trottoir de gauche à travers la foule des passants qui déferlaient vers le Goum, il se retrouva sur la place Rouge. Le mausolée de Lénine, fermé durant les fêtes, avait été rouvert. Il observa un moment le mur rougêatre du Kremlin et se dit qu'un peu plus loin se dressaient les tours et les dômes sous lesquels ils étaient en train de se disputer. Non, ce n'étaient ni des tours, ni des dômes. C'étaient les antiques tentes des assiégeants sous les murs de Troie... Et ils se querellaient, là, sous les murs de l'Occident assiégé... Chante, ô muse, la colère d'Achille, fils de Pélée... Annonce, AFP, la colère de Khrouchtchev, fils de Sergueï... !

L'idée qu'il assistait à *l'Iliade* du communisme traversa son esprit. De toute façon, je ferais bien de prendre un café, se dit-il, bien qu'il sentît que, même sans café, son cerveau fonctionnait avec une lucidité parfaite, voire même excessive. En franchissant une des portes du Goum, il tourna encore une fois la tête vers la droite. Le mausolée de Lénine, avec la file interminable de ses visiteurs,comète à la queue ténébreuse survolant l'univers gelé du communisme, retint quelques secondes son regard.

***

L'orateur leva les bras et les rabaissa en direction de la délégation albanaise.

« L'histoire vous flétrira du nom de "scissionnistes" », dit-il en concluant son discours.

La scission, ce n'est pas moi qui vous l'ai apportée, je l'ai trouvée parmi vous, songea Besnik, somnolant presque. Le sommeil qu'il repoussait depuis un long moment revenait à la charge, le saisissait entre ses pattes de velours. Maintenant tu es à moi, lui disait-il comme dans un murmure. Maintenant tout cela est fini.

Dans les écouteurs parvenaient des mots lointains et glacés comme les aurores boréales. L'histoire. L'Histoire.

« La séance est levée », déclara le président de l'assemblée.

La salle commença à se vider. Les dos des délégués s'éloignaient, s'éloignaient. Cette réunion, qui avait commencé de face, se terminait de dos. Ils sortaient à la file par la porte principale. Le dos des Tchèques, des Polonais, des Français. De la tribu acou-acou. *Shpinëri*[2], la Dosie, se dit Besnik. Le mot doit bien exister en albanais.

Dehors les limousines attendaient, le moteur en marche. Les portières se refermaient l'une après l'autre avec des claquements secs. « Tout sera annulé. » Besnikse répéta en esprit cette phrase des débats. Les accords, les crédits.

Le noir cortège des voitures sortit par Alexandrovski Sad. Au loin, derrière la vitre de la voiture, les tours du musée d'Histoire tournoyèrent en un tourbillon dément. Malgré lui, Besnik se rappela des phrases du dernier discours, à présent décousues : l'Histoire... vous... nous...

Lorsqu'ils s'engagèrent sur la grand'route de Leningrad, il nota que les autres voitures de la délégation avaient disparu... Derrière la leur, il n'en restait plus qu'une seule, et toutes deux roulaient à vive allure vers la périphérie.

« Où sont les autres ? demanda-t-il.

– Ils sont allés à l'ambassade, répondit Jordan. Je crois que nous allons tous passer la nuit là-bas, peut-être même une nuit blanche.

– Pourquoi donc ? »

Jordan sourit. Besnik contemplait les monticules de neige.

La grille de la villa était ouverte, le jardin désert, comme d'habitude. À l'intérieur, on sentait l'abandon. Les valises bouclées étaient alignées dans le couloir. Le gérant, qu'ils n'avaient aperçu qu'une fois, était là.

Une des cuisinières déboucha de l'escalier menant au sous-sol. Elle jeta un regard interrogateur sur le gérant.

« Ils ne déjeuneront pas ici », dit celui-ci.

Elle resta un moment à les regarder tandis que, sans lever les yeux, ils prenaient leurs valises et les portaient jusqu'aux voitures. Entre-temps, la

femme de chambre et, derrière elle, l'autre cuisinière étaient montées elles aussi.

« Vous partez ? » demanda la seconde d'une voix étouffée.

Elle ne reçut pas de réponse. Ils transportaient leurs derniers bagages qu'ils fourrèrent dans les véhicules avant de s'en retourner saluer le petit personnel de la villa. Dansles yeux des deux femmes, il y avait comme une expression hagarde.

Les voitures se mirent en route.

À l'ambassade, le personnel de la délégation albanaise était réuni au grand complet. Le ton de la conversation était paisible. Les yeux de tous semblaient comme légèrement embués. Parfois, on sentait courir une certaine émotion. Mais tout se manifestait avec réserve et modération. Les voix à l'avenant.

Besnik perçut les mots « demain », « train », et comprit que le départ était pour le lendemain.

Un employé de l'ambassade servait continuellement du café.

«Hier, déclarait l'ambassadeur, j'ai encore réuni les étudiants pour leur recommander de se méfier des provocations. »

Son interlocuteur approuva de la tête.

« Je leur ai surtout recommandé de se garder de leurs petites amies, poursuivit le diplomate.

– Ils feraient mieux de ne plus du tout les revoir.

– C'est juste. Je crois du reste qu'ils ont cessé de les fréquenter.

– Si vite que ça ? fit l'autre avec un sourire maussade.

– Oui, du moins ou ils doivent être en train de les quitter. »

L'autre poussa un profond soupir.

Tout autour, par petits groupes, on conversait à voix basse. Assis dans un large canapé, Enver Hodja regardait les autres deviser tout en buvant du café. Lui-même vida sa tasse et la reposa sur un guéridon. Besnik avait le

regard fixé sur cette tasse. À sa place, toutes les vieilles femmes d'Albanie auraient sûrement tendu avec anxiété leurs mains flétries pour la renverser et lire dans le marcle destin de l'Albanie. Tout de même, se dit-il, j'ai de drôles de pensées.

« Oui, oui, je pense qu'ils sont en train de se quitter », répéta l'ambassadeur.

L'employé de l'ambassade continuait de proposer du café. Ceux qui en prenaient saisissaient leur tasse et, avant de la porter à leurs lèvres, se regardaient mutuellement dans le blanc des yeux comme on fait avant de formuler un vœu à l'intention de son hôte.

***

Le lendemain, comme à l'habitude, les délégations pénétrèrent à la file dans la salle Guéorguievskaïa. Puis la porte se referma sur eux. Le vieux préposé au vestiaire ressentit une vive inquiétude. Ne se serait-il pas trompé ? Il revint lentement vers le vestiaire et remarqua une patère nue. Non, il avait bien vu. Le long manteau noir d'Enver Hodja manquait. La première cigogne est partie, dit-il à part soi. Envolée. Il se sentait l'esprit engourdi. S'en iront-ils tous comme ça l'un après l'autre ? Ses deux collègues du vestiaire des ambassadeurs passèrent comme par hasard devant lui. Ils faisaient semblant de bavarder, mais leurs yeux étaient rivés là, sur cette patère dégarnie. Il fut tenté de se lever, de couvrir de son corps cet emplacement vide, mais ce geste lui parut vain. Infortuné, infortuné que tu es ! se dit-il. Puis, pendant un long moment, il ne pensa plus à rien. Il songea encore : un oiseau s'est envolé. Puis, un instant plus tard : Ne serait-ce pas l'approche d'un grand hiver ?

Au même moment, dans un des wagons du rapide Moscou-Varsovie qui fendait à grande vitesse les steppes couvertes de neige, Enver Hodja disait aux membres de la délégation :

« Nous en avons terminé. »

Il regarda longuement fuir de part et d'autre la plaine chenue, puis ajouta :

« Vous êtes-vous demandé de qui nous venons d'être les hôtes ? »

Besnik se souvint de la première nuit dans la villa, du hululement du téléphone-hibou. Les hôtes d'un château. D'un château médiéval rempli de spectres et d'abominations, répondit-il intérieurement à sa propre question tout en appuyant son front contre la vitre couverte de givre.

1 En russe : de la mouscaille *(NdT).*

2 Nom collectif imaginaire formé à partir de *shpine*, en albanais « dos », à l'image de Shqipëri (Albanie) à partir de shqipe, « aigle » *(NdT).*

OceanofPDF.com

6

À chaque nouveau grondement de tonnerre, les gens, dans la salle d'attente de l'aéroport, tournaient la tête vers les baies comme s'il devait charrier jusqu'à eux quelque nouvelle. Il continuait de pleuvoir. Pendant quelques secondes, le fracas tournoyait, menaçant, au-dessus de l'aérodrome, puis, dès qu'il cessait, l'averse semblait tomber encore plus dru.

« Il fait mauvais, je crois que l'avion aura du mal à atterrir », dit pour la troisième fois un petit homme assis à la table à côté de Zana. Elle aussi, pour la troisième fois, regarda autour d'elle et ne vit personne dans la salle faire mine de se lever pour s'en repartir. À plus d'une reprise, on eut même l'impression que le temps allait se dégager. La pluie diminuait d'intensité, cessait presque, quand, subitement, rappliquant d'une direction inattendue, grondait un roulement de tonnerre prolongé.

La pluie avait néanmoins bel et bien diminué. La salle d'attente bourdonnait de bruits de voix. On entendit unnouveau grondement, mais, cette fois, le coup de tonnerre passa de côté, vaquant à ses affaires.

Zana était agacée par un individu qui la fixait depuis un long moment et elle déplaça de nouveau sa chaise. Les yeux de l'homme, qui luisaient d'un éclat reflétant à la fois l'excitation et la souffrance, semblaient lui dire : Je sais, tu attends ton fiancé ; bien sûr, il t'a manqué et tu as envie de coucher avec lui.

Exaspérée, elle invita Mira à l'accompagner jusqu'aux bureaux de la douane, puis elles revinrent sur leurs pas. Il s'était remis à pleuvoir. Dans les yeux de certains, Zana lisait de l'accablement. Les traits étaient tirés. Subitement, elle fut prise d'une inquiétude aiguë. Pourquoi arboraient-ils un air si sombre ? Elle aussi serait contrariée si l'avion n'arrivait pas ce jour-là, mais sur leurs visages à eux planait une ombre sinistre. Elle détourna les yeux et tâcha d'imprimer un tour plus souriant à ses pensées. Le voyage devait sûrement avoir été agréable. D'autant plus qu'il s'agissait d'une délégation du plus haut niveau. En outre, ils s'étaient trouvés à Moscou à l'occasion des fêtes. Et même, après cela, on y avait tenu une grande conférence internationale. Besnik devait sûrement avoir beucoup de choses

à lui raconter. Vraiment, l'hiver s'annonçait radieux. Dans cinq semaines, six tout au plus, ils allaient se marier.

Elle ne tournait plus du tout la tête, de peur de croiser le regard du maniaque. Oui, ils allaient se marier. Ils feraient l'amour quand il leur plairait, librement, à minuit, sous le bruissement de la pluie, à l'aube, encore somnolents, voire en plein après-midi. Elle lui avait préparé quelques petites surprises agréables. Peut-être lui aussi avait-il pensé à elle, bien qu'il ne fût pas trop porté à ce genre de prévenances. Elle était vraiment impatiente de le revoir.

Il continuait de pleuvoir. Le visage collé au vitrage, Mira regarda dehors d'un air pensif. Zana la fixa avec tendresse. Elle approcha sa tête de son cou et lui chuchota :

« Dis-moi, tu as un flirt ? »

Mira rougit, se mordit la lèvre, et ses yeux se mirent à regarder dans tous les sens, en évitant Zana.

« Non », répondit-elle d'une voix sourde.

Zana lui prit la taille et lui déposa un baiser léger dans le cou. Elle fleurait une bonne odeur de jeune fille.

« Alors, pourquoi rougis-tu ?

– Et toi, pourquoi me poses-tu des questions pareilles ? » dit Mira d'un ton adouci.

Elle finit par se retourner. Ses yeux étaient encore comme mouillés par le petit orage qui venait d'y passer.

Une jeune fille, pensa Zana. Oui, des yeux de vraie jeune fille.

À cet instant, au-dessus de leurs têtes, retentit brusquement la voix du haut-parleur.

« Attention ! Attention ! »

Zana sentit un étau lui étreindre le cœur. La salle se figea, comme s'attendant à ce que tombe la foudre.

« L'avion du vol Budapest-Tirana va atterrir dans dix minutes. Attention. L'avion du vol... »

Zana regardait autour d'elle, tout étonnée. Une partie des gens qui attendaient là, justement ceux qui avaient jusqu'alors arboré les visages les plus lugubres, s'animèrent et manifestèrent une joie si vive qu'elle pensa avec effroi que l'avion avait peut-être été en danger, que peut-être ils avaient su ou redouté quelque chose alors qu'elle-même ne soupçonnait rien.

Les gens faisaient des signes de la main en direction du ciel. Une nouvelle petite foule afflua aux portes pour sortir sous la pluie. Une voix cria :

« Il arrive ! Il arrive ! »

Soudain, Zana rencontra le regard de l'individu répugnant. Malgré tout, elle ne détourna pas les yeux ; au contraire, elle le fixa d'un regard joyeux, avec un air de défi, comme pour lui dire : Oui, oui, c'est vrai, je l'attends, j'ai envie de lui, j'ai envie de l'embrasser, de coucher avec lui, c'est vrai que j'ai mis mes plus beaux dessous, tout cela est vrai, vrai, vrai ! Elle se dirigea vers la porte, entraînée par la foule. Ses yeux à lui continuaient de la fixer placidement quand elle remarqua soudain qu'il boitait, qu'il traînait la patte, comme une jambe de bois. Soudain elle eut pitié, grand pitié de lui, et elle le regarda à nouveau, mais cette fois comme si elle avait voulu lui demander pardon pour tout ce qu'elle avait pensé de lui, cependant que ses yeux à lui continuaient de la considérer avec douceur, l'air de dire : Ça ne fait rien, ça ne fait rien, c'était un malentendu, un simple malentendu.

Elle sentit des gouttes de pluie sur son visage.

Le gros avion, d'un vol lourd et gourd, descendait vers la piste.

Deux hommes poussaient rapidement l'escalier métallique vers la piste. Un petit groupe, suivi de quelques « pionniers » portant des bouquets de fleurs, puis un autre groupe un peu plus nombreux se dirigèrent vers l'appareil qui venait de s'arrêter, les ailes encore frissonnantes.

« Le camarade Enver ! » lança une voix.

Le premier, il apparut au haut de l'escalier et salua la petite foule avec son chapeau.

Il soufflait un vent assez fort. Quelqu'un grimpa rapidement vers lui, un parapluie à la main. Les autres membres de la délégation débouchèrent à sa suite.

« Voilà Besnik ! » dit Mira en battant des mains.

Il était encore loin, mais Zana lui fit tout de même un signe. Il ne les avait pas encore aperçues. Ils se rapprochaient. La pluie continuait à tomber. On se donna lespremières accolades. Zana agita de nouveau le bras, mais Besnik ne la remarquait toujours pas.

« Besnik ! »

Elle le vit lever la tête comme s'il ne s'était pas attendu à cet appel. Elle le trouva amaigri. Il sourit. Elle lui passa les bras autour du cou et l'embrassa. Il était pâle. Mira l'embrassa à son tour.

« Tu n'as pas été souffrant ? interrogea Zana.

– Non, non », répondit-il.

Il paraissait étrangement distrait. Elle lui essuya quelques gouttes de pluie sur le front tout en lui souriant. Il lui rendit son sourire, mais avec une certaine crispation. Ses traits étaient extrêmement tirés.

« Le voyage a été fatigant ? » demanda-t-elle.

Il l'observa attentivement.

« Le voyage ? fit-il d'un air étonné. Oui, peut-être. Oui, bien sûr. »

Sa voix aussi avait quelque peu changé.

« Tu as l'air fourbu », dit Mira.

Toutes deux se regardèrent. Pourquoi ne leur posait-il aucune question ?

Ils s'assirent autour d'une table, dans la salle d'attente qui se remplissait rapidement.

« Tu prendras bien un café ? suggéra Zana.

– Oui. »

Elles ne le quittaient pas des yeux.

« Et vous, comment ça va ? demanda-t-il enfin. Comment va tout le monde ?

– Bien, bien, dit Zana. Tu as fait un bon séjour? Tout a bien marché ? »

Il écarquilla les yeux. Il semblait vraiment exténué.

« B... ien », murmura-t-il.

Elles se regardèrent à nouveau. Il s'était sûrement passé quelque chose.

« Comment as-tu trouvé Moscou ? » questionna Mira.

À nouveau il fixa ses yeux sur elle comme si elle venait de lui poser une question on ne peut plus saugrenue.

« Moscou ? »

Une voix de femme annonça quelque chose dans le haut-parleur. Zana ne saisit que le mot « douane ». Quelques personnes passaient, des valises à la main.

« Il faut que j'aille retirer ma valise », dit-il.

Il se leva et se dirigea vers la salle des bagages.

« Je lui trouve un air bizarre », remarqua Mira.

Zana la dévisagea :

« Que veux-tu dire ?

– Est-ce que je sais ? Il m'a fait une drôle d'impression. Pas à toi ?

– À moi aussi. Le voyage en avion l'a peut-être fatigué. »

Zana haussa les épaules. Dehors, le gros avion, maintenant refroidi, ruisselait sous la pluie.

Besnik revint, sa valise à la main.

« On s'en va ? dit Zana. La voiture de papa est là. »

Ils sortirent. Dehors stationnaient de nombreux véhicules. Des gens s'engouffraient dans les autocars.

« Vous avez fait un bon séjour, camarade Besnik ? demanda le chauffeur dès que la voiture se fut ébranlée.

– Oui, plutôt bon.

– Ah, fit l'autre, l'Union soviétique doit être un pays merveilleux. Vous avez bien de la chance de l'avoir visitée. »

Les faubourgs de Tirana étaient déjà pavoisés de drapeaux, d'affiches, de banderoles rouges portant pour la plupart les mots « Vivent les fêtes des 28 et 29 novembre ! » « Gloire au Parti du Travail d'Albanie ! » À mesure qu'ils approchaient de la capitale, les banderoles et les drapeaux se multipliaient. On sentait partout une atmosphère de réjouissances.

Sitôt au bas de la maison, Mira s'élança dans l'escalier et le grimpa quatre à quatre pour annoncer l'arrivée de Besnik. Le chauffeur monta la valise. La première à se jeter au cou de Besnik fut Rabo. Puis son père, Liri et finalement Ben, qui, visiblement, trouvait ces situations fort embarrassantes, l'embrassèrent tour à tour.

Rabo regardait Besnik avec tendresse. Dans ses yeux se lisait la question : tu n'es pas patraque ? Mais elle ne la formula pas. Elle se borna à dire quelques mots, une simple phrase de circonstance, pour exprimer sa joie. Puis, aussitôt, ses yeux se fixèrent interrogativement sur le visage de Zana. Celle-ci haussa les épaules. Rabo eut un hochement de tête comme pour dire : bon, n'en parlons plus.

« Alors, camarade fiancé, comment s'est déroulé votre séjour ? » fit Liri d'un ton enjoué.

Zana faillit se mordre les lèvres. Il lui sembla que, s'il y avait un mot à éviter en pareille occasion, c'était justement celui-là. Quelle expression idiote ! pensa-t-elle.

Deux voisines tendirent la tête par l'entrebâillement de la porte.

« Tous nos souhaits de bienvenue ! dirent-elles.

– Entrez un moment prendre une douceur, proposa Rabo.

– Non, non, nous n'allons pas vous déranger. Nous repasserons.

– Quel cadeau t'a-t-il apporté ? demanda une fillette à Mira dans le couloir.

– Je ne sais pas encore. »

Le couvert était mis. Le soir tombait. Quelqu'un alluma la lumière. Besnik regardait les assiettes comme si elles n'avaient pas contenu des mets, mais quelque chose d'insolite.

« Heureusement que tu nous es revenu en bonne santé, dit son père, et il empoigna sa fourchette.

– Trouve-nous un peu de musique à la radio», suggéra Liri.

Ben, heureux de pouvoir se rendre utile, s'élança vers le poste. Tous mastiquaient. Zana sentait sa fourchette et son couteau lui peser dans les mains comme du plomb. Elle n'avait pas d'appétit. Les assiettes, les cuillères, sa plus belle combinaison, qu'elle avait mise pour lui, tout était devenu d'un froid glacial. Besnik avait les yeux rivés sur son assiette. Il levait la tête quand les autres parlaient, mais paraissait ne rien entendre. Il sourit une fois à Zana, d'un sourire lointain. Elle ne se départissait pas de son air sombre, dans l'espoir qu'il le remarquerait, s'il la regardait encore, et lui demanderait : qu'est-ce qui ne va pas? Subitement, ce désir se fit en elle très impérieux. Il fallait à tout prix qu'il remarque son air morose. Qu'il s'inquiète tant soit peu, qu'il lui demande pourquoi...

« Qu'est-ce qui ne va pas, Zana? »

C'était la voix de Liri. Zana se mordit la lèvre une nouvelle fois. Elle faillit s'écrier : qu'est-ce qui te prend de me harceler? La voix de Liri avait rompu en elle le doux tourment de l'attente. Elle la considéra avec colère. À ce moment, Besnik lui adressa un nouveau sourire paisible, presque machinal, réflexe, qui, apparemment, se répéterait par intervalles, tant que durerait le repas. Que s'est-il passé, que s'est-il donc passé? se demandait Zana. Son cerveau cherchait à fonctionner le plus vite possible. Peut-être n'est-ce que la fatigue du voyage, rien d'autre?

Le téléphone sonna dans le couloir.

« C'est quelqu'un qui ne veut pas dire son nom, indiqua Mira, il demande Besnik.

– Je suis crevé, fit celui-ci. Réponds-lui que je suis très fatigué.

Mira reprit le combiné.

À la réponse qu'elle reçut en retour, elle fronça les sourcils. Elle fit signe à Besnik.

« Il insiste, dit-elle à voix basse en mettant sa paume sur le microphone. C'est quelqu'un du Comité central. »

Besnik se leva.

« Oui, c'est moi, Besnik Struga, je vous écoute », dit-il.

Il répéta oui, oui, deux ou trois fois tout en consultant sa montre. Finalement, il raccrocha.

« Qu'est-ce que c'est? demanda Rabo.

– Je dois aller à une réception officielle au palais des Brigades. Il y a une soirée à l'occasion des fêtes.

– Tu es invité? s'exclama Liri. Comme c'est bien! Kristaq aussi se préparait à y aller. »

Besnik jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

« Il faut que je me dépêche, dit-il, et il se leva de table. Mira, ouvre ma valise et tires-en une chemise blanche. »

Rabo alla chercher le fer à repasser. Zana promenait un regard éploré.

***

C'était la première fois que Besnik se rendait à une réception au palais des Brigades. Il descendit de l'autobus et se dirigea d'un pas timide vers la porte de l'enceinte. Des sentinelles, enveloppées dans leurs imperméables trempés, se tenaient immobiles devant la grille. Il ralentit le pas. Sur le jardin se diffusait une froide lumière fluorescente. Deux hommes, apparemment de la Sûreté, se tenaient à l'entrée. Ils levèrent la tête.

« Je n'ai pas de carton d'invitation. On m'a téléphoné de venir.

– Ah, vous faites partie de ceux de Moscou? »

L'un des deux tira une liste de sa poche.

« Besnik Struga, murmura-t-il. Tenez, voici votre carton. »

Besnik tendit la main et le saisit.

«Le dîner a commencé? demanda-t-il.

– Oui », fit l'homme de la Sûreté. Puis, voyant que Besnik hésitait à aller plus loin, il ajouta : « La plupart de ceux du voyage à Moscou viennent tout juste d'arriver. On a dû vous prévenir au dernier moment. »

Besnik traversa le grand jardin. De part et d'autre de l'allée asphaltée bordée de grands arbres étaient rangées de nombreuses voitures. Besnik chercha à s'orienter vers le palais. Ce cadre recelait quelque chose de féerique. S'incurvant sur la droite, le chemin montait doucement vers l'entrée devant laquelle deux hommes se tenaient en faction sous les lampadaires métalliques. De l'intérieur, à travers les vitres dépolies des portes, émanaient une lumière chaude et une rumeur humaine. Besnik exhiba son carton. Il fut tenté de dire : « Je fais partie de ceux de Moscou », mais il préféra se taire.

« Entrez, je vous prie », dit l'homme après avoir examiné l'invitation.

Besnik entra. Il franchit une première porte vitrée, puis une seconde. Lui parvenait un bruit étouffé. Il posa les pieds sur un épais tapis rouge mais s'arrêta :

« Le vestiaire est en bas à gauche », lui dit un homme qui se tenait dans le grand vestibule.

Besnik descendit l'escalier. Les préposés au vestiaire fumaient.

« Vous êtes de ceux de Moscou ? » s'enquit l'un d'eux.

Besnik remonta l'escalier. Il déboucha dans un vaste hall au sol également recouvert d'un tapis rouge. Quelqu'un s'approcha subrepticement de lui. Besnik exhiba de nouveau son invitation.

« La salle D est là-bas », dit l'autre en désignant de la main une des portes.

Sitôt assis à la longue table, Besnik se ressaisit. Tout était plus facile qu'il ne l'avait pensé. Personne ne prêtaitattention à lui. C'était le début du dîner et, visiblement, la plupart des convives ne se connaissaient pas.

Au bout d'un moment, il s'aperçut qu'on avait servi les hors-d'œuvre. Il n'avait pas d'appétit. En face de lui, il entendait un invité s'adresser continuellement à un autre en l'appelant camarade ministre. Besnik finit par lever les yeux pour dévisager le membre du gouvernement. C'était un homme corpulent, à l'air grave. L'autre, plutôt maigre, riait d'un rire de subalterne. Camarade ministre, fit encore quelqu'un, et Besnik découvrit non sans surprise que le ministre était l'autre, le maigre.

« Le poisson est excellent, camarade, goûtez-y », lui recommanda son voisin. Besnik hocha la tête. L'homme à ses côtés avait de petits yeux gais qui cherchaient à nouer amitié. « La salle D est une bonne salle, reprit-il en clignant familièrement de l'œil. La première fois que je suis venu dans ce palais, on m'avait placé dans la dernière, salle H ou I, je ne me souviens plus très bien. Franchement, j'ai été un peu vexé. Surtout quand j'ai vu une connaissance à moi pénétrer dans la salle B. Lui, dans la salle B? me suis-je dit. Lui, qui n'a même pas tiré un coup de fusil? Je ne sais comment je me suis retenu de ne pas partir. Oui, je ne sais vraiment pas. » Il posa ses petits yeux sur Besnik, et, notant son indifférence, l'observa d'un air soupçonneux. « Et toi, tu as fait la guerre? demanda-t-il.

– Non, répondit Besnik.

– Je pensais que oui. Mais, au fond, c'est vrai : tu me fais l'effet d'être trop jeune. Tu dois être l'auteur de quelque invention destinée à l'industrie du pétrole ou du chrome.

– Non, dit Besnik.

– Alors, tu es directeur d'entreprise?

– Non, je ne suis pas directeur. »

L'autre le considéra d'un air presque excédé, comme pour lui dire : « Alors, qu'est-ce que tu fabriques dans cette salle ? » Il allait peut-être lui poser cette question, mais, à cet instant précis, un mot parcourut les longues

tables : « silence », « silence ». Du haut-parleur parvenait une voix que Besnik crut reconnaître. Les mots se distinguaient de plus en plus nettement : « ... car la République populaire d'Albanie a vu le jour dans les remous de l'histoire et elle grandit dans ces remous. L'Histoire a souvent jeté de furieux ouragans sur le peuple albanais, mais ils ne l'ont jamais fait fléchir, au contraire, ils ne lui ont fait que redresser encore davantage la tête. »

Un tonnerre d'applaudissements, amplifié par les micros, roula à travers la salle.

On entendit un tintement de verres prolongé, mais Besnik eut l'impression que la joie des participants était mitigée. Un invisible reflux traversait la soirée. Se peut-il qu'ils aient eu vent de quelque chose? pensa-t-il.

« Que la mort m'emporte, oui, que la mort m'emporte », fit quelqu'un à voix basse sur sa droite. Il tourna la tête et aperçut une vieille femme frêle, au visage desséché, qui remuait sans arrêt les lèvres. Le verre de raki tremblotait dans sa main grêle. Son regard n'était fixé nulle part. Elle se bornait à murmurer avec un hochement de tête continu : « Que la mort m'emporte! Dire qu'il aurait pu être là, et se réjouir lui aussi de toutes ces belles choses! Mais il ne peut pas venir. C'est moi qui suis là à sa place. Sinistre plaisir! Chaque année, chaque année... Pourquoi mes jambes me portent-elles jusqu'ici! »

Besnik fut tenté de lui adresser quelques mots de consolation, mais il ne s'en sentit pas capable. Sur les épaules de la vieille, les franges du châle noir semblaient ruisseler de tristesse. Il lui rappelait le châle de Dolorès Ibarruri, ses griffes noires.

On avait porté un toast. Les serveurs servaient de nouveaux plats, de nouvelles bouteilles. Çà et là, certains avaient terminé de manger et fumaient. Les haut-parleurs déversaient de la musique dans les salles. Cette nouvelle phase du dîner se prolongea quelque temps. À un moment donné, Besnik remarqua que les convives s'étaient raréfiés autour des tables. Ils avaient commencé à gagner le hall. Il s'essuya les lèvres avec sa serviette et, longeant le flot des invités, sortit. Dans le hall régnait une grande animation. Des gens s'y déversaient par toutes les portes. L'escalier qui

conduisait au premier étage était également rempli d'invités qui descendaient de la salle du haut et d'autres qui montaient du rez-de-chaussée pour visiter le palais. Les tapis rouges, sous les centaines de pas qui les foulaient, avaient un joyeux reflet. On entendait de la musique. Besnik éprouva une sensation d'euphorie. Le palais était somptueux. Baptisé par les communistes « Palais noir », puis, toujours par eux, « Palais des Brigades », il n'était visible depuis la ville que lorsque les arbres du petit bois qui l'entourait s'effeuillaient. Besnik s'imagina vaguement la foule des partisans couchés à même le parquet brillant, ou dans les fauteuils, sur les divans, les tapis, sur le marbre des escaliers, sous les figures mythologiques et les anges peints au plafond, sous les lustres, les bas-reliefs, les emblèmes impériaux et les insignes de l'ancienne Rome. Un partisan, lui, avait couché au premier étage dans le lit impérial de Victor-Emmanuel III. On avait beaucoup parlé de lui. Certains disaient qu'il s'appelait Meke, d'autres Mete, mais ce point ne fut jamais élucidé. Au lendemain de cette nuit d'hiver passée au palais, il était devenu le sujet de bien des commentaires, non pas tant parce qu'il avait couché dans le lit de l'empereur, mais pour une autre raison quelque peu insolite : le partisan Meke n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Tous ses camarades avaient dormi d'unsommeil de plomb, et non seulement ceux qui avaient couché sur les tapis ou à même le parquet, mais même ceux qui s'étaient étendus sur les escaliers de marbre, la tête ou les pieds en haut, alors que le partisan Meke, lui, dans un des lits les plus majestueux d'Albanie, d'Italie et d'Éthiopie, celui de leur commun empereur Victor-Emmanuel III, n'avait pas pu dormir. Il s'était levé à l'aube, le visage blême, comme au sortir d'un cauchemar. Tous s'étaient étonnés. Certains avaient ri, d'autres avaient lancé quelque raillerie, d'autres encore, comme Meke lui-même, s'étaient tus. On avait écrit bien des choses sur le partisan Meke, souvenirs, récits, poèmes, sans parvenir cependant à expliquer son insomnie. On avait usé d'expressions comme « rêves de rois », « vieux fantômes », « obsession du passé », mais sans arriver à la moindre conclusion. Une hypothèse avait été émise, mettant en relation la très petite taille de Victor-Emmanuel III et celle du partisan Meke, lequel, si le lit était adapté à la taille de son propriétaire, avait dû dormir les pieds en dehors. Mais cette hypothèse ne résistait guère, elle non plus, à l'examen. Durant trois années, le partisan Meke avait dormi des centaines de fois dans des ravins, des fossés ou sur des terrains

escarpés, et un lit un peu trop court ne devait sûrement pas gêner son sommeil. C'est ainsi que la question était demeurée sans réponse.

Besnik regardait les invités descendre du premier étage. Il se demanda si l'ancienne chambre à coucher impériale était accessible. Il avait sommeil. Durant la semaine qui venait de s'écouler, il n'avait pas dormi plus de trois heures par nuit. Si jamais il pouvait s'étendre sur le lit du souverain, ramasser ses genoux, se mettre en boule, se faire aussi petit que l'empereur et dormir... Il monta l'escalier comme un somnambule. Il longea la louve romaine sculptée dans le marbre. On entendait sonhurlement étouffé. À ses mamelles étaient suspendus Romulus et Rémus. Non, c'étaient Ben et lui. Bois du lait de louve, pensa-t-il. Repais-toi de hurlements... À cet instant, il sentit une main agripper son épaule.

« Besnik ! »

C'était Kristaq.

« Ah ! fit Besnik.

– Je suis heureux de te revoir, dit Kristaq, sa main toujours posée sur l'épaule de Besnik. Alors, comment ça s'est passé? Tu es crevé? »

Besnik hocha légèrement la tête et sourit.

Kristaq continuait de le regarder fixement. Ses yeux rayonnaient de joie, de la joie de le voir invité en un lieu comme le palais des Brigades. Ils descendirent ensemble l'escalier et déambulèrent un moment dans le hall. Il avait toujours la main posée sur son épaule. C'était le geste affectueux d'un père. Il était fier de son gendre qui, si jeune... à Moscou... au palais des Brigades.

« Zana est à la maison, chez nous », dit Besnik.

Il ne savait trop quoi dire.

« Oui, je sais », répondit Kristaq.

Jusqu'alors, il ne s'était jamais créé entre eux une atmosphère aussi intime, chaleureuse. Besnik nota que Kristaq adressait à droite et à gauche de nombreux saluts. Il était là comme chez lui.

« À la fin de la soirée, nous rentrerons ensemble, dit Kristaq. Ma voiture m'attend dehors. »

De nouveau Besnik demeura seul. À présent, les salles où avait eu lieu le banquet étaient presque désertes. La plupart des invités allaient et venaient dans le hall, les salons latéraux où l'on avait commencé à servir le café aux invités debout, ainsi que dans un grand salon attenant à la salle principale, où était donné un concert. Dans un coin, assis sur un vaste canapé, Enver Hodja prenait le café. Il était entouré du Premier ministre et de quelquesmembres du Bureau politique. Besnik s'arrêta un moment à la porte et observa la foule des invités. Ils marchaient sans but, lentement, devisant par petits groupes de deux ou trois, ou parfois plus nombreux. Certains déambulaient seuls, d'autres cherchaient un endroit où poser leur tasse vide. Ils vaquaient sans rien savoir. Il y avait parmi eux des ministres, des ambassadeurs étrangers, des membres du Comité central, des généraux, des secrétaires de Parti. Même s'ils savent quelque chose de ce qui s'est passé à Moscou, songea Besnik, c'est bien peu, comparé à ce que je sais, moi. La directive donnée à ce propos était formelle : il fallait garder le secret, surtout tant que la campagne d'explication au sein du Parti n'avait pas commencé. Le Comité central se réunira sûrement ces jours-ci, se dit-il, peut-être même demain. Ensuite débutera la campagne d'information dans les organisations du Parti, puis dans l'ensemble de la population. Mais, même quand ils auront appris quelque chose, ils n'en sauront jamais aussi long que moi. Il n'était qu'un simple journaliste, mais il était au courant de tout. Cette pensée éveilla en lui un certain sentiment de satisfaction. Il était différent des autres. Il faisait partie des initiés. C'était vraiment grisant. Tout de même, j'ai de drôles d'idées! se dit-il. Et dans son esprit passa comme en un éclair la figure du chef du personnel. Plus que lui, c'étaient certains de ses traits, mais caricaturés, une espèce de Z maladroitement griffonné par la main d'un écolier. Sa satisfaction eut tôt fait de s'évanouir. Il aperçut son rédacteur en chef.

« Alors, Besnik, comment ça va ? lui dit celui-ci en lui tendant la main. Comment s'est passé ton voyage? Bien, j'imagine. Ça a dû être un voyage intéressant. »

Il doit être au courant, se dit Besnik. Membre du Comité central et, qui plus est, du secteur de la propagande.

« La conférence continue, répondit Besnik presque mécaniquement.

– La conférence? Quelle conférence ?

– Eh bien, celle où nous étions, bien sûr... à Moscou.

– Ah oui. Évidemment. » Le rédacteur en chef leva la tête. « Nos ennemis ont beau nous calomnier, notre unité est indestructible », dit-il avec un large sourire.

À qui veut-il faire avaler ça ? se demanda Besnik.

« Au revoir », fit l'autre en lui tendant la main.

Besnik resta planté là. Bien fait pour moi, pensa-t-il. Devant lui passa l'ambassadeur de France en compagnie d'un autre homme. Un moment auparavant, il avait aperçu l'ambassadeur de Yougoslavie. Ils ont dû flairer quelque chose, se dit Besnik. Un groupe d'invités de la province, sûrement des coopérateurs émérites, promenaient autour d'eux des regards émerveillés. Un homme ivre, secoué par un hoquet, le heurta du coude. Dans la foule mouvante, Besnik aperçut l'ambassadeur soviétique. Il causait avec son collègue tchécoslovaque et avec un autre diplomate, un Noir. Besnik eut envie de rire. L'ambassadeur lui paraissait tout auréolé de proverbes. (Si notre ambassadeur a dit cela, cela prouve seulement que c'est un sot, avait dit Khrouchtchev. Il s'agit d'une sottise politique, avait rétorqué Enver Hodja. Enfin, c'est une sottise comme une autre, avait repris Khrouchtchev. La sottise d'un sot est pardonnable, avait répliqué Enver Hodja, mais quand un impair se répète, ce n'est plus un impair, c'est une ligne de conduite. Puis tous deux avaient cité des proverbes sur la bêtise humaine, et le nom de l'ambassadeur n'avait même plus été mentionné.) Il ne sait pas encore ce qui a été dit sur lui, pensa Besnik. Peut-être même ne l'apprendra-t-il jamais.

Passa un petit groupe de Chinois. Un moment, Besnik aperçut Jordan parmi la foule, mais il le perdit presque aussitôt de vue. Devant une glace, Skënder Bermenabavardait avec une femme de haute taille et d'une grande beauté. Les invités affluaient de tous côtés. Le large escalier de marbre était couvert de monde. On entendait répéter constamment : Bonne fête, tous mes vœux. Ils sont gais, se dit Besnik, ils ne sont au courant de rien. Il s'était produit quelque chose d'énorme. Les fondements du camp s'étaient

effondrés et les gens n'en savaient rien. Ils se promenaient sous le feu d'artifice de la fête. Un bouleversement s'était pourtant opéré. Une guerre invisible avait éclaté. En ces jours de paix apparente, on creusait des tranchées, on dressait en hâte des barricades partout, dans les rues pleines de voitures et de passants. La rue de Dibra, la rue des Barricades, le Grand Boulevard. Il y avait quelque chose de différent dans les vitrines, les enseignes des magasins, même si les chiffres des horaires d'ouverture étaient inchangés. Il était arrivé quelque chose aux dimanches, aux projets de mariage, aux magasins de meubles, aux autobus, à tout un chacun, partout, à tous, à tous, à tous. C'était vraiment la guerre. Il est donc écrit que nous, communistes albanais, ne connnaîtrons pas la tranquillité, avait observé Enver Hodja lorsque l'avion avait franchi la frontière et qu'au sol, à travers la brume, était apparu un lambeau de terre hivernale au relief tourmenté, comme engendré par une nuit d'insomnie.

Ils sont gais, songea Besnik, l'esprit engourdi. Et pourtant, dans les yeux de nombreux invités, il remarquait, de plus en plus nette, une lueur que la joie seule est incapable de susciter. Une flamme extraordinaire, ou comme un cri contenu provoqué par une profonde émotion. On eût dit que sur toute cette masse d'invités, dont certains étaient d'anciens cadres du Parti et de l'État, s'était brisé un immense sourire, le triste sourire de la séparation. Ils prennent congé de la paix, songea-t-il. Les miettes de ce sourire scintillaient partout. Non, pensa-t-il, ce n'est pas l'excitation habituelle de la fête. Ils ont certainementappris quelque chose. Cela se devinait à leurs joues légèrement rougies comme par le feu du dévouement. Il est évident que quelque chose a transpiré, se dit-il l'instant d'après, et il sentit une boule se former dans sa gorge.

À l'une des portes qui, de la grand'salle, donnaient sur le hall, un groupe d'invités regardaient en silence vers le canapé où se trouvait encore assis Enver Hodja. Besnik, s'étant retourné, aperçut l'ambassadeur yougoslave, les mains croisées sur la poitrine, qui louchait lui aussi vers Enver Hodja et le Premier ministre.

Besnik marchait à pas lents sur l'épais tapis du hall et éprouva un moment la sensation que ses pieds étaient soudain très éloignés de son tronc. Sur l'un des murs était déployé un grand drapeau. L'aigle bicéphale noir, tranquille sur fond rouge sang. Comprends-moi bien, lui avait dit l'aviateur ivre, à la soirée du Kremlin, la troisième fois qu'il l'avait rencontré parmi le flot des

convives : Je ne dis pas que vous ôtiez de votre drapeau cet oiseau noir pour le remplacer par un reptile. Non, en aucune manière ! Seulement, prenez garde à ses ailes. Qu'elles ne croissent pas plus qu'il ne faut. Et puis après, s'était insurgé Besnik, nous devrions peut-être les lui rogner? Il s'était rappelé comment, dans certaines régions, surtout dans le nord, on coupait les cheveux aux femmes convaincues d'un acte honteux. Il imagina les ailes sectionnées de l'aigle, et frissonna d'horreur. Malheureuses-aux-cheveux-ras que nous sommes! c'est en s'accompagnant de ce cri que les femmes de sa région pleuraient quand elles commettaient une turpitude. Mais comment pleurer sous un drapeau outragé? Malheureux-au-drapeau-aux-ailes-rognées que nous sommes! se dit-il avec terreur.

Il aperçut un fauteuil vide dans un des salons latéraux, et alla s'y asseoir. À côté de lui étaient installés d'autres invités, la plupart d'un certain âge. Certains buvaient du café. On entendait de la musique. De loin il aperçutencore Jordan mais ne tenta pas de le héler. Puis il reconnut son voisin de table. Il était seul et boitillait. Passèrent deux écrivains. L'un était l'auteur de la pièce *Un bonheur radieux.* Besnik le connaissait. Ils discutaient avec animation. Ils ont l'air de ne rien savoir, se dit-il. Comment feront-ils maintenant sans les modèles soviétiques? Mais peut-être les choses n'iront-elles pas si loin? Peut-être évitera-t-on la rupture totale? Il aperçut l'attaché militaire soviétique et se souvint des généraux et maréchaux à la soirée du Kremlin. La vengeance d'un grand État, pensa-t-il. Il avait sommeil. Kristaq passa près de lui, mais il lui parut lointain. L'insomnie du partisan Meke planait partout, suspendue aux lustres, aux bas-reliefs. La vieille en noir, la mère du partisan tombé au combat, passa en marmonnant. Elle répétait sûrement : « Que la mort m'emporte ! » L'insomnie du partisan Meke, songea-t-il. À leurs pieds, les tapis rouges émettaient des reflets vifs, surnaturels. Il vit un homme s'approcher en les foulant de ses semelles. Que vient chercher ici Kock'e Zezë[1]? se demanda Besnik. C'était bien lui, courtaud, corpulent, comme il se rappelait l'avoir vu dans les actualités filmées de 1947. Il allongeait la tête tout en marchant, se dressait sur la pointe des pieds comme en quête de quelque chose. Leurs regards se rencontrèrent le plus paisiblement du monde.

« Je suis au courant de tout », dit-il.

Besnik fut d'abord tenté de ne pas lui répondre. Puis il lâcha :

« Ce n'est pas possible. »

L'autre continuait de se dresser sur la pointe des pieds.

« C'est toi qui as traduit ce qu'on a dit contre moi... à Moscou », reprit-il.

Besnik se tut.

« Tu as traduit ça en roumain, en anglais et même en grec ancien!

– Je ne connais pas toutes ces langues, répliqua Besnik. C'est vrai, on a parlé de vous, là-bas, mais...

– Ah oui? Tu as dit que Koçi Xoxe avait été le Iéjov albanais et tu as raconté comment on m'a fusillé en 1948, alors que Iéjov, lui, a été exécuté en 1938, et l'autre, ce Rankovic à qui tu m'as comparé, vit et règne encore en Yougoslavie. »

Besnik aperçut les trous des balles sur sa tunique. Ils étaient régulièrement espacés, comme percés avec un appareil de précision.

« Où est ma place? Je n'étais pas seulement ministre de l'Intérieur, j'étais aussi membre du Bureau politique et secrétaire à l'Organisation, le numéro deux du Parti! »

Il se haussait sur la pointe des pieds, cherchant sa place et répétant à mi-voix : « Voilà, c'est ici, c'est là, dans la salle principale, dans la salle Q, dans la salle X... »

Puis il se tourna vers Besnik :

« Ces crimes, je les ai commis parce que l'époque l'exigeait. »

Besnik secoua négativement la tête.

« Il y a des années de crimes dans la vie de tous les pays, reprit l'autre. Il faut bien que quelqu'un s'en charge.

– L'an mil neuf cent quarante-sept aurait pu être une année d'allégresse, dit Besnik; tu en as fait une année d'horreur.

– Non, non! Ce que tu dis n'est pas juste. Mais je ne t'en fais pas grief. J'aurais pu te faire appeler au Comité interministériel.

– Le Comité interministériel n'existe plus.

– Peu importe. On peut le rétablir. Une nouvelle ère commence. Tu as dis toi-même qu'une guerre invisible a été entamée. Vous m'avez appelé, je suis venu.

– Nous t'avons appelé? Tout à l'heure, tu te plaignais... » Besnik voulut ajouter : *que nous t'avions fusillé*, mais il acheva sa phrase par : « que nous t'avions surnommé l'Os Noir ».

Malgré tout, l'autre chercha à dissimuler ses plaies.

« Aucune importance, dit-il. Si vous, vous ne m'avez pas invité, l'époque que vous vivez m'a invité, elle. Si vous ne prenez pas des mesures, l'ouragan vous emportera tous. Vous-mêmes allez devoir appliquer maintenant ma terreur. L'an mil neuf cent quarante-sept est de retour !

– Non, protesta Besnik, jamais!

– Il y en a qui me regrettent. Il y en a qui m'attendent, fit l'autre en se dressant à nouveau sur la pointe des pieds comme s'il cherchait quelqu'un.

– Ça se peut. Ça se peut... Mais ils sont rares. Par exemple...

– Par exemple, qui, qui? demanda l'autre.

– Je ne peux pas le dire.

– Comment? Hein? Comment? »

« Ce camarade s'est endormi », dit une voix extérieure qui gronda et roula dans sa tête comme un coup de tonnerre.

Besnik revint à lui.

« Il doit avoir un peu trop bu, fit un autre.

– Au fond, c'est jour de fête : c'est aujourd'hui ou jamais.

– Ça ne fait rien, camarade, ça ne fait rien, le rassura quelqu'un. Nous sommes en fête. »

Besnik se leva de son fauteuil. Il avait la migraine. Dans le hall, l'animation était retombée. Des invités allaient récupérer leurs manteaux. Apparemment, la soirée touchait à sa fin. Besnik consulta sa montre. Il était vraimenttard. L'escalier conduisant au vestiaire était encombré.

***

À la maison, on l'attendait.

L'atmosphère, allez savoir pourquoi, était un peu tendue. Il vit sa valise ouverte, vidée. La machine à laver émettait un mol bourdonnement.

Liri était partie. Les yeux de Besnik rencontrèrent ceux de Zana. Elle était assise, l'air morne, sur le canapé.

« Je vais rentrer, dit-elle en dévisageant Besnik. Tu me raccompagnes? »

Ils descendirent l'escalier et sortirent dans la rue. Il faisait froid. Zana passa son bras sous le sien, comme d'habitude.

« J'ai rencontré ton père au palais, fit Besnik.

– Ah oui? »

Ils firent un bout de chemin en silence.

«Besnik, interrogea-t-elle, il ne t'est rien arrivé? Tu as un air que je ne m'explique pas. Tu me parais changé.

– Non, répondit-il, il ne m'est rien arrivé.

– Ce n'est pas seulement mon impression.

– Vraiment?

– Le voyage en avion t'a tellement fatigué? »

Ils avaient débouché sur le Grand Boulevard et marchaient maintenant sous les arbres dénudés. Elle ne sait rien, pensa-t-il. Quelques grosses

feuilles couraient devant eux en bruissant sur le trottoir. Je ne peux rien lui dire. C'est une torture.

Il l'embrassa sur les cheveux.

« Il y a de belles filles à Moscou? demanda-t-elle d'un ton taquin.

– Les filles de Moscou? répéta-t-il, comme pris au dépourvu. Franchement... je crois ne pas en avoir vu.

– Ha, ha, quelle blague! »

Son bras, qui s'était un peu raidi au moment où il l'avait embrassée, se relâcha. Leurs pas retrouvèrent leur angoissante régularité. Le boulevard était désert. Encore ces grosses feuilles, dures comme du bois, qui s'agitaient en désordre devant, derrière, à leurs côtés, comme pour les accompagner.

« Besnik, fit Zana. Je voulais te dire quelque chose, mais je te supplie de ne pas m'en vouloir.

– Parle, dit-il.

– Écoute, je ne crois pas être mesquine, du reste tu me l'as toi-même dit plus d'une fois, et tu sais le peu d'importance que j'attache à certaines futilités auxquelles d'autres tiennent tant; pourtant, je ne te cacherai pas que j'ai été un peu étonnée, je dirais plutôt froissée aux yeux des autres quand... tu comprends, ça me gêne beaucoup... mais enfin, j'espère que tu me comprendras... quand on a ouvert ta valise, chez toi, et qu'il n'y avait rien, rien du tout, pas le moindre petit objet, même sans valeur, un souvenir pour montrer que tu avais pensé à moi... Crois-moi, Besnik, je suis très gênée d'aborder un sujet aussi mesquin, mais, il y a quelques heures, je me suis trouvée dans une situation très humiliante. Une telle indifférence... Nous avons déjà discuté ensemble de ces choses-là, tu t'en souviens, et je t'ai dit que je méprisais ceux qui ne pensent qu'à acheter des frusques quand ils vont à l'étranger. Je ne t'ai rien demandé, tu le sais, mais tout de même... Maman a été vexée, et c'est même pour cela qu'elle est partie. Moi pas. Je te jure que non. Mais j'ai été très embarrassée. Tous me regardaient je ne sais comment... Nous devons nous marier dans un mois. Je ne veux rien te cacher, j'ai été un peu blessée. Je n'aurais peut-être ou sûrement pas éprouvé ce sentiment s'il n'y avait eu que la réaction de maman, tu sais combien je

fais peu de cas de ces bêtises, mais, malheureusement, celas'est conjugué avec ta conduite inexplicable, pour le moins étrange, bref, je ne saurais comment te dire... froide. »

Elle se tut. Ils avaient maintenant quitté le Grand Boulevard et se dirigeaient vers chez elle. Mais sa maison était encore loin. De part et d'autre se dressaient les peupliers dépouillés de leurs feuilles. Les peupliers, songea-t-il. Elle attendait une explication, n'importe laquelle, même de pure forme. Alors que lui pensait : c'est une torture. Il sentait qu'il devait parler, mais il n'en avait pas le pouvoir. C'était comme dans un rêve. Les dernières minutes où il lui était encore donné de s'expliquer tant soit peu. Ils étaient arrivés devant chez elle. Ils s' arrêtèrent.

Il s'attendit cette fois à la voir se fâcher pour de bon, mais, curieusement, elle lui demanda d'une voix grave, inquiète:

« Es-tu vraiment si fatigué, Besnik?

– Oui, Zana, oui. »

C'était plutôt une plainte. Elle lui étreignit le bras. Elle m'a cru, pensa-t-il, et il l'embrassa. Elle demeura là, immobile, figée. Il sentit le léger arôme du déodorant que son père lui avait rapporté de l'étranger et, subitement, comme un monstre à peine réveillé qui s'ébroue et remonte des profondeurs des eaux où il a longuement sommeillé, le désir d'elle se réveilla en lui. Il l'enlaça et l'embrassa encore, mais elle, froidement, avec le souci de ne pas faire un geste trop brutal, se détacha de lui avec un sanglot contenu et s'élança rapidement dans l'escalier.

« Bonne nuit! »

Il rentra. Il tombait de sommeil. Il marcha entre les peupliers. Il était minuit. Ces peupliers ne veulent pas me quitter, songea-t-il. Il avançait comme un homme ivre. Plaignez-vous, plaignez-vous que je ne vous aie pas bien traduits! se dit-il. Sur le boulevard, au coin de la rue deDibra, il vit une silhouette humaine se découper confusément dans la pénombre. Une espèce de hallebardier brandissant son arme s'était arrêté au beau milieu de la rue. Qu'est-ce que tu attends pour m'attaquer? pensa-t-il. Les immeubles dressaient leurs masses sombres des deux côtés de la rue. Il entendit la voix familière :

Ne prends surtout pas de blondes,

Car ce sont des vagabondes...

Se marier! songea-t-il. Et, qui plus est, avec une blonde... Pourquoi? Pourquoi?

Il grimpa l'escalier obscur. Chez lui, tout le monde dormait. Il se jeta tout habillé sur son lit, comme dans un trou d'ombre tant convoité après une longue marche en plein désert, et s'assoupit bientôt.

1 Littéralement en albanais : *os noir.* Allusion, par homonymie, à Koçi Xoxe *(NdT).*

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

Le pays en hiver

OceanofPDF.com

1

L'hiver était venu. Après avoir apporté sur des pays entiers le vent et la neige, il descendait toujours plus, cherchant à atteindre les limites géologiques extrêmes des glaciers, de même que chaque nouvel envahisseur s'efforce d'étendre ses territoires jusqu'aux frontières impériales des conquérants antiques. L'hiver, extrêmement rude dans beaucoup de pays, faisait dire à certains que l'inclinaison de la Terre avait changé. C'était une rumeur ancienne qui se répandait parmi les hommes chaque fois que sévissaient des saisons particulièrement anormales, ou encore au début ou à la fin des siècles, et surtout des millénaires. Bien que chaque fois démentie, comme toute rumeur immémoriale, elle n'en avait pas moins conservé une étonnante crédibilité, les hommes étant enclins à penser que l'axe du monde a bougé chaque fois que quelque chose vient déranger leur existence. En vérité, ce n'était pas une simple perturbation, mais une véritable tourmente.

Et tout cela se produisait sous un ciel de décembre d'une immensité à faire hurler, imprégné de cette tristesseocéanique qu'éveille toujours une étendue vide et sans fin, sans le moindre souffle de tonnerre à des milliers de lieues à la ronde.

***

Vers la mi-décembre, quand, à l'approche des fêtes du Nouvel An, les vendeurs des magasins collent sur les vitrages de leurs devantures les premiers brins d'ouate imitant la neige, la rue de Dibra connaît une animation inaccoutumée. Chaque année, à la vue de ces flocons, un passant inconnu, le long du trottoir ou à un carrefour, pose le premier la question : « Où réveillonnerez-vous ? » Et, comme si ce n'était pas là une question adressée à une connaissance croisée par hasard, mais un appel attendu, elle est ensuite reprise et démultipliée par des centaines de milliers de gens qui passent jour et nuit par la rue tapissée de givre.

C'est l'époque où, sous les pieds des passants, roulent encore, ultimes vestiges de l'automne, quelques feuilles appesanties qui, en dépit de leur rareté, n'en étaient pas moins évoquées par de jeunes littérateurs dans leurs poèmes. Puis par les critiques dans les débats littéraires, dans la presse, au cours d'ardentes polémiques qui gagnaient, gagnaient sans cesse en ampleur, se développaient en généralisations théoriques sur tel ou tel aspect de la conception du paysage dans la poésie du réalisme socialiste, pour pousser encore plus loin, jusqu'à la théorie de l'absence de conflit (comme ç'avait été le cas au cours de la discussion sur l'exaltant poème « Chez nous il n'y a pas d'automne »), voire encore plus avant, jusqu'à porter sur des questions idéologiques de caractère général.

***

Il allait être bientôt trois heures. Ben et Sala, immobiles à leur emplacement habituel, suivaient des yeux les passants. Parmi eux, ils aperçurent la « Crise générale du capitalisme ».

« Salut, Ben, lança-t-elle sans s'arrêter, où est-ce que vous réveillonnez?

Ses épaules pointées vers le haut se perdirent dans la foule.

– C'est vrai, dit Sala, où est-ce qu'on va passer le réveillon? À moins que tu... »

Ben ne répondit pas. Il observait un homme de haute taille qui agitait comiquement les bras pour montrer, semblait-il, quelque chose à son compagnon pendant que celui-ci le photographiait avec la rue en arrière-plan.

« Quels cinglés! s'exclama Sala. On voit toutes sortes de dingues, dans cette rue. »

Mais voilà que Tori rappliquait. Ses longues jambes paraissaient se briser à chaque pas. Il sifflotait à part soi.

Il salua froidement Ben et murmura quelques mots à l'oreille de Sala. Tous deux gloussèrent, mais, n'ayant pas terminé, semblait-il, de se confier leurs secrets, ils reprirent leur chuchotement.

Ben sentit dans sa bouche un goût amer. Parmi les petitesses humaines, ce genre de messes basses, surtout entre garçons, lui semblaient particulièrement méprisables. Pendant un moment, il fit mine de ne rien remarquer. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas bagarré et ses poings se crispaient d'eux-mêmes.

Il observa encore un instant ses deux amis avec un sourire de dédain, puis il leur lança entre les dents :

« Alors, c'est fini avec vos cachotteries ?

– Hein? fit Tori, feignant la surprise. »

Puis, ignorant Ben, il se remit à marmonner à l'oreille de son ami.

Ben sentait la salive se tarir dans sa bouche.

« Écoute, fit-il, n'y tenant plus, en s'adressant à Tori. Si jamais... Si jamais c'est un coup monté... »

***

Rok Simoniak, le brocanteur dont la boutique était un des rares commerces privés que les vagues successives de nationalisations n'avaient pas encore liquidés, ne sortait jamais, contrairement à la coutume des boutiquiers, pour rétablir le calme devant sa porte. Il ne l'aurait pas fait pour l'événement le plus extraordinaire, et il en était d'autant moins tenté par les propos de ces garçons qu'il connaissait depuis longtemps de vue. Cette fois, cependant, il lui sembla que c'était précisément ce que le client qui venait d'entrer dans sa boutique souhaitait lui voir faire. Maigre, la peau lisse, proprement vêtu d'un complet noir, étriqué, et portant une serviette également noire qui lui donnait l'aspect d'un employé de ministère, il avait jeté un coup d'œil sur les objets exposés dans la vitrine intérieure, puis ouvert par deux fois la bouche comme pour en réclamer un qu'il ne voyait pas, mais, les deux fois, il l'avait refermée sans proférer un mot. Il semblait embarrassé. De l'extérieur parvenaient les éclats de voix des jeunes gens qui se querellaient :

« Je t'aurai prévenu, si tu fais ça pour me faire râler, je te démolis le portrait! »

Rok se dit que c'étaient les voix énervées de ses « devanturiers » (il les appelait ainsi en lui-même) qui empêchaient son client de s'exprimer. Il sortit sur le pas de la porte et les considéra d'un regard plus empreint d'humilité que de réprobation. Puis il rentra dans sa boutique, regagna sa place habituelle derrière le comptoir,et, sans trop comprendre lui-même pourquoi, plutôt troublé, avec comme l'impression de s'éteindre intérieurement, il leva son regard vers l' inconnu. Les yeux de Rok Simoniak, deux yeux un tantinet huileux, étirés sur les côtés comme avec des pinces, légères fentes larmoyantes qui inspiraient à la fois la pitié et la répulsion, se fixèrent sur le regard assuré de l'inconnu.

« Vous désirez? »

Il émit ces mots non pas seulement avec sa voix, mais avec tous ses traits. L'inconnu le maintint pendant deux ou trois secondes sous son regard perçant, puis, d'une voix sourde, écartant à peine les lèvres et obligeant les mots à en sortir comme à plat ventre, il dit :

« Vous n'auriez pas une chasuble? »

Le brocanteur sentit sa bouche se dessécher en un rien de temps. Les deux hommes continuaient de tenir leurs regards braqués l'un sur l'autre. Comme dans un chuintement, Rok Simoniak finit par murmurer :

« Vous avez demandé une...

– Une chasuble », répéta l'inconnu.

Il avait bel et bien entendu. Il baissa les yeux sur son comptoir, examina ses mains qui y étaient posées, paumes ouvertes et, sans lever les yeux vers son client, répondit comme à part soi :

« Je dois en avoir une, mais je vous prierai de repasser un autre jour, après-demain ou au début de la semaine prochaine.

– Je vous remercie, dit l'inconnu en le saluant d'un mouvement énergique de la tête. Au revoir !

– Au revoir! » répondit Rok Simoniak.

À travers la vitre, il aperçut ses épaules étroites qui se frayaient rapidement un chemin parmi la foule.

« Au revoir... monsieur », se répéta Rok Simoniak.

Et voilà que maintenant on me demande ça, songea-t-il au bout d'un moment. Une chasuble! Il y avait doncquelque chose de vrai dans l'intuition de son beau-frère. Je ne sais rien de précis, avait juré celui-ci, je crois seulement avoir happé quelque chose au passage, de manière confuse, mais il n'y a peut-être rien de vrai. Rok l'avait écouté calmement et s'était dit : On le verra bien à ma boutique.

Pendant plus de quinze ans, depuis octobre 1944, ce mois inoubliable d'avant le grand chambardement, où lui, Rok Simoniak, jusque-là petit fonctionnaire occupé à rédiger des manuels de géométrie à l'usage des écoles primaires, avait jugé le moment propice pour abandonner son ancienne profession et ouvrir une boutique de brocanteur ; depuis lors, son magasin avait été comme un sismographe infaillible signalant les moindres secousses politiques du pays. On le verra bien à ma boutique, s'était-il dit, et il ne s'était point trompé. Trois jours, quatre jours d'attente, et voilà ce client en costume noir, à la serviette d'employé de ministère : Vous n'auriez pas une chasuble?

Cette chasuble, il l'avait. Elle était remisée sur le troisième rayon, dans son arrière-boutique, parmi d'autres habits d'ecclésiastiques, des turbans de derviche, de ces pierres verdâtres que portaient à leur doigt les prieurs des téqés[1], des pèlerines de franciscains, des bibles et des corans somptueusement reliés, et maints autres ornements de temples religieux, tout cela recouvert d'une épaisse couche de poussière. En bas, dans un grand coffre étaient entassés des uniformes officiels et semi-officiels, des costumes d'ambassadeurs, des capes aux insignes royaux, aux armes de pachas, des habits de régents, des jaquettes telles qu'on en portait à l'ancien parlement, des vêtements de cérémonie brodés, chamarrés, galonnés, en provenance de la Cour de la première monarchie, la toute brève, à souverain germanique, puis de la seconde et enfin de la troisième, celle qu'on dénommait parfois empire.

Leurs propriétaires s'étaient mis à les vendre en cet octobre de sinistre mémoire, veille des grands jours. Ils bradaient en grande quantité, à la

sauvette, comme fébrilement, tout ce qu'ils jugeaient ne plus devoir leur être utile dans cette ère naissante, depuis les robes de bal jusqu'aux chandeliers et services précieux décorés aux armes des grandes familles.

«Nous les rachèterons, croyait-on lire dans leurs regards. Le temps viendra où nous les rachèterons. » Puis venait le moment poignant de la séparation d'avec leur bien, le blanc de l'œil épouvantablement figé dans les orbites, le tremblement des mains, l'étouffement des voix. Brocanteur, ô brocanteur[2]..., semblaient dire maintenant leurs regards avec une lueur de malédiction.

Après le grand chambardement, sous la pression de la révolution, les cessions se firent plus discrètement, presque en cachette, mais dans les yeux des vendeurs luisait toujours la même folle espérance : Nous les rachèterons. Le temps viendra où nous en aurons à nouveau besoin...

De fait, chaque fois que renaissait en eux l'espoir de réaccéder au pouvoir, ils venaient racheter ce qu'ils avaient fourgué. Ils le firent en 1947 lors de la rupture avec la Yougoslavie, puis en 1953 au lendemain de la mort de Staline, mais, dans les deux cas, l'illusion avait été de courte durée. À peine deux mois plus tard, ils étaient revenus les rebrader à moitié prix. Entre-temps, le brocanteur fournissait toujours plus de costumes et d'accessoires aux régisseurs des théâtres et des music-hall, ainsi qu'aux studios « Albanie nouvelle » qui venaient d'être aménagés. En octobre 1956, au lendemain de la contre-révolution hongroise, devant son comptoir s'étaientprésentés à nouveau quelques anciens visages. Mais ç'avait été la dernière fois. Depuis lors, le calme semblait s'être définitivement établi.

Il observait maintenant les riantes vitrines du trottoir d'en face, le dos des gens légèrement penchés sous cette mer de flocons d'ouate et de rubans orange.

On demande une chasuble, se dit-il, et ils sont là à n'en rien savoir. Il avait le pressentiment que, cette fois, ce n'était pas comme en 1947, en 1953 ou en 1956. Ce devait être quelque chose de la plus haute importance. Le signal avait été donné. Le lendemain ou le surlendemain, ils viendraient tous, à la file, plus nombreux que jamais, quémander à tour de rôle leurs anciens oripeaux. Mon manteau aux insignes... mon bâton de cérémonie... Puis il entendait leurs marmonnements menaçants : ce ne sont pas nos

effets, ils nous vont mal, tu les as changés. Allons, allons, calmez-vous, leur disait-il d'ores et déjà en pensée, ce sont bien vos habits, mais vous avez maigri, la révolution ne vous a laissé que la peau sur les os, comment vos vêtements d'antan pourraient-ils vous aller, à vous qui n'êtes plus que l'ombre de vous-mêmes?

Rok Simoniak continuait de contempler la rue. Ces garçons étaient encore là; ils se querellaient, apparemment à propos d'une fille. Il eut un sourire ironique, puis, comme émergeant brusquement d'un moment d'absence, il s'avisa que, depuis le départ de l'étrange client, il était resté planté là, debout, à attendre.

« Je te démolirai le portrait », grogna pour la seconde fois Ben, et, brusquement, comme s'il eût craint de ne pouvoir se contenir si Tori ajoutait un seul mot, il lui tourna le dos et s'en fut, l'air hagard.

Il longeait la Bibliothèque nationale quand quelqu'un le héla. Il se retourna et constata que c'était Diana Bermena, la sœur de Max. Elle aussi avait un air perdu, mais bien différent du sien. Elle marchait à pas lents, comme dans un état de ravissement, et son visage semblait couvert d'une poussière de bonheur mêlée aux vestiges d'un sourire qu'elle venait peut-être de consumer un instant auparavant, au carrefour le plus proche.

« Comment ça va, Arben ? Tu n'as pas vu Max? »

Visiblement, elle avait l'esprit ailleurs et semblait ne guère se soucier d'entendre les réponses à ses questions. Ben eut l'impression qu'elle était enceinte, mais il ne se rappelait pas si elle était mariée ou pas. Elle-même, quand Ben se fut éloigné, se dit : Il n'avait pas l'air dans son assiette, et elle l'oublia aussitôt. Dix minutes auparavant, en regardant les vitrines d'un grand magasin, elle avait senti pour la première fois l'enfant remuer en elle. C'étaient comme de légers coups frappés à la paroi de son ventre, et ils la contraignirent à s'arrêter parmi le flot des passants. Elle avait senti le souffle lui manquer. Elle avait attendu un moment, mais les coups ne s'étaient pas renouvelés. Sur la vitrine étaient collés des flocons de coton, tout un ciel de

neige qui se déployait mystérieusement, et, pendant quelques secondes, il lui avait semblé que le centre de son corps et le pivot de cet univers avait fini par se confondre, que le signal était venu de tout là-bas, parcourant difficultueusement l'espace. Sa première impulsion, d'annoncer la nouvelle à tout le monde, s'était muée sur l'instant en une détermination contraire : le désir de cacher son secret. La grande horloge de la ville avait sonné quatre heures. Étourdie par le choc, Diana s'était mise à marcher sans but. Après avoir quitté Ben, en longeant la Bibliothèque nationale, elle se souvint qu'une de ses camarades y était employée et elle décida de s'y arrêter pour se reposer un moment. Je ne lui dirai rien,songea-t-elle en montant l'escalier. Son amie travaillait dans une des salles réservées aux chercheurs.

De l'extérieur tombaient les dernières lueurs du jour déclinant, une lumière étrangement chaude pour une journée d'hiver. Après la petite pluie fine qui avait trempé la ville durant toute la matinée, les nuages étaient remontés haut dans le ciel.

En attendant son amie, convoquée à la Direction, Diana observa le va-et-vient de la rue. Çà et là s'étaient allumées quelques enseignes lumineuses, mais, à cette heure, alors que subsistait encore un peu de jour, elles semblaient irréelles, comme des créatures à sang blanc. Machinalement, elle s'approcha des rayons en noyer remplis de livres. C'étaient pour la plupart de lourds volumes reliés en cuir marron. Ses yeux glissèrent sur des titres vétustes en caractères anciens, surtout gothiques, qui ressemblaient plutôt à des emblèmes ou à des armoiries sculptées sur des écus médiévaux, voire à des ornements de vieux murs ou à des moulures de plafonds. Elle s'en approcha encore davantage, presque avec crainte. La plupart étaient en ancien albanais. Elle lut : Marin Barlet, *le Siège de Shkodër. Puis, tour à tour, Chronique de la peste des années 1701-1705; Annales diplomatiques : les frontières septentrionales ; La Bataille de Vlorë. L'Expédition punitive du consul romain Gaïus Flavius; Les Pleurs des femmes pendant la guerre :* une classification détaillée des pleurs suivant que les hommes étaient morts au combat, en montant à l'assaut, en battant en retraite, après le combat, des suites de blessures, en captivité, ou encore exécutés comme déserteurs. Et ça, qu'est-ce que c'est? se demanda Diana. Elle fut tentée d'interrompre sa lecture et de s'en retourner vers les baies, mais elle n'y parvint pas. Ses yeux étaient pris dans les rayonnages comme dans des rets. Elle poursuivit sa lecture : *Annales diplomatiques; Rupture des relations avec Rome auI*er

siècle de notre ère; Annales diplomatiques; Ultimatums; Le Massacre de Monastir; Témoignages et faits recueillis par les bourreaux et les victimes ; Le Traitement populaire des blessures de guerre. Première partie : Blessures par armes blanches. Deuxième partie : Blessures par balles. *Origine de la peste de 1304; Hypothèses ; La Bataille d'Albulène; Quarante ans de disette; Témoignages et faits relatifs aux cas de décès ainsi qu'aux troubles psychiques et aux actes de cannibalisme durant la famine des années 1831-1871.* Cinquième édition. Suffit! se dit Diana. De ces rayons soufflait un vent de mort, et, instinctivement, elle porta les mains à son ventre pour le protéger. Verticale, menaçante, se dressait devant elle non pas une bibliothèque, mais une rangée de boucliers, d'écailles de dragon. Une nouvelle fois, elle voulut lui tourner le dos, mais c'était plus fort qu'elle : elle ne put s'y résoudre. Au contraire, elle tendit le bras et lentement, avec crainte, elle arracha une des écailles : *Annales diplomatiques ; Ultimatums.* Elle ouvrit le livre à la première page et se mit à lire. Un résumé commenté des ultimatums adressés à l'État albanais depuis les origines jusqu'à nos jours. Première sommation du Sénat romain. Deuxième sommation de Rome. Demande de débarquement (sous forme d'ultimatum) du roi normand Robert Guiscard. Premier ultimatum turc. Ultimatum du sultan Mourad I^{er}. Ultimatum du sultan Mehmet II. Ultimatum de la Sublime Porte adressé à Ali Pacha de Tépélène. Ultimatum du Monténégro en 1913. Ultimatum grec de 1913. Demande de passage de l'armée autrichienne (sous forme de sommation) en vue d'accéder à l'Adriatique. Demande d'établissement (sous forme de sommation) de l'armée française à Korçë. Ultimatum du roi de Serbie en 1915. Deuxième ultimatum grec... Diana replaça le livre. Elle sentait qu'il lui fallait absolument s'éloigner de ces rayonnages, mais cela lui était impossible. Ses yeux continuaientde lire : *Expédition punitive de Sert Aksham Turgut Pacha; Sur la rapidité de la diffusion des nouvelles en temps de guerre.* Édition refondue. *Les Terres en temps de guerre; Étude sur la culture des terres des hautes régions durant la guerre.* Volume IV. *Le Système d'aménagement des champs en terrasses sur le plateau du Nord et dans les Ravins-Noirs ; Annales diplomatiques : la question de la base navale de Pacha Liman et de l'île de Sazan, des origines à nos jours; L'Offensive allemande de l'hiver 1944; Les Cérémonies en temps de guerre; Étude sur la simplification ou la modification des cérémonies en temps* de *guerre: cérémonies de naissance, de mariage, cérémonies funèbres, avec une annexe sur les cérémonies*

officielles. Cinquième édition. *Témoignages et faits.* Actae diplomaticae; *Pacha Liman (l'ancienne Oricum); Vingt siècles de conflit...*

Diana fut prise d'un étourdissement. Les rayons s'embrumèrent, se mirent à osciller comme des êtres vivants. Un mur humain. Elle avait appliqué ses mains sur son ventre. L'idée que son petit ferait partie de ce peuple se fit jour faiblement, de manière vague, au fond d'elle-même.

À ce moment, la bibliothécaire revint.

« Diana, qu'est-ce que tu as? demanda-t-elle en la voyant ainsi troublée. Tu ne te sens pas bien?

– Non, ce n'est rien, un simple étourdissement. »

Son amie approcha d'elle une chaise et l'y fit asseoir. Son premier mouvement passé, l'enfant ne donnait plus signe de vie. Tout ce pan de mur va peser sur lui, pensa-t-elle sans pouvoir détacher les yeux des rayonnages.

Quand elle ressortit, la nuit avait commencé à tomber. En se dirigeant vers chez elle, elle se souvint qu'elle devait téléphoner à Zana pour lui demander où elle passerait le réveillon du Jour de l'An. Elle n'avait pas rencontré Besnik non plus depuis son retour de Moscou. Peut-êtrepourrions-nous réveillonner ensemble? pensa-t-elle, et elle se réjouit à cette idée.

***

Après avoir arpenté pendant une heure la rue de Durrës, Ben revint vers le centre. De loin, il remarqua que Sala était resté seul devant la pharmacie. Il traversa la rue et, s'étant approché de lui, le prit par les épaules.

« Viens un moment avec moi.

– Qu'est-ce qui te prend? Tu m'as flanqué la trouille! s'exclama Sala. »

Ils tournèrent dans une ruelle. Sitôt qu'ils y furent engagés, Ben l'agrippa par la chemise :

« Qu'est-ce que vous avez déblatéré à voix basse, Tori et toi?

– Lâche-moi, je ne trahis pas les copains.

– Et moi, pourquoi est-ce que tu me trahis? »

Sala le dévisagea avec des yeux ronds.

Ils allumèrent une cigarette et allèrent se poster un peu à l'écart, sous un vieux porche.

« Qu'est-ce que vous vous baviez dans le creux de l'oreille? redemanda Ben.

– Rien, je te jure! On faisait seulement semblant, pour t'agacer. »

Ben cracha par terre avec un air de dégoût.

« Salauds! »

Il répéta par trois fois l'injure, puis, s'étant tu, commença à s'éloigner. Sala lui emboîta le pas. La rue de Dibra semblait sur le point de se déformer sous le flot des passants. Ben reconnut Zana et sa mère parmi la foule. Elles devaient sortir des Grands Magasins. Sa mère portait un grand cabas, Zana affichait un air maussade. Quelle foutue rue, se dit-il. Il suffit d'y passer une fois pour rencontrer la moitié de Tirana! La lumière fluorescentedes devantures semblait projeter sur le visage des passants comme une poudre blanche qui leur donnait une expression énigmatique. Ben l'avait déjà remarqué d'autres fois. À l'approche du Nouvel An, avec l'éclat accru des lumières, ce mystère s'épaississait. Ce n'était pas par hasard qu'ils ne cessaient de s'interroger : « Où passerez-vous le réveillon ? » Ils cherchaient à percer à jour mutuellement leur joyeuse énigme.

***

En regardant les vitrines constellées, Zana se sentit prise d'un léger vertige. Sa mère, son grand cabas à la main, la suivait à deux pas.

« Ouf, que de monde! » soupira-t-elle.

Sur le Grand Boulevard, le flot des piétons était moins dense. Un peu partout on accrochait des lampes de diverses couleurs aux sapins plantés au milieu de la place Skanderbeg.

« Il n'a fait aucune allusion à votre mariage? interrogea Liri.

– Non, dit Zana.

– Évidemment, tu ne dis rien.

– Maman, tu connais ma nature. Comment peux-tu penser que je puisse lui en parler la première? s'insurgea Zana.

– Ne t'énerve pas : je te donne un simple conseil. Je ne veux pas te tourmenter. »

Zana se tut.

Les ampoules bleues! criait un électricien depuis la cime d'un sapin. Pas les vertes, les bleues!

Liri reprit :

« De toute façon, je suis ta mère, et il est naturel que je m'inquiète. Comment expliquer cette froideur subite de sa part? »

Il n'y a plus de bleues. Si tu veux, j'ai des jaunes!

« Cette froideur subite? Une froideur comme une autre, fit Zana.

– Tu trouves son attitude normale?

– Pas du tout.

– Alors?

– Maman, je ne te comprends pas. Tu me parles comme si je...

– Je sais que tu n'es fautive en rien. Mais je ne comprends tout de même pas ton calme.

– Qu'est-ce que je peux y faire? Me mettre à hurler? »

Regarde encore si t'as pas des bleues! cria de nouveau l'électricien.

« Tu dois chercher à en trouver la raison.

– J'ai essayé », répondit Zana.

Je te l'ai déjà dit, y en a plus!

« On ne peut pas discuter avec toi. Quand je t'ai fait remarquer, le soir de son retour de Moscou, tu t'en souviens, que le fait de n'avoir pas songé à te rapporter ne fût-ce qu'un petit souvenir voulait tout de même dire quelque chose; quand je t'ai dit que son indifférence avait une signification plus profonde, tu t'es jetée sur moi, tu n'as rien voulu admettre, tu l'as défendu comme si moi, ta mère, je cherchais à vous brouiller! Mais j'ai bien peur que, maintenant, mes doutes ne soient confirmés. Vous deviez vous marier dans une semaine, il fait semblant de l'avoir oublié. Hier, il a oublié de t'apporter un souvenir, aujourd'hui il oublie la date fixée pour votre mariage, demain il oubliera sûrement que vous êtes fiancés. Et ne va pas me taxer de mesquinerie! "Mesquinerie", "attitude petite-bourgeoise", vous n'avez que ces mots-là à la bouche, et vous nous les collez à la moindre occasion.

– Maman, ça suffit, je t'en supplie. »

Étonnamment, Liri se tut. Elles s'étaient maintenant engagées dans leur rue. Les feuilles mortes craquaient sous leurs pas.

« Arrêtons-nous un instant au bureau de la Caisse d'épargne, dit Liri. Je voudrais retirer un peu d'argent. »

Elles se mirent à discuter ensemble de l'ameublement de la salle de séjour. Kristaq ne s'intéressait pas à ces choses-là, et Liri devait toujours tout décider elle-même. À présent elle hésitait : acheter un nouvel assortiment de fauteuils pour la pièce et vendre les vieux sièges qui étaient passés de mode, ou bien se contenter de faire quelques réparations dans la cuisine. Ces derniers temps, elle avait eu à faire face à pas mal de dépenses et, en outre, les fêtes du Nouvel An étaient toutes proches. « L'argent file sans qu'on s'en aperçoive », dit-elle. Distraite, Zana l'écoutait à peine.

Quand elles furent rentrées à la maison, Zana se laissa tomber sur le grand canapé du salon et alluma une cigarette. Sa mère alla s'affairer à la cuisine.

« Zana, si tu en as envie, tu peux prendre un bain, l'eau est chaude.

– Bien, maman. »

Zana observait les rubans de vapeur dont l'ombre agrandie sur les murs faisait penser à des colonnes de fumée au-dessus de décombres. Étranger, dit-elle en repensant à Besnik. Aliéné.

Le téléphone sonna. C'était Diana. Où passerez-vous le réveillon du Nouvel An? Mais comment était-il possible que tout cela s'accomplît sous ses yeux et qu'elle restât les bras croisés, sans rien tenter pour conjurer la catastrophe? Ah oui, excuse-moi ! Le réveillon du Jour de l'An? Je ne sais pas trop. Nous n'avons encore rien décidé. En réalité, elle n'était pas fâchée contre lui. Elle éprouvait seulement comme une espèce d'inertie, d'apathie qu'il lui avait communiquée au cours de ces dernièressemaines. Nous allons réveillonner à la maison si André n'est pas de garde à l'hôpital, disait encore la voix au téléphone. Max a fait de nouveaux enregistrements. Ah ! comme c'est bien. Et tout s'accomplissait sans bruit, comme un insensible glissement de terrain. En apparence, tout était normal. Ils sortaient ensemble, ils fréquentaient leurs amis, le surlendemain ils devaient aller au théâtre, et pourtant elle sentait le sol se dérober sournoisement sous leurs pieds. Eh bien, bonsoir, Zana, fit la voix au téléphone. À bientôt.

Elle se rassit. Une sirène de voiture de pompiers hurlait au loin. Elle aimait ce cri; lui pas. Elle aimait cette course folle du véhicule aux reflets rouges qui contrastait tant avec les visages figés, comme collés à leurs casques, des soldats du feu. L'idée qu'ils allaient secourir quelqu'un la fit tressaillir. Ah ! si quelqu'un pouvait courir vers toi, en un moment difficile, avec ce hurlement à déchirer le ciel...

La porte du salon grinça plaintivement et sa mère apparut sur le seuil.

« Je n'ai pas voulu t'en parler, dit-elle, mais j'ai un doute. »

La tête appuyée sur le dos du canapé, Zana ne bougea pas.

« Cet air distrait, reprit Liri, cette sorte d'absence permanente me font douter. Je te le dis franchement : je crains qu'il n'y ait une fille russe là-dessous. » Elle se tut quelques secondes dans l'attente que Zana, à son habitude, s'écriât : Je t'en prie, maman, ne dis pas de bêtises; mais celle-ci n'en fit rien. « Il paraît que les jeunes Moscovites sont câlines et pas farouches; et puis, maintenant, les mariages avec les étrangères sont à la mode. Qu'en penses-tu? »

Zana écrasa sa cigarette dans le cendrier.

« Je ne sais pas, répondit-elle simplement. Je ne crois pas. »

Liri fut tentée de lui poser une autre question, mais elle hésita. Elle s'affaira autour de la bibliothèque, ouvrit un tiroir, le referma...

« Et dans vos rapports... intimes..., tu n'as rien remarqué... ? lâcha-t-elle enfin.

– Maman, je t'en prie, tu sais bien que je n'aime pas parler de ces choses-là! »

Zana se leva brusquement et quitta la pièce. Elle erra dans le couloir sans savoir où se réfugier, jusqu'à ce qu'elle s'avisât de l'issue de secours que constituait la porte de la salle de bains. Elle s'y engouffra. Les robinets nickelés brillaient. Elle tendit la main vers les poignées et, tout à coup, éclata en sanglots.

***

C'est plus des feuilles, c'est des sabots, se dit Rem, le balayeur. Il était deux heures du matin. Mutilées, alourdies, les feuilles se traînaient avec mauvaise grâce devant son balai. C'était à propos de ces feuilles que son petit-fils apprenait des tas de poésies à l'école. S'il n'avait tenu qu'à lui, Rem aurait volontiers jeté ces poèmes dans la benne à ordures. Les feuilles mortes étaient l'ennemie commune des balayeurs. En octobre et en novembre, dans la pleine saison de leur chute, ils pouvaient à la rigueur les supporter, car on les leur calculait alors en sus de leur tâche et leur salaire s'en trouvait augmenté à proportion. L'automne dernier, Rem avait ainsi touché cinq mille trois cent vingt leks anciens en supplément. Mais, à la fin décembre, on n'en tenait plus compte, car leur époque était en principe révolue. Vieilles peaux! les injuria Rem à voix haute en en poussant quatre ou cinq devant lui. Il était prêt à nettoyer la neige gratuitement, mais celles-là,il ne pouvait vraiment pas les souffrir. À la pensée de la neige, sa mauvaise humeur s'atténua. Il l'aimait, mais, hélas, elle tombait rarement. Elle embellissait alors la rue et, quand il y en avait, avant de commencer à déblayer son secteur, il restait un long moment à la contempler, ébloui par

son miroitement à la lueur des tubes au néon. Par contre, ces vieilles catins...

À cet instant, il entendit un bruit et tourna la tête. À une vingtaine de pas, sous l'écriteau de l'arrêt d'autobus, il vit un homme qui paraissait pourtant se tenir immobile, comme pétrifié. Ça doit être mes oreilles qui bourdonnent, dit Rem, et il se remit à balayer. Mais le bruit se répéta. Il se retourna. L'homme cherchait à décrocher l'écriteau; probablement pour mieux lire, se dit Rem, qui lui cria :

« Hé, toi, là-bas, il n'y a plus d'autobus à cette heure. Inutile de regarder! »

L'homme baissa immédiatement les bras et se figea, droit comme un cierge. Rem était habitué à toutes sortes d'oiseaux de nuit et cette apparition ne lui fit guère d'impression. Il continua sa besogne. Pourtant, la curiosité le poussa à tourner de nouveau la tête. Cette fois, il demeura stupéfait. L'inconnu s'était agrippé à l'écriteau et essayait à toutes forces de le décrocher. Rem se dirigea vers lui, d'abord lentement, puis en hâtant le pas, et se mit bientôt à courir. L'inconnu arrachait le panneau en poussant de légers gémissements. S'approchant de lui par-derrière, Rem le saisit aux épaules. L'inconnu se débattit furieusement, mais sans lâcher prise. Entre Rem et lui commença une étrange et grotesque empoignade qui se poursuivit un long moment. Tout se déroulait dans un complet silence. Rem croyait vivre un cauchemar...

« Qu'est-ce qui vous prend? dit un cycliste qui passait par là. Vous avez trouvé un drôle de moment pour vous battre!

– Écoute, dit Rem en hoquetant, sans lâcher son adversaire. J'ai attrapé un saboteur. Au croisement, plus haut, y a un agent. Cours l'appeler! »

L'homme à bicyclette s'éloigna à vive allure. Il ne tarda pas à revenir. La scène n'avait guère changé. Rem et l'inconnu, enchevêtrés, formaient toujours comme un seul être haletant.

« Voilà l'agent qui arrive! » prévint l'homme à vélo.

Un agent de police rappliquait en courant. Ses pas résonnaient sur l'asphalte. L'homme qui venait d'arracher l'écriteau fit un effort désespéré pour échapper à l'emprise de son adversaire, mais Rem l'avait agrippé

solidement. L'agent, les ayant rejoints, se jeta sur l'être à deux têtes et à quatre bras qui s'agitait frénétiquement.

« Non, pas moi, lui! s'écria Rem.

– Je ne comprends pas », fit l'agent.

Il réussit finalement à maîtriser l'inconnu, et, l'ayant remis sur ses pieds, l'empoigna fermement par le coude et le contraignit à avancer. L'homme fit d'abord quelques pas docilement, puis il s'arrêta net et se mit à hurler d'une voix épouvantée :

« L'écriteau, enlevez l'écriteau. Ils arrivent! »

Il y avait dans sa voix des intonations inhumaines, on eût dit une voix remontant du fond des âges.

« L'écriteau de mes deux, ouais ! » lança Rem.

Le petit groupe de trois hommes, suivi du passant à vélo qui était apparemment trop curieux pour rentrer chez lui, se remit en marche vers le commissariat de police n° 3. À la lumière des vitrines, Rem examina sa chemise déchirée en hochant la tête. Tu cherchais un travail plus rude et mieux rémunéré pour mettre du beurre dans tes épinards, tu l'as eu, disait-il. Et maintenant, il va falloir que tu te farcisses les jérémiades de la vieille...

« Alors Rem, qu'est-ce qui s'est passé? demanda un des balayeurs de la rue La-Commune-de-Paris.

– On emmène ce gaillard-là au poste, répondit Rem.

– Il a brisé une vitrine?

– Non, c'est plus sérieux.

– Quoi donc? demanda l'autre en baissant la voix.

– Des écriteaux! expliqua Rem, lui aussi à voix basse. Il a voulu arracher des écriteaux! »

L'autre émit un sifflement :

« Ah, c'est un truc politique!

– Bien sûr, qu'est-ce que tu croyais? »

L'agent de police tenait toujours fermement l'inconnu qui marchait, tête baissée. Il avait les épaules ramassées et des cheveux coupés court qui faisaient ressortir son teint maladif.

Ils arrivèrent devant le commissariat. Une seule fenêtre était éclairée. L'officier de permanence, après avoir posé quelques questions à l'inconnu, téléphona aussitôt à l'hôpital psychiatrique.

« Allô, l'infirmier de garde? Le commissariat n° 3. Allô, un de vos malades ne se serait pas échappé? Comment? Bon, j'attends. »

La tête inclinée, le récepteur à l'oreille, l'officier regardait la chemise déchirée de Rem. D'une pièce voisine parvenait le chant d'un ivrogne :

Et n'épouse surtout pas de rousse

Tu l'aurais tout le temps à tes trousses !

« Allô, vous me le décrivez? fit l'officier dans le combiné. Oui, j'écoute, oui. » Il détaillait l'inconnu. « C'est ça. C'est bien lui. Vous envoyez votre ambulance? Comme vous voudrez. Comment? Il n'est pas dangereux ? » Il jeta encore les yeux sur la chemise lacérée de Rem. « Bon, très bien. »

Il raccrocha. Rem croisa le regard égaré du malade et fut pris de pitié.

L'ambulance arriva vingt minutes plus tard. À la vue de l'infirmier, l'homme le suivit docilement jusqu'à la voiture. Le véhicule, son signal rouge allumé, se lança à vive allure dans les rues désertes. Il était près de cinq heures du matin.

Le médecin de garde à l'hôpital psychiatrique, André Janura, un jeune homme replet, amateur de théâtre classique, diplômé en 1958, marié en 1959 à Diana Bermena, consulta sa montre. Il va arriver d'un instant à l'autre, se dit-il. Au bout d'une minute, les faisceaux des phares de l'ambulance décrivirent un demi-cercle dans la cour de l'hôpital, découvrant des arbres, des bancs en fer, des blocs de béton trempés. Le médecin poussa un soupir de soulagement. Sous son coude, le registre était ouvert à la page 374. À un endroit, la main appliquée d'une infirmière avait écrit : Fan Kolonja, hallucinations réactives; sans danger. Puis venait la description de son cas. En 1943, le premier jour de l'invasion allemande, au village

frontalier de Borove... Le médecin relut les lignes remplies d'une écriture serrée. Puis il éteignit la lumière et s'étendit sur le lit de camp. La fenêtre dessinait un trouble rectangle de lumière hivernale. Les premières lueurs de l'aube. Il ferma les yeux et, évoquant le cas de son patient, imagina la marche de la colonne motorisée allemande pénétrant en Albanie par la frontière sud, à la fin de l'été 1943. Longue, couverte de poussière, elle approchait du village de Borove. À l'entrée du hameau, elle tomba dans une embuscade tendue par les partisans. Les Allemands sautèrent vivement à bas de leurs camions et de leurs blindés et, après un court accrochage, remontèrent dans leurs véhicules pour continuer leur chemin vers l'intérieur du pays. Au tout dernier moment, un Allemand traça rapidement à l'encre noire sur un bout de planche quelques mots dans sa langue : « Ici on nous a dressé une embuscade. Massacrez le village! » Il cloual'écriteau à un piquet qu'il planta au bord de la route. Le convoi repartit. L'étrange écriteau demeura sur le côté de la chaussée. La fusillade finie, un villageois, ayant porté son regard sur la route, aperçut l'écriteau. Il s'en approcha, examina un moment les mots inconnus et, devinant, semble-t-il, qu'ils étaient fatals, l'arracha brusquement, le lança dans les buissons et se sauva en courant. Dix minutes plus tard, Fan Kolonja, passant au même endroit, aperçut l'écriteau jeté bas. Il s'en approcha à son tour et, à la vue des lettres noires, inconnues, s'émerveilla de l'habileté de la main qui les avait tracées. Fan était un humble villageois. Il éprouvait du respect pour la chose écrite : enseignes, horaires, avis. Il ramassa le bout de planche dans les taillis et le replanta en bordure de la route, à un endroit où il était même plus visible qu'auparavant. Une demi-heure plus tard, un nouveau convoi allemand surgit sur la chaussée. À la vue de l'écriteau, il s'arrêta. À peine les Allemands l'eurent-ils lu qu'ils encerclèrent promptement le village. Le massacre fut terrible. En travers des chemins, devant les fontaines, sur le pas des portes gisaient des cadavres de femmes, de vieillards, d'enfants. La plupart d'entre eux furent calcinés au lance-flammes. Le massacre terminé, la colonne reprit sa route. C'était le premier jour de l'invasion allemande. Camions et blindés roulaient sans discontinuer vers Korçë. Fan, de ses yeux vitreux, regardait tour à tour les personnes massacrées et l'écriteau fatal, cependant que ses lèvres murmuraient en silence : c'est ma faute, c'est ma faute. Deux ans plus tard, par une nuit d'été, Fan arracha les premiers écriteaux au marché d'Ersekë. On l'hospitalisa d'abord à l'hôpital

psychiatrique de Vlorë, puis on le transféra à Tirana. Il était incurable, mais peu dangereux.

Le médecin s'enveloppa plus étroitement dans sa couverture. S'il n'y a pas de nouveau coup de téléphone,je vais peut-être pouvoir dormir encore un brin, se dit-il. Le rectangle de lumière blafarde s'éloignait sans cesse davantage. Un tronçon de route et un écriteau portant l'inscription en allemand « *Hier hat man uns überfallen! Massakriert !* » se balançait mollement dans son esprit. Nouvel écriteau, nouveau destin. Vengeance du plus fort. Vengeance de grande puissance. Il avait entendu dire quelque chose... mais vaguement. Dehors, le jour se levait. Il se levait sur la grande ville grise, pleine d'enseignes et de signaux. Partout des panneaux, des écriteaux sans nombre : arrêts d'autobus, gares, stations de taxis, horaires, sigles, avis, ordres. Des écriteaux, des panneaux surtout. À gauche, à droite, en avant, en arrière. Stop. Des écriteaux plantés sur le dos du monde entier. Inscriptions incompréhensibles. Une véritable grimace de sphinx. Le médecin se retournait dans son lit sans parvenir à s'endormir. Il devait interroger dès le lendemain sa belle-mère. Il ne s'était jamais produit aucun événement politique dont les Bermena n'eussent pas eu vent les premiers. *Hier hat man uns überfallen*, se répéta-t-il. Oui, il devait s'informer sans faute.

1 Monastère de la secte musulmane des *baktachis (NdT).*

2 Allusion à une vieille chanson populaire et nostalgique commençant par les mots : « Maquignon, ô maquignon! » *(NdT).*

OceanofPDF.com

2

Dans le long couloir de la rédaction passa Bedrié tenant dans ses mains un portrait de Khrouchtchev. Illyr, qui se trouvait devant la porte du bureau de l'administration, écarquilla les yeux :

« Bedrié ! d'où as-tu ôté ce portrait? demanda-t-il.

– De la salle des réunions », répondit-elle sans tourner la tête.

Illyr grimpa rapidement au quatrième étage où se trouvait cette salle. Les chaises alignées, la longue table tendue d'un drap écarlate, les rideaux aux fenêtres, tout était plongé dans un silence rougeâtre. Il jeta les yeux sur le mur du fond, et, à côté du portrait d'Enver Hodja, discerna un rectangle plus pâle, l'emplacement vide du portrait qui venait d'être décroché. Une faible lumière venant d'une fenêtre tombait dessus. Illyr roulait, comme dans les dessins animés, de petits yeux vifs, pleins de curiosité. Il descendit l'escalier quatre à quatre et entra en coup de vent dans les bureaux.

« Bedrié a ôté le portrait de Khrouchtchev de la salle des réunions, dit-il d'un souffle. Je l'ai vue de mes propres yeux. »

Tous levèrent le tête.

« Tu parles sérieusement ? » demanda le chef du laboratoire.

Dans le silence, on entendait le souffle devenu plus court d'Illyr.

« Je l'ai de mes yeux vue! confirma-t-il.

– Étrange », fit un des journalistes.

Après un bref silence, ils se mirent tous à parler en même temps.

« Il faut demander à ceux du service étranger, dit une voix. Ils lisent le bulletin jaune[1].

– En voilà un qui en sait plus long que cent bulletins jaunes, souligna un des journalistes en faisant illusion à Besnik qui venait de sortir.

– Il la boucle, observa Illyr. J'ai bien tenté à deux ou trois reprises de lui tirer les vers du nez, mais sans résultat.

– Depuis son retour, il paraît assez changé.

– Oui, je l'ai remarqué aussi. Il fait une drôle de tête.

– Il a peut-être des ennuis familiaux.

– Il ne parle pas du tout de son voyage à Moscou. Pas un mot, pas une seule impression. On dirait qu'il n'y a pas été.

– S'il y avait quelque chose, on en aurait entendu parler.

– C'est aussi mon avis. »

Entra le secrétaire du conseil de direction, et ils interrompirent leur conversation. Dans l'encadrement de la porte apparut l'administrateur aux cheveux roux.

« On demande le rédacteur en chef au Contrôle de l'État, dit-il en s'adressant au secrétaire.

– Il est au Comité central. »

Le secrétaire du conseil de direction prit copie du plan de travail hebdomadaire et sortit.

Les portes battaient dans le couloir. L'heure du café approchait.

Les journalistes se bousculaient à la porte de la salle des dactylos. Les doigts des jeunes filles s'agitaient à une cadence infernale. C'était pour elles un des moments de la journée les plus durs, lorsque, avant la pause-café, chacun cherchait à faire taper quelque texte ou à reprendre une copie déjà remise.

Devant la porte du secrétaire de rédaction, une jeune correctrice sanglotait. De l'intérieur parvenait la voix du secrétaire au téléphone : « Le rédacteur en chef est au Comité central, je vous l'ai déjà dit. Comment? Quand il sera de retour ? Nous n'en savons rien, camarade. Nous ne pouvons rien dire. »

La chevelure rousse de l'administrateur passa en coup de vent dans le couloir.

Quelqu'un demanda : « Où réveillonnerez-vous ? »

***

La session extraordinaire du Comité central, convoqué pour être mis au courant de ce qui s'était passé à la conférence des 81 Partis communistes et ouvriers tenue à Moscou, se poursuivait. Elle avait commencé la veille, tard dans la soirée, et avait continué jusqu'après minuit, pour reprendre le matin.

C'était une journée sombre. La faible clarté du jour atteignait à peine les colonnes latérales de la salle, éclairée dans sa majeure partie par les lustres.

Les colonnes étaient peintes en blanc. C'est maintenant seulement qu'Enver Hodja remarqua que la salle avait été repeinte en leur absence.

« Camarades, nous étions avec vous chaque jour et à chaque heure, car nous imaginions bien que vous n'aviez pas la partie facile dans ces glaces de Sibérie. Nous l'imaginions, mais ce que vous nous avez appris passe toute imagination. »

C'était le onzième membre du Comité central à prendre la parole après lecture du rapport. Tous, jusqu'à ce moment-là, avaient approuvé sans réserve l'activité de la délégation. La liste de ceux qui avaient demandé la parole était longue.

Le Comité central de votre Parti sera très contrarié d'apprendre ce que vous avez fait et ce que vous avez dit ici à Moscou... Enver Hodja ne se rappelait plus très bien qui avait prononcé ces mots. Ils lui étaient revenus à l'esprit au moment où l'avion qui les ramenait avait franchi la frontière albanaise et que, sous ses ailes, étaient apparues les montagnes couvertes par l'hiver. Noirs sommets rocheux, versants et plateaux tachetés de neige se succédaient. Les villages gelés semblaient s'être blottis sous lesaisselles des montagnes. C'est sur des monts comme ceux-là qu'il avait connu la majorité des membres du Comité central durant la Lutte. Et comme l'avion ralentissait, survolant de plus en plus bas le relief montagneux, il s'était imaginé que, d'un moment à l'autre, la plupart d'entre eux lui apparaîtraient, là, en bas, dispersés comme alors sur la neige, avec les lambeaux de leurs

longues capotes de partisans flottant au vent, avec leurs visages pâlis par les blessures et creusés par la faim.

Depuis la salle, on continuait à demander la parole.

Au troisième rang, la seule femme membre du Bureau politique, dont on attendait qu'elle se prononçât contre, prenait des notes, tête baissée. Elle avait à son côté un participant au plénum de la Commission de contrôle du Parti. Une réunion du Bureau politique au cours de laquelle il lui serait demandé de revoir son attitude était prévue pour l'après-midi, entre deux séances du plénum. Puis, dans la soirée, le Comité central siégerait à nouveau pour prendre les décisions finales.

***

Après le tohu-bohu matinal, dans les couloirs de la rédaction du journal s'était installée une paix relative. Le chef des cadres, Raqi, tendit la tête hors de son bureau. Le couloir était désert. De la salle des dactylos parvenait le crépitement des machines. Bedrié nettoyait la porte vitrée du vestibule.

« Bedrié, dit Raqi, tu veux venir un moment? »

Elle s'approcha, son chiffon à la main. Raqi referma la porte derrière elle.

« Dis-moi, fit-il d'une voix suave, quelqu'un t'a demandé d'ôter le portrait de Khrouchtchev de la salle de réunions?

– Bien sûr! J'suis pas assez folle pour faire ça de moi-même. C'est le rédacteur en chef qui me l'a ordonné.

– Ah oui? Bon, bon..., murmura Raqi. Mais les camarades n'ont rien dit quand tu es passée dans le couloir avec le portrait entre les mains?

– Je n'ai rien entendu, répondit Bedrié.

– Tâche de te rappeler.

– Ne m'embarque pas dans ces histoires, protesta Bedrié. Moi, je ne me mêle pas de ces trucs-là. J'ai une flopée de gosses.

– Allons, allons, attends encore un instant, Bedrié.

– Je n'ai pas à attendre. Toi, mon bon, ces affaires-là te regardent. Et ne me mêle pas à Khrouchtchev : je dois penser à mes mioches, moi.

– Bon, bon, ça suffit, je plaisantais, fit l'autre.

– On ne rigole pas avec les grands, mon garçon. Les grands ont leurs histoires, et les petits les leurs. Quand on dit à Bedrié d'ôter une photo, elle l'ôte, un point c'est tout. On lui dit de la remettre, elle la remet. On lui dit de l'essuyer, elle l'essuie. Mais Bedrié ne fait pas ce genre de choses à quoi tu penses. »

Diable, se dit le chef du personnel lorsqu'elle fut sortie, que se passe-t-il? Il s'approcha de la fenêtre et regarda au-dehors. Sur le Grand Boulevard, les gens, dans de longs manteaux, leurs cols relevés pour se protéger les oreilles de la bise glaciale de décembre, marchaient à pas pressés. Ils lui donnaient l'impression d'avoir entendu parler de quelque chose. Pourtant, rien n'était encore établi. Une douloureuse sensation avait maintenant envahi tout son être. Qu'était-ce? Ah oui. Il ne pouvait se faire à l'idée que Besnik en sache plus long que lui. Jamais il ne lui avait paru aussi imbu de sa personne. On l'avait même invité au banquet offert par le gouvernement au palais des Brigades où lui-même n'avait pas mis les pieds depuis de longues années, depuis le temps de... Il avaitdemandé à Besnik : « Comment s'est passé votre voyage à Moscou? » L'autre avait répondu on ne peut plus froidement : « Normalement, comme tous les voyages de ce genre. » Il avait été d'une froideur! Sûr qu'il se considérait comme faisant partie des initiés. Il se vengeait. Raqi soupira. Une foule dense venant de la gare se déversait vers le centre. Le train de onze heures et demie, pensa-t-il.

Aranit aussi semblait subodorer quelque chose. Ils s'étaient rencontrés, l'avant-veille. Il avait l'air abattu. Là-bas, à Moscou, avait-il dit, il s'est passé de drôles de choses. On a reconnu, paraît-il, que Béria n'avait pas démérité, que c'étaient les écrivains qui avaient provoqué sa chute. Or, si Béria n'a pas démérité, s'était dit Raqi, alors... Mais il n'avait pas même osé achever sa pensée. Il avait peur d'Aranit. Une fois, en 1956, lors de la conférence de Tirana, quand quelques espoirs de réhabilitation s'étaient fait jour et qu'on en était venu à parler de Koçi Xoxe, le regard d'Aranit s'était tout à coup brouillé de façon si sinistre que Raqi avait aussitôt changé de conversation. Il était donc dit qu'il évoquerait seul l'inoubliable année 1947,

quand il travaillait au Comité interministériel. Sans doute les plus beaux mois de sa vie. C'était comme un état d'euphorie permanent, accompagné d'une musique qui semblait ne jamais devoir finir. La température était tiède. Dans tous les parcs et les bars de Tirana, les orchestres jouaient jusqu'à minuit. Assis autour d'une table avec ses camarades devant des chopes de bière, ils épiaient à la dérobée l'homme qu'ils arrêteraient au milieu de la nuit. D'où leur venait cette joie sans bornes qu'ils éprouvaient à l'idée que, d'un moment à l'autre, ils allaient fondre sur la vie d'un homme qui ignorait totalement ce qui l'attendait? Il buvait comme eux, souriait à sa fiancée ou à sa femme, était heureux, et pourtant c'était déjà un homme fini. Planait au-dessus de luicomme la foudre céleste, couvait sous lui comme un séisme, ils étaient les créatures toutes-puissantes qui tenaient en main son destin. Ils se sentaient aussi forts que leur semblait pitoyable et naïf, dans sa joie vespérale, l'homme qu'ils arrêteraient d'ici quelques heures. C'était l'ivresse du pouvoir exercé sur le destin d'autrui. Elle comblait quelque peu les vides de leur existence, privée de cette autre musique qui ne se faisait entendre qu'en dehors d'eux, vers ces lumières qui miroitaient au loin, dans la vie des autres. Cette ivresse était aussi faite d'une sorte de plaisir sensuel suscité par la chevelure, les voix, les genoux des femmes et des filles avec lesquelles étaient attablés ceux qu'ils allaient arrêter. Ils frapperaient au milieu de la nuit à leurs portes : « Ouvrez, Sûreté », et ces femmes qui, maintenant, dans ce café en plein air, semblaient si dédaigneuses, si inaccessibles, les regarderaient alors, décoiffées, en chemise de nuit, le corps encore tiède de la chaleur du lit et de l'amour, hoquetant entre deux sanglots : Non, non, non. Voilà qui était le comble de l'extase. À l'école, on leur avait appris que les anciennes divinités descendaient ainsi parfois parmi les hommes sous forme de la pluie ou du tonnerre. Raqi et ses amis, eux, se manifestaient dans la nuit par des coups frappés aux portes. Tring, trang, trang.

Cette époque s'était vite écoulée. La catastrophe était survenue brusquement. Au début, le premier choc, ç'avait été la dissolution du Comité interministériel, puis il y avait eu une série de secousses, comme dans un tremblement de terre, et, sitôt après, l'effondrement. Un tourbillon vertigineux, une chute dans un abîme sans fond, le ministre de l'Intérieur exclu du Bureau politique, du Comité central ; longues journées de réunions, critiques et autocritiques incessantes, journées d'angoisse et d'attente dans les couloirs du comité de Parti, rétrogradation de la qualité de

membre du Parti à celle de suppléant,puis nouvelle chute, l'ancien ministre de l'Intérieur arrêté, tout était cul par-dessus tête, c'était maintenant lui, Raqi, qui attendait qu'on vînt frapper la nuit à sa porte avec un plaisir pervers (ce seraient d'autres qui éprouveraient maintenant ce sentiment de possession à son endroit), puis une nouvelle dégringolade, il s'était désespérément agrippé, comme à une planche de salut, à l'autocritique, toujours et encore l'autocritique, jusqu'au jour où la tourmente s'était apaisée, et il avait fini par échouer quelque part, dans un emploi qui lui était totalement étranger, parmi l'équipe d'un journal.

Que se passe-t-il ? s'interrogea à nouveau le chef du personnel. Il imagina une partie des journalistes en train de prendre leur café au Riviera ou au bar d'en face, bavardant avec chaleur, lançant de ces plaisanteries qu'il avait toujours jugées dépourvues de sel. Ils discutaient sûrement avec animation, échangeaient des impressions sur ce qu'ils avaient lu dans le bulletin jaune, avançaient des prévisions ; alors que personne ne lui révélait rien, à lui. Il se sentait isolé. Si vraiment quelque chose s'est produit, les organisations du Parti ne tarderont pas à en être informées. Et alors lui, à l'instar des autres, sera mis au courant de tout... Avec tous les autres... C'était précisément ce qu'il trouvait vexant. Peut-être en souffrirait-il moins s'il n'y avait pas Besnik. Mais Besnik savait tout, et lui, rien. Lui, le chef du personnel, serait informé en même temps que les autres. Il ne faisait plus partie des initiés. Bedrié elle-même ne lui obéissait plus.

Il fut envahi d'une tristesse d'autant plus grande qu'il ne savait où l'épancher. Il avait déjà éprouvé un sentiment semblable quelques mois auparavant, par une soirée de septembre, dans un café en plein air de la périphérie de Tirana. On entendait de la musique comme dans le temps ; il y avait des couples un peu partout et la lune déversait continûment sur le paysage plat une sorte defluide jaunâtre qu'on se serait presque attendu à voir former çà et là des flaques. Il se rappela que c'était quelque part sur ces collines environnantes qu'avait été fusillé et enterré l'ancien ministre de l'Intérieur, et soudain devant cette inondation lunaire, il fut pris d'une nostalgie lancinante... mon ministre, mon ministre... C'était un clair de lune intolérable, avec une sensation de total abandon, le désir de se joindre à une meute de chiens hurlant à la mort avec leurs museaux coniques pointés vers le ciel (c'est sûrement par une nuit de pleine lune qu'avait dû se produire dans quelque lointain passé la grande tragédie des chiens).

Il entendit du bruit dans le couloir. Ils revenaient. Non seulement leur forme d'humour, mais aussi leur façon de parler, de rire et jusqu'à leur manière de s'habiller lui étaient étrangères. Aranit avait raison.

« Il y a réunion chez le rédacteur en chef, annonça quelqu'un dans le couloir. Les chefs de section et le service économique au complet. »

Tous entrèrent l'un après l'autre dans le grand bureau du rédacteur en chef et prirent place sur les sièges disposés autour de la grande table en T. Un des trois téléphones sonnait sans désemparer. Le rédacteur en chef finit par empoigner le combiné. « Nous avons une réunion », dit-il, et il raccrocha.

« Tous les camarades sont là ? Alors, on commence », fit-il. Il avait devant lui un petit carnet de notes. « Je viens de rentrer du Comité central où a eu lieu, entre autres, une très courte conférence de presse. » Il feuilleta un moment son petit carnet. Il s'était fait un profond silence. « Ces jours-ci, après-demain précisément, une grande campagne d'économies sera lancée dans tout le pays. »

Ça commence, se dit Besnik. Trois paires d'yeux cherchaient avec insistance son regard, mais il s'y déroba.« Je vous ai fait venir pour que nous étudions ensemble la meilleure manière d'illustrer dans notre journal cette grande action de masse. »

Évidemment, il fallait bien que ça commence, songea Besnik. Plus d'une fois, au cours de ces trois dernières semaines, il avait eu l'impression qu'il ne se produirait rien, comme si tout ce qui était arrivé n'avait été qu'un mauvais rêve. Une semaine s'est écoulée, avait-il pensé, puis une autre. Les jours passaient, venaient les samedis et même les dimanches (il s'étonnait presque qu'il y eût encore des dimanches, comme on s'étonne, à l'automne tardif, de voir encore une fleur alors que ses congénères sont toutes flétries). Mais c'étaient bien des dimanches avec des pique-niques organisés par les syndicats sur le mont Dajti, les lycéens de première qui se chamaillaient avec les receveurs d'autobus de la ligne Banque-Studios parce que ceux-ci ne voulaient pas les laisser emporter leurs skis à bord du bus, et tous les autres menus aspects des fins de semaine, surtout à la veille du Nouvel An.

Un mois après Moscou, il y avait des jours où Besnik était tenté de penser que le pire avait été évité. Peut-être quelque chose s'était-il produit

au sommet du monde communiste. Peut-être avait-on fini par s'y mettre d'accord... Or, brusquement, il y avait cette réunion. Et ces mots qui faisaient frémir : campagne d'économies ! Apparemment, ce grand calme après la tempête, ce cours normal des heures et des jours n'avait été qu'un trompe-l'œil. La période d'incubation du mal.

Le rédacteur en chef continuait de parler en jetant de temps à autre un coup d'œil sur son carnet, mais Besnik n'écoutait plus. Les regards exaspérants qui cherchaient en vain à rencontrer le sien ne lui faisaient plus ni chaud ni froid.

La bataille avait donc commencé. Le blocus économique. Bientôt, comme les signes avant-coureurs detemps difficiles, sur les murs, près des arrêts d'autobus, des stations de taxis, partout seraient placardées les premières affiches portant les mots « Campagne d'économies ». Au début, personne ne comprendrait ce qui se cachait derrière ces mots si communs : « Économisons la moindre goutte de pétrole ! » « Économisons le pain ! »

Le rédacteur en chef parlait toujours. Chacun prenait des notes sur des bouts de papier, dans des calepins, des cahiers. Un silence insolite s'était établi entre les menus crissements des crayons... des couinements de rats dévorant le blé... Leur vengeance, pensa Besnik. C'était inévitable. Elle ne pouvait pas ne pas se manifester. Mille regrets, mon frère, mille regrets... Vous nous abattrez ?... Avec mille regrets, mon frère, avec... Vous nous abatt... Avec mille re... Besnik se représentait mentalement une énorme grue qui abaissait et relevait implacablement sa benne vide dans un port désert où montait un hurlement de locomotive, avec, sur un mur, une affiche détrempée qui pendouillait.

***

Comme il rentrait chez lui en s'évertuant à traînasser le plus possible, Ben se disait que nulle part à Tirana on ne pouvait trouver rue plus déserte que celle qui reliait le Grand Boulevard au bâtiment de la Radiotélévision. Cette impression de vide était encore accentuée par le jardin d'enfants qu'elle bordait et qui fermait ses portes en hiver. Devant le guichet, derrière les

grilles, sous les balançoires métalliques, le sol était jonché de feuilles mortes.

Sur le trottoir d'en face, quelqu'un collait contre un kiosque des affiches annonçant le prochain concours national d'art dramatique. Ben tenta de déchiffrer les titres des pièces, mais en vain.

Soudain, de loin, il aperçut Iris. Quelle langue peut-elle bien étudier pour avoir une serviette aussi gonflée ? Elle lui avait dit qu'elle était inscrite à l'institut des langues étrangères. À moins qu'elle n'apprenne le chinois ? pensa-t-il. Elle lui souriait. Hormis la perte de son bronzage, elle n'avait pas changé depuis le mois de septembre passé.

« Bonjour, dit-elle, la respiration un peu oppressée du fait de leur rencontre. Comment allez-vous, Arben ? »

Ben lui tendit la main et murmura quelques mots incompréhensibles. Quoi ? demanda-t-elle. Il s'embourba encore davantage. Elle lui déclara qu'elle était très pressée et que, s'il voulait bien, il pouvait lui faire un bout de chemin.

Bien sûr, acquiesça Ben. Bien sûr, songea-t-il, mais à condition qu'elle ne continuât pas à le voussoyer de façon aussi insupportable. Naguère, en septembre dernier, ne s'étaient-ils pas parlé d'un ton plus naturel ?

Durant tout le chemin, Ben fut tourmenté par l'idée qu'il ne trouverait rien d'intéressant à lui dire. Il pensa : tous ces cours de littérature au lycée ne me sont d'aucun secours ! Homère, Anna Karénine et les réalistes des années trente se mélangeaient dans son esprit.

En longeant le parc, la seule phrase que son cerveau parvint à concevoir fut une proposition de s'arrêter un moment. Elle accepta. Ils s'assirent sur un banc, près du bassin. Le parc avait pris une couleur rouille.

En bordure de la piste de danse, quelques caisses de cannettes de bière étaient restées en souffrance, peut-être oubliées là depuis l'été passé.

« Comme le temps passe ! dit-elle en s'approchant insensiblement de lui. Tu te souviens de ce jour de septembre dernier où nous nous sommes assis à cette même place ? » Ben tira son paquet de cigarettes de sa poche. Elle avait donc fini par le tutoyer.

Il soufflait un vent froid. Elle releva le col de son manteau. De la rue qui bordait l'autre côté du parc montait le cri monotone « Bois à couper ! ». La grande horloge de la ville sonna deux coups.

« Il faut que j'y aille », dit-elle.

Le visage de Ben se rembrunit.

« Comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais rencontrés, même par hasard, dans la rue ? s'enquit-elle. Ce camarade à vous... »

Ben eut la sensation de recevoir un coup de poing dans le creux de l'estomac.

À cet instant, une grosse voiture s'arrêta dans la rue. Une femme en descendit. Elle entra dans le parc, passa près d'eux en jetant à Iris un regard agacé et s'assit sur un banc.

« Je crois la reconnaître », dit Ben.

Il avait déjà vu ce visage dans le journal et sur des panneaux.

« C'est une dirigeante du Parti, précisa Iris, elle est membre du Bureau politique. C'est la camarade...

– Chut ! elle se retourne. »

Iris se mordit les lèvres et, approchant la tête de son épaule, lui dit à voix basse :

« À la revue du Premier Mai, je portais son portrait. Tu te souviens qu'il s'était mis à pleuvoir ? Qu'est-ce que j'ai pu être trempée ! »

Ne sachant que répondre, car il ne se souvenait de rien, il se contenta de rire.

« Bon, je me sauve, dit-elle en lui tendant la main.

– Je t'accompagne encore un bout de chemin », fit Ben.

Il marchait à son côté, en silence. D'au-delà du parc montait encore le cri « Bois à couper ! ».

Comment n'ai-je rien trouvé d'intelligent à dire ? se reprochait Ben. Cette idée absorbait son esprit, quand son regard tomba sur une plaque de marbre.

« Voici l'arbre de l'Amitié albano-soviétique qu'a planté Khrouchtchev, fit-il, tout heureux d'avoir enfin trouvé un sujet auquel s'accrocher. Tu en as entendu parler ?

– J'ai lu dans une revue un poème là-dessus. C'est celui-là ?

– Oui », confirma Ben.

Elle se pencha légèrement pour déchiffrer l'inscription sur la petite plaque de marbre.

« Arbre de l'Amitié, lut-elle. Comme c'est drôle ! Et si ?... » et elle rit.

« Si quoi ? questionna Ben.

– Si l'on plantait aussi des arbres à l'amitié entre les gens », et elle se remit à rire. « Tu vois quelles idées bizarres j'ai ? »

Pour toi, je planterais toute une forêt, se dit Ben. Mais il se sentait incapable de prononcer de telles phrases à voix haute.

Ils se promenèrent encore un peu, et, quand ils eurent atteint l'extrémité du parc, elle lui dit au revoir et lui tendit à nouveau la main.

En revenant sur ses pas, Ben remarqua que la femme qui était descendue de la voiture noire le suivait des yeux de manière équivoque.

***

C'était la première fois qu'elle venait s'asseoir seule dans un parc. La réunion du Bureau politique s'était terminée à deux heures et demie et alors que le chauffeur conduisait la voiture à vive allure vers son domicile, ellelui avait dit, étonnée elle-même du son de sa voix : Pas à la maison, conduisez-moi au parc.

Il était évident qu'elle allait être exclue du Bureau politique. Cela pouvait se produire d'un instant à l'autre, peut-être à la séance du soir du Comité central, ou au plus tard dans quelques jours, avant que ne commence la campagne d'explications du Parti sur la rupture. Elle imagina un moment comment des dizaines de milliers de communistes seraient informés, entre autres, de son attitude à elle à propos de la brouille. Un grisant sentiment de fierté l'envahit à l'idée de la stupeur qui se peindrait sur des dizaines de milliers de visages au moment où on leur révélerait qu'elle avait eu le courage de dénoncer toute l'activité de la délégation du Parti à Moscou. Elle savait qu'un ouragan se déchaînerait sur sa tête, mais peu importait : elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire.

Les arbres du parc étaient dénudés. Une couche de mousse couvrait les parois du bassin. Au loin, on entendait encore le cri « Bois à couper ! ». Avant peu, on verra bien qui, de moi ou d'eux, a eu raison, songea-t-elle. Avant peu... Les crédits vont être coupés, le blocus économique va commencer. À l'évocation du mot blocus, elle ressentit une joie sauvage. C'était un mot sur lequel on pouvait fonder des espoirs. Blocus. Il y avait dans ces deux syllabes quelque chose du béton et du char d'assaut. Ils seront contraints de présenter leurs excuses aux Soviétiques ; puis, bien entendu, à elle aussi.

Le cri monotone « Bois à couper ! » se fit entendre de manière plus rapprochée. Elle savait qu'elle perdrait tous les avantages dont elle jouissait : gardes du corps, chauffeur, voiture. On ôterait son portrait de partout. On destituerait aussi son mari de son poste de ministre. Pendant des mois, sa vie ne serait plus qu'une pente sur laquelle elle glisserait, glisserait, une humiliation.

Jusqu'à... jusqu'à... Jusqu'à quand ? se demanda-t-elle avec angoisse.

Le dossier du banc était glacé. Elle se leva et, d'un pas rapide, revint vers la voiture.

« Roule au hasard dans la ville », dit-elle au chauffeur.

À travers la vitre, elle regardait les gens qui se préparaient à traverser un carrefour, les passants sur les trottoirs, les vitrines décorées pour le Nouvel An. Tout lui semblait lointain, comme faisant partie d'un autre monde. Sur

la palissade qui entourait le chantier de construction du palais de la Culture, on collait une multitude d'affiches : Concours national de théâtre. Concours national de théâtre. Elle parvint à lire le titre de la pièce, *Le Carillon du Kremlin*, et, l'espace d'une seconde, elle fut envahie d'un flot de nostalgie.

À un carrefour, la tête d'une dinde, que quelqu'un tenait par les pattes, heurta du bec la vitre de la voiture. Où tous ces gens courent-ils comme ça ? songea-t-elle. Vers les caisses d'épargne, pour retirer de l'argent à la veille du Nouvel An ; vers les magasins ; à la visite médicale. Et ils ne se doutent sûrement de rien.

L'asphalte luisait, humidifié par le brouillard. Derrière les vitres de la voiture se découpa la longue devanture d'une parfumerie.

« Arrêtez-vous ici », dit-elle soudain.

Lorsqu'elle mit pied à terre, deux ou trois passants la dévisagèrent avec curiosité. Ils tournèrent la tête et, dans leurs yeux, l'étonnement se fit encore plus vif lorsqu'elle pénétra dans le magasin.

C'était la première fois depuis de nombreuses années qu'elle entrait dans une parfumerie. Il y régnait l'arôme et la tranquillité propres aux magasins où l'on ne vend pas d'articles de première nécessité. La vendeuse, qui l'avait peut-être reconnue, se troubla. Un des clients murmura quelque chose à l'oreille de sa compagne.

« Vous désirez ? » demanda la vendeuse à mi-voix.

Elle se mit à examiner les vitrines intérieures où étaient exhibés toutes sortes de petits flacons de parfum, des shampooings, des tubes de crème, des vernis à ongles, des rouges à lèvres ; tout un monde raffiné qu'elle ne connaissait pas et qui éveillait de plus en plus en elle une sorte d'envie auréolée d'une sorte de remords transparent. L'idée qu'en étant déchue de ses fonctions elle pourrait accéder plus facilement à cette vitrine miroitante lui traversa froidement l'esprit.

Elle sortit du magasin sans regarder autour d'elle et remonta dans la voiture.

Chez elle, son mari, qui avait apparemment entendu claquer la portière, l'attendait dans le vestibule.

« Alors ? » demanda-t-il.

Elle eut un geste comme pour dire que tout était fini. Il blêmit.

« Je pensais que ç'aurait pu attendre encore quelque temps.

– Au fond, cela vaut mieux. »

Il allait et venait entre elle et le portemanteau.

« Quand ça ? fit-il.

– Peut-être ce soir même, au cours de la séance de nuit. Il y a quelqu'un ? »

Il répondit affirmativement d'un hochement de tête.

Elle pénétra dans la salle de séjour en arborant un air distant. L'homme de la commission de contrôle du Parti était là. Dès qu'il la vit, il bondit du canapé et vint presque coller son visage émacié contre le sien. Ses yeux exprimaient la même question que celle que lui avait posée son époux. Comment ça s'est passé ? Mais elle feignit de ne pas comprendre. Elle salua les autres visiteurs. Il y avait là un militaire qui affichait lui aussi un air soucieux, un ami de son mari et un de ses cousins avec sa femme. Bien vite, vous me fuirez comme la peste, se dit-elle ensongeant à ses cousins. Tous étaient silencieux. Apparemment, ils avaient eu vent de quelque chose.

L'homme de la commission de contrôle ne la quittait pas des yeux. Quelques jours auparavant, les Soviétiques lui avaient donné l'assurance que tout s'arrangerait. En fin de compte, l'Albanie faisait partie du pacte de Varsovie. Et, comme tous ses membres, elle avait des obligations. Pour ma part, lui avait-il dit, je prendrai ouvertement la défense de Khrouchtchev ; quant à vous, faites comme vous voudrez. Aujourd'hui, par contre, ses yeux semblaient demander avec angoisse : Que se passe-t-il ? Quelle tournure va prendre cette affaire ?

Cesse de me regarder avec cet air abruti, pensa-t-elle. Comment puis-je savoir ce qui va se passer ? Je ne me suis pas fait tirer les cartes !

Des radiateurs émanait une chaleur insoutenable.

«Vous m'excuserez, j'ai à faire », lança-t-elle aux visiteurs.

L'homme de la commission de contrôle avait toujours le regard rivé sur elle.

« Elle doit se préparer pour ce soir, expliqua son mari à voix basse.

– C'est bien normal. »

Dehors, le jour déclinait.

Peu après, le ministre se leva et, ouvrant sans bruit les portes, alla voir ce qu'elle faisait. La porte du bureau était entrebâillée. Il tendit la tête. Ce qu'il vit ne fut pas sans le surprendre. Au lieu d'être assise à sa table de travail, comme il l'avait vue tant de fois, penchée sur des rapports, des dossiers ou le texte d'une prochaine intervention, elle se tenait debout près du miroir.

Son mari n'en croyait pas ses yeux : ayant approché son visage de la glace, d'un mouvement peu naturel de la main, elle essayait un nouveau rouge à lèvres.

***

Après qu'il eut quitté Iris, Ben parcourut un bout du boulevard. Derrière les arbres dénudés, les immeubles grisâtres de sept étages semblaient encore plus hauts. Enfin lui apparut, la hache sur l'épaule, l'homme qui criait « Bois à couper ! » Son cri était si énervant que Ben se dit qu'il le répétait toute la journée sans doute plus pour exaspérer les gens que pour couper effectivement du bois.

Ben savait qu'ils étaient maintenant tous là à l'endroit habituel, à l'attendre avec impatience. À cette pensée, il ralentit encore le pas. Pourtant, si lentement qu'il marchât, ses jambes le conduisaient vers la rue de Dibra.

Il avait un peu mal à la tête. Ce match imaginaire de boxe au cours duquel lui, Arben Struga, s'empoignait avec un Noir sur un ring étranger, sous les caméras de télévision, ce match qu'il avait si souvent laissé inachevé pour le reprendre le lendemain, surtout quand il marchait seul

dans la rue, avait redémarré dans son imagination. C'était le quatrième ou le cinquième round. Lui a déjà un œil tuméfié, l'autre la lèvre fendue. Ils se frappent sauvagement. Ben flageole sur ses jambes, il sent ses genoux plier, il s'accroche aux cordes. Knock-down. Un, deux, trois, quatre... Son œil gonflé rencontre parmi les spectateurs le regard d'Iris. Elle se mord les doigts. Le combat reprend. Le nègre se rue furieusement sur lui. Mais... Ben lui porte un direct... et le voilà « mort debout », ainsi que vont le dépeindre les journaux, la radio, la télévision... Le Noir (son visage maintenant s'identifie presque à celui de Tori) est couché par terre, inanimé. Les médecins se précipitent sur le ring.

Dans la rue passa dans un vrombissement la voiture des secours d'urgence. La rue de Dibra, songea Ben. Ilétait arrivé plus vite qu'il ne le pensait. Mais non, ils étaient tous là, le dos appuyé contre les vitrines.

Avant de se diriger vers eux, Ben s'arrêta devant les affiches du grand concours d'art dramatique et, distraitement, se mit à déchiffrer les titres des pièces. Sur l'une des photos représentant différentes scènes, il reconnut Tori qui, apparemment, y tenait un rôle de figurant. *Un bonheur radieux,* lut-il comme en rêve ; drame en quatre rounds !

Ils se saluèrent avec froideur. Au bout d'un instant, Tori feignit même d'avoir oublié sa présence. L'air hébété, Sala faisait vaguer son regard de l'un à l'autre.

Par moments, Ben lançait à Tori un regard furtif en s'étonnant que la haine pût naître aussi rapidement entre deux êtres. C'était évident : ce soir-là, ils se haïssaient à mort. D'ici un ou deux jours, quand il ne le verrait plus en face de lui, Tori le détesterait encore davantage. Et Ben le lui rendrait bien. Il avait remarqué à quel point l'absence attise la haine. Celle-ci lui apparaissait comme une chemise sale jetée en boule dans un coin et dont la mauvaise odeur s'accentue de jour en jour.

Les devantures des magasins s'éclairaient. La « Crise générale » passa en compagnie de deux amies. Elle sourit et se mit à leur chuchoter quelque chose à l'oreille.

« Tu sais, murmura Sala à Ben, il paraît que nous allons redevenir un pays capitaliste ?

– Ballot ! fit Ben. Où as-tu entendu raconter des conneries pareilles ?

– C'est un copain de mon père qui lui a dit.

– Un réac, sûr.

– Si tu crois que ça m'a mis en transes ! dit Sala, furieux.

– Suffit, lui intima Ben, je te croyais pas si con. »

Un quart d'heure plus tard, en rentrant chez lui, Ben se rappela les propos de Sala. Pour la première fois de savie, il chercha à imaginer comment le pays pourrait en revenir au capitalisme, mais cette éventualité lui parut si odieuse, et passer à tel point l'imagination, qu'elle le mit de mauvaise humeur. En esprit, il regagna la ruelle que Sala avait dû maintenant emprunter, le rejoignit, le saisit à la gorge et le frappa au visage une fois, deux fois, trois fois en ne cessant pas de crier « idiot, idiot, triple idiot ! », et cette vision l'apaisa quelque peu. Pourtant, plus il approchait de chez lui, moins il avait envie de rentrer. Il eut alors l'idée de passez chez Max.

Il fait la route presque en courant. Max se montra ravi de le voir. Il le conduisit dans la pièce de séjour où un grand poêle en céramique rouge foncé émettait un reste de chaleur. Max l'y laissa un instant afin d'aller chercher son magnétophone. Ben, resté seul, ouvrit un des deux albums qui traînaient sur le canapé. C'était un gros cahier relié en cuir, contenant des photos de famille. En le feuilletant, il crut discerner sur les photos en couleur ce scintillement en cuivre martelé qui l'avait frappé quand il avait fait la connaissance de Max, et qui semblait répandu uniformément, comme parsemé à la main, sur les têtes de leur grande famille. À l'époque, Max lui avait parlé un peu de son père, mais c'était maintenant seulement que Ben comprenait quelle grande famille de communistes était la leur. D'anciens militants antifascistes morts dans les prisons, de hauts fonctionnaires de l'État nouveau-né, deux vice-ministres, un ambassadeur, des secrétaires de comités du Parti, et enfin un jeune aviateur, qui ressemblait beaucoup à Max, tué six mois auparavant au cours d'un exercice de piqué.

Sur une photographie, Ben reconnut Skënder Bermena. Ici et là, sur certaines photos de groupes, il remarqua quelques petites taches d'encre. Il regarda plus attentivement et s'aperçut qu'elles avaient été faites intentionnellement pour effacer la tête de certains personnages.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Max quand celui-ci l'eut rejoint.

– Ah, fit Max, ce sont... des gens qui ont commis des fautes. » Il se pencha comme pour mieux voir. « Tiens, par exemple, celui-là est un cousin à nous. Il était membre suppléant du Comité central, mais il a été exclu du Parti lors des événements de Hongrie.

– Vous ne vous parlez plus ?

– Bien sûr que non », fit Max. Il se mit à rire comme à un propos simplet. « Il a été exclu du Comité central, tu comprends ; comment pourrions-nous encore nous parler ?...

– Oui, oui, naturellement », acquiesça Ben.

Il continua de feuilleter l'album.

« Cet autre-là, dit Max, a été destitué par le IX^e^ plénum. Il s'est remarié et il écrit maintenant de mauvaises pièces, parfois montées par des théâtres de province. »

Le tronc de celui dont venait de parler Max tenait à la main une cigarette. Après la suppression de la tête, le fume-cigarette, avec la cigarette allumée, était demeuré en suspens à côté de la tache. Ben était partagé entre l'hilarité et l'horreur.

« Max, dit-il en relevant la tête, tu sais ce que me disait aujourd'hui cet idiot de Sala, tu le connais ? Une connerie grosse comme lui : il avait entendu dire je ne sais où qu'on allait revenir au capitalisme. »

Ben s'attendait à le voir s'esclaffer, mais les traits de son ami demeurèrent impassibles et prirent même un air sévère.

« Bien sûr, c'est une crétinerie, dit Max, mais, malgré tout, dans tout cela il y a anguille sous roche. Je ne suis au courant de rien, mais il m'a semblé ces derniers temps que planait dans notre milieu une sorte d'inquiétude.

– Vraiment ?

– N'en souffle mot à personne, ajouta Max. C'est le genre de choses dont il vaut mieux ne pas parler.

– Bien sûr », dit Ben en reposant l'album sur le divan.

Max demeura ainsi un moment, la lèvre pendante, le regard rivé sur les poignées de bronze de la console.

« Cela ne se produira jamais !

– Quoi ?

– Mais le retour au capitalisme ! »

On entendit sonner à la porte.

La famille, pensa Ben. La puissante famille aux cheveux couleur de cuivre martelé.

C'étaient des visites. Des hommes aux longs manteaux et aux chapeaux mouillés. Sur leurs fronts et leurs joues, Ben crut discerner un air lugubre, mais assorti, lui sembla-t-il, d'une certaine âpreté.

Pendant que les nouveaux venus se débarrassaient de leurs manteaux dans l'entrée, Max et Ben sortirent en tapinois du salon. Ben voulait s'en aller, mais Max insista pour qu'ils passent à la cuisine.

Il y faisait bon. Sur un tabouret, Diana, en pyjama, brodait.

« Bonsoir, fit-elle sans lever les yeux de son ouvrage. Comment vas-tu, Ben ? »

La mère de Max allait et venait, tirant des verres du placard et préparant le café. Aimable comme toujours, au milieu du tintement des tasses, elle trouvait le temps de dire un mot à Diana. Elle leur servit aussi un café à tous deux, et, pour ne pas la gêner, ils allèrent s'accouder au rebord de la fenêtre et sirotèrent leur café debout.

Une demi-heure plus tard, en sortant, Ben faillit se heurter à deux nouveaux visiteurs.

« Tu sais qui c'est, dit Max qui le raccompagnait sur le palier : notre cousin, Skënder Bermena, et sa femme, la tante de Zana. Tu as dû les reconnaître.

– Elle oui, dit Ben, mais pas lui. »

Cependant qu'il rentrait à pied chez lui, dans son esprit voltigeaient confusément les petites taches éparses sur les pages de l'album. Il avait lu deux ou trois livres et vu quelques films qui l'avaient aidé à se faire une idée de ce qu'on appelait les « grandes familles » dans le monde bourgeois. À présent, pour la première fois, il découvrait qu'il y avait aussi de « grandes familles », mais d'un type tout à fait opposé, dans le monde communiste. Dans les films consacrés aux grandes familles bourgeoises, il n'était question que de drames invariablement liés à des partages de fortunes, à des procès interminables et à des faillites tragiques. Dans la famille de Max, en revanche, tout était lié à des congrès du Parti, à des plénums du Comité central, à des « grands tournants » : le sinistre VIII[e] plénum du Comité central de 1948, le suicide, à la veille de ce plénum, d'un membre du Bureau politique, la résolution du bureau d'information sur la trahison yougoslave, la mort de Staline, la conférence du Parti de Tirana, etc. Après chacun de ces événements étaient apparues quelques petites taches sur les photos contenues dans les albums.

Mais, à présent, de quel côté soufflait la tempête ?

Sans trop savoir pourquoi, Ben se remémora le numéro du journal contenant le décret royal de condamnation à mort de son père. Le journal datait, les termes du décret formulés en un albanais désuet, mais c'est peut-être pour cela que Ben avait toujours eu l'impression que l'éventuelle exécution de son père par les émigrés politiques n'aurait pu être perpétrée qu'avec de vieilles armes de collection prélevées dans les musées.

Des flocons qui constellaient les vitrines émanait une blanche indifférence. Comme il passait devant la boutique du brocanteur, dans son esprit se répéta comme un crépitementla phrase de Sala : il-paraît-qu'on-va-redevenir-un-pays-capitaliste.

Des âneries, se dit-il l'instant d'après, rien de tel ne se produira jamais. Il s'efforça de n'y plus penser, et pourtant, quand il rentra chez lui, il devait avoir encore l'air bien soucieux, car Mira, en lui ouvrant la porte, lui dit : « Bonsoir, chevalier à la triste figure ! »

1 Bulletin de l'Agence télégraphique albanaise contenant sans distinction toutes les principales nouvelles de l'étranger *(NdT)*.

OceanofPDF.com

3

Journée d'hiver. Assise sur un divan près de la fenêtre, la vieille Nurihan égrenait son chapelet. Dehors, il faisait brouillard. Le ciel était bas. D'un moment à l'autre il pouvait se mettre à pleuvoir, peut-être même à neiger. La terre, déjà trempée, semblait attendre indifféremment l'un ou l'autre. Une affiche, collée quelques jours auparavant au carrefour et dont la vieille Nurihan, de sa fenêtre, apercevait un pan, avait été arrachée et déchirée en deux ou trois endroits par le vent.

On frappa à la porte. J'arrive, j'arrive, dit la vieille à part soi, et elle se leva pesamment. C'était Hava, sa vieille amie.

« Comment vas-tu, Hava ? Comme tu as bien fait de venir ! Je m'ennuyais, seule. »

Il y avait longtemps que la vieille Nurihan n'opérait plus de franche distinction entre les mots qu'elle ne faisait que penser et ceux qu'elle se décidait à prononcer. Ses familiers lui connaissaient ce petit travers de l'âge et cherchaient à remplir tant bien que mal les blancs dont elle émaillait ses propos.

Elles s'enquirent mutuellement de leur santé.

« Où sont Émilie et Marc ? »

– Ils sont sortis, dit Nurihan. Ils ont été acheter un peu de vin.

– Encore une année qui s'en va, fit Hava.

– En effet. »

Hava promena son regard autour d'elle, puis elle approcha sa tête de l'épaule de son amie. Ses yeux se rapetissèrent, devinrent perçants.

« Tu n'as entendu parler de rien ? dit-elle à voix basse.

– Ciel, ce serait donc vrai ! s'exclama Nurihan. Alors, il se serait vraiment passé quelque chose, là-bas, dans ces déserts !

– Il paraît qu'on a vu la fameuse voyante Hantché Haïdié dans une voiture du gouvernement, indiqua Hava en baissant un peu plus encore la voix.

– Je ne peux pas y croire !

– Moi non plus, Nurihan, mais n'empêche qu'il se passe des choses extraordinaires. »

Il y avait plusieurs jours que Nurihan attendait la venue de Musabelli, son vieil ami, le seul qui lui apportât des nouvelles sûres et sensées, car elle n'aimait pas les ragots de commères. Mais, depuis une semaine, une mauvaise grippe le clouait chez lui.

« La nouvelle année s'annonce bien, dit Hava. Il paraît qu'ils se sont drôlement colletés. C'est la brouille définitive !

– Pourvu qu'ils s'entre-dévorent ! fit Nurihan en élevant la voix.

– Dieu, quelle chance inespérée ! Cette querelle bénie, juste au moment où on avait perdu tout espoir...

– On était vraiment au bout du rouleau, confirma Nurihan. On était en train de s'éteindre. »

Dehors, on entendit le crissement de pneus d'une voiture qui freinait. Hava décocha à son amie un regard interrogateur.

« C'est celui d'en haut, dit Nurihan. Ces derniers temps, sa fille a l'air bien sombre.

– Oh, ils vont avoir de quoi s'affliger !

– Son fiancé a été là-bas... à Moscou.

– Ah?

– Oui, et juste au moment de l'empoignade. Maintenant, quand je la vois monter et descendre l'escalier, elle m'a l'air bien empoisonnée.

– Ah, ma bonne Nurihan, ils ne se sont pas privés de nous empoisonner l'existence !

– C'est vrai, le poison et la nuit : voilà tout ce qu'ils nous ont apporté !

– Mon pauvre Hamdi, paix à son âme, l'avait bien compris lorsqu'on l'avait frappé du premier impôt extraordinaire.

– Hou, les impôts... », gémit Nurihan.

Toutes leurs rides, leurs cheveux blancs, leurs poches sous les yeux portaient la marque de ces chiffres longs comme des cortèges funèbres. Impôt extraordinaire, 200 000 francs. Impôt, 55 000. Nouvel impôt, 120 000. Taxe exceptionnelle, 90 000. Et ces prélèvements se succédaient, se succédaient sans répit. Quand cesserait-on de leur faire rendre gorge ? Leurs yeux ronds comme des zéros dans des chiffres à rallonges se fixaient mutuellement. Plutôt perdre la vie que son argent ! Puis étaient venus les suicides, en chaîne eux aussi. Cependant qu'un vent sec sifflait avec violence (était-ce le vent ou le grincement de ces journées au creux de leurs oreilles ?), qui se pendait avec une courroie de valise, qui s'asphyxiait en laissant brûler un brasero, ou au gaz, qui se noyait dans une rivière, un autre dans le réservoir de sa propre huilerie, quels autres s'empoisonnaient avec de la mort-aux-rats, avec des barbituriques, se jetaient du haut des balcons, se coupaient les veines ? Et, subitement, Nurihan s'interrogea : Pourquoi aucun d'entre eux ne s'était-il tuéavec une arme à feu ? Pourquoi tous s'étaient-ils donné la mort en catimini, comme des ombres ?

« Ah ! » soupira Hava, perdue dans ses pensées.

On frappa.

« J'arrive, j'arrive, dit Nurihan en se hâtant vers la porte. Tiens, tiens, fit-elle dès qu'elle eut ouvert, quelle bonne surprise ! Entrez donc, monsieur Ekrem. Quel plaisir de te voir, Hava !

– Bonjour, ma chérie, dit Hava Fortuzi en l'embrassant.

– Tu trouveras une autre Hava à l'intérieur, précisa Nurihan. Comme vous avez bien fait de venir ! Mais entrez, entrez donc. »

Hava Fortuzi avait bien résisté aux atteintes de l'âge. Elle prenait grand soin de sa personne, se teignait les cheveux et portait de grandes boucles d'oreilles. Elle était juchée sur de longues jambes qu'elle avait fait bronzer, se plaisait-elle à souligner, pendant vingt ans sur les plages. Nurihan lui

disait souvent qu'à elle seule elle leur remontait à tous le moral. Et, effectivement, les yeux de Hava Fortuzi n'avaient jamais été battus alors même que son mari, Ekrem, avait dû payer des impôts à répétition dont les montants représentaient des chiffres d'une longueur effrayante. Ses yeux étaient longtemps demeurés deux ellipses pleines de sensualité, avec, tout au fond, en permanence, une lueur crépusculaire semblable au soleil couchant des vingt étés qu'elle avait passés sur les plages.

Ils parlèrent pendant quelque temps de l'hiver et du Nouvel An, tout en ayant du mal à refouler le flot de vieux souvenirs qui les assaillait. Soudain, Hava Fortuzi demanda :

« Vous n'êtes au courant de rien ? »

Nurihan et Hava s'entre-regardèrent. M. Ekrem restait immobile, l'air absent.

« Je suis dure d'oreille, dit Nurihan, je n'entends pas bien la radio. Tu as entendu parler de quelque chose, toi ?

– C'est la brouille, répondit Hava Fortuzi. Londres et Paris ne parlent que de ça depuis plusieurs jours. Un correspondant de l'AFP y était. Il a fait un long reportage sur cette ville... ah oui, Moscou... où ils se chamaillent. Il décrivait une des avenues principales, j'ai oublié son nom, enfin bref, une avenue du centre, leurs Champs-Élysées à eux. Comme il dépeignait bien la situation ! Les gens achetaient les journaux, mais les journaux ne disaient rien. Ils ignoraient tout alors qu'à quelques centaines de pas, derrière les murs de la forteresse médiévale du Kremlin, on intriguait, on portait des toasts, on perpétrait des crimes. Ah, comme c'était bien dit !

– Pourquoi, il y a eu aussi des assassinats ?

– Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, dit Hava Fortuzi. Un conflit pareil !

– Et maintenant, qu'est-ce qui va arriver ? Que va-t-il advenir de nous ?

– Il se produira bien quelque chose, répondit Ekrem.

– On va se rapprocher de l'Occident ? »

Le front de Nurihan se rida.

« Je pense que oui, assura Ekrem Fortuzi.

– Puisses-tu dire vrai ! soupira sa femme. Mais ce serait trop beau ! »

Ses yeux, consumés par un trop long usage, par l'infinité des regards lancés et reçus, qui avaient tant brillé pour ensuite s'éteindre, qui avaient déversé du chagrin, qui avaient encore eu de brusques flamboiements pour enfin se clore, se clore, demeurèrent quelques instants fixés sur un point du plancher. Vingt étés sur les plages, songea-t-elle, vingt étés sans en manquer un seul. Puis l'été 1945. Leurs villas du bord de mer expropriées, avec leurs persiennes closes et les scellés de cire rouge, semblables à des plaies, apposés sur les portes.

« Est-il vraiment possible que quelque chose se produise ? » dit l'autre Hava.

Nurihan, la tête près de la vitre, regardait au-dehors. Hava s'approcha elle aussi. Un homme, le col du manteau relevé, entrait dans la cour.

« C'est le fiancé de celle du dessus ? » demanda Hava.

Nurihan hocha affirmativement la tête.

« Comment ça ? s'enquit Hava Fortuzi.

– C'est le fiancé de celle du dessus et il a été là-bas à Moscou, dit Hava. Si tu voyais quelle tête d'enterrement il fait ! »

Elle alla jusqu'à la fenêtre pour regarder, mais l'autre avait déjà disparu.

« C'est lui qui faisait l'interprète dans cette dispute, indiqua Nurihan.

– Vraiment ? Comme c'est curieux, commenta Hava Fortuzi.

– Le plus curieux, ce sera quand ils auront besoin d'interprètes dans d'autres langues, hi-hi ! fit Ekrem Fortuzi en étouffant un ricanement.

– Pour les pourparlers avec l'Occident ?

– Pourquoi pas ? Les gouvernements sont comme les humains : ils ne peuvent rester bouche cousue. Il faut bien qu'ils parlent avec quelqu'un.

– Ah, si cela pouvait arriver un jour... », soupira Hava Fortuzi.

Tous s'animèrent.

« Tu sais le français et tu ne me dis pas *bonjour*[1] », plaisanta Ekrem Fortuzi.

La porte d'entrée claqua et tous tournèrent la tête.

« C'est Marc », fit Nurihan.

Il ne vint pas les saluer. Après avoir posé son violoncelle dans le couloir, il alla droit à la cuisine.

« Il est fatigué, reprit Nurihan. Ils ont des concerts presque chaque soir.

– Si tu voyais les gens qui fréquentent aujourd'hui les concerts, s'insurgea Hava Fortuzi. Tous ces péquenots ! C'est à en pleurer ! »

Marc entendait leurs voix. Il n'entendait que cela depuis des années : soupirs, marmonnements, malédictions, paroles en français, en italien, lamentations sur les prix, sur le travail bénévole, sur les conseils de quartiers, railleries sur l'appellation de « camarade », surtout quand elle était adressée à une femme, moqueries et surtout peur, peur, peur. Je vous en supplie, méfiez-vous, ne parlez pas. Je ne peux pas oublier la prison de Burrel. L'article 73. Je sais, j'y ai été avant d'être transféré à celle de Gjirokastër. Tu te souviens, quand on nous a tous regroupés à Lushnjë, en nous triant sur le volet, disait le malheureux Qeramudin. Pour l'amour du Ciel, taisez-vous ! Soyez satisfaits de vous en être tirés à si bon compte. Ne parlez pas, facile à dire, mais comment museler cette sacrée bouche ? Tu as raison, il est difficile de s'en faire obéir. Tu as entendu quelque chose à la radio ? Oui. Parle plus bas. Plus bas, je te dis ! Puis tout s'effritait, s'émiettait, se muait en soupirs, jusqu'à ce que la conversation reprît sur un autre sujet. Ils évoquaient leurs précieux objets perdus : tapis, bijoux, tissus, chandeliers, lustres, cristaux, argenterie. Quelqu'un pleurait : une femme à qui on avait confié un tapis ne le rendait plus. Impudemment, cyniquement, elle refusait de le restituer ou bien disait tout net : je l'ai gardé tant d'années, j'ai risqué d'avoir des histoires, maintenant il m'appartient. Où se plaindre, comment se plaindre et prouver son bon droit ? Ah ! comme ils nous ont ruinés ! Il avait bien raison, celui qui a dit au début du siècle : « L'Albanie se fera pour lemalheur des Albanais ! » Chut, plus bas. Mais je ne peux pas parler plus bas, j'ai assez parlé bas, j'éclate, je deviens folle. Alors, parle, vieille toquée, puisque tu le veux, mais n'oublie pas l'article 73 : agitation et

propagande contre le pouvoir populaire. Ouf ! Puis à nouveau la discussion sur les tapis, la boutique du brocanteur Rok Simoniak, la visite chez Hantché Haïdié pour se faire dire la bonne aventure, la dame de pique à côté de l'as de trèfle, les ristournes, la dévaluation de l'or. Parfois, on voyait sourdre la jalousie : quelqu'un avait fiancé sa fille à un commniste, quelqu'un avait trouvé un emploi avantageux. Et la jalousie engendrait les calomnies, les ragots, et c'était de nouveau des murmures, quelque étincelle d'espoir vite éteinte, les ténèbres, un désespoir noir.

Classe vaincue, se dit Marc. Il en faisait partie. Une longue table de banquet brusquement renversée. Assiettes, plats, chandeliers, verres de vin jetés sur le tapis souillé de cendre et de sang, et les mains des convives à terre, blessés à la tête, cherchant à s'agripper à la nappe, étrangement de velours pourpre.

Aujourd'hui, les voix dans la pièce attenante étaient plus animées qu'à l'ordinaire. Ils avaient sûrement entendu rapporter quelque nouvelle. La veille au soir, Nurihan était restée collée à sa radio. Là-bas, à Moscou, il s'était passé quelque chose. Lui, Marc, ne voulait pas se mêler à leur conversation. Depuis longtemps, il était dégoûté de cette litanie sans fin. Las. Écœuré. Et pourtant, ce qui était arrivé devait être du plus haut intérêt.

Il se leva et gagna le couloir. Chaque fois qu'il souhaitait chasser une pensée dangereuse de son esprit, il prenait son violoncelle et allait se réfugier dans le coin le plus reculé de la maison. Son instrument était comme un piton qui lui avait permis de se cramponner à la vie. Un emploi sûr à l'Opéra, son traitement, la Sécurité sociale, plus tard la retraite, bref : tout. Son violoncelle l'avait en quelquesorte coupé des membres de son entourage qui étaient devenus des habitués des boutiques de brocanteurs à force d'y porter leurs effets, et qui allaient maintenant de-ci, delà, en quête d'un emploi précaire dans des agences de traduction et des bureaux de dactylographie, ou donner des leçons particulières de langues vivantes. Comme vous avez de la chance que votre Marc soit payé par l'État, disaient non sans une pointe d'envie beaucoup de ceux qui venaient leur rendre visite. Vous avez bien de la chance, mais vous en avez toujours eu. Et tous regrettaient que ce visiteur inconnu qui avait apporté tant de chance à la famille des Kryekurt n'eût point frappé à leur porte par cette nuit de novembre. En fait, il n'avait pas frappé. Marc s'en souvenait fort bien. L'inconnu s'était effondré près de la porte, puis s'était traîné péniblement

pour atteindre, quelques mètres plus loin, le soupirail de leur cave. Dehors, les combats continuaient de plus belle. Les partisans progressaient lentement vers le centre de la capitale. C'était la fin. Eux, ils étaient tous tapis dans la cave depuis plusieurs jours au milieu des ballots de vêtements, des prières, des soupirs et des regrets de n'être pas partis pour l'étranger, comme l'avait fait le mari d'Émilie. C'était l'après-midi. Subitement, le soupirail de la cave s'obscurcit un peu. Ils levèrent la tête et furent saisis de terreur. Un dos d'homme était appuyé contre la petite ouverture. Sûrement qu'il allait se retourner, fourrer le canon de son arme entre les barreaux et tirer. Leur épouvante dura un long moment. Puis leurs yeux remarquèrent que l'homme ne bougeait pas. Il devait être mort. Pourquoi, mon Dieu, est-il venu mourir juste devant notre cave ? fit Émilie. On va dire que c'est nous qui l'avons tué. Ils ne savaient pas encore qui était cet homme : un Allemand, un partisan, un « balliste » ou quelque passant téméraire. À un moment donné, l'homme émit un gémissement. Ils dressèrent l'oreille. Il demandait à boire. Ilmurmurait : À boire, camarades. C'est un partisan, dit une voix. Ils réfléchirent longuement sur ce qu'ils allaient faire de lui. Si nous ne le transportons pas à l'intérieur, exposa Émilie, nous aurons des ennuis plus tard. S'ils gagnent, il reviendra un beau matin, montrera du doigt notre maison et dira : ici, on ne m'a pas donné à boire quand j'étais sur le point de rendre l'âme. Et, au lieu de cette eau qui lui aura été refusée, il demandera du sang. Alors que si nous l'aidons un petit peu... Vers le soir, Émilie et Marc traînèrent le blessé dans la maison. C'était un tout jeune partisan. Il était pâle comme un linge. Le sang et la poussière avaient formé une espèce de croûte sur ses cheveux. Ils le gardèrent quatre jours dans la cave, quatre jours durant lesquels il resta sans reprendre connaissance. Le cinquième, le 17 novembre, Tirana avait recouvré son calme. Les combats avaient pris fin. Émilie et Marc se mirent à courir par les rues pour demander où les partisans avaient établi leur P.C. Les rues étaient jonchées de cadavres. Marc avait constamment envie de vomir. Des partisans vinrent emporter le blessé sur un brancard. Marc, Émilie et un voisin escortèrent le petit groupe jusqu'à l'hôpital. Durant le trajet, ils expliquèrent à plus d'une reprise comment ils avaient recueilli le blessé. À l'hôpital, ils répétèrent leur récit. Puis derechef à l'état-major. À leur retour, Nurihan les attendait, le cœur glacé. Les yeux d'Émilie brillaient. Ils te l'ont donné ? Oui, tiens, regarde. C'était un petit billet rédigé d'une mauvaise écriture au crayon à encre, et bourré de fautes. Nurihan chaussa ses lunettes et lut : « Mort au

fascisme ! Liberté au peuple ! Attestation : Il est certifié que la famille bourgeoise des Kryekurt a hébergé durant la bataille de Tirana notre camarade blessé, Lulzim Shero, partisan de la première compagnie du troisième bataillon. À bas la bourgeoisie internationale ! L'état-major de la première compagnie du II[e] bataillon de l'héroïquePremière Brigade de choc. » Nurihan eut conscience de n'avoir jamais tenu entre ses mains un document plus important. En vérité, elle n'avait pas beaucoup partagé la sollicitude, comme elle disait, témoignée au garçon, mais elle n'en apprécia pas moins la valeur dudit papier. Ces jours-là, ils se rendirent souvent tous en groupe à l'hôpital avec des victuailles et des fleurs. Le partisan n'avait toujours pas repris connaissance. C'est curieux, nous nous sommes attachés à lui, remarquait Émilie dans le couloir de l'hôpital. Nous avons fini par le considérer comme un des nôtres, comme le fils de la maison. Pourvu qu'il guérisse ! Ah, pourvu qu'il guérisse ! Oui, pourvu qu'il revienne à lui. Qu'on entende à nouveau sa voix ! Nous l'avons entendu délirer pendant tant de nuits ! Mais le partisan mourut sans avoir recouvré ses esprits. Ils en furent profondément affectés. Émilie pleurait. Ils avaient vraiment espéré qu'il guérirait, qu'il viendrait leur rendre visite, que tout le monde le verrait entrer chez eux, unique étoile dans leur ciel obscur, leur ultime espoir. Mais, tout bien réfléchi, mort, il avait peut-être encore plus de pouvoir que vivant. Le trépas conférait tout son poids à l'attestation rédigée au crayon à encre. C'était un document d'une valeur inestimable, un pouvoir, un testament, un titre, un chèque, une traite ! Grâce à ce papier, ils réussirent à conserver le rez-de-chaussée de leur maison, à obtenir un allégement d'un tiers des impôts qui les frappaient, à faire inscrire Marc à l'école de musique, puis à lui obtenir un bon emploi à l'Opéra. La possession de ce papier leur permettait d'écrire au bas des fiches, des curriculum vitae, des formulaires, des autobiographies, les mots : «Notre famille, bien qu'elle ait appartenu à la haute bourgeoisie et exploité jadis les masses populaires, a aidé la Lutte de libération nationale. »

Debout près de la fenêtre, Marc appuya son menton sur la crosse de son violoncelle. Il se souvenait bien descheveux souillés de sang et de poussière du partisan. Parfois, dans des moments de lassitude, quand la salle de concerts voguait lentement, un tantinet déformée, devant ses yeux, le rouge du velours des loges lui rappelait la chevelure ensanglantée de l'inconnu, et il croyait voir son front appuyé sur le rebord d'un balcon, et ses cheveux

pendre vers le bas. Il avait été sa bonne étoile, sa musique. Mais ce souvenir n'en était pas moins un remords perpétuel. Il avait l'impression que, d'un instant à l'autre, le jeune partisan relèverait la tête pour lui lancer : alors, on en profite, hein ?

Il appuya son violoncelle contre le mur. Dehors, le soir tombait. C'était un temps de neige. Il vit descendre Zana et son fiancé sur le perron de la villa. L'espace d'un moment, il suivit des yeux leurs dos sombres. Ils allaient probablement au théâtre ou au café. C'est ainsi qu'il les avait toujours vus, cette dernière année : descendant le perron. Son dos à lui, plus large, et celui de Zana, penché d'une certaine façon vers lui, les enserrait tous deux dans un mélange de mystère et de volupté cachée, un tableau obsédant qui s'estompait peu à peu sous ses yeux. C'étaient ses plus pénibles moments de solitude. À vingt-huit ans, sa vie sentimentale avait été jusque-là assez pauvre. Il était timide. Les cheveux ensanglantés du partisan lui avaient insufflé juste assez d'assurance pour trouver un emploi ; mais leur pouvoir n'allait pas plus loin. Il sentait qu'il ne pourrait jamais vaincre son appréhension face à la vie. Cette peur avait été enfantée lentement, c'était le produit de longues années de murmures et de soupirs dans la pièce d'à côté, de lamentations étouffées, parfois de malédictions, d'imprécations suivies de peur – la peur de chaque Jeep freinant dans le tournant, sans compter tout le reste.

D'un air poli et sérieux, il saluait Zana de la tête chaque fois qu'il la rencontrait par hasard à la porte ouqu'elle descendait, deux ou trois fois l'an, au printemps, chez sa sœur Émilie, afin de lui commander un costume de bain pour le prochain été. Elle avait un maintien très digne et cela suffisait pour qu'il se sentît intimidé. En été, quand il la regardait, assise en robe légère sur la véranda, l'air désinvolte, toute bronzée, il ressentait comme un complexe de culpabilité. Il se croyait obligé de donner à entendre par son attitude qu'il ne songeait jamais, jamais à elle. Mais, en secret, il la désirait ardemment. Les derniers temps, elle lui semblait triste et il trouvait que cette tristesse augmentait son charme. Ainsi mélancolique, elle lui semblait encore plus désirable. Il se rappelait les premiers cernes bleuâtres qu'il lui avait vus sous les yeux peu avant ses fiançailles. C'était précisément alors qu'il avait, pour la première fois, éprouvé pour elle une vive attirance. C'était le printemps. Elle était venue plusieurs fois chez Émilie essayer un nouveau costume de bain. Ces essayages troublaient son imagination. Un

jour, après que toutes deux furent sorties, il pénétra dans la pièce où se trouvait la machine à coudre. Le costume de bain était là, jeté négligemment, presque terminé, après le dernier essayage. Il s'approcha, le prit dans ses mains, crut y sentir encore la tiédeur de son corps, et, sans réfléchir, instinctivement, l'approcha de son visage et le colla à sa joue. Il avait conscience de faire là quelque chose d'avilissant, mais il était habitué à s'avilir et y puisait même parfois une certaine jouissance.

Depuis quelques semaines, depuis le retour de son fiancé, elle paraissait en effet morose. Peut-être lui a-t-il raconté ce qui s'est passé là-bas ? pensa Marc. Peut-être s'agit-il de quelque chose qui les affecte profondément ?

Dans l'autre pièce, les hôtes de Nurihan poursuivaient leur discussion. La même pensée occupait leurs esprits. Il connaissait par cœur les phrases successives de ce type de conversation. À ce moment-là, ils en étaient déjà sûrementau stade des poings brandis et des rêves de renversement. Lui-même avait souvent songé à la chute du régime, mais sans passion particulière, et, étrangement, sans allégresse. Il ne se voyait pas courant, armé, par les rues de Tirana, de porte en porte, pour rechercher, arrêter, exécuter sur place secrétaires du Parti, ministres, militants, membres des conseils de quartier, officiers. Non, assurément, il n'était pas fait pour cette besogne. En cas de troubles, il se tapirait de nouveau dans la cave, à attendre la décision de l'aveugle destin. Moralement, aussi, semblait-il, il était un déclassé. La seule chose qu'il se révélerait peut-être capable de faire, dans la confusion générale, ce serait un petit saut jusqu'à l'étage supérieur, pour y retrouver Zana. Déclassé, remâcha-t-il. Totalement.

***

Le théâtre était comble. Ils avaient leurs places à l'orchestre. En descendant le passage entre les fauteuils couverts de velours rouge, Zana remarqua parmi le public beaucoup de femmes et de jeunes filles joliment habillées. Elles attendaient, avec cette attitude de feinte indifférence que prennent les gens au théâtre quand ils suivent d'un regard neutre, légèrement blasé, les nouveaux arrivants.

À l'exception de ce parcours à découvert jusqu'à sa place, au cours duquel sa seule défense consistait à jeter de temps à autre un regard tout à fait superflu sur son billet, Zana aimait bien l'atmosphère qui entourait le concours national d'art dramatique. Elle aimait les affiches collées partout en ville, la foule qui remplissait l'esplanade devant le théâtre, les gens qui vous arrêtaient dans la rue pour vous demander : « Vous n'auriez pas un billet de trop ? » Elle aimait surtout l'atmosphère qui régnait dans le foyer et la salle où l'on sentait la présencedu jury, et cette attitude de désinvolture contenue des étudiants du Conservatoire qui pouvaient assister gratis à toutes les représentations.

Quand ils eurent enfin gagné leurs places, Zana promena son regard devant elle. Le rideau était déjà levé depuis quelques instants. Elle prêta une oreille distraite au texte. La pièce lui semblait plutôt ennuyeuse, mais peu lui importait. Au théâtre, elle avait du mal à se concentrer. Mais la pièce avait beau être fade, ennuyeuse, cela n'empêchait pas Zana de créer librement, sur le même thème, une variété infinie de drames où elle mourait, renaissait, était trahie, séduite, enterrée, immortalisée sans désemparer, mais sans logique, irrationnellement, durant les trois heures que durait le spectacle. Et si elle aimait tant le théâtre, c'était à cause de ça.

À l'entracte, ils se levèrent pour aller au bar. Par l'allée qui s'ouvrait entre les fauteuils, le flot des spectateurs s'écoulait lentement vers la sortie. Ils étaient précédés de deux hommes à l'air préoccupé.

« Crois-tu qu'il y ait quelque erreur idéologique dans cette pièce ? » demanda l'un d'eux en scrutant l'autre.

L'autre inclina légèrement la tête.

« Possible, dit-il. Attendons de voir la fin. Pour le moment, je ne peux pas me prononcer. Tu sais bien que je suis membre du jury.

– Quelles erreurs idéologiques ? murmura Zana à l'oreille de Besnik. La pièce était si ennuyeuse ! »

Besnik sourit.

« Ce sont des critiques littéraires, observa-t-il, lui aussi à voix basse. L'un d'eux, le blond, vient souvent à notre rédaction. »

Dans le hall, ils croisèrent des connaissances.

La seconde partie du spectacle parut encore plus ennuyeuse à Zana. Du coin de l'œil, elle examina le profil de Besnik dans la pénombre. Elle eut l'impression qu'àcompter de la partie supérieure de sa pommette, au-dessous de l'œil, s'étendait une zone désertique. Besnik semblait de surcroît ne rien entendre. Étranger, se dit-elle, avec un sentiment de douleur. Mais, curieusement, c'était une douleur exempte d'amertume.

La pièce se termina. Les spectateurs se déversèrent vers les issues. Devant eux avançaient encore les deux critiques au visage soucieux.

« Je ne peux pas me prononcer ici, dit l'un d'eux, tu sais bien que je fais partie du jury. »

En sortant, les gens échangeaient leurs impressions. La tension dramatique n'était pas assez soutenue, fit une voix. Une autre évoqua le théâtre de Brecht.

Tu parles d'une tension dramatique ! se dit Besnik.

Les murs du hall étaient tapissés d'affiches et de photos du spectacle. Drame en trois actes. Les drames perdus de... Traduire les échanges au cours de cette conférence avait été plus difficile que de traduire les drames antiques.

Besnik serra fortement le bras de Zana.

« Tu les entends, ils parlent de tension dramatique ! lui murmura-t-elle à l'oreille.

– Alors que c'était simplement barbant, soupira Zana.

– Il y a des drames d'une dimension que tu ne peux sans doute pas concevoir, reprit-il à voix basse. Je voudrais te parler de quelque ch... Je voudrais... Un drame devant lequel toute mesquinerie... »

Elle répondit à son geste en lui serrant à son tour le bras. Il voulait lui parler. Il s'approchait d'elle comme dans un espace sans fin. La coquille s'ouvrait. Elle sentait ses doigts serrés qui étreignaient son bras. Ils avançaient dans la foule vers la sortie. Elle attendait. De l'extérieur

parvenait une rumeur. Non, ce n'était pas une rixe. Les gens levaient la tête. On sentait que cela ne concernaitpas les humains. Quelqu'un cria : « Il neige, il neige ! » Besnik aussi leva la tête. Ils étaient dehors.

« Ah ! fit Zana. Il neige vraiment. »

Légère, étourdie, effrayée par la noirceur du sol, lointaine visiteuse surprise par la nuit en ce coin du monde, la neige voltigeait au-dessus de la Terre, cherchait à éviter le sol, et semblait tenter de remonter vers le ciel, en vain. Les gens levaient la tête, lançaient des petits cris de joie.

« Regarde comme c'est beau ! » s'exclama Zana.

Comme chacun, elle avait chassé toute autre pensée de son esprit. Les flocons les enveloppaient, pâles, irréels, passagers célestes ahuris par les affiches et les illuminations du théâtre.

Ils se promenèrent un moment sur le boulevard de l'Indépendance, et ce n'est que lorsqu'ils sentirent leurs cheveux trempés qu'ils s'acheminèrent vers la maison de Zana.

Ils approchaient de chez elle quand ils virent sortir un groupe de gens qui dirigèrent sur eux leurs regards. Il se fit un silence et Besnik crut entendre les mots : *« C'est lui*[2] » ; il se retourna brusquement comme si on l'avait hélé. Zana le retint par le bras.

« Qu'est-ce qui te prend ? interrogea-t-elle.

– Qui était-ce ? Qu'est-ce qu'ils ont dit de moi ? » s'enquit Besnik d'une voix irritée.

Zana demeura interdite. Jamais il ne s'était comporté de la sorte.

« Ce sont des ci-devant bourgeois en visite chez ceux du dessous », expliqua-t-elle à mots hachés tout en montant l'escalier. Il garda le silence.

***

À plusieurs reprises, il avait enlevé d'assaut ce bunker, mais, chaque fois, il avait été contraint de s'en retirer. À présent il était à nouveau couché à quelques pas de la casemate, sur le sol brûlé par les rayons torrides.

Les autres vont au café, au théâtre, alors que moi je suis resté attaché à ce bunker, accroché à la guerre, comme ces insectes dans la collection de Mira. Sur son ventre, sur ses flancs, il sentait le contact des lourdes plaques de plomb qui protégeaient les autres parties de son corps contre les rayons. Il était un chevalier bardé de fer, un crocodile au corps couvert de dures écailles, qui frappait pour échapper à l'ennemi. Du bunker on tirait toujours. Son corps se tordait sous les balles. Où étaient donc passés tant et tant d'anciens partisans ? Emmurés dans des cliniques, sous des appareils mystérieux, s'abandonnant aux mains de médecins et d'infirmiers, attendant les piqûres, les rayons, le bistouri. Ne te laisse pas aller, se dit Struga. Non, je tiendrai bon, se répondit-il, mais voilà, j'ai le cœur un peu gros. Il s'était senti blessé par Besnik. Ces derniers temps, il s'était produit quelque chose. Tout le monde et même les radios étrangères en parlaient. Et lui n'avait été mis au courant de rien. Lui, dont le fils avait été là-bas, à Moscou, où le drame s'était produit, n'en avait rien su. Besnik ne lui avait rien dit. Il avait jugé inutile de raconter ce qui se passait à son père, un vétéran communiste. Struga sentit son cœur se serrer.

« Camarade Struga, la séance est terminée. »

Le médecin l'aida à se lever. L'infirmière, la tête légèrement inclinée, consulta sa montre. Struga était le dernier patient. Pendant qu'il renfilait sa chemise, elle tira de son sac un petit miroir et entreprit de s'y regarder. Struga serappela que dans toute la ville les différents établissements organisaient leurs soirées de fin d'année. Mira aussi avait demandé la permission de se rendre à celle de son école.

Quand il fut dehors, il sentit tournoyer dans l'air un élément nouveau. Ah ! fit-il instinctivement. Il s'arrêta sur le perron de la clinique pour contempler les flocons. Ils tombaient dru et droit, bien à la file, comme accomplissant leur devoir, inconnus et sans nom, sur la terre sombre. Il se dirigea vers l'arrêt d'autobus.

***

Après la dernière danse, le tohu-bohu de la fin de soirée fut bref. Tous et toutes se précipitèrent vers leurs manteaux, leurs fourrures. L'agitation des

bras s'introduisant dans les manches donnait au groupe de jeunes l'allure d'une petite foule de forcenés. Mais de dehors commencèrent à parvenir des petits cris de joie. Les premiers sortis revenaient dans l'entrée pour annoncer à leurs camarades la joyeuse nouvelle : il neigeait ! Après avoir essayé de se poser sur les chaussées et les trottoirs, puis glissé le long des poteaux télégraphiques, la neige avait trouvé plus sûr de se fixer sur les toits, les pelouses et les carrosseries des voitures. Avec un miroitement violet, encore timide, ténue, silencieuse, elle blanchissait le sol un peu partout sans trop savoir encore l'accueil que lui réserveraient les humains.

Les garçons s'élancèrent les premiers. Leurs mains se tendaient nerveusement vers les pelouses, les capots et les toits des voitures, les tentures des kiosques des marchands de fruits, elles ramassaient fébrilement des myriades de cristaux, puis couraient vers les filles pour les leur fourrer dans les cheveux et dans le col de leur manteau. Les filles se mettaient à crier, à courir en rond, mais aucune d'ellesne s'éloignait. Toutes disaient : non, non, mais c'était un « non » particulier, un peu semblable au premier refus de l'amour.

Mira avait relevé son col et courait parmi ses camarades. Quelqu'un cria : « Mira Struga ! Hé, vous, vous n'avez pas vu Mira ? » Dans la meute de garçons, elle aperçut un des étudiants de classe B qui avait tendu ses mains cupides vers un pare-brise de voiture.

« Elle se croit plus belle que les autres ! ricana quelqu'un.

– Mira Struga, la plus jolie fille du camp socialiste ! » railla une voix flûtée.

Quelqu'un lançait de furieux sifflements.

L'étudiant revint de la voiture et, les mains remplies de neige, s'approcha des filles. En s'enfuyant, Mira entendit derrière elle le bruit de ses longues foulées. Elle s'arrêta devant une porte et, rentrant sa tête dans son col, les yeux mi-clos, elle attendit. Elle sentit des mains fines, glacées et étrangement hésitantes, fourrager dans ses cheveux et son cou.

« Non, non », dit-elle presque en sanglotant. Elle avait la sensation que, d'un instant à l'autre, ces mains, ces doigts qui la touchaient allaient rester sans vie. Et, en vérité, ils étaient gelées. Elle releva la tête, ses cheveux

trempés. Il lui parut tout pâle. Derrière son épaule, sur la porte d'un bâtiment, elle lut machinalement une pancarte qui lui sembla dépourvue de toute signification : « Dr Philippe Treska, pathologiste ». Il avait encore ses mains froides dans ses cheveux et elle effleura ses doigts glacés, peut-être dans l'intention de les écarter. Il lui prit alors la tête, l'approcha de la sienne et l'embrassa sur les lèvres. Elle ne résista pas. Il l'embrassa longuement, plusieurs fois de suite, et ce n'est qu'au bout d'une minute que Mira lâcha simplement, d'un ton calme :

« Doucement, tu m'étouffes. »

De loin montait une voix qui criait : « Mira Struga ! On demande Mira Struga !

– C'est Ben », dit Mira, et elle courut vers la petite meute d'étudiants.

Ben se tenait un peu à l'écart, la cigarette aux lèvres, l'air sombre et amer. Elle le prit par le bras et, sans mot dire, ils s'acheminèrent vers chez eux. Il continuait de neiger. La place Skanderbeg, avec son fourmillement de lumières, de taches colorées, semblait démesurément grande.

J'ai été embrassée, pensait Mira. Embrassée. Tout tanguait devant elle. Laissé par tant de générations disparues, le mot était fade et sec, fossilisé. Il n'y avait que dans le son « ss » que vibrait encore un peu de vie.

Autour d'elle régnait comme un scintillant désarroi. L'équilibre du monde était rompu. Galilée. Elle avait à peine eu la moyenne en physique pour la leçon qui lui était consacrée. Il n'était pourtant pas sorcier de découvrir que la Terre tournait. Il suffisait d'un baiser. Et Galilée, à l'époque, venait sûrement, lui aussi de donner son premier baiser. Il devait être tout jeune, comme l'étudiant de classe B, ou peut-être un peu plus âgé, bien que dans son manuel il parût fort vieux et portât la barbe.

Sitôt rentrée, elle se dirigea vers la salle de bains et resta plantée un long moment devant la glace. Durant tout le trajet, elle avait eu l'impression que ses lèvres s'étaient métamorphosées ou bien étaient en passe de l'être. Elle avança un peu la lèvre inférieure. Elle n'y vit aucun signe, aucune trace. Cela s'était produit là, sur cette petite surface molle et rose. Cela faisait tourner le monde et ses lèvres, elles, n'en portaient aucune marque.

Elle n'avait pas faim. Elle alla dans sa chambre. La plus jolie fille du camp socialiste. Elle se rappela ces mots en passant sa chemise de nuit. Elle sourit d'un air absent. Et si vraiment elle était la plus jolie ? Mais c'était impossible.Le camp socialiste était vaste, immense. La Pologne, une partie de l'Allemagne, l'Union soviétique, la Sibérie, la Chine, les Baltes, la Tchécoslovaquie et d'autres pays encore, jusqu'à la Mongolie. Qui sait combien de jolies filles il y avait dans tous ces pays ! Elle releva le bas de sa chemise de nuit et contempla ses jambes. C'est étrange, se dit-elle. Des pensées troubles, pénétrées d'une douce tiédeur, agitaient son esprit. Et elle était remuée à ce point rien que par un baiser ? Confusément, elle se rendait compte que l'existence d'une fille était un immense espace ouvert à l'amour. De la rue lui parvenaient des voix de gens rentrant probablement de réveillons de fin d'année. Elle était allongée sur son lit, les yeux clos. Elle sentait le sommeil la gagner. À présent, oui, elle était vraiment une étendue sans fin. La plus jolie fille du camp socialiste ! La Tchécoslovaquie, la Hongrie étaient là, quelque part à ses côtés, peut-être dans ses bras, et, plus loin, la Pologne, puis la vaste Ukraine avec ses plaines fertiles, puis les jambes, les artères, les veines, le Drin, la Volga, la dépression du bas-ventre, et, au centre de tout, la forteresse médiévale du Kremlin, médiévale mais aussi ancienne que le monde. Ah ! gémit-elle presque douloureusement dans son sommeil.

***

De la rue parvenaient des voix, des rires, des fragments de motifs fredonnés. La vieille Nurihan versa de la camomille dans sa tasse, puis remit la théière à sa place.

Ils s'amusent, songea-t-elle, ils rentrent de leurs soirées, ils jouent à se lancer des boules de neige.

Dehors, les flocons tournoyaient en silence comme des lutins. La camomille refroidissait.

Ils s'amusent, se répéta-t-elle. Il en avait toujours été ainsi. Sous les murs de Thèbes était apparu le Sphinxalors que les gens dansaient, allaient au théâtre, s'adonnaient à des jeux, faisaient de la musique. C'était toujours la

même histoire depuis la nuit des temps. Plus le danger devenait proche, plus les gens couraient aux plaisirs. Ils fêtaient le Nouvel An, les jours fériés, les anniversaires de la fondation des royaumes ou des républiques, cependant que des moines inconnus étaient en marche pour leur apporter de sinistres nouvelles : la peste, la guerre, un siège, la famine, l'apparition de sphinx. Mon Dieu, Toi qui m'as laissée en vie jusqu'à ce jour, fais-moi vivre encore cet hiver pour que je puisse assister à leur fin ! Épargne-moi ! Cette maison, qui s'était étiolée, reprend vie ; ceux qui l'habitent sentent le sang affluer à nouveau dans leurs veines ; ils recouvrent l'usage de la parole, de leurs nerfs. Où donc a pris naissance cette querelle bénie, ce vent qui ranime le monde entier? Loin. Désert de Sibérie. Désert de Gobi. Oasis de Nurihan...

***

Au cours de ces soirées et de ces nuits de l'année finissante, puis du début de la nouvelle année, ils se rendaient de plus en plus fréquemment visite. Ils éprouvaient une joie mêlée de frayeur à frapper aux portes les uns des autres, à se saluer, et surtout après, quand, assis ensemble, ils se demandaient : « Vous avez du nouveau ? »

Ils oubliaient leurs vaines querelles et jalousies, et, de plus en plus souvent, comme avant une répétition générale, usaient en se parlant de titres tombés depuis longtemps dans l'oubli. Excellence, Bey, Votre Honneur, monsieur l'Ambassadeur, Monseigneur... Certains d'entre eux repensaient à présent à de vieux testaments, à de l'or caché, à des titres de propriété, à des créances, des héritages ; d'autres évoquaient l'arbre généalogique de leur famille dont de fortes branches avaient été calcinées parla foudre de l'époque, et certains, les plus hardis, se penchaient le soir sur des feuilles de papier et, avec une étonnante précision, retraçaient les limites de leurs domaines d'autrefois, bornes ou buttes depuis longtemps noyées dans les terres des coopératives nouvelles.

C'étaient des nuits d'un froid coupant, avec une lune perfide et immuable dans le ciel de janvier. À l'aube, le givre recouvrait tout et les hautes fenêtres, les vitres des autobus et les lunettes des passants, ainsi voilées, faisaient penser à des yeux éteints.

1 En français dans le texte : allusion à un vers d'une vieille chanson populaire albanaise : *« Tu connaissais le grec, et tu ne m'as pas dit bonjour ! » (NdT).*

2 En français dans le texte *(NdT).*

OceanofPDF.com

4

Le 3 janvier, le Bureau politique tint séance de neuf heures à quatorze heures trente, presque sans interruption. Il tombait une petite pluie glacée. Deux jours plus tard, le Comité central se réunit à son tour. Le même soir eut lieu une réunion du Conseil des ministres qui se poursuivit sans désemparer jusque tard dans la nuit. Vers cinq heures du matin, un avion spécial, qui atterrit difficilement en raison du brouillard, ramena les deux représentants albanais qui avaient participé à la réunion extraordinaire du Conseil d'entraide économique à Varsovie. À leur descente d'avion, ils demandèrent à être aussitôt conduits chez le Premier ministre. Ils devaient le voir, où qu'il fût, pour lui faire une communication d'une haute importance. Le lendemain, le secrétariat du Comité central, le gouvernement, la commission du Plan d'État, l'état-major général de l'Armée, le présidium de l'Assemblée populaire siégèrent toute la journée sans discontinuer. Tout l'appareil de l'État avait été mis en mouvement.Tous ses éléments constitutifs, ses mécanismes moteurs ou équilibreurs, ses rouages, depuis les plus ténus jusqu'aux plus lourds, parfois aveugles, étaient en action. Mais cette trépidation puissante et rythmée de la machine d'État n'ébranlait pas pour autant ses fondements.

À 22 heures, sitôt après la clôture de la réunion du présidium, la radio annonça la convocation d'une session extraordinaire de l'Assemblée populaire. De tous les pays où ils étaient accrédités, les ambassadeurs albanais regagnèrent la métropole. Le 9 janvier, alors qu'une pluie oblique et glaciale tombait sur la ville, le travail d'explication sur la conférence de Moscou et la scission idéologique commença dans les organisations du Parti des usines de Tirana. Le 11 janvier, tous les journaux publiaient les messages de félicitations adressés aux autorités de l'État, à l'occasion de la fête de la République, par des présidents, des premiers ministres, des rois, des empereurs, des régents, des parlements de pays étrangers. Dans le froid cuisant, les gens, se hâtant vers les stations d'autobus, ouvraient rapidement leur journal et examinaient attentivement les textes des dépêches en cherchant à lire entre les lignes. Sur la capitale était suspendu un grand ciel hivernal. Le gouvernement siégeait à nouveau et, tard dans la soirée, vers

23 heures, devant le comptoir d'un bar de Tirana, un ouvrier d'une usine des faubourgs, tout en demandant au serveur un autre verre de cognac, lui dit d'une voix rauque :

« Il paraît que les pays socialistes nous ont coupé les vivres ! »

***

Avec un bruit mat, le vent faisait battre la pluie contre les carreaux et, pendant un moment, tout le paysage au-dehors se brouillait ; le carrefour, le kaki dans la courvoisine, les lumières du magasin d'articles électriques se mélangeaient pour ensuite s'égoutter peu à peu, retrouver leurs contours et reprendre chacun leur place. Sur le canapé étaient jetés négligemment les journaux de la veille. Les yeux de Zana lisaient machinalement des lettres ou des lignes de messages de félicitations pour la fête de la République : Charles de Gaulle, Walter Ulbricht, Wladislav Gomulka, Gustave-Adolphe, Khrouchtchev...

Elle regarda de nouveau au-dehors. Ils auraient dû maintenant être mariés depuis deux semaines. Elle aussi aurait reçu une foule de télégrammes de vœux. Les premiers certainement lui seraient venus de l'oncle Alexandre et de la tante Uranie, de Fieri. Besnik et elle auraient pris leur café en tête à tête, par un après-midi d'hiver, un peu fatigués par la réception du mariage, et, côte à côte, ils auraient lu les messages. Tiens, l'oncle Alexandre ! se serait-elle écriée ; je t'avais bien dit que le premier télégramme serait de lui. Puis, celui de tante Uranie. Puis les autres... Or, non seulement ils n'étaient pas mariés (si encore c'était là tout le mal !), mais il téléphonait maintenant de plus en plus rarement, et l'appareil qui lui avait toujours été si cher était devenu pour elle comme un chat noir, quasi abhorré.

De l'extérieur lui parvint le cri isolé, monocorde : « Bois à couper ! », mais jamais un coupeur de bois n'avait tournoyé aussi longtemps et avec autant d'obstination dans le quartier que celui-ci.

Au théâtre, Besnik lui avait paru sur le point de lui dire quelque chose, de lui fournir peut-être une explication, même vague, voire de lui mentir. Mais il avait vite refermé la bouche. C'est seulement par orgueil qu'elle s'était retenue de lui lancer de but en blanc : Besnik, tu me caches quelque chose,

tu étais sur le point de me parler, de me confier franchement quel était ton souci, cequi te tourmente, qui te torture peut-être. Mais elle avait attendu. Au vrai, elle avait néanmoins attendu avec dignité. Elle sourit amèrement. Durant toute leur liaison, en dépit des exhortations réitérées de sa mère, non seulement elle ne l'avait jamais relancé sur le chapitre de leurs fiançailles, mais elle s'était bien gardée de faire la moindre allusion à ce sujet. Elle ne lui en avait pas parlé, même quand leurs relations furent devenues très intimes (Besnik était le premier homme dans sa vie), et cela, jusqu'au jour – c'était un froid après-midi avec quelques nuages balourds dans le ciel et des averses rageuses – où lui-même avait dit : Zana, veux-tu devenir ma femme ? Et elle, d'un mouvement de tête, avec un léger éclat dans les yeux, à voix basse (plus qu'un son émis, c'était un souffle d'air chaud), avait simplement répondu : Oui.

De la cuisine venait le tintement de la vaisselle. Dehors, dans la cour, on entendit le grincement de la porte du garage. Son père repartait. Sûrement pour une nouvelle réunion. Les réunions se succédaient jour et nuit. Au kaki dépouillé de la cour voisine étaient restés pendus deux fruits aux tonalités de soleil flamboyant. Ils semblaient avoir été coloriés. Des journaux étaient jetés en désordre sur le canapé. C'était une heure de la journée où l'on pouvait vraiment lire avec plaisir des télégrammes de félicitations. Meilleurs vœux de bonheur. Congratulations à l'occasion de votre mariage. Les camarades de la faculté en stage de travaux pratiques dans le chantier du Nord. Pour la prospérité du peuple albanais et votre bonheur personnel. Tante Uranie et Charles de Gaulle. Meilleurs souhaits. Hailé Sélassié I^{er}. « ...Bois à couper ! »

Qu'est-ce que j'ai ? se demanda Zana, et elle se leva du divan en haussant les épaules. Un léger frisson lui parcourut le corps. Elle avait mal dormi, la veille. Elle pensa aller à la cuisine pour y aider sa mère, mais, s'étantavisée que celle-ci pourrait revenir à la charge à propos de Besnik, elle y renonça.

Sur une petite table de la salle de séjour se trouvait un album de photos de famille. Cela faisait longtemps qu'elle ne l'avait plus rouvert. Il lui prenait rarement l'envie de le regarder, tout comme elle n'aimait guère revoir de vieux films. Mais, n'ayant rien d'autre à faire, elle se mit à le feuilleter. Dans la façon dont les photos étaient collées, il y avait quelque chose de vieillot, de provincial. Son grand-père avec deux autres hommes

coiffés de chapeaux mous ridicules. Son père en uniforme de partisan. Ses parents, le jour de leurs noces. Elle-même, toute petite, frêle, avec des yeux effarés, dans les bras d'une jolie jeune femme blonde, sa tante. Elle encore, à l'école primaire. Son père, sa mère et quelques visages inconnus, en pique-nique sur l'herbe, entourés de bouteilles de bière. Sa grand-mère, très vieillie. Elle-même avec son équipe de basket en tournée. Au milieu, cet athlète, le garçon qui lui avait donné son premier baiser. C'était dans le long couloir d'un hôtel aux murs couverts de plaques d'humidité. Les portes des toilettes ne cessaient de claquer. Elle avait fait une grimace... Son père, sa mère, sa tante et Skënder Bermena devant le buste de De Rada. Ses parents au camp de repos. Elle-même avec un groupe de camarades de la première année de faculté. Son père à la tribune, présidant une réunion. Il n'y avait plus de photos de ses grands-parents. Ils étaient morts en 56, à quelques mois d'intervalle. Puis, elle encore à la plage, en maillot de bain. Elle à l'hôtel de la plage. Elle en barque. Besnik, seul. Puis avec elle. Partout.

On sonna. C'était Diana. Zana referma l'album et s'élança vers elle pour l'embrasser. Elles ne s'étaient pas revues depuis le jour où, avec Besnik, ils l'avaient rencontrée dans la rue. Malgré ses hanches élargies, elle lui parutplus belle que jamais. Elles parlèrent un moment de l'enfant à naître.

« Mais je ne pense qu'à moi ! s'écria brusquement Diana. Je ne t'ai pas demandé de nouvelles de Besnik. Je ne l'ai pas revu depuis son retour de Moscou.

– Il va bien.

– Zana, ne m'en veux pas de ne pas être venue vous voir, excuse-moi aussi auprès de Besnik, mais crois-moi, ce n'est pas entièrement ma faute. Je voulais venir avec André, mais il est jour et nuit à l'hôpital. »

Zana l'écoutait avec un sourire qui affleurait à peine.

« Ils ont eu pas mal de tracas, ces jours-ci, reprit Diana en baissant un peu la voix. Il paraît qu'un certain nombre de spécialistes étrangers, surtout soviétiques, sont partis.

– Vrai ? dit Zana.

– Oui, il a dû se produire quelque chose de grave.

– C'est André qui t'en a parlé ?

– Oh non, fit Diana. Il ne parle jamais de son travail à l'hôpital. »

Zana hocha la tête d'un air pensif :

« Ils ne se confient pas facilement.

– Bah, la belle affaire ! s'esclaffa Diana.

– Il m'arrive la même chose avec Besnik, reprit Zana. Le bruit court un peu partout qu'il s'est passé quelque chose à Moscou, et, bien qu'il ait assisté à tout, moi, sa fiancée, je ne sais pratiquement rien. À part le fait que nous sommes en froid avec l'Union soviétique, ce qu'à présent nul n'ignore, il ne m'a rien dit d'autre. » Dans la voix de Zana perçait un profond regret. « Plus d'une fois, des gens m'ont interrogée à ce sujet, et je me suis sentie vexée de n'avoir rien à leur dire.

– Ne t'en fais pas, dit Diana ; ils sont tous comme ça, un peu bizarres.

– Et eux prétendent que c'est nous qui le sommes !

Diana pensa qu'il valait mieux changer de sujet.

« Et à quand avez-vous fixé le mariage ? » demanda-t-elle gaiement.

Zana haussa les épaules. C'était un haussement d'épaules particulier, qui semblait scander de silencieux sanglots, mais, malgré tous ses efforts, elle ne réussit pas à dissimuler son trouble. C'est . elle qui souhaitait maintenant détourner la conversation, et elle l'interrogea à propos de l'enfant qu'elle attendait. C'était un sujet dont Diana ne se lassait jamais.

« Zana, dit-elle peu après en lui prenant la main avec douceur. Si, avec Besnik... vous avez quelque malentendu... je suis prête... comme autrefois... Tu sais que nous nous entendons bien...

– Non, Diana, non..., fit Zana en l'embrassant. Je te remercie, c'est inutile. »

Un an auparavant, Diana s'était entremise pour les réconcilier après une querelle pour un motif futile.

« Comme tu voudras, dit-elle. Je suis prête à tout moment à te venir en aide. »

Elles reparlèrent de l'enfant.

Quand Diana fut partie, Zana s'approcha de la fenêtre. Incompréhensiblement lui revint à l'esprit une scène de l'été précédent, à la plage. Quelqu'un avait traîné une méduse jusque sur le sable. Elle brillait au soleil cependant que la vie la quittait. Un petit groupe s'était rassemblé autour. Tous ces jours-là, Zana avait été hantée par des visions décousues... À présent, il avait cessé de pleuvoir. Dans la cour entraient quelques hommes et femmes. Encore des visites, se dit-elle. Depuis deux semaines, leurs voisins du rez-de-chaussée recevaient en permanence. Des femmes d'allure vieillotte portant des chapeaux et des manteaux de fourrure d'un autre temps, des hommes coiffés de chapeaux mous à la mode des années trente ; tous évoquaient étrangement des photos de vieux albums. Peut-être préparent-ils un mariage ? pensaZana. Peut-être celui de Marc. Tous les jours, elle le voyait rentrer, pousser précautionneusement la porte de la cour, portant en bandoulière le grand étui de son violoncelle qui, dans le crépuscule hivernal, ressemblait à une grosse bête noire, domptée, qu'il rapportait sur son dos à la maison. Il était aimable et, dans ses yeux, outre le respect et une légère timidité, elle lisait de temps à autre un secret désir, naturellement contenu, comprimé jusqu'à sa plus simple expression. Une semaine auparavant, elle lui avait demandé s'il pouvait lui donner des leçons de français, bien entendu payantes. Il avait accepté. Si nous commencions au plus tôt ? s'était dit Zana. Il faut que je trouve moyen de chasser toutes ces idées de ma tête.

Elle entendit sa mère quitter la cuisine. Elle y courut d'un pas léger, ouvrit un placard, en sortit une bouteille de cognac et s'en versa un demi-verre à digestif. Le cognac lui parut bon et elle voulut s'en verser une nouvelle rasade, mais, juste à ce moment, sa mère apparut à la porte.

« Tu bois, maintenant ? »

Pour se donner contenance, Zana ébaucha un sourire.

« Je ne sais pas ce qui m'a pris », dit-elle.

Liri poussa un soupir.

« Écoute-moi, Zana, et ne fais pas la grimace. Je suis ta mère et tu as le devoir de m'écouter.

– Je sais bien que tu es ma mère, tu n'es tout de même pas la mère de Maxime Gorki !

– Zana, tu n'as pas honte ! Tu déraisonnes...

Zana se rendit compte que ses mots n'avaient aucun sens.

« Excuse-moi, maman », dit-elle.

Liri s'essuya les mains avec un torchon.

« Il faut absolument que nous trouvions une solution à cette affaire, je ne veux plus te voir souffrir comme ça.

– Mais je ne souffre pas !

– Zana, tu ne peux pas me leurrer. Tu dois t'en remettre un peu plus à moi. Tu as toujours agi à ta guise. Cette fois, au moins, écoute-moi !

– Alors ? » dit Zana en la regardant fixement.

Sa mère soupira une nouvelle fois.

« C'est à son bureau qu'il faut aller, à l'organisation du Parti, demander qu'il leur explique où en sont ses relations avec toi.

– Jamais !

– Écoute-moi, Zana !

– Jamais ! jamais ! répétait-elle, et ses yeux se gonflèrent de larmes. Je ne le permettrai pas !

– Zana !

– Même si je devais ne jamais me marier.

– Bon, ça suffit, écoute-moi d'abord.

– Non, je ne t'écouterai pas. Ce que tu veux faire là est vil.

– Ah, c'est comme ça que tu juges ta mère ! » gémit Liri en étouffant un sanglot.

Zana rouvrit brusquement le placard, remplit un verre de cognac et le vida d'un trait.

« Je te demande pardon, maman », marmonna-t-elle.

Sa mère s'était pris la tête à deux mains.

« Je ne te reconnais plus », fit-elle.

Zana sentait son esprit un peu troublé par l'alcool.

« Écoute, maman, reprit-elle d'une voix posée, pourquoi dramatiser, il faut avoir un peu de patience, chercher à comprendre comment sont les choses. C'est peut-être la maladie de son père qui le tourmente. On craint, paraît-il, un cancer. Tu sais...

– Tu as toujours été charitable », dit sa mère d'un ton adouci.

Zana se jeta à son cou.

« Pouah ! Tu pues l'alcool comme un ivrogne ! » s'écria Liri en détournant la tête.

Elles demeurèrent un long moment silencieuses. Puis Zana se leva.

« Maman, je sors un moment, je veux passer chez la couturière. Il paraît qu'elle a un joli tissu de manteau.

– Veux-tu que nous y allions ensemble ? proposa Liri.

– Non, non, je préfère y aller seule.

– Comme tu voudras. »

Zana entra dans la salle de bains se rafraîchir le visage. Son humeur maussade s'était dissipée si vite que sa mère la suivit d'un regard soupçonneux quand elle s'engagea dans l'escalier.

Dehors, il ne pleuvait plus. L'air fleurait un arôme particulier. Le ciel était gris, avec comme l'annonce d'une prochaine neige. On sentait que celle-ci tenait ses molles griffes encore suspendues, hésitant à les montrer.

Dans la rue, elle aperçut Marc qui venait vers elle. Son violoncelle semblait ne faire qu'un avec son corps. Il la salua. Elle répondit à son salut et eut l'impression que le secret désir qu'elle avait décelé dans son regard s'était légèrement accentué aux dépens du respect et de la timidité. De toute façon, se dit-elle, il faut que je me mette à l'étude du français sans tarder.

L'esprit absent, elle poursuivit sa marche vers le centre-ville. Peu à peu, elle se sentit tomber au pouvoir de la rue. Dans un moment s'allumeraient les lumières des devantures, les projecteurs devant les monuments, les tubes fluorescents et les lampes à mercure, et tout cela ensemble jetterait comme un fard particulier sur les êtres et les choses, les rendrait brusquement lointains, quelque peu étrangers, ambigus. Mais, pour l'heure, tout était naturel et clair sous cette douce menace céleste.

« Vise, on se la ferait bien ! » lança une voix non loin d'elle. Zana ne tourna pas la tête. Elle marchait dans les rues du centre avec la satisfaction d'une jeune femme quise sait jolie et qui s'est toujours bien entendue avec la rue. Elle aimait la rue, lui pardonnait certaines taquineries ; celle-ci, en retour, ne se montrait jamais indifférente à son égard. Zana pressentait que le jour où cette entente prendrait fin serait pour elle jour de deuil.

« Tu aimes la rue, lui avait dit un jour Besnik ; je sais pourquoi, mais je ne suis pas assez stupide pour me montrer jaloux. »

Ces derniers temps, elle évoquait de plus en plus souvent des événements, des phrases, des mots ou tout simplement des gestes qui avaient quelque rapport avec lui. Elle avait entendu dire que c'étaient souvent des signes annonciateurs d'une rupture. La rupture s'infiltrait entre eux, lentement mais obstinément, comme un virus. Ce virus, tous deux en étaient porteurs depuis quelques semaines. Il y avait des gens atteints de grippe, de syphi... (au fond de sa conscience, le mot syphilis passa comme un rat), de cancer, alors qu'elle, Zana, depuis quelques semaines, souffrait de *rupture*. Dans tout son corps de femme, dans ses yeux, ses mains, ses cheveux, sa poitrine, dans les parties les plus intimes de son être elle en sentait l'effet transformateur. Et l'étonnant était que si, à la maison, cette pensée la plongeait dans un état d'abattement, ici, dans la rue, elle se muait doucement en agréable fardeau, en une douce amertume qui n'était pas, malgré tout, sans l'enrichir. Elle n'était plus la Zana de naguère, gaie, saine, aimée de quelqu'un et cependant discrète dans son bonheur. Sur elle

tombaient des lumières et des ombres mystérieuses. Elle était engagée dans un *drame.*

Elle marchait à pas pressés. Elle avait oublié qu'elle était sortie pour se rendre chez la couturière. Elle était fascinée par la rue. Un side-car passa dans un fracas. Devant elle, des charpentiers fixaient des planches. Ils montaient apparemment un panneau pour y coller des affiches de théâtre ou quelque grand placard. La rue étaitvraiment fascinante. Comparée à la maison, c'était comme un demi-rêve où l'on pouvait jouer paisiblement avec des bêtes aussi terribles que les caïmans ou les chats sauvages, voire avec la rupture...

***

Le gouvernement s'était à nouveau réuni. Au cours d'une suspension de séance, un des secrétaires du Premier ministre porta à taper et à diffuser d'urgence une brève directive : « Urgent. Secret. À toutes les directions des ministères et des grandes entreprises. En relation avec la nouvelle situation créée, garder à tout prix le plus grand sang-froid. Avoir surtout soin d'éviter tout geste de nervosité ou de provocation à l'égard des experts étrangers, de quelque pays qu'ils soient. Indépendamment de la nouvelle situation créée, nos rapports d'État à État avec tous ces pays restent normaux. Le Premier ministre. »

Les estafettes de la présidence du Conseil, montées sur des side-cars, filaient à toute vitesse dans les rues de Tirana et de ses faubourgs.

***

Ben et Iris avaient rendez-vous à quatre heures « au même banc », dans le parc bordant le Grand Boulevard.

En traversant un carrefour, Ben faillit être heurté par un side-car qui filait à folle allure. L'engin fit une embardée. Ben bondit de côté. Quelqu'un cria : « Tu pourrais pas ouvrir les yeux ? »

D'où sortent ces side-cars ? se demanda-t-il. C'était le troisième qu'il voyait ce jour-là. On disait qu'il s'était passé quelque chose, mais lui n'en savait rien. Il n'avait pas voulu interroger Sala de crainte que ses inepties ne le fassent sortir de ses gonds. La dernière fois, il lui avaitraconté des histoires sur l'éventualité d'un renforcement des liens d'amitié avec la Turquie. Ça suffit, crétin ! lui avait dit Ben. C'étaient sûrement le genre de fables que le père de Sala entendait dans quelque café où se réunissaient de vieux musulmans.

Il était trois heures et demie. Il se dirigea lentement vers le parc. Il n'avait pas de cigarettes. « Le banc » était froid. Le bassin avait été vidé de son eau et le fond en était tapissé d'une couche de mousse. Ben releva le col de son blouson. Il était quatre heures moins cinq. Sans s'expliquer lui-même pourquoi, il souhaitait qu'elle ne vînt pas. Sala lui avait dit que, là-bas, rue de Dibra, Tori se moquait de lui derrière son dos, laissant entendre qu'il s'amourachait des filles que lui-même avait laissé tomber. Il avait beau être persuadé que Tori se vantait, la présence de son ombre entre Iris et lui l'exaspérait. Il avait le sentiment qu'il devait d'abord régler des comptes avec Tori avant de pouvoir la fréquenter librement.

Sur un côté du bassin, un couple de gens âgés se promenait bras dessus, bras dessous. Ce que Ben redoutait le plus, c'était que ses camarades soupçonnassent ce qu'il ressentait pour elle. Que ce soit n'importe quoi, se disait-il, pourvu que ce ne soit pas de l'amour !

Tous, dans leur bande, avaient honte de l'amour. L'amour était bon pour les filles, pour les garçons vivant dans les jupes de leur mère, pour les rêveurs, les jeunes littérateurs, alors qu'eux, dans leur groupe, avaient un tout autre style. Ils ne disaient jamais : j'ai le béguin pour une telle, mais je me suis mis avec une telle, ou j'ai *tombé* une telle. Sur le boulevard passa encore un side-car dans une pétarade étourdissante.

Ben songea que l'on figurait souvent l'amour avec toutes sortes de flèches ou d'aiguilles qui transperçaient les cœurs, comme si l'amour était une affaire de janissaires ou de tailleurs. Sur le flanc poussiéreux de l'autobusqui l'avait conduit jusqu'au parc, quelqu'un avait dessiné du doigt un cœur transpercé. Or ce que Ben avait ressenti ces jours-là n'avait rien d'aigu ni de perçant ; au contraire, il avait eu une sensation de vague, de mollesse. Du moment qu'il n'y a ni flèches ni poignards, ce ne peut pas être

de l'amour, se disait-il. Mais, ces derniers jours, depuis que Sala lui avait dit que Tori se moquait de lui, cette molle éponge dans sa poitrine s'était déchirée. Tiens, avait-il pensé, voilà donc les aiguilles qui manquaient !

Il était quatre heures passées. Pourvu qu'elle ne vienne pas, songea Ben, et il alluma sa dernière cigarette. Mais, au bout de quelques minutes, il aperçut au loin, entre les arbres, le pull-over d'Iris. Elle marchait vite, arrangeant d'une main ses cheveux.

« Bonjour, dit-elle. Je suis en retard ? Qu'est-ce que tu as ? ajouta-t-elle. Tu as l'air de mauvaise humeur.

– Non, je n'ai rien », répondit Ben.

Il pensa qu'on ne pouvait imaginer plus mauvais début pour un rendez-vous. Même si l'on n'avait vraiment rien, on était embarrassé. Il ne savait quoi répondre.

« Vous avez l'air préoccupé, dit-elle avec tiédeur, sans trop savoir elle-même pourquoi elle s'était mise à le vouvoyer.

– Non, non, fit Ben, sentant qu'elle était prête à tourner les talons s'il tardait encore un peu à sortir de son silence. Papa est malade, dit-il, on craint un cancer.

– Ah ? pardonne-moi, dit-elle. Pardonne-moi.

– Ça ne fait rien.

– On le soigne ?

– Oui, au cobalt. »

Elle lui caressa la main. Lui approcha sa joue contre la sienne. Sa peau était douce, fraîche. Je dois ça à l'état de mon père, se dit-il.

Ses cheveux exhalaient un parfum discret, agréable. Le col de son chemisier était d'une propreté aveuglante. Ellelui posa une question. Il répondit en pesant soigneusement ses mots. Petit à petit, la conversation devint plus nourrie. Elle lui parla de deux camarades de classe, d'un prochain concours. Puis, ayant appris que Ben avait une sœur, elle l'interrogea minutieusement à son sujet, lui demanda si elle était jolie, comment elle se coiffait. Aucune des filles qu'il connaissait ne l'avait jamais

interrogé à propos de Mira. Il sentit sa bouche se dessécher. La pensée de Tori, surtout de ses railleries, venait tout empoisonner. Il n'aurait pas dû venir.

« Qu'est-ce que tu as ? dit-elle. Quel regard noir... »

Ah, il ne manquait plus que cela ! Il se dressa brusquement.

« Je m'en vais, dit-il.

– Comment ? »

Elle aussi s'était levée. Dans ses yeux luisait un éclair violet qui semblait avoir jailli de quelque cataclysme. Elle était offensée au plus profond de son être. Ben avait entendu dire que les filles étaient sensibles aux blessures d'amour-propre, mais jamais il n'aurait imaginé à quel point. (Plus tard, cet épisode devait lui revenir à la mémoire comme peint d'une méchante couleur lilas.) Ses lèvres remuèrent comme pour parler, mais, au dernier moment, tel un voleur à la tire qui s'enfuit, elle lui tourna le dos et s'éloigna en courant, accompagnée de ses sanglots.

Ben la suivit d'un regard hébété. Puis, quand elle eut disparu au-delà du bassin, il se retourna pour s'en aller à son tour. En face de lui, dans l'étroite allée jonchée de feuilles mortes, un homme en casquette se promenait en sifflotant.

« Vous n'auriez pas une cigarette ? » lui demanda Ben.

L'autre s'arrêta, tira son paquet de sa poche et le lui tendit.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé, mon gaillard ? » lui dit-il en regardant le visage ravagé du jeune homme.

Ben fit un geste évasif de la main et s'en alla sans même le remercier. Il avait des allumettes.

Le soir tombait. Après toutes ces journées de pluie, ils se retrouvaient à leur endroit habituel, et le dernier arrivé demandait : « Il est passé une belle souris ? » Quant à Tori, il l'attendait sûrement. Je n'irai plus, se disait Ben, et pourtant ses jambes l'y conduisaient. Ce n'était pas la première fois que

ses membres ne lui obéissaient pas. Il y allait. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de s'attarder le plus possible en chemin devant les panneaux aux lampes multicolores : Café Riviera, Cigarettes ; Réparations d'articles électriques, Disques ; Taxis ; Hôtel République, Bar, Moules, Écrevisses ; Sessiverse. Il se mit à lire les écriteaux à l'envers, mais cela ne lui prit que peu de temps. RAB, ÉFAC, Déposez vos économies à la Caisse d' épargne...

Ils étaient là. Sala avait mis ses lunettes noires. Les autres fumaient.

« Bonsoir, Ben.

– ... soir...

Tori l'observait fixement.

« Passe-moi une sèche », dit Ben à Sala.

Il alluma la cigarette et s'appuya contre le rebord de pierre.

« Qu'est-ce que t'as ? » demanda Sala à voix basse.

Il ne répondit pas. Il se sentait la bouche amère.

« Y a des copains qui sont vernis », dit Tori.

Sûr qu'il savait où il était passé. À lui rien n'échappait.

Ben continuait de l'observer.

« Qu'est-ce que t'as à me reluquer comme ça ?

– Rien, tu me plais ! » se moqua Ben.

Sala avait ôté ses lunettes noires et observait tour à tour ses camarades d'un air hagard. Après la désertionrelative qu'elle avait connue durant quelques jours, la rue était à nouveau pleine de monde. L'autobus de la ligne Banque d'État-Studios cinématographiques, baigné de lumière, prenait lentement le tournant. Dans la tête de Ben tombaient comme des gouttes de pluie les sons rythmés du lointain orchestre qu'il avait entendu jouer en attendant cette fille qui n'était pas venue à lui.

Tori et Lirim se chuchotèrent quelques mots à l'oreille. Puis tous deux se mirent à rire, de leur rire habituel, saccadé, en rejetant la tête en arrière.

Ben vit rouge. Il fut tenté de parler, mais, au lieu de mots, ne parvint à sortir de ses lèvres qu'un « non » éraillé, proféré, eût-on dit, par une autre gorge que la sienne. À cet instant précis, il se tourna brusquement vers Tori. Ce dernier ne put esquiver son poing, mais il riposta. Pendant quelques secondes, ils échangèrent des coups rapides. L'un d'eux heurta du coude la vitre de la devanture. On entendit le fracas du verre brisé, les voix de gens qui s'attroupaient rapidement, puis un coup de sifflet. Ben sentit à nouveau résonner à ses oreilles la musique de cet orchestre qui jouait furieusement dans quelque salle éloignée. Une main vigoureuse l' empoigna par un bras, puis une autre. L'autobus de la ligne virait lentement en faisant clignoter ses feux. Dans le tumulte voguaient toutes sortes de mots, des questions vaines, agaçantes, ridicules, badines, voltigeantes comme des plumes. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Une bagarre. Au couteau ? Naturellement, ils ont tout loisir de jouer à ces jeux-là, il ne leur manque rien, à eux ! Scandale. Ah, la police ! Finalement, tous ces commentaires demeurèrent derrière des vitres, comme un entrechoquement de vaguelettes. On les avait jetés dans un car de police.

La rédaction du procès-verbal fut longue. Tour à tour, Sala, Lirim, une grosse femme et deux inconnus firent leur déposition. Un troisième, un homme à lunettes,portant un chapeau mou, nommé Ekrem Fortuzi, dit qu'il n'était pas en mesure de donner un témoignage précis. Il n'avait pas bien distingué lequel des deux avait frappé le premier, car sa vue s'était beaucoup affaiblie ces derniers temps et, bien que grâce au souci témoigné par l'État dans le domaine de la santé publique, il eût fait toutes les visites nécessaires et changé plusieurs fois de lunettes, sa vue n'avait encore enregistré aucune amélioration sensible, en sorte que...

« J'ai compris, l'interrompit le sous-offcier, vous pouvez disposer. »

L'un après l'autre, les témoins apposèrent leur signature au bas du procès-verbal, puis sortirent. Ben et Tori furent relâchés vers neuf heures et demie après vérification de leur domicile.

Dans la rue, la température avait baissé. Les passants étaient devenus plus rares. Ben marchait rapidement, les yeux baissés, pour ne voir personne de connaissance. Il sentait que son visage était marqué. Il avait mal à la lèvre.

Chez lui, ce fut Mira qui lui ouvrit.

« Oh ! fit-elle épouvantée.

– Chut ! dit-il en lui étreignant le bras. Pas un mot !

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Tais-toi donc ! Je suis tombé. »

De la pièce voisine parvenaient des voix.

« Qui est là ? demanda Ben.

– Zelka et son mari, ils sont venus de Vlorë. »

Ben alla dans la salle de bains et se regarda dans la glace. Il avait l'œil droit poché, la lèvre inférieure fendue.

« Tu t'es battu ? » murmura Mira derrière son dos.

Ben la fixa de son œil encore intact. Dans son cerne noir, le second paraissait appartenir à un autre. Il s'est sûrement battu pour une fille, pensa Mira. Elle se sentait submergée de tendresse.

« Mon chéri », dit-elle.

Ben la regarda, surpris. Ils n'avaient pas l'habitude de se câliner.

« Alors, qu'est-ce que vous fabriquez ? s'écria Struga depuis la salle de séjour.

– Voilà, je viens, papa. »

Elle retourna rapidement auprès de son père.

« Et lui, pourquoi ne vient-il pas ? lança Struga. Ça ne lui suffit pas de ne pas être rentré dîner ? »

Besnik et le mari de Zelka étaient absorbés dans une discussion. Struga fumait. Rabo et Zelka desservaient la table.

« Le général Jéleznov ? intervint Besnik. N'est-ce pas un homme au visage ovale, typiquement russe ?

– C'est bien ça. Tu le connais ?

– Je l'ai rencontré au Kremlin, le soir des festivités. »

Struga lui lança un regard furtif. Celui-là aussi, il l'a donc croisé, songea-t-il, et il dit ça comme si de rien n'était, comme s'il parlait de notre voisin de palier ! Sa satisfaction de voir Besnik mêlé aux affaires importantes du gouvernement était tempérée par l'amertume qu'il éprouvait à la pensée qu'il ne lui avait fait part de presque aucun détail sur ce qui s'était passé, là-bas, à Moscou. Chaque fois qu'il rencontrait ses camarades, il se sentait quelque peu gêné en discutant des récents événements. Tous savaient que son fils y avait participé, et lui, son père, n'était en mesure de rien dire pour dissiper le brouillard qui les enveloppait.

Et pourtant, songeait Struga, nous n'avions pas tant de secrets l'un pour l'autre. Souvent, il se rappelait qu'à la fin de 1944, la guerre terminée, Besnik, qui avait alors neuf ans, l'interrogeait sur une foule de choses. Et il répondait à toutes ses questions, même à propos de sujets aussi délicats que celui des frontières avec la Yougoslavie. Non, nous n'avions pas tant de secrets, se dit Struga. Jamais il n'aurait pensé qu'un jour, le petit Besnik auxlongues jambes fluettes aurait quelque secret pour son père. C'est ainsi ! soupira-t-il.

De tout ce qu'il avait raconté à Besnik, puis à Ben, sur la Lutte, ce qui les avait le plus frappés, c'était le dynamitage de la sépulture de la mère du roi Zog. Ils l'assaillaient de questions, demandaient comment il avait placé les paquets de dynamite, comment il avait allumé la mèche, si, au moment de l'explosion, il avait vu voler en l'air les parures et les bijoux de la reine. Et il leur racontait tout.

Par la suite, il devait constater que le récit de cette action avait produit une forte impression non seulement sur ses fils, mais sur beaucoup de gens. Son nom était de plus en plus cité en relation avec ce fait. Chaque fois qu'il était fait allusion à lui dans une conversation, il y avait toujours quelqu'un pour dire : « Ah oui, Djemal Struga, celui qui a fait sauter le mausolée de la vieille reine ! »

Parfois, Struga rongeait son frein. De tout ce que j'ai fait dans ma vie, est-ce donc le seul acte qui mérite d'être mentionné ? Il avait toujours eu l'impression que le dynamitage du mausolée n'avait été pour lui qu'un jeu

d'enfant, comparé à l'infinie succession des jours cruels de la guerre. Mais il faut croire que l'époque obéissait à une logique différente, se disait-il.

« Alors, la situation est toujours aussi tendue ? » interrogea Besnik.

L'officier hocha affirmativement la tête.

« Ah, si vous saviez ce qu'il en est là-bas ! fit Zelka en soupirant. Ça peut exploser d'un moment à l'autre. »

Struga écoutait d'un air morose. Tous, même Zelka, ont le droit de savoir, et moi pas ! Moi, je ne dois rien savoir de ce qui se passe dans ce pays. Et, comme pour ajouter à son amertume, il se sentait oppressé par la fumée du tabac.

« Mais dites donc, s'écria-t-il, qu'est-ce que fait Ben ? Pourquoi ne vient-il pas saluer nos amis ? »

Besnik et le mari de Zelka interrompirent leur discussion et tournèrent la tête. Rabo sortit dans le couloir. Mira la suivit, mais ni l'une ni l'autre ne revinrent. Dans la pièce se fit un silence. Du couloir parvenait un chuchotement prolongé.

« Il a dû arriver quelque chose », fit Besnik, et il se leva.

Il s'en revint au bout d'une minute, l'air affligé.

« Ben s'est bagarré avec quelqu'un, dit-il. Je crois qu'il a été reconduit ici par la police. »

Il ressortit dans le couloir, posa sa main sur l'épaule de Ben et l'entraîna dans sa chambre. Ben y pénétrait très rarement, surtout depuis les fiançailles de son frère. Pour l'un comme pour l'autre, cette scène d'explications était embarrassante. Besnik n'avait déjà pas l'habitude de prodiguer des conseils à son jeune frère, mais, ces derniers mois, ils étaient devenus presque étrangers l'un à l'autre. Il observa longuement l'œil tuméfié de son cadet et lui demanda posément :

« Tu t'es battu pour une fille ?

– Et après ? fit Ben sans lever la tête.

– Rien, rien, dit Besnik. Tu as parfaitement le droit de te battre pour une fille. C'est banal. Même très banal. Mais écoute-moi, il y a une chose que je tenais à te dire... »

Il hésita un moment, fut sur le point de renoncer à lui parler, puis son regard se porta sur la lèvre fendue de Ben et il poursuivit :

« Il y a des moments où l'on doit renoncer à certaines choses.

– Je ne te comprends pas », dit Ben.

Besnik se sentit dans l'embarras. Comment lui dire ?

« Je veux croire que tu comprends ce que c'est que de consentir à un sacrifice. Il y a des moments difficiles où l'on doit s'oublier un peu soi-même. Tu saisis ? »

Ben haussa les épaules en signe de dénégation. Besnik eut un mouvement brusque.

« Comment, tu ne comprends pas ? s'écria-t-il. Je veux dire qu'il y a des moments, dans la vie d'un pays, où cette façon de vivre déréglée qui est la tienne, autrement dit ces allées et venues sans but, le goût pour ce genre de musique effrénée, ces bagarres pour des filles – Besnik fit une pause comme pour chercher ses mots –, bref, cette existence vide de sens que tu mènes et qui, en toutes autres circonstances, est déjà peu admissible, devient alors absolument intolérable. »

Ben écoutait, la tête légèrement penchée de côté.

« ... Parce qu'à présent, nous avons tous à affronter une dure période d'épreuves... Qu'y a-t-il donc ici que tu ne puisses comprendre ?

– Ah, maintenant, je pige ! fit Ben. Tu veux parler de nos rapports avec l'Union soviétique ? Oui, je suis au courant...

– Que sais-tu ?

– Il paraît que nous sommes sur le point de rompre. Mais, franchement, moi, je ne trouve pas que ce soit un grand malheur.

– Ah vraiment ? s'exclama Besnik, surpris.

– À vrai dire, il y a longtemps que j'en ai assez de ces bouquins de physique et de chimie où tous les grands savants sont russes », lâcha Ben.

Besnik le considéra avec curiosité.

« Mes copains et moi, on rigole souvent à ce propos. On pensait bien qu'un jour viendrait où tout le monde en aurait marre ! »

Ben ne parlait jamais aussi longuement avec lui, et Besnik supposa qu'il le faisait pour détourner la conversation de son propre cas.

« Et puis, ces experts soviétiques touchaient des traitements astronomiques. Tout le monde le savait et en parlait. Sans compter la langue russe, avec ses mots impossibles à *diéiépritchastié* qui nous ont mis à la torture ! »

En toute autre circonstance, Besnik aurait éclaté de rire, mais il interrompit son frère :

« Ben, écoute-moi, il ne s'agit pas de cela. Pour ce qui est des inventeurs russes et des traitements des experts soviétiques, tu as peut-être raison, mais ce sont des choses de peu d'importance en comparaison de...

– De quoi donc ? le coupa Ben.

– D'un différend très sérieux... »

Il ne voulait pas employer le mot rupture.

Ils se regardèrent dans les yeux (ou plutôt, les yeux de Besnik convergèrent sur l'œil valide de Ben, car l'autre, qui s'était lentement fermé, ne participait pas à l'entretien).

« Le pays se prépare à supporter un lourd fardeau, dit lentement Besnik. Des sacrifices seront exigés de tous. »

Des sacrifices..., pensa Ben. Quelques heures plus tôt, il avait perdu Iris. Que pouvait-il sacrifier de plus ? Maintenant, il était prêt à courir à des réunions interminables, voire même à casser des pierres, où ils voudraient.

« Oui, de tous, reprit Besnik, car l'épreuve concerne chacun de nous. » Il inspira profondément. « Tu as peut-être entendu certaines rumeurs à propos

d'une femme membre du Bureau politique.

– Oui, dit Ben, on est en train de décrocher ses portraits dans les bureaux. »

Besnik lui lança un regard légèrement étonné, comme pour lui dire : Tu n'es donc pas aussi tête-en-l'air que tule parais. Puis, l'espace d'un instant, il fixa des yeux ses doigts comme pour renouer le fil de ses pensées.

« Tiens, par exemple, tu sais – et Besnik se mit à faire traîner ses mots – que Zana et moi nous devions nous marier, au début de janvier. Mais voilà... les jours passent et j'ai l'impression... Comment t'expliquer ? »

Ben le regarda fixement.

« Zana me bat froid, poursuivit Besnik, sa famille aussi. Et le malheur veut que je ne peux rien leur expliquer pour le moment. Comme ça, entre elle et moi, il y a maintenant une sorte de crise. » (Ben pensa à la « Crise générale du capitalisme ».) Besnik fit un geste de la main comme pour la justifier : « Je sais bien, ce n'est pas sa faute, peut-être aurais-je dû trouver un moyen de lui expliquer ; mais, tout de même, le mariage, par les temps qui courent... ça me semble... comment dirais-je... un peu étroit... »

Ben ne répondit pas. Il avait entendu un matin son père et Rabo parler à voix basse de l'ajournement du mariage de Besnik, mais cela ne l'intéressait guère et il n'y avait plus repensé.

« On s'attend à ce qu'un orage éclate, dit Besnik. Songer à se marier serait à la rigueur admissible pour quelqu'un qui n'est au courant de rien, mais pas pour moi, dit-il presque en criant. Moi, je suis au courant de tout !

– Qu'est-ce que tu sais donc ? » demanda Ben d'une voix douce.

Son seul œil ouvert s'était démesurément agrandi.

Besnik se mordit la lèvre. Le désir de s'épancher, qu'il avait constamment réprimé, lui était maintenant devenu un vrai tourment.

« Tu es mon frère, fit-il entre ses dents. Je vais te raconter un peu de la tragédie de Moscou. Mais tu dois me jurer que...

– Je te le jure », promit Ben.

***

Rem se reposait en général devant le numéro 141 de la rue qu'il était chargé de balayer. Il calait le manche de son balai contre son épaule et allumait une cigarette. Le plus gros de sa tâche était fait. Il lui restait à nettoyer les deux carrefours principaux, dont l'un lui donnait assez de mal, surtout en été, quand les petites filles jetaient par terre les cornets à glace ou les papiers enveloppant les cassates. Sur le trottoir de droite gisaient, épars, à peine foulés par les pieds des passants, les billets de la dernière séance de cinéma. Rem finit de fumer sa cigarette, en laissa tomber le mégot devant son balai et le poussa vers le gros tas de déchets. Il faisait frisquet. Il se pencha sur le trottoir, saisit un billet et, le tournant entre ses doigts à la lumière de la vitrine, chercha à distinguer l'heure de la séance. Il y était écrit 21.15. Rem lut à haute voix : deux mille cent quinze. Zut, fit-il, jamais je ne me ferai à cette nouvelle façon de compter les heures ! La veille, il avait grondé sa fille parce qu'elle était rentrée tard. Elle était allée au cinéma, prétendait-elle. Il ne l'avait pas crue. Je connais bien les horaires des cinémas, ceux des théâtres aussi, s'était-il écrié, même s'il n'y a pas de théâtre dans la rue que je balaie. À la vérité, Rem ne connaissait aucun horaire, ni de la journée ni de la soirée. Le jour était pour lui quelque chose de pâle et de lointain, dénué de tout intérêt. Il lui était aussi inconnu que la face cachée de la lune. Parfois, rarement, très rarement, lorsqu'il lui arrivait de sortir en ville durant le jour, il s'y sentait tout à fait étranger, comme en exil. Une profonde hébétude l'envahissait et il se hâtait de rentrer chez lui. Il était convaincu qu'une ville ne révèle son vrai visage que la nuit, par lestémoignages des innombrables petits vestiges qu'elle laisse le long de ses rues et sur ses places.

Il se remit à balayer tout en s'approchant du trottoir de gauche. De loin, il discerna un miroitement d'éclats de verre. On a brisé la devanture de la pharmacie, grogna-t-il en marchant dans sa direction. Il se mit à repousser les morceaux avec son balai. Tiens, le serpent aussi est mort, observa-t-il à voix haute en voyant la tête du caducée sur un bout de vitre. Ce serpent peint sur la vitrine de la pharmacie lui avait toujours paru non seulement un signe de folie de la population diurne, mais aussi un indice de mauvais augure.

Si Hadjiré et Lym avaient eu eux aussi des serpents dans leur rue, va savoir quel chahut ils feraient dans les réunions ! Ils se plaignaient de tout et de rien : de l'état du jardin d'enfants, d'une brasserie qui fermait à une heure indue, d'un cinglé qui, après s'être chamaillé avec sa femme, pissait par la fenêtre du quatrième étage. Alors que lui, Rem, ne s'était jamais plaint, ni dans les réunions du collectif, ni auprès de la direction. Il ne s'occupait ni d'Olympie[1], ni d'Amélie. Il avait affaire à de grands événements : visites de Premiers ministres, de chefs d'État, de délégations gouvernementales. Fleurs, morceaux de pancartes, lambeaux de banderoles abandonnés par la foule après les cérémonies d'accueil, voilà ce qu'il balayait, lui. Quand Hô Chi Minh, par exemple, était venu, ou ce nègre, oui, ce nègre qu'on avait renversé il y a quelques mois, ou encore Khrouchtchev en personne, Rem avait toujours fait son travail, la nuit, sous la neige ou la grêle, sans jamais se plaindre.

La grande horloge de la ville sonna cinq coups. Il va bientôt faire jour, se dit-il, et il se remit à actionner son balai.

***

Rabo compta les coups de l'horloge. Cinq, se dit-elle, le jour va bientôt se lever. Il y avait longtemps que le sommeil l'avait quittée. Elle se leva sans bruit et alla à la cuisine se préparer du café. Derrière les vitres apparaissaient les premières blancheurs de l'aube. Sur les toits mouillés se dressaient, plantées comme des lances, des centaines d'antennes de télévision. Il y aura la guerre, se dit Rabo, comme prise d'un pressentiment. Ces derniers temps, les tiges métalliques sur les toits se multipliaient fébrilement. La veille, pendant toute la soirée, Besnik et le mari de Zelka n'avaient fait que parler de choses sinistres. Et puis, comme si tout cela ne suffisait pas, il y avait eu l'œil poché de Ben, tel un sombre présage. Comme elle avait été effrayée par cet œil à moitié mort, énigmatique ! Il y avait longtemps qu'elle ne comprenait plus rien à un tas de choses. Ces tiges de fer sur les toits étaient déjà venues compliquer la vie. Et puis, voici Ben avec un seul œil. Cela réveilla en elle un souvenir très ancien, ténu, effiloché, estompé par le temps. Elle se rappelait un œil pareil. C'était à son mariage. Un bohémien jouait de son instrument en gardant un œil fermé.

Elle-même était toute vêtue de blanc, jeune épousée sans chair ni poids, lambeau de vent ahuri parmi la foule bruyante et suante des convives en brodequins cloutés, avec, devant elle, à quelques pas, debout, ce clarinettiste avec son œil clos. Son autre œil, ouvert, larmoyant et hagard, astre immobile en passe de s'éteindre sur la terre, regardait tout de travers, lugubrement. Le souvenir decette prunelle l'avait longtemps épouvantée. C'était comme l'Œil du monde.

Elle versa le café dans sa tasse. Derrière les vitres, la lumière et l'obscurité mêlées s'égouttaient des nuages floconneux. Le jour se levait. La position des lances sur les toits grisâtres devenait de plus en plus menaçante. Subitement, elle eut l'impression qu'elle quitterait cette Terre sans avoir rien compris à son secret. Elle laisserait derrière elle un hurlement de louve perdue dans les nuages et un froid soleil incompréhensible à la lisière du ciel.

1 Allusion aux « Olympiades théâtrales », concours national annuel d'art dramatique (NdT).

OceanofPDF.com

5

En ces journées du milieu de l'hiver, les camarades d'autrefois, anciens partisans, maintenant chargés de fonctions importantes ou moins importantes au sein de l'appareil du Parti ou de l'État, se rendaient de plus en plus fréquemment visite. Quand ils se téléphonaient, ils avaient dans la voix de l'émotion, de la chaleur, une sorte de repentir d'avoir permis que les ans, les soucis, la diversité de leurs affectations eussent laissé s'installer entre eux un relatif éloignement.

Chez l'un ou l'autre, après avoir discuté des plus récents événements (ils étaient encore flous et fluides comme les brouillards de cet hiver), ils évoquaient la Résistance, les prisons, les camarades tués, les conférences ou plénums du Parti auxquels ils avaient été délégués ou bien plus simplement fait office de sentinelles. Et, comme à la veille d'une reprise, ils s'appelaient de plus en plus par leurs anciens titres ou fonctions dutemps de la Lutte, ou par leurs pseudonymes de la clandestinité : vice-commissaire, Éclair, intendant, camarade envoyé du Comité central.

L'hiver, comme les événements, en était à mi-parcours et nul n'aurait su dire si la seconde moitié en serait plus rude ou plus clémente que celle qui venait de s'écouler.

À ce moment de l'hiver, on vit se multiplier les couronnes et les bouquets de fleurs déposés au pied des statues, des stèles commémoratives, sur les tombes des combattants tombés au champ d'honneur ou des militants décédés après la Libération.

Au cours de la même période, on observa étrangement que des tombes de bourgeois ou de notabilités du clergé sur lesquelles plus personne depuis longtemps ne s'était rendu, étaient à nouveau fleuries. Une couronne jetée là comme par hasard fut trouvée dans les environs de Tirana juste à l'emplacement du mausolée disparu de la reine mère.

On eût dit que, comme toujours avant un affrontement, chacun des deux camps battait le rappel de ses morts.

***

Besnik traversait pour la deuxième fois la vaste cour de l'usine. Le rédacteur en chef ne s'était pas expliqué très clairement. Il nous faut quelque chose d'intermédiaire entre le portrait et l'interview, avait-il dit, et, sans donner le temps à Besnik de demander d'explications, il avait ajouté : Tu comprends ce que je veux dire ? Je veux quelque chose de puissant sur la voix des ouvriers, car, quoi qu'il arrive, en toute circonstance, la classe ouvrière est prête à affronter n'importe quelle difficulté. N'importe laquelle, comprends-tu ? Cet après-midi, notre organisation du Parti sera informée pour la première fois de la scission idéologique, mais toi, tu as été là-bas, tu es aucourant de tout, et c'est pour cela que je t'ai choisi pour ce papier. Dans la presse, on ne parlera ouvertement de rien. Du moins pour le moment. Ou peut-être même jamais. Mais tu n'en dois pas moins suggérer une foule de choses, et avec force !

Il avait plu dans la matinée et la grande cour de l'usine était semée de flaques. Besnik marchait rapidement vers la fonderie quand il entendit quelqu'un l'appeler. Surpris, il tourna la tête et aperçut Victor Hila, un ancien camarade. C'était un grand garçon efflanqué, blondasse, chaussé de grosses bottes de caoutchouc couvertes de boue.

« Depuis quand es-tu ici ? lui demanda Besnik.

– Ça fait près d'un mois, répondit l'autre. J'ai été muté brusquement. L'ingénieur soviétique qui dirigeait le montage dans le nouveau corps de bâtiment n'est pas revenu de congé et c'est moi qui le remplace. »

L'espace d'une seconde, leurs regards se croisèrent.

« Tu viens prendre un verre ? » proposa Victor.

En se dirigeant vers la buvette, Besnik eut l'idée de lui demander s'il croyait pouvoir trouver un emploi à l'usine pour Ben. Victor dit que rien n'était plus facile. Il n'avait qu'à se présenter le lendemain. Besnik le remercia.

« Tiens, voilà les Soviétiques », dit Victor lorsqu'ils ressortirent. Il montra de la tête un petit groupe qui débouchait du bâtiment de la direction.

« Certains sont déjà partis. Comment a-t-on pu en arriver là ? » demanda-t-il.

Besnik ne répondit pas.

L'autre soupira profondément.

« C'est vraiment trop », lâcha-t-il.

Besnik ne trouva encore rien à lui répondre.

« Ils se sont montrés féroces », poursuivit Victor à voix haute. Apparemment, il ignorait que Besnik avait lui-même été à Moscou. « Mais, maintenant, la mesure est comble, on est bien obligés d'ouvrir les yeux.

– Nous ne sommes en rien fautifs.

– Je le sais bien ! Et nous devons rester vigilants. Ils se sont comportés envers nous avec perfidie, en bons Byzantins qu'ils sont. Et il n'y a aucune raison pour que nous agissions mieux avec eux. Quel monde dégueulasse ! »

Besnik haussa les épaules.

« Je ne te comprends pas, dit-il.

– Ces jours-ci, j'ai éprouvé une énorme déception, reprit Victor. Dorénavant, pour moi, les grandes puissances ne sont que des monstres, et rien d'autre. Nous faisions confiance à ceux-là, et voici que... »

Victor avait toujours été plutôt impulsif et bagarreur. Ils avaient été au lycée ensemble et, bien que la vie les eût quelque peu séparés, ils avaient conservé des liens de camaraderie.

« Mais, si eux ont abandonné le communisme, pourquoi devrions-nous nous montrer si à cheval sur les principes ? Pensons nous aussi à notre intérêt, et à rien d'autre. Inutile de me regarder comme ça. Un petit peuple efflanqué, miséreux, exténué, constamment abusé et qui demeure loyal comme un idiot au milieu de la mauvaise foi générale, c'est vraiment trop bête ! Montrons-nous à notre tour aussi fourbes et roués que tout le monde. C'en est assez des sacrifices pour la révolution universelle... ! Je n'y crois plus. J'en ai plein le dos ! »

Besnik observait les petites flaques dans lesquelles se reflétait la vacuité du ciel. Cela devait arriver un jour ou l'autre, songea-t-il. Quelqu'un finirait bien par proférer ces mots-là. C'était dans l'ordre des choses. Victor, maintenant, à l'idée de nouveaux sacrifices, se demandait si c'était bien nécessaire. Et Besnik pensa à Zana. Cette froideur muette était-elle aussi vraiment nécessaire ? N'aurait-il pas mieux fait de lui parler plus ouvertement ? Il lui avait bien touché un mot de son voyage à Moscou,mais de manière tout à fait vague, sans lui expliquer pourquoi il pensait ajourner leur mariage. Et pourtant, se dit-il au bout d'un moment, pourquoi aurait-il dû lui expliquer tout cela en détail ? Elle, en revanche, aurait dû deviner quelque chose, ne fût-ce que par intuition. Ben, par exemple, malgré son indifférence, avait bien subodoré quelque chose. Elle, rien. Une telle insensibilité était proprement inadmissible. Besnik sentait qu'il s'emportait. Alors que l'indifférence de tout un chacun à ce qui venait de se produire lui paraissait une simple marque d'inattention à la cause commune, l'insouciance de Zana lui semblait doublement grave : envers cette cause et envers lui-même que le sort avait mêlé plus que tout autre à cette histoire. Mais, enfin, se dit-il, pris subitement d'un sentiment d'indulgence, tout pouvait s'arranger. Désormais, l'affaire devenait de plus en plus de notoriété publique. Il pouvait lui en parler ouvertement. Oui, oui, aujourd'hui même, dès qu'il la rencontrerait, après la réunion du Parti.

« Regarde-les bien, dit Victor en lui montrant un groupe d'ouvriers qui sortaient de la cantine, c'est sur eux que tout ça va retomber. Et c'est cela qui sera une vraie tragédie.

– De toute façon, les tragédies ont toujours leur grandeur », dit Besnik.

Mais je divague, pensa-t-il à part soi.

« Comment ? fit Victor en s'arrêtant. Je ne t'ai jamais entendu tenir un tel langage ! »

À Moscou, Enver Hodja avait déclaré que ce n'était pas le moment de pleurer sur le communisme. Le communisme est quelque chose de grand, avait-il dit, un soir après dîner, en sorte qu'il est naturel que les plaies qu'il reçoit comme celles qu'il inflige soient grandes. Mais, pour l'heure, Besnik ne pouvait rien expliquer à Victor.

« Je comprends ta révolte, lui dit-il, et pourtant je tiens à te dire que les choses ne sont pas comme tu le penses.

– Alors, comment sont-elles?» fit Victor presque dans un cri.

Quelques ouvriers qui traversaient la grande cour tournèrent la tête.

« Écoute, j'étais moi-même là-bas quand tout cela s'est produit », lui chuchota Besnik.

Victor le saisit par le coude sans le laisser continuer.

« Tu étais à Moscou ?

– Oui.

– Avec Enver Hodja ?

– Oui.

– Et que s'est-il passé? Comment était-ce ? Dis-moi, je t'en supplie, dis-moi quelque chose ! » demanda Victor, les yeux écarquillés.

Besnik se mordit les lèvres.

« Victor, excuse-moi, mais je ne peux rien te dire de plus que ce qu'on vous en a dit à la réunion de ton organisation. On est copains, bien sûr, mais tu comprends que ce sont là des choses qui...

– Je comprends, je comprends, débita Victor, l'air égaré. Je comprends très bien ! Mais je te prie de me dire au moins si on les a remis à leur place comme il se doit, ces Byzantins ! Est-ce que c'était... comment dire... vraiment... imposant ?

– Mieux que ça, répondit Besnik.

– Alors, ils ont accusé le coup, reprit Victor comme s'il se faisait les questions et les réponses. Tu sais, ajouta-t-il au bout d'un moment en prenant le bras de Besnik, avant-hier, après la réunion de l'organisation, j'étais vraiment hors de moi. Ce que je viens de te dire n'est rien, à côté. Tu sais ce que j'ai lancé à Shpresa ? Qu'ils aillent tous se faire foutre avec leur politique !... Pourquoi ne deviendrions-nous pas nous aussi un pays neutre comme la Suisse ? Elle ne cessait de me répéter que je devrais avoir honte... »

Toujours le même, pensa Besnik. Un an auparavant, Victor avait été l'objet d'un grave blâme avec menace d'exclusion du Parti pour une intervention déplacée en cours de réunion.

Avant qu'ils ne se séparent, Victor raccompagna son ancien copain à travers la cour de l'usine. Contrairement à ce qu'il en avait été au début, il le considérait à présent avec admiration. Il le suivait comme si Besnik avait été un ministre, en ayant soin de se tenir sur sa gauche, sans trop savoir quelle attitude prendre pour mieux lui témoigner son respect.

Une fois seul dans l'autobus, Besnik se sentit à la fois las et soulagé. Il pensa à Zana. Ce soir même, sitôt après la réunion du Parti, il lui téléphonerait. Ils iraient ensemble au café. Zana, écoute, j'ai quelque chose de très sérieux à te dire... De part et d'autre de la route, les terres parsemées de plaques de givre semblaient hiberner dans la solitude. Zana, écoute-moi..., commença-t-il en pensée l'explication qu'il avait laissée tant de fois inachevée dans son esprit.

***

En marchant sur le boulevard, la mère de Zana ruminait ce qu'elle allait dire au rédacteur en chef. Plus ses arguments lui semblaient convaincants, plus elle pressait le pas. Deux heures auparavant, quand elle lui avait demandé au téléphone à le voir pour une question de famille, elle avait noté dans sa voix comme un ton de surprise. Mais sa détermination ne s'en était en rien trouvée affaiblie. Maintenant, sa seule crainte était de tomber sur Besnik ou l'un de ses camarades en entrant dans le bureau du rédacteur en chef.

Dans l'escalier, elle vit descendre vers elle un jeune journaliste au visage allongé :

« Vous êtes la directrice de l'usine de pâtes alimentaires ? » lui demanda-t-il, et, sans attendre sa réponse, il ajouta : « Voulez-vous venir par ici, je vous prie ? »

Elle le considéra avec colère.

« Non, je ne suis pas la directrice des macaronis », répliqua-t-elle d'une voix pincée.

Elle continua de monter l'escalier. Aurais-je l'air de fabriquer des pâtes ? se demanda-t-elle, vexée. À la vérité, Zana lui avait dit à deux ou trois reprises, d'un ton mi-figue mi-raisin, qu'elle ferait bien de surveiller un peu sa ligne.

Irritée, elle frappa à la porte portant l'inscription « Rédacteur en chef ». Un homme qui paraissait prisonnier entre trois téléphones lui fit signe de s'asseoir sur un canapé.

Liri oublia toutes les phrases qu'elle avait préparées en chemin. Elle était épouvantée à l'idée que Besnik pût entrer et la trouver là. Elle aurait accepté d'être prise pour une directrice de fabrique de pâtes alimentaires, et même pour la responsable de toutes les boulangeries, elle était prête à tout admettre pourvu seulement que Besnik ne la trouvât pas là.

Dix minutes plus tard, elle fut introduite chez le rédacteur en chef. Elle était un peu troublée. Il se montra courtois, lui dit qu'il connaissait le camarade Kristaq, qu'ils avaient même fait partie ensemble d'une équipe du Comité central en mission dans les régions du Nord. Elle se sentit soulagée. Elle commença à parler en usant de toutes sortes de circonlocutions, en ouvrant parenthèse sur parenthèse, en consommant sans pitié toutes les formules explétives (bien sûr, je comprends bien, au bout du compte, et pourtant, etc.), et c'est seulement quand elle se fut avisée que les parenthèses, au lieu de la conduire au cœur du sujet, l'en éloignaient constamment, qu'elle opéra un brusque tête-à-queue et déclara de but en blanc :

« Votre employé Besnik Struga a l'intention de rompre ses fiançailles avec ma fille. »

Le visage du rédacteur en chef exprima la surprise.

« Comment cela se peut-il ? » dit-il comme si ç'avait été quelque chose d'inconcevable. En vérité, elle venait de lui apprendre que Besnik était fiancé. Il n'avait jamais rien su de sa vie privée. Liri se réjouit de sa mine étonnée. Cela voulait dire qu'il ne tolérerait pas une pareille attitude. Il prendrait sûrement des mesures.

« Comment est-ce possible ? répéta le rédacteur en chef.

– Oui, qui l'aurait cru ? dit-elle, et elle se mit à fournir des explications en ouvrant sans cesse d'innombrables parenthèses comme autant de portes ne donnant nulle part.

– Nous pouvons soulever cette question au sein de notre organisation, l'interrompit finalement le rédacteur en chef. L'organisation du Parti veille, entre autres, à la moralité des communistes. C'est tout à fait normal. »

Liri le dévisageait avec gratitude. Il posa son regard sur l'agenda qu'il avait devant lui.

« Vous êtes venue juste à temps, dit-il nonchalamment sans quitter des yeux son calendrier. Cet après-midi, justement, nous avons une réunion de l'organisation du Parti. Bien que...

– Ah » fit Liri, radieuse, tout en ne prêtant aucune attention aux mots « bien que ».

Une minute plus tard, tandis que Liri descendait l'escalier, le rédacteur en chef fit appeler un des membres du bureau du Parti. Ce fut Raqi qui se présenta.

« J'ai une indication sur le comportement moral de Besnik Struga », fit le rédacteur en chef sans même lever les yeux sur le chef du personnel. Tout en parlant, il compulsait un dossier.

Quand il eut fini de s'exprimer, le chef du personnel fronça les sourcils.

« C'est une affaire assez sérieuse, dit-il.

– Bon, discutez-en au bureau.

– Sérieuse, répéta l'autre. Nous pourrions soulever la question à la réunion du Parti.

– Je pense que nous avons aujourd'hui d'autres problèmes plus importants à traiter, répondit le rédacteur en chef. Et puis, les affaires de ce genre sont généralement d'abord examinées par le bureau.

– Je comprends, insista Raqi, mais, à mon avis, la réunion d'aujourd'hui tombe à pic, car à l'ordre du jour figure aussi, je crois, la demande ajournée de Struga pour sa promotion de suppléant à membre.

– Oui ? Mais est-ce que nous n'avons pas déjà instruit cette demande ?

– Non, il est alors parti pour Moscou, et l'examen de son admission a été remis à plus tard.

– De fait, je m'en souviens », acquiesça le rédacteur en chef. Il trouva apparemment les papiers qu'il cherchait et les tira du dossier. « Alors, c'est entendu, dit-il sans relever la tête, vous en parlerez avec les autres camarades du bureau.

– D'accord », fit le chef du personnel en quittant la pièce à petits pas rapides. Il lui était rarement arrivé de sortir du bureau du rédacteur en chef dans cette disposition d'esprit. C'était une joie tranquille et assurée. Enfin ! songea-t-il, sans trop savoir lui-même ce qu'il sous-entendait par là. Il éprouvait vraiment une espèce de soulagement. Ce cruel tableau d'un crépuscule : Besnik avec sa fiancée, dans cette rue jonchée de feuilles mortes, enlacés dans une pose quasi dramatique, se décomposait maintenant à toute allure. Le fruit était pourri de l'intérieur, pensa-t-il. Ce n'avait été qu'un fantôme que disperse la lumière du matin. Il l'avait longuement tourmenté.À présent, son pouvoir avait pris fin. Cet être qui en enlaçait un autre et qui lui avait alors paru si étranger, énigmatique, se rapprochait de lui à toute vitesse, dépouillé de son mystère, famélique, hagard, comme réduit à l'état de squelette, et c'était précisément à cette épave qu'il s'apprêtait à poser la question : Camarade Besnik Struga, où en sont vos rapports avec votre fiancée ? Ce devait être la formule fatale. Après quoi, le pouvoir maléfique de cette vision serait exorcisé.

Raqi consulta sa montre. Il était deux heures vingt-cinq. Moins d'une heure le séparait du début de la réunion. Il pensa ne pas rentrer déjeuner chez lui. Il eut l'idée de téléphoner à Aranit et de lui proposer de prendre avec lui un demi dans un des petits bistrots de la rue de Dibra.

La rôtisserie où ils allèrent était pleine de bruit, avec un plafond bas et une agréable odeur de grillades. Généralement, toutes sortes de gens y déjeunaient sur le pouce, depuis des chauffeurs de taxi jusqu'à de jeunes

littérateurs qui touchaient leurs premières piges de la rédaction de quelque revue.

« À ta santé ! dit Aranit.

– À la tienne ! »

Difficile de définir la véritable couleur du visage d'Aranit. Il était d'un rouge tirant sur le noir. Raqi ne lui avait jamais connu d'autre teint. C'était un coloris que ne modifiaient ni les saisons, ni le climat, pas plus que les passions, la colère ou les maladies. Raqi s'était dit un jour que seule la mort pourrait l'altérer.

« Alors, quelles nouvelles ? s'enquit Aranit.

– La rupture, dit Raqi. La rupture partout !

– Qu'est-ce que ça veut dire : la rupture partout ? »

Le chef du personnel sourit.

« Eh bien voilà : rupture entre les États et rupture dans les familles. À notre bureau, un camarade est ainsi sur le point de rompre avec sa fiancée.

– Je me fiche pas mal de ce qui se passe dans vos bureaux ! s'exclama Aranit. Moi, je parle de la Grande Rupture.

– Nous avons aujourd'hui une réunion du Parti, indiqua le chef du personnel. Je crois que nous allons être informés.

– Hum ! fit Aranit, morose. Les choses prennent une sale tournure. » Ses yeux, qui paraissaient encore plus enfoncés au-dessus de ses pommettes saillantes, regardaient la rue derrière la buée des vitres. « Mais eux s'en fichent pas mal ! grommela-t-il entre ses dents.

– Qui ça, eux ? » demanda Raqi.

Aranit désigna la rue d'un hochement de tête.

« Tu ne les vois pas ? Ces garçons, ces filles avec leurs jupes au-dessus du genou, qui ne pensent qu'à fricoter !

– Que peut-on y faire ! soupira Raqi. La jeunesse !

– Oui, je sais, la jeunesse, mais on la cajôle un peu trop, la jeunesse ! Eux aussi devraient apprendre à en baver, comme nous. » Aranit grinça des dents. « Je sais ce qu'il leur faudrait, mais le malheur veut que je n'aie aucun pouvoir. »

Il vida sa chope et en commanda une autre. Tous deux bavardèrent encore un moment sans élever la voix. Aranit alluma une cigarette.

« Les écrivains bougent, dit-il d'un air songeur. Il faut ouvrir l'œil. »

Raqi alluma à son tour une cigarette.

« Il faut ouvrir l'œil, répéta Aranit. Nous vivons une période critique pour l'État. Un temps qui exige des sacrifices. Certes, nous avons été exclus du Parti, mais nous n'en ferons pas moins notre devoir, nous le défendrons ! »

Le chef du personnel n'apprécia pas beaucoup de se voir fourré dans le même sac que les exclus du Parti, mais il jugea opportun de ne point protester.

« Le Parti ne tardera pas à faire la distinction entre ceux qui lui sont véritablement fidèles et les faux jetons dans ses rangs, poursuivit Aranit d'une voix grave où perçait curieusement une note d'émotion. Peut-être sera-t-il trop tard, mais ça ne fait rien. Nous aurons fait notre devoir. Allez, vide ton verre ! »

Raqi avait les yeux rivés sur lui. C'est ainsi qu'il se le rappelait toujours, avec son long manteau dont les interventions réitérées du tailleur ne parvenaient pas à dissimuler le passé de capote militaire, et avec une rancune tenace au fond du cœur. Il l'avait connu pendant l'hiver 1953, alors qu'il était en service à Tepelene. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais été chargé d'une mission plus ennuyeuse. C'étaient des journées entières de pluie, d'humidité, de tables froides d'estaminet avec, posés dessus, des verres de cognac ou des tasses de café. Vers dix heures du soir, la petite ville, qui avait pris son habit hivernal, était traversée par l'autocar interurbain de la ligne Tirana-Gjirokastër. Il faisait une halte de quelques minutes pour déposer quelques sacs postaux et en charger d'autres. Les rares passants s'arrêtaient sur le trottoir à observer en silence ces quelques mètres cubes d'air chaud et de lumière piquetés de visages inconnus et

entourés de verre. Aranit était presque toujours parmi ceux qui stationnaient là. L'air renfrogné, il scrutait l'étrange aquarium. Derrière les vitres voilées se discernaient comme dans un songe quelques têtes de femmes bien coiffées, un peu pâlies par la longueur du voyage, tenant à la main un citron qu'elles approchaient de temps à autre de leurs narines ; quelques hommes vêtus de vestes à la mode, des employés de ministères ou des studios de cinéma, toutes sortes de types aux cols inutilement relevés, affublés defoulards, de rhumes qu'ils savaient mettre à profit pour se rendre intéressants. Et tout cela était pour Aranit un monde étranger, suspect, de même que lui étaient étrangers et suspects non seulement les passagers de l'autocar, mais aussi ses vitres, ses veilleuses électriques, ses feux rouges et verts, qui lui semblaient superflus, peut-être même conçus dans quelque sombre dessein.

« On se déplace un peu trop en car », marmonnait-il, mais assez fort pour qu'on l'entende. « Cette Tirana cajôle trop son monde. Ah je sais, moi, ce qu'il leur faudrait ! »

C'était un ressentiment aveugle, irraisonné, peut-être par là même intangible.

C'est justement un de ces marmonnements d'Aranit que Raqi, debout à son côté sur le trottoir, avait entendu, un soir, pendant que l'autocar s'éloignait sur la route obscure en direction de Gjirokastër. C'est ce soir-là qu'ils avaient fait connaissance.

Aranit vida sa seconde chope. Raqi consulta sa montre.

« Cette époque demande des sacrifices, répéta le premier en secouant la tête. Il faut serrer la vis aux gens. Aujourd'hui ou jamais. J'ai remarqué certaines choses, et j'ai mes idées sur la question. » Il se frappa le front avec la paume de sa main. «Depuis quelques jours, j'ai un projet qui me trotte dans la tête.

– Quoi donc ? » questionna Raqi.

Aranit fixa sur lui ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. En causant, ils se regardaient rarement dans les yeux.

« J' ai l'intention d'écrire à Enver Hodja ! dit-il. Qu'en penses-tu ? »

Le chef du personnel haussa les épaules. Quel bourbier ! songea-t-il.

« Hé, les civils, les ronds-de-cuir ! murmura Aranit avec un sourire amer.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ?

– Je suis un dur à cuire, moi ! s'exclama Aranit en contemplant avec un sourire les restes de pain sur la table. Aranit ne se rend pas si facilement, non ! »

Raqi fut contrarié de voir leur rencontre se terminer sur ce ton-là. Le pire était qu'il n'avait pas le temps d'essayer de redresser tant soit peu les choses.

Ils se quittèrent au bout de la rue. Après avoir fait quelques pas, Raqi tourna la tête et le regarda s'éloigner dans son long manteau grotesque parmi la foule des passants, cette foule qui, depuis longtemps (il avait oublié depuis quand, et pourquoi), lui était aussi devenue suspecte.

En se dirigeant vers son bureau, Raqi se mit à réfléchir au cas de Besnik. Avant le début de la réunion, il en discuta un instant debout avec les autres camarades du bureau, mais ceux-ci ne lui prêtèrent guère d'attention ni n'exprimèrent aucun avis. Dans la salle de réunion, il rencontra par deux fois les yeux de Besnik, et, justement comme tous deux cherchaient à s'éviter, leurs regards se croisèrent de nouveau.

Derrière la table du présidium couverte d'un drap rouge, à côté du secrétaire du Parti, prit place un homme qu'ils voyaient pour la première fois. Petit de taille, il était chauve et avait le teint pâle. Jamais une réunion de Parti n'avait commencé dans un tel silence. Et ce silence ne cessait de s'approfondir. Besnik se souvint du jour de son départ pour Moscou, du hurlement grandissant des moteurs, puis du cri exaspéré qui avait jailli de ce hurlement même au moment où l'appareil s'était ébranlé. La même chose, mais à rebours, se produisait maintenant avec le silence de cette réunion. Il s'approfondissait, s'approfondissait de plus en plus. Et, juste quand il parut être devenu total, il s'y creusa comme une nouvelle fosse de silence encore plus profonde.

D'une voix assourdie, le secrétaire du Parti informa l'organisation qu'un délégué du Comité central était venu faire aux membres du Parti (et, ici, ses lèvres frémirent) une communication très importante.

L'homme au visage pâle se leva. Il parla lentement, d'une voix mélodieuse. Besnik l'écouta sans intérêt. Il pensait aux événements qui ébranlent le monde, à ces événements d'où le sang et la douleur ruissellent comme d'une chair blessée, à la manière dont ils sont rangés dans la morgue de l'Histoire, dont ils se rabougrissent, se contractent, se racornissent, se dessèchent sans cesse dans les pages des livres, des mémoires, des chroniques, pour finir par se muer en quelques faits tout aplatis, fossilisés. Il ne s'était pas encore écoulé un mois et demi depuis la conférence de Moscou, son corps était encore tiède, et déjà l'Histoire avait tendu ses griffes sur elle.

Les autres écoutaient avec une extrême attention. Le délégué parlait justement de la première réaction du camp socialiste à l'égard de l'Albanie. Les événements ne dataient que de quelques semaines, et pourtant les rétorsions avaient déjà commencé. Certains crédits à long terme avaient été coupés, bon nombre d'experts soviétiques et tchécoslovaques avaient quitté le pays ou plutôt n'y étaient pas rentrés après leur congé d'hiver ; les incidents à la base de Vlorë se multipliaient ; des allusions à une exclusion éventuelle de l'Albanie du pacte de Varsovie avaient été faites ; déjà se mettait en place un blocus économique alors que leur presse officielle n'avait encore fait aucune mention de ce qui était survenu. À présent, deux attitudes étaient possibles de la part de l'Union soviétique et du reste du camp socialiste. La première : l'escalade dans les représailles, qui pouvait aller jusqu'à la rupture complète. La seconde : la stabilisation de la situation, le maintien de rapports d'État à Étatd'une relative froideur, mais normaux. De notre côté, aucun pas ne serait jamais accompli vers la rupture.

« De toute manière, nous sommes préparés à toutes les éventualités, dit le délégué d'une voix posée. Quoi qu'il arrive, quelles que soient les tourmentes que cet hiver nous apportera, nous tiendrons. La responsabilité et la honte retomberont sur eux. »

Ayant dit ces mots, il se rassit. Le silence qui suivit dura un long moment. Puis le secrétaire du Parti, réussissant à grand-peine à garder un ton calme, dit :

« Quelqu'un demande-t-il la parole ? »

Il était cinq heures. Dehors, le soir était tombé, les lumières de la ville, comme enveloppées de brume, rougeoyaient faiblement.

« Qui demande la parole ? » insista le secrétaire.

La plupart des assistants tournèrent leurs regards vers Besnik. C'est à moi de parler, pensa-t-il, et il leva la main.

« Camarades, dit-il, comme vous le savez, j'ai... (il fut sur le point de dire "j'ai eu la chance", mais il se ravisa à temps), comme vous le savez, j'étais là-bas, là où s'est produit ce grand affrontement que le délégué du Parti vient d'évoquer... »

Après Besnik, d'autres prirent la parole. Face à la gravité de la situation, en leur qualité de soldats du Parti, ils étaient prêts, au premier appel, à n'importe quel sacrifice, à...

Zana..., pensa Besnik. Ce soir, tu en apprendras plus long qu'eux tous. Il se sentit submergé par un flot de tendresse. Tu as le droit d'en savoir davantage que les autres, se dit-il. Il ne lui raconterait peut-être rien de plus que ce qu'il avait le droit de révéler, mais ce qu'il lui confierait serait quelque chose de profond qui ne se trouvait dans aucun document, aucun procès-verbal. Il lui parlerait de la Nuit des Zim noires, ou de la Nuit au « Château du crime possible », quand le téléphone avaithululé jusqu'à l'aube et qu'il s'était senti horriblement étranger. Si tu savais combien ta présence m'a manqué en cette nuit-là de Moyen Âge !

« Camarade délégué, disait un participant, voulez-vous informer le Comité central que nous appuyons pleinement sa position et que nous sommes prêts à assumer n'importe quelle charge, si lourde soit-elle, que nous assignera l'heure que nous vivons ?

– Qui d'autre demande la parole ? » interrogea le secrétaire.

Quelqu'un leva encore la main.

Oui, Besnik lui parlerait peut-être de la promenade d'Enver Hodja dans la neige, la veille de son discours ; de la gare de Biélorussie, le matin de leur départ de Moscou ; des proverbes et de l'exclamation de Khrouchtchev : votre interprète connaît-il bien le russe ? Puis à nouveau les phares des Zim

noires qui s'éteignaient et se rallumaient, menaçants, tantôt proches, tantôt lointains, dans ces ténèbres de steppe.

***

Après les premières interventions, il y eut une longue suspension de séance. La salle et le couloir se remplirent d'une épaisse fumée de tabac. L'endroit n'avait jamais été aussi enfumé. Les lampes des appliques, le drap rouge qui recouvrait la table, les portraits accrochés aux murs, tout parut s'éloigner, se refroidir, pâlir comme sous l'effet d'une forte baisse de courant. Mais nul ne pensa à ouvrir les fenêtres.

La seconde partie de la réunion commença. Tous avaient le sentiment qu'elle était inutile et même anormale. L'homme au visage blême n'était plus là. À présent, les lampes avaient plutôt rougi, elles paraissaient pour de bon incandescentes. Les mots semblaient venir de loin,auréolés d'un certain écho, comme accompagnés de leur ombre. On examina la demande de promotion de Besnik. On donna lecture de sa biographie. Puis des déclarations de ses parrains. Je connais Besnik Struga depuis... Une famille d'anciens partisans... Je connais le camarade Besnik Struga... Vinrent ensuite les interventions de deux ou trois membres de l'organisation. J'ai connu le camarade Besnik il y a deux ans... Je connais...

Tout semblait suivre son cours le plus normal. Aucune opposition émanant de qui que ce fût. Rien de plus naturel, d'autant que lui, Besnik Struga, avait été *là-bas*, qu'il venait de rentrer de la grande épreuve, du front, du haut du cratère, où il avait été effleuré par la lave, ainsi qu'il venait lui-même de le raconter. Il était donc compréhensible que son cas fût réglé rapidement, le contraire eût été ridicule... Mais voilà que, subitement, au milieu de la quasi-somnolence générale, une voix s'éleva :

« Camarade Besnik Struga, quel est l'état de vos relations avec votre fiancée ? »

La question étincela comme une lame de poignard. Depuis un long moment, la réunion était pareille à un corps assoupi, mais elle sentit l'entaille. Sa torpeur se dissipa.

« Comment ? fit Besnik.

– Quel est l'état de vos relations avec votre fiancée ? »

La question avait été posée, puis répétée par le chef du personnel.

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'insurgea Besnik.

– Oui, qu'est-ce que ça veut dire ? reprit une autre voix.

– Je crois avoir posé la question en termes clairs, dit le chef du personnel.

– Je ne comprends pas », répliqua Besnik.

Il fallut un certain temps pour que tous, l'un après l'autre, se ressaisissent tout à fait.

« Non, je ne comprends pas », répéta Besnik.

Raqi réitéra sa question. Besnik le regardait fixement, comme s'il cherchait à se rappeler où il avait déjà vu ce visage.

« Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-il.

– Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? demanda le chef du personnel. Ma question, en tout cas, est vraie, et je l'ai répétée trois fois.

– Ce n'est pas vrai ! insista Besnik.

– Il a posé une question, intervint le rédacteur en chef. Nous l'avons tous entendue. »

Le visage de Besnik se rembrunit. Le fait même qu'on lui demandât une explication, justement ce jour-là, lui paraissait insultant.

« Ce qui n'est pas vrai, dit-il d'une voix sourde, c'est que je sois en mauvais termes avec ma fiancée.

– Je n'ai rien dit de semblable, dit Raqi. J'ai simplement posé une question.

– Je ne crois pas que quelqu'un, sans motif, ait le droit de questionner ainsi qui que ce soit, fût-ce dans une réunion de Parti, protesta une voix.

– Juste ! lança une autre voix.

– Silence ! fit le secrétaire du Parti.

– Oui, qui est-ce qui vous a donné ce droit ? » demanda Besnik, toujours avec la même voix sourde.

Le chef du personnel réclama de nouveau la parole.

« Si j'ai posé une question, ce n'est pas sans motifs, dit-il. J'ai des renseignements.

– Tu mens ! s'écria Besnik.

– Camarade Struga ! » intervint le secrétaire.

Le chef du personnel pâlit. Comme appelant à l'aide, il chercha des yeux le regard du rédacteur en chef, qu'il heurta fugacement.

« Non, il ne ment pas, déclara celui-ci. Il lui a été signalé quelque chose. »

Il y eut un moment de silence.

« Par qui ? questionna Besnik sans lever la tête.

– Par moi », répondit le rédacteur en chef.

Il se fit un nouveau silence.

« Et vous, de qui tenez-vous ce renseignement ? » dit Besnik, cette fois en relevant la tête.

Ses yeux étincelaient.

« De votre fiancée », dit le rédacteur en chef.

Il fut sur le point de se corriger en précisant « de la famille de votre fiancée », mais il jugea superflu d'apporter cette précision.

Besnik laissa retomber sa tête. Zana, ce n'est pas possible ! Ses mâchoires bougèrent, mais il ne parvint pas à ouvrir la bouche.

« Camarade Besnik, pourriez-vous fournir quelques explications à l'organisation à ce sujet ? » dit le secrétaire.

Besnik secoua la tête.

« Jamais », répondit-il.

Il entendit autour de lui un chuchotement étouffé. Il sentit son voisin lui remuer le coude avec insistance tout en lui murmurant quelque chose, mais il était incapable de se ressaisir. Le coup avait été trop soudain. Il entendit des bribes de phrases, des mots entrecoupés autour de lui... qu'est-ce que ce comportement... un communiste ne doit rien cacher à l'organisation... il y a tout de même des limites... non, il n'y a pas de limites...affaire privée ?... pour un communiste, il n'est pas d'affaire privée... Malgré tout... Lénine n'a-t-il pas dit ?... Non, je ne peux pas y croire... et au moment précis où il faut plus que jamais de l'unité...

« Silence, camarade », dit le secrétaire en frappant sur la table avec la pointe de son crayon. « Ainsi donc, camaradeStruga, vous refusez d'éclairer l'organisation sur l'état de vos relations avec votre fiancée ?

– Je refuse », répondit Besnik en sifflant ces mots plus qu'en les articulant.

Zana, jamais je n'aurais cru cela de toi, songea-t-il.

Puis à nouveau cette rumeur étouffée autour de lui. Son cerveau ne fonctionnait plus. Quelle absurdité, pensa-t-il. C'est le contraire qui aurait dû se produire. C'est le Parti lui-même qui aurait dû, d'une certaine manière, comprendre son état d'esprit à son retour de Moscou. Approuver l'ajournement de son mariage. Mais vous devriez faire juste le contraire ! fut-il sur le point de s'écrier. Ils voulaient une noce. Ils parlaient d'un orage imminent, ils disaient : « Nous tiendrons ferme », et pourtant ils voulaient une noce ! C'était comme s'ils disaient : Ferme la fenêtre à l'orage qui approche ! Renferme-toi dans ta coquille ! C'était inadmissible...

« Ouvrez la fenêtre ! répéta une voix pour la troisième fois. On étouffe, ici ! »

Quelqu'un avait demandé la parole. L'affaire va être classée, se dit Besnik. C'était en effet vers quoi on s'acheminait. Quelques communistes demandèrent que l'examen de la demande de Besnik fût ajourné sine die. C'était pour lui la proposition la plus favorable. Deux autres, dont Raqi,

réclamèrent son exclusion du Parti. Un autre dit qu'il devait faire une autocritique approfondie. Mais la plupart prirent sa défense. Finalement, il fut décidé que son cas serait réexaminé au cours d'une séance spéciale.

La réunion prit fin. Besnik descendit l'escalier le premier et sortit dans la rue. Son cerveau demeurait engourdi. Seuls quelques rouages y bougeaient par intervalles. Un téléphone ! pensa-t-il. Il lui fallait à tout prix un téléphone. Il tremblait de tout son corps. À sa gauche, sur le fond du ciel, au-dessus d'un immeuble de cinq étages, se dessinaient en rouge les lettres inclinées PTT.Besnik marcha dans leur direction. Plusieurs combinés étaient alignés. Dans l'un parlait un soldat, le récepteur collé au visage. Devant un autre se tenaient deux jeunes filles replètes. Le soldat suivait des yeux la pointe de sa chaussure qu'il ne cessait de faire bouger. Une des filles disait à son ami : « Parle donc ! » Besnik décrocha le récepteur du troisième appareil. Il n'entendit aucune tonalité.

« Il ne marche pas », indiqua l'une des filles d'une voix timide.

Elle avait des yeux clairs aux contours légèrement soulignés au crayon. Le carrelage de la salle était mouillé.

« Vous pouvez téléphoner », dit l'une des deux filles en s'écartant de leur appareil.

Besnik souleva le combiné, introduisit la pièce de monnaie et composa le numéro sur le cadran. Il ne pensait à rien. La pièce tomba avec un tintement sec. Il entendit la voix de Liri :

« Allô ?

– Zana est là ? » demanda Besnik d'un ton coupant.

Une seconde de silence. Puis la voix de Liri : « Besnik, c'est toi ?

– Zana est là ? » répéta Besnik en élevant la voix.

Les deux filles se regardèrent d'un air effrayé.

Il entendit le bruit du récepteur qu'on posait sur la table et la voix lointaine de Liri à travers l'appartement :

« Zana !

– Allô, fit Zana. C'est toi, Besnik ? » Sa voix était étonnamment chaude. « J'avais le pressentiment que tu téléphonerais.

– Écoute, dit Besnik, si tu crois que tu peux m'obliger... »

Il ne trouvait pas les mots justes.

« Quoi ? fit la voix lointaine.

– Si tu crois que tu peux m'obliger, avec des manœuvres de ce genre...

– T'obliger à quoi ?

– Ne fais pas l'innocente, dit Besnik, et écoute-moi. Bien sûr, tu peux te plaindre. Tu peux même aller te plaindre au conseil du quartier pour le retard apporté à notre mariage... » Il y avait dans sa voix un mélange de colère, d'ironie, de sarcasme d'un genre que lui-même détestait. « Mais sache bien que tu n'arriveras à rien ! »

Il entendit le bruit sec du récepteur qu'on raccrochait. Le sourire détestable qui s'était peint sur le visage de Besnik mit du temps à se dissiper. C'est alors seulement qu'il remarqua que les deux jeunes filles le considéraient d'un œil trouble. Il raccrocha à son tour en faisant claquer le récepteur, puis s'éloigna à longues enjambées. Le carrelage humide, dans son miroitement glauque, dénaturait les couleurs et la forme des objets. Les yeux des deux filles demeuraient fixés sur la porte vitrée par où venait de sortir l'inconnu. À deux pas d'elles s'était produit quelque chose de fascinant. Un épisode du genre de ceux qu'évoquent les livres et les magazines, ou encore les films qu'elles avaient vus le samedi dans l'unique cinéma de la petite ville qu'elles venaient de quitter, deux semaines auparavant, pour venir suivre un cours dans la capitale. Les limites de l'impossible avaient été franchies, des expressions étranges, qu'elles n'avaient encore jamais entendues, avaient été prononcées. En même temps que le cadran du téléphone, les longs doigts avaient fait tourner tout l'horizon de leur vie. Elles sortirent et se mirent à marcher dans la rue le long des grandes baies derrière lesquelles des gens qui vivaient dans la capitale, de l'espèce du jeune homme qui venait de téléphoner, prenaient un café ou bien restaient là, l'air pensif, les coudes appuyés sur de petites tables haut perchées. Le ruban d'asphalte humide, tacheté de reflets scintillants (oneût dit que des créatures aux pieds garnis de fers peints en bleu, en rouge

ou en vert y avaient laissé leurs empreintes) semblait n'avoir point de fin. Une des jeunes filles s'appuya à l'épaule de son amie et se mit à sangloter. L'autre, nullement surprise, lui caressa doucement les cheveux. Comme c'est beau ! pensait-elle. Pleure, pleure...

***

Soulagées d'avoir repris en charge son corps, les jambes de Besnik faisaient preuve d'un grand zèle, comme il arrive parfois dans les familles frappées de deuil et où des gens qui se tenaient jusqu'alors à l'écart s'activent et prennent la situation en main. Besnik parcourut très rapidement l'étroite rue Lord-Byron, déboucha dans la rue du 28-Novembre et entra dans le bar Crimée où il prit un cognac : puis il en ressortit, traversa la place de l'Alliance et atteignit la rue de Dibra. Il entra dans un petit bar où les gens buvaient debout leur « express ». Au comptoir était appuyé un homme aux bras démesurément longs. Besnik commanda café et cognac. L'homme tourna vers lui son visage, qu'il avait également très allongé, et murmura : « Bois, mon vieux, bois. » Besnik crut le reconnaître, mais s'abstint néanmoins de lui répondre.

Il but son café en deux-trois gorgées, vida son verre de cognac et sortit.

« Le monde se fiche bien de vos soucis », lâcha l'urbaniste.

Le barman lui jeta un regard compatissant.

« Quel jour sommes-nous ? demanda l'urbaniste.

– Le 14 janvier, répondit l'autre.

– Jour de deuil pour moi, fit l'urbaniste. Souviens-t'en, aujourd'hui, 14 janvier, cette rue... a... a... été sauvagement bombardée. »

Le barman se mit à rire. Un autre client qui prenait un café fit écho.

« Riez, riez ! protesta l'urbaniste. Vous ne voyez pas les décombres ? Je les vois, moi. »

Les autres continuaient de s'esclaffer. L'urbaniste jeta quelques pièces sur le comptoir et s'en fut. Il avait des vertiges. Ce jour-là, on avait annulé son projet d'aménagement de cette même rue. Je les vois, pensa-t-il. Il avait, par la pensée construit des immeubles dans la solitude et les pleurait maintenant dans la solitude. Il marchait dans la rue en levant la tête, comme s'il regardait des fantômes.

Il y avait plus de deux heures qu'il traînassait, ivre, dans la rue de Dibra. Il plongeait son regard dans l'air humide de la nuit en imaginant à quelle hauteur se seraient trouvés ceux qui auraient logé au neuvième ou au douzième étage de l'immeuble mort-né qu'il avait conçu. Il avait toujours aimé se figurer l'attitude et les évolutions des gens à l'intérieur d'un bâtiment en supprimant mentalement les murs, les planchers, les escaliers et la plupart des autres éléments matériels. Il en résultait comme un tableau surréaliste : des gens qui marchaient dans l'espace, montaient, descendaient, restaient assis sur des divans, des fauteuils, des chaises, des sièges de toilette invisibles, qui dormaient, se retournaient dans leur sommeil, se regardaient mutuellement dans les yeux à la lumière orange de lampes de chevet inexistantes.

En imagination, l'urbaniste avait depuis longtemps peuplé cet espace vide. Alors que maintenant, tous ces occupants volaient, fuyaient, pris de panique, comme des esprits.

« Malheureux qui ne voyez rien ! » s' exclama-t-il. Deux passants tournèrent la tête. L'urbaniste agita sondoigt en signe de menace. Au bout de quelques pas, sa colère s'était apaisée. « Vous avez de la chance ! » cria-t-il. Plus loin encore, il fut quelque peu soulagé à la pensée que la jeune fille qui se serait jetée du septième (il avait toujours eu la certitude que de chaque immeuble qu'il construirait, quelqu'un se jetterait un jour du septième étage), cette jeune fille au moins se trouverait ainsi épargnée ; mais ce n'était là qu'une maigre consolation.

Un urbaniste ivre, se dit Skënder Bermena qui passait à ce moment-là dans la rue et crut le reconnaître. Ce doit être terrible. Il revenait du 141 de la rue Friedrich-Engels où il avait été convié à un anniversaire. La soirée aurait été agréable si certains ne l'avaient remplie de chansons soviétiques empreintes de nostalgie pour les faubourgs de Moscou, de mots, d'expressions et même de soupirs russes. C'était à cause de cela qu'il était

parti si tôt. Comment est-ce encore possible ? se demanda-t-il. Comment se peut-il alors que la brouille avec l'URSS est devenue de notoriété publique, ils soupirent encore après elle ? Il tâcha de ne plus y songer. Un urbaniste ivre, songea-t-il de nouveau. Voilà qui devrait entraîner de terribles catastrophes. Un délire architectural, une bousculade de bâtiments et de trottoirs, une panique de carrefours, une débandade de places et de colonnades...

Skënder Bermena releva le col de son manteau. Il faisait très froid. La mi-janvier, se dit-il. Le dernier Octobre de l'amitié albano-soviétique est derrière nous. Il se souvint de cette phrase qu'il avait entendue là-bas, au cours de cette soirée écœurante, quand il avait pu happer quelques bribes de conversation sur les crédits coupés. C'était une de ces phrases toutes simples par lesquelles on pouvait commencer un roman. Pour lui, ce qu'il voyait ou entendait ces jours-là se divisait en deux : ce qui pouvait lui être utile et ce qui ne lui servirait à rien pourson œuvre. En vérité, il n'avait aucun sujet bien défini en tête. Ce n'était qu'une masse indistincte semée çà et là de quelques points lumineux. De son roman, il n'avait construit que les contours, les lointains contours, pas encore le noyau dur.

Jamais la composition d'une œuvre ne lui avait paru si ardue. Mais, à présent, il croyait en avoir découvert la raison, c'est que tout le monde parlait de l'événement. Si, en fait, personne ne savait exactement ce qui était advenu, cette ignorance même regroupait justement tout un chacun dans la rumeur commune. Le drame était répandu dans l'air comme le pollen à la saison nouvelle, et il lui revenait, à lui, de le récolter partout.

Tout est là, songea-t-il, sauf l'essentiel : l'événement lui-même. Il s'était produit naguère, là-bas, dans les brumes, et c'est ainsi, par son absence même, qu'il les avait tous rendus fous.

Skënder Bermena pressa le pas comme il faisait chaque fois qu'une nouvelle idée avait jailli dans son esprit. Devant lui marchait un jeune couple tendrement enlacé. L'abondante chevelure de la fille lui évoqua le bruissement des cheveux d'Anna, mais, aussitôt, il se ressouvint des crédits coupés. Il chercha dans sa poche son paquet de cigarettes, en tira une et dut frotter plusieurs allumettes avant de réussir à l'allumer.

OceanofPDF.com

6

La nuit du quatorze janvier commençait. Il était onze heures moins le quart. La température était tombée aux alentours de zéro. Rues et places étaient presque désertes. Au cinquième étage de l'immeuble de l'Agence télégraphique albanaise, Xan, le photographe, tirait du bac de développement les derniers clichés. Des visages rembrunis d'ouvriers sur fond d'usines, la tribune d'un meeting, une brochette de personnages se balançant comme des poissons morts dans le liquide trouble.

En fin de compte, son souci s'explique, se dit Xan. Il appuya d'une main sur le bord de la cuve de porcelaine et, de l'autre, agita la solution. Pendant quelques instants, son regard demeura rivé sur les rides que provoqua son mouvement à la surface du liquide. Ses yeux semblaient dire : trouble solution, tu as révélé ce que tu avais à révéler !

Depuis cette soirée d'octobre où, pour la première fois, il avait découvert ce qu'au fond de lui-même il avait appelé « le souci d'Enver Hodja », Xan n'avait jamais douté de la justesse de son pressentiment.

D'un geste presque caressant, comme s'il avait affaire à un être vivant qu'il cherchait à tranquilliser, il passa la main au-dessus des rides de la solution, sans en détacher les yeux. Qu'as-tu encore à révéler ? songea-t-il.

Il avait gardé pour lui pendant des mois le secret qu'il en avait tiré. Les gens riaient, couraient à des mariages, à des réunions empreintes d'enthousiasme, les journées s'écoulaient comme avant, et lui-même croyait parfoisavoir oublié cette soirée d'octobre. Pourtant, le souci était là ; un peu comme la neige dont on ne soupçonne pas la présence quand elle s'accumule dans les hauteurs célestes et que l'on trouve au matin recouvrant le sol à perte de vue.

Trois heures auparavant, à la réunion de l'organisation de base du Parti, dès que le délégué du Comité central eut prononcé les premiers mots sur la scission intervenue dans le camp socialiste, il avait failli s'écrier : Voilà que son souci s'explique !

***

« Pourvu seulement qu'il n'y ait pas de restrictions », disait au même moment Anna Krasniqi à ses amis, dans un appartement du 215 de la rue des Trois-Héros où elle s'était rendue en visite avec son mari après dîner. « Vraiment, il n'y a rien que je déteste autant que de devoir économiser ! »

Le maître de maison, Victor Hila, sourit. Au moins, elle est franche ! se dit-il. Il observa quelques instants ses cheveux, ses yeux, son cou ivoire, tout son être vaporeux, affiné, rendu presque transparent par l'amour, et il se répéta : au moins, elle est franche ! Victor était l'un des rares à ne pas croire aux cancans colportés sur le compte d'Anna.

Frédéric, son mari, contemplait d'un air pensif les verres à demi remplis de riesling. Chargé de cours à la faculté d'histoire et de philologie, il avait une tête aux traits rudes, les cheveux coupés court, plutôt l'air d'un athlète que d'un professeur. Entre lui et Anna éclatait parfois quelque orage, davantage dû à sa légèreté à elle qu'à sa jalousie à lui. La dernière querelle s'était produite quelques jours avant le Nouvel An, quand Frédéric avaittrouvé dans un tiroir, parmi son linge, le dernier livre de Skënder Bermena avec une dédicace un peu équivoque. Cette dispute n'avait pas été très différente des précédentes. Ils avaient échangé les mots habituels : Je t'ai assez supportée ! – Comme tu voudras, Frédéric, ta jalousie me fera mourir avant l'heure. – Suffit, Anna ! cette fois, tout est bien fini !... Alors même qu'ils étaient parfaitement conscients que rien n'était fini ni ne finirait jamais entre eux deux... Pendant la période de froid, Anna perdait quelque peu de sa transparence. On eût dit qu'un soupçon de graisse, de chair superflue, quelque fibre ou veinule tapie sous sa peau n'attendaient que cette occasion pour s'en prendre à elle. Son corps devenait alors opaque, comme si, de créature éthérée, elle se muait soudain en être de chair et de sang. C'était précisément cette transformation qu'Anna redoutait plus que la mort. Mais, en moins de deux semaines, l'orage se calmait et elle recouvrait son précédent aspect, de « vapeur de verre », ainsi que l'avait définie Bermena dès qu'il l'avait rencontrée.

À la vérité, si le bruit courait qu'elle trompait son mari, c'était justement parce que, les derniers temps, elle fréquentait Skënder Bermena, mais, en fait, personne n'aurait rien su avancer de précis sur la nature de leurs relations.

« Économies, hou, quel mot horrible ! lança Anna en s'ébrouant.

– Si le blocus commence, on sera bien forcé d'y venir, observa Victor. On n'y coupera pas.

– On parle de la destitution du ministre de l'Agriculture », dit la femme de Victor.

Anna haussa les épaules.

« Je n'ai entendu parler de rien.

– Y a-t-il encore des experts soviétiques chez vous ? demanda Frédéric en s'adressant à Victor.

– Oui, des Tchèques et des Soviétiques. Certains Soviétiques ne sont pas revenus de leurs congés d'hiver.

– Ah oui ? fit Anna.

– Ils n'ont qu'à partir au diable ! s'exclama Victor. Qu'ils fassent leurs paquets au plus tôt avant de commencer leurs sabotages ! »

Le mari d'Anna se mit à rire.

« Tu as de ces idées !

– Ça t'étonne ? dit Victor. Il faut s'attendre à tout de leur part. Un camarade à moi qui était à Moscou m'a raconté des choses terribles.

– Il a été à Moscou ? Là, maintenant ? fit Anna. Comme c'est intéressant !

– Vous ne le connaissez pas ; il s'appelle Besnik Struga.

– J'aimerais bien le rencontrer », reprit Anna.

Son mari, qui pelait une orange, baissa les yeux. Ses doigts se mirent à s'agiter nerveusement.

« Moi, ce que j'ai entendu dire, fit-il en regardant sa femme du coin de l'œil, c'est qu'il va y avoir une baisse des hauts traitements. »

Anna feignit de ne pas avoir entendu. Une lueur vengeresse s'était allumée dans les yeux de Frédéric.

« C'est fort possible, confirma Victor.

– Le mien sera sûrement réduit », reprit Frédéric, les yeux rivés sur sa femme. Son regard avait l'air de dire : je souhaite qu'il le soit pourvu que tu en souffres. Mais, comme pour le faire enrager, elle s'abstint de se joindre à la conversation.

« Il va y avoir beaucoup de nouveau, résuma Victor. Ce sera une épreuve pour tous. »

Il consulta sa montre, puis se leva et alluma le téléviseur.

Du poste parvint le ronronnement d'une salle, puis apparurent des cordes derrière lesquelles s'agitait une petite foule.

« Tiens, il y a de la boxe. Le journal est retardé. »

Le ring était cerné par les photographes. Les boxeurs, enveloppés dans leurs peignoirs, avaient tendu les mains pour enfiler leurs gants.

« Pouah ! fit la femme de Victor. Quel sport !

– Moi non plus, je n'aime pas ça, dit Frédéric.

– C'est un championnat du monde », précisa Victor.

Le ring se vida. Les boxeurs, jusque-là mêlés à la petite cohue qui s'agitait sur le ring dans le tumulte et les flashes, demeurèrent seuls face à face dans leur coin respectif. Le gong sonna, ils se dressèrent et se ruèrent l'un sur l'autre.

« Vous prendrez peut-être du café ? dit l'épouse de Victor.

– Moi, volontiers », fit Anna.

Frédéric restait assis, pensif, dans son fauteuil.

« Allons-nous être soumis à un blocus ? » demanda-t-il au bout d'un moment.

Victor hocha la tête.

« Je pense que oui.

– Bon sang ! s'écria Frédéric. On n'a jamais pu s'assurer une amitié durable. Avec les Yougos, ç'a été la même chose... Nous pourrions peut-être nous montrer plus souples ? De toute façon, les Soviétiques...

– Tu n'as pas honte ! l'interrompit Anna. Peut-on manquer à ce point de caractère ? »

Il lui lança un regard de reproche, mais elle n'en tint aucun compte.

« Jusqu'à hier, reprit-elle, tu te plaignais sans cesse des Soviétiques : les Soviétiques nous exploitent ; leurs experts touchent de gros traitements ; ils nous ont inondés de leur littérature. Et maintenant, à peine apprends-tu qu'ils'est produit une faille dans cette union, te voilà qui minimise tout.

– Ce n'est pas vrai ! protesta Frédéric. Je ne minimise rien du tout ! »

Anna eut un sourire ironique :

« Tu me crois dupe ? »

Frédéric s'ébroua :

« Tu m'agaces ! s'exclama-t-il.

– Je suis franche, voilà tout, dit Anna. Je ne sais pas dissimuler. Je n'ai jamais rien eu de spécial contre les Soviétiques, et pourtant, quand j'ai appris ce qu'ils nous ont fait, j'ai pensé : qu'ils aillent au diable !

– Évidemment, tu ne cherches pas à voir plus loin.

– Car monsieur, lui, est intelligent !

– Oh, tu es insupportable !

– Au moins, je ne suis pas une pleurnicheuse, répliqua Anna.

– Allons, ça suffit ! fit Victor d'un ton enjoué, en tirant une autre bouteille de vin blanc du réfrigérateur. Qu'est-ce qui vous prend ? » Et, à part lui : voilà peut-être qui explique pourquoi elle le trompe.

***

La même nuit. Onze heures cinq. Dans Tirana, près d'un tiers de la population dormait. La température avait baissé de deux degrés. Le critique littéraire, Zija Shkurti, âgé de trente et un ans, marié, auteur de deux volumes de récits qui avaient été accueillis avec une indifférence totale dans le milieu littéraire, alluma à nouveau son radiateur électrique. Ces deux dernières semaines, il avait beaucoup travaillé, surtout la nuit. Il espérait publier une série d'articles à propos de certaines tendances manifestées récemment dans la littérature. Sur sa table se trouvaitune pile de livres parus au cours des deux ou trois dernières années et qu'il avait soigneusement annotés.

Après avoir échoué dans la carrière littéraire à proprement parler, Zija Shkurti s'était depuis quelque temps déjà lancé dans la critique. Mais ce genre ne lui avait pas réussi davantage. Ses articles passaient pour de simples paraphrases de mornes études soviétiques sur le réalisme socialiste. Après une longue période d'apathie, au cours des dernières semaines, il s'était ranimé. Cette nouvelle ardeur lui était née sitôt après les premières rumeurs sur la conférence de Moscou, quand avaient paru dans la presse les premiers articles théoriques contre le révisionnisme mondial. Sur-le-champ, il avait eu le sentiment que son heure était venue. Il pouvait maintenant élever la voix contre certaines tendances erronées, éplucher patiemment des centaines de pages de prose et de poésie, traquer les erreurs, celles qui étaient qualifiées d'idéologiques, puis, si le moment lui semblait propice, donner l'alarme. Il avait pensé à tout. Plus les soupçons s'accumuleraient sur les autres écrivains, plus il verrait se renforcer sa propre position pour avoir mis en garde contre ces erreurs et pris la tête du combat contre elles. Dans l'ensemble, la littérature était empreinte d'un militantisme résolu, et il était fort difficile de trouver dans les livres qui paraissaient ces erreurs qu'il

recherchait. Il n'en poursuivait pas moins ses efforts. Il s'était procuré deux publications chinoises contenant des articles sur la littérature, et il les étudiait très attentivement. Il n'aurait aucun mal à attaquer par exemple l'auteur du poème *Chez nous il n'y a pas d'automne*, un écrivain connu pour sa propension à singer les Soviétiques. Mais, en fait, il pensait principalement à certains autres dont l'existence même gâchait depuis longtemps sa joie de vivre. Il soupira. Il sentait les serpents de la jalousie le sillonner douloureusement. Il entendait battre leur pouls. De temps à autre, ils tombaient enléthargie, mais ce n'était qu'une torpeur passagère. Chaque réunion solennelle, les tentures rouges des présidiums, la fumée des cigarettes planant sur le grand salon du Club des écrivains, le rideau pourpre du théâtre, les jolies coiffures des filles, petites cascades qui inondaient le monde de leur douceur, tout cela les tirait de leur apathie !

Il alluma une cigarette. Dans cette confusion, plus que jamais, le temps œuvrait pour lui. Pendant les pauses qu'il se concédait entre deux séances de travail, il s'abandonnait à la rêverie, et d'agréables visions venaient peupler son esprit : son nom de plus en plus souvent cité dans la presse, dans les débats littéraires, des voyages à l'étranger comme membre de délégations et peut-être... pourquoi pas, peut-être même... au prochain Congrès, membre suppléant du Comité central...

***

À l'étage au-dessous, à la même heure, un homme était assis à sa table de travail. Enveloppé dans un nuage de fumée, il avait posé la tête sur son coude. Sur la table s'étalaient, éparses, des feuilles remplies d'une écriture irrégulière sur lesquelles on ne distinguait bien que la première ligne, soulignée et répétée à chaque page : « chronique du cobalt », « chronique du cobalt ».

Le médecin était déçu. À présent qu'il avait terminé la première partie de son récit, elle lui semblait par trop austère. Elle était truffée de chiffres, de formules, de dates, de noms, de réflexions de malades faites avant, durant ou après les séances de radiations, de remarques de leurs proches, de questions inquiètes posées par téléphone, de défectuosités d'appareils, de résultats de traitements, de décès. C'était surtout ce dernier point qui

l'inquiétait. Il se demandait si, dans une même œuvre, onpouvait se permettre de faire mourir les deux tiers de ses personnages. Ce que tu écris là est décadent, lui avait dit sa femme ; tu ferais mieux d'y renoncer. À vrai dire, il ne s'entendait pas très bien à ces questions, mais, de toute façon, il aurait été très vexé d'être traité de pessimiste et encore plus de décadent. Il avait décidé de faire publier la première partie de son récit, mais, avant de la porter à la rédaction de la revue *Nëntori*, il pensait la faire lire au critique littéraire qui habitait à l'étage au-dessus. Quoi qu'il en soit, se disait-il, c'est un homme cultivé, à l'esprit large, et il trouvera compréhensible qu'un auteur débutant n'ait pu éviter dans son premier récit quelques petites bévues idéologiques.

***

« À quel round en sont-ils ? demanda l'un des invités en gagnant le coin de la pièce où cinq ou six personnes suivaient le match à la télévision.

– Au quatrième. »

Les trois pièces, le couloir et la cuisine de l'appartement de l'immeuble n° 1 du 141, rue Friedrich-Engels, étaient plongés dans un brouhaha de voix, de musique enregistrée et de pas de danseurs. Dans les fauteuils repoussés le long des murs étaient assis, bavardant à voix basse, un groupe d'invités parmi lesquels les femmes chantaient, comme en extase, la chanson *Un soir dans les faubourgs de Moscou.* Quelqu'un, encore à table, continuait de boire en rejetant la tête en arrière, comme les Russes ont coutume de faire, et en lançant à quelqu'un qui s'appelait peut-être Pétrit : « *Davaï Pétia !* »

Une partie d'entre les participants avaient fait leurs études en Union soviétique. Certains, ayant épousé des Russes, avaient adopté le mode de vie soviétique et,quand ils se réunissaient après dîner, aimaient à évoquer la *soïouz*, comme ils appelaient entre eux la Russie.

« Y aura-t-il rupture complète ? » demanda un invité assis dans un fauteuil à son voisin.

Celui-ci baissa les yeux et les fixa un long moment sur ses ongles.

Ces derniers temps, avec ou sans motif particulier, tous se retrouvaient presque chaque soir chez l'un ou chez l'autre, et partout se posaient plus ou moins la même question : y aura-t-il rupture complète ? Je pense que non, répondit l'un. C'est aussi mon avis, approuvait un autre. Nous ne pourrions pas vivre un seul jour sans l'aide de l'Union soviétique. Pas une seule heure ! Puis venaient les réminiscences sans fin de Moscou, Leningrad, Kiev. Des soupirs, des réflexions philosophiques. L'esprit russe. Anna Karénine. Le point de savoir si *Natacha Rostova* ou *Eugène Onéguine* pouvaient être goûtés dans une autre langue que le russe. Puis des chansons russes et soviétiques, des yeux dans le vague, et, subitement, comme au sortir de l'extase, la question : et si nous persistons dans notre opposition ? Non, ce n'est pas possible. Ils nous réduiront en recourant à un blocus. Un blocus ? Les Soviétiques ne feront jamais ça ! Tu les prends pour des Anglais ? Khrouchtchev n'est pas Churchill. Et les crédits ? Ah, les crédits, le blé : ce sont là des questions économiques faciles à résoudre. Nous ne pouvons tout de même pas rompre pour quelques tonnes de blé. Là-dessus, je suis d'accord avec toi, mais, à mon avis, le problème ne réside pas dans le blé. Il y a des causes plus profondes. Le blé a hâté la scission, mais elle se serait produite même sans cela. De toute façon, l'âme russe... Et, de nouveau, c'étaient des discussions à n'en pas finir sur la grande âme russe, des chansons sur les steppes, sur la Volga, voire même sur le lac Baïkal. L'espoir renaissait. Peut-être ne se produira-t-il rien ! On finira sûrement par s'entendre.Rien n'a encore paru dans la presse. Seulement quelques articles théoriques de portée générale. Peut-on se brouiller pour quelques petites différences de conception sur des points de doctrine ? Non, non, soyez-en sûrs, ça se tassera ! ça se tassera ! Mais, soudain, quelqu'un se souvenait d'avoir entendu dire que beaucoup d'étudiants étaient rentrés de Moscou et de Prague. Des étudiants, rentrés ? Ça t'étonne ? Il en est revenu près de deux cents ? On en attend d'autres ? Pas possible ! Je les ai vus de mes yeux. Ils sont rentrés pour les vacances d'hiver. Qu'est-ce que viennent faire ici les vacances d'hiver ? Et puis, quitte-t-on de son gré l'hiver russe ? Ah ! ne me rappelez pas l'hiver russe ! Les troïkas sur la neige... Les grelots... Puis un autre rapportait que, d'après une rumeur, on allait s'allier aux Chinois. Aux Chinois ? Ha, ha, tu me fais rigoler ! Pourquoi ? Mais ils sont au bout du monde ! Écoute, les petits peuples choisissent leurs amis aussi loin que possible de leurs frontières. Qu'est-ce que c'est que cette théorie ? C'est la première fois que j'entends dire ça. Et après, continue, je t'en

supplie : tu m'enchantes ! C'est comme je te le dis : les meilleurs amis sont les plus lointains. Bof ! tout cela, c'est des sornettes, nous ne nous séparerons jamais d'avec l'Union soviétique. Nous ne pouvons pas nous passer d'elle, tu m'entends ? Nous ne pourrions pas vivre un seul jour, une seule heure sans elle. Tu connais le proverbe : « Si tu te fâches avec la source, n'en attends plus de l'eau ! » Réfléchis-y. Et les espoirs renaissaient. On reprenait courage, on hochait la tête, oui, oui, il ne pouvait en être autrement. Voilà, les étudiants sont revenus, mais sans leurs affaires d'hiver. C'est donc qu'ils repartiront. Bien sûr, bien sûr... Et, de nouveau, comme dans un cercle vicieux, des soupirs sur l'hiver, sur Pouchkine, sur les grands gels, après quoi venaient les remarques passionnées, les questions vaines, les suppositions, les frayeurs, la panique quise terminaient par un flot de chansons aux accents traînants.

« Voilà le genre de tension que devrait avoir toute pièce de théâtre », disait l'un de ceux qui suivaient le match de boxe à l'auteur du poème *Chez nous il n 'y a pas d'automne...* Celui-ci s'était approché de leur groupe et voyait un match de boxe pour la première fois de sa vie.

Sur l'écran, l'image se troubla quelques instants et les deux boxeurs apparurent comme perdus dans un nuage de neige poudreuse. Ils se frappaient à tour de rôle, lentement, férocement. Le champion en titre avait l'arcade sourcilière droite fendue, mais il n'en attaqua pas moins durant tout le round.

« Il lui tape dans les côtes pour lui couper le souffle », expliqua un spectateur.

De fait, le challenger commençait à haleter. Oui, ce genre de tension, songea tristement l'auteur de *Chez nous il n'y a pas d'automne.* Ces derniers temps, son visage en lame de couteau semblait s'être aiguisé encore davantage. Deux semaines auparavant, au cours d'un vif débat littéraire au Cercle des écrivains, il avait soutenu la théorie de l'absence de conflit. Il y avait été initié au cours de la seconde visite qu'il avait faite en Union soviétique, quelques années plus tôt, et s'était employé ardemment à la propager en Albanie. Maintenant, si la rupture devenait inéluctable, cette théorie pourrait se trouver balayée en même temps que toute une partie de son œuvre.

« Ah, il le descend, il le descend ! » s'écria d'une voix stridente l'unique femme à s'être approchée pour suivre la rencontre.

Le challenger était maintenant acculé dans les cordes. Il s'était courbé en deux pour se protéger les flancs, mais le poing du champion, d'un uppercut fulgurant, l'atteignit à la mâchoire. L'arbitre se précipita entre les deux combattants et, levant le bras, se mit à compter.

« Quel dommage ! » fit la jeune femme presque en sanglotant.

L'arbitre comptait un, deux, trois, quatre...

***

Le temps d'un *knock-down,* songea l'écrivain Skënder Bermena qui regardait le match tout seul. Ce serait un beau titre si seulement le mot *knock-down* était plus connu de la masse des lecteurs.

L'arbitre comptait : cinq, six...

Le challenger avait posé un bras sur les cordes. Son regard semblait complètement vide, comme s'il s'était trouvé là par hasard.

Le temps d'un *knock-down,* se dit encore Bermena. Tout, dans ce monde, n'était que coups et ripostes, coups et ripostes séparés par une courte, très courte pause : le temps d'un *knock-down.*

L'autre s'était ressaisi. L'arbitre fit signe aux athlètes de reprendre le combat, et le champion, d'un bond, se retrouva face au challenger qui avait levé ses gants devant son visage. Sur les traits du premier se dessina une grimace ironique. Il frappa une fois, deux fois, comme négligemment, sur les gants de son adversaire, puis, subitement, les coups s'intensifièrent pour tomber comme une grêle. Il va l'abattre, se dit Bermena. Le challenger s'était ramassé sur lui-même, et à part quelque mouvement instinctif tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche pour éviter fût-ce une partie des coups, il n'opposait plus la moindre résistance. Le champion se découvrait toujours plus, sans doute pour mieux porter le coup décisif, mais, à un moment donné, le challenger réagit subitement et le frappa à l'arcade droite, juste sur sa blessure. Une grimace de douleur tordit le visage du champion. Le

challenger se dégagea des cordes et se remit à sautiller. Incroyable !s'écria le commentateur qui s'était tu depuis un moment. Maintenant, les deux hommes s'affrontaient de nouveau au milieu du ring. L'image sur l'écran se troubla de nouveau, le son aussi faiblit, et comme les réactions de la salle se trouvaient amorties, les visages des boxeurs semblaient lointains, comme sur quelque plateau désert où ils se fussent battus, solitaires et oubliés de tous.

Le temps d'un *knock-down*... Pendant tout ce temps, Skënder Bermena n'avait fait que songer à son roman, ou plutôt à la structure de celui-ci : aux amorces des différentes parties, aux transitions, et surtout à cette rumeur sans fin qui, tel le roulement des vagues, accompagne l'événement. Il se remémorait sans cesse les premières lignes de son œuvre qui, étrangement, l'effrayaient autant qu'elles le ravissaient : Ô vous, maîtres qui construisez la citadelle de Rozafat, laissez un moment vos outils ; ô toi, le Konstantin de la ballade qui t'es levé de ta tombe, retiens ton cheval ; et vous, danseurs, hôtes, caravaniers, majestueux tumulte du peuple, arrêtez-vous un instant et aidez-moi à entonner mon chant...

Il arpentait son studio quand, brusquement, il s' immobilisa. Il lui sembla que tous ceux qu'il venait de nommer, les maçons, le mort, les garçons d'honneur, les danseurs, lui obéissaient, et il fut une nouvelle fois pris de panique. Il avait l'impression que tout ce cortège s'était figé dans l'attente ; qu'ils s'étaient arrêtés pour entendre ce qui s'était passé !

En fait, lui-même ignorait ce qui était advenu. L'événement continuait de rester secret, mystérieux. Chacun l'interprétait à sa manière. Il n'offrait que son corps, cette rumeur humaine qui l'enveloppait comme un chœur, mais son âme lui faisait toujours défaut.

Le cendrier était plein de mégots refroidis.

Il resta un moment immobile, les yeux mi-clos. Besnik Struga, se dit-il. C'était lui qui détenait la clé de son roman.

Il ouvrit la porte de la pièce et sortit dans le couloir. Il n'y a que lui, songea-t-il. Sans bruit, il décrocha son manteau, l'endossa et sortit.

Dehors, il faisait très froid. Il couvrit le trajet de chez lui à l'appartement des Struga en un rien de temps.

En lui ouvrant, Besnik pensa qu'il était venu s'entremettre pour une réconciliation avec Zana après la querelle qui l'avait opposé à elle, et il en ressentit un vif agacement. S'il était quelqu'un avec qui il ne souhaitait pas aborder ce sujet, c'était bien lui.

Le visage de Skënder Bermena, avec sa chevelure alourdie par l'humidité nocturne, paraissait lui aussi renfrogné, mais de manière insolite. Qu'a-t-il à se mêler de nos affaires de famille ? se dit Besnik.

« Que se passe-t-il ? » questionna-t-il.

L'autre ne s'excusa même pas de débarquer à une heure aussi tardive. Il allait droit jusque dans la chambre de Besnik et se planta devant la porte, debout, les mains dans les poches. Besnik ne l'avait jamais vu dans cet état. Ils sont tous un peu dingues, pensa-t-il à propos de la famille de Zana tout en y incluant, allez savoir pourquoi, Skënder Bermena.

Finalement, la mâchoire sévère de ce dernier remua.

« Besnik Struga, dit-il, écoute-moi ! »

Besnik sentit comme un flot de colère lui monter jusqu'aux tempes. De quel droit lui parlait-il sur ce ton de choses intimes qui ne regardaient que lui et sa fiancée, et, ce qui était le comble, à une heure pareille ?

« Pour commencer.., dit Besnik.

– Ne m'interromps pas ! » fit Skënder Bermena. Ses yeux brillaient d'une lueur fébrile. « Besnik, tu as changé... »

Toujours la même entrée en matière, pensa celui-ci.

« Du reste, même si tu le voulais, reprit Bermena, tu ne pourrais plus être le même, tu n'en as plus le droit. »

Besnik ne le quittait pas des yeux.

« Tu as été à Moscou ; donc, que tu le veuilles ou non, tu es contraint de supporter en toi une tension extrême, une brisure, un feu dévorant. Si tu ne peux endurer cela sous ta forme présente, alors il te faut te transformer.

Mue-toi en ce que tu voudras, mais ne laisse pas mourir ce que l'époque t'a confié ! Nous attendons tous de toi que tu nous parles de cette bataille dont nous étions absents. Le sort t'a élu. Tu dois être le soldat de Marathon, le chroniqueur, le rhapsode de ces gestes, le messager qui, des profondeurs du Moyen Âge, vient annoncer la peste, mais aussi le salut ! »

Besnik l'écoutait, ahuri.

Skënder Bermena sentit qu'il était à deux doigts de l'empoigner à la gorge. C'était la seule façon d'escompter obtenir une réponse à la question de savoir ce qui s'était réellement passé à Moscou : Certains considèrent cela comme un malheur, d'autres comme un heureux événement ! Tu étais au cœur du labyrinthe : parle !

Mais, l'instant d'après, il s'avisa qu'il était sans doute trop tôt pour poser cette question.

« Cet événement va tout changer en Albanie, poursuivit-il. Nous tous, toute l'histoire, les morts même. Qu'étais-tu, toi, avant cet événement ? Je vais te le dire : un *dhendër*[1], rien de plus ! »

De sa main droite, il fit un geste incompréhensible. « Alors que maintenant... De toute façon, nous en reparlerons plus en détail une autre fois. Bonsoir ! »

Il sortit tout aussi brusquement qu'il était entré.

« Bonsoir », répondit Besnik.

Il entendit le bruit de pas dans l'escalier, puis le grincement de la porte qui se refermait.

Dhendër, songea Besnik, et il eut un sourire amer. Il avait fait tout son possible pour ne pas être simplement un *dhendër,* alors que Zana ne le comprenait pas ! C'est à la nièce de ta femme que tu ferais mieux d'aller dire qu'elle n'est qu'une *nuse*[2], songea Besnik.

Bien qu'il n'eût pas sommeil, il s'étendit sur son lit et éteignit la lampe de chevet. Une *nuse* qui rêve jour et nuit des *krouchks,* songea-t-il. Et qui ne voit ni n'entend rien autour d'elle.

À deux cents pas de là, comme il s'éloignait, Skënder Bermena se demandait : et si jamais l'autre ignorait la vérité ? Certes, il s'était trouvé là-bas, au cœur du secret, mais peut-être avec des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne pas voir ?

***

Pendant que Skënder Bermena sillonnait à longues enjambées les rues plongées dans la nuit, de la terrasse d'une ambassade d'un pays socialiste, une antenne radio transmettait des messages chiffrés. Comme dans tous les messages de ce genre, les signes, lus dans leur simple succession, ressemblaient aux gribouillages d'un idiot en plein délire : X0028 blz krah 919 uhh 1031 krm uuh 33 qor. Il faisait mauvais sur tout le continent, mais les chiffres n'en trouvaient pas moins leur chemin à travers la pluie et les orages.

Quand Skënder Bermena ne fut plus qu'à quelques pas de chez lui, la grande horloge de la ville sonna minuit. Plus des deux tiers de la population dormaient. Au premier étage de l'immeuble du 4, place de l'Indépendance, quelqu'un voyait en rêve une salle à la fois de cinéma et de concert, mais où aucune représentation n'était donnée sur scène. La salle était pleine à craquer. Il s'y trouvait en compagnie d'une jeune fille. Lui et elle s'étreignaient les mains avec une sensation de tourment plus que de plaisir. Tout à coup, elle s'écria : « Tu as déchiré ma robe ! » Tous deux se levèrent et sortirent en hâte. La place était obscure et déserte. La fille restait plantée là, avec ses vêtements lacérés, presque dénudée. Son cri, apparemment, avait été entendu jusqu'à l'autre extrémité de la place. Quelque chose parut s'ébrouer dans l'obscurité. Quelqu'un se réveillait. Non, c'était le président de l'Union des musiciens qui revenait d'un spectacle tardif à bord d'une vieille voiture à cheval. En traversant la place, il avait allumé les lampadaires. « Allons-nous-en, dit son accompagnateur à la jeune fille. Disparaissons ! » Et, tout en s'éloignant, il s'écria : « Éteignez les lumières de la place ! » « C'est le camarade B. qui a allumé les lumières », dit un inconnu. Il resta là, pétrifié. Cependant, la place s'animait. Des gens surgissaient çà et là de tous côtés. Il se mêla à la foule ensommeillée, encore clairsemée. Se doutait-on que c'était lui qui avait provoqué le cri de la jeune

fille aux vêtements lacérés ? Sur le bord de la place, deux ou trois des hautes fenêtres du bâtiment du ministère où il travaillait depuis des années s'éclairèrent. « Le camarade B. examine ce cas sur-le-champ », firent quelques voix. Il leva la tête. Les fenêtres étaient bel et bien éclairées. Savait-on que c'était lui ? Les gens sur la place se balançaient au gré d'une oscillation uniforme. Il aurait pu choisir un meilleurmoment pour faire ça ! disaient-ils en hochant la tête avec colère. Juste maintenant, en plein blocus !

***

Le combat se poursuivait. L'écran était voilé par une brume épaisse, un rideau de neige, et l'on avait l'impression qu'un vent glacial acheminait de temps à autre les grondements de la salle obscure. Dans ce chaos se mouvaient tantôt lentement, tantôt rageusement, les bras fatigués par le combat. Les deux boxeurs avaient le visage boursouflé, les yeux à demi fermés, les lèvres et les arcades sourcilières fendues.

« Quel combat féroce ! » dit l'un des invités dans l'appartement du 141, rue Friedrich-Engels.

Au salon, les femmes et deux ou trois hommes qui s'étaient joints à elles chantaient peut-être pour la dixième fois la chanson *Un soir dans les faubourgs de Moscou.* L'extase était à son comble. Chacun s'oubliait pour se fondre dans cette émotion collective. Il n'y avait plus ni voix, ni toilettes, ni poitrines, ni chairs distinctes, tout s'était mêlé pour former comme le cours d'un fleuve sur lequel flottaient, pareils à des taches de mazout, des fragments de nostalgie, des miettes de souvenirs, des reliefs amoureux, des bribes de propos, des morceaux de chagrin avec quoi on aurait pu monter des histoires entières aussi rebattues qu'inutiles.

Se peut-il que cette histoire qui a commencé par des chansons se termine par des chansons ? se demanda un des invités planté devant la porte-fenêtre du balcon. Non, ce n'est pas possible ! songea-t-il. Ses yeux se portaient de temps à autre sur l'un des hommes qui chantaient.

Sais-tu ce que tu es ? se dit-il en entamant un monologue qu'il élaborait depuis longtemps dans son espritmais n'avait encore jamais réussi à

formuler. Savez-vous ce que vous êtes ?

L'homme qui chantait, un type basané aux yeux languides, était son collègue de chaire à la faculté de Philologie. Trois mois auparavant, quand il lui avait fait lire sa dernière étude, l'autre avait observé : C'est un travail intéressant, mais tu sais bien que chez nous, ces choses-là ne sont pas publiables. Tu comprends, chez nous... Et pourquoi ? avait-il répondu. Pourquoi pas chez nous ? Qu'est-ce que nous sommes ?... Ah, mon cher, avait répondu l'autre, en mettant, par ces mots, comme un terme à leur conversation.

À présent qu'il le regardait chanter, il éprouvait pour lui un profond mépris.

Savez-vous ce que vous êtes ? poursuivit-il. Vous êtes des prisonniers en esprit. Vous ne voyez pas vos chaînes ? Je les vois, moi, elles sont rivées à vos oreilles, à vos nez, à tous les organes de votre corps. Elles tintent plaintivement, elles résonnent, elles grondent, elles nous assourdissent, oui, elles nous assourdissent ! Nous nous sommes battus pour une ample liberté, nous avons consenti des sacrifices, nous avons enduré les pires souffrances, et cette liberté, nous l'avons enfin conquise, mais vous ne la voyez pas. Vous demandez : Où est-elle ? Aveugles ! Elle est là, partout autour de vous, mais vous êtes aveugles. Vous avez acquis quelques privilèges que vous tremblez maintenant de perdre. En échange, vous avez aliéné votre liberté. Mais ce n'est pas encore là le plus grand mal. Le pire, c'est qu'en échange de ces privilèges, vous êtes prêts à faire don de la liberté de tous... Ô vaste terre, ô steppe russe, je suis à toi... et l'histoire de la troïka qui glisse... et la copie du manuel d'esthétique de Timofeïev... les cinq points du réalisme socialiste tels qu'ilsont été codifiés... et le kolkhoze « Novy Put »... Novy[3] ! C'est toujours la même rengaine : chez nous, cela ne se fait pas, ce n'est pas possible ; là-bas, oui, mais chez nous... ah non, pas chez nous ! Et pourquoi pas ? Pourquoi pas, je vous le demande. Que sommes-nous ? Avons-nous moins de mérites qu'eux ? Mais si vous avez ce sentiment, c'est parce que vous ne croyez pas que la liberté existe partout ici ! Vous croyez à votre asservissement. Aveugles ! La liberté de la révolution éblouit les yeux, mais vous, vous êtes incapables de la percevoir. C'est pour vous comme une dimension inconnue, qui relève d'un sixième sens, insaisissable

comme l'infini. Mais, au fond, elle vous gêne, et c'est pour cela que vous l'abhorrez. Esclaves que vous êtes ! À présent, la situation est grave, l'ouragan risque de se déchaîner d'un jour à l'autre, et vous, qu'est-ce que vous faites ? Vous chantez ! Vous chantez pour ne pas parler. Vous avez peur. Vous craignez qu'un jour on ne vous demande d'une voix menaçante : « Que faisiez-vous quand le monde s'est mis à trembler ? Où étiez-vous ? » Et vous répondrez : « Nous ne savions rien, nous chantions. »

***

Même nuit. Au 57, rue des Pins, un homme revoyait en esprit le carrefour de la rue de la Poste et de la rue Lord-Byron, la place de l'Alliance-de-la-Classe-ouvrière-et-de-la-Paysannerie. À cette heure de la nuit, ces rues et cette place étaient désertes. Tout au long de la journée, on s'y était dit des centaines de fois bonjour, bonsoir, bonne nuit, songeait l'homme étendu, les mains derrière la nuque, sur un divan, dans une pièce froide au rez-de-chaussée du 57. Ses boucles rousses et ses joues parse-méesde taches de son faisaient encore plus ressortir ses traits émaciés. Ils se disent continuellement bonjour, bonsoir, bonne nuit, pensait-il, comme s'ils se doutaient que bientôt les jours, les soirs et les nuits ne seraient plus du tout bons, et qu'ils cherchaient ainsi à amadouer l'inflexible destin.

Le plafond, qui n'avait pas été passé à la chaux depuis longtemps, était sillonné de profondes lézardes.

La place de l'Alliance, songea-t-il, était l'endroit qui se prêtait le mieux au démarrage des massacres tels qu'il les envisageait. Les pavés et les bordures des trottoirs sur lesquels s'écraseraient les crânes de ceux qu'on y traînerait, les vitrages des devantures qui s'émietteraient dès la première rafale de projectiles, tout cela semblait avoir été assemblé spécialement pour faciliter cette forme de carnage. L'architecte qui avait conçu le plan de cette place avait dû envisager une pareille éventualité. Ce devait être un déclassé comme moi, pensa l'homme étendu sur le divan.

Il y avait des années qu'il ruminait l'idée de ce massacre, celui de la vengeance. Longtemps la vision qu'il en avait eue était demeurée fort vague, comme une sorte de nébuleuse sans dimensions et sans noms, sans

chiffres ni calculs. Plutôt une évocation passive, de même nature que ses rêveries érotiques. Or, il y avait deux mois de cela, en entendant parler pour la première fois de la scission au sein du camp socialiste, l'idée du renversement du régime avait soudain pris forme. Depuis lors, dans les songes qu'il faisait tout éveillé, affluaient à toute allure chiffres et noms comme des fourmis fonçant vers un insecte mort.

Les corps encore à demi vivants seraient traînés depuis la place de l'Alliance. Cette opération devait être en quelque sorte le thème dominant du massacre. L'idée lui en était venue dès les premières semaines suivant sonembauche à l'Entreprise d'approvisionnement en viande de la capitale. Il était né dans une des plus grandes familles de négociants de la capitale, et, après que son père eut été exécuté comme collaborateur durant la bataille de Tirana, et ses biens expropriés, il s'était essayé aux travaux les plus pénibles, pour finir, deux ans auparavant, par trouver un emploi de chauffeur à l'Entreprise d'approvisionnement en viande. Il transportait jour et nuit des carcasses dans sa camionnette rouge immatriculée TR 17-55, les portait sur son dos, les chargeait, les déchargeait, les jetait par terre, les traînait en s'ensanglantant à leur contact, et c'est ainsi que lui était apparemment venue l'idée de traîner des carcasses humaines. Tous les soirs, après avoir écouté le dernier journal parlé, il enrichissait et perfectionnait son projet.

Après les coups redoublés (des centaines et des centaines) frappés aux portes des employés des comités du Parti, des ministres, des membres du Comité central, des journalistes, des officiers de la police et du ministère de l'Intérieur, des héroïnes du Travail socialiste, etc., on s'emploierait à traîner les corps fusillés, mutilés, massacrés, morts ou encore vivants. On les traînerait suivant un plan précis, un itinéraire bien défini, en fonction de leur rang dans le Parti, l'administration ou la vie sociale. Aucune confusion, aucune infraction à l'ordre de préséance ne seraient tolérées. C'est ainsi qu'on ne permettrait pas qu'une simple travailleuse de l'Organisation de l'Union des Femmes soit traînée sur le Grand Boulevard, ni, à l'inverse, qu'une éminente personnalité de l'État le soit, elle, dans une rue d'importance secondaire, comme la rue Lord-Byron. Tout devait être calculé avec précision, le massacre s'effectuer dans l'ordre le plus parfait, sans excès mais sans faiblesse, sans explosions spontanées mais sans pitié. Naturellement, les itinéraires fixés pour tout un chacun pourraient

comporter certainesdérogations exceptionnelles. On pourrait, pour des raisons diverses, allonger ou raccourcir le trajet de tel ou tel. C'est ainsi que seraient envisagés des allongements d'itinéraire pour tous les éléments de la police, du ministère de l'Intérieur, de la Cour suprême, bref pour tous ceux qui constituaient le noyau dur de ce qu'on appelait la dictature du prolétariat et qu'il haïssait plus que tout au monde. L'itinéraire de l'écrivain Skënder Bermena, qui avait écrit un récit haineux sur l'exécution de son père, serait également allongé. Après avoir été traîné par les cheveux de la rue Lord-Byron, la rue assignée à son rang, qui serait plus généralement réservée à tous les écrivains et artistes sans égards aux divergences qui avaient pu les séparer, son corps, avec des feuilles volantes de ses romans épinglées sur sa poitrine, serait tiré jusque sur le Grand Boulevard.

C'est sur ce boulevard que Marc Kryekurt serait astreint à jouer du violon. (On désignerait des gens pour jouer du violon dans toutes les rues après les massacres. Ceux qui s'y refuseraient seraient exécutés.) Marc, lui, devrait jouer pendant deux séances d'affilée. Chaque année, le jour des Martyrs, lui et sa famille allaient hypocritement déposer des fleurs sur la tombe d'un partisan. Il fallait bien lui faire payer ces fleurs un peu plus cher. Ce partisan, pensait l'homme étendu, était peut-être l'un de ceux qui avaient fusillé son propre père. Sûrement, parmi les tombes des martyrs, devaient se trouver celles de deux ou trois des partisans qui l'avaient passé par les armes. Il ne les connaissait pas. Aussi, afin d'être sûr de ne pas les manquer, ferait-il rouvrir toutes les sépultures pour en extraire les ossements qu'il ferait enfiler sur un fil de fer et traîner, eux aussi, dans un sinistre fracas, sur le boulevard. Il envisageait une autre variante : il pourrait relier, en les alternant, les cadavres encore chauds des massacrés avec les ossements. Puisqu'ils ne faisaient que dire queles martyrs étaient parmi eux, il leur donnerait vraiment cette satisfaction. Il tenait enfin une troisième variante en réserve : il pouvait encore mêler trois éléments, les ossements, les cadavres et les statues renversées. Ainsi s'effectuerait le lien avec la tradition, dont ils parlaient à tout bout de champ dans leurs conférences. Cette variante engendrait bien quelques difficultés techniques en raison du poids inégal des cadavres et des ossements, d'une part, et des statues, de l'autre. Des ruptures risquaient de se produire pendant qu'on les traînerait. Non seulement les cheveux des femmes, qui devaient servir de ligaments, mais même des bras et des jambes risquaient de se rompre...

Il ôta son bras engourdi de sous sa nuque et regarda l'heure à sa montre. Il était un peu plus de minuit. Bien qu'il dût se lever à trois heures pour commencer son travail, il ne s'endormait jamais sans avoir écouté les dernières nouvelles. Dans sa chambre presque nue, le seul objet de quelque valeur était un poste de télévision. Il alluma et attendit quelques instants que l'écran s'éclaire. Le match de boxe continuait.

Il s'étendit à nouveau sur le divan dans sa position antérieure, les mains sous la nuque, et attendit.

***

Nul 0137 frex eh 1752 qor bytin shenez, shenez 31 X 8 zi répète le texte qor bytin shenez 31 X 8 all har alla nul.

***

Il était minuit passé. Alors que le train de marchandises 743 AZ 09 entrait en gare, presque tous les habitants de la capitale dormaient. La locomotive émit un sifflementqui ressemblait au cri d'un oiseau de nuit. Hulule ! dit à part soi le mécanicien comme s'il n'avait pas actionné lui-même le sifflet de son engin.

Le train rentrait à vide de Durrës. C'était le premier convoi qui en revenait sans chargement. Un train qui rentre à vide de Durrës, martela le mécanicien au rythme cadencé des roues sur les rails. Un train qui rentre à vide. Un train qui rentre. Un train qui rentre à vide. Un train qui rentre. Un train vide. Un train mort. Train vide. Train mort. Train vide. Train mort.

Retourne-t'en. Il n'y a rien à charger. Le mécanicien ne pouvait chasser de son esprit le visage rude, dans la lumière crue, aveuglante, qui avait émis ces mots. Recule ! Un des employés de la gare, qui passait, une lanterne à la main, sur le quai balayé par le vent, lui avait dit : Retourne-t'en, frérot, il paraît que tous les bateaux des pays socialistes ont rebroussé chemin.

Le train entrait en gare de Tirana. D'une fenêtre d'un sixième étage, un homme contemplait depuis un long moment la gare de marchandises. Des files interminables de wagons alignés le long des quais mouillés, des signaux rouges comme des yeux meurtris par l'insomnie, des locomotives engourdies qui roulaient tantôt en avant, tantôt à reculons comme des écrevisses, des sifflements aigus, entrecoupés – de tout cela émanait comme une angoisse morbide.

Comment se fait-il que je n'éprouve aucune joie ? songea-t-il. Attaché à un département scientifique de la Bibliothèque nationale, intellectuel de la vieille école, marié à une de ses collègues, sans enfant, il avait toujours cru qu'il accueillerait l'approche d'un renversement du régime sinon avec enthousiasme, du moins avec satisfaction. Pendant des années, il en avait voulu au pouvoir en place, encore qu'il se fût agi d'un sentiment vague, plutôt mal défini. Plus que du mécontentement, c'était unepermanente absence d'adhésion et un sentiment de réserve envers tout ce qui se passait autour de lui. Cette réticence remontait à la propagande anticommuniste qui avait été en vogue parmi les milieux intellectuels dans sa jeunesse, et elle avait dû être alimentée, depuis l'instauration du pouvoir populaire, par de menues contrariétés quotidiennes (le travail bénévole, les réunions, etc.), par la lecture de revues et l'écoute de stations de radio étrangères. Peu à peu décolorée, ossifiée par le passage des ans, elle était devenue partie intégrante de sa propre nature. Il avait toujours pensé qu'en se départissant de cette réserve, il eût perdu de sa dignité. Opposant passif au pouvoir, il s'était imaginé que la perspective de son renversement constituerait un événement qui apporterait pour le moins une certaine nouveauté dans son existence. Or, cette nuit-là, en suivant depuis sa fenêtre le pesant halètement des noires locos indiquant que le blocus était en train de prendre le pays à la gorge, loin d'éprouver la moindre satisfaction, il ressentait, à son vif étonnement, une armetume sans cesse croissante.

On rouvrira les couvents, songeait-il, les cloches se remettront à sonner. Évêques et commerçants réapparaîtront. Il croyait avoir gardé pour eux une certaine nostalgie ; il ne se doutait pas qu'au contraire, le jour où l'éventualité de leur retour deviendrait possible, il serait terrifié par leur simple évocation comme à celle des fantômes de proches depuis longtemps disparus.

En contemplant le noir et pénible mouvement des locomotives, il cherchait à comprendre comment il s'était peu à peu imprégné de cette époque. Il s'y était cru à jamais fermé, mais, maintenant qu'elle semblait expirer, il s'apercevait que, s'il ne l'avait pas aimée, au moins l'avait-il estimée. De la gare lui parvint, pareil à un cri de hibou, un sifflement de locomotive. Religieuses etcommerçants vont revenir, se répéta-t-il, l'esprit engourdi, et il appuya son front à la vitre glacée.

***

« Brrr, quel froid ! fit Anna Krasniqi en étouffant un bâillement. Bonsoir, Victor ; bonsoir, Shpresa !

– Bonsoir », répondirent les maîtres de maison.

Une fois sur le trottoir, elle prit son mari par le bras et tous deux se mirent à marcher à pas pressés dans la rue déserte.

« Nous n'aurions pas dû rester si tard », dit-il.

Elle ne répondit pas. De part et d'autre de la rue, les immeubles dressaient leur masse sombre. Elle leva la tête et regarda le ciel sans lune, sans étoiles. Quelles ténèbres ! songea-t-elle ; quel vide ! À cette heure de la nuit, elle aurait pris plaisir à parler avec quelqu'un de la vacuité du ciel ou d'un autre sujet de ce genre.

En fait, le ciel n'était pas vide. De la terrasse de l'ambassade, l'émetteur continuait d'y expédier ses derniers chiffres : hur 777 krah 2 ah 2767 hx zi kra kra 15 stop.

***

15 janvier. Crépuscule du matin. Le jour semblait ne pas devoir se lever. Pourtant, dans le corps de la nuit comme dans le ventre alourdi d'une femme enceinte, on percevait une convulsion confuse, étouffée, un tourment, presque un sanglot. Le jour nouveau, conçu seulement depuis quelques heures, était encore un enfant sans force, une masse amorphe,

dépourvue d'entendement. Dans la pénombre embrumée, on entendait çà et là des pas de gens rentrant à cette heure tardive, ou sortant de chez eux. Ils avaient l'air de somnambules.

Au coin de la rue Vrana-Konti, un homme confiait à un autre : Et maintenant, nous voici seuls. Je le sais bien, répondait l'autre, c'est la quatrième fois que tu me le dis ce soir.

Quatre cents mètres plus loin, sur le trottoir de gauche de la rue des Barricades, devant le 38 dont la façade ne se dessinait encore que vaguement dans le demi-jour, un autre passant lançait à quelque camarade : Tiens, voilà les bourgeois ! De la place de l'Alliance, face à eux venait un joyeux groupe d'hommes coiffés de chapeaux mous et de femmes en manteaux à col de fourrure passés de mode. Ils laissèrent dans leur sillage quelques rires et un parfum lui aussi désuet. Ils se réveillent, fit la première voix. L'autre s'était mis à chantonner. Ils se réunissent aussi, reprit le premier. Comme nous, ajouta-t-il après une pause. L'autre s'interrompit. Tout le monde se réunit, dit-il. Tout le monde est dans l'attente.

À un kilomètre de là, au nord-ouest de la ville, un homme s'apprêtait à traverser la place de la République. Il dormait presque debout et la place lui donnait l'impression tantôt d'une amibe géante qu'il s'apprêtait à piétiner, tantôt d'un siècle, le XV^{e}, qui se déployait inexplicablement devant lui.

Quelque part dans une rue parallèle roulaient, l'un à la suite de l'autre, des camions couverts de bâches. Ils étaient suivis d'une camionnette rouge dont la plaque minéralogique, un peu à cause de la pénombre, un peu à cause de la boue qui la recouvrait, était illisible.

1 *Dhendër,* en albanais ici et spécialement « gendre ». Par extension «jeune fiancé », «jeune marié », et aussi «jeune homme » dans une acception euphémique *(NdT).*

2 *Nuse :* en albanais, littéralement « bru ». Dans une acception plus étendue, appellation courante d'une jeune fiancée ou d'une jeune mariée *(NdT).*

3 En albanais : première lettre du mot « merde » *(NdT).*

OceanofPDF.com

7

Il plut quatre jours de suite. C'était une pluie uniforme, extrêmement monotone, qui tombait d'un ciel rabattu comme un couvercle, descendu si bas que le haut des cheminées, des dômes, des antennes semblait se pencher pour éviter d'être écrasé.

Durant une centaine d'heures, la pluie tomba au milieu de l'indifférence générale des autres éléments de la nature. Aucun éclair, aucun roulement de tonnerre. Ce n'est qu'à la fin du quatrième jour que, comme un rouge rameau de genièvre noyé dans un océan de nuages, jaillit la foudre.

***

L'imprimerie du journal, qui jouxtait le bâtiment de la rédaction, communiquait avec ce dernier par une porte intérieure. Avant de quitter son bureau pour rentrer chez lui, Besnik se rendit aux presses pour s'assurer que son article avait bien été composé pour le numéro du lendemain.

Le metteur en page était préoccupé. Il venait de recevoir l'ordre de réserver un espace de quarante lignes à la une.

Quarante lignes ! songea Besnik. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Une grande nouvelle, une proclamation importante ? D'abord, il se dit que quarante lignes étaient trop peu pour un événement de ce type, puis elles lui parurent bien suffisantes, voire superflues. En quarante lignes, se dit-il, on peut même déclarer la guerre.

Il se rendit dans la salle des correcteurs, mais personne ne put le renseigner. Il dit bonsoir à tout le monde et sortit.

En chemin, comme il rentrait chez lui, ses pas le conduisirent machinalement au bar Crimée. C'était un établissement qu'il n'avait pas coutume de fréquenter, mais le seul ouvert à cette heure dans tout Tirana. La plupart des clients prenaient un café ou un cognac debout devant de

petites tables haut perchées, le dos tourné à leur voisin. Dans sa cage vitrée, la caissière arborait un air sévère, on eût dit un juge. Besnik sentit peser sur lui son regard scrutateur. Il arqua son sourcil droit et, avec un tonde culpabilité dans la voix, commanda un cognac. Le regard de la femme demeura de glace au point qu'il fut sur le point d'ébaucher une explication comme quoi il buvait sans motif, pour rien, le plus simplement du monde.

Elle lui servit son cognac qu'il sirota tout en s'efforçant de ne pas croiser le regard de la caissière. Où ces gens-là prennent-ils le droit de braquer leurs yeux sur vous comme des lances alors que vous vous trouvez dans un moment de faiblesse ? songea-t-il. Notoirement, dans un bar pareil, n'échouaient à pareille heure que des esseulés, en tout cas ceux qui avaient maille à partir avec l'existence. Des hommes récemment divorcés, par exemple, ou des exclus du Parti. Alors, tu es satisfaite, maintenant ? maugréa-t-il à part soi, sans bien savoir s'il adressait ces mots à la caissière inconnue ou à Zana. Ni si, la rupture avec elle ne suffisant pas, il ne se trouvait pas aussi à la veille de sa radiation du Parti, ne pouvant plus compter que sur un ultime recours des plus aléatoires...

Il avala l'alcool qui restait au fond de son verre et sortit. Alors, vous êtes contents maintenant ? se remit-il à grogner à l'adresse de tout un chacun. On l'avait si longtemps asticoté, l'accusant à tort de cacher des secrets d'État, de feindre la loyauté, le dévouement, etc. Ils s'emportaient contre lui ; ils l'enviaient sans doute de garder pour lui le plus grand sujet de curiosité de l'époque, et, finalement, on le lui faisait payer cher. Plaqué à la fois par sa fiancée et par le Parti.

Rentré chez lui, il dîna frugalement, en silence, puis alla s'enfermer dans sa chambre. Il ne pouvait imaginer soirée plus lugubre. Debout devant la fenêtre, il attendit que le sommeil vînt le visiter, salutaire.

Il fut réveillé par un doux contact à l'épaule.

« Besnik », l'appelait Mira, penchée au-dessus de lui. Encore ensommeillé, il sentit l'arôme de la pâte dentifrice qui s'exhalait de sa bouche, mais il n'était pas encore parfaitement revenu à lui. « Besnik, répéta Mira, on te demande au téléphone, du journal. »

« J'ai congé aujourd'hui, répondit-il, laisse-moi tranquille.

– Mais ils insistent, c'est urgent, dit-elle en élevant un peu la voix.

– Non, non ! » dit-il, mais il se leva néanmoins.

Voilà donc, songea-t-il, pourquoi on a réservé cet espace de quarante lignes en une...

Dans la cuisine, Rabo et Struga prenaient leur café du matin.

« Tu en veux une tasse ? » proposa Rabo.

Besnik acquiesça.

Il aurait aimé qu'on lui demande pourquoi Zana ne venait plus chez eux depuis plusieurs semaines et ne téléphonait même plus. Mais les autres n'en firent rien. Ils se doutaient, semblait-il, de quelque chose. Seule Mira l'avait questionné un jour innocemment : Que fait Zana ?

Ces derniers temps, Mira avait embelli. Elle est sûrement amoureuse, pensa-t-il, mais, brusquement, il cessa de penser à elle.

***

Le ciel gris clair, figé, avait quelque chose de quadragénaire. Dans le lointain se découpaient de grands réservoirs hexagonaux de carburant, des citernes noires et, par tronçons, le tracé du chemin de fer couvert de poussier, au-dessus duquel deux feux veillaient de leur implacable lumière rougeâtre.

À la radio, on entendait répéter sans répit le communiqué du gouvernement. Une des grandes digues du Nord avait cédé. Le pays entier s'était mobilisé pour faire face à cette calamité. La voix du speaker était grave et vibrait d'émotion.

À mesure qu'ils approchaient de la zone inondée, la circulation devenait plus difficile. La chaussée, couverte de boue, était jalonnée de camions bloqués. Par endroits, le sol s'était effondré et la route semblait avoir essuyé un coup de dents.

Les policiers se frayaient difficilement un chemin entre les véhicules. Juchés au sommet de poteaux téléphoniques ou de troncs d'arbres creux, des échassiers immobiles contemplaient le spectacle de la route.

Finalement, après quelques arrêts, leur Jeep pénétra dans une bourgade noyée sous la boue, au-delà de laquelle commençait vraiment la zone inondée. En entrant dans un café pour acheter des cigarettes, ils tombèrent sur Victor Hila. Il était arrivé deux heures plus tôt avec deux cents ouvriers de son usine.

Il leur dit qu'ils avaient un bout de chemin à faire ensemble et monta à bord de leur camion.

Peu après, un silence complet régna dans le véhicule. Tous trois observaient sans mot dire l'immense étendue café au lait. Encore une brebis noyée ! Tiens, une grange ! remarquait çà et là Besnik.

Ils s'approchaient d'un pont. Les poteaux téléphoniques, penchés dans les poses les plus grotesques avec leurs fils qui pendouillaient semblaient rendre l'âme.

À leur surface des eaux affleuraient, agités comme par une forte fièvre, tout un bataclan de cadavres et d'objets : charognes de bestiaux, poutres, abécédédaires, chaises, croix tombales, banderole portant écrits en rouge les mots : « Vive le Parti du Travail d'Albanie ! », épis de maïs, fils de téléphone, volailles, écriteau sur lequel selisait « Présidence de la coopérative, horaire des visites, 12-14 heures, mercredis exceptés », chaussures d'enfants, blé (mille regrets, mon frère, mille regrets).

– Voilà tout le décor du socialisme albanais emporté par les eaux, marmonna Victor Hila.

Les autres firent mine de ne point l'avoir entendu.

Besnik eut enfin le sentiment de comprendre pourquoi la presse et la radio avaient donné à l'événement, en même temps que des proportions

dramatiques, un aspect funèbre, et même de deuil national.

***

Le quartier général, une baraque dressée au milieu d'un terrain vague, grondait d'un bruit de voix et d'une radio réglée à plein volume. Quelques étudiants de la section d'électricité de la faculté des sciences installaient une ligne téléphonique.

Besnik et ses deux amis entrèrent dans le quartier général, au moment où une voix rauque s'écriait :

« Salopards, vous m'avez fait tourner les sangs ! Je m'en vais vous arracher les couilles !

– Le chef de l'état-major n° 4, indiqua Victor à voix basse. Ils tiennent une réunion. »

Un fût en tôle faisant fonction de poêle ronronnait. Victor réussit à se faufiler dans la petite foule pour adresser quelques mots au chef. Le silence se fit aussitôt.

« Faux jetons ! grogna-t-il en baissant la voix. Cette fois encore, vous l'avez échappé belle. Fichez-moi le camp ! »

Ils sortirent en file indienne et ce fut alors seulement que Besnik put l'apercevoir. C'était un homme de haute stature, débraillé, au visage flasque et rubicond où deux yeux au regard bénin, naïf même, semblaient avoir été insérés comme par inadvertance.

« Asseyez-vous, camarades journalistes ! dit-il d'une voix lasse. Excusez-nous. Il nous arrive d'élever la voix, de hurler même, mais nous ne pouvons faire autrement. »

Il sourit. Les poils de sa barbe et de ses sourcils s'étaient mis à accrocher des reflets rougeâtres. Sa figure faisait maintenant penser à un lampion.

***

Tout le monde est sorti, pensa Zana. Il était trois heures de l'après-midi. À cette heure, il y avait en général des gens à la maison, aussi l'impression d'abandon qu'elle ressentait était-elle encore plus sensible. Sa mère avait une réunion du Parti. Son père s'était rendu dans les régions sinistrées. Depuis deux jours, toute une foule partait pour la zone inondée. Lui aussi était sûrement allé là-bas. Depuis quelque temps, Zana avait remplacé dans son cerveau le prénom de Besnik par lui. L'ombre se substituait à l'être.

Marc devait venir d'un moment à l'autre pour sa leçon de français. La radio faisait entendre de la musique légère. Zana s'approcha du réfrigérateur, l'ouvrit, et, avec des gestes de somnambule, en tira la bouteille de cognac.

Dans la pièce, il faisait chaud. Derrière les vitres, la journée hivernale avait recouvert le monde d'un immense voile gris. Ce ciel aride était pénétré d'une absence oppressante. En s'éloignant, *il* avait emporté avec *lui* un morceau de l'univers.

Zana se versa du cognac dans un verre à digestif. Elle le tint un moment dans sa paume tout en gardant le regard rivé sur les fenêtres. Puis elle rabaissa les yeux sur sa main, comme étonnée de voir ce petit objet de verre entre ses doigts.

Et *lui*, que faisait-il ? où pouvait-il bien se trouver en ce moment ? Depuis le soir où elle avait raccroché après qu'il l'eut offensée, elle ne l'avait plus revu. Mets un point final à cette histoire, lui avait dit sa mère. Puisqu'il ne t'aime pas, tâche de l'oublier. N'y pense plus... Prise d'un doute, Zana avait plus d'une fois demandé à sa mère si elle n'avait pas commis la sottise d'aller à son bureau à lui, mais celle-ci avait nié farouchement. Mais alors, pour quelle raison l'avait-il insultée si durement ? Il n'y a aucune raison, avait répliqué sa mère, c'est simplement un prétexte pour rompre. De temps en temps, Zana se demandait s'il n'en aimait pas une autre. Il plaisait aux femmes. Elle sentait qu'en remuant le couteau dans la plaie, sa raison s'embrumait, et elle qui passait pour avoir la tête sur les épaules accueillait maintenant les hypothèses les plus absurdes.

Elle approcha le verre de ses lèvres. Le cognac lui parut amer.

Deux nuits auparavant, elle avait rêvé de Besnik. En réalité, il ne lui était pas apparu. Elle n'avait entendu que sa voix au téléphone. Près d'elle se

trouvait un billard aux pieds trapus autour duquel jouaient quelques individus de petite taille, et elle ne cessait de demander : Pourquoi m'as-tu si durement offensée ? À l'autre bout du fil, il avait cherché à se justifier, mais en se bornant à dire qu'il était fâché à cause d'un certain jeudi, un second jeudi, précisément le second jeudi de la semaine précédente, et, comme elle l'avait interrompu en lui remontrant qu'il déraisonnait, il avait répondu calmement : Bien sûr que je déraisonne, puisque je n'existe plus ! Tu n'existes plus ? Non, avait-il répondu, et c'est bien de là, du néant, que je t'appelle. Alors seulement elle avait remarqué que sa voix était très lointaine. Elle avait eu l'impression que ce n'était pas vraiment sa voix, mais la poussière qui en retombait peu à peu à la surface du monde. Elle s'était réveillée dans un violent sanglot qui l'emportait, ainsi que les eaux, la nuit, charrient les matériaux laissés devantune maison en construction. Elle s'était cramponnée du regard aux objets bien réels dont les couleurs se dessinaient vaguement dans la pénombre de la pièce, et cependant que, le visage encore mouillé par ses larmes, elle sondait la nuit, par-delà les vitrines, en guise de maigre consolation lui vint l'idée qu'elle et lui vivaient au moins tous les deux sur la même planète.

On sonna. Zana avala son verre d'un trait et le planqua dans le placard.

« Bonjour, dit Marc en entrant.

– Bonjour, Marc. »

Il s'avança d'un pas timide. Quand il se fut assis sur le divan, Zana nota que son aspect solennel, presque de jeune marié, était dû pour une part à la blancheur immaculée de sa chemise au col dur. Elle allait bien à son teint. Qui sait s'il a une petite amie ? se demanda-t-elle nonchalamment.

Elle s'assit à côté de lui et, comme il ouvrait le livre, elle remarqua non sans étonnement combien leurs épaules étaient proches. Elle se fit la réflexion que, quand deux personnages lisent ensemble le même livre, assises sur un divan, leurs épaules se rapprochent peut-être un peu plus qu'il n'est convenable.

« Alors, on commence ? » dit-elle avec un certain entrain.

Il dut sentir à son haleine l'arôme du cognac, car il la dévisagea avec un sourire suspicieux.

« Tu veux un petit verre ? » demanda-t-elle d'un ton légèrement coupable et, sans attendre sa réponse, elle se leva.

Au contact de ses doigts avec la bouteille, ele nota que ses gestes étaient devenus incertains. Elle rapporta deux verres et ils burent ensemble. Qu'est-ce que je fais ? pensa-t-elle. Du fond d'elle-même ne lui vint aucune réponse.

« On commence, dit-il. *Il fait froid*[1]. »

Comment ce garçon vit-il sans quelqu'un à qui il soit attaché ? songea-t-elle sans trop savoir pourquoi. Elle n'était seule que depuis quelques semaines et en souffrait cruellement. *Il fait froid,* répéta-t-il machinalement. Bien sûr qu'il fait froid. *L'hiver*[2]. Mais quel hiver faisait-il donc là-bas, à Moscou, pour qu'*il* se fût refroidi ainsi jusqu'à la moelle des os ? À présent *il* était lointain, étranger, inaccessible. Les villes où *il* vivait étaient inconnues d'elle, les rues où il marchait, les maisons où il frappait, tout cela appartenait à une architecture différente.

« Là, dit Marc, voulez-vous relire ? »

Elle relut. Qu'était cette langue ? Pourquoi l'étudiait-elle ? *Il fait froid.* Pour l'heure, *il* était là-bas, sur les lieux de l'inondation, de la catastrophe. Mais c'est ici, en moi, que la catastrophe se produit ! se dit-elle avec un gémissement intérieur.

La radio continuait d'émettre de la musique. Marc leva la tête de son livre. Qu'est-ce...

« Zana, qu'est-ce que vous avez ? »

Elle avait les yeux humides, éclairés d'une lueur oblique. Elle était absente. Il n'y avait là que ses yeux, vitres d'une maison abandonnée où l'on décelait encore à peine la vapeur humaine laissée par ses occupants. Ceux-ci étaient partis.

Ne sachant quelle contenance adopter, il se mit à lire. Des inscriptions étrusques. Pourtant, il poursuivait opiniâtrement sa lecture, avec fébrilité, comme si ces lignes devaient lui apporter le salut. Cela dura un long moment. Le sanglot que, depuis quelques minutes, elle cherchait à étouffer, après avoir parcouru, comme une secoussesouterraine, tout son être, finit

par jaillir au point le plus vulnérable : les épaules. Celles-ci se mirent à trembler.

Il interrompit sa lecture. Lentement, comme pour la calmer, il tendit la main vers ses cheveux qui enveloppaient sa tête comme une chappe de nuit, et tout son être fut parcouru d'un tressaillement face à l'inconnu.

Ce qui se produisit entre leurs corps fut quelque chose de sourd et d'aveugle, comme s'ils s'étaient abîmés dans un gouffre. Puis les bruits de la vie se manifestèrent à nouveau. Ce n'étaient plus des sons, mais des mots décousus, d'abord incompréhensibles, puis de plus en plus intelligibles. La radio diffusait le journal. Zana ne pouvait en détacher son regard, comme si elle écoutait avec les yeux. L'inondation.

Lui, les traits un peu tirés, avec sa chemise blanche et sa cravate légèrement en désordre, observait un de ses genoux découverts sans comprendre pourquoi elle ne se hâtait pas de le recouvrir pour effacer toute trace, tout souvenir de ce qui s'était passé.

« Tu crois que tout va être renversé ? » demanda-t-elle subitement, d'un ton très calme, et, au bout de quelques secondes, elle ajouta : « Comme moi ? »

Il secoua négativement la tête.

« Non », répondit-il.

Elle ne le quittait pas du regard.

« Non, répéta-t-il. Je vous le jure, Zana : jamais ! »

Son front était sillonné de rides. Zana le dévisageait fixement.

« Sûrement que là, en bas, vous ne faites que parler de ça, vous caressez des espoirs », dit-elle, elle-même étonnée de s'entendre articuler des mots.

Il leva les yeux. Sur son visage, entre le front, les sourcils et les pupilles se livra une courte et douloureuse bataille, au point que, si elle avait été dans son état normal, elle eût probablement regretté sa question.

« Oui, dit-il. Ils font bien quelques rêves, ils nourrissent de folles espérances.

– De folles espérances, répéta Zana d'un air absent.

– Mais moi, jamais, souligna-t-il et, de nouveau, il releva la tête.

– Jamais quoi ?

– Jamais. »

Il se fit un silence. Finalement elle recouvrit son genou. Elle se leva et alla ouvrir le réfrigérateur.

« Zana », dit-il d'une voix affaiblie. Puis il aligna quelques mots décousus : « Vous, peut-être... moi, de toute façon... »

Elle referma le réfrigérateur.

« Je ne veux plus rien entendre. Allez-vous-en », dit-elle avec froideur.

Docile, il se leva et se dirigea vers la porte. Dans sa tête à elle tournoyaient d'autres mots : quoi qu'il en soit... un certain avantage... c'est-à-dire que lui, Marc... de cette discorde... la bourgeoisie... profit... le seul profit... Mais elle se sentait incapable d'agencer ces mots pour faire une phrase et, de surcroît, elle eut le sentiment que cette phrase aurait peut-être été trop empreinte de cynisme pour qu'elle pût la lui dire.

La porte se referma. Zana gagna la salle de bains, se déshabilla prestement et, après avoir ouvert le robinet d'eau chaude, remarqua que son corps ne portait heureusement aucune trace de ce qui s'était passé. Quel dégoût, pensa-t-elle.

Au même moment, Marc, en pénétrant dans sa chambre, entendit des voix en provenance de la pièce voisine, celle qu'occupait sa mère. Sûrement que là, en bas, vous ne faites que parler de ça, vous caressez des espoirs... Il s'étendit sur son lit et chercha à se remémorer dans ses moindres détails la scène qu'il venait de vivre. Cela lui semblait incroyable. Le temps s'était condenséau-delà de toute vraisemblance. Les jours, les phases naturelles du rapprochement entre les êtres, les regards, les sourires, les serrements de mains, les baisers, tout cela avait été sauté avec une rapidité folle, en violation de tous les usages, et tout s'était condensé d'une manière si brûlante, radieuse et chaotique que, de ce chaos, la mémoire ne pouvait extraire que des images mutilées, semblables à des restes.

La tradition s'était effondrée, mais cet effondrement, au lieu de le rapprocher de Zana, l'avait plus que jamais éloigné d'elle. Tout s'était passé à rebours. Il n'était pas préparé à soutenir un si rapide déroulement des faits. Il avait mal à la tête.

La porte de sa chambre s'ouvrit, laissant apparaître Émilie.

« Marc, nous avons des visiteurs, tu viendras les saluer ?

– Non, dit-il, j'ai la migraine. »

Il savait, comme s'il y eût été, de quoi il retournait maintenant dans la pièce voisine. Au long de ces dernières semaines, en se rendant visite l'après-midi ou le soir, ils n'avaient dans le regard comme sur les lèvres qu'une seule et même question : Pourquoi donc ne se passe-t-il rien ? Pourquoi est-ce que rien ne bouge ? Ne nous serions-nous pas réjouis prématurément ? Ne serait-ce qu'une pure querelle doctrinale, qui risque de se confiner dans les limites de la théorie ? Ils attendaient quelque chose de chaque semaine, de chaque jour, sans imaginer concrètement ce qu'ils espéraient voir se produire. Ils attendaient que quelqu'un prît une initiative, mais naturellement pas eux. Non, jamais eux-mêmes ! Pour rien au monde.

Il se leva, ouvrit lentement la porte et sortit dans le couloir. La radio éteinte, le bruit de leurs voix lui parvenait à présent.

« Après ça, je pense qu'il va tout de même se passer quelque chose, disait Hava Fortuzi.

– Espérons, faisait la voix de Nurihan. Maintenant, je ne prie Dieu que pour une chose : qu'Il m'accorde de vivre jusqu'au printemps. J'ai le pressentiment que cette affaire n'ira pas au-delà. Ah, puissé-je vivre jusque-là. Sinon, la terre rejettera mes restes !

– Allons, maman, ne dis pas ce genre de choses, protesta Émilie.

– Toutes les coopératives sont inondées. À présent, bon gré mal gré, il faudra bien qu'ils tendent la main à l'Occident, car les pays de l'Est leur ont coupé les vivres, observa Ekrem Fortuzi.

– Ah, si un jour on pouvait voyager de nouveau librement en Occident ! » soupira Hava.

Marc avait noté qu'en même temps que leurs espoirs, augmentait aussi leur peur. Il lui semblait parfois que les carreaux des fenêtres, les plafonds, les planchers, tout se mettait à trembler. S'ils savaient ce que je viens de faire il y a une demi-heure ! Rien qu'à cette pensée, il frémit. Il avait touché à une de *leurs* filles ! Pour eux, elles étaient intouchables. Et il l'avait fait au moment précis où ils étaient le plus vindicatifs. Si ceux qui se trouvaient dans sa pièce voisine venaient à l'apprendre, ils lui sauteraient à la gorge, le lacéreraient de leurs ongles. Maudit sois-tu, tu nous as tous perdus, enterrés !

Il tendit à nouveau l'oreille.

« À la base de Vlorë non plus, leurs affaires ne vont pas trop bien, disait Ekrem Fortuzi.

– À la base navale ?

– Oui, à Pacha Liman.

– Pacha Liman ! s'exclama Hava. Pendant des années, ce nom m'a fait frémir. Chaque fois que je rêvais d'un débarquement des Anglais ou des Américains, devant moi, tel un spectre, surgissait ce mot effrayant.

– C'était un cerbère, renchérit Ekrem Fortuzi. Mais, à présent, Pacha Liman a vieilli, il a perdu ses dents. Il paraît qu'on est en train de démonter la base. On la met en pièces détachées ! »

Marc eut envie de se boucher les oreilles. Il arpenta un moment sa chambre, puis, comme malgré lui, il s'arrêta pour écouter encore. De la base de Vlorë, la conversation était revenue sur l'inondation.

« Tout est submergé, disait Nurihan. Cela fait deux jours que j'écoute tous les bulletins d'informations. Les propriétés d'Ymer Bey et de Yaya Bey seront inondées, celles des Katrosh, des Turhan, des Rokay aussi, les terres de la *teqe* de Beun et de l'archevêché orthodoxe sont noyées sous les eaux. Enfin, la malédiction des expropriés les a frappés !

– Il paraît que les morts sont sortis de leurs tombes, enchaîna Hava Fortuni. On aurait vu Ymer Bey, le prieur de la *teqe* de Beun, et un autre défunt, perchés sur un arbre, qui contemplaient les terres inondées en riant aux éclats.

– Que Dieu nous protège ! fit Émilie.

– Les malheureux, dit la vieille Nurihan. La terre ne veut plus d'eux. »

Ils parlèrent longuement de connaissances depuis longtemps disparues. Ils évoquèrent leurs propos, leurs habitudes, leurs manies, puis leurs rhumatismes et leurs maladies, et jusqu'à la coupe de leurs manteaux, de leurs imperméables et de tas d'autres accessoires ayant quelque rapport avec la pluie.

***

Au PC n° 4 de la Lutte contre l'inondation, le fût transformé en poêle grondait, chauffé à blanc.

« Chien, fils de chienne, sale trotskiste, tu n'as pas trouvé de moment plus indiqué pour te marier ? » criait le chef à un jeune homme aux cheveux longs. Le garçon, l'air ahuri, comme s'il était descendu d'un autre monde où il n'y avait ni eaux, ni inondations, tenait par la main une toute jeune fille aux cheveux nattés qui restait là, tête basse, les joues toutes rouges, un peu à cause de la gêne qu'elle éprouvait, un peu à cause de la chaleur du poêle.

« Camarade président, balbutia-t-il pour la troisième fois.

– Qu'est-ce que t'as à me dire ? Tu me dégoûtes : les gens se noient, se tuent, accomplissent des miracles d'héroïsme, et toi, tu profites du merdier pour enlever une gosse. Trotskiste, décadent, don juan de mes deux, fataliste, tu me fais bouillir les sangs !

Les yeux du jeune homme étincelèrent, mais il se contint. La veille, à la faveur de la confusion, il avait enlevé une fille que ses parents refusaient depuis plus d'un an de lui donner en mariage. Mais, après les derniers mots du président, il pivota rageusement sur ses talons sans lâcher la main de son amie qui, entraînée par ce mouvement brusque, faillit perdre l'équilibre.

D'un air pensif, Besnik suivit du regard la démarche gauche de la jeune villageoise. Il était assis avec son photographe sur un sommier métallique recouvert d'une couverture, et tous deux observaient les gens qui entraient et sortaient sans désemparer.

« Où étiez-vous fourrés ? Vous m'avez laissé tomber ! hurla le président à deux membres du quartier général qui étaient entrés en trombe. Vous allez me rendre cinglé. Vous m'avez tout laissé sur le dos. Je vais devoir aller moi-même charger les poutres ! » Il regarda ses mains peu robustes, aux doigts extrêmement longs, et, de désespoir, son visage épanoui s'avachit subitement : « Vous vous êtes foutus de moi ! »

Un chauffeur entra, les yeux ensommeillés, un bon à la main. Un autre, survenu après lui, resta un moment à se réchauffer près du poêle. Sa camionnette rouge, au numéro d'immatriculation TR 17-55, se voyait de la fenêtre.

« Qu'est-ce que tu nous as apporté, frérot ? demanda le président.

– De la viande, répondit l'autre avec un sourire. De Tirana. »

C'était un homme au visage piqueté de taches de rousseur qui dansaient comme des grains de millet quand il souriait. Ses mèches rousses accentuaient l'aspect anguleux de sa figure.

« Alors, rouquin, on se chauffe ? » lui lança un camionneur de haute stature qui tenait une facture à la main.

L'homme aux taches de son sourit en inclinant la tête. Tous ceux qui entraient l'appelaient « Rouquin » et il souriait à chacun en faisant mouvoir ses taches sur son visage émacié.

« Repose-toi un moment, dit le président avec douceur, presque d'une voix attendrie, tiens, étends-toi là », et il lui montra un autre sommier sur lequel était posée une couverture.

« Merci », fit poliment le frisé. Il s'assit, puis, au bout d'un moment, pivota sur son séant, allongea les jambes et s'étendit enfin de tout son long. Une seconde après, d'un geste prompt, peu naturel, il mit les mains derrière sa nuque et, brusquement, son sourire permanent disparut de son visage et les taches marron furent prises comme dans de la pierre.

***

Dehors, la petite cité mise sur pied en l'espace de soixante heures dans le marécage couvert de joncs était pleine d'animation. Un haut-parleur faisait entendre de la musique. Sur le fronton de la baraque dressée devant le quartier général, quelqu'un peignait à l'huile les mots « Bar de l'Inondation ». Des étudiants des facultés de médecine et d'électricité allaient et venaient.

« Un certain nombre d'entre eux viennent tout juste de rentrer de l'étranger », indiqua le photographe.

Besnik ne les quittait pas des yeux.

« Vous faites partie de ceux de Moscou ? » demanda-t-il à deux garçons emmitouflés dans de grosses écharpes.

Ils firent « oui » de la tête. Besnik faillit leur demander s'ils s'étaient trouvés à la gare de Biélorussie le matin où la délégation albanaise avait quitté la capitale russe, mais sa question lui parut déplacée. Pour lui, cette dernière matinée à Moscou resterait à jamais gravée dans sa mémoire. Il se rappelait le ciel funèbre de novembre, sa grisaille continentale recouvrant tout à l'infini. Bien qu'il fût déjà neuf heures, le jour paraissait n'être pas encore vraiment levé. Mikoyan était venu les saluer à la gare. Dans ses yeux, la question : Pourquoi ce départ en train ? laissait deviner l'autre interrogation, la principale, celle qu'il n'avait pas posée : Comment avez-vous pu penser qu'on ferait abattre votre avion ?

Quand tous s'étaient levés pour se diriger vers les wagons, il s'était produit dans la gare comme un petit mouvement de foule. Les gens de la Sûreté, de part et d'autre s'étaient fait du souci. Mais, après les mots « Ce sont les étudiants albanais », le groupe avait poursuivi son chemin. Une haie de policiers avaient maintenu les étudiants à distance. Nous n'avons prévenu personne, expliquait l'ambassadeur albanais, ils sont venus de leur proche chef.

Enfin, le train s'était ébranlé. Les colonnes de la gare, Mikoyan, l'ambassadeur avaient commencé à se mouvoir peu à peu vers la droite. Le wagon s'était approché de la portion du quai derrière laquelle s'étaient massés les étudiants. Au moment où il était passé devant eux, ils avaient débordé le service d'ordre et s'étaient précipités vers le convoi. Le train roulait lentement et les étudiants avaient presque collé leurs visages aux

glaces du wagon en le suivant au pas de course. Vus de l'intérieur, leurs yeux écarquillés paraissaient tout proches. Ils semblaient demander : « Que se passe-t-il, pourquoi ne pas nous le dire à nous aussi ? » Peu à peu, le train avait accéléré et, l'un après l'autre, ils s'étaient détachés des vitres en s'égrenant le long du quai.

« Ils pensaient repartir pour Moscou ; ils n'ont pas apporté leurs manteaux d'hiver », précisa le photographe.

Besnik gardait en mémoire la vision du dernier d'entre eux, un grand garçon qui avait couru le long du train plus loin que les autres. Il avait une façon particulière de plier les genoux. Naturellement, il avait fini par être distancé. Le train, laissant derrière lui les faubourgs de Moscou, s'était élancé dans le cœur de la Russie. Derrière les vitres couvertes de givre, les steppes enneigées se déployaient dans leur éprouvante immensité. De temps à autre, Besnik somnolait, mais sans arriver à s'endormir pour de bon. Le sommeil, telle une étoffe fragile, se déchirait par endroits. Ils traversaient des gares toutes semblables les unes aux autres et dont les noms se terminaient tous en « ovo » ou en « ovski ». Le soir tombait. Était-ce encore la Russie ou la Biélorussie ? Des isbas noircies s'égrenaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, puis le train avait poursuivi sa route à travers la platitude de la steppe et son uniformité exaspérante. Les hurlements intermittents de la locomotive semblait exhorter la nuit à tomber.

Des cris s'élevèrent à distance :

« Les sinistrés ! Les sinistrés ! »

Portant des couvertures et des berceaux, ceux-ci s'engouffrèrent dans les baraquements dressés à la hâte. Une sonnerie de téléphone retentit quelque part. L'installation était apparemment terminée.

« C'est la terre qui s'effondre », répéta un vieux paysan en croisant les regards du photographe et de Besnik. Visiblement, il répétait ces mêmes mots à tous les passants qui retenaient son attention. Son visage semblait avoir séjourné dans la paille. « La terre s'ef fondre, répéta-t-il, mais peu vous chaut, à vous qui venez de loin ! »

Ils le considérèrent avec étonnement. Le vieillard avait des yeux clairs, sur le point de fondre en larmes.

« Des camions, des ambulances, des barbelés, poursuivit le vieillard, alors que la terre, elle, se meurt. Personne ne se soucie d'elle. Pour la terre il n'y a pas d'hôpitaux, pas de remèdes ! »

Le photographe haussa les épaules. Il allait répliquer quelques mots sur le sort des humains, mais le vieillard le devança :

« Il y a d'abord la terre, décréta-t-il ; nous, les hommes, nous ne venons qu'après. »

Besnik regardait dans la direction où, selon le vieillard, la terre s'effondrait.

Loin, sur la route, passa une ambulance isolée. Sa croix écarlate flamboyait entre les eaux et le ciel.

Ils se trouvaient à présent devant le « Bar de l'Inondation ». Parmi les véhicules qui stationnaient devant, leur attention fut attirée par un minibus tout éclaboussé.

« C'est la bagnole des archéologues, précisa un jeune garçon sans même qu'on lui eût rien demandé. Il paraît qu'ils ont fait des découvertes sensas. »

« Vous êtes archéologue ? s'enquit le photographe auprès d'un homme de petite taille, debout entre deux tables.

– Non, mon vieux, je suis gynéco.

– Les archéologues, c'est nous ! » dit un grand garçon qui prenait le café en compagnie d'une jeune fille. Sur son visage qui semblait relever d'une jaunisse s'ouvraient à grand mal deux yeux au regard éteint.

« Nous sommes journalistes, indiqua le photographe. Nous sommes curieux de savoir ce que vous avez découvert. »

Le garçon consulta du regard sa compagne. Ses cheveux attachés en queue-de-cheval et son cou très lisse semblaient s'accorder avec son silence.

« Deux tombes très anciennes portant des inscriptions, répondit l'archéologue, le regard toujours rivé sur son amie comme pour quêter son

approbation. Nous étions occupés à des fouilles à Pasha Liman, près de Vlorë, quand on nous a convoqués d'urgence à cause de ces tombes.

– Et qu'est-ce qu'elles ont de particulier, ces tombes ? » questionna le photographe.

L'archéologue sourit cependant que sa collègue continuait de siroter silencieusement son café.

« Vous allez peut-être trouver ça étrange, mais je vous dirai qu'il s'agit de la sépulture d'un général turc et de celle d'un cheval.

– La tombe d'un cheval ? s'exclama le médecin, étonné.

– Oui, fit l'archéologue. D'après l'inscription, tous deux sont morts au cours du siège d'une de nos citadelles, au Moyen Âge. Le général commandait le siège ; quant au cheval, c'est lui qui a découvert l'aqueduc alimentant la forteresse. N'est-ce pas, Silva ? ajouta-t-il en se tournant vers sa camarade.

– Bah ! soupira le gynéco. Quand nous fichera-t-on la paix avec ce genre d'inscriptions ?

– Quoi ? s'insurgea l'autre.

– J'ai le sentiment, poursuivit le médecin, que ces inscriptions anciennes sont à l'origine de tous nos maux.

– Je perds mon temps à parler avec vous », répliqua sèchement l'archéologue.

Besnik et le photographe réussirent enfin à trouver un coin où s'accouder.

À une table, ils aperçurent le correspondant de la *Pravda*. Tous deux le connaissaient et ils évitèrent de tourner la tête dans sa direction.

À l'intérieur du bar s'élevèrent des voix :

« Vous avez appris la nouvelle ? On va supprimer les grades dans l'armée. L'Albanie sera le seul pays au monde sans généraux ! »

Une voix qui leur était déjà familière vint se mêler aux autres :

« Aveugles que vous êtes, la terre s'effondre, et vous... Laissez donc le fleuve poursuivre son chemin, sans digues ni barrages, car s'il les supporte un certain temps, le jour vient où il secoue l'échine pour s'en débarrasser... Où sont passés les archéologues ?... Avez-vous vu les archéologues ? Ça suffit comme ça, tu nous casses les oreilles avec tes âges : l'âge de la pierre, l'âge du fer... Tu n'es tout de même pas Engels pour tout savoir... Doucement, doucement... Je vous l'ai déjà dit et je le répète : L'Albanie est le seul pays où il n'y ait pas d'antisémitisme... Moi, je te dis que c'est le seul pays sans généraux, et toi, voilà que tu nous parles des Juifs... Rappelez dès aujourd'hui vos agents, camarade Khrouchtchev, lui a dit Dej quand il est venu lui rendre visite à Bucarest. Rappeler mes agents ? mais comment ferai-je alors pour savoir ce qui se passe ici en Roumanie ?... Pas un seul Juif... Sourds... La terre s'effondre... La terre s'eff... »

Ils sortirent. Dehors, une neige fine avait commencé à fourmiller dans l'air. Le soir tombait. Les fils téléphoniques dessinaient çà et là des lignes noires surmontées de raies blanches. À l'entour se déployait le paysage inchangé de l'inondation. Bientôt les phares des voitures dessineraient sur les eaux des reflets chaotiques qui évoqueraient la Création du monde. Besnik sentit lui manquer la chaleur d'un toit, d'un foyer. Il avait vu la vie arrachée à ses fondations, entraînée par des forces aveugles, et, subitement, la raison de sa brouille avec Zana lui sembla dérisoire. Peut-être n'était-ce qu'un malentendu ? Peut-être n'était-elle pas fautive et avait-il eu tort de s'emporter, de l'offenser? Il contemplait les fils téléphoniques. Hier, pendant qu'on les installait, un ouvrier avait été blessé. C'est pour toi qu'il s'est blessé, se dit-il.

Du bar parvenaient des bruits sourds. Les fenêtres du quartier général étaient éclairées. On entendait, lointaine, la voix rauque du président : « Où êtes-vous ? Vous m'avez à nouveau laissé seul... ! »

« Je voudrais téléphoner », dit Besnik d'une voix éteinte.

Le photographe ne dit mot mais tourna la tête, comme en quête d'un endroit d'où passer un coup de fil.

Ils sillonnèrent en tous sens la cité que la neige fondante s'évertuait à blanchir.

Tous les téléphones étaient occupés. Dans leurs micros se proféraient des injures, des mots doux, des reproches, des éloges, des promesses : on y soupirait, hurlait, mettait en garde, on y énonçait des rapports, des indications, des nouvelles, des reportages, des ordres, des menaces. Besnik et son compagnon marchaient l'un derrière l'autre. La terre, çà et là maquillée de blanc, semblait de plus en plus devenir étrangère, énigmatique, comme un masque japonais. Ils réussirent enfin à trouver un téléphone.C'était un appareil tout neuf, encore muet, qui venait tout juste d'être installé. Apparemment, personne n'en connaissait encore le numéro. En s'approchant, Besnik sentit ralentir les battements de son cœur et une sorte d'hébétude gagner tout son être. Les chiffres du cadran ressemblaient étrangement à ceux de cartes à jouer. Il demanda Tirana. Dehors, il faisait nuit. Il composa sur le cadran le numéro de Zana et attendit. Il eut l'impression qu'un long moment s'écoula avant que la première sonnerie ne se fit entendre. Puis vint la seconde. Les fils couraient au-dessus de la plaine hivernale, de la mort. Il entendit la troisième sonnerie. Pourquoi tardait-on à répondre ? Les fils étaient suspendus au-dessus des eaux épouvantées par les faisceaux lumineux ds phares. Mais que se passe-t-il donc ? La cinquième, puis la sixième sonnerie. Il s'apprêtait à reposer le combiné quand, à l'autre bout du fil, comme d'un autre monde, on répondit :

« Allô ! »

C'était elle.

« Allô, fit sa voix pour la seconde fois.

– C'est moi », dit-il d'une voix étouffée.

Silence.

« Zana, c'est moi, Besnik. »

À nouveau le silence.

« Allô », fit-il, et il faillit appuyer sur la fourche interruptrice comme pour écraser ou conjurer quelque maléfice.

« Allô, tu m'entends ?

– Oui, fit sa voix on ne peut plus calme.

- Je te téléphone d'ici, des lieux de l'inondation, expliqua Besnik, enfin délivré de son emmurement... Zana, je voulais te... »

Il entendit sa respiration, puis sa voix qui l'interrompit doucement :

« Il est trop tard, Besnik.

– Comment ? »

Pendant un moment, il fut incapable de penser. En toute autre circonstance, ces mots lui auraient paru théâtraux.

« Comment ? » répéta-t-il.

De nouveau, le bruit de sa respiration, puis les mêmes mots :

« Il est trop tard, Besnik. »

Trop tard, Besnik. Si la formule était en soi plutôt déclamatoire, il en émanait aussi quelque chose de lugubre. Il se souvint que, deux ans auparavant, un comédien avait tué sa fiancée. C'était un acteur aux amples gestes et au parler emphatique, avec une démarche féminine. Personne ne l'aurait jamais cru capable d'un tel acte. Trop tard, Besnik. Et pourtant, l'acteur... Trop tard, Besnik, se répéta-t-il pour la dixième fois. Puis, comme dans un éclair, il crut découvrir la véritable raison de son alarme. C'était la façon particulière dont elle avait prononcé son nom : Besnik, sans effet, simplement avec tristesse. Tu as perdu Zana, lui dit une voix étouffée au plus profond de son être. Aveugles que vous êtes, la terre s'effondre..., marmonna-t-il en répétant machinalement, sans motif, les mots du paysan inconnu. Après quoi, vide de toute pensée, il se mit à arpenter la neige.

1 En français dans le texte *(NdT)*.

2 En français dans le texte *(NdT)*.

OceanofPDF.com

8

À dix heures, Enver Hodja était assis à sa table de travail, dans son grand bureau au deuxième étage du bâtiment du Comité central. À côté d'une pile de journauxdu jour, il avait sous les yeux, dans un dossier ouvert, un rapport sur l'inondation. Longuement, il garda son regard posé sur les chiffres : le nombre des victimes, tués et blessés, à la digue ; les dommages subis par les exploitations agricoles ; les maisons détruites, les hectares de terres submergées. Il traça quelques mots au bas du rapport et en tourna la dernière page.

Le document suivant était une note circonstanciée sur la suspension des crédits et la résiliation de tous les contrats par les autres pays du camp socialiste ainsi qu'un rapport de la Banque d'État sur la situation imancière de l'Albanie. Par les vitres pénétrait le jour hivernal. Le ciel était d'une clarté diffuse et uniforme, insondable. Dans son immensité grisâtre qu'arrêtaient au loin les cimes couvertes de neige, il y avait comme une annonce de la fin des temps.

Il se mit à lire lentement : Union soviétique, Tchécoslovaquie, Pologne, roubles, forints, couronnes, zlotys, des chiffres, des chiffres se terminant par de nombreux zéros. Zéro, zéro, zéro.

Les premiers signes du blocus s'étaient déjà manifestés depuis une quinzaine. Le déchargement des marchandises à Durrës avait diminué de manière catastrophique. Cent onze fabriques et usines importantes avaient vu leur production baisser. On s'attendait à un fléchissement analogue dans toutes les autres. Sur des dizaines de chantiers, le travail avait pratiquement été interrompu. Trois autres digues menaçaient d'être enfoncées par les eaux. L'état des Finances était inquiétant. La Bulgarie et la Hongrie exigeaient le remboursement de quelques vieilles dettes.

Il se frotta les yeux et resta un moment ainsi, les coudes appuyés sur la table. Roubles, zlotys... Leur évocation se rattachait désormais d'une manière aux dorures des coupoles du Kremlin. Cette salle, ces ornements appartenaientmaintenant à un espace étranger, à un autre temps. Il s'y reporta pourtant en esprit. Ils étaient tous là, autour des tables, comme deux

mois auparavant, agitant furieusement leurs poings, leurs papiers, leurs serviettes en même temps que des citations de Lénine et de Marx ; mais non, non, leurs mains brandissaient en réalité des reconnaissances de dettes, des billets de banque. Cette vision-là était de tous les temps, comme celle de n'importe quel crime.

Votre crime commun..., dit-il à part soi comme s'il entamait un discours. Les années passeraient, leurs cheveux blanchiraient, et leurs propos, avec le temps, deviendraient plus pondérés, plus solennels, avec des accents de plus en plus atemporels, philosophiques, quasi bibliques ; de plus en plus souvent ils paraîtraient à des présidiums, à des commémorations, dans des films d'actualité, sur le petit écran, dans des mémoires, des préfaces, derrière des bouquets offerts par de petits « pionniers », ils seraient entourés de tendresse, d'admiration pour leurs têtes chenues, leur sagesse, leur culture, leur dignité, leurs sentiments humanitaires, leur grandeur d'âme ; pour leurs mains affaiblies, transparentes, presque hiératiques, qui n'avaient jamais fait de mal à une mouche, qu'ils avaient levées haut, à gauche, à droite, condamnant l'injustice, l'oppression de la classe ouvrière, la violence, la cruauté, et qui maintenant tremblotaient en s'emparant des fleurs ; et pourtant jamais tout ce rituel, cette mise en scène ne pourraient effacer la flétrissure qu'ils s'étaient infligée à eux-mêmes en affamant un petit peuple en plein XX^{e} siècle.

Il savait qu'il retournerait plus d'une fois en esprit dans cette Salle de la Vengeance.

Cet hiver, songea-t-il. Saison de la solitude. L'hiver le plus difficile pour lui comme pour le pays.

Il feuilleta le troisième dossier. C'était un compte rendu sur la situation à la base navale de Pacha Liman. Encore une menace d'affrontement. Il souligna les mots : « il existe un risque d'incidents armés » et, en marge, à l'encre rouge, il nota : « Que les militaires des deux camps soient désarmés quand ils ne sont pas de service. »

Il était impatient de jeter un coup d'œil sur les lettres que les secrétaires, comme à l'ordinaire, lui avaient rassemblées en trois piles : celles qui venaient de l'intérieur, celles de l'étranger et les lettres anonymes. C'était à sa propre demande que, depuis deux mois, on lui apportait aussi ces

dernières. Il sourit à part soi en songeant à ce que dirait Khrouchtchev s'il venait à l'apprendre : « Le camarade Enver en est arrivé au point de se faire communiquer les lettres anonymes ! » Soudain déridé, il aurait éclaté de rire. Alors qu'il était évident que chaque haut dirigeant lisait les siennes propres en cachette. De toute façon, à présent qu'il avait rompu avec le reste du monde, il pouvait déroger aussi aux usages... Et pas simplement pour les lettres anonymes, mais en toutes choses.

Les lettres de l'intérieur étaient comme d'habitude choisies parmi celles d'ouvriers d'usines, d'étudiants, d'intellectuels en vue, de montagnards. Bien qu'il sût d'avance ce qu'ils lui écrivaient – « quoi qu'il advienne, quel que soit le cours des choses, nous serons toujours avec le Parti, jusqu'au bout », etc., il en parcourut certaines. Il fut également en entier les lettres de deux vieux communistes tchèques, d'un philosophe de Nouvelle-Zélande, ainsi que les missives en provenance d'Afrique, de communistes français, belges et brésiliens.

Il fut quelque peu surpris de trouver dans le paquet des anonymes une lettre, justement la plus longue, qui non seulement était signée, mais portait aussi le lieu de travail de son expéditeur : Aranit Tchorraj, magasinier à la Menuiserie centrale, ancien fonctionnaire au ministère del'Intérieur. Elle était écrite en gros, très gros caractères, et, en raison de leurs dimensions, certains d'entre eux, surtout les a et les o, semblaient aveugles, à l'instar des yeux des statues. Il éloigna un peu la lettre des siens et poursuivit sa lecture tout en continuant à pianoter des doigts sur la table. Frappe, frappe. C'est ainsi qu'on avait frappé jadis au beau milieu de la nuit à la porte de sa chambre, quelque part, à Varsovie ou Sofia. Il présidait une délégation. Les discussions avaient lieu dans la journée, et, le soir, ils allaient à l'Opéra ou au théâtre. Et voilà que dans la nuit, on avait frappé à sa porte. Oui, c'était bien ainsi : en pleine nuit, comme dans les ballades. Il s'était levé et était allé ouvrir. Sur le seuil lui était apparu le vice-président de la délégation, Koçi Xoxe, court sur pattes, le visage enflammé. Je n'ai pas trouvé le temps de vous parler dans la journée, lui déclara-t-il. J'ai quelque chose à vous dire. Il était entré. L'entretien avait été confus : une discussion de minuit en terre étrangère. Ils avaient parlé de Tito, puis des intellectuels. C'était un des sujets préférés du ministre de l'Intérieur. Cette nuit-là, il semblait particulièrement surexcité. De même, affirmait-il avec feu, que le capitalisme crée son propre fossoyeur, le prolétariat, ainsi le socialisme

engendre le sien, qui n'est autre que l'intelligentsia. Ils avaient polémiqué longuement, en étaient presque venus à se quereller. Tout le fiel de l'Albanie, ses résidus immondes, son poison séculaire, remontant des profondeurs en un jaillissement sinistre, s'était condensé en ce petit homme dont le nom évoquait un duel au poignard : Koçi Xoxe. Le premier ministre de l'Intérieur de la République socialiste d'Albanie, pensa Enver Hodja. Il gisait maintenant quelque part à la périphérie de Tirana, sans tombe, sans stèle funéraire, tas de boue et d'ossements mêlés à la rafale de balles du peloton d'exécution. Tant d'années avaient passé, et malgré tout, de loin en loin, son ombreréapparaissait. L'homme qui avait rédigé cette lettre en était à l'évidence un disciple. D'aucuns avaient souvent réclamé sa réhabilitation. À Belgrade, une rue portait même son nom. Jamais, pensa-t-il en continuant à pianoter sur la table. Jamais !

Que de fois il avait revécu en pensée l'année 1947, des heures, des jours, des semaines, des fragments d'épisodes de cette année-là, qui, tels des tronçons de serpent, frétillaient avant de se souder à nouveau. Ç'avait été une année noire. Le petit homme terrorisait le pays. Les Jeeps du ministère de l'Intérieur dévoraient les routes désertes. Avec des hurlements. Les fenêtres du Comité interministériel restaient éclairées jusqu'à l'aube. Régnait une angoisse de tous les instants. Une escalade se poursuivait jour après jour, nuit après nuit, le long des murs des ministères, sur les épaules, les combles de l'État : la dure escalade du ministère de l'Intérieur dans son effort pour se hisser au-dessus du Parti. Le petit homme grimpait, grimpait. S'il était si puissant, c'est que, derrière lui, il y avait la Yougoslavie, et derrière les deux, la Russie. Les séances du Bureau politique étaient lugubres. Sur les réunions du gouvernement, seuls les lustres jetaient quelque clarté. Les enveloppes de ses lettres portaient les traces de la vapeur employée pour les ouvrir. On était en hiver. Les jours raccourcissaient. À son image ! songea-t-il. Puis, en marchant à pas lents derrière le cortège d'un membre du Bureau politique qui venait de se suicider, il s'était interrogé : Jusqu'à quand ? La musique avait entonné une marche funèbre. On avait inhumé le suicidé. Tous s'étaient inclinés sur sa tombe pour y jeter une poignée de terre. Il s'était dit : Comment cette sinistre saison a-t-elle pu se dérouler ? Le jour de l'ouverture du premier Congrès du Parti, lorsque, le visage hâve et pâle, comme relevant d'une longue maladie, il était monté à la tribune, un murmure sourd avait parcouru la salle. Quelleest la situation ? Que se passe-t-il au Comité

central, au Bureau politique, au Conseil des ministres ? Pourquoi ne le dit-on pas ?

Plus tard, alors que l'épuration se poursuivait au ministère de l'Intérieur, il s'était souvent demandé si tous ces agissements s'inscrivaient réellement dans une ligne politique, comme on le disait généralement, ou s'il s'était seulement agi de manœuvres destinées à l'évincer. Il penchait plutôt pour la seconde hypothèse. Cette lutte n'obéissait à aucun principe, c'était toujours l'histoire des vieilles sorcières apparues à Macbeth : bravo Xoxe, ministre de l'Intérieur, bravo Koçi, coopté au Bureau, bravo Koçi, prochain Premier secrétaire !

Ce n'était que cela, et rien d'autre. Les lignes politiques n'avaient jamais été que des façons de penser propres à légitimer l'accession au pouvoir de l'homme désigné. Ses adversaires lui reprochaient tantôt une sévérité, tantôt une indulgence excessives. En 1947, quand on le jugeait trop modéré et que l'on se préparait à le renverser pour lui substituer Xoxe, le vent avait subitement tourné à la modération, et comme, allez savoir pourquoi, il faisait figure de « modéré », il avait eu le dessus. À présent qu'on l'accusait du contraire, de se montrer trop dur, il s'attendait une nouvelle fois à voir tourner le vent. De la même manière, on lui rappelait ses études en France tantôt comme un mérite, tantôt comme une souillure. À Moscou, on lui avait reproché et l'un et l'autre au cours de la même nuit...

L'auteur de la lettre, quoique inculte, avait senti qu'il fallait en définitive adopter la ligne dure, voire la plus extrême. Il ne cachait pas sa nostalgie pour l'année 1947. Cette année-là, on eût dit qu'il l'avait charriée si longtemps sur son dos qu'il la déchargeait comme un lourd cercueil sur l'année 1960. C'est seulement ainsi, écrivait-il, que l'on pourrait surmonter ces jours difficiles.

Tous donnent leur avis sur la manière de sortir de cet hiver, se dit-il. Il détourna les yeux du dossier et commanda un café. Oui, tous, même les détenus politiques dont les lettres, ces derniers temps, s'étaient multipliées. Certaines de leurs louanges étaient justement ce qui l'effrayait le plus : enfin, lui disaient-ils, tu as fait quelque chose de bien pour notre Albanie, tu l'as détachée de l'Est communiste !...

Par les fenêtres tombait la même lumière grise et uniforme d'un ciel perdu à des altitudes vertigineuses. Le café qu'on lui avait apporté lui parut presque froid. Il le but lentement et pensa de nouveau aux centaines de lettres qu'il avait reçues et aux mille autres qui lui parviendraient à coup sûr dans les jours suivants. Parfois, il s'emportait : pourquoi donc, plus qu'en toute autre occasion, les gens jugeaient-ils normal, précisément maintenant, de donner leur avis sur la manière dont on pourrait se tirer de cette mauvaise passe ? Comme si les issues étaient innombrables... Ces lettres, surtout les anonymes, contenaient souvent des phrases ambiguës. L'une évoquait non sans un luxe de détails les tours de claustration du Nord où s'enfermaient de longues années les hommes menacés par la vendetta. Dans la pénombre et la solitude, ils gardaient la vie, mais la nuit, l'angoisse, la cruauté et le froid pénétraient peu à peu tout leur être. Et quand enfin ils sortaient de leur refuge, leur vue était affaiblie, ils avaient presque perdu l'usage de la parole et ne savaient plus rire. Tirer un peuple du blocus..., écrivait l'inconnu. Non pas une poignée de malheureux ensauvagés par un destin cruel, mais tout un peuple bien vivant. Un pays entier. Une révolution. Quoi de plus difficile ?

Que voulez-vous devenir : « les Don Quichotte de la révolution » ? Cette question lui avait été posée, la veille de son discours à Moscou, par un des « neutres ». Mais, s'ils abandonnent la révolution, avait-il risposé, n'est-ilpas de notre devoir à nous, petits partis, de la défendre ? Nous ne laissons tomber personne. Ah oui, je sais, avait dit l'autre. J'en ai entendu parler. Jusqu'à présent, vous vous êtes entretués en combat singulier, conformément aux règles, et maintenant, vous vous préparez apparemment à périr tous ensemble selon les normes du marxisme. Peut-être bien, avait-il répondu.

Enver Hodja baissa à nouveau les yeux sur le dossier.

Le document suivant était un mémoire sur la suppression des grades et la réduction des traitements des cadres supérieurs du Parti et de l'État. Il l'avait demandé la veille. Mais, avant d'en avoir terminé la lecture, il se leva et se mit à aller et venir de sa table de travail à la fenêtre.

Dans sa mémoire oscillèrent lentement les coupoles du Kremlin dans le ciel glacé de Moscou. On expliquait que le communisme était plus jeune que la jeunesse même, et que l'État, s'il ne se rénovait pas, le meurtrirait, le

blesserait comme une cotte de mailles archaïque. Dans une certaine mesure, c'était naturel. Des milliers d'années séparaient l'homme de son prédécesseur, le singe anthropomorphe, et, malgré tout, de temps en temps, se manifestaient les signes d'un monstrueux avatisme. L'État socialiste, lui, n'était séparé que par peu d'années de ses devanciers. Leur férocité redoutable, leurs colères aveugles, la hideuse pilosité de leurs membres se manifesteraient longtemps encore. Et longtemps encore la classe ouvrière aurait à leur livrer une lutte à mort. Elle combattrait la bureaucratie d'État. Elle arracherait des épaules de ses hauts fonctionnaires leurs manteaux de souverains, et, après les en avoir dépouillés, elle renverserait, si besoin était, ceux qui les avaient portés. Là-haut, à Moscou, lors de son dernier séjour, il avait vu, presque méconnaissables, les anciens militants de la Révolution transformés en froids bureaucrates. Cette métamorphose était effrayante, mais elle ne s'était pas accomplie du jourau lendemain. Le processus de décomposition avait été long et ardu ; ils avaient d'abord eu des scrupules de conscience, puis ils en étaient venus à accepter des compromis, ils avaient connu l'appât des privilèges, des protocoles, des états de personnel, l'arrogance de leurs épouses et de leurs enfants, les manifestations de jalousie, les ragots entourant les nominations, les traitements, les voitures, il a une Zim et toi tu as toujours ta Volga, on construit un nouveau modèle, mais pour qui, quel rang, avec quel nom, je ne sais plus, je crois qu'on lui donnera le nom d'un oiseau : mouette, hirondelle, corbeau. Pourquoi ne dis-tu pas plutôt vampire ? La Vampire !

L'épidémie soufflait comme un vent pestilentiel sur toute l'étendue du camp socialiste. La révolution s'empâtait. Sur le chef quadragénaire de l'Union soviétique poussaient les cheveux blancs de l'Empire.

La création d'une caste avait depuis des années été leur tentation commune. Au début, ignorance de la classe ouvrière, puis mépris, pour aboutir à la haine déclarée ; après quoi, on n'avait plus qu'à attendre le carnage.

Il continuait d'arpenter son bureau. Des fenêtres, le boulevard s'offrait à sa vue. Les mimosas étaient desséchés. Les passants s'étaient emmitouflés dans leur manteaux.

La vitre de la fenêtre devant laquelle il s'était figé s'embua légèrement de son souffle. Il fallait frapper impitoyablement le moindre signe de formation de castes. Il fallait tout mettre en œuvre. Et, si cela s'avérait nécessaire, aller encore plus loin, faire comprendre à la classe ouvrière, au peuple tout entier que les droits du Parti n'étaient pas illimités. Pendant un moment, cette pensée l'absorba totalement.

Oui, à ce qu'il semblait, il fallait à nouveau frapper. Après chaque modification de la ligne, cela se révélait indispensable.

Mais son esprit restait préoccupé par la question des salaires. Quels tracas ne lui avaient-ils pas causés au fil de toutes ces années ! Des visages marqués de vieilles blessures de balles, d'éclats d'obus ou de bombes lâchées d'avion, offensés, empourprés ou blêmes d'humiliation, de colère. Est-ce donc pour que Naum Këtenasi soit plus honoré que moi, lui qui n'était que mon second, que je me suis battu, que j'ai eu un bras enlevé à la gorge de Kèlcyrë, que j'ai failli laisser ma tête à Zall-Herre, à Mokër, au Torrent des Chiens ? Écoute-moi, tu as raison, bien sûr, tu as raison, mais maintenant Naum est ministre, en sorte que son traitement... Ministre ? Oui ! voilà ce qu'on nous sort, maintenant ! Qu'est-ce que c'est que ces ministres ? Nous avons balayé les ministres de la face de la Terre... Écoute-moi, nous avons balayé leurs ministres *à* eux, mais, aujourd'hui, nous avons nos ministres à nous, notre État à nous... Non, il n'y avait pas moyen de le convaincre : Des ministres ! Mais, hier encore, tant que crépitaient les mitrailleuses, nous n'avions pas de ministres ! Et les choses marchaient à merveille. Alors que maintenant, on vient nous parler de ministres !

Il fallait s'y attendre. Ç'avait été un des premiers soucis de la période de la Libération. Il se rappelait une froide journée de novembre 1944. Çà et là, on retirait encore des cadavres des décombres. Des hautes fenêtres de l'ancienne mairie, il contemplait la place Skanderbeg avec, au centre, les décombres du bunker allemand, les tubes tordus de ses canons. La place fourmillait de partisans. Ils allaient et venaient, se hélaient, formaient de petits groupes. Sur la place soufflait un vent d'inquiétude qui faisait frémir leurs épaules, leurs bras, leurs mains. Dans ces mains, ils tenaient de l'argent. C'était la première fois que la Banque d'État distribuait une solde aux partisans. Ils examinaient, étonnés, les coupures, vertes, brunes, dont ils avaient oublié jusqu'à l'existencedepuis des années. La plupart d'entre eux avaient cru que l'argent avait disparu, comme tout ce qui datait de la

monarchie. Mais il était bien vivant. Conservés dans d'épais coffres-forts, au fond des caves du Trésor, les billets n'avaient subi aucun dommage des bombes, des attaques et des contre-attaques, et maintenant qu'ils étaient réapparus au grand jour, ils bruissaient, comme enivrés, entre les mains maladroites, basanées, estropiées, décharnées, bandées des partisans qui se penchaient sur eux, cherchant péniblement à lire les lettres et les numéros (la plupart avaient appris à lire et à compter en suivant les cours de leur compagnie ou bataillon) : XC 031579, SR 040028. Ils se les montraient, posaient leur doigt dessus, les comparaient, puis gagnaient un autre groupe avec une lueur étrange sur le visage, mélange confus de perplexité, de joie puérile et d'appréhension.

De toutes les rues les partisans affluaient sur la place. Lui-même était demeuré longuement immobile devant la fenêtre et, pour la première fois, il avait pensé que là, sur la grand-place, sous ses yeux, était en train de mourir un peu de la révolution. C'était triste, mais on ne pouvait l'empêcher. C'était inévitable. L'argent était là, parmi eux. Il fallait absolument réagir, sinon tout prendrait fin un jour. Ce que n'avaient pu faire les canons, les petits billets verts et bruns le feraient autrement sans éclats.

Les partisans armés qui gardaient la Banque d'État se tenaient figés devant ses colonnades comme aux pieds d'un sphinx. Une antique exaltation planait sur la place. Et voilà qu'à l'orée de la rue de Dibra, il aperçut le premier partisan acheteur. Il s'avançait vers la place Skanderbeg d'une démarche furtive, tenant maladroitement dans ses bras une espèce de siège hybride, mi-chaise, mi-fauteuil, tapissé de velours cerise avec quelques baguettes de cuivre, les pieds revêtus d'un vernis métallique, objet quasi inutile, imitation du style d'un quelconque Louis deFrance, un de ces accessoires qu'on trouve dans les boutiques de brocanteurs. Le cou, les bras, les mains du partisan subissaient des déformations de manière à pouvoir porter plus facilement le siège, mais c'était apparemment une tâche fort ardue, car tout son corps était tordu par l'effort. Il paraissait grotesque et laid.

La place Skanderbeg semée de partisans et de numéros de billets de banque, les gardes casqués devant les colonnades de la Banque d'État, sous les gros bas-reliefs, l'image du partisan grotesquement empêtré dans son petit fauteuil, tout cela lui revenait en mémoire, tantôt avec motif, tantôt sans motif.

Sur le côté droit de son bureau, il avait mis de côté, pour le revoir plus tard avec soin, un communiqué du comité du Parti de Tirana sur l'état d'esprit régnant dans la capitale. Toutes les couches de la population étaient très perturbées. Les ci-devant bourgeois, les prêtres, les commerçants, les anciens propriétaires terriens étaient dans un état d'agitation extrême. De leur côté, les anciens partisans, les fonctionnaires des ministères de l'Intérieur et de la Défense se réunissaient eux aussi après dîner chez les uns ou les autres. La haine, quelque peu atténuée au bout de quinze ans de régime communiste, tendait à se rallumer, mais, bizarrement, ce n'était plus celle d'autrefois. L'aversion avait quelque peu cédé à la curiosité. Pendant tant et tant d'années, les uns et les autres avaient paru n'avoir plus aucun lien entre eux : chacun vivant au sein de son univers, les communistes dans leur superbe, fiers de leurs hauts faits, les ex-bourgeois, tête basse et en silence. Or voilà que, soudain, ils s'étaient aperçus qu'ils vivaient dans le même monde, tout près, presque collés les uns aux autres. Et la première question qu'on se posait de part et d'autre était la suivante : maintenant que nous sortons du « camp », allons-nous nous allier à l'Occident ? Cette question suscitait tantôt la peur, ledésarroi, l'épouvante, tantôt aussi l'espoir et la joie. Mais rien n'était plus tranché comme avant. La peur même s'atténuait d'un soulagement caché, la joie s'assombrissait d'angoisse.

Enver Hodja était de plus en plus captivé par sa lecture. À son habitude, il continuait de souligner certains passages au crayon rouge. Deux grands groupements s'étaient donc manifestés : les fidèles au régime et les autres, qualifiés tantôt d'adversaires, tantôt de bourgeois, tantôt simplement accusés de tiédeur envers le régime. Entre ces deux extrêmes se situaient d'autres groupes : les spectateurs intéressés, les indifférents, les terrorisés, les curieux, les cancaniers et les casse-cou.

Les dossiers contenaient des commentaires, des indications, des lettres de gens appartenant à tous ces groupes, mais surtout aux deux principaux. Chez ceux de droite, les appréciations outrancières du genre « Notre heure est revenue », « Ils vont bien être contraints de revenir sur tout ce qu'ils ont fait, de nous restituer nos biens, d'ouvrir les prisons », etc., étaient plutôt rares. Y prédominait un esprit de conciliation : « Oublions le passé », « Enfin, Dieu soit loué, quelque chose de bien ! » « Cette fois, lui écrivait un ancien détenu, tu as beau nous avoir fait croupir en prison, nous sommes

avec toi, débarrasse seulement l'Albanie de la peste communiste, et nous te pardonnerons nos souffrances. »

Il relut ces lignes conciliantes et se dit à part soi : Tiens tiens...

Chez les communistes, l'attitude opposée était exprimée tantôt sévèrement, tantôt avec retenue. Certains ne voulaient pas encore croire à une rupture possible avec l'Union soviétique ; ils espéraient le renversement de Khrouchtchev, juraient leurs grands dieux qu'ils étaient prêts à se sacrifier pour le communisme. Dans ce flot, tel un gros billot flottant au fil des eaux, le dicton : « Si tute brouilles avec la source, n'attends pas qu'elle te donne de l'eau. »

Il se frotta à nouveau les yeux. Cette situation, ce malentendu pouvaient durer longtemps. Sans doute, avant peu, les deux parties durciraient leur position. Les ci-devant, qui considéraient la rupture avec l'Union soviétique comme un abandon du communisme, seraient sans doute les premiers déçus. Il connaissait bien leur venin : « Toute cette histoire s'est réduite à rien, nos espoirs étaient vains. Pas plus que les loups, les communistes ne changent de nature. » Quant à la désillusion des militants les plus durs, même si d'un tout autre style, elle ne serait pas moindre : « Nous avions pensé avoir rompu avec Khrouchtchev, or voilà que, de notre vivant, nous nous sommes brouillés avec l'Union soviétique, la source, la citadelle... »

Chaque fois qu'il feuilletait ce dossier, dans son cerveau surgissait la même question : sur lequel de ces deux camps était-il pour l'heure le plus indiqué de s'appuyer ? C'était comme une machine qui tire à hue et à dia, cela ne pouvait durer longtemps. Bientôt, au printemps, peut-être au début de l'été, après les premières déceptions, les uns et les autres s'aigriraient et il se verrait alors contraint de frapper. Peut-être fallait-il déjà leur donner un avertissement ?

Comme d'habitude, chaque fois qu'il en venait à ce point, le rythme de sa pensée, après le premier élan, se ralentissait quelque peu. Frapper, oui, mais qui ? Un camp ou l'autre, tous les deux, ou aucun des deux ?

Pour le moment, aucun, se dit-il après réflexion. Pour le moment, les deux camps, encore aveuglés par le brouillard, étaient inoffensifs. Plus tard il verrait, il aviserait.

Enver Hodja consulta sa montre. Vers une heure devait atterrir l'avion de la compagnie allemande avec à son bord deux des envoyés albanais à la conférence du pacte deVarsovie. Il y avait vingt-quatre heures qu'on attendait impatiemment leur retour. La réunion du Pacte avait examiné la question de la base de Vlorë, surtout à propos des marins jusque-là sous commandement commun. Les autres voulaient s'emparer de la base. De même qu'un homme armé, sommé de se rendre, est d'abord appelé à déposer ses armes, ainsi allait-il être demandé avant tout à l'Albanie de livrer son arme antique et redoutable : Pacha Liman.

Il commença à feuilleter les pages dactylographiées du discours qu'il prononcerait l'après-midi. Peuple albanais, nos ex-amis nous ont tourné le dos. Nous sommes restés seuls. Seuls comme en 1460, comme en 1860. Il continuait de feuilleter. Non, il n'y avait pas de ces phrases-là dans son discours. Et il ne pouvait y en avoir. Pour l'heure, il ne pouvait contenir rien de tel. Pour l'heure, ces phrases tournaient en rond à l'intérieur de son crâne, jour et nuit, avec une impérieuse envie d'accéder à ses lèvres. Il savait que, l'après-midi, en écoutant son discours, des centaines de milliers de personnes se demanderaient : va-t-il y avoir le blocus ?

Oui, se dit-il, le blocus aura bien lieu. Il sera total, implacable, moyenâgeux. (Dans les régions inondées, on avait découvert entre autres la tombe d'un cheval dont le flair, disait-on, avait permis à l'ennemi de couper l'eau à une citadelle médiévale assiégée). Aucun doute ne subsistait plus sur ce point. Depuis deux semaines, le pays était en fait déjà soumis à un blocus.

D'autres images vinrent occuper son esprit. C'était la vision décousue de troupes en marche : des lambeaux de soleil éclairaient les lances, les drapeaux, les armes des pays socialistes, l'emblème du pacte de Varsovie. Elles se mouvaient dans une clarté luguble, allaient de l'avant, en croisade, mais pour délivrer quelle sépulture ? Le tombeau de Marx se trouvait dans le Nord, à Londres.Non, elles se dirigeaient dans la direction opposée, vers le cœur de l'Europe, le Sud-Est, là où se trouvait la sépulture... d'un cheval !

Cela faisait plusieurs jours que défilaient dans son esprit des bribes de cette vision, mais c'est seulement à cette heure de la mi-journée du 21 janvier, dans son grand bureau du deuxième étage du bâtiment du Comité

central, que se posa subitement à lui cette question, cruelle dans toute sa nudité : le pays sera-t-il l'objet d'une attaque ?

C'était une question que nul n'avait encore posée. Entre-temps, les lettres qui lui étaient adressées, les avis, les communiqués publics et secrets abondaient en questions du genre : « Cher camarade Enver, ne penses-tu pas que nous, communistes de la base, sommes en droit d'apprendre ce qui s'est passé à Moscou ? » Ils étaient des milliers à brûler d'apprendre la vérité. Cette brouille avait-elle été prévisible, aurait-elle pu être évitée, procédait-elle de causes plus profondes que celles qu'évoquait la rumeur ?

Convaincus qu'une énigme entourait Moscou de son brouillard, les gens cherchaient à la déchiffrer, certains avec humilité, d'autres avec rage, la plupart avec appréhension.

Vous la chercherez longtemps, se dit-il, votre vie durant, en vain. Cette énigme était tapie si profondément dans un recoin de son cerveau que lui-même avait commencé à douter de son existence. En certains moments de fléchissement, de ceux où l'on serait enclin à déverser au grand jour tout ce qu'on recèle au fond de soi, il se sentait prêt à prononcer un discours commençant par ces mots : Peuple albanais, il m'est difficile d'expliquer à fond ce qui s'est produit à Moscou, et cela pour la simple et bonne raison que... je ne le sais pas très bien moi-même !

L'énigme se dissiperait ainsi peu à peu, et si, quelque jour, alors qu'on s'y attendrait le moins, elle redonnait signe de vie, il lui murmurerait : Attends encore un peu... le temps que et toi et moi nous descendions ensemble sous terre...

***

Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent dans les faubourgs de Tirana par la route du Sud.

À la vue des fils téléphoniques froidement tendus au-dessus des terres cultivées, Besnik s'étonna presque que ces fils, qui traversaient un espace si imprégné du fécond labeur des hommes, n'eussent pas le don de rehausser

les conversations humaines au lieu de transmettre mécaniquement les propos de chaque interlocuteur. C'est par ces fils que lui était parvenu le « Trop tard » de Zana. Plus d'une fois, la pensée l'avait effleuré qu'il lui était arrivé quelque chose d'irréparable, mais, quand cette idée encore vague s'était concrétisée au point de lui faire envisager l'irruption de quelqu'un d'autre dans sa vie, il l'avait chassée aussitôt de son esprit comme si elle lui était venue du royaume des idiots.

À trois heures et quart, Besnik rentra chez lui. Le téléphone sonna. On le demandait à la rédaction de son journal. Il devait se rendre à la conférence qui se tiendrait à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Lénine. Enver Hodja y prononcerait un discours.

Il dit à Mira de lui sortir son costume foncé et une chemise blanche.

Le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, on demandait Ben. Il alla à l'appareil et émit quelques monosyllabes entrecoupées de sifflements de surprise. Puis, ayant raccroché, il annonça à la cantonade :

« Il paraît qu'on va rendre leurs manteaux aux étudiants qui sont rentrés d'Union soviétique. Quelle rigolade ! »

Il enfila son blouson et sortit.

Besnik s'habilla en hâte et sortit à son tour. Après le paysage de l'inondation, frémissant et instable, qui avait tant marqué son esprit, les trottoirs et les robustes immeubles de la ville éveillèrent en lui un sentiment de sécurité. Il traversa la place de l'Alliance et déboucha dans la rue du 28-Novembre. Sur le trottoir de droite, un attroupement attira son attention. Un groupe de passants s'étaient arrêtés et regardaient en l'air. Il leva à son tour la tête et constata que la grande enseigne du « Livre soviétique » avait été enlevée et qu'on en hissait maintenant une autre portant l'inscription « Livre international ». « Attention aux vitres ! » criait un ouvrier d'en bas. Un peu plus loin, il s'aperçut que l'enseigne du bar « Crimée » avait été également décrochée, mais n'avait pas encore été remplacée.

Devant l'entrée du bâtiment où devait avoir lieu la réunion s'égrenait une longue file de voitures noires. Besnik montra sa carte de journaliste et entra. Dans les couloirs, tous se pressaient, se faufilaient. Quelqu'un disait à voix basse : vite, vite ! Besnik pénétra dans la salle. Elle était comble. Des

complets foncés, des chemises blanches. En face, la longue table du présidium tapissée de rouge, des dos de chaises vides, et, en arrière-plan, deux yeux familiers, montés à l'horizon de la salle de qui sait quelles profondeurs, légèrement plissés comme sous l'éclat de la lumière, croisaient le regard de tout un chacun : Lénine.

Les lustres brillaient paisiblement au-dessus des têtes des assistants. Puis, subitement, le silence fut couvert par les applaudissements. Enver Hodja, suivi par les membres du Bureau politique, fit son entrée pour prendre place àla table du présidium. Il avait l'air sombre. Ses joues et sa lèvre inférieure étaient couleur de plomb. Il fit un geste de la main pour faire cesser les applaudissements et s'assit. Les membres du Bureau prirent place après lui. Un seul d'entre eux était absent. Une femme. Sur la salle était à présent tombé un profond silence. Un silence comme il ne s'en était jamais fait dans aucun meeting. Enver Hodja avait commencé à parler. C'était toujours le même timbre de voix, familier à chacun ; seul le silence était différent. Malgré lui, Besnik se sentit reporté en arrière, à Moscou, dans la salle Guéorguievskaïa. Il était souvent retourné dans cette salle, surtout la nuit, en rêve. Eux étaient toujours là, comme naguère, mais déformés, sans dimensions réelles, hors du temps et de la mesure humaine. Qu'attendaient-ils, ainsi figés comme des statues ? Ils attendaient sûrement quelque chose. Cela se devinait à la manière dont ils fixaient leurs yeux sans pupille sur la tribune. La tribune était longtemps restée vide, tandis qu'eux attendaient. Il y avait longtemps qu'ils attendaient ainsi, depuis quarante, peut-être même cent quarante ans. L'herbe avait poussé autour de la tribune et eux avaient attendu qu'Enver Hodja revienne, qu'il se lève et dise d'une voix profonde : mes frères, mes compagnons d'armes, je suis revenu et je vous demande pardon.

La salle applaudissait. Besnik se mit à traduire machinalement des mots isolés, des bouts de phrases. Subitement, l'idée lui vint qu'il risquait d'être exclu du Parti. Et pourquoi... ? Pour une absurdité. Lui qui avait servi d'interprète au Premier secrétaire aux heures les plus difficiles... C'est vrai qu'il s'était un peu empêtré dans cette histoire de slavon, mais, là-bas, il était si difficile de traduire... plus difficile que de traduire des tragédies antiques... Si cela s'était produit un an auparavant, quand les rapports étaient normaux, tout aurait été bien différent. On aurait pu l'accuser d'avoir mal traduit les entretiens,d'avoir suscité des désaccords là où il n'y avait pas la

moindre ombre de mésentente, et l'exclure effectivement du Parti... Mais, cette fois-là, à Moscou, tout était rompu du bas jusques en haut. Tout s'était effondré. Il ne restait plus que quelques liens formels, des phrases, des mots semblables à des fils téléphoniques se balançant encore au-dessus de blocs de béton démantelés dans un paysage de ruines. Or, malgré tout, il risquait d'être radié du Parti. Pour tout autre chose. Absurde ! pensa-t-il. Mais plus cela lui semblait absurde, plus il avait l'impression que c'était irréparable. Quelque part, dans les fondations, quelque chose était irrémédiablement brisé. La terre s'effondre... Oui, il s'était produit quelque chose dans les profondeurs...

La salle applaudit à nouveau. Dans les yeux d'Enver Hodja brillait maintenant une lueur de colère. Besnik se mit de nouveau à traduire machinalement des mots, des phrases entières. Son cerveau fonctionnait comme en rêve... Les tables jointes en rectangle. Les yeux de glace, par paires successives. La barbe et non seulement la barbe, mais tout le visage en forme de W de Walter Ulbricht. La barbe clairsemée, presque céleste, d'Hô Chi Minh. Le châle noir aux riches franges de l'Espagnole... L'envie de traduire à haute voix devenait irrépressible. Je ne dois pas être dans mon assiette, se dit-il. Il croyait avoir de la fièvre. J'ai peut-être attrapé froid dans la zone inondée. L'inondation avait commencé avec ce blanc brusquement ouvert en première page du journal. Et la faille entre lui et Zana ? Ah, cette faille entre eux deux ! Besnik, il est trop tard ! Il esquissa presque un sourire ironique. Que cette histoire aille au diable, si Zana ne comprend rien à ce qui se passe ! Au diable, si elle insiste à dire qu'il est trop tard. Encore des applaudissements. Il est tard, avait dit à l'époque Enver Hodja. La Nuit des Zim noires. Je ne recevrai plus personne. Il est trop tard.Le glissement des phares de la dernière Zim sur la neige. Le gémissement de la grille de la villa quand elle se referma après son départ. Comme Zana ne comprenait-elle pas qu'elle ne pouvait répéter de tels mots pour des faits relativement bénins... N'était-elle vraiment au courant de rien ? Comme on dit dans le peuple : La putain se peigne les cheveux pendant que le village est en feu. Non, non ! Je ne dois pas la traiter comme ça. Peut-être était-il lui-même fautif? Il aurait dû l'aider à comprendre les dimensions du drame. Zana, écoute-moi, je reviens de... l'enfer ! Ne m'en veuille pas. Je suis encore tourneboulé. J'étais là-bas, à l'épicentre du séisme. Tu me comprends, à l'épicentre ? La terre s'effondrait là où l'on s'y attendait le moins. Il s'ouvrait des failles, des crevasses, des abîmes. Il en émanait des gaz sulfureux. On

étouffait. On était aveuglé. On sentait s'ébranler le monde entier. Là, il était vraiment tard. Alors que toi, tu dis qu'il est « tard » pour des vétilles, une parole vexante au téléphone. Ridicule !

***

Au même moment, dans une des salles de la faculté d'électricité se poursuivait la restitution des manteaux aux étudiants rentrés d'Union soviétique. Ben, Max et Sala venaient d'arriver. La salle retentissait du tumulte des voix et des rires. Les grandes caisses en bois, aux planches arrachées par endroits, étaient alignées sur l'estrade. Trois d'entre elles avaient déjà été vidées. On fouillait dans la quatrième. Les traits tirés, un représentant de l'Albimport fumait, debout. Deux autres, apparemment ses assistants, tiraient les manteaux l'un après l'autre, puis les exhibaient à la petite foule de jeunes gens. Les vêtements n'étaient pourvus d'aucune étiquette. Ils avaient été entassés dans sept grandes caisses et expédiés au port deDurrës, accompagnés d'un connaissement qui ne portait que le poids global du chargement : 1 256 kilos. En tirant les manteaux, les deux aides du représentant de l'Albimport essayaient de les déployer de manière à ce que les propriétaires les reconnussent facilement. Mais la grande salle contenait, outre les étudiants rentrés d'Union soviétique, une foule de garçons et de filles venus là, certains pour accompagner des camarades, d'autres par simple curiosité. Tout ce petit monde faisait un grand tapage. Chaque nouveau manteau tiré d'une caisse était salué de sifflements, de ricanements, de sarcasmes, de phrases où le russe se mêlait à l'albanais. Des cris fusaient quand le même manteau était réclamé par deux ou trois candidats, ou quand le propriétaire d'un manteau tardait à se déclarer, obligeant l'employé de l'Albimport à répéter sa question en indiquant le modèle du col ou la teinte de la doublure. Dans ce cas, après un moment de silence et d'hésitation, on entendait tout à coup une voix peu naturelle : « Oui, c'est le mien, c'est le mien ! », et la foule, qui semblait n'avoir attendu que cela, se mettait alors à gronder, satisfaite. Ceux qui retiraient leurs manteaux traversaient l'assistance, qui la tête basse, qui avec le sourire, d'autres encore en ripostant au passage aux lazzi et aux sifflets. Certains tenaient leur manteau d'un air désinvolte, d'autres l'enfilaient

immédiatement, d'autres encore regardaient d'un air ahuri leurs froissures comme s'ils découvraient subitement les rides sur un visage familier.

« Je t'avais bien dit que ce serait une franche partie de rigolade, dit Sala en se frottant les mains.

– À qui ce manteau ? » cria pour la deuxième fois l'un de ceux qui distribuaient les vêtements. Le bruit de la foule retombait peu à peu, mais on sentait qu'il ne tarderait pas à reprendre de plus belle, comme un chat qui se ramasse avant de bondir. « À qui ce manteau? »C'était la première fois qu'un propriétaire de manteau ne donnait pas signe de vie, même après le troisième appel. La salle était dans l'attente. L'homme présenta le manteau en le tournant sur toutes les coutures. Les yeux de tous brillaient de curiosité. Il hocha la tête et regarda le représentant de l'Albimport.

« Attends », dit l'autre, et, jetant le mégot qu'il avait aux lèvres, il s'approcha. Il plongea les mains dans les poches du manteau et en tira quelque chose. C'était un mouchoir ordinaire. Il répéta son geste. Un murmure étouffé parcourut la salle. L'homme avait sorti un bout de papier et s'apprêtait à le lire. Il se fit un silence complet.

« D 122-29 », lut-il d'une voix incertaine.

Aussitôt, comme un sanglot réprimé, jaillit un cri : « Oh, Lida ! »

Un étudiant, une écharpe rouge autour du cou, se frappa le front du plat de la main, comme s'il émergeait d'un rêve, et fonça vers l'estrade. « Lida... La Poste centrale », murmura-t-il en regardant avec des yeux écarquillés le représentant de l'Albimport comme s'il voulait le persuader que c'était vraiment elle.

« Ouh ! ouh ! fit la foule sur son passage.

– Il n'a pas reconnu son manteau, mais il s'est bien souvenu de son numéro à elle ! fit une voix.

– Ah, *lioubov,* mon amour !

– Lidotchka, lança un autre.

– Y a plus de Lida !

– On te l'a enlevée, ta Lida !

– Pleure-la, ta Lida, frérot ! » lui cria quelqu'un à l'oreille, cependant que l'étudiant revenait, le front livide et perlé de sueur.

Les employés de l'Albimport se mirent à ouvrir une cinquième caisse.

Et la distribution se poursuivit, émaillée d'épisodes de ce genre, jusque tard dans la soirée. En revenant par larue du 28-Novembre, Ben et ses deux compagnons remarquèrent que l'enseigne du bar Crimée, où ils achetaient généralement des cigarettes, avait été remplacée par un nouveau panneau portant l'inscription bar Volga. Ils éclatèrent de rire. Quels crétins, se dit Ben, ils n'ont pas pu trouver d'autre nom ?

Ils atteignirent la place de l'Alliance. Le vent coupait le visage.

« Quel hiver ! gémit Ben.

– On prétend que l'axe de la Terre a bougé », fit Sala.

Ils relevèrent le col de leur blouson.

À côté d'eux, un homme de haute taille déclarait à son compagnon :

« ... Alors que la deuxième grande révolte, celle des Bushatlis et d'Ali Pacha, échoua... »

Sala porta sa main à sa bouche comme pour réprimer un rire.

« Vous les entendez, ces fous-là ? dit-il quand les grosses voix des deux hommes furent demeurées derrière eux. Moi, j'ai oublié ce que j'ai bouffé hier, alors qu'eux, ils pensent encore à Ali Pacha !

– J'ai remarqué, dit Max, que c'est surtout la nuit que les gens aiment parler d'histoire. »

Quand Ben fut rentré chez lui, la première chose qui le frappa fut une lueur insolite dans les yeux de Rabo. Il fit semblant de n'avoir rien remarqué, mais elle-même lui dit lentement :

« Ben, il y a un avis pour toi ; on te convoque pour faire ton service. »

Ben lut sur le feuillet jaune les mots « J'ordonne », et son regard se porta au bas du texte où, sur deux timbres, avait été apposée une longue, très longue signature. Il resta un moment bouche bée, puis, sans s'adresser àpersonne en particulier, il lâcha d'une voix sourde : « Pourquoi ? »

***

Dehors, le vent cinglant, après avoir déchiré les coins des affiches de théâtre, en mordait encore les bords comme s'il avait voulu en arracher d'autres lambeaux, ceux où étaient marquées les heures des représentations, puis, toujours plus vers le centre, le nom des auteurs et peut-être même le titre.

« Alors la deuxième révolte des Albanais échoua, reprit l'homme de haute taille en s'adressant à son compagnon. T'es-tu jamais demandé pourquoi ? »

L'autre, la tête tournée, le regardait fixement, pour autant qu'on peut le faire à quelqu'un qui marche à vos côtés.

« À l'époque de Skanderbeg, poursuivit le premier, l'Albanie, trente-cinq ans durant, se dressa avec bonheur contre la superpuissance turque, et ce, alors même que cet empire était à l'épogée de sa gloire. Comment expliquer que, quelque trois cents ans plus tard, quand celui-ci était en déclin, la seconde rébellion, conduite par Ali Pacha Tépélène, ait été écrasée si tristement ? »

Le vent avait enfin réussi à déchirer la moitié d'une affiche et l'entraînait prestement.

« Comment ? » fit l'homme de haute taille.

L'autre le regarda avec douceur :

« Tu sais bien que c'est à toi de répondre à ce genre de questions, dit-il. Je t'écoute.

– Tu as raison, fit le premier. Il y a longtemps que je me penche sur ce sujet et j'en suis arrivé à la conclusion que si la deuxième grande révolte des

Albanais a échoué, c'est parce qu'Ali Tépélène n'était pas digne de conduire le pays, et que, de ce fait, les Albanais le laissèrent seul.

– Exact, dit l'autre. C'était avant tout un grand solitaire. »

La tête coupée d'Ali Pacha dans la voiture du messager impérial en cette mi-février, songea le premier. Il revit en esprit les salles froides, bien éclairées des Archives historiques, où, depuis plusieurs mois, il recueillait des matériaux pour un ouvrage sur la tradition de révolte du peuple albanais. Dans des fichiers touffus étaient consignés tous les procédés employés par les Turcs pour extirper de la conscience nationale albanaise l'idée même de révolte. C'était une technologie implacable et macabre qui allait de la terreur à l'altération des mélodies, pour aboutir à la mise en narcose de la langue : un, deux, trois, quatrelik, oh pardon ! cinq... ah ! b, c, quoi ! quoi ? Trou noir...

Il avait réfléchi posément à tout cela, puis, presque à mi-voix, il reprit :

« Et maintenant, semble-t-il, l'Albanie a lancé son troisième défi... »

L'autre avait les yeux rivés sur lui.

Ils parcoururent un bout de chemin en silence, puis l'un d'eux s'exclama :

« Quel hiver ! Tu as entendu ces garçons, tout à l'heure ? Ils disaient que l'axe du globe avait bougé.

– Il y a quelque chose d'encore plus grand qui a bougé », observa son compagnon. Il pensa : C'est l'axe du communisme, mais la formule lui parut trop recherchée pour être proférée à haute voix, et il se contenta de répéter : « Il y a quelque chose d'encore plus grand qui a bougé... »

Le vent sifflait dans la rue des Barricades.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

Pacha Liman

OceanofPDF.com

1

Le 7 février, à dix heures du matin, le groupe d'archéologues qui menait des fouilles sur l'emplacement de l'antique Oricum reçut l'ordre de cesser ses travaux et de quitter aussitôt les lieux. L'ordre, dactylographié, était rédigé en russe et en albanais, et paraphé à la fois par le commandant albanais de la base navale de Pacha Liman et par le représentant du commandement unifié des forces du pacte de Varsovie, le général soviétique Jéleznov.

Les archéologues ramassèrent leurs outils et leurs équipements. Sur deux camionnettes à l'arrière couvert d'une bâche, ils chargèrent quelques plaques de pierre portant des inscriptions. Elles n'avaient pas encore été bien nettoyées de leur boue, et les inscriptions, romaines, byzantines ou turques, s'y distinguaient à peine. C'est au moment même où ils venaient de découvrir le théâtre antique qu'on leur avait fait savoir qu'ils devaient suspendre leurs travaux.

« Quelle catastrophe ! » grognait le chef du groupe en allant et venant d'une camionnette à l'autre. Son crâne dégarni, trempé, exprimait, dans sa nudité, la contrariétéla plus vive. Il s'arrêtait par instants, comme si une nouvelle idée pour tenter quelque chose avait jailli de son cerveau, mais, aussitôt après, l'ayant apparemment rejetée, il reprenait ses cent pas. En vérité, après avoir tout mis en œuvre pour s'entendre avec le commandement de la base, il avait accompli l'ultime démarche : il avait expédié à Tirana deux dépêches urgentes, dans l'espoir que les autorités centrales reporteraient cette décision pour le moins surprenante de l'état-major. Mais, la veille, au lieu de l'annulation espérée, ils avaient reçu un nouvel ordre formel du commandement : le petit groupe devait évacuer les lieux dans un délai de quatre heures. Par malheur, la zone de fouilles était comprise dans les limites de la base navale et ils se persuadèrent que toute velléité d'opposition serait vaine.

Il tombait une pluie fine. On avait fini de charger une des camionnettes et le chauffeur remontait la ridelle arrière.

« On emporte la plaque de la seconde galerie ? » demanda une voix.

Nul ne répondit.

Silva Krasniqi, la seule femme du groupe, regardait tour à tour le chef à l'air atterré et les ouvriers qui, couverts de boue, soulevaient péniblement les lourdes dalles de marbre.

Autour des camionnettes s'était rassemblée une petite bande de gamins. Ils parlaient albanais et russe. C'étaient sûrement, pensa-t-elle, les enfants des officiers de la base. Elle se souvint de l'ordre dactylographié dans les deux langues. Elle avait bien entendu parler d'un coup de froid avec l'Union soviétique. Sa sœur Anna lui en avait touché un mot quand elle avait été la dernière fois à Tirana, et pourtant elle ne parvenait pas à comprendre quel rapport cette brouille pouvait bien avoir avec les fouilles archéologiques.

Un froid, songea-t-elle, et ses yeux se dirigèrent, peut-être pour la centième fois, vers l'archéologue de la capitale, avec son visage hâve, qui allait et venait au milieu des ouvriers en pestant. Il à l'air nerveux, pensa Silva. Il attend... la belle Russe ?

Durant leur bref séjour dans la zone inondée, il n'avait pu dissimuler son impatience de regagner Pacha Liman. À présent, son irritation se reflétait dans tout son comportement, dans le fléchissement de ses genoux, dans sa voix, dans son regard devenu plus gris, dans ses pantalons mêmes, plus maculés de boue que jamais.

À côté des camionnettes se tenaient trois femmes corpulentes portant chacune un sac à main, mais elle, Éléna Gratchova, n'apparaissait toujours pas. Elle viendrait sûrement au tout dernier moment. Le saluer...

Silva tourna les yeux vers l'étendue aride et caillouteuse qui bornait durement le paysage de toutes parts. La rade creusée par un ancien affaissement géologique, s'enfonçait très profondément à l'intérieur des terres. On eût dit que les eaux s'étaient furieusement précipitées en avant pour ouvrir dans la côte une profonde entaille. La déchirure était impitoyable. La terre avait vainement tenté de refermer la plaie. Elle s'étendait maintenant autour des eaux avec, par endroits, quelque rare bosquet à l'ombre duquel ne poussait aucune plante, hormis quelques fleurs automnales que, sans qu'on sache pourquoi, on appelait dans ces régions « herbes de vieille femme ». C'était précisément au fond de ce golfe qu'avait

été installée la base navale. L'île de Sazan se dressait comme un chien de garde entre elle et le large, cependant que le marais qui commençait juste derrière le théâtre antique coupait de l'arrière-pays le territoire de la base.

Parfois, Silva avait l'impression de se trouve là au bout du monde. Ce n'était pas pour rien que ces lieux avaient servi de base militaire depuis deux mille trois cents ans.Pacha Liman ! se répéta-t-elle. Un nom étrange. Cela revenait à dire « général Liman ». Leur chef affirmait avec insistance que c'était, dans toute l'histoire, la plus ancienne base navale encore en service. Ses contemporaines étaient depuis longtemps détruites. Pacha Liman, ou Oricum, comme l'appelaient les Romains, subsistait seule. Il leur remontrait que le fait même que les Romains eussent construit un théâtre pour les officiers de la base témoignait de l'importance de la garnison qu'ils y avaient disposée. À ses abords, les empereurs de Byzance y avaient leurs plages privées, et, au Moyen Âge, Pacha Liman avait été le poste le plus avancé de l'Empire ottoman. De là, les Turcs se préparaient à attaquer l'Europe.

Sous la pluie froide, la mer avait un froncement de bronze.

« Est-ce qu'on charge la plaque brisée ? » cria un ouvrier depuis les gradins du théâtre.

Quelqu'un lui répondit : « Non, non, pas celle-là, l'autre, à côté. »

D'ici deux heures, cette histoire aurait pris fin. Silva suivait des yeux les ouvriers qui transportaient un demi-fût de colonne vers la camionnette en avançant précautionneusement pour ne pas glisser.

D'ici deux heures, se répéta-t-elle, et pourtant elle n'en éprouva aucun soulagement. D'ici deux heures ils seraient partis, et elle, la Russe, resterait là, derrière les barbelés, derrière la boue du marécage, derrière le cordon de sentinelles... Mais à quoi bon ? songea-t-elle. Il ne l'oubliera pas. Il ne cessera de penser à elle.

Pourquoi prends-tu tout si au sérieux ? lui disait quelquefois Anna. En amour, l'important est de savoir éviter les drames. Je ne comprends pas pourquoi les gens ont un tel faible pour les tragédies. Pour ma part, j'en

aihorreur, comme j'ai horreur des économies. Au fond, les drames ne sont qu'une manifestation de la pauvreté.

Silva sourit tristement. Sans drame... C'était facile à dire. Mais y a-t-il théâtre sans drame ? Le drame était là, à ses pieds. Il avait commencé avec la découverte du deuxième gradin. Parmi les curieux qui s'étaient assemblés se trouvait aussi la belle Russe. Elle regardait d'un air morne. Mais de sa tristesse même irradiait un éclat cristallin qui contrastait avec les terres arides et caillouteuses, le marais et la solitude des barbelés.

Silva ne se rappelait pas qui, de l'archéologue ou de la Russe, avait engagé la conversation. Pendant tout le temps qu'avait duré le déblaiement du troisième gradin, il avait paru troublé. Au quatrième, son trouble s'était mué en étourdissement. Il était à sa merci, avec le reste d'une lueur de vie dans les yeux. Puis le cinquième avait été, pour Silva, le gradin fatal.

Elle sourit une nouvelle fois avec amertume. Sans drame... Oui, facile à dire !

Quand elle avait demandé à Anna si ce qu'on disait de ses relations avec Skënder Bermena était vrai, sa soeur s'était bornée à faire un geste vague de la main, sans ajouter d'explication.

Silva inspira profondément. La brume qui restait suspendue au-dessus de la rade grisâtre accentuait encore l'impression d'abandon qui émanait de ces lieux. Au bord du marais se dressait le tombeau du Vieux Pacha, ainsi que tous l'appelaient, une ancienne sépulture dont le haut de la stèle était sculpté en forme de turban. Silva n'avait jamais vu de monument funéraire plus triste. Plus que par l'aspect de la tombe, ce sentiment était suscité par la désolation de l'espace environnant, des prés-salés à l'abandon, et surtout par l'inscription formulée en slavon : « Sur cette terre perdue et maléfique où finit l'espace islamique, sous ce ciel orphelin, face à la mer et aux terres maudites duGiaour, repose la créature d'Allah et du padishah, l'amiral Mirahor Djevdet Oglou Pacha, commandant de ce port de guerre installé là pour l'éternité. Paix à son âme ! »

Conformément aux dernières volontés du vieil amiral, les garnisons futures avaient, disait-on, maintenu pendant plus de trois cents ans une flamme allumée sur son tombeau. Ils croyaient que la flamme sainte se voyait de loin, depuis le damné littoral du sol non islamique, depuis le

continent européen. Le lumignon s'était éteint en janvier 1913, quelques semaines seulement après le départ de la dernière garnison turque de Vlorë.

Un camion couvert d'une bâche kaki s'arrêta devant l'entrée. Tout au long du jour, des véhicules remplis de nouvelles recrues n'avaient cessé d'arriver. Il se passait quelque chose à la base.

Silva consulta sa montre. Le délai fixé dans l'ordre bilingue expirait dans cinquante minutes.

***

Au même moment, le camion transportant des recrues de Tirana gravissait lentement les lacets de la route de montagne. Dans un virage leur apparut un homme enveloppé dans une houppelande avec son capuchon gris rabattu sur la tête.

« Vous allez à Pacha ? demanda l'homme empèleriné.

– Oui, à Pacha, mon petit père, répondit le chauffeur. Mais c'est un camion militaire. »

Le voyageur se mit la main en cornet à l'oreille.

« Militaire ? dit-il. Mais maintenant, nous sommes tous des militaires ! »

Le chauffeur sortit et, de la tête, sourit, lui fit signe de monter. Le vieux posa un pied sur le pneu d'une roue arrière et se hissa sur le camion.

« Alors, les gars, ça va-t-y ? » leur dit le nouveau passager.

Pour toute réponse, il reçut un grognement confus.

« On dirait un membre du Ku Klux Khan ! » gloussa un garçon à côté de Ben.

Quelques soldats se mirent à rigoler.

À ce moment, le voyageur rejeta en arrière son capuchon trempé. C'était un paysan âgé, aux cheveux délavés et aux yeux clairs, limpides, parmi des

rides dont l'enchevêtrement, sur son visage creusé, donnait à sa peau rougeâtre l'aspect d'une terre brûlée.

« Où allez-vous, les gars ? demanda-t-il.

– À Pacha, répondit une recrue. À la base militaire. »

Il les observa tour à tour et soupira.

« Pourquoi nous regardes-tu comme ça ? On ne paie pas de mine ? » fit un autre.

Le paysan haussa les épaules et demanda en souriant :

« Vous êtes de Tirana ?

– Oui. »

Il soupira de nouveau.

« Ça se voit qu'on ne t'en impose pas ! s'exclama le conscrit.

– Dis donc, vieux, l'interrompit un autre, je voudrais te poser une question. Sais-tu ce qui naît de l'accouplement d'un hérisson et d'un serpent ? »

Ben, de son coin, tendit la tête. Il se rappelait avoir déjà entendu poser cette devinette. Le paysan, lui, fit semblant de ne pas avoir entendu.

« Tu ne trouves pas ? fit le jeune soldat. Je vais te le dire : deux mètres de barbelés ! »

Tous se mirent à rire.

« Écoute, mon petit gars, dit le villageois, tu es peut-être instruit et tu as appris à l'école comment les hérissons s'accouplent avec les serpents. Moi, je ne connais pas ces trucs-là, mais pour ce qui est des barbelés, je les connaismieux que toi. Je les ai franchis avec ces pieds et ces mains en jetant dessus ma houppelande, tu m'entends, quand nous avons repoussés les Italiens jusqu'à la mer. Et ces barbelés sont encore là-bas, à Pacha Liman, autour de votre base, tu m'entends ?

– Excuse-moi, le vieux, j'ai pas voulu t'offenser, dit le jeune homme.

– Bon, ça va, mais il vaut mieux que tu saches », reprit le paysan en colère, le cou empourpré par le sang qui lui était monté à la tête.

« Toi aussi, tu nous as vexés ! lança un autre. Tu as bien montré que tu nous trouvais plutôt minables. »

Le paysan les scruta derechef.

« Écoute, vieux, reprit le soldat, je devine ce que tu penses. Tu te demandes : Est-ce que ces gosses vont pouvoir défendre la base ? »

Le vieillard hocha la tête. Ben se rappela son père : c'est avec cette tignasse que tu vas défendre la base ?

« Ah, vous êtes finauds ! » fit le paysan.

Les recrues partirent d'un grand rire.

Un moment plus tard, la réconciliation était achevée. Le paysan leur exposa qu'il ne croyait pas trop aux moyens de défense modernes. Il avait surtout pris en grippe les radars, qu'il avait vus dans un film documentaire. Ils lui donnaient l'impression de jouets d'enfants tournant au gré du vent.

« On ne fait pas la guerre avec la radio ou le téléphone. Le téléphone, ça sert à l'amour, pas à la guerre. »

Les garçons ricanèrent.

« Vous avez entendu parler de Selam Musa, qui s'est jeté à la gueule d'un canon ? questionna le paysan.

– Oui, bien sûr, nous avons appris ça à l'école, firent plusieurs voix.

– Eh bien moi, Belul Gjonomadhi, je l'ai vu de mes propres yeux. Selam Musa, lui, n'a téléphoné à personnepour demander s'il devait ou non saisir le canon par le tube. Il n'a pas ouvert de livres pour voir si c'était possible. Non, mes garçons, non : il s'est jeté dessus, a tenté de l'abattre et est tombé à ses pieds. »

Les recrues s'entre-regardèrent.

Il avait cessé de pleuvoir. Le ciel paraissait épuisé, essoré.

« Je vois, c'est surtout le téléphone que t'as pris en grippe, souligna un des jeunes soldats, cherchant à ranimer la conversation.

– En effet, je n'aime pas ce truc-là, dit le paysan. C'est pas fait pour les humains. J'ai parlé une fois avec ma vieille, de Tirana où j'avais été voir mon neveu. Belul, qu'elle m'a dit, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Qu'est-ce que cette voix que tu as, on dirait le bourdonnement d'une mouche. Je t'en supplie, Belul, n'emploie plus ce machin, ça me fait pleurer ! »

Les recrues continuaient à s'esclaffer.

« La voix d'un homme au téléphone perd tout son poids, poursuivit le paysan. Moi, si quelqu'un me disait au téléphone : Lance-toi à l'attaque, Belul Gjonomadhi, eh bien, même si j'en avais l'intention, je ferais tout le contraire. Fous-moi la paix ! voilà ce que je dirais à celui qui me donnerait cet ordre. Tout de même, ce n'est pas sur un ordre donné avec cette voix qu'on peut aller se battre.

– Alors que le téléphone se prête bien à l'amour, pas vrai ? relança un conscrit.

– C'est bien pour ça qu'on l'a inventé, mes gaillards : pour les amours.

– Tiens, voilà Vlorë », fit une voix.

Au loin, la ville de Vlorë et, derrière elle, la mer s'étaient en effet découvertes à la vue. Le paysan regarda un moment dans cette direction. Ses yeux se rapetissaient, comme aspirés au-dedans de son front. Son visage setransfigura. De son premier aspect il ne lui resta que l'humidité d'un sourire, lui-même lointain, comme gravé dans la pierre. Sans plus faire cas de leur présence, dans l'isolement qu'il venait lui-même de se créer, il entonna le chant :

Couchée sur un flanc, ah, jolie *Vlorë,*

D'Europe le premier port...

Les garçons faillirent se remettre à se gausser, mais ils se retinrent. Seul l'un d'eux dit :

« Tu n'exagères pas un brin, père Belul ? »

Il continua son chant sans répondre.

La route longeait maintenant la côte. De toutes parts se déployait un dur espace gris avec lequel la chevelure du vieillard semblait presque se confondre. Il termina enfin sa chanson et s'arrêta un long moment, fatigué, comme après une lourde tâche. Au loin se déplaçait l'île de Sazan.

« Chauffeur ! cria-t-il soudain, arrête un moment, c'est ici que je dois descendre ! »

Le camion stoppa. Le paysan sauta à terre et les salua tous de la main.

« Au revoir, mes garçons, portez-vous bien ! »

La route suivait la côte au fond de la rade. À l'arrière du camion, tous s'étaient tus. Les conscrits avaient relevé la bâche et regardaient les hauteurs dénudées. Il faisait froid.

« Voilà la base, dit l'un d'eux, rompant le silence.

– Où ça ?

– Là-bas, au loin. Elle se distingue à peine.

– Tiens, c'est vrai, la voilà ! La voilà ! »

Sur la droite s'étendait la mer. Sur la gauche, un marais sans vie. La route traversait maintenant une vaste superficie inculte. Par endroits, des roseaux émergeaient des eaux stagnantes. Le camion cahotait sur les creux.

« Halte ! » fit une voix puissante, et, aussitôt après, une autre voix : « *Stoï !* »

Le camion freina.

« Il y a aussi des sentinelles soviétiques ? s'enquit quelqu'un à voix basse.

– Bien sûr. C'est une base commune. »

Le chauffeur mit pied à terre. Les factionnaires se dirigèrent vers lui. Tous deux étaient casqués. Le chauffeur leur montra un papier. Ils s'approchèrent de la ridelle et considérèrent les recrues d'un œil sévère.

« Passez !

– Prokhoditié ! »

Le camion reprit sa route à travers la longue bande de terre en friche. Mouillant au loin, on apercevait quelques bâtiments rougeâtres.

« Tiens, voilà les cuirassés ! fit une voix.

– Non, ce sont des cargos. »

De nouveau des sentinelles. Casquées. Le camion stoppa. Quelqu'un abaissa la ridelle arrière et les soldats sautèrent à terre l'un après l'autre. Non loin stationnaient deux camionnettes recouvertes de bâches. Quelques hommes, civils et militaires, allaient et venaient entre les véhicules. Ils tournèrent la tête vers les conscrits.

On entendit la voix sévère d'un officier. Les jeunes soldats regardaient autour d'eux. Certains se dégourdissaient les jambes. Une voix qui parut très familière à Ben demanda en s'approchant :

« Est-ce que les bleus de Tirana sont arrivés ? »

Il tourna la tête.

« Ben ! » s'écria le mari de Zelka. Il l'embrassa et, posant la main sur son épaule, l'entraîna de côté. « Comment vas-tu ? Comment va ton père ?

– Pas trop bien, répondit Ben.

– Il continue ses séances de rayons ? »

Ben haussa les épaules.

« On l'a hospitalisé il y a quelques jours.

– Ah ? » fit l'autre en regardant ses bottes. Puis, relevant la tête, il lui demanda des nouvelles des autres membres de la famille.

Sans s'en rendre compte, ils s'étaient éloignés du groupe des conscrits.

« Voilà, c'est ça, la base », dit le mari de Zelka.

Ben tourna la tête sans noter rien de particulier. C'était une morne étendue, plate et grise. Il avait imaginé cela fort différemment.

« Où sont les sous-marins ? demanda-t-il.

– Tu les verras. Nous allons tout voir. »

La main toujours posée sur son épaule, l'officier lui indiqua les différentes parties de la base.

« Ce bâtiment-là est le quartier général. L'autre, plus loin, est l'atelier de réparations. Cette rue-là est la rue Sans-But. On l'appelle comme ça parce qu'elle ne mène nulle part. Et cette rue-ci, dans laquelle nous marchons, est la rue n° 1 de la Côte. Tu vois, là-bas, ces petites bicoques de type scandinave ? Ce sont les habitations des Soviétiques. Il paraît que ce sont des maisons finlandaises. Et ces autres, plus loin encore, sont celles où logent nos propres officiers. Au-delà commence le marais qui sépare le sud de la base d'avec l'arrière-pays. Quant à ce bâtiment rouge sur la gauche, c'est le cercle. Tous les samedis, on y danse jusque tard dans la nuit.

– On y danse ? s'étonna Ben.

– Oui, fit le mari de Zelka, pensif. On y danse toute la nuit, comme si de rien n'était. »

Le paysage qui, jusque-là, lui avait semblé mort, se para soudain aux yeux de Ben d'un certain mystère. On y danse !

« Tu en as sans doute entendu parler, mais, de toute façon, on vous en fera part ces jours-ci... Ici, c'est assez tendu.

– Je sais, dit Ben. Besnik m'en a touché un mot.

– La situation est assez grave, insista l'autre. Il faudra te méfier des provocations. Tiens, voilà les sous-marins. Tu les vois ? Ce groupe, là-bas, est celui des navires à équipage mixte. Quant aux autres, plus loin, pour le moment leur équipage se compose uniquement de Soviétiques. Ces deux énormes bâtiments sont des porte-avions. L'autre grand navire, plus loin, est le vaisseau amiral. Tu l'aperçois ? Les autres viennent à la file. Le bâtiment des travaux en plongée. Le dock flottant. Les vedettes lance-torpilles. D'autres bateaux de surface. Un certain nombre d'entre eux ne se voient pas. Ils sont ancrés derrière l'île.

– Il n'y a pas d'autres sous-marins ? » demanda Ben.

Le mari de Zelka se mit à rire.

« Il t'en faut d'autres ? Tous ces sous-marins ultra-modernes ne te suffisent pas ? Sache que c'est la base navale la plus puissante de Méditerranée. » Ben eut un geste d'étonnement. L'autre poursuivit : « Tiens, l'Italie, par exemple, ne possède même pas la moitié de la force de combat de Pacha Liman... » À présent, Ben l'écoutait distraitement et le mari de Zelka conclut en hochant la tête d'un air dépité : « Mais à quoi bon, la pomme est pourrie jusqu'au trognon ! »

Cette expression, qu'il avait pourtant déjà entendue, suscita chez Ben un choc subit et cuisant. La pomme est pourrie jusqu'au trognon... Il fut tenté de demander : « Est-ce irréversible ? » mais il se souvint du silence qui suivait d'ordinaire ce type de conversation, et il se tut.

Ils étaient revenus jusqu'à l'endroit où étaient rassemblés les conscrits.

Autour des camionnettes des archéologues régnait toujours la même agitation. Un bas-relief de marbre enveloppé de cellophane gisait à terre.

« Voilà les archéologues qui s'en vont, dit le mari de Zelka. À la base, on a proclamé l'état d'exception. »

Le chef des archéologues, trempé, faisait constamment craquer ses doigts. Il avait l'air égaré.

« Que faut-il faire du bas-relief des gladiateurs ? demanda quelqu'un en montrant de la main le marbre enveloppé de cellophane.

– Chargez-le donc sur une des camionnettes, dit le chef. Et cessez de toujours tout attendre de moi ! »

Les véhicules avaient mis leur moteur en marche. Les ouvriers s'employèrent à soulever le bas-relief.

« On a découvert un théâtre antique, indiqua le mari de Zelka. Sur les bords du marais. »

Une des camionnettes démarra. La petite foule qui avait suivi toutes les opérations de chargement s'écarta pour laisser passer le véhicule.

La seconde camionnette se mit en marche. Quelqu'un fit un salut de la main. Un autre soupira.

« Tous les civils sont partis, lâcha une femme.

– Vous êtes venus, ils sont partis, constata le mari de Zelka.

– Comment ? fit en russe un homme à la figure rougeaude, au regard vague.

– Rien ! » fit le mari de Zelka. Il s'approcha de l'épaule de Ben. « C'est un ingénieur de sous-marins, murmura-t-il, très capable, mais à quoi bon : il boit comme un trou. Aujourd'hui, je crois qu'il est complètement beurré. »

L'homme ivre roulait des yeux en quête d'une autre paire d'yeux disposés à accueillir son regard, mais les gens s'en écartaient.

« Ah, Éléna Mikhaïlovna ! », fit-il, tout joyeux, en voyant finalement une femme qui s'approchait de lui. Elle était belle mais arborait un air ensommeillé. « ÉlénaMikhaïlovna, comment allez-vous ? Merveilleuse comme toujours, dédaigneuse, tardive... »

Elle l'observa à la dérobée sans interrompre le refrain qu'elle fredonnait.

« Ils sont déjà partis ? demanda-t-elle en consultant sa montre. Si vite ?

– Oui, répondit l'autre. Ils ne nous ont laissé que des trous et quelques inscriptions. »

Elle observa les fosses et les gradins à demi déblayés.

« La scène est prête, dit-il. À nous maintenant de jouer la tragédie !

– Quelle tragédie ? répliqua-t-elle d'un ton distrait.

– La tragédie est là, à vos pieds, vous ne la voyez pas ? » s'écria-t-il d'une grosse voix solennelle et lugubre.

Sans lui prêter davantage attention, elle reprit son fredonnement.

« On ne trouve personne qui vous comprenne, dans ce désert ! gémit l'ivrogne.

– Sergueï Galaktinovitch, vous parlez sérieusement ? » finit-elle par lâcher.

Il fixa sur elle ses yeux gris dans lesquels, comme dans un désert, errait, isolé, un scintillement espiègle.

« Qu'est-ce que vous avez à me reluquer comme ça ? » demanda-t-elle.

Il partit d'un bruyant éclat de rire.

« Éléna Mikhaïlovna, s'écria-t-il comme s'il venait seulement de noter sa présence, ma chère Éléna Mikhaïlovna, mais vous, vous, que faites-vous ici ? Dites-moi ce que vous faites dans cet enfer ? Votre place est ailleurs, loin d'ici. Loin ! » Il s'approcha d'elle et elle eut un geste de dégoût en humant son haleine qui empestait l'alcool. « Allez-vous-en tant qu'il en est encore temps. Bientôt, ici, on s'entre-dévorera comme des pieuvres ! »

Il remua les mâchoires comme s'il broyait quelque chose entre ses dents. Elle le dévisagea avec effroi.

« Vous parlez sérieusement ? »

À ces mots, il éclata de rire :

« Éléna Mikhaïlovna, ma chère Éléna Mikhaïlovna, dit-il en s'éloignant d'une démarche chancelante ; vous êtes ici un malentendu. Un malentendu ! s'écria-t-il, déjà loin. Un malentendu ! »

***

Ben ne cessait de se retourner sur son lit de camp trop dur.

« Tu ne dors pas ? fit une voix depuis le lit situé à sa droite.

– Non, dit Ben.

– Moi non plus. Tu es de Tirana ?

– Oui.

– Moi, je suis du Sud. Vous êtes arrivés aujourd'hui ? »

Le dortoir était immense et glacé. Ben s'était couvert la tête à demi.

« On vous a fait un exposé de la situation ? fit la voix au bout d'un moment.

– Non, dit Ben, pas encore.

– On vous le fera sûrement demain.

– Alors ? quelle est-elle, la situation ? »

Son voisin gigota dans son lit.

« Grave, dit-il l'instant d'après.

– T'as des sèches ? demanda Ben.

– Non, mais j'ai un flacon de raki. T'en veux ? »

Le voisin remua de nouveau dans son lit. Puis Ben sentit sa main tendue dans l'obscurité.

« Tiens, attrape ! »

Ben tendit la main à son tour et toucha d'abord le coude de l'autre, puis la fiasque. Il la saisit, la déboucha et en but une gorgée.

« Je peux pas m'endormir. »

Ben ne savait que lui répondre. Pendant un moment, les deux lits continuèrent de craquer. Plus loin, quelque part vers le milieu du dortoir, quelqu'un parla dans son sommeil. On entendait le grondement de la mer.

« Cette affaire de la base de Pacha Liman me rappelle une histoire qui est survenue dans notre village. Tu veux que je te la raconte ? »

Schéhérazade, se dit Ben sans prendre la peine de répondre.

« C'est comme tu voudras, fit l'autre. Si tu ne v...

– Non, non, tu peux y aller ! »

L'autre remua de nouveau dans son lit. Peut-être à cause du changement de position de sa tête, sa voix aussi s'était cette fois transformée.

« C'est une histoire un peu bizarre, dit-il. Presque invraisemblable. C'est l'histoire d'une mine », ajouta-t-il, et il se tut un moment comme s'il avait attendu de voir l'impression que ce détail produisait sur son auditeur. Mais Ben ne dit rien. « Si les histoires de mines t'ennuient.

– Écoute, dit Ben, si tu as vraiment l'intention de raconter ton histoire, raconte-la !

– Comme tu es impatient ! » répliqua l'autre, et il remua de nouveau. On entendit la bouteille glouglouter. « Tu veux boire encore un coup ?

– Plus tard.

– Une histoire de mine... Un soir, un homme de notre village découvrit une mine tout près de la côte. C'était une grosse mine flottante. Il la prit pour un fût d'huile. » La voix accéléra son débit comme si elle avait craint que l'autre ne perdît patience et ne l'écoutât plus. « Cette année-là, la récolte d'olives avait été maigre et on ne trouvait une goutte d'huile nulle part. Avec un fût, on pouvaitpourvoir à ses besoins de l'année, mais ce n'était pas un fût, c'était une mine... Je t'embête ?

– Zut ! murmura Ben qui avait commencé à écouter avec un certain intérêt. Si tu comptes me mettre sur le gril avec tes questions, tu ferais mieux de laisser tomber ton histoire. »

L'autre se tut. Après un instant de silence, Ben se dit qu'il avait renoncé à son récit, et laissa son esprit errer ailleurs. Mais, à ce moment précis, il réentendit la voix, maintenant très basse, de son voisin, qui paraissait parler tout seule. Ben n'émit aucun son, afin de lui faire comprendre qu'il écoutait. Au reste, l'inconnu, qui poursuivait son récit, ne paraissait guère s'en soucier. Sa voix, à présent, semblait sortir d'un conte de fées. Ben imaginait la mine noire dérivant lentement sur la mer.

« Le fût ne doit être rempli qu'à moitié, se dit le paysan, sinon, il coulerait. Mais, même à moitié plein, Dieu soit loué, c'est une aubaine ! Il se mit à l'eau et poussa la mine jusqu'à la côte. Elle lui obéit docilement. Mais, arrivée au bord, elle s'immobilisa sur le sable. Elle était plus lourde qu'elle ne paraissait. Il courut alors chez lui pour porter la nouvelle à sa femme et à ses enfants. Quand la nuit fut tombée, tous gagnèrent la côte. La mine était là, légèrement inclinée de côté. Ils se mirent à la pousser ensemble, mais ils étaient gênés par certaines protubérances, des espèces d'antennes qui leur faisaient l'effet de cornes. Ils passèrent une bonne partie de la nuit à transporter péniblement l'engin. Finalement, vers l'aube, ils réussirent, avec un mal fou, à l'introduire dans leur maison. Qui sait comment ça s'ouvre ? dit le paysan en tournicotant autour, un tournevis à la main. Il découvrit quelques vis et se mit à les dévisser. Puis, à l'aide d'un couteau, il souleva une espèce de couvercle. Au-dessous, l'espace d'une

seconde, ils aperçurent quelques mécanismes circulaires peints de jolies couleurs, quiressemblaient à des cadrans de montre à plusieurs aiguilles. Ils fonctionnaient. Tic-tac, tic-tac. Une mine ! s'écria brusquement le paysan, et il prit sa petite fille dans ses bras. Ils se précipitèrent au-dehors en hurlant comme des fous : Une mine ! Sauve qui peut ! Je n'oublierai jamais ce qui se produisit ensuite. Des cris, des coups frénétiques frappés aux portes, des bruits de pas. Au matin, le village était évacué. Notre village est très petit et il peut être vidé rapidement, c'est l'affaire d'une dizaine de minutes. Et c'est ainsi qu'on s'est tous retrouvés au moulin. Que fallait-il faire ? Retourner au village près du hangar, ou se mettre à l'abri quelque part jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de désamorcer la mine ? Les opinions divergeaient. S'il est dit que nous devons mourir, mourons chez nous ! s'exclamaient la plupart. Le villageois écoutait tout cela et baissait la tête, pensif. Ses yeux semblaient dire : Tout cela est ma faute, mes frères, c'est moi qui ai tiré le diable de la mer et qui l'ai transporté au cœur du village. Vers midi, les gens regagnèrent tour à tour leur logis. Retour morose. Les portes des maisons craquaient doucement. On referma les fenêtres avec précaution. Les gens parlaient à voix basse, comme s'ils avaient peur de réveiller quelque bête fauve. Le soir, tous étaient rentrés chez eux. Seul le villageois qui avait la mine chez lui alla avec sa femme et ses enfants passer la nuit chez des amis. Sa maison demeura vide. Elle n'hébergerait désormais que la mine. Ce fut la soirée la plus silencieuse qu'eût connue le village. On n'entendait ni commérages des femmes, ni bruit des brocs à la fontaine toute proche de la maison qui abritait la mine. Cette nuit-là, pour la première fois de leur vie, ce furent les hommes qui allèrent puiser l'eau. Ils traversèrent le hameau, gagnèrent un ruisseau à deux heures de marche et s'en retournèrent vers minuit, harassés. Ils retrouvèrent leurs femmes le sang glacé. S'est-il passéquelque chose ? Non. Nous étions constamment avec vous en esprit. Nous avions l'impression qu'elle allait éclater d'un moment à l'autre. Ah ! Parfois nos oreilles résonnaient. C'est que l'eau est loin, très loin. Comment allons-nous faire pour la fontaine ? C'était la première nuit que le village passait en compagnie de la mine. Jamais il n'avait accueilli hôte plus terrible. Il avait héberger des brigands, des assassins, des messagers turcs en route vers Pacha Liman, des évadés, des diseurs de bonne aventure, mais ce nouvel invité était infiniment plus redoutable. La vie devint sinistre. La maison de la mine aussi bien que la fontaine furent désaffectées. Le soir, les vieux se mirent à nous raconter à nouveau les contes sur le dragon qui avait

coupé l'eau du village et avait été tué par le garçon à l'étoile sur le front. Et nous demandions : Quand viendra le garçon à l'étoile pour liquider la mine ? Les femmes brûlaient d'envie de faire encore tinter leurs brocs et leurs seaux à la fontaine, et les hommes erraient comme ivres à travers le village. Ils étaient furieux contre le fauve qui leur avait bloqué leur fontaine et s'était embusqué au cœur du village. Ils tinrent conseil au sujet de cette affaire et finirent par décider de s'en débarrasser à tout prix. Mais de quelle manière ?

« Un jeune homme s'offrit à traîner la mine jusqu'à la côte et à la rejeter à la mer, mais les autres s'y opposèrent. Pourquoi l'exposer, à un vain sacrifice ? L'audacieux pouvait être tué et faire sauter en même temps tout le village. Ils avaient entendu parler de certains magiciens qui savaient communiquer avec les mines. On les appelait des sapeurs. Ils décidèrent d'en trouver un et de le faire venir au village. Bien entendu contre rémunération. On collecta de l'argent auprès de chaque famille. Trois villageois montèrent sur leurs mules et se mirent en route. À l'époque, notre village était encore petit, à l'écart des grandes routes. Il n'y avait pas de petite, et encore moins,bien sûr, de grande ville proche, où l'on pût trouver un sapeur. Les villageois furent absents deux semaines entières. Au quinzième jour, ils revinrent enfin au village accompagnés d'une espèce de technicien. Perché sur sa mule, l'air maussade, la tête coiffée d'un très large chapeau mou, il considérait les villageois avec dédain en tenant à la main un sac plein d'outils. Les vieillards le regardèrent avec respect, les jeunes filles avec admiration. Elles tombèrent aussitôt amoureuses de lui. Nous, les gosses, on voyait en lui le garçon à l'étoile sur le front qui allait tuer le dragon. Tous les hommes se réunirent au café du village. C'est un travail où l'on risque sa tête, dit le technicien, mais je le ferai et sauverai votre village. Il demanda que le lendemain, dès l'aube, tous les villageois quittent le village. Il voulait travailler seul. Il avait une grosse voix chaude. Ce fut une nuit extraordinaire. Nul ne ferma l'œil. Ce devait être la dernière nuit de la mine. Le fauve et le chasseur allaient dormir pour la première et dernière fois tout à côté l'un de l'autre, en attendant le petit jour pour se livrer une lutte à mort.

« Le matin était frisquet. Le sapeur prit son petit déjeuner puis, les mains sur les hanches, regarda les villageois s'éloigner. Personne ne le vit pousser la porte de la maison, traverser la cour abandonnée, pas plus qu'on ne sut

jamais ce qu'il fit à l'intérieur. Les gens attendaient en vain de voir la fumée monter de la cheminée ; ce devait être le signal que la mine avait été désamorcée. Vers midi, il sortit de la maison et gagna le moulin où on l'attendait. Il était blême et avait les traits tirés. Rien, s'écria-t-il d'un air déçu. Je ne suis arrivé à rien ! C'est un type de mine comme je n'en ai jamais vu.

« Les gens furent atterrés. J'ai fait mon possible, dit le technicien, mais c'est un nouveau type de mine que je ne connais pas. Je m'en excuse. Je vais vous rendre votre argent, bien que j'aie peur que ma famille n'en ait déjàdépensé une partie. Je ne suis pas riche... Nous ne voulons pas de cet argent, dirent les villageois. Tu as fait ce que tu as pu ; faut croire que ce n'était pas écrit.

« Le sapeur remonta sur la mule qu'il avait louée et quitta en silence le village. Son grand chapeau mou se balança un moment dans la rue principale, pour finalement disparaître au loin.

« Les journées qui suivirent furent de vraies journées d'hiver. Les gens se mirent à construire de petits talus protecteurs du côté de la maison de la mine. Certains se creusèrent des abris. Avant de partir, le sapeur avait dit que la mine devait être très puissante. Lui-même avait conseillé aux villageois de s'édifier des talus de protection et de creuser au milieu du village des tranchées pouvant leur tenir lieu de ruelles. Et, en vérité, au bout de quelque temps, le village fut sillonné de ces tranchées. Les gens y marchaient courbés en deux, comme des soldats sous le feu de l'ennemi. Maintenant, tout le village ressemblait à un camp retranché. Un matin, le fils puîné du villageois qui avait apporter la mine dit qu'il allait dans une ville lointaine apprendre comment on démontait les mines pour pouvoir, à son retour, sauver le village. Il partit. Quelque temps plus tard, le bruit courut qu'on l'avait vu en effet dans une ville lointaine, mais à moitié ivre, courir les cafés et les cabarets avec des filles et des artistes. Puis, on n'eut plus aucune nouvelle de lui. À ce qu'il semble, personne ne nous débarrassera de ce fantôme, disaient les villageois ; il faut croire que nous finirons nos jours avec.

« Ils n'avaient jamais eu peur de la guerre. Ils en parlaient comme d'un métier, comme d'une activité normale, saisonnière. Et pourtant ils n'avaient

jamais affronté un ennemi aussi perfide que la mine. C'était un adversaire abject, que l'on ne savait par où attaquer.

« L'abomination se poursuivit jusqu'à cet automne glacé où une unité de partisans pénétra pour la premièrefois dans le village. Il leur parut insolite. La fumée qui montait des cheminées témoignait qu'il était habité alors que les petites places et les rues étaient désertes. Puis ils remarquèrent les fossés et les talus protecteurs. Ils se persuadèrent alors qu'ils se trouvaient dans un camp retranché de l'ennemi. Ils postèrent leurs mitrailleuses face aux maisons et attendirent de voir ce qui se passerait. Le malentendu ne dura pas plus d'une heure. Il se trouva un habitant pour élucider l'affaire. Où est cette mine ? demanda un partisan d'âge mûr. On l'y conduisit. Éloignez-vous du village, leur dit-il. Je vais la désamorcer. En vérité, il arborait une étoile rouge sur son calot, mais les gens ne lui firent point trop confiance. Malgré tout, tous quittèrent le village, comme naguère, du temps du technicien au chapeau mou.

« Trois heures plus tard, le partisan avait désamorcé la mine. De la cheminée depuis longtemps refroidie monta une fumée bleue. La foule se rua vers le village. On trouva le partisan assis sur la pierre de la fontaine, grillant une cigarette. On l'embrassa, on le porta en triomphe, on l'accabla d'offres, on le fatigua à force de lui demander ce qu'il voulait : de la viande rôtie, du raki, du vin, de la confiture, du miel. Les vieilles femmes couraient chez elles en brandissant leurs rouleaux à pâte comme des épées. Mais le partisan dit qu'il était très fatigué. Il demanda seulement si on pouvait lui préparer un café bien fort. Il but son café à petites gorgées, les yeux mi-clos. On eût dit qu'il n'avait pas pris de café depuis des années. Puis, les gens affluèrent dans la maison de la mine. Ils y régnait un grand silence, comme dans la maison d'un mort. Elle était là, démontée, froide, tel un cadavre. Des pièces et des rouages rouges, bleus, orange, des fils de fer, des vis, des écrous luisants étaient alignés sur le plancher. Nous les gosses, les yeux ronds, contemplions les griffes du dragon, ses ongles brisés, ses mâchoires décrochéeset le sang épais, noir, qui coulait sur les instruments. Le villageois qui l'avait apportée de la mer s'approcha, pencha la tête près du corps de la mine et prêta un moment l'oreille. Elle est morte, dit-il. Son cœur ne bat plus.

« Quelques années plus tard, des journalistes venus visiter ce village se firent raconter l'histoire de la mine et écrivirent à son sujet. Eux aussi

tentèrent de découvrir qui était ce partisan, mais sans résultat. On réussit seulement à apprendre que c'était un homme d'une quarantaine d' années qui aimait beaucoup le café. Mais il y a tant de gens de part le monde qui aiment le café ! Hé, dis, tu pionces ?

– Non, dit Ben.

– Je croyais. »

Pendant un moment, l'autre demeura silencieux. Ben ne savait pas bien s'il avait vraiment entendu toute cette histoire ou s'il l'avait complété lui-même pour partie au cours de sa somnolence.

« Et quel rapport y a-t-il entre cette histoire et l'affaire de la base ? questionna Ben.

– C'est vrai, il n'y en a aucun, fit la voix, sauf peut-être pour le début, car, comme le villageois à propos de la mine, nous avons d'abord cru que cette base serait pour nous un bien.

– Et elle ne l'était pas ?

– Elle l'était peut-être, mais elle ne l'est plus. Ah, j'oubliais, vous n'êtes pas encore au courant...

– Bon, bon, mais ici, au lieu que les gens s'en aillent comme dans ton histoire, c'est le contraire qui se produit, dit Ben. Un tas de monde est en train d'affluer de toutes parts.

– C'est vrai, fit la voix. On y afflue et même en toute hâte. Et nous avons tous une étoile sur nos calots.

– Je ne te comprends pas, dit Ben.

– Mais qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? fit la voix. Tu crois peut-être que je t'ai raconté cette histoire avec quelque arrière-pensée ?

– Mais non, je n'ai pas l'esprit aussi mal tourné, dit Ben.

– Je m'en suis souvenu et je te l'ai racontée, voilà tout.

– Bon, bon, ça va, y a pas de quoi te fâcher ! J'ai l'impression que t'es plein...

– C'est toi qui l'es, pas moi.

– Hé vous, là-bas, qu'est-ce que vous avez à chuchoter comme des sorcières ! » fit une voix somnolente.

Pendant un moment régna un profond silence.

« Ne soit pas vexé, dit Ben peu après. Je n'ai pas voulu te froisser. »

On entendit l'autre respirer profondément.

« Passe-moi la bouteille, reprit Ben, j'ai envie de boire une gorgée, peut-être que ça me fera dormir. »

Il entendit l'autre remuer. Leurs mains se rencontrèrent dans l'obscurité.

« Et qu'est-ce qu'elle deviendra, la base ? demanda Ben au bout d'un moment.

– Je ne sais pas, fit la voix. Peut-être la partagerons-nous ?

– Dites donc, est-ce que vous allez la boucler ? protesta de nouveau la voix pâteuse.

– Bonne nuit, fit le voisin de Ben.

– Bonne nuit ! »

Et, en plus, nous avons une étoile sur le front, se répéta Ben. Puis, soudain, son esprit se reporta à la rue de Dibra sous la pluie. Les filles. Les enseignes lumineuses. Il pensa ensuite aux inscriptions sur les plaques de marbre, au théâtre à peine dégagé, au marais contigu à la caserne. Benus Strugus, songea-t-il. Le légionnaire romain BenusStrugus. Arbaan Strög. Normand. Le Turc Ben Asqer. Il était de retour, fatigué, de Pacha Liman. Dans la rue de Dibra, au petit bar, on l'embrassait, on l'étouffait, on lui demandait : Qu'est-ce que tu prends ? Qu'est-ce que tu prends ? Je suis rompu, disait-il, je veux seulement un café bien serré. Tout autour du territoire de la base, les hérissons s'accouplaient maintenant avec les serpents. On jouait de la musique. Les barbelés s'étendaient, glacés, sous la

pluie. Le paysan Belul Gjonomadhi jeta précautionneusement sa houppelande sur les jeunes couples. Sur la tombe du vieux pacha tombaient des mouettes mortes. Je suis rompu, répéta-t-il, je viens de Pacha Liman. Voici mes camarades. Le premier lit sur la droite, le deuxième, le troisième, et ces lits à la file, là, sur la gauche. Tous avec une étoile sur le front. Et voilà ma plaque funéraire : « Arben Struga, mort pour la Patrie à Pacha Liman en 1961. » Musique. Le souvenir d'Iris. À jamais.

OceanofPDF.com

2

C'était samedi. Dans les rues de la base allaient et venaient des petits groupes de soldats. Çà et là passaient des femmes, des enfants, des officiers parlant albanais ou russe.

« Je pensais qu'ici il n'y aurait pas de samedis », disait un soldat à un camarade comme ils se promenaient dans la rue Sans-But.

L'autre le regarda en souriant :

« Partout où il y a des hommes, il y a des samedis », répondit-il.

Sur le boulevard du Marais, d'autres militaires se dirigeaient vers le bâtiment du cercle. Deux d'entre eux portaient une grosse caisse.

Un orchestre ! fit le soldat, bouche bée, comme à la vue d'un fantôme.

***

Le commandant russe, Jéleznov, eut un geste d'irritation. Les lointains accents de l'orchestre du cercle parvenaient jusqu'à lui. Il se leva et se mit à arpenter sa chambre. Quelles règles ! marmonna-t-il à part lui. Quel régime ! Qui est-ce qui a fixé ce règlement ? De la musique, des femmes... Ce n'est plus une base militaire. C'est un... cabaret !

Plus d'une fois, il avait évoqué ça aux réunions de l'état-major, mais ses seconds avaient fait la sourde oreille et lui-même n'avait pas voulu, devant eux, critiquer trop sévèrement son prédécesseur. Il n'était en poste que depuis trois semaines et, quoiqu'il désapprouvât bien des choses, il trouvait indélicat de trouver à redire à toutes.

Il se rassit à sa table et prit en main la liasse des messages radios de l'après-midi. Deux d'entre eux, venus directement de Moscou, demandaient une réponse urgente. Ses yeux s'arrêtèrent un moment sur la grande carte accrochée au mur. Elle représentait la base. Les fortifications du littoral. Les

batteries de la DCA. Les dépôts de carburant. Les arsenaux de torpilles. Les fortifications de l'île.

Sur la table, devant lui, se trouvait un bref compte rendu de l'arrivée du nouveau contingent de soldats soviétiques. Les Albanais avaient eux aussi renouvelé une partie de leurs forces. Il lui fallait maintenant rédiger un court rapport sur la situation à la base. On le lui réclamait d'urgence. Le radiogramme était signé du commandant enchef des forces du pacte de Varsovie, Gretchko. La situation ? s'interrogea-t-il. Facile à demander !

En vérité, il ne comprenait pas bien lui-même ce qui se passait. À Tirana, les discussions avec les Albanais sur la base de Vlorë avaient commencé, mais il ne savait pas sur quels points elles portaient. Les ordres et les instructions étaient contradictoires. Fallait-il garder ou évacuer la base ? Il ne parvenait pas à comprendre quelle était au juste la volonté de son pays. Lui-même, en militaire qu'il était, eût aimé recevoir un ordre précis : garder la base à tout prix, ou l'occuper totalement, ou bien encore la détruire. Or, pour chacune de ces éventualités, directives et radiogrammes étaient tout en nuances. Pour sa part, il était en faveur de la solution à la fois la plus radicale et la plus risquée : l'occupation complète. C'était une des bases les plus puissantes du camp socialiste et la seule qu'il possédait en Méditerranée. Dès lors que sa perte éventuelle, du fait de la trahison des Albanais, affaiblirait le potentiel militaire du camp socialiste, il fallait la leur enlever de vive force. Il ne comprenait pas ces bureaucrates tortueux qui philosophaient tant à Tirana. Leurs instructions étaient confuses. De pures divagations. Pourquoi ne disaient-ils pas clairement comment il fallait agir ? Lui, Jéleznov, était prêt, en cas de besoin, à occuper la base. Il avait pris d'assaut les collines infernales de Zeel, et une simple base ne lui faisait pas peur. Peur ! Ses yeux s'arrêtèrent à nouveau sur la carte de la base. Avec une pareille force de combat sous ses ordres, l'officier le plus timoré fût devenu un modèle de bravoure. Avec ces sous-marins, il pouvait couper l'Italie en deux, infliger à la France par le sud une morsure telle (il avait entendu dire que c'était comme ça, par en bas, que les loups mordaient les juments) que l'Europe entière en tressaillerait. Oui, toute l'Europe ! se répéta-t-il. Mais à quoi bon : qui sait ce que ces poules mouillées, ces ronds-de-cuirdu ministère de la Défense étaient encore en train de fricoter dans leurs pourparlers à Tirana. Ils ne pensaient qu'à l'esquive. Toute leur vie ils n'ont rêvé que de déserter le champ de bataille, se dit-il. L'évacuation

de la base ? Ils emmèneraient les sous-marins et les autres bâtiments, et déguerpiraient. Naturellement, c'était la solution la plus simple. Mais aussi la plus triste. Voire la plus honteuse. Et, à la fin des fins, à qui profiterait-elle ? Un an auparavant, les Américains avaient réclamé la suppression de la base de Vlorë comme préalable à certains entretiens. À la veille de son départ pour l'Albanie, Malinovski, lui montrant la carte de l'Europe, lui avait dit : Tu comprends ce que cette base de Vlorë représente pour nous ? Auparavant, nous étions contraints de braquer nos fusées sur l'Espagne et Gibraltar, depuis l'Allemagne, alors que maintenant nous les avons implantées ici. Nous pouvons également installer des rampes de lancement en direction de Suez. Gibraltar et Suez, avait alors songé Jéleznov : j'aurais en main les clés de l'Europe.

Et voilà que nous nous apprêtons à quitter Vlorë, se dit-il. Impossible ! reprit-il l'instant d'après. Ce serait un suicide.

Il avait sur la table une pile de rapports, de protestations, de mémoires, de procès-verbaux divers, relatifs à des incidents, parfois à des rixes entre soldats albanais et soviétiques.

Travail de bureaucrates, songea-t-il.

Il esquissa nerveusement un rapport succinct et donna son jugement sur les trois éventualités envisagées. Il se prononçait pour l'occupation de la base. Il promettait de mener à bien cette besogne, rapidement et avec le moins de pertes possible. Mais si, d'autre part, on lui donnait l'ordre d'évacuer la base, cela était... extrêmement facile. Il réfléchit. Extrêmement facile... ? Une partie des sous-marins et des bâtiments étaient pourvus d'équipages entièrementsoviétiques, les autres, d'équipages mixtes : albanais et soviétiques. Le premier groupe ne soulevait pas de difficultés ; pour ce qui était du second... Mais non, ce n'était pas un obstacle sérieux. Il écrivit rapidement : « La sortie de tous les submersibles et autres bâtiments de la base ne présenterait aucune difficulté. » Il imagina combien les bureaucrates se réjouiraient à la lecture de cette phrase. Voilà la meilleure solution ! s'écrieraient-ils. Il fut pris de fureur. Il aurait aimé pouvoir écrire : « La sortie de la base est impossible », mais il ne pouvait mentir. Néanmoins, il biffa la phrase « ne présente aucune difficulté » et écrivit à la place : « ne présente aucune difficulté sérieuse ». En réalité, si, il y aurait

des difficultés. Et même grandes. Il le pressentait. Il s'approcha de la fenêtre. On entendait au loin de la musique de danse. C'était un monde avec lequel il avait depuis longtemps rompu.

La fenêtre de la pièce du commandant albanais s'éclaira. Jéleznov imagina le visage effilé de l'officier albanais qui commandait la base depuis sept ans. Sûrement, lui aussi, ce soir-là, travaillait-il, penché sur une carte. Peut-être que lui non plus n'aimait pas la musique. Sans doute pensait-il aux mêmes problèmes que Jéleznov, mais d'un point de vue opposé. La joie et la victoire de l'un seraient le chagrin et la défaite de l'autre. Quand la tête de l'un serait en haut, celle de l'autre serait en bas, comme dans les figures de cartes à jouer. Tous deux étaient liés par un destin commun. Ils se servaient mutuellement de doublure. Ces derniers temps, du reste, tout était doublé à la base. Chaque Albanais était doublé par un Russe. Sous-marins, postes de service, guérites, arsenaux, états-majors, tous contenaient des êtres bicéphales. Et cet ensemble quasi mythologique avait aussi deux têtes : Jéleznov et le commandant albanais.

Naturellement, il y aurait des difficultés. Au moment fatal, les deux têtes se mordraient férocement. Au moment fatal..., se répéta-t-il. Au moment de la séparation.

Les Albanais étaient des casse-cou. C'était une des premières indications qu'on lui avait données quand il avait été convoqué au ministère de la Défense. Mais lui-même, Jéleznov, ne l'était pas moins. Et c'était précisément pour cette raison qu'on l'avait choisi.

On l'avait choisi... Il n'oublierait jamais le grand banquet au Kremlin à la veille de la rencontre entre dirigeants communistes. Il y avait longtemps qu'il n'avait plus été invité aux réceptions officielles. Il s'était dit : les héros sont oubliés ; on n'a plus besoin d'eux. Sa carrière déclinait rapidement. L'amertume ne le quittait pas. Il était dans cet état d'esprit où l'on songe à écrire ses mémoires, et s'attendrissait parfois à l'évocation de sa mort, de sa nécrologie, de son enterrement, quand ils se repentiraient, mais trop tard, de l'avoir si longtemps négligé. Ah, se disait-il, ton époque, Jéleznov, est révolue. Il n'y a plus de collines de Zeel, plus d'occasions de montrer ce que tu sais faire... Mais voici subitement cette invitation au Kremlin. À l'époque, il n'était au courant de rien. Il jubilait. Les lustres déversaient leur poussière dorée sur sa joie. C'est là qu'il avait appris la nouvelle : le plus

petit pays du camp socialiste s'apprêtait à faire sécession. Ha, ha, ha ! ricanaient ses collègues en regardant du coin de l'œil le petit groupe des Albanais. Voyons un peu s'ils réussiront à se détacher... ha, ha, ha ! Quand, trois jours plus tard, on l'avait fait appeler au ministère de la Défense, il avait deviné la raison de cette convocation. Jéleznov, tu vas partir pour l'Albanie. La situation là-bas est grave. Ta mission consistera à sauver la base qu'on veut nous arracher. J'en réponds sur ma tête, s'était écrié Jéleznov. Il se sentait grisé. Zeel était effacé de sa vie, mais le sort lui avait réservé Pacha Liman. Par deuxfois dans sa carrière, la Providence s'était manifestée sous la forme de collines. Êtres cyclopéens, bossus, elles se dressaient devant lui, attendant qu'il les couvre de gloire et de mort, ou qu'il les porte toute sa vie sur son dos comme un poids de honte.

Par la fenêtre, il observa la ligne sombre de l'horizon. Pacha Liman, se dit-il. Quel général turc s'était enfui d'ici en laissant son nom accroché à ces collines comme le serpent abandonne sa peau derrière lui ?

Sur la table, à côté de nombreux dossiers, se trouvait l'*Historique de la base navale de Pacha Liman*, écrit en deux langues. Il l'avait déjà feuilleté à plusieurs reprises, mais à la hâte, sans vouloir y concentrer son attention. Quelque chose l'en empêchait. Cette description comportait des reproductions de documents millénaires. La décision du Sénat romain de faire procéder aux réparations de la base d'Oricum à peine conquise, qui devait servir de point d'appui dans la conquête de l'Orient. Le débarquement de César par une nuit d'orage. Ses fameuses paroles au timonier : Ne crains rien, tu conduis César. Conflits entre princes albanais et Byzance à propos de la base. Le firman de la Sublime Porte avec le sceau de Soliman le magnifique proclamant Pacha Liman base principale pour la conquête de l'Europe. D'autres documents les plus divers : décrets impériaux de nomination ou de limogeage d'officiers généraux ; quittances d'approvisionnements, procès-verbaux d'incidents ; recensement des températures et des vents. La chronique de la base au début du XX^{e} siècle. La visite de Mussolini. L'arrivée des Allemands. Minage et déminage. La décision du commandement conjoint du pacte de Varsovie de faire de Pacha Liman le poste le plus avancé du camp socialiste dans cette région du monde. Ici, l'historique s'interrompait.

Jéleznov releva les yeux. Un instant, il crut comprendre pourquoi il répugnait à lire ces pages. C'étaitl'ancienneté de la base qui lui causait cet agacement. Elle était de mille et quelques années plus vieille que le Kremlin. Non, ce n'était pas simplement de l'énervement. C'était aussi de l'incertitude. Il ramassa l'in-folio sur la table et alla le placer sur un rayon, résolu à ne plus y jeter les yeux.

Dehors, le crépuscule, ayant couvert la ligne de la côte et les confins du marécage, se hâtait d'éteindre le reste du paysage environnant. La musique continuait. Ah, cette base ! gronda quelque chose au fond de lui. Plus ancienne que le Kremlin, que les fondations de l'État russe ! Il avait le sentiment de se trouver en dehors des limites permises de l'Univers. Il se situait dans l'au-delà de l'Histoire ; dans ses zones d'ombre où personne encore ne connaissait les Russes. Il était seul dans un monde sans Kremlin et par conséquent instable. Encore quelques pas et, dans le noir, il pourrait même trébucher sur les mythes.

Il secoua la tête. Les années qu'il avait vécues dans la retraite et au cours desquelles il avait assez lu, l'avaient aigri. Il s'arrêta devant la carte de la base et s'efforça de chasser toutes ces pensées de son cerveau. Petit à petit, il se ressaisissait. L'affrontement possible, la préfiguration de ses diverses phases, l'évaluation de la durée des actions, celle des pertes, l'estimation du retentissement que ce conflit aurait de par le monde, tout cela l'absorbait totalement.

Pacha Liman ! se répéta-t-il à deux ou trois reprises. Ses lèvres ne parvenaient pas à s'habituer à ces sonorités, Pacha Liman, dit-il à nouveau comme quelqu'un qui cherche à apprendre un mot difficile, et, l'espace d'un instant, il songea que ce serait peut-être le dernier hiver que ces collines s'appelleraient de la sorte. Au printemps, avec la nouvelle herbe, elles changeraient aussi de nom. Jéleznov Liman, ou simplement Jéleznovo : voilà leurnom à venir, fut-il sur le point de s'écrier. Pour les siècles des siècles !

***

Avançant sans précaution sur le terrain bourbeux, Ben se dirigea vers l'endroit où se répandaient les accents d'un orchestre. Les fenêtres du cercle étaient éclairées. Tout autour, sur les flaques d'eau, tels des ornements dorés négligemment jetés, miroitaient des taches de lumière. Il en émanait pour lui comme une silencieuse nostalgie. Dans son esprit passèrent en glissant toutes sortes de grilles d'internats de jeunes filles devant lesquelles ne manquaient jamais ces flaques, avec ces bijoux noyés en elles, et, dans le fond, un orchestre, par-delà la vieillesse d'un portier.

Il s'approcha des fenêtres du rez-de-chaussée et glissa un coup d'œil à l'intérieur. On dansait. La buée sur les vitres transformait les mouvantes silhouettes humaines en une masse visqueuse qui ondoyait, laissant dégoutter çà et là des cheveux, des bras, des jambes. Tout semblait agglutiné comme avec de la cire. Amitié, se dit-il. La musique avait quelque chose d'écorchant. Il eut la nostalgie de Tirana. Du marécage soufflait un vent humide. Ben finit par se détacher de la fenêtre et contourna le bâtiment pour gagner l'entrée.

À l'intérieur, il faisait chaud. Le hall et l'escalier menant au premier étage étaient encombrés d'officiers et de soldats parmi lesquels se trouvaient aussi, çà et là, quelques femmes. La porte de la salle où l'on dansait était ouverte, et du hall on voyait évoluer les couples. Ben se dirigea machinalement vers une salle plus petite, voisine de la première, où se trouvait le bar. Assis autour des petites tables ou debout au comptoir, les consommateurs buvaient café ou cognac. Ben s'approcha et attendit sontour pour commander. Il n'avait pas encore décidé ce qu'il prendrait. Peut-être ne demanderait-il que des cigarettes. Il se sentait étourdi à la fois par la musique et par le brouhaha.

« Tu vas prendre un cognac ? » lui dit quelqu'un à son côté dans un albanais boiteux.

Ben tourna la tête. C'était un militaire russe aux yeux ronds, avec de petites taches de rousseur entre le nez et les pommettes. Il portait son calot complètement de travers.

« Non, je voudrais des cigarettes, fit-il.

– Ah, des cigarettes ? Je pensais que tu boirais un cognac.

– Non, répéta Ben.

– Moi non plus, je ne bois pas, souligna le soldat, mais, ce soir, j'ai décidé de prendre une cuite. Pourquoi ? diras-tu. » De sa main droite, il donna une petite tape sur son calot et l'enfonça sur sa tête. « Juste comme ça, pour rien !

– Hum, fit Ben tout en se souvenant d'avoir été mis en garde contre les provocateurs.

– En vérité, j'ai bien une raison, dit l'autre. Voilà : justement aujourd'hui, j'ai reçu une lettre. » Il fourra la main dans la poche de son pantalon et en sortit une feuille de papier froissée. « Une lettre de Moscou, de mon amie. Oh, c'est une lettre on ne peut plus banale : Mon cher Iourotchka, je m'ennuie beaucoup de toi et patati et patata, quand tu reviendras, nous irons de nouveau ensemble à Niéskoutchny Sad, je t'embrasse, je t'envoie mille bisous et patati et patata, rien que de très normal, frérot, et pourtant, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu un pressentiment. J'avais à peine fini de lire ça que je me suis dit : Taniotckha t'a trompé ! Qu'est-ce que je pouvais faire de mieux que de venir ici me cuiter. Hein ? »

Ben haussa les épaules. L'autre vida son verre.

« Elles nous trompent, frérot, elles nous trompent ! Comme t'a dit Plekhanov : ô trahison, tu as un nom de femme ! »

Ben sourit. Mais, tout à trac, l'autre lui demanda :

« Pourquoi a-t-on exclu un membre de votre Bureau politique ? Une femme, je crois... Comme ma Taniotchka. »

Ben fut sidéré. Il ne s'attendait pas à une provocation aussi flagrante.

« J'en sais rien, répondit-il.

– Comment, tu n'en sais rien ? Tu le sais, mais tu ne veux pas le dire.

– Et après ? Admettons que je ne veuille pas le dire ?

– Pourquoi ? demanda l'autre. Tiens, interroge-moi sur notre Bureau politique, je te dirai tout ce que j'en sais. Vas-y !

– Non, fit Ben.

– Mais si, interroge-moi, tu verras !

– Et en quoi m'intéresserait votre Bureau politique ?

– Bien sûr, ça ne t'intéresse pas, du moment qu'on te parle de bureau ! Mais tiens, interroge-moi sur Boulganine, et tu verras si je ne te raconte pas tout ce que je sais de lui. Je ne me dérobe pas, moi, je parle franc !

– Et qu'est-ce que j'en ai à cirer, de ton Boulganine ?

– J'ai cité celui-là comme ça, au petit bonheur. Si Boulganine ne t'intéresse pas, questionne-moi alors sur Malenkov, ou sur... Kiritchenko.

– Si tu savais la bile que je me fais pour ton Kiritchenko !

– Eh bien, je m'en vais te parler de Molotov, insista l'autre. Tu ne peux pas dire qu'il n'était pas important ?

– Non, je refuse ! s'écria Ben.

– Pourquoi ?

– Je ne veux pas, un point c'est tout.

– Bon, bon, dit l'autre en assénant une nouvelle tape sur son calot. Tu ne veux pas, tu ne veux pas ? Ça te regarde ! Si tu crois que j'ai des arrière-pensées... Non, c'est juste comme ça, frérot. On s'ennuie. On a envie de s'épancher. De quoi parler ? Il paraît qu'on va bientôt ficher le camp. T'es au courant ? »

Ben haussa les épaules. Ça suffit, se dit-il. Maintenant, il exagère ! Il regarda de chaque côté comme s'il cherchait moyen de lui échapper. À ce moment, un grand escogriffe s'approcha du comptoir en chantant :

Moscou, Tirana, Los Angeloozzz...

Se sont réunis en kolkhoze !

« Ah, ils se sont réunis ? fit l'un de ceux qui buvaient au comptoir. Vraiment, ils se sont réunis ? »

L'homme tourna la tête et Ben reconnut l'ingénieur au visage rubicond. Il paraissait fin saoul.

« Je ne m'intéresse pas à ces calembredaines ! » répondit l'autre.

Ben s'éloigna sans avoir acheté son paquet de cigarettes. Il s'arrêta un moment et resta planté devant une des tables vides sur laquelle se trouvait un cendrier rempli de mégots. Le bar ronronnait du bruit des voix. Dans la salle voisine, l'orchestre avait cessé de jouer et par la porte du bar affluaient un groupe de nouveaux arrivants. Ben reconnut parmi eux la belle Russe qu'il avait vue en compagnie de l'ingénieur ivre, le jour de son arrivée. Elle promena à la ronde un regard indifférent, puis baissa les yeux. Sa longue chevelure couleur noisette retombait de part et d'autre de sa tête, effleurant presque le dessus des tables. Dans l'autre salle, l'orchestre se remit à jouer. Ben eut envie de fumer et se dirigea de nouveau vers le comptoir. Le soldat au visage tacheté de son était encore là. Ben attendit son tour en lui tournant le dos. Mais, aubout d'un moment, il s'aperçut que ses précautions étaient vaines. Le soldat s'était maintenant accroché à l'ingénieur et celui-ci en semblait passablement agacé.

« Je te l'ai dit, je ne veux pas, un point c'est tout », criait-il en secouant violemment la tête. Ses yeux étincelaient. « Moi, je me fiche pas mal des pyramides d'Égypte et je m'intéresserais à un dénommé Kiri-kiritchenko ? C'est grotesque !

– Quels gens insensibles ! » soupira le soldat.

Ben réussit enfin à s'approcher du milieu du comptoir et se retrouva à côté de l'ingénieur.

« Ridicule, marmonna l'ingénieur en plissant les lèvres avec mépris.

– Un paquet de cigarettes, dit Ben pour la troisième fois au barman.

– Voyez-moi ce qu'est devenu cet endroit ! ronchonna à nouveau l'ingénieur. On y parle albanais, on y parle russe ; on dirait la tour de Babel !

– La tour de mes deux ! » s'exclama le soldat aux taches de rousseur avant de s'éloigner en titubant.

L'ingénieur se mit à chanter à voix basse :

Léon Nikolaïévitch Tolstoï

L'écrivain soviétique bien connu

Ne mangeait ni poisson ni bordj

Et allait dans son jardin les pieds nus...

Le serveur se souvint finalement de Ben et prit l'argent que celui-ci lui tendait. L'ingénieur continuait de parler tout seul.

« Tu crois peut-être qu'il y avait vraiment un monstre au cœur du labyrinthe ? Ha, ha, ha ! Ridicule ! Je suis ingénieur. On ne me la fait pas, à moi. Le Minotaure ? Il n'a jamais existé de Minotaure ! Le labyrinthe était un bâtiment à l'intérieur duquel était installé un four pour lafusion du cuivre. Le four était secret car, à l'époque, la fusion du cuivre était un peu comme le secret atomique aujourd'hui. Tous ceux qui entraient là pour travailler n'en ressortaient plus. On prétendait que le Minotaure les avait dévorés. Mais voilà comment ça se passait. C'est un Grec astucieux qui me l'a raconté. Tu n'y crois pas ? Comme tu voudras ! Non, non... Je t'en prie. Il y a une limite à tout ! Voilà Éléna Gratchova, la fascinante Éléna Mikhaïlovna ! Éléna Menelaïevna Agamemnova ! À l'origine des horreurs de la guerre ! Chères femmes de la Troie héroïque, au nom de l'Union des Femmes soviétiques, je vous apporte le salut le plus chaleureux... votre lutte... est un exemple exaltant, etc. Ah ! nous connaissons le refrain ! La seule chose qui importe, c'est que nous puissions nous tirer de ce guêpier. Pourquoi faut-il, parce que ta femme te quitte, provoquer une guerre mondiale ? Peux-tu me dire pourquoi ? Mettons que notre Nikita Khrouchtchev enlève la femme du président des États-Unis, est-ce une raison pour que tous les membres du pacte de Varsovie entrent en guerre ? Chères femmes de la Troie héroïque... C'est ridicule ! On ne peut plus ridicule ! Nous allons crever ici, et personne n'en saura rien. Négociations, négociations... Partageons-nous les sous-marins, dis-tu ? Comment ? À qui sont-ils ? À personne. Qu'ils s'immergent et ne remontent plus ! Ils sont à Jules Verne. Combien de fois devrai-je vous l'expliquer ? Combien de fois devrai-je vous dire qu'Antée souffrait d'asthénie et qu'il lui fallait de temps en temps se coucher par terre pour reprendre des forces ? Le dernier

médecin de campagne sait cela. Ah, crétins ! nous allons être pris ici comme des rats ! »

***

Le ciel, qui ne s'était pas éclairci, de toute la semaine, déchira par endroits son voile sombre comme pour saluer la journée de dimanche. Voulant apparemment l'imiter, la mer s'égaya elle aussi de quelques blanches lignes d'écume qui la rendaient moins rébarbative, plus accessible aux humains. Mais cela ne dura pas longtemps. Le ciel ne tarda pas à se couvrir. Sur la mer aussi, les traits d'écume s'assombrirent pour, vers neuf heures, se fondre avec la couleur des eaux. Et, à présent, ciel et mer, chacun retranché sur sa neutralité, étaient devenus étrangers l'un à l'autre.

C'était la première matinée où les conscrits – Albanais et Russes –, fraîchement arrivés, bénéficiaient de quelques heures de liberté. La rue n° 1 de la Côte, le boulevard du Marécage, la rue du Théâtre (ainsi avait-on dénommé la ruelle proche du théâtre antique), l'espace désert entre le poste de garde et le marécage résonnaient d'un bruit de voix et de pas insouciants. En compagnie de quelques camarades, Ben se promenait dans le « village russe » où des gamins jouaient sur les vérandas des bicoques en bois de type nordique.

« Tiens, voilà Éléna Gratchova », fit l'un des bleus.

Elle se tenait à sa fenêtre et contemplait la rue. On eût dit que dans son corps, quelque part entre ses côtes, voire plus bas, couvait tranquillement une braise dont les reflets remontaient jusqu'à son regard. À cet instant, elle remarqua les soldats et ses yeux, comme parcourus par une ombre d'effroi, s'éteignirent aussitôt.

– Ah, elle est partie ! firent deux ou trois voix quand elle eut disparu derrière un volet. »

Ils attendirent un instant, pensant qu'elle pouvait ressortir, et, quand ils eurent perdu espoir de la revoir, ils décidèrent de se rendre du côté du théâtre antique.

Assis sur les gradins, Ben leur raconta comment il avait été recalé à ses examens au Conservatoire. Tous éclatèrent de rire. Ils errèrent un moment entre les marches ; le parterre était rempli d'eau. Quelqu'un pénétra sous la voûte de pierre humide, où, disait-on, étaient administrés les premiers soins aux gladiateurs blessés.

Après avoir quitté le théâtre, ils déambulèrent au bord du marais, poussèrent jusqu'au tombeau du Vieux Pacha, puis s'en retournèrent au cercle pour acheter des cigarettes. Quelqu'un avait mis un disque. On sentait encore l'odeur de tabac du samedi soir. Ils se dirigeaient vers la caserne quand Ben entendit une voix crier son nom. Un soldat élancé aux cheveux blonds répétait d'un ton indifférent :

« Arben Struga, qui est-ce qui connaît Arben Struga ?

– C'est moi, répondit Ben.

– Il y a un télégramme pour toi. »

Il sentit comme un coup au diaphragme et quelque chose s'engourdit tout au fond de lui. Ses jambes le conduisirent machinalement vers la porte du dortoir. Puis ses mains fouillèrent dans la pile de lettres et de cartes postales que le vaguemestre venait d'apporter. Pacha Liman, Pacha Liman... Le voilà. Jaune comme la mort. Il s'en doutait presque. Les lettres étaient petites, alignées sur un ruban aveugle : Père mort, enterrement demain après-midi. Besnik.

Il tint un moment le télégramme sous ses yeux comme s'il attendait que les petites lettres sur le ruban se missent à bouger. Mais elles semblaient gravées dans la pierre. Éternelles comme la mort. On ne pouvait plus rien y changer.

***

Des camions éclaboussés, des chars à bœufs, des trains, des meules de foin fuyaient en sens inverse. À l'arrière du camion, le vent coupait la figure. Emmitouflé dans sa capote, Ben ne pensait à rien. Son être qui, une heure auparavant, s'était défait, désagrégé à l'annonce de la mort de son père, semblait maintenant se raidir sous le vent glacial. Il sentait un étau lui

serrer les tempes, mais comme à l'extrémité d'une enveloppe vide. Il laissait derrière lui une succession de petites villes dont il ignorait le nom.

Il arriva à Tirana à trois heures et quart. La ville lui parut étrangère. Les gens couraient vers les cinémas et les cafés. Il fendit la foule qui encombrait les trottoirs avec la sensation de risquer de s'étaler d'un moment à l'autre à cause des clous de ses brodequins qui glissaient sur le pavé.

Devant leur immeuble, il aperçut deux autocars, puis des voitures, une foule de voitures, et, un peu plus loin, le corbillard. À l'entour gambadaient quelques gamins. L'escalier était encombré de gens. Il sentit leurs regards, leurs murmures peser sur lui, et, sans tourner la tête, se mit à le gravir. Deux marches, trois, quatre... Un violent sanglot le tira tout à coup de son état de raideur insensible. Ses genoux le portaient vers le haut. Devant la porte et dans le vestibule, il y avait beaucoup de monde. Il remarqua qu'à sa vue tous changeaient de contenance, tendaient la tête, se mettaient à chuchoter entre eux, lui ouvraient le passage, et, au bout du corridor, il aperçut Mira, les cheveux noués d'un ruban noir.

« Ben ! » s'écria-t-elle, et elle se jeta à son cou. Il sentit ses larmes sur ses joues. Elle était toute pâle. Besnikaussi. Il l'embrassa et le conduisit dans la pièce réservée aux hommes. Là, Ben perdit toute notion de ce qui se passait autour de lui. La pièce était pleine de mains qui se tendaient pour le toucher. Puis, Besnik lui ayant dit d'aller voir Rabo, il se leva de nouveau et gagna la pièce voisine où le cercueil semblait avoir été placé là en travers, comme un obstacle.

Rabo étreignit son neveu et se mit à sangloter. Quelques femmes pleuraient sans retenue. Zelka était là, elle aussi. À la porte apparut Besnik. Il dit quelque chose que Ben ne comprit pas. Puis il le prit par le bras et le reconduisit dans la pièce des hommes. L'odeur du tabac et du café et les grosses voix de basse créaient une sensation de sécurité, presque de détente. Quelqu'un lui tendit un paquet de cigarettes et il en prit une. La plupart des présents lui étaient inconnus. Maintenant seulement, il remarqua que Besnik et lui occupaient les places d'honneur. Orphelins. Dans le couloir, il aperçut une nouvelle fois le ruban noir de Mira et il faillit fondre en larmes. Des centaines de ces papillons noirs voltigeaient en lui. Subitement, il réalisa qu'on bavardait dans la pièce. Cela lui parut étrange. C'était vraiment incroyable. Intolérable !

« À cette époque, la pluie fait du tort aux blés. Il faudrait au moins deux semaines de beau temps. »

Il n'en croyait pas ses oreilles. Il regarda les autres. Puis Besnik. Personne ne faisait mine de s'offusquer.

Des fous, songea-t-il. De faux amis. Ils osaient parler du temps quand... quand... Il voulut se lever, mais il était trop las.

Ils continuèrent de parler des blés jusqu'au moment où un autre petit groupe fit irruption dans la pièce. Ceux qui se trouvaient déjà là se serrèrent. On apporta d'autres chaises. Quelqu'un dit : « Asseyez-vous, camarade ministre. »

« Mais comment cela s'est-il produit ? demanda un des nouveaux arrivants en s'adressant à Besnik.

– On s'y attendait, répondit Besnik, mais quand même pas si vite. »

Moi, je ne m'y attendais pas du tout, pensa Ben.

« C'est vous qui le soigniez ? demanda quelqu'un à un homme au regard vague.

– Oui, répondit-il. Je le traitais aux rayons.

– Il paraît que votre hôpital a été doté d'un nouvel appareil de radiations, dit le ministre.

– Oui, fit le médecin. Depuis trois mois.

– Et quels sont les résultats ? »

Le médecin ouvrit les bras.

Les résultats ? songea Ben, et dans son esprit se dessina la barre noire du cercueil dans la pièce voisine.

Quelqu'un chuchota quelque chose à l'oreille de Besnik. Il consulta sa montre. Maintenant, tous parlaient des équipements des hôpitaux. Mira et Zelka servirent du café. Besnik regarda à nouveau sa montre. Un des hommes qui restaient debout dans le couloir entra et se pencha à l'oreille de Besnik pour lui murmurer quelque chose. Besnik hocha la tête en signe

d'acquiescement. Les autres aussi regardèrent leurs montres. Certains se levèrent. Si vite ! se dit Ben. Autour de lui, tout se mouvait. Quelqu'un le prit par le bras :

« Viens ! »

Il se retrouva avec un groupe d'hommes dans la pièce où avait été disposé le cercueil. Maintenant, il comprit... Il devait porter la bière. Les femmes s'étaient mises debout. Besnik s'inclina le premier et saisit une des poignées métalliques.

« Prends l'autre poignée », fit une voix à côté de Ben. Il contourna le cercueil et saisit la poignée. Les autres se penchèrent également. Le cercueil se détacha du sol. Quelqu'un dit : « Par ici, tournez-le par ici. » Les femmeséclatèrent en sanglots. Ben eut l'impression que ses pieds étaient pris dans ses brodequins comme dans les crocs d'un piège. Ils tournèrent péniblement dans le couloir pour sortir. Dans le corridor étroit, la douleur se condensa jusqu'à devenir insoutenable. C'était un frottement permanent de vêtements noirs. Les coins du cercueil heurtèrent les murs. Quelqu'un cogna involontairement le téléphone qui émit une sorte de bref sanglot, presque humain. Finalement, le cercueil franchit le seuil.

Les pleurs des femmes s'arrêtèrent là comme devant un mur. Ils se mirent à descendre l'escalier. Le cercueil bascula. Subitement, le mort s'alourdit, ils trébuchèrent et on eût dit qu'il voulait les entraîner tous avec lui vers le bas, dans l'abîme.

Au pied de l'escalier, tout se calma. Des centaines de gens étaient sortis à leurs fenêtres. Les moteurs des voitures s'étaient mis en marche. Le cercueil fut placé sur le fourgon des pompes funèbres. Les portières des voitures s'ouvrirent et se refermèrent avec des claquements secs. Quelqu'un ne cessait de donner des ordres à haute voix. Ben resta quelques instants immobile, interdit. Il pensa remonter l'escalier, aller retrouver Rabo, mais quelqu'un le tira par le bras et le poussa presque de force dans une voiture où il se retrouva au milieu d'inconnus. Derrière la vitre d'un autre véhicule qui passa à leur hauteur, Ben aperçut la tête de Mira avec son ruban noir. Le cortège funèbre s'était mis en route.

La ville, derrière les vitres, paraissait enfermée dans un aquarium. Ils laissaient derrière eux d'innombrables passants marchant sur les trottoirs ou

stationnant aux arrêts d'autobus, sous des enseignes de cafés, de pharmaciens, de caisses d'épargne, sous des affiches de film du dimanche, sous toutes sortes de chiffres et d'horaires que l'on distinguait encore dans la faible lumière du jour qui déclinait doucement. Le cortège passa le long de tousces chiffres à jamais arrêtés pour Struga. Il parcourut la rue Friedrich-Engels, déboucha dans la rue des Pins et s'engagea dans le Grand Boulevard périphérique qui conduisait au cimetière municipal n° 2.

La nécropole était très vaste. Voitures et autocars roulèrent un long moment entre ses murs. Puis il y eut un nouveau crépitement de portières, et Ben se retrouva dehors. Il se souvint que de ce côté des environs de Tirana, peut-être même sur la colline voisine, se dressait naguère le tombeau de la reine mère, ce tombeau que son père avait fait sauter en 1944. Il pensa que si son père n'avait pas accompli cette action, il aurait dorénavant pour voisine la vieille souveraine. Maintenant, tous avançaient dans la même direction, vers quelque chose qu'on ne voyait pas. Puis le groupe s'arrêta. Ben avait devant lui une muraille de dos. Là-bas, devant, il se passait quelque chose. Quelques phrases décousues voltigeaient comme des copeaux volant d'un tronc attaqué par la hache : le camarade Struga... nous quitte... la lutte... communiste... toujours au combat... inoubliable...

Le discours de circonstance s'acheva, mais les dos demeurèrent immobiles. Devant, il se passait encore quelque chose. Il sentit que les gens se mouvaient. Il entendit les mots : l'autre fils, le cadet. On le cherchait, et il s'avança d'un pas. Finalement, on le découvrit, on lui ouvrit le passage et on le poussa en avant. Il aperçut le visage blême de Besnik, les yeux rivés vers le sol. La tombe. Un homme gesticulant, aidé de deux ou trois autres, était penché au-dessus. Ben devina : on descendait le cercueil dans la fosse. Puis il vit Besnik se courber à son tour, tendre la main vers le tas de terre fraîchement remuée. Les manchettes blanches de sa chemise...

« Jette une poignée de terre », lui souffla quelqu'un à l'oreille.

Ben se courba. La terre était froide. Il en remplit son poing et la jeta. La poignée de terre tomba avec un faible bruit sur le bois du cercueil. Qu'est-ce que j'ai fait ? Cette idée lui avait traversé l'esprit comme un éclair. Pendant un moment, il eut l'impression qu'il devait s'élancer et retirer cette poignée de terre qu'il avait machinalement jetée sur son père. Mais, bien vite, après lui, des dizaines d'autres mains eurent fait de même. Et, comme si cela ne

suffisait pas, après les mains humaines apparut un outil plat, aveugle, métallique, qui se mit à jeter rapidement, impatiemment des mottes de terre sur celui qu'on venait d'inhumer. Une pelle.

***

Un quart d'heure plus tard, tous étaient partis. Sur le monticule de terre fraîche, on avait planté un écriteau provisoire : « Tombe n° 34592, Djemal Struga, 54 ans. » La lumière du jour était encore accrochée aux collines. On eût dit qu'un troupeau de moutons descendus de la montagne avaient laissé accrochés çà et là aux buissons des flocons de laine blanche.

En bas, au pied des coteaux, s'étendait la ville. Ses lumières et ses signaux maintenant allumés la faisaient paraître encore plus lointaine. Avec des yeux qui semblaient ne pas être les siens, Ben lut les plaques des tombes qui flanquaient celle de son père. Dans sa douleur, obstinément, s'introduisait la pensée qu'eux, en ville, continueraient d'avoir les mêmes voisins, mais que son père, lui, à compter de ce soir, en aurait d'autres.

C'étaient des voisins de hasard, mais il ne les quitterait plus. Il passerait à leur côté deux ou trois siècles. Peut-être plus si la ville ne s'étendait pas trop dans cette direction. Peut-être cinq ou six siècles. Peut-être mille ans.

OceanofPDF.com

3

Une partie des gens qui avaient été à l'enterrement remontèrent dans l'appartement des Struga, maintenant animé de va-et-vient continuels. Dans la pièce principale où l'on recevait les hommes, Ben était assis à côté de Besnik. Il portait encore sa longue capote militaire éclaboussée en maints endroits au cours de son voyage en camion. De retour de l'enterrement, il avait voulu se changer et se mettre en civil, mais, dans l'appartement, tout avait été chambardé et il lui était impossible de retrouver quoi que ce fût. Les hommes prenaient le café et fumaient des cigarettes en parlant de choses et d'autres. Kristaq également était là. Lui aussi fumait et, l'air pensif, fixait du regard un point quelconque devant ses genoux. Peut-être se sont-ils réconciliés, pensa Ben, mais il nota à ce moment qu'il ne voyait Zana nulle part. Liri non plus.

« Quand est-ce que tu repars ? » demanda Besnik à voix basse.

C'était la première fois qu'il lui posait une question.

« Demain, répondit Ben.

– Là-bas, il y a l'état... d'exception ?

– Oui, dit Ben.

– Zelka m'en a soufflé mot.

– A-t-il beaucoup souffert ? demanda Ben, détournant la conversation.

– Oui, dit Besnik ; il demandait constamment de tes nouvelles. »

Ben ne sut que dire.

Un nouveau petit groupe pénétra dans la pièce. Les nouveaux arrivés se dirigèrent vers Besnik, l'embrassèrent, puis serrèrent la main des autres présents. Quelqu'un leur indiqua Ben.

« C'est le fils cadet », expliqua-t-on à voix basse.

Eux aussi demandèrent comment Struga était mort, et Besnik, en répondant, chercha des yeux le médecin qui l'avait traité aux rayons. Il était toujours là, dans un coin.

Puis entrèrent Skënder Bermena avec sa femme, la tante de Zana. Après eux vint un officier âgé qui salua du poing.

Il aperçut Max qui s'agitait dans le couloir, probablement parce que ça le gênait d'entrer. Il se souvint qu'au cimetière, il l'avait aperçu en compagnie de Sala et de la « Crise générale » ; ils allaient et venaient assez loin de lui, l'air bouleversé. Sans raison, il se rappela le bruit des mottes de terre sur la planche du cercueil et il se mordit la lèvre.

À côté de lui, on parlait politique.

« Dites donc, mes garçons, comment vont les choses avec l'Union soviétique ? » demanda un vieillard au visage hâve et à la peau si mince qu'on y discernaient des veinules violacées.

Ils se regardèrent. Le ministre et le rédacteur en chef poursuivaient leur discussion à voix basse. Quelqu'un toussota.

« Ici, nous sommes entre nous, nous sommes tous du Parti, fit le vieillard. Qu'est-ce que vous avez à vous regarder comme ça ? C'est à nous, les vétérans, que vous cachez des secrets ?

– Non, vieux père, répondit une voix, il ne s'agit pas de cela !

– Si, si, c'est bien ça », répliqua le vieillard. Son visage émacié rougit par plaques. « Vous nous cachez des secrets. Mais, un beau jour, voilà que nous nous en allons,comme lui... Et alors vous le regrettez, mais il est trop tard... »

Besnik avait les yeux rivés sur le vieillard.

« Non, vieux père, expliqua un autre. Ce n'est pas que nous voulons vous cacher quoi que ce soit, à vous, les anciens, mais nous n'en savons pas plus long que toi.

– Que nous sommes en froid avec l'Union soviétique et avec tout son camp, ça, même les pierres le savent, fit le vieillard. Mais moi, ce que je

vous demande, c'est comment vont les choses, maintenant. »

Ils s'entre-regardèrent à nouveau. Comment allaient les choses, maintenant ? Cela, personne ne le savait. Le ministre et le rédacteur en chef étaient peut-être mieux informés, mais ils continuaient de deviser à voix basse. La presse ne faisait encore aucune allusion. Tout semblait rentrer dans l'ordre.

« J'ai vu beaucoup de Russes du côté de l'hôtel Dajti, reprit le vieux. C'est pour cela que je vous interroge.

– C'est vrai, répondit quelqu'un. Ces derniers temps, une flopée de Soviétiques ont débarqué à Tirana. Est-ce que...

– Qui sait... Ça se peut...

– Moi aussi, ces jours derniers, j'ai vu beaucoup de Soviétiques, acquiesça un petit homme.

– Et pourtant, chaque semaine, on assiste à de nouveaux départs de leurs experts. »

Ils discoururent un certain temps sur le sujet, et tout le monde ou presque fut d'avis qu'en tout état de cause, des signes rassurants se dessinaient à l'horizon. Le fait que la presse, dont on attendait qu'elle rendît publique la querelle, s'en fût abstenue, et, par surcroît, le fait...

« Il paraît que des amiraux sont venus pour discuter de la base... »

L'homme qui venait de proférer ces mots, s'étant rendu compte qu'il avait peut-être abordé une questionscabreuse, étrangla sa phrase en sorte qu'elle ne laissât aucune trace dans la conversation.

Ces gens-là ne sont donc au courant de rien, se dit Ben. Ils travaillent dans des ministères, des organes centraux, et ils ignorent que la chaudière est sur le point d'exploser. À la surface règne peut-être un calme apparent, mais ça bouillonne à l'intérieur ! Ben évoqua, lointain et comme appartenant à un autre monde, son dernier samedi, le soldat russe aux taches de rousseur, l'ingénieur ivre. Diable, nous allons crever ici ! avait répété par trois fois l'ingénieur. Et ceux-là s'attendent à un accommodement ! pensa Ben. Ils parlaient maintenant du blé. Tout avait commencé par le blé... les rats...

À cet instant, on entendit un léger bruissement venant de la fenêtre et quelqu'un dit : « Il pleut. » Ben fut pris d'une vive anxiété. La pluie ! Et lui était resté là-bas, sous la pluie, sans abri. L'eau pénétrerait rapidement dans le sol meuble, imprégnerait la planche du cercueil, puis dégoutterait à l'intérieur et le trouverait sans protection.

La pluie ! Et eux continuaient de bavarder. Subitement, Ben se sentit las et ne pensa plus à rien.

***

Le jour n'était pas tout à fait levé quand Ben sortit de chez lui. Il faisait froid et humide. Des fenêtres étaient éclairées, mais cette lumière dans la brume, au lieu de tirer la rue de la pénombre, en brouillait encore plus les contours. Il se mit à traverser la place déserte de l'Alliance, et, tout en marchant, entendait l'écho du claquement de ses bottes qui lui venait de côté comme d'une réalité parallèle. La pensée que son père ne jouirait pas de cette matinée lui vint avec une sensation de froid, issue elle aussi comme d'une réalité différente, où le temps, uniforme, n'était pas morcelé en jours, en nuits, enmoments, en saisons. C'est peut-être comme ça qu'est le temps de la mort : une pâte immense, noirâtre, non élaborée. De loin, il aperçut les vitres du bar Crimée dont l'éclairage semblait d'autant plus blafard dans les premières lueurs de l'aube. Il y entra machinalement. Devant les hautes tables, quelques personnes aux épaules ramassées à cause du froid buvaient leur café. Un homme tirant sur sa pipe lisait le journal, et quiconque le voyait se demandait comment il avait pu se le procurer de si bonne heure.

« Il y a du neuf ? demanda, de la table voisine, un homme à l'aspect fluet.

– Non », fit l'autre sans tourner la tête.

Ben commanda un café. Entra un agent de police qui en commanda un à son tour.

« Non ? grommela l'homme qui venait de poser cette question. N'empêche que ça fait une heure qu'il est plongé dedans ! »

Il regarda Ben et hocha la tête d'un air dépité. Ben se mit à boire son café.

« Un journal, à cette heure ! reprit l'homme fluet en y jetant un regard furtif comme s'il voyait la chose la plus inconcevable qui fût. Je ne comprends pas ! »

L'homme qui lisait continuait de tirer tranquillement sur sa pipe.

« On vous glace les sangs dès le matin », maugréa encore le gringalet.

Ben tourna la tête vers la mosquée pour ne pas répondre. Dehors, dans la pénombre de l'aube, les premiers autobus roulaient vers le Grand Boulevard en faisant clignoter leurs feux encore ensommeillés.

***

Il voyagea toute la journée, changeant plusieurs fois de moyens de transport. Lorsqu'il arriva à Pacha Liman, la base était en état d'alerte.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il dès qu'il eut regagné la caserne.

– On n'en sait rien. C'est l'état d'alerte. Mais toi, où étais-tu fourré ?

– À Tirana.

– Tu te fous de nous ?

– Non, mon père est mort.

– Ah ! On te demande pardon. »

Le petit groupe qui l'entourait demeura un moment silencieux.

« Et ici ? demanda Ben.

– On ne sait pas ce qui se passe. C'est l'état d'alerte.

– Va te coucher, fit l'homme de garde. Tu dois prendre la relève à minuit. »

***

Les bureaucrates ont eu gain de cause, marmonna Jéleznov pour la dixième fois. Deux heures auparavant, il avait reçu par radio l'ordre de se préparer à évacuer la base de Pacha Liman en remmenant tous les bâtiments, sous-marins ou navires de surface. L'ordre définitif devait lui être envoyé un peu plus tard. Le radiogramme précisait que le départ pouvait avoir lieu à grand fracas ou furtivement, à l'improviste. Jéleznov devait se tenir prêt à l'une ou l'autre éventualité.

Furtivement, songea Jéleznov. Il ne lui manquerait plus que cela ! S'enfuir en catimini, comme un voleur ! Ilsourit avec amertume. Qu'est-ce qu'une cervelle de bureaucrate peut bien vous aller pondre !

Il avait sous les yeux la carte de la base. Il devait se préparer. À la fuite.

Ils regretteront Vlorë, pensa-t-il. Ils la regretteront, et ils seront obligés de sillonner les eaux de la Méditerranée en tous sens sans jamais trouver un abri le long de ses côtes. Nous errerons sur la Méditerranée comme les juifs à travers le désert.

Et pourtant, il lui fallait se préparer. Il devait prévoir tout ce qui risquait de se produire au moment décisif de la séparation. L'action pour la prise de contrôle des submersibles et des autres bâtiments à équipage mixte devait être fulgurante. Il se pouvait toutefois que les Albanais n'opposent aucune résistance. Après tout, ils devaient se réjouir que les sous-marins de l'Union soviétique, qu'ils regardaient maintenant comme un pays ennemi, s'éloignassent de leurs côtes. Moi, je ne serais jamais parti, se dit Jéleznov.

Le téléphone sonna. Jéleznov décrocha et resta un long moment silencieux, écoutant attentivement ce qu'on lui disait à l'autre bout du fil.

« Comment ? Un général d'un pays de l'Ouest ? Ce n'est pas possible !

– On l'a aperçu aujourd'hui confirma la voix. On l'a vu ce matin même.

– Capitaine Chkourine, c'est une information d'une extrême importance, dit Jéleznov. Vous devez la vérifier et vous présenter à moi au plus tôt.

– À vos ordres », fit la voix.

Jéleznov se leva. Un général d'un pays de l'Ouest en Albanie ! Cela changeait la situation du tout au tout. Un pays membre du pacte de Varsovie accueille un général d'une puissance occidentale sans en informer les autres

membres... Incroyable ! S'il en est vraiment ainsi, lesAlbanais sont tombés dans un piège. Si c'est vrai, la décision de départ sera rapportée.

Dehors, le soir tombait. Jéleznov cherchait à imaginer le texte du radiogramme depuis si longtemps rêvé : Au héros de l'Union soviétique A A. Jéleznov. Occuper la base de Vlorë à tout prix. Et sa réponse : Je réponds de la base sur ma tête. Jéleznov.

Si seulement ça pouvait être vrai ! se dit-il.

Il s'assit à sa table et se mit à feuilleter un rapport sur la psychose collective régnant à la base. C'étaient des bribes de conversations, des rumeurs colportées de bouche à oreille, parfois de simples ragots circulant parmi le personnel albanais et le personnel soviétique. Il lut plutôt distraitement : Je suis communiste, tu ne l'es pas, mais le sous-marin nous unit. Vlorë, dernier îlot de l'amitié albano-russe. Veux-tu que je te parle de Kiritchenko ? Nous sommes pris dans cette base comme dans une nasse. Comment nous sommes-nous embarqués dans cette histoire ? Chères femmes de la Troie héroïque... Ah ! encore lui, ce fou d'ingénieur, se dit Jéleznov. Il était impossible de comprendre quoi que ce fût à ses interminables monologues. Ah ! nous allons crever ici...

On frappa à la porte.

« Alors ? fit Jéleznov dès qu'il aperçut son adjudant sur le seuil.

– Ce n'était rien, dit l'autre.

– Comment ? Ce n'était pas un général d'une puissance occidentale ?

– Oui, c'en était bien un... mais pas de ceux que nous pensions...

– Chkourine, fit durement Jéleznov, si vous croyez que c'est le moment de plaisanter ! »

Le capitaine rectifia la position.

« Non, camarade commandant.

– Alors ?

– Ce général n'est pas venu pour une mission sérieuse. Il recherche seulement les cendres de ses soldats tombés en Albanie durant la Seconde

Guerre mondiale.

– Hein, pour quoi faire ? »

L'autre haussa les épaules et ajouta :

« Il est accompagné d'un prêtre.

– Je me fous pas mal des prêtres ! » fit Jéleznov en lui tournant le dos.

C'est donc que l'évacuation se fera, pensa-t-il quand son aide de camp fut sorti. Et, pour cette évacuation, on envisage deux variantes : l'une, au grand jour, de vive force, l'autre, dans le cas le plus extrême, en cachette. Heureusement qu'ils ne mettent pas trop l'accent sur la seconde. Au début, la seule idée du départ lui avait semblé odieuse. Mais il y a départ et départ. Que ce soit à tout le moins un départ digne. Non, pas en cachette ! À tout le moins... Sa tête penchait vers la table. Le sommeil l'envahissait. Ces derniers jours, il avait fort peu dormi. Pourvu que ce ne soit pas en cachette ! Le héros des collines de Zeel... au moins... se préparait à évacuer... selon la première variante, la première variante, la première... la plus puissante base de la Méditerranée... à évacuer... au moins pas en cachette... la base... au moins... les sous-marins fendraient les eaux... les sous-marins fendraient... fendraient l'écume... derrière les sous-marins, derrière lui, Jéleznov, courraient, glisseraient... selon la deuxième variante, glisseraient... isseraient... les méduses, les pieuvres, les baleines bleues... glisseraient toutes bleues... et crieraient : Rattrapez-le, rattrapez-le... il a volé... les sous-marins !

***

Les lumières étaient rares sur le boulevard du Marais et dans la rue du Théâtre. Les deux étages du bâtimentdu quartier général étaient éclairés. Le reste de la base était noyé dans l'ombre. C'est justement dans cette zone obscure que Belul Gjonomadhi avait plongé son regard. Il avait dévalé le versant de la montagne jusqu'aux limites de la base et s'était arrêté là, à guetter. Dans la partie de la base plongée dans le noir, quelques petites lumières rouges, bleues, vertes, clignotaient discrètement au loin. Il avait l'impression qu'elles lui faisaient de l'œil, le raillaient. C'est quelque part

entre ces vers luisants que devait se trouver le fameux radar. Fichtre ! souffla Belul à part soi.

Deux jours auparavant, au café du village, une discussion s'était à nouveau engagée à propos de la base. Il y avait été rapporté des choses incroyables, proféré des paroles alarmantes. Au début, il n'avait pas voulu se mêler à la conversation. Il était fâché avec la base depuis le vendredi précédent, quand, s'étant approché par hasard des barbelés, il avait été durement rabroué par les sentinelles. Il avait été irrémédiablement offensé. Il était rentré au village, cruellement déçu, avec, dans la gorge, une boule qui ne cessait de grossir. Puissé-je ne jamais plus entendre le nom de Pacha Liman ! se disait-il. Pourtant, l'avant-veille, au café du village, certains mots l'avaient atrocement inquiété. La nuit, il s'était réveillé en sursaut. Il croyait entendre une vieille lamentation de femmes. Il avait secoué la tête pour affiner son ouïe, mais la complainte s'était évanouie. Il comprit qu'il avait rêvé.

Alarmé, il s'était levé. Je vais y retourner, s'était-il dit, afin de voir ce qui se passe. Il s'était habillé en hâte, avait jeté sa houppelande sur ses épaules et était sorti. La nuit était froide et sombre. Il avait descendu deux heures durant le versant de la colline et atteint finalement les barbelés.

En chemin, à deux ou trois reprises, il avait tenté de revenir sur ses pas. Il s'était demandé : « Qu'est-ce quej'ai à en faire ? Les sentinelles m'ont chassé ; que les gars de Tirana la défendent, la base ! Mais, dans le même temps il avait songé : On va nous la prendre ! C'était une pensée empoisonnée.

Les petites lumières bleues, jaunes, vertes scintillaient là-bas, au loin. Ils vont tromper nos garçons et nous enlever notre base, se dit-il à nouveau. Il se rappela les projecteurs que les Italiens avaient employés en 1920 pendant la bataille de Vlorë. C'était la première fois qu'il en voyait à la guerre. Le premier s'était allumé dans la plaine de Qishbardhe. Oh, un spectre ! s'était écrié Kanan Alimerko, je suis aveuglé par un spectre, et il était tombé à la renverse, les mains sur les yeux. À peine s'était-il relevé, complètement ahuri, pour repartir à l'assaut, qu'il avait été criblé de balles. Quant à Shaho Vranishti, les pointes des barbelés s'étaient fichées dans sa poitrine et il ne parvenait pas à s'en détacher. Reculez, criait Zigur Lelo, jetez vos houppelandes sur les fils, puis franchissez-les ! Mais Shaho avait été atteint

de plusieurs balles. En même temps que lui étaient tombés le cousin de Belul, Gjon Gjonomadhi, et Nase Argjiri, qui était parti à la guerre avec pour toute arme une paire de ciseaux, et Çeco le Pétrole, ainsi surnommé parce qu'il avait mis le feu à une citerne, et Zigur Lelo lui-même, leur commandant, celui qui apprenait si bien aux autres à se protéger.

Les barbelés étaient encore là, tout près, aux limites de la base. Quand, quelques jours auparavant, les sentinelles avaient crié à Belul de s'éloigner, il n'avait pu s'empêcher de leur cracher au visage : Morveux, ces barbelés, je les ai franchis en jetant dessus ma houppelande quand ta mère ne t'avait pas encore mis au monde. Mais l'une d'elles avait braqué son arme sur lui, et lui avait dit froidement : « Éloigne-toi ou je tire ! » Belul n'avait jamais essuyé de plus cruel affront. Ses yeux étaient voilés. « Tire, mais tire donc, morveux ! » avait-il crié enbombant le torse. La sentinelle l'avait regardé avec dédain. Belul s'était alors éloigné, la mort dans l'âme. Il s'était juré de ne jamais plus tourner la tête dans la direction de Pacha Liman. Et pourtant, cette nuit-là, il s'était levé et avait marché pendant deux heures pour vérifier ce qui se passait. Maintenant, il faisait noir. Personne ne le voyait. Cette terre, il l'avait aimée toute sa vie. Rien ne pouvait l'en séparer, rien, pas même le plus cuisant affront.

Terre sacrée des combats, s'était-il dit tant de fois. Ce morceau de terre n'avait été créé que pour la guerre. La côte était longue, interminable, mais c'est seulement ici que la guerre avait fait son nid. Il aimait la guerre. Puisqu'il y avait la mer et qu'au-delà de cette mer il y avait d'autres pays et d'autres régimes, il y aurait toujours la guerre. Il en avait été et il en serait toujours ainsi. Et, puisque la guerre existait, il fallait aimer la faire.

Belul s'estimait heureux d'avoir passé presque toute sa vie sur les hauteurs dominant Pacha Liman. Les collines, surmontées de petites églises, tachetées çà et là de quelque sombre monastère, descendaient mollement vers la mer, couvertes de la chaude dorure des foins. La terre était féconde, généreuse, mais, tout à coup, aux abords du redoutable repaire, elle devenait grise et stérile. Là commençait le marais, rempli, comme tous les bas-fonds, d'effrayantes légendes. Les vieux disaient que sous la lune d'octobre, il ne fallait pas tourner la tête de ce côté-là si on ne voulait pas voir les êtres bicéphales qui pataugeaient dans la roselière. Dans la journée, sur les bords du marécage, les mouettes poussaient leurs jérémiades autour du tombeau du Vieux Pacha.

Il se souvint de cette année où, après déminage effectué par les Allemands, la zone désaffectée de Pacha Liman avait été assignée à la coopérative agricole de Dukat. La présidence de la coopérative avait décidé del'ensemencer. Les vieux ne voulaient pas. Cette terre, disaient-ils, a été créée pour la guerre, non pour produire du pain. Ne l'outragez pas ! Mais la présidence n'avait pas voulu en démordre et un tracteur avait été lancé sur Pacha Liman. Il l'avait sillonné pendant deux jours durant. Au troisième, le soc avait heurté quelque chose de dur. On avait creusé tout autour et déterré une tête de soldat en bronze. Tout le village avait afflué pour voir ce signe de mauvais augure. Parmi les mottes de terre, la tête, avec des espèces d'ailerons de chaque côté du casque, ressemblait à un chou bien pommé. Elle paraissait leur dire : Fichez le camp, cette terre appartient à la mort ! Malgré tout, la présidence avait tenu bon et ces terres avaient été semées. Cependant, la suite des événements rendit justice aux anciens. La terre ne donna pas de blé. Son ventre était quasi stérile. Quelques épis prématurés, jaunis avant l'heure, des ombres de blé poussèrent çà et là. Quelle abomination ! disaient les vieux. Et, un beau jour, ils détruisirent les blés. C'était la première et la dernière fois que cette terre tenta de rompre avec son destin. Elle demeura inculte comme elle l'avait été pendant deux millénaires. Les autres terres alentour, fertiles et heureuses, ouvraient leur ventre aux crocs, se couvraient de coton et de céréales ; elle, bourbeuse et grise, attendait son destin. Et ce destin se manifesta de nouveau. Un matin arrivèrent des spécialistes armés d'instruments et de jumelles comme on n'en avait jamais vu dans les parages. Le bruit courut dans toute la région : Pacha Liman allait devenir une base militaire. Ce soir-là, Belul avait bu d'allégresse. Nous aurons nos canons et nos vaisseaux de guerre, disait-il. Nous écraserons l'Italie !

Deux fois par semaine, Belul descendait voir ce qui se passait à Pacha Liman. De loin, il suivait des yeux les camions et les hommes qui allaient et venaient toute lasainte journée, entre la côte et le pied de la montagne. On repava les anciennes ruelles à l'intérieur de la base, on approfondit les fortins multiséculaires, partout furent plantés des écriteaux portant des avis en deux langues, albanais et russe. Belul avait été quelque peu contrarié d'apprendre que la base serait conjointe, qu'on la partagerait avec les Soviétiques. Est-ce qu'on ne pourrait pas l'avoir tout entière pour nous seuls ? avait-il demandé, un soir, au café du village.

Les petites lumières vertes et bleues clignotaient dans les ténèbres près des grottes du littoral. Les barbelés étaient tout proches. On veut nous enlever la base, se dit Belul pour la centième fois. Il fallait faire quelque chose pour en chasser les Russes. Comme autrefois, comme autrefois... Il était venu cette nuit pour épier ce qu'on y mijotait. Il était résolu. S'il devinait à quelque signe que les Soviétiques se préparaient à l'occuper, il donnerait l'alarme au village de son propre chef, sans consulter les autorités. Il réunirait ses camarades, comme autrefois, comme autrefois... et alors, les gars, on jetterait sa houppelande sur les barbelés et on se lancerait à l'assaut ! Selam Musa avait empoigné le canon par son tube. Quant à lui, Belul, il y avait beau temps qu'il avait décidé ce qu'il ferait : il s'attaquerait au radar. Le radar, comme tout objet inconnu, était effrayant, mais Belul se jetterait quand même sur lui, si redoutable qu'il fût. Il imaginait que, dans la mêlée, le radar ferait s'allumer et s'éteindre un tas de clignotants et autres trucs, mais Belul lui crierait : Ne tortille pas du cul comme une pute, ton heure est arrivée ! Et ils reprendraient le combat. Il imaginait leur bagarre comme un méli-mélo de lignes rouges, vertes, bleues, d'étincelles blanches, de sons inouïs, de tic-tac de montres et de rayons qui se croiseraient et se briseraient en silence. Plus tard, on lui dédierait peut-être un chant :

Ô Belul, rude gaillard qui t'en es pris au radar !

Car Belul n'ignorait pas que dans son duel avec l'engin, il périrait. Avant de tomber lui-même, le radar réussirait à annihiler son assaillant. Belul ne pouvait imaginer avec quoi le radar l'atteindrait. C'était pour lui une énigme. Il ne savait pas non plus de quoi son corps aurait l'air après sa mort. Il imaginait les blessures que lui causerait son monstrueux adversaire, son corps marqué de pointillés, de traits phosphorescents, de rayons, de taches miroitantes d'une mystérieuse et lointaine beauté. Comment as-tu fait ton compte pour connaître une fin pareille, Belul ? lui diraient sa femme, ses amis. De tout temps, chez nous, on a été tué par balle, où donc es-tu allé chercher cette mort-là ? Et, d'ores et déjà, Belul regrettait de ne pouvoir leur dire : Écoutez-moi, mes amis, écoute-moi, toi aussi, ma femme, je n'ai pas fait cela pour me distinguer. J'aurais aimé, moi aussi, être tué par balle, comme on l'a toujours été chez nous, mais c'est cette mort qui m'est échue, et je l'ai acceptée.

***

Il était minuit passé. Malgré la lumière que deux lampes nues répandaient sur le quai, Ben, tombant de sommeil, sentait ses paupièrs d'une lourdeur de plomb. Le bruit des deux paires de bottes était aussi monotone que le tic-tac d'une montre. L'autre sentinelle (que Ben, à part soi, appelait Ivan) faisait le même mouvement que lui. Ils marchaient l'un en face de l'autre, se croisaient sans se regarder, s'éloignaient dans des directions opposées et se retournaient avant de se retrouver face à face comme pour un duel.

De part et d'autre de la jetée à demi immergée dans les eaux obscures, quatre sous-marins étendaient leurs silhouettes encore plus sombres. Il n'en parvenait aucun son, aucune lumière. Et pourtant Ben savait que sur chacun d'entre eux étaient de garde quatre matelots : deux Albanais et deux Soviétiques. Les deux parties s'épiaient sans relâcher leur attention une seconde. Quatre paires d'yeux, de mains, d'armes. L'essentiel, c'était qu'un cinquième homme ne montât pas à bord du sous-marin. Il aurait risqué de renverser la situation. Eux deux, Ben et Ivan, montaient la garde justement pour que n'en surgît pas un cinquième. Ben savait bien que quelque part, vers la droite, dans l'embrun et les ténèbres, s'allongeait l'autre jetée, et encore plus loin une autre, que plus au large mouillaient les navires de surface, et que partout la situation était la même. C'est ainsi que tous étaient doublés : mécaniciens, pilotes, pointeurs, radios, ingénieurs, capitaines, matelots de quart. Leurs têtes pendaient lourdement, remplies de sommeil comme de plomb. À chaque état et à chaque geste de l'un devaient correspondre le même état et les mêmes gestes de son double. Quand l'un dormait, remuait, faisait ses besoins, mangeait, fourbissait son arme, se dégourdissait les jambes, les bras, l'autre devait faire de même.

Le regard de Ben croisa une seconde celui du soldat russe. Ce Russe était son ombre. Deux jambes et une baïonnette au ceinturon. Il porte ces dix cartouches et sa baïonnette à mon intention, tout comme les miennes lui sont destinées, songea Ben. Puis il se dit qu'ils étaient liés comme par un lien invisible, que si l'un se mettait à courir, l'autre devrait courir après : halte, où vas-tu, tu es à moi ; puis, s'il revenait, s'arrêtait, pliait le genou, dirigeait sa baïonnette vers lui, Ben devrait en faire autant, avec la même précision, la même férocité, et... et... frapper !

Frapper... Ben sentait qu'il pouvait fort bien le faire. C'était un ordre, et il l'exécuterait facilement. Il le ferait sans même réfléchir. Il frapperait l'autre, son sosie, son double... mais, l'espace d'une seconde, une question effleura son esprit : ne serait-ce pas plutôt son ombre ?

Il secoua la tête. Sur le béton humide, leurs ombres changeaient de dimensions au fur et à mesure qu'ils se mouvaient, et ce changement était si rapide que, de géants aux proportions énormes, ils se réduisaient à presque rien et se muaient à l'instant en une petite tache noirâtre, étriquée, négligeable.

OceanofPDF.com

4

Au matin, un gros remorqueur était apparu subitement au-delà de la jetée le long de laquelle était ancré le premier groupe de sous-marins. Un peu plus loin, un autre groupe de bâtiments flottait, immobile, sur les eaux. C'étaient d'anciens, de très longs vaisseaux avec des traînées de rouille sur les flancs, de vieux rafiots dont on avait pensé qu'après avoir subi toutes les réparations possibles, ils avaient maintenant droit au repos. Or, un beau matin, voici qu'ils étaient réapparus.

Jamais cette réapparition n'aurait dû être prise plus au sérieux. Avec leur coque grossièrement rapiécée, leurs tares grotesques, leur sirène enrouée pareille au mugissement d'une vache au crépuscule, ils avaient été jusque-là les portefaix de la rade, les bâtiments les plus grossiers, les plus dédaignés, au milieu des navires et des sous-marins ultra-modernes. Mais, aujourd'hui, tout avait changé. Ils se balançaient lentement en plein milieu dugolfe, oisifs, dédaigneux à leur tour, et il ne serait venu à l'idée de personne de se moquer d'eux ou d'évoquer leurs anciennes infirmités. Au contraire, tous leur jetaient un regard interrogateur, comme s'il ne s'agissait plus des remorqueurs d'hier, des bons vieux hommes de peine de la base, mais de créatures étranges, monstrueuses, émergées du fond des eaux, avec, sur les tempes, ces taches de rouille semblables à des filets de sang coagulé, d'un sang qu'auraient fait naguère couler des morsures. C'étaient de très anciens cerbères, des léviathans, des remorquiosaures échappés à leur époque.

« Tu crois qu'ils pourront empêcher la sortie des sous-marins ? demanda quelqu'un sur le littoral.

– Je pense que leur but n'est pas d'empêcher, mais de retarder la manœuvre de sortie jusqu'à ce que...

– Jusqu'à ce que... quoi ? »

De tels propos s'égrenaient le long de la côte comme des coquillages.

***

À neuf heures et demie, le commandant albanais fit savoir à Jéleznov qu'il désirait le rencontrer. L'entrevue des deux chefs eut lieu une demi-heure plus tard. Avec leurs officiers d'état-major, ils n'avaient pas encore pris place sur leurs sièges que le commandant albanais braqua son regard sur Jéleznov.

« Jéleznov, lui dit-il, tu cherches à t'en aller ?

– Comment ça ? » fit Jéleznov sans chercher à se soustraire à ses yeux.

Le commandant albanais sourit. Les autres officiers étaient pétrifiés.

« Après tant d'années d'amitié, reprit-il, nous ne pouvons nous quitter comme ça ! »

Le sourire dans ses yeux s'était évanoui comme s'il s'était engouffré dans les orbites et, sur ce visage allongé, pâli par l'insomnie, il ne subsista qu'un regard glacial.

« Je ne comprends pas, dit Jéleznov, je ne te comprends vraiment pas. »

Nul ne leur proposait plus de s'asseoir.

« Jéleznov, reprit le commandant albanais, si tu cherches à t'en aller, ouvertement ou en cachette, je te considérerai comme un déserteur et ferai tirer sur toi.

– Comment oses-tu me parler sur ce ton ? siffla Jéleznov entre ses dents, les traits altérés par la colère.

– Je le dis comme je le pense, répéta l'autre.

– Je refuse de continuer à discuter sur ce ton-là ! » s'écria Jéleznov en lui tournant le dos.

Les officiers qui l'escortaient en firent autant. Ils sortirent et redescendirent l'escalier à la file.

C'en est trop ! se dit Jéleznov pour la dixième fois. La mesure était comble. Il entra dans son bureau, et, de la fenêtre, contempla avec mépris les remorqueurs qui semblaient somnoler sur l'eau, puis il rédigea un radiogramme. Il informait directement Moscou de la menace ouverte dont il

venait d'être l'objet. Finalement, le destin, exauçant ses vœux, précipitait les événements. Il n'attendait plus qu'un ordre pour briser l'encerclement. Il écrivait les derniers mots de son message quand, dans sa tête, comme sous le dôme d'une cathédrale, se mit à retentir un air martial.

***

À dix heures et quart, les batteries côtières de Karaburun, ainsi que celles de l'île de Sazan, reçurent l'ordre de tirer sans semonce sur tout navire de surface ou submersible qui chercherait à quitter la base de Pacha Liman. Celle-ci était déclarée fermée.

***

Les heures passaient sous un ciel anonyme, quasi préhistorique, qui semblait reculer toujours plus dans le temps. Les rumeurs avaient commencé à courir vers la mi-journée, et se perpétuèrent tout l'après-midi. Des ordres, disait-on, avaient été donnés, d'autres ordres avaient été annulés, on attendait la conclusion des négociations de Tirana et puis... et puis... on ne savait pas trop ce qui pouvait arriver. « Si les sous-marins engagent le combat sur une surface aussi réduite, ce sera catastrophique », dit quelqu'un à son compagnon en lui montrant du doigt les ruines du théâtre antique, comme si les sous-marins s'étaient trouvés là. « Je ne crois pas qu'on aille aussi loin, répondit l'autre, bien que... bien que... Jusqu'à présent, nous n'avons rien su prévoir de tout ce qui s'est passé. »

En fin d'après-midi, on parla de destruction réciproque. Tous se couleraient mutuellement en champ clos et personne ne saurait rien de la tragédie. Le soir tomba. Les deux quartiers généraux étaient éclairés en permanence. Vers minuit, la lune fit quelque temps tomber sa clarté laiteuse sur les casernements, puis sur le terrain défoncé proche du marais, changeant les flaques d'eaux en monnaies antiques.

Le jour finit par se lever. Ce matin-là, beaucoup de militaires soviétiques ne se firent pas la barbe. C'était, semblait-il, une de ces journées où superstitions et pressentiments sont admis. Leur état d'esprit, instable,

oscillait entre abattement et exaltation. D'aucuns disaient qu'ils ne se raseraient que lorsqu'ils sortiraient de l'encerclement, d'autres étaient prostrés, d'autres encore étaient saisis d'euphorie. Ces derniers sentaient leur chairet leurs os comme se gonfler d'air et de musique. Ils pressentaient confusément les vers que leurs gestes inspireraient : là-bas, dans la lointaine Vlorë, sous les étoiles de l'Adriatique, il dort d'un sommeil éternel... Ils entendaient énoncer dans les écoles les sujets de compositions sur leurs hauts faits. Ils voyaient comme dans un mirage des chevelures de jeunes filles retombant sur des cahiers... La plupart sentaient leur crâne comme pris de contractions incessantes.

On était samedi. Dans l'après-midi, un vent sec se mit à souffler. Vers le soir, au cercle complètement désert, l'orchestre se mit à jouer. La nuit tombait. Les deux camps relevaient leurs sentinelles. Un groupe de recrues albanaises, marchant au pas vers les postes de garde, avait entonné le vieux chant :

Ou Vlorë tu nous appartiens

Ou par le feu seras réduite à rien...

« Je ne veux pas mourir », disait au même moment Éléna Gratchova à son mari, qui était venu la voir après avoir passé plusieurs jours à bord de son sous-marin, rêvant de son corps avec un désir irrépressible, intensifié par la chaleur suffocante des moteurs, affiné par le sens du danger, aiguisé par une jalousie lancinante qui le poursuivait comme un état fébrile chaque fois qu'il était séparé d'elle. À présent, son désir totalement assouvi, il caressait machinalement telle ou telle partie de son corps démagnétisé tout en répétant :

« Non, Liénotchka, non.

– Tu entends ce chant ? dit-elle. Tu entends ce qu'ils chantent ? »

Le chant s'éloignait obliquement.

« Je sais, répondit-il. Nous avons élevé une protestation à propos de ce chant, mais ils ont pu prouver qu'il datait de 1925.

– "À rien", tu entends ? fit-elle d'une voix éteinte. J'ai peur. Tu as remarqué la lune, hier soir ? »

Les carreaux des fenêtres s'assombrissaient.

« Je dois m'en aller », dit-il en se levant.

Quelques instants plus tard, elle s'approcha de la fenêtre et le suivit des yeux comme il s'éloignait sur le terrain vague en direction de la côte, dans sa capote militaire grise qui enveloppait des membres, une voix et une respiration qui faisaient depuis longtemps partie intégrante de sa vie. L'espace d'un instant, cette silhouette floue qui s'évanouissait dans l'ombre lui parut tout à fait irréelle, mais, soudain, elle sentit quelque chose d'elle tout au fond de son corps. Elle appuya sa joue au carreau et imagina un moment qu'elle allait peut-être tomber enceinte. Cette pensée perça par endroits le paysage. Elle sentait à présent le sommeil l'envahir. Puis, subitement, sans raison, il lui revint à l'esprit que tous les gamins de la base l'appelaient Hélène de Troie, et, à cette heure crépusculaire, la chose lui sembla parfaitement naturelle. Elle était belle et elle se trouvait dans une base militaire. Elle se rappela les mots de l'ingénieur sous-marinier. Il n'y a pas de femme au monde, lui avait-il dit, qui ne souhaite provoquer ne serait-ce qu'un petit conflit. Dans chaque femme il y a un peu d'Hélène de Troie, et, dans la longue gamme de querelles qui va du simple échange de gifles à l'affrontement de deux camps, une femme a toujours sa place...

Éléna frissonna et jeta un châle sur ses épaules. Les yeux rivés sur le paysage qui se découvrait devant elle, elle se mit à imaginer qu'elle était la cause de tout ce conflit. Les sous-marins se préparaient à s'affronter dans les profondeurs de la mer, les canons dressaient leurslongs tubes excités, les torpilles étaient prêtes à sortir de leurs alvéoles, et dans tous ces préparatifs nerveux il y avait quelque chose de mâle et de sensuel qui visait son corps à elle. Puis, à nouveau, l'idée l'effleura qu'une demi-heure auparavant, elle avait peut-être été mise enceinte ; mais, cette fois, l'idée de grossesse était tout à fait indépendante de son mari, elle planait dans les airs, coupée de toute réalité, et, plus qu'aux hommes, elle était désormais rattachée à des organes pesants, aveugles, omnipotents, qui étaient peut-être ceux de la guerre elle-même.

***

Ben était encore de garde à la jetée. À quelques pas de lui se trouvait toujours l'autre, le Russe. C'était comme dans un cauchemar. L'heure de la relève était passée depuis longtemps, et personne ne venait les remplacer. Du cercle, dans le lointain, parvenaient les accents de l'orchestre. Qu'était-ce que cet orchestre par une nuit pareille ? Ben fit deux pas au-delà de la limite conventionnelle. L'autre également. Ben tourna la tête vers la droite. L'autre imita son mouvement. Puis le Russe secoua l'épaule à laquelle était accrochée la bretelle de son fusil, et Ben fit machinalement le même geste. Il avait le sentiment que l'autre se muait de plus en plus en son propre double. Les mains du Russe cherchaient à se coller à ses épaules, à ses jambes, à ses hanches. Il sentait approcher sa tête qui cherchait à se fixer sur son propre cou. Suffit ! fit Ben à part soi. Quand est-ce que je me débarrasserai de toi ? Il changea la cadence de ses pas, l'autre fit de même. Impossible d'échapper à ce pot de colle. Cela faisait quarante-huit heures qu'il n'avait pas fermé l'œil. Le corps de l'autre, telle une masse gélatineuse, s'étirait subrepticement pour tenter de se coller à lui. Ben secouales mains. En vain. L'autre s'approchait, s'enflait. Et si je me retourne et que je lui tape dessus en premier ? Il fit un pas en arrière. L'autre fit de même. Ben se ressaisit. Il comprit que tout cela n'était que l'effet de la fatigue. Le front du Russe lui parut baigné de sueur. Ses yeux également. Pourtant, il continuait de glisser vers lui. Un moment, Ben eut l'impression qu'ils ne formaient plus qu'un. Un être bicéphale nommé Arbenivan. Ou bien Arivanben. Ivbenaran. Ivaranben. Il fut envahi d'une sensation de dégoût. Comment faire pour se détacher de lui ? Il imagina une salle d'opérations où les chirurgiens, armés de bistouris étincelants, détachaient le Russe de son corps. Des infirmiers lui administraient l'anesthésique. Ils formaient un ensemble de jazz qui chantait « Ou Vlorë tu nous appartiens, ou par le feu seras réduite à rien... » Ben se rendit compte qu'il avait somnolé quelques secondes. Le Russe également. Puis Ben bougea. L'autre aussi. Tout ne cessait de se répéter.

***

C'était la nuit du dédoublement général. C'est ce soir que ça pourrait bien éclater, avait dit quelqu'un vers quatre heures. On ne sut pas qui avait donné l'ordre à l'orchestre de jouer jusqu'à minuit. C'était le seul élément à ne pas avoir été doublé. Cette nuit devait demeurer gravée dans les esprits. Des individus à quatre mains et à quatre pieds allaient et venaient sur le territoire de la base, pareils à des créatures apocalyptiques. C'étaient des hybrides extraordinaires qui, pour être engendrés et façonnés, au lieu de millions d'années n'avaient requis qu'une seule nuit.

Comment pouvons-nous être liés de la sorte ? disaient d'aucuns. Il était donc écrit que cette amitié se terminerait ainsi ? Maintenant, ils aspiraient à se séparer, mais envain. Frères siamois qui se portaient mutuellement sur le dos. Les Russes tournaient la tête vers le bâtiment de leur quartier général dont les lumières dessinaient à l'entour quelque chose comme des scènes de l'Ancien Testament. À quoi pense-t-il ? Qu'entend-il faire ?

***

Jéleznov était prêt au combat. Il attendait de minute en minute l'ordre de rompre l'encerclement. L'ordre allait arriver, il en était convaincu. La décision se ferait en un rien de temps. La prise des sous-marins communs serait l'affaire de quelques minutes. Tous ses hommes étaient préparés. Dans la pire des hypothèses, si les Albanais se rendaient maîtres d'un certain nombre de bâtiments, il se fraierait passage avec les autres, grâce à une manœuvre fulgurante, sous le tir de l'artillerie. Dans sa fuite, il pouvait, pour les punir, mettre le feu à Vlorë. Il avait pensé à tout. Il avait tout calculé. Et même si, au tout dernier moment, le sort lui était adverse, c'est-à-dire s'il lui était impossible de passer sous ce tir, d'un mouvement violent de bête fauve il rebrousserait chemin et alors la rade étroite serait le théâtre d'une mêlée titanesque de sous-marins au regard de laquelle bien des batailles navales feraient figure de disputes d'enfants. L'enfer de Zeel se répéterait.

La tête appuyée sur ses poings, Jéleznov attendait le radiogramme. Il était trois heures et demie du matin. Dans deux heures, le jour allait poindre. L'idée que ce pourrait être son dernier matin ne séjourna pas plus d'une quinzaine de secondes dans son esprit. Ses pensées convergeaient

maintenant là-bas, vers le goulet de sortie sur lequel les canons étaient pointés depuis quelques heures.

Le radio arriva vers l'aube. Jéleznov sentit en un instant ses mains se glacer. Ses yeux regardèrent leslettres une à une et en projetèrent l'image au loin, très loin, dans la partie de son cerveau où devait en être déchiffré le sens. Le premier mot qui se présenta à son esprit fut celui de « honte ». Il l'inséra naturellement dans le texte, en deux ou trois endroits, juste en lieu et place du mot « stop ».

« Honte ! » dit-il à haute voix en tournant son visage jauni vers celui de ses seconds qui avait apporté la dépêche.

Il avait attendu la gloire et, à la place, on lui avait envoyé la honte. Au matin devait arriver une commission mixte qui procéderait au partage de la flotte. Honte ! L'entêtement des Albanais l'avait emporté. Les bureaucrates avaient reculé. La flotte allait être partagée. Non seulement il n'aurait pas à s'emparer des bâtiments, mais il n'y aurait même pas de fuite. Pas même de fuite ! répéta-t-il, plein de rancœur. Jusqu'à présent, il s'était plaint parce qu'on l'obligeait à fuir. Mais maintenant, il n'y avait même plus de fuite. Peu à peu, son esprit mesurait pleinement toute la lâcheté de cette décision. Quelques visions lui apparurent comme des éclairs : la désobéissance, le suicide. Puis, subitement, il éprouva un ramollissement général de ses membres, une sorte d'avachissement, d'apathie. Le monde se remplit d'énormes masses spongieuses de la forme des collines de Pacha Liman roulant maladroitement sur des pentes, et, pour la première fois, au bout de soixante heures de tension, il posa sa tête sur la table et s'endormit.

***

La commission mixte arriva à Pacha Liman à onze heures. Les formalités furent brèves. Tout avait été fixé en détail à Tirana. La partie soviétique lut une courte déclaration dans laquelle il était souligné que le refus dela République populaire d'Albanie de livrer les sous-marins et les navires de surface soviétiques constituait un acte de force qui portait un grave préjudice à l'amitié entre les deux pays. La déclaration de la partie albanaise faisait ressortir que la prise par l'URSS d'une partie des sous-marins et des

navires de surface albanais constituait un acte de force qui affaiblissait le potentiel de défense du camp socialiste et portait préjudice aux rapports amicaux entre les deux pays. Les déclarations furent lues dans le calme. Puis fut signé le procès-verbal de partage dressant l'état des submersibles et des navires de surface attribués à chacune des parties.

Sitôt les documents paraphés, sur les navires assignés à chacune des deux parties commença l'évacuation des équipages étrangers. L'opération, qui dura quelques heures, fut émaillée d'incidents provoqués de part et d'autre : injures, menaces, mise hors d'usage de ventilateurs, lacération au couteau d'un pavillon soviétique par un cuisinier, jet d'un appareil à la mer. Sur chacun de ces points, de manière systématique et monotone, des protestations furent élevées, mais ces ultimes démarches étaient tièdes, inefficaces, et elles demeurèrent sans réponse, comme dans un film muet.

En sortant des sous-marins, les officiers soviétiques embrassaient les appareils, les torpilles, les rambardes, et, au tout dernier moment, contenaient mal leurs larmes.

Vers midi, les vieux remorqueurs, retraités rappelés pour un ultime service, ouvrirent le passage. À une heure commença le rembarquement des troupes soviétiques. Les soldats étaient casqués et munis de tout leur barda. À trois heures, des civils, femmes et enfants, qui avaient l'air d'une petite foule de réfugiés, montèrent à bord de chaloupes pour gagner les vaisseaux. Sur la côte, un groupe de femmes et d'enfants d'officiers albanais les regardaient partir.

« Hélène de Troie, voilà Hélène de Troie », fit l'un des garçonnets en montrant du doigt dans la foule des fugitifs Éléna Gratchova. Elle tourna la tête d'un air effrayé, puis pressa le pas pour monter à bord de la chaloupe. La mer était gonflée de vagues vieilles comme le monde et Éléna eut vraiment le sentiment de s'éloigner enfin de Troie. Immédiatement derrière elle, d'un pas chancelant, venait l'ingénieur sous-marinier. Il était complètement ivre et marmonnait des propos inintelligibles. Avant de monter dans la chaloupe, il s'arrêta une seconde en bordure du marais et, ôtant sa toque de fourrure, s'inclina par trois fois vers la tombe du Vieux Pacha.

À quatre heures, les sous-marins et les navires de surface, en formation de combat, appareillèrent vers le large. Un soleil froid, semblable à un grand œil rouge, était suspendu à l'horizon. Les sous-marins passèrent devant la gueule des canons qui assistaient, avec une grimace figée, comme stupéfaits, à leur fuite. Sur le pont du dernier submersible, Jéleznov ne pouvait détacher les yeux des collines qu'il laissait derrière lui. Il était complètement inerte, mais, au moment où le dernier sous-marin franchit les limites de la base, subitement, comme si quelque chose l'avait transpercé au plus profond de son être, un tressaillement lui parcourut les épaules, la poitrine, et il fondit en larmes.

Dans le golfe, le soleil éclaira un moment de ses rayons rougeâtres les vagues soulevées par les bâtiments qui venaient de partir. On eût dit que la mer n'arrêtait pas de saigner. À présent, la base faisait penser à une mâchoire brisée à laquelle on aurait arraché la moitié des dents.

OceanofPDF.com

CINQUIÈME PARTIE

Les États se querellent

OceanofPDF.com

1

En pénétrant dans l'atelier de réparations de radios et téléviseurs, Marc éprouva comme un complexe de culpabilité. Quatre jours auparavant, il avait dû y porter leur unique poste de radio, lequel grésillait et manifestait de brusques chutes de volume. Il aurait tout de même pu trouver un autre moment pour se détraquer ! avait maugréé Nurihan. En vérité, elle était elle-même malade : son asthme l'oppressait et elle souffrait d'insomnies.

Comme la dernière fois qu'il était entré là, sur les longues tables de l'atelier étaient alignés des dizaines d'appareils qui faisaient penser à un cortège de fous. Ils grondaient, élevaient brusquement la voix, murmuraient, grognaient chacun pour son compte. Le long des tables allait et venait un joli garçon, très affable.

Quand Marc ressortit dans la rue avec son appareil fixé sur le porte-bagages de son vélo, il éprouvait encore un sentiment de faute. Il avait l'impression que quelqu'un allait l'arrêter pour lui demander : Pourquoi cette radio s'est-elle détraquée, pourquoi ses lampes, son condensateur, ses résistances se sont-ils affaiblis juste maintenant,en cette période ?... Que lui avez-vous fait ? Et Marc répondait déjà en son for intérieur : Nous ne lui avons rien fait, nous avons écouté ce qu'écoute tout le monde, les concerts, le journal parlé de Radio Tirana, les chansons choisies par les auditeurs, de la musique, Beethoven, Liszt, Bach, l'AFP...

En poussant la porte de la cour, Marc imaginait la joie de Nurihan à la vue du poste réparé. Cela fait tant de jours qu'on est comme coupé du monde ! disait-elle. Il a choisi un drôle de moment pour tomber en panne !

Mais, à la maison, il trouva, outre l'éternel Musabelli, Hava Fortuzi et son mari. Cette dernière paraissait tout excitée, pleine de nouvelles. Nurihan avait mis la main en cornet à son oreille et écoutait. Hava lui parlait du passage des sous-marins de Pacha Liman par les détroits scandinaves. La veille, elle avait entendu des commentaires à ce sujet. Toutes les stations de radio et de télévision occidentales y avaient consacré une partie de leurs programmes. Un correspondant de l'AFP, un Français qui avait séjourné à Tirana, puis à Moscou, envoyait maintenant des reportages depuis cette

zone. Partout, disait Hava, ce correspondant apparaît comme une bénédiction divine.

« Vraiment, vraiment ? » faisait Nurihan, la main toujours à l'oreille. Elle avait entendu tout cela une heure auparavant de la bouche de Musabelli, et même avec davantage de détails ; mais il lui plaisait de se le faire redire tout en feignant de l'apprendre.

Musabelli, toujours tiré à quatre épingles, avec sa fine moustache givrée, écoutait lui aussi attentivement. La chaîne dorée de sa montre, qui pendait paisiblement hors de son gousset, semblait avoir quelque lien secret avec le sourire quasi permanent qui illuminait son visage.

« Maintenant, ils n'ont plus de flotte, dit Ekrem Fortuzi. Ils ne pourront pas tenir. L'affaire est dans le sac !

– Tu crois ? fit Musabelli, plutôt pour l'inciter à continuer.

– Oh, sûrement. Pacha Liman était leur fierté. Maintenant que ses griffes sont tombées, la voie est ouverte au débarquement.

– Ses griffes sont-elles vraiment tombées ?

– On dit que la moitié des sous-marins sont restés sur place.

– Et la moitié ne suffit-elle pas pour faire un malheur ?

– Il paraît que quelqu'un a acheté un manteau aux insignes de la Régence chez Rok Simoniak, fit Nurihan. Serait-ce vrai ?

– Sûrement, répondit Ekrem Fortuzi. Il y a des chances pour qu'on se retrouve tous bientôt dans cette boutique. *À bientôt chez Rok*[1] *!* On dirait un finale d'opéra, pas vrai ?

– Mon Dieu !

– Je n'y suis jamais allé, observa Musabelli. Non parce que je n'en aurais pas besoin, mais parce que je n'aurais pas aimé voir, un soir, mes pyjamas sur la scène du Théâtre populaire ! »

Tous s'esclaffèrent.

« C'est vrai, dit Émilie. Pour tenir les rôles de bourgeois, beaucoup de comédiens portent des vêtements que le Théâtre a achetés chez Rok.

– Justement, renchérit Musabelli. C'est au Théâtre populaire que m'est venue cette crainte, un soir où j'ai reconnu sur scène la chemise de nuit d'une femme dont je tairai naturellement le nom.

– Ah, ce Musabelli ! fit Hava Fortuzi au milieu des rires. Toujours le même ! Comme je t'envie ! » Et, après un silence, comme pour revenir au précédent sujet de conversation : « Ah, soupira-t-elle, pendant quelque temps, on a eu l'impression qu'ils allaient se rabibocher ; il y avait des gens pour dire : Entre amis, on ne va pas se brouiller pour des petites erreurs de comptes. Moi, franchement, j'ai eu peur. Un moment, on a pu penser que rien ne changerait. Mais il faut croire que la chaudière bouillait.

– Désormais, l'affaire est réglée, répéta Ekrem Fortuzi.

– Il paraît que la femme d'un dirigeant communiste est allée se faire dire la bonne aventure chez la voyante Hantché Haïdié, dit Émilie.

– Comme nous y allions nous-mêmes en novembre 1944 ! souligna Hava Fortuzi.

– Ne parle pas de ça, fit Ekrem Fortuzi en portant ses doigts entre ses sourcils comme pour s'arracher une épine du front.

– Vous savez ce qu'elle nous a dit, la dernière fois que nous nous sommes fait tirer les cartes ? reprit Hava Fortuzi. Tu t'en souviens, toi, Nurihan ? »

Nurihan hocha affirmativement la tête.

« À propos des chandails que nous tricoterions...

– Vous tricoterez des chandails pour ceux qui vous renversent... voilà ce qu'elle nous a dit !

– Et maintenant, va savoir ce qu'elle doit dire à leurs femmes à eux ? fit Nurihan.

– Sûrement la même chose, répondit Ekrem Fortuzi. C'est à leur tour de prendre les aiguilles !

– Malheureuses araignées que vous êtes ! Tels furent ses derniers mots... »

Hava Fortuzi soupira profondément.

Marc songea à Zana. Il se l'imaginait sous mille aspects, mais jamais avec des aiguilles à tricoter entre les doigts. Depuis ce jour-là (ce jour-là qui avait été une journée fort courte, tronquée, sans cou ni jambes, un bout de temps brutalement sectionné), ils n'avaient pas échanger un seul mot. Pour un temps, il avait eu l'impression qu'elle se réconcilierait avec Besnik. Pour sa part, il sentait qu'un ressort s'était brisé en lui. Dans la mollesse de ses matinées apparaissaient quelques douces visions : Sa porte s'ouvrait sur le coup de minuit. Zana sur le seuil, en chemise de nuit : Marc, excuse-moi de t'avoir tourmenté, maintenant je suis à toi, tout tient bon, tout tient bon, il n'y a que moi qui aie été renversée, comme vous naguère, comme toi...

« Le départ en masse des techniciens se poursuit, indiqua Ekrem Fortuzi. L'aéroport est bourré tous les jours.

– On dit que des bateaux vont décharger des Chinois à Durrës, Hava. Nos rues vont en être pleines !

– Ce ne seraient pas des ragots ? s'enquit Nurihan. On en entend beaucoup ces derniers temps.

– Les radios occidentales disent que l'Albanie deviendra une petite Chine en Europe. Pas vrai, maman ? » fit Émilie sans détacher les yeux de Nurihan.

Nurihan ne répondit pas, soit qu'elle n'eût pas entendu, soit qu'elle fit semblant.

« Dire qu'il va falloir apprendre le chinois ! » lança Ekrem Fortuzi.

Il avait appris le russe en prison et traduisait depuis longtemps des documents pour l'Agroexport.

Tous se mirent à rire, sauf Nurihan. Ses rides, trop pesantes, avaient du mal à remuer après chaque boutade.

« Mais Radio Tirana n'en dit mot, fit Ekrem Fortuzi.

– La presse non plus.

– Non, la presse non plus. Combien durera ce silence ? »

On frappa à la porte. Émilie se leva pour aller ouvrir. Des cris de surprise parvinrent du couloir.

« Monsieur Faïk, fit Émilie en rentrant. Le docteur et madame.

– Pas possible ! » murmura Nurihan en tressaillant.

Le docteur apparut le premier, vêtu d'un costume gris, tout pâle, les cheveux coupés ras.

« Mais qu'est-ce je vois ? s'exclama Nurihan. Toutes mes félicitations ! Toutes mes félicitations ! Mais depuis quand ?

– Hier, fit le visiteur d'un ton sec. J'ai purgé ma peine. »

Il les regarda presque avec mépris, vexé de leur surprise. Son regard semblait dire : Vous avez donc oublié la date de ma libération ? Son épouse, une petite femme à l'air nerveux, s'assit sur le canapé.

« Nous avons pensé que peut-être... on allait ouvrir les prisons, hasarda Emilie.

– J'ai purgé ma peine, répéta comme un acteur le nouvel arrivant. Rien de plus ! »

Pendant un long moment, nul ne parla.

« Je croyais vous avoir prévenu qu'il devait être libéré cet hiver, fit enfin sa femme.

– Ah oui, je m'en souviens, dit Nurihan. Maintenant je m'en souviens.

– Alors que moi, j'ai pensé que peut-être..., répéta Émilie.

– Moi aussi, fit Hava Fortuzi. Je me suis dit : maintenant qu'ils sont dans de sales draps, ils vont peut-être les relâcher avant terme. »

Sans même tourner la tête vers eux, le nouveau venu eut un plissement de lèvres dédaigneux.

« Comment avez-vous passé tout ce temps ? »

Il haussa les épaules.

« Comme on le passe en prison. »

Évidemment, c'était une question stupide. Ce visage jauni, ces cheveux coupés ras avaient commencé à leur causer une sorte de malaise.

« Et vous ? dit-il. Qu'avez-vous fait ? »

Ils respirèrent, soulagés. Ils se mirent à parler avec volubilité en s'interrompant l'un l'autre. Tenaillés par un sentiment de culpabilité, ils se hâtaient de lui raconter tous leurs tracas, leurs souffrances, d'évoquer les confiscations successives, les persécutions, les affronts, l'atmosphère oppressante qui pesait sur eux. Plus ils parlaient, moins ils avaient l'impression d'être crus, et ils inventaient de nouveaux détails à leurs peines, cherchaient à rameuter des soucis, des angoisses, des maladies (si possible incurables) pour réussir enfin à donner l'impression que leur propre existence avait été dix fois plus pénible que la sienne en prison.

Lui, leur juge, les écoutait sans les interrompre. Sa tête rasée les tourmentait plus que son silence. Rien ne pouvait évoquer plus parfaitement ses quinze années de prison que ces cheveux coupés désespérément ras. Chaque fois qu'il hochait la tête, il semblait leur dire : J'ai fait ça pour vous. Non, pas pour nous, répliquaient leurs yeux. Tu l'as fait avant tout parce que tu espérais en tirer toi-même profit. Puis, naturellement, tu nous aurais aidés, mais tu l'as fait pour toi, pour toi... Et il est inutile de hocher maintenant ta tête rasée devant nous !

Il avait été arrêté au printemps de 1945, à l'époque des procès retentissants contre ceux qui cachaient leur or. Les journaux publiaient tous les jours des comptes rendus des procès. Des groupes de jeunes volontaires parcouraient chaque matin les quartiers de Tirana, pelle et pioche sur l'épaule, pour chercher l'or caché dans les caves, les jardins, sous le pas de porte des maisons des anciens possédants. Tout en défilant, ils scandaient des slogans et chantaient le nouvel hymne :

L'avant-garde, l'avant-garde

Bourgeois immondes

La voilà qui monte, qui monte...

Personnellement, il ne possédait pas d'or, et pourtant, pendant une semaine, il était devenu le principal personnage des « procès dorés » comme les appela alors plaisamment un chroniqueur de l'époque. Ceux-ci faisaient grand bruit. Les gens se pressaient par centaines aux portes du cinéma des Brigades où avaient lieu les audiences. L'inculpé était accusé d'avoir fait sortir hors du pays des dizaines de kilos de métal précieux. Il avait eu recours à un procédé macabre : il avait utilisé des cadavres. Médecin, il était chargé des autopsies à l'hôpital militaire dont l'un des pavillons avait été affecté aux prisonniers italiens gravement malades qui n'avaient pu quitter le pays. Bon nombre de prisonniers mouraient, et les restes de ceux dont les familles avaient fait des démarches dans ce sens étaient renvoyés en Italie. On ne sut jamais qui avait eu le premier l'idée de placer de l'or ou des pierres précieuses dans les dépouilles des prisonniers décédés. Jusqu'au bout, le médecin avait obstinément caché la vérité, de même qu'il avait refusé de révéler les noms d'une partie de ceux dont l'or avait été transféré à l'étranger. Au cours de l'autopsie, il introduisait brillants, monnaies ou lingots dans les poumons, l'estomac et surtout dans le crâne préalablement vidé des cadavres. L'intéressé, après avoir rémunéré le praticien pour son travail, se faisait remettre par lui le nom du mort et l'adresse exacte de sa famille. L'or, mis en sûreté dans ces coffres-forts de chair, partait pour l'Italie, et ses propriétaires pouvaient désormais dormir sur leurs deuxoreilles, certains que leur bien était enfoui quelque part dans le sol italien. Naturellement, ils espéraient pouvoir un jour déterrer d'une façon ou d'une autre ces trésors, et leurs espoirs revêtaient diverses formes. Certains pensaient s'évader eux-mêmes et, une fois en Italie, rechercher les tombes d'après les adresses qu'ils tenaient du médecin, tout en révélant ou non aux familles le secret du transfert. D'autres, les plus patients, ne pensaient prendre aucune initiative. Ils attendraient tranquillement le jour du renversement du pouvoir communiste pour se rendre tout aussi placidement à l'étranger et exhumer du sol les clés de leur destin. D'autres encore ne pensaient à rien de tout cela. Heureux de savoir leur or à nouveau

sous terre, ils ne se souciaient pas le moins du monde d'en recouvrer la possession. Toute leur vie, leurs parents et grands-parents avaient gardé leur or enfoui, et cela leur semblait dans l'ordre des choses, de même qu'ils trouvaient normal de ne jamais utiliser ces richesses à quelque fin que ce fût. Entre-temps, l'affaire avait pris de l'ampleur et le médecin passait des heures entières dans la grande morgue de l'hôpital militaire. Après les brillants et les monnaies d'or vint le tour des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles. Mais on ne s'en tint pas là. Le même manège fut pratiqué ensuite pour des colliers, des chandeliers, des couverts en vermeil. Et qui sait combien de temps cette poste macabre aurait continué si un après-midi, au cours du chargement des dépouilles dans le fourgon de la morgue, le glissement inopiné de l'une d'elles, la torsion du cadavre due au faux mouvement du porteur, n'avait provoqué quelque chose d'horrible : de l'intérieur même du corps, sur son flanc, avait furieusement jailli la lame d'un couteau. Apparition sinistre, inexplicable, comme extraite d'un cauchemar, à rebours de tout ce qui était imaginable. On pouvait se représenter toutes sortes de poignards ou d'épées plantés dans uncorps de toutes les manières possibles, y compris les plus horribles, mais nul n'aurait jamais pu concevoir qu'un coup de couteau fût porté à quelqu'un non pas du dehors, mais du dedans de lui-même. Tout était cul par-dessus tête. On eût dit que la mort avait oublié les voies normales par lesquelles elle se manifestait. Le brancardier posa le corps à terre, se mit à balbutier et parut avoir perdu ses esprits. Le gardien de la morgue s'approcha lui aussi et, les yeux exorbités, se pencha sur le cadavre. Au milieu d'une grande tache de sang coagulé, il remarqua un éclat jaunâtre : le couteau semblait bien être en or. Vision au goût de rêve, reflet de l'irréel, morceau brisé d'une queue de comète... Le médecin fut condamné à mort par pendaison. Puis on décida qu'il serait fusillé. Mais ces jours-là coïncidèrent avec la proclamation de la République et, à cette occasion, sa peine fut commuée en réclusion perpétuelle. Puis vinrent tour à tour les élections à l'Assemblée nationale, la construction de la première voie ferrée grâce au travail bénévole, la campagne de lutte contre l'analphabétisme, la nationalisation des usines, la proclamation de la réforme agraire, la dénonciation des intellectuels de droite et, au fil de ces journées retentissantes, l'emprisonnement à vie du médecin se trouva peu à peu ramené à une peine de quinze ans de réclusion. À l'issue du procès, de la salle même du tribunal avait été envoyé un télégramme « au peuple italien si éprouvé », lui demandant de restituer l'or

transféré qui appartenait « au peuple albanais si éprouvé ». Mais l'autre peuple n'avait fait parvenir aucune réponse. Au bout d'un certain temps, on apprit qu'en Italie on avait ouvert de nombreuses tombes pour en déterrer des cadavres non entièrement décomposés, qui avaient ensuite été sauvagement mutilés. Les déterreurs de cadavres s'étaient battus entre eux, il y avait eu des meurtres, et ainsi s'étaient engagés de nouveaux et interminables procès.

Marc avait les yeux rivés sur le visage jaunâtre du médecin. Nurihan venait de lui demander des nouvelles de certaines connaissances à elle, en prison depuis de longues années.

« Les malheureux, dit Hava Fortuzi, sont-ils au moins au courant des récents événements ?

– Oui, en partie, fit le médecin.

De quoi, par exemple ? » s'enquit Nurihan.

La femme du médecin regarda son mari d'un air agacé.

« De la brouille... et même de l'affaire des sous-marins... », dit-il entre ses dents.

Sa femme s'ébroua légèrement. Il ouvrit la bouche pour parler encore, mais elle lui lança un coup de coude.

« Pourquoi parler de ces choses-là ? lui dit-elle entre ses dents. Tu viens à peine de sortir, tu as envie d'y retourner ? »

Sur les joues du médecin apparut une légère rougeur.

« Je n'étais pas prisonnier politique, protesta-t-il, j'étais un détenu de droit commun !

– Ouais, de droit commun, fit-elle avec mépris. Alors, ne t'occupe pas de ces choses-là. Essaie plutôt de soigner... »

Le médecin tressaillit. Il blêmit. Dans les yeux de sa femme luisait une lueur torve.

Marc surprit les regards fulgurants qu'avaient échangés le médecin et sa femme. Il n'était pas difficile de comprendre le sens de ces petites décharges violettes : leur vie conjugale s'était éteinte.

Marc ressentit une morsure au plus profond de lui-même. Dans son esprit roula confusément le corps de Zana qui avait traversé sa vie, étoile filante d'une nuit d'octobre, désormais à jamais inaccessible. Tu crois que tout se renverse... ? Le matin, de derrière les vitres couvertes de givre, il la regardait souvent partir vers l'établissementoù, plus sérieuse que jamais, elle allait effectuer sa période de travaux pratiques. Et jolie, si jolie...

Chaque fois qu'il pensait à cet après-midi-là, en même temps qu'il éprouvait une frayeur quasi primitive, il se rappelait ses mots entrecoupés, affreux dans leur mutation (affreux comme le sont parfois les infirmes) : Qu'avez-vous gagné, vous... à cette scission ?...

Souvent, il était tenté de se lever et de crier à ceux qui se réunissaient dans la pièce voisine : Assez ! vous ne comprenez pas la vanité de votre attente ? Renoncez donc à ces espoirs insensés ! Nous ne gagnerons rien. De toute cette histoire, nous n'avons rien gagné... si ce n'est une femme... et ce, pour quelques minutes seulement...

« Et, eux, là-haut ? fit Hava Fortuzi, plutôt pour renouveler la conversation qui était hachée par des silences de plus en plus longs.

– Ils ont l'air inquiets, dit Émilie. Surtout la fille qui paraît d'une humeur exécrable. Je crois même qu'elle a rompu avec son fiancé.

– C'est ce traducteur de Moscou ? demanda Hava Fortuzi.

– Oui, répondit Émilie. Il paraît qu'il a commis là-bas de graves erreurs. Qu'il a tout confondu.

– Bien sûr, dit Hava Fortuzi. Avec ces traducteurs d'aujourd'hui... Ah, quand je repense au lycée français de Korçë !

– Le bruit en est venu jusque dans la prison où j'étais », ajouta le médecin.

Sa femme lui décocha un nouveau regard comme pour lui dire : Tu recommences ? Mais, cette fois, les yeux de l'ancien prisonnier affrontèrent

les siens. Mégère ! disaient-ils. J'étais mieux en prison qu'avec toi !

« Dorénavant, lui lança-t-elle, ce que tu as de mieux à faire, c'est de tenir ta langue.

– Madame n'a pas tort, dit Ekrem Fortuzi. Il faut se taire. Ce sont des temps où l'on risque de se perdre pour un rien. » Et, au bout d'un moment, il ajouta : « Vraiment pour un rien. »

***

La foule aux mille visages qui emplissait la rue, telle une grouillante tribu nomade, rejetait négligemment des épluchures et des débris de propos. Besnik hésitait : devait-il ou non se rendre à l'anniversaire du mariage de Victor ? Et son hésitation, au lieu d'avoir pour effet de ralentir ses pas, les accélérait. Sur chaque trottoir se pressaient en un flot ininterrompu des centaines de gens et, par l'imagination, il voyait en eux des étudiants, des jeunes filles courant à un rendez-vous, des menuisiers, des employés de ministère, des stagiaires du Parti rêvant de s'empoigner avec le révisionnisme, des diabétiques, des peintres sur statues.

Les bus des lignes périphériques, avec leurs carrosseries mouillées, annonçaient qu'il pleuvait, peut-être même qu'il neigeait sur le pourtour de la ville. Les lumières des vitrines, bien qu'encore inutiles, venaient de s'allumer, c'était l'heure où leurs grands carreaux étaient éclairés par une lumière intérieure qui évoquait des yeux humains. Besnik consulta sa montre. Il était encore tôt pour y aller, du moins s'il s'y décidait, mais, par ailleurs, bien employer deux heures creuses n'est jamais très facile.

Il tourna son regard vers les affiches des films. La Semaine du film coréen. Ennui asiatique. Je ferais mieux d'aller dans un café.

Il faisait demi-tour quand, devant un panneau-réclame il aperçut, comme dans un éclair, un profil connu qui s'était arrêté là comme lui. Il avait quasiment oublié l'existence de cet homme. Son souvenir se rattachait à delointains rivages, à un au-delà qui s'estompait de jour en jour dans sa mémoire.

« Bonjour, Jordan », lança Besnik à mi-voix.

L'autre se retourna brusquement. Ses sourcils s'arquèrent de surprise. Il portait un beau manteau avec un col de fourrure brun.

« Ça fait un bail qu'on ne s'est vus ! s'exclama-t-il.

– Oui, un sacré bail, répéta Besnik. Vous êtes retournés à l'étranger ? »

Jordan eut un geste d'étonnement.

« Mais non !

– Je pensais que, peut-être...

– Non, non, fit Jordan. On ne nous invite plus aux réunions du Conseil d'entraide.

– Ah !»

Soudain, Besnik remarqua qu'il tenait dans une main un petit sac en papier fabriqué à l'aide d'une page de livre et d'où émergeaient deux-trois citrons. Il se rappela à la fois comment ils avaient fait connaissance, naguère, sur le vol Moscou-Tirana, et l'histoire de la peste des chevaux chez les Mongols dont il était question sur le feuillet de livre d'un cornet de cerises...

« Je travaille maintenant aux Studios cinématographiques, au service des scénarios, poursuivit l'autre. Curieux, hein ? »

Besnik acquiesça de la tête sans trop réfléchir à ce que l'autre lui disait. Du coin de l'œil, il s'efforçait de déchif frer quelques lignes du feuillet froissé. Pas possible ! se dit-il. Il croyait rêver. Ses yeux étaient parvenus à déchiffrer les mots : et alors les Mongols, en guise de représailles...

« Nos bureaux auprès du Conseil ont été supprimés, reprit Jordan. Mais toi, comment vas-tu ? Toujours au journal ? »

Besnik fit un nouveau signe affirmatif de la tête.

Le fils de Gengis Khan, Uguday, installa dans le désert six énormes chaudrons de cuivre où il fit bouillir vivants les insurgés capturés... Pendant trois jours de suite, les Mongols...

« Comment se porte ta fiancée ? Diana ; si je ne me trompe ? »

Besnik sourit :

« C'est à peu près ça », dit-il sans quitter des yeux la page de livre qui enveloppait les citrons.

Jordan saisit son regard.

« Ah ! fit-il en jetant lui-même les yeux sur le sachet.

– Regarde... il est encore question des mongols, murmura Besnik en lui montrant du doigt le papier.

– Ça s'explique, dit Jordan, les yeux toujours rivés sur le cornet. J'achète toujours mes fruits chez le même villageois. Mais oui, tu as raison : ce sont sûrement des feuillets arrachés au même livre. »

Besnik fut tenté de croire que ce n'était pas là un hasard. Il avait l'impression que, quel que fût le sujet de conversation qu'ils aborderaient, il était dit qu'ils en reviendraient toujours à ce point... à ce pays glacial... à la peste... aux Mongols... aux rats. Comme si c'était là-bas qu'ils s'étaient connus.

« Alors, qu'est-ce qu'on raconte ? » finit par demander Besnik.

L'autre, apparemment, s'attendait à cette question. Il esquissa un geste de la main. Oracle..., songea Besnik.

« Tout a obéi à la logique de la dégradation, répondit l'autre. Le blocus est consommé. Le retrait des sous-marins, également. Maintenant, la question est de savoir s'il y aura... »

Parle, continue ! l'adjura à part soi Besnik. Ne te glace pas ! Il eut l'impression que le visage, les lèvres de l'autre se pétrifiaient.

« Alors ? » demanda Besnik, presque d'une voix exaspérée.

L'autre fit effort pour desserrer ses mâchoires de statue. Sa voix était étrange, inhumaine :

« Maintenant, toute la question... toute la question est... de savoir s'il y aura rupture des relations diplomatiques.

– Rupture des relations diplomatiques ! » répéta machinalement Besnik.

Ils s'entre-regardèrent. Comment en était-on arrivé à évoquer cette question? se demanda Besnik. Jordan observait les vitrines. Ils firent un bout de chemin sans parler. Arrivés place de la République, ils se quittèrent et Besnik, après avoir marché un moment, s'aperçut qu'il s'était mis à pleuvoir. De grosses gouttes s'étaient mises à tomber irrégulièrement, puis, de plus en plus denses, se transformèrent en véritables cataractes. Il pressa le pas pour échapper à l'orage et se précipita dans la première boutique qui s'offrit à ses yeux. Un léger parfum de naphtaline mêlé à une odeur indéfinissable, semblable à celle qui demeure dans la paume quand on a touché une vieille poignée de cuivre, lui chatouilla l'odorat.

Il secoua la tête comme pour se débarrasser des grosses gouttes de pluie et, jsute à ce moment, son regard croisa celui du boutiquier, debout devant lui, les mains appuyées au comptoir. Il fut frappé par ses yeux, deux yeux tièdes qui semblaient avoir été collés à son visage comme à l'occasion d'un rafistolage, et qui, à force d'être trop à l'étroit y avaient provoqué une légère déchirure qui suscitait la pitié. Besnik fut sur le point de parler, de dire par exemple : « Quel orage ! », mais il nota alors la présence d'autres personnes, dans le magasin. Visiblement, il ne s'agissait pas de passants comme lui. Ils devaient être là depuis un bon moment. Ils étaient quatre. L'un, le plus âgé, était assis dans un vieux fauteuil à côté du comptoir ;les autres, debout, tirés à quatre épingles, avec une froideur glacée de mannequins, toisaient le nouveau venu.

Besnik secoua encore une fois ses cheveux, dévisagea furtivement les quatre visiteurs, puis, tournant les yeux vers la rue comme pour leur expliquer le motif de sa présence, lâcha enfin :

« Quel orage ! »

Aucun d'eux ne répondit ni ne remua seulement les lèvres. Leur mutisme n'était sûrement pas provoqué par l'irruption de Besnik, car leurs bouches paraissaient fermées depuis longtemps. On les devinait cependant unis par quelque lien. Je ressortirai dès que la pluie aura quelque peu ralenti, se dit Besnik. Mais la pluie, au contraire, tombait de plus en plus dru. Quel orage ! À présent que la vitrine était brouillée par une véritable cascade, on

eût pu s'attendre, fût-ce avec un certain retard, que l'un d'eux au moins émît une remarque. Mais ils persistaient dans leur silence.

Ce fut alors seulement que Besnik se rendit compte qu'il se trouvait dans la boutique d'un brocanteur. Sans plus se soucier des autres, il fit un petit pas vers la vitrine intérieure et se mit à examiner les objets exposés. Trois grosses bagues à pierre verte, une jaquette en drap noir, vêtement intermédiaire entre veste et manteau, une canne à pommeau d'argent comme on en ciselait autrefois, une paire de jumelles de spectacle. Il releva son regard des objets pour le reporter sur eux, car il avait senti leurs yeux le percer. Des ci-devant bourgeois, songea-t-il. Comment n'avait-il pas deviné d'emblée à quel genre de gens il avait affaire ? En se posant sur ces protubérances vitreuses, son regard sembla émettre comme un crissement qui le fit frissonner. Cela faisait une éternité qu'il n'avait éprouvé une pareille sensation. Jamais il ne s'était dit, en rencontrant certaines personnes : « tiens, voilà des bourgeois ». Tandis que maintenant... Et, soudain, il luivint à l'esprit qu'après tant d'années d'humilité, ils osaient à nouveau regarder de la sorte. Et l'on comprenait pourquoi.

Il se pencha de nouveau vers la vitrine et eut le sentiment qu'une partie de son regard se posait sur les objets tandis que l'autre se recourbait au-dedans de lui-même. Les bagues émettaient un pâle scintillement. La canne au pommeau d'argent aussi. Il n'aurait pas du tout été étonné de les voir s'animer, gigoter pour rechercher les doigts et les mains qui les avaient naguère portées.

Ils attendent, se dit Besnik en éprouvant derrière son dos comme la sensation physique de leur présence. Il était entré là comme dans un piège impavide. Il eut l'impression qu'on n'attendait qu'un signal pour se mettre à ouvrir le feu à l'intérieur de la boutique en braquant des canons de mitraillettes entre les déchirures des manteaux et des habits à l'ancienne mode pendus pêle-mêle à des patères de bronze.

Besnik consulta de nouveau sa montre. Sûr que Victor l'attendait. Ces derniers temps, il ne se rendait presque plus aux petites fêtes de ce genre, pour éviter qu'on lui demande où était passée Zana... Comme s'il s'en était douté, Victor avait insisté au téléphone : Tu viendras sans faute, sinon je serai vraiment froissé. Il avait invité des amis pour, tout à la fois, fêter l'anniversaire de son mariage et pendre la crémaillère dans son nouvel

appartement. Sa belle-mère et lui avaient troqué leurs deux petits studios contre un trois pièces-cuisine où ils vivraient ensemble. Besnik avait entendu ses explications avec un certain étonnement. Ce changement d'appartements, l'ameublement, tout cela lui semblait maintenant bien étranger à sa propre vie. Et pourtant, ces choses-là continuaient d'exister comme si de rien n'était.

Il longeait la galerie des Arts lorsqu'il rencontra Diana Bermena. Cela faisait un bon bout de temps qu'il nel'avait pas revue. Son corps alourdi contrastait avec la nature vaporeuse de son être. Elle avançait lentement, quasi somnolente, et, quand elle lui adressa la parole, il lui sembla même qu'elle baissait la voix comme si elle eût craint de réveiller quelqu'un. Elle dit qu'elle avait commencé à prendre son congé de maternité. D'un geste désinvolte, elle se suspendit au bras de Besnik et se mit à marcher avec lui en direction de la place de la République. Leur conversation était badine, transparente, comme un vase de cristal que tous deux auraient tenu précautionneusement de crainte qu'il ne se brisât. Pas un mot à propos de Zana. Apparemment, Diana était au courant de tout. Quand ils se quittèrent à proximité d'un arrêt d'autobus, elle l'embrassa sur la joue. Mais, dans ce baiser fraternel de Diana, il perçut une certaine compassion qui lui causa un pincement au cœur. Elle savait tout, et elle en savait même plus que lui. Apparemment, c'était irréparable.

Il s'éloigna à grandes enjambées en évoquant les derniers mots de Diana : Viens à la maison, un soir... C'était le genre d'invitations que l'on fait aux personnes seules.

Pas un mot au sujet de Zana, se répéta-t-il. Il y avait belle lurette qu'ils ne s'étaient pas revus. Quelques jours après la mort de son père, elle était passée un matin chez lui et ne l'y avait pas trouvé. Rabo lui avait raconté qu'elle avait erré comme une ombre dans l'appartement, sans mot dire, puis s'en était allée, les larmes aux yeux. Ce même jour, Besnik lui avait téléphoné d'une cabine. Ç'avait été leur dernier entretien. C'était une cabine humide, aux vitres embuées. Sa voix lui parvenait, lointaine, parmi les bruits de la ligne surchargée à cette heure de la soirée. Je ne peux pas, je ne peux pas, disait-elle. Que s'est-il donc passé ? Pourquoi, pourquoi ? insistait-il. Mais elle répétait : Je ne peux pas ! Cela avait continuéun certain temps ; quelques éclats de voix entrecoupés de vides noirs remplis de signaux, de grincements, de sifflements, comme des sanglots d'étoiles.

Puis des coups frappés à la vitre avec une pièce de vingt centimes par un inconnu qui attendait son tour...

Vingt centimes pour parler avec toi, c'était un des vers d'un poème écrit par une jeune fille et publiée ces jours-là dans un journal littéraire. Vingt centimes pour rompre avec toi...

Après cette conversation téléphonique, il ne l'avait aperçue qu'une seule fois, par hasard, dans la rue, sortant d'un grand magasin. Leurs regards s'étaient effleurés et, comme elle s'éloignait, il s'était dit que lorsqu'un froid s'installe entre deux êtres et qu'ils meurent l'un pour l'autre, c'est par les yeux que cette mort commence. Plus tard, en se remémorant ses yeux tels qu'ils lui étaient apparus pour la dernière fois, il eut le sentiment qu'il s'était peut-être produit dans sa vie à elle quelque chose d'irréparable que, vraisemblablement, il n'apprendrait jamais.

Je ne penserai plus à elle, s'était-il dit. C'est une affaire classée. Et, comme il n'avait ce soir-là rien de mieux à faire, il avait décidé d'aller chez Victor. Il avait marché un moment dans la rue Ali-Pacha, cherchant du regard le carrefour où il devait obliquer pour se rendre chez Victor. C'était l'orée d'un nouveau quartier qu'il n'avait encore jamais exploré. Les trottoirs n'avaient pas été aménagés. Le sol, par endroits, était boueux. Quelques lumières crues semblaient suspendues au-dessus d'un gouffre. Les feux rouges des grues faisaient un étrange contraste avec l'arrière-plan de la plaine plongée dans les ténèbres. Cette vision lui rappela malgré tout un de leurs premiers rendez-vous, un divan sur lequel ils étaient tous deux étendus dans la chambre sans rideaux d'un ami, d'où le regard découvrait ces lumières indiscrètes et lointaines. En lescontemplant, elle avait dit : Il n'y a sûrement pas de fille plus heureuse que moi.

Non, il ne faut plus que je pense à elle, se dit-il, et il hâta le pas. Il trouva non sans mal le nouvel appartement de Victor. L'atmosphère y était enjouée.

« Tu as invité la terre entière ! s'exclama Besnik.

– Non, seulement quelques camarades de l'usine, et mes proches. Tu sais bien que j'ai une ribambelle d'oncles. Ils passent la moitié de leur temps à se chamailler sur des problèmes d'ordre général. »

Quant il était encore à l'école, Victor aimait à plaisanter sur sa kyrielle d'oncles.

Besnik ne connaissait pas la plupart des invités. L'esprit ailleurs, il avait posé les yeux sur une main de femme appuyée à l'accoudoir d'un fauteuil. Un large bracelet et le pourpre du vernis à ongles conféraient à cette main quelque chose de souverain. Confusément, les trois bagues du brocanteur lui revinrent en mémoire.

Entre-temps, à ses côtés, les oncles de Victor s'étaient apparemment lancés dans une de leurs discussions habituelles. Leurs traits étaient empreints d'un mélange de gravité et d'inquiétude. Besnik perçut les mots « club Petoïeff » et « renégat Kautsky » :

« Si nos fils, et pas seulement nos fils, mais jusqu'à nos petits-fils se battent jusqu'au sang contre l'ennemi de classe, alors je pourrai fermer les yeux en paix : le pouvoir sera assuré. Sinon...

– Objection ! s'écria un autre. Ce serait faire reposer le pouvoir de la classe ouvrière sur le principe de la reprise du sang, de la vengeance.

– Laissez tomber cette discussion ! dit un autre oncle vêtu avec élégance. »

Besnik se leva à son tour et se dirigea vers la porte de la pièce où l'on dansait. On y entendait un slow et, au bout d'un moment, il se surprit à contempler les mainsdes femmes sur les épaules de leurs cavaliers. Il n'avait jamais pensé qu'il existât autant de façons de poser la main sur l'épaule de son cavalier. Certaines étaient semblables à des rameaux brisés, d'autres semblaient crispées. Il reconnut parmi elles la main au bracelet dont les doigts, à cause des ongles vernis, ou parce qu'ils étaient enfoncés dans le dos du danseur, paraissaient ensanglantés.

« Ah, jeunesse, jeunesse ! » fit quelqu'un presque à son oreille. Besnik ne tourna pas la tête. « En 45, moi aussi j'aurais pu danser comme ça, mais je ne l'ai pas fait. Je m'occupais d'autre chose...

– De quoi vous occupiez-vous ? demanda Besnik sans la moindre curiosité.

– De latrines. »

Besnik tourna alors la tête et reconnut avec étonnement l'un des oncles de Victor, justement celui à la mise si soignée. Le col amidonné de sa chemise blanche lui engonçait le cou.

« Vous ne le croyez pas, hein ? reprit l'autre. De prime abord, personne ne veut le croire !

– Je n'ai rien dit, protesta Besnik tout en se mordant les doigts d'avoir parlé.

– En 45, je m'occupais des graffitis dans les latrines », expliqua l'oncle de Victor. Besnik eut du mal à se retenir de rigoler. « Quand une classe est renversée, elle perd aussi sa presse, enchaîna l'oncle. Elle ne dispose plus de moyens d'expression. Elle court un peu partout, s'énerve, se désespère et, finalement, elle accomplit le dernier pas : elle descend dans les latrines. Là, au crayon ou à la craie, elle s'en donne à cœur joie, elle couvre les murs et les portes d'injures, d'offenses, de railleries, de menaces, elle proclame le gouvernement en exil. Voilà donc de quoi je m'occupais en 45. Vous dansiez, vous vous réjouissiez de la victoire de la révolution, alors quemoi, je courais de latrines en latrines, dans les relents de pisse, la saleté et la haine ; je prenais des notes, je tirais des conclusions. Car, pour comprendre une ville à fond, il faut consulter ses latrines. Voilà : moi aussi, je faisais quelque chose pour les temps nouveaux.

– Vous croyez que vous pourriez y descendre encore ? demanda Besnik en fixant machinalement les boutons moirés de sa chemise d'une blancheur de neige.

– Possible, dit l'autre sèchement. Chaque époque a ses déjections. Il faut bien que quelqu'un s'en occupe. »

Il tourna le dos à Besnik et s'éloigna d'un air vexé.

Il faut bien que quelqu'un s'occupe des déjections, répéta Besnik à part soi. Il s'était immobilisé devant les rayons d'une bibliothèque et, distraitement, se mit à lire les titres des livres et les noms des auteurs. À côté de lui, il sentit se dessiner un profil connu. C'était une jeune fille qu'il n'arrivait pas à situer dans ses souvenirs.

« J'ai l'impression que nous nous sommes déjà vus quelque part », dit-il, et, sur l'instant, il réalisa que c'était la façon la plus vulgaire d'engager la conversation avec une fille. Il allait peut-être même rougir de cette entrée en matière, mais elle le mit à son aise en lui répondant avec sérieux :

« Oui, c'est vrai, nous nous sommes déjà rencontrés. Vous ne vous rappelez pas où ? Dans la zone inondée. Vous cherchiez fébrilement un téléphone...

– En effet ! fit Besnik, l'air sombre. Un téléphone que j'ai longuement maudit après l'avoir trouvé.

– Comment ? Qu'avez-vous dit ?

– Rien, rien» se hâta-t-il de répondre. Je perds la boule, se dit-il. Il ne savait comment réparer sa gaffe ; il se borna à sourire, puis demanda à la jeune fille : « On danse ? »

Elle inclina la tête gracieusement, avec une feinte solennité, et, s'étant levée après lui, d'un mouvement trèsnaturel, elle approcha sa taille de la sienne et lui posa la main sur l'épaule. Rameau brisé, pensa-t-il.

L'idée que ce qui était en train de commencer, c'était sa vie sans Zana, le troubla profondément. Il se sentit soudain affaibli, comme quelqu'un qui relève d'une longue maladie. Le verre de cognac au bar Crimée, sa promenade solitaire, et, à présent, ce tour de danse avec une inconnue, tout cela avait le goût d'une vie nouvelle tout juste entamée, mais il était à deux doigts d'en pleurer.

« Tout à l'heure on a parlé de vous, dit-elle avec un mouvement de tête apparemment destiné à lui indiquer le coin où la conversation avait roulé sur lui. Vous et ce garçon, blond et mince qui se tient là-bas, les mains dans les poches, vous êtes les personnages les plus intéressants de cette soirée !

– Ah oui ? fit Besnik. Et qui est l'autre ?

– Vous ne le connaissez pas ? C'est un expert de la mort !

– Quoi ? »

Elle se mit à rire, ravie de l'avoir désarçonné.

« Oui, je l'ai appelé comme ça parce qu'il est chargé d'une étrange mission. Il escorte un général et un prêtre qui recueillent les restes de...

– De fait, je crois en avoir entendu parler », fit Besnik.

Il tourna la tête pour le dévisager. L'« expert de la mort » avait une figure juvénile qui faisait ressortir l'éclat de sa souple chevelure, d'un châtain clair tirant sur le blond.

« Il paraît qu'il découvre l'identité des squelettes au moyen d'un mètre pliant et de divers autres instruments... Quelle horreur ! fit-elle. Mais, tout de même, c'est diablement intéressant.

– C'est vrai, dit-il. Mais moi, en quoi suis-je intéressant ? »

Elle pencha légèrement la tête de côté comme pour chercher les termes qui exprimeraient au plus juste sa pensée.

« Vous... vous avez été à Moscou... à cette conférence. »

Pourquoi tout devait-il se rattacher de quelque manière à Moscou ?

« Vous craignez peut-être que je vous demande de me révéler un secret ? sourit la jeune fille.

– Non, dit-il.

– Je n'y songe même pas », reprit-elle, et son regard semblait dire : Vous pouvez les garder, vos secrets ! Oui, gardez-les pour vous jusqu'à ce que... vous en creviez ! Il eut l'impression que la bande du magnétophone était parvenue à sa fin, mais non, il s'était trompé. « Est-ce que je peux vous demander quelque chose, dit-elle ; vous ne le prendrez pas mal ? » Besnik secoua la tête en signe de dénégation. « Est-ce à cause de quelque erreur que vous auriez commise à Moscou qu'on a voulu vous exclure du Parti?

– Non, répondit sèchement Besnik. C'est pour une question très intime. »

Il s'était rembruni et elle s'empressa de lui demander pardon pour son indiscrétion.

« Savez-vous, dit-elle sans lever la tête, on raconte qu'au moment le plus critique des entretiens, vous avez commis une erreur de traduction et que

c'est à compter de ce moment-là que tout s'est précipité. Ce sont des blagues, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, dit-il avec froideur.

– Eh bien, moi, j'ai trouvé ça... comment dirai-je... pour le moins piquant ! »

Il ne répondit pas. Ils continuèrent à danser un moment en silence. Il se rendit compte qu'ils avaient fait pratiquement du surplace depuis le début.

De temps à autre, le regard de Besnik s'arrêtait involontairement sur le groupe des oncles de Victor. Deux autres invités s'étaient joints à eux. L'un avait gardé son imperméable et sa casquette. C'était une gabardine grise, du modèle que portaient habituellement les instructeurs des comités de Parti. À leurs mines renfrognées, on devinait qu'ils avaient de nouveau polémiqué.

Désormais, il va en pousser par dizaines, songea Besnik. Libéraux et conservateurs, se réjouissant de leurs erreurs respectives, les mettraient le plus possible à profit pour allumer un conflit qui n'engendrerait que le désarroi. Les uns exploiteraient la situation pour réaffirmer farouchement leur ancien « nous ». Ils chercheraient à tirer de cette passe difficile tout ce qui pouvait en être tiré au bénéfice de leur carrière, ils brandiraient le mot « révisionniste » comme ceux de « fantôme » ou de « sorcière ». Ils sonneraient l'alarme contre les influences extérieures. Ils vociféreraient pour qu'on décrète une mise en quarantaine !...

« Tout à l'heure, j'ai entendu dire qu'on préparait une violente campagne de presse contre les Soviétiques, dit la jeune fille. C'est vrai ? »

Besnik haussa les épaules.

« Je n'en sais rien », répondit-il.

Il songea à une lutte entre aptes et inaptes, un des plus âpres affrontements au sein du socialisme. Le grand drame, c'est que, dans cette lutte, les premiers à se fatiguer étaient les aptes...

Elle continuait de regarder de biais, d'un air affligé, en direction de l'« expert de la mort ». La musique continuait. À un moment donné, on entendit un bruit de voix dans le couloir. De nouveaux invités venaient d'entrer. Besnik remarqua le mouvement des têtes dans cette direction et se

dit que ce devait être des gens connus. Le regard de la jeune fille se fit à nouveau attentif.

« Les sœurs Krasniqi », dit-elle à mi-voix, et il sentit la pression de ses doigts sur son épaule, tout près de son cou. Ils semblaient vouloir immobiliser sa tête pour l'empêcher de se retourner et de contempler une horreur ou une merveille.

***

Marc rentra de la répétition vers minuit. En pénétrant dans la cour plongée dans l'obscurité, il leva les yeux vers la fenêtre de la chambre de Zana et vit qu'elle était éclairée. Il trouva son dîner froid dans une assiette placée sur le réchaud éteint. Il manga rapidement, l'air absent, et, avant d'aller se coucher, pensa aller dire bonsoir à sa mère. Elle ne s'endormait jamais avant minuit. Il poussa la porte de sa chambre et entra. Nurihan avait éteint. Elle était recroquevillée tout contre la radio ; le poste et elle semblaient ne faire plus qu'un seul et même être : Nurihan Philips. La pâle lueur bleu-vert du cadran des longueurs d'ondes éclairait faiblement le bas du visage dont la mâchoire inférieure semblait ne plus appartenir à une tête humaine.

« Bonsoir », dit Marc. Mais elle ne l'entendit pas. Il s'assit sur le vieux fauteuil près du lit en clignant les yeux de fatigue. Il connaissait par cœur ce petit rectangle de lumière blafarde sur lequel les noms des capitales du monde entier étaient alignés les uns à côté des autres dans une risible proximité.

Nurihan finit par s'apercevoir de sa présence et remua les lèvres, mais sans se détacher du poste. Partout les speakers concluaient leur journal respectif en lisant les bulletins météo pour le lendemain...

« Je ne me sens pas très bien », dit Nurihan.

Marc demanda à sa mère de quoi elle souffrait, mais elle ne lui répondit pas. La radio achevait d'émettre lebulletin météo : l'hiver, après s'être approché, sans les atteindre, des limites géologiques des glaciers, avait

commencé à battre lentement en retraite ; les caravanes de nuages chargés de neige et de tonnerre fuyaient vers le nord.

Luxembourg. Paris. Bratislava. Moscou. Monte-Carlo. Chacun leur tour, les speakers disaient bonne nuit...

Dans un instant, elle appuierait sur le bouton du poste et la lueur bleu-vert s'éteindrait sur-le-champ. Les voix se tairaient. Bruxelles. Strasbourg. Tokyo... Tout relèverait désormais de l'archéologie.

« Je ne me sens pas bien », répéta Nurihan.

Marc inspira profondément. Par moments, sa mère avait le sentiment que le pays se trouvait au seuil de troubles graves. Mais ses espoirs s'éteignaient tout aussi brusquement qu'ils s'étaient mis à luire. Ces derniers jours, cependant, ils s'étaient plus que jamais ravivés. On s'attendait à quelque chose d'extraordinaire.

Une voix annonça : Wagner, *le Crépuscule des dieux.*

1 En français dans le texte *(NdT).*

OceanofPDF.com

2

Dans la soirée du mardi, le bruit courut qu'une violente campagne de presse allait être lancée d'un instant à l'autre contre les Soviétiques. Les gens attendaient impatiemment les journaux parlés à la radio, et c'est seulement après minuit, quand le speaker leur eut souhaité bonne nuit, qu'ils allèrent se coucher, persuadés qu'il n'y aurait pas de campagne. Mais, à peine quelques heures plus tard, à l'aube du lendemain, en première page de tous les journaux du mercredi, des titres en manchette rendirentpublique la rupture albano-soviétique. Les rues, encore enveloppées de brouillard, étaient déjà très animées. Cafés et bistrots répandaient une lumière pâlichonne sur les silhouettes des passants. Les journaux grands ouverts ou à demi dépliés, froissés, déchirés par endroits, faisaient penser à de petits voiles dans une folle tempête. Dans un discours prononcé au cours d'une importante réunion au Kremlin, Khrouchtchev avait évoqué publiquement la scission soviéto-albanaise. Les journaux publiaient en caractères gras les passages dans lesquels il attaquait durement le Comité central du Parti, soulignant surtout la phrase : « Les dirigeants du Parti du Travail d'Albanie se sont vendus pour trente deniers », et le paragraphe où il appelait le peuple albanais à renverser la direction du Parti. Tous les organes de presse publiaient en première page la riposte albanaise, rédigée dans des termes deux fois plus durs.

À dix heures et demie, dans les entreprises, les ministères, les facultés et les établissements secondaires de Tirana eurent lieu de courtes réunions où il fut donné lecture de la déclaration du Comité central. Tout au long de la journée, lecture en fut redonnée à chaque journal. À quinze heures trente, pour la première fois depuis quinze ans, l'émission de Radio Moscou à destination de l'Albanie, généralement retransmise par Radio Tirana, fut remplacée par une rubrique sportive.

Le lendemain, tous les journaux publiaient de violents éditoriaux contre la direction soviétique, ainsi que des lettres expédiées de tous les coins du pays pour condamner l'attitude soviétique. Le même jour, sur la place Skanderbeg, fut dressé le premier placard géant dénonçant le blocus économique exercé par le camp socialiste contre l'Albanie. L'après-midi,

une foule d'étudiants et de lycéens manifestèrent à grands cris devant lesgrilles de l'ambassade soviétique gardée par des dizaines d'agents.

Le troisième jour, vendredi, la campagne se poursuivit furieusement dans la presse et sur les ondes. Entre le mercredi et le vendredi, les épithètes à l'adresse de Khrouchtchev avaient subi une nette évolution. Alors qu'une partie de la presse du mercredi l'appelait encore « camarade Khrouchtchev » (à l'exception de quelques journaux qui le mentionnaient simplement comme Khrouchtchev ou Nikita Khrouchtchev, et du *Journal* des *sports* qui, ironiquement, le désignait par son petit nom, Nikita), dans les journaux du jeudi non seulement le mot « camarade » disparut définitivement, mais seuls quelques organes citèrent le Premier secrétaire soviétique par son seul nom. La plupart l'appelaient « Monsieur Khrouchtchev », d'autres « le révisionniste Khrouchtchev », et l'organe du Comité central du Parti usa le premier à son adresse des épithètes « traître » et « renégat ». Mais, le vendredi, près de la moitié des journaux parlaient de Judas Khrouchtchev. L'hebdomadaire satirique qui paraissait habituellement le dimanche publia deux jours plus tôt un numéro spécial avec quatre-vingt-deux caricatures de Khrouchtchev et des légendes où il était notamment qualifié d'ivrogne, de basset, de déplumé. Vers midi, le numéro fut interdit et, à une heure, le rédacteur en chef était convoqué à la direction de la presse du CC du Parti. Il s'entendit communiquer sa destitution pour avoir autorisé la publication d'épithètes évoquant des tares physiques, ce qui était « le propre de la presse bourgeoise à sensation ».

À une heure et demie, dans les bureaux du journal de Besnik, on parlait encore de cet événement. Au cours de ces journées, de toutes les sections, la plus occupée avait été celle du courrier des lecteurs. Il y avait des lettres très surprenantes, aussi bien par leur contenu que par leurstyle. La colère face à l'affront subi, la déception dans l'amitié (la plus amère des déceptions pour un Albanais, énonça Illyr) avaient inspiré à leurs signataires une sorte d'exaltation qui les empêchait d'avoir une juste appréciation des possibilités réelles de riposte, de mesures de rétorsion, voire de châtiment contre l'ancien ami qui s'était montré si déloyal. Certaines réclamaient la mise en jugement de Khrouchtchev ; d'autres correspondants terminaient par cette formule assez imprécise : « Ou nous, ou Khrouchtchev ! »

Après un moment de légère distraction, Besnik se dit qu'au bout de quelques jours, l'atmosphère se calmerait quelque peu et qu'ils

regagneraient leurs bureaux respectifs. Lui-même irait reprendre sa place au service économique, face à la froideur des chiffres. Leurs têtes rondes auraient l'air de leur dire : Vous voilà enfin de retour, mes gaillards, reprenez donc vos places, vous avez assez crié comme ça... Il y avait quelques semaines que la lutte contre le blocus avait été engagée dans tous les secteurs de l'économie. Les travailleurs du bâtiment s'étaient jetés les premiers dans la mêlée, suivis de ceux des grandes usines, du commerce extérieur, des chantiers des centrales hydroélectriques du Nord, des puits de pétrole. Des centaines de grues dressaient maintenant leurs longs cous, scrutant l'horizon. Besnik se remémora le dernier troupeau de dinosaures voués à la mort dans un désert marécageux d'Australie. L'indépendance coûte cher... Cette formule rebattue, usée jusqu'à la corde par toutes les propagandes, Minotaure surgissant soudain à l'orée du Labyrinthe, revêtit toute sa signification dans sa conscience.

« Viendrez-vous cet après-midi à l'inauguration de l'exposition des Arts figuratifs ? demanda une voix.

– Ils n'ont pas trouvé meilleur moment pour ce genre d'exposition ? » répondit une autre.

***

Besnik rentra chez lui pour déjeuner plus tard que d'ordinaire. Rabo avait dressé le couvert et l'attendait.

Il manquait d'appétit, peut-être parce qu'il avait pris plusieurs cafés au cours de la matinée ; il n'en mangea pas moins avec plaisir.

Le déjeuner fini, Rabo sortit d'un tiroir la note d'électricité et celle du loyer.

« Si tu as le temps, va régler ça ; je crois même que le délai est expiré. »

Besnik alluma une cigarette.

Rabo avait posé la cafetière sur le poêle. Comme elle remplissait les tasses, il eut l'impression qu'elle était sur le point de lui demander quelque chose.

De la fenêtre de la cuisine, on découvrait le toit aux tuiles rougeâtres de la maison voisine avec ses cheminées autour desquelles voletaient des corbeaux. Besnik s'étonna de ne pas avoir remarqué plus tôt le grand nombre de cheminées qui s'y dressaient.

Rabo sirotait tranquillement son café. De loin, on entendit la sirène d'une ambulance.

« Je voulais te demander pourquoi ta fiancée ne vient plus chez nous », dit Rabo.

Elle ne s'était jamais adressée à Zana ni ne l'avait évoquée par son prénom. Elle l'avait toujours appelée nusé, la fiancée. Besnik se mordit la lèvre inférieure. Il reposa sa tasse de café sur la table et se tut. Rabo soupira :

« Pourquoi ne me dis-tu pas ce qui est arrivé ? reprit-elle. À moins que je ne compte pour rien dans cette maison ? »

Elle paraissait très froissée.

« Allons, allons, que vas-tu chercher là ? » fit Besnik.

Ne sachant trop quoi lui répondre, il se leva et s'approcha de la fenêtre. Quatre, cinq, six cheminées, compta-t-il machinalement.

Rabo nettoyait la table en silence. Elle débarrassa successivement les assiettes, les cuillères, les fourchettes, puis les tasses à café. Après avoir fait soigneusement la vaisselle, elle s'assiérait, selon son habitude, sur le sofa et prendrait des aiguilles pour continuer de tricoter une paire de chaussettes de laine destinées à Ben.

Il regarda furtivement son visage que le chagrin mêlé au dépit avait quelque peu figé. Un jour, songea-t-il, je lui expliquerai et, en s'efforçant de ne pas faire de bruit, il quitta la cuisine.

Patientez, dit-il à part soi avec amertume. Un jour, je vous expliquerai tout. Attendez, attendez seulement un peu...

À ses proches, à ses amis et connaissances, hommes et femmes, et même à des inconnus, il expliquerait dans le détail comment les choses s'étaient

passées, de sorte qu'on ne l'accusât plus, par la suite, de jouer les cachotiers. Oui, à tous il raconterait cette histoire jusque dans ses moindres détails, sauf, à ce qu'il semblait, à une seule personne, celle à qui il aurait dû la révéler en tout premier lieu, à Zana.

Il revint dans sa chambre et se mit à fouiller dans le fond d'une armoire où étaient jetés pêle-mêle divers objets disparates. Il tomba sur certains qu'il avait, tel ou tel jour, cherchés avec énervement et cru perdus. Sa thèse universitaire joliment reliée. Un transformateur électrique dont il ne se souvenait pas pourquoi il l'avait acheté. Des livres, des albums. Un appareil photo soviétique de marque Phed-2.

Il le prit entre ses mains comme il aurait fait d'une relique. Il y avait longtemps qu'il ne s'en était pas servi. Depuis l'été de l'année précédente, à la plage.

Il contempla presque avec une sorte d'étonnement l'étui en cuir couvert de poussière. Cet été avait-il vraiment existé ?

Il s'apprêtait à reposer l'appareil à l'endroit où il l'avait trouvé quand, machinalement, ses doigts ouvrirent l'étui. Nu, l'appareil semblait peser plus lourd. Besnik examina un moment le grain de la boîte noire, puis l'objectif. Celui-ci donnait l'impression d'un œil étranger à l'éclat légèrement bleuté par l'épaisseur du verre.

Subitement, Besnik trouva l'appareil vieillot. Il avait quelque chose d'anachronique, comme ces appareils des temps passés, les autos ou les machines à coudre d'avant-guerre dont on pense ne plus jamais se servir.

Pourtant, l'appareil était de fabrication récente. Besnik le fit tourner entre ses mains, sans comprendre d'où venait cette impression désagréable de vieillissement. Il lui sembla que le verre déformant de l'objectif marquait la limite d'une époque.

Il referma l'étui et replaça l'appareil dans l'armoire. Un moment plus tard, continuant de fouiller parmi ses livres et autres objets hétéroclites, il le poussa encore plus au fond comme pour le bannir à jamais de sa vue.

***

Ce même jour, peu après midi, l'ambassadeur soviétique à Tirana demanda à être reçu d'urgence par le ministre albanais des Affaires étrangères pour lui remettre une note de son gouvernement réclamant la cessation immédiate de la campagne déclenchée par la presse et la radiotélévision albanaises. En cas de refus, concluait la note, le gouvernement soviétique prendrait des contre-mesuresénergiques. C'était une menace à peine déguisée de rupture des relations diplomatiques.

Deux heures plus tard, dans ses émissions de l'après-midi, Radio Tirana usa d'un langage encore plus dur contre les dirigeants soviétiques, les qualifiant de maîtres chanteurs, d'aventuriers et de charlatans. La campagne, c'était clair, s'intensifiait.

***

L'inauguration de l'exposition eut lieu le même jour à 17 h 30. Un membre du Bureau politique, le ministre de la Culture, un groupe de personnalités publiques et de représentants du monde des lettres et des arts étaient venus assister au vernissage. Les attachés culturels des pays socialistes, les traits figés, promenaient leurs regards autour d'eux. L'attaché culturel soviétique était absent. Dans les trois salles, les photographes s'affairaient, comme saisis de fièvre. Le groupe des personnalités, qui défilait lentement devant les tableaux et les sculptures, était suivi d'un certain nombre d'artistes et de permanents de l'Union des écrivains et artistes. Tous avaient les yeux braqués sur le représentant du Bureau politique qui détaillait paisiblement les peintures en faisant de temps à autre quelque observation au ministre, lequel acquiesçait de la tête ; aussitôt, parmi leur escorte, courait un murmure : Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Peu à peu, le brouhaha et la chaleur charriés par la petite foule envahirent les recoins des différentes salles. Les écrivains, le visage en feu, allaient et venaient, happant au passage des bribes d'appréciations, des petits sifflements de surprise, de mépris ou d'admiration. Parmi les centaines de regards qui se portaient sur les tableaux ou les sculptures, certains étaient soupçonneux, glacials : qu'est-ce que ces couleurs, ces formes ? c'est bien

lemoment de portraiturer de jolies filles !... Je sais bien, moi, où je les mettrais, ces toiles...

Besnik aperçut dans la foule Skënder Bermena. Près de lui s'éleva un rire aux chaudes sonorités. C'était un groupe d'acteurs du Théâtre central. Besnik reconnut parmi eux la fameuse danseuse V. V. Un an plus tôt, après un scandale retentissant, elle s'était séparée de son mari. Le critique Zija Shkurti glissa parmi le groupe joyeux des artistes en direction d'un tableau aux tons exagérément bleus. Ses yeux semblaient dire : qu'est-ce que ces bleus sont venus faire ici ?

Skënder Bermena reconnut le représentant du Bureau politique qui s'était arrêté avec un groupe de personnalités devant une sculpture sur bois. Il s'écarta un peu pour ne pas leur gêner la vue.

Parmi les visiteurs, son regard tomba sur Besnik, et il repensa à son propre roman dont les chefs, croyait-il, étaient encore entre les mains de ce dernier.

Besnik n'était plus qu'à deux pas de lui. Peut-être, dans le brouhaha, leurs oreilles saisissaient-elles les mêmes bribes de conversation ? Vous pensez qu'il conviendrait de revoir tout le répertoire ? demandait une voix. – Oui, oui, absolument ! insistait une autre. Dans la nouvelle situation qui s'est créée, il faut tout revoir, l'opéra, le théâtre, le cinéma. J'irai jusqu'à dire qu'il convient de revoir aussi beaucoup d'autres choses. – Vous avez raison, approuva la première. – Le mode de vie soviétique a beaucoup appauvri notre existence. – Pour ma part, je pense que nous devrions considérer l'expérience des camarades chinois. – Parfaitement d'accord, l'expérience chinoise, l'expérience française, l'expérience de tous... Je suis contre les discriminations. Regardez, par exemple : ces bleus-ci ne vous semblent-ils pas, comment dirais-je... anachroniques ? – Non, au contraire. À présent que nous avons rompu avec les Soviétiques, nousdevrions rejeter toutes ces odieux diktats. – Comment ? fit l'autre interlocuteur en écarquillant les yeux. Je suis au contraire d'avis que ces règles ont été trop souples et que nous avons pour devoir de les rendre plus strictes. – Alors, nous ne nous sommes pas faits pour nous entendre ! s'écria le premier sans cacher son exaspération.

Besnik fit effort pour ne pas rire. Ils ont tout de même fini par comprendre, dit-il, que l'un tirait à hue et l'autre à dia !

Et il se remit à déambuler au milieu du flot des visiteurs.

Quelques minutes plus tard, il fut étonné de voir les deux hommes qui venaient de se séparer plutôt fâchés, deviser à nouveau en marchant bras dessus, bras dessous. Je dirais même, pérorait l'un d'eux, qu'il convient de revoir attentivement non seulement l'art contemporain, mais tout l'héritage du passé, Shakespeare, Beethoven... – Et Gorki, le folklore !... ajouta l'autre... L'espace d'une seconde, le premier fixa son compagnon, mais il parut oublier aussitôt son interruption et poursuivit : Il ne faudrait pas vous en étonner. L'époque que nous vivons l'exige. Je pense même envoyer un rapport en ce sens au ministre.

L'époque que nous vivons l'exige, se répéta Besnik. L'époque ! Le mot était simple, mais, entre ses syllabes, il y avait de grands espaces et bien des tempêtes... L'époque réclame toujours quelque chose, se dit-il. Mais quoi ? Il avait encore aux oreilles les noms qu'il venait d'entendre : Shakespeare, Beethoven... Était-il vrai que c'étaient là des hôtes qui ne convenaient pas à l'époque ? Lui-même pensait tout le contraire. Peut-être était-ce justement maintenant qu'ils étaient le plus nécessaires ! Alors que le haut fonctionnaire, lui, en jugeait autrement. Il enverrait un rapport au ministre, au vice-Premier ministre, peut-être même au Premier ministre, pourproposer leur bannissement. On leur signifierait leur congé.

Besnik entendit encore à côté de lui quelques mots dans une langue slave, tchèque ou polonaise. C'étaient des attachés culturels de pays socialistes. Il les suivit des yeux. Il pensa que, pendant un certain temps, ils allaient brandir le drapeau de la culture, de l'humanisme, du bien-être, de la démocratie, du culte de Shakespeare, de Beethoven. Ils vont nous traiter d'esprits bornés, dogmatiques. Peut-être, au début, nous laisserons-nous hypnotiser par leur tapage. Ils nous taxeront de dogmatisme, et nous, pour les faire enrager, sur certains points nous nous montrerons en effet dogmatiques. Nous accepterons d'être bornés rien que pour ne pas leur ressembler. Nous ferons le contraire de ce qu'ils font en tout. Vous adorez la paix, le bien-être, Shakespeare ? Nous nous en soucions comme d'une guigne. Nous nous en foutons royalement... Mais tout cela n'aura qu'un temps. Bien vite, eux-mêmes jetteront leurs faux drapeaux. Eux, les

admirateurs de Shakespeare, emprisonneront leurs écrivains. Adorateurs éplorés de la paix (alors que nous, nous n'avions d'autre issue que de devenir des fauteurs de guerre – quelle absurdité !), ils en arriveront sûrement eux-mêmes à attaquer et à occuper un pays... Au bout de quelque temps, nous-mêmes, délivrés d'une certaine suggestion, de l'exaspération qu'aura suscité en nous leur tapage assourdissant, nous nous persuaderons peu à peu que ce sont eux les dogmatiques, eux qui sont contre Shakespeare et contre Beethoven, et que le grand État militariste est nécessairement, par nature, ennemi de l'art, que...

À cet instant, dans le bourdonnement uniforme, il perçut une inflexion, d'abord comme une sorte de blanc, puis un nouveau bruissement plus régulier. Il tourna la tête vers l'entrée et, au milieu d'un groupe de gens qui se dirigeaient à pas lents vers un tableau, il reconnut leprésident de la République. Les attachés culturels des pays socialistes ne quittaient pas des yeux le nouvel arrivant, comme pour essayer de deviner si le calme qui se lisait sur ses traits était vrai ou feint. Besnik eut l'impression que, depuis une heure qu'ils allaient et venaient parmi les visiteurs, leur seul souci était de bien se convaincre que cette exposition n'était qu'une démonstration de flegme et d'impavidité. Le soir, ils rédigeraient leurs radiogrammes dont les chiffres voleraient aussitôt à travers toute l'étendue de l'empire byzantino-tartare.

« Ah ! je ne veux plus travailler à l'aéroport, disait une femme corpulente à Skënder Bermena. Je ne veux plus, je ne veux vraiment plus. Dieu, ce qu'on peut y voir tous les jours ! Vous en avez entendu parler ? Les Russes mariées à des Albanais fichent le camp. Elles emmènent leurs enfants. Et ce sont des séparations dans les larmes et les malédictions. Pourquoi me regardez-vous comme ça ? Vous vous imaginez peut-être que toutes ces bêtises que vous écrivez sont de vrais drames ? Oh, excusez-moi, ce n'est pas après vous personnellement que j'en ai.

– Ça ne fait rien », répondit-il d'une voix égale.

Plus loin, un groupe discutait devant le tableau *l'Échange de prisonniers italiens par les vieilles femmes de Këlcyre.* Certains soutenaient qu'un tel fait n'honorait guère notre pays et que l'artiste avait eu tort de le choisir pour sujet. D'autres étaient d'un avis contraire. Besnik connaissait cette histoire d'échange de prisonniers de guerre. Cela avait duré quelques semaines au

marché de Këlcyre, à l'époque où les régions du Sud venaient d'être libérées et où le nouveau pouvoir n'y avait pas encore été instauré. Au marché du dimanche, les vieilles femmes de Këlcyre, en même temps qu'elles vendaient leurs œufs, leurs poulets, leur bétail, échangeaient parfois aussi des militaires italiens. Pourchassés par les Allemands après la capitulation de leur pays, ils avaient trouvé refuge auprèsde paysans des environs qui les employaient à toutes sortes de travaux. Maintenant, au marché, des menuisiers étaient échangés contre des mécaniciens, des maçons ou d'autres artisans, selon les besoins des villages dévastés. Le tableau représentait une rangée de vieilles au visage crevassé, à l'air parfaitement impavide, et, devant elles, assis dans diverses postures, certains la tête entre les mains, dans leurs uniformes fanés, les prisonniers qui attendaient de changer de maîtres. Besnik avait entendu dire que ces prisonniers, ne sachant où aller, ne tentaient jamais de s'évader. Ils acceptaient indifféremment n'importe quel patron pourvu qu'ils fussent nourris et protégés.

Besnik ne pouvait détacher les yeux du tableau. Des vieilles dures comme le roc, pensa-t-il. Tout leur être semblait pris dans une rouille séculaire, une apathie primitive.

Puis il fit quelques pas vers le cœur de l'exposition. Çà et là, de plus en plus espacés, comme les éclairs à la fin d'un orage, jaillissaient les flashes des photographes. Le brouhaha avait maintenant envahi les trois salles. Il avança encore de quelques pas. Des bribes de phrases l'effleuraient de toutes parts. C'était donc cela, le monde des lettres et des arts, cette mer écumeuse, salée ? Entre eux aussi il va y avoir la guerre, songea-t-il. Une tête ornée de franges de cheveux blancs, humides, transparents, qui ressemblait étrangement à une méduse, flottait tout près de lui. « Ce bleu ne me plaît pas du tout », dit la tête en plongeant mollement dans la foule. Besnik fit à nouveau quelques pas. Les apostrophes lui venaient de tous côtés : C'est vrai que T. G... se rend encore à l'étranger ?... Je ne crois pas... Il n'y a rien de changé dans la ligne générale du Parti... Je lui ai demandé de me prêter quinze mille leks... Des honoraires très élevés... Pour l'heure, le secteur le plus en difficulté est celui dubâtiment... Le blocus a surtout frappé... Enceinte ?... Je t'en prie, je t'en prie... Bah !... Seulement voilà...

Besnik sortit de l'exposition vers les huit heures. Dehors, il faisait froid. Sur la place de l'Alliance, on venait de monter un grand panneau lumineux :

« Non aux chantages de l'URSS ! » Il pressa le pas pour arriver à la rédaction avant le premier journal parlé.

***

Dans son premier journal du soir, Radio Tirana continua d'user d'un langage extrêmement dur faisant allusion çà et là au chantage exercé par les Soviétiques. Deux heures plus tard, l'Agence télégraphique albanaise transmit une déclaration faisant clairement état de ce chantage. Dans une lettre des ouvriers fondeurs de l'usine n° 3, Khrouchtchev était qualifié d'« épouvantail à effrayer les corneilles ». Nulle part il n'était fait mention de la base de Vlorë, ni du départ des sous-marins. Tard dans la nuit, Radio Tirana diffusa longuement d'anciens chants et des marches de la Révolution et, aussitôt après, au dernier journal parlé, fut lue d'une voix vibrante la *Lettre ouverte du CC du PTA aux communistes soviétiques,* appelant les ouvriers soviétiques à renverser Khrouchtchev.

***

Il fut réveillé en sursaut par une douloureuse sensation de perte. Dehors, il pleuvait à verse. Il sentit tout au fond de lui comme une fosse pleine d'une eau noirâtre. Zana, pensa-t-il. Comment est-ce possible ? Machinalement, encore tout ensommeillé, il se leva et s'approcha des rideaux. Dehors, tout coulait, se défaisait. Comment s'étaient-ils quittés ainsi, pourquoi ? Toute la douleur dela séparation, répandue dans l'espace sans fin d'un univers de nostalgie, s'était soudain condensée et intensifiée, et se manifestait à présent avec une insoutenable acuité.

Au-dehors, il continuait de pleuvoir comme si l'univers entier ne tolérait plus aucune question, aucune excuse. Il ne se rendit pas compte du temps qu'il passa ainsi, sans penser à rien, incapable de trouver le moindre lien logique à la succession des faits, seul face à la perte qu'il avait subie. Il avait cru l'avoir quelque peu oubliée. Et, de fait, il avait songé à elle de manière de plus en plus espacée. Mais voici que par cette nuit de déluge...

Il sentait maintenant les mots, les raisonnements, les hypothèses venir au secours de son cœur sans défense. Le sentiment de perte, cette grande bête sombre qui avait subitement émergé à la surface de son être, replongeait peu à peu dans les profondeurs. Quelques instants plus tard, il s'y était totalement immergé, ne laissant derrière lui qu'un vague clapotis.

Hébété, il regagna son lit, s'allongea et s'endormit aussitôt.

***

Quelle sale pluie ! fit Rem le balayeur en reculant encore d'un pas sous l'auvent de la pharmacie. S'étant avisé que sur la vitre, juste derrière son épaule gauche, se trouvait le serpent, il se poussa encore un peu plus loin. Il pesta contre le mauvais temps, puis l'oublia et se remit à injurier Khrouchtchev.

Rem était certainement le dernier Albanais à avoir appris la rupture avec les Soviétiques. Naturellement, il n'en avait rien su avant que l'affaire n'eût été rendue publique dans la presse, mais, ayant bénéficié d'un congé de deux jours pour compenser les heures supplémentairesqu'il avait faites pour la fête du Il janvier, il n'avait rien su non plus ni le mercredi ni le jeudi, alors que tout le pays bouillait de colère. En outre, justement les mercredi et jeudi, sa femme et sa fille avaient été à un mariage en province, en sorte qu'il était resté enfermé quarante-huit heures chez lui. Il n'avait donc appris ce qui était advenu que le vendredi, vers les onze heures du soir, en se présentant à son lieu de travail. Alors Rem, tu sais ce qui est arrivé, lui avait dit Dull Quksi ; avec Khrouchtchev, c'est foutu ! Il est mort ? s'était exclamé Rem, effrayé. Pire que ça, avait répondu Dull, il nous a fait un coup de salaud ! Tu te fous de moi ! s'était écrié Rem.

De tous les dirigeants étrangers venus en visite en Albanie, Khrouchtchev était celui que Rem avait aimé le plus. Son aspect, sa démarche bonhomme et surtout les boutades dont il émaillait ses discours l'avaient séduit. Un brave homme, avait également décrété Dull. Il me rappelle mon paternel, paix à son âme !

Rem se blottit encore davantage contre la vitrine de la pharmacie.

« Ah, fils de pute ! fit-il à voix haute, sans trop savoir lui-même s'il s'adressait au temps ou à Khrouchtchev. Dire que, pendant toute une semaine, j'ai dû faire un tas d'heures supplémentaires pour nettoyer les fleurs qu'on avait jetées sur son passage ! Tant de fleurs pour un salaud pareil... »

Il resta là un long moment à marmonner sans arrêt, quand la pluie cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé. Il attendit un peu que le ruissellement des eaux sur l'asphalte s'atténuât, puis, agitant furieusement son balai, se mit au travail. Devant lui, les ordures commencèrent leur course folle : morceaux de papier d'emballage, billets de concerts, invitations à l'exposition d'art, lambeaux de journaux déchirés portant des noms de pays, de capitales, des événements en gros titres, et quimaintenant, sous le balai de Rem, semblaient aussi éphémères et dépourvus d'importance que si on les avait rapportés à quelque fléau cosmique.

Peut-être parce qu'il les avait presque toujours vus dans cet état, en lambeaux et piétinés, Rem n'avait jamais éprouvé de respect pour les journaux. Ils pouvaient bien avoir quelque valeur durant le jour, mais, quand venait la nuit qui, pour Rem, était bien plus noble et sage, ils se transformaient à ses yeux en une cohorte de loqueteux. De toute sa vie il n'en avait jamais lu un. Mais, cette nuit-là du vendredi, il fit quelque chose qu'il n'avait encore jamais fait : il se courba et ramassa par terre un morceau de journal. Il regarda autour de lui comme pour s'assurer que personne ne l'avait vu faire, et, lentement, déchiffrant les lettres avec peine, il s'efforça de lire puis de compléter le restant d'un titre. Y figurait le nom de Khrouchtchev, justement ce qu'il recherchait. Il lut lentement. Au lieu de « renégat Khrouchtchev », il lut « *rrenacak*[1] Khrouchtchev » et fut satisfait d'avoir compris. Il fourra le bout de journal dans sa poche et se remit à actionner son balai. Il sentait sa colère monter en même temps que s'accélérait la cadence de son outil de travail. Au loin se dessinait le long bâtiment sombre de l'ambassade soviétique. Devant les grilles, des agents en imperméables noirs arpentaient le trottoir. Un des étages était éclairé. Rem se mit à jurer bruyamment. Mais sa colère ne retomba pas pour autant. Au contraire. Sans aucune raison, il s'en prit à son balai, le traita de ruffian, de salopard, puis, après l'avoir menacé de le briser en morceaux, il reprit son travail. Il avait envie de se bagarrer, mais personne n'apparaissait à sa vue. La grande horloge de la ville sonna trois coups. Il l'injuria. À cet

instant, son regard se porta vers le bar Crimée dont les lumières estompées par la brume se discernaientvaguement au loin. Pendant un moment, il se débattit contre lui-même, puis il décida de faire une chose qu'il n'avait jamais faite de toute sa carrière de balayeur : il se dirigea vers le bar pour boire un verre durant les heures de travail.

Le bar Crimée était presque désert. Rem laissa son balai à l'entrée.

« Un double cognac », dit-il à la caissière qui somnolait.

Il vida son verre d'un trait et promena son regard autour de lui. Un client semblait roupiller, la tête appuyée sur le comptoir. Plus loin, un autre buvait un café près de la devanture. Le carrelage était humide et Rem, sans trop savoir pourquoi, sentit des larmes lui monter aux yeux. À l'instant où il se retournait pour sortir, un client entra par la porte vitrée. Il avait de petits yeux brillants et portait un minuscule chapeau mou, plutôt ridicule. Il plongea obstinément son regard dans celui de Rem, puis, s'étant approché du comptoir, fit une grimace. Rem se retourna. Il suivait maintenant attentivement chacun de ses gestes. Le nouvel arrivant renifla le dessus du comptoir.

« Ça pue la pisse de vipère enceinte ! » grommela-t-il.

Rem sentit le cognac lui monter à la tête. Avant que trente secondes ne se fussent écoulées, les deux hommes se trouvèrent emmêlés dans un furieux corps à corps, s'injuriant et se menaçant comme si cette empoignade ne devait se terminer que par la mort de l'un ou de l'autre. Or, moins de deux minutes plus tard, ils se donnaient l'accolade, s'offraient mutuellement à boire en se jurant amitié sous l'œil incrédule du barman qui contemplait cette réconciliation attendrissante avec le même air sceptique qu'il affichait déjà au début de la bagarre.

Quand Rem sortit du bar, il était près de cinq heures du matin. Bien que les lampadaires fussent encore allumés, les immeubles plongés dans le brouillard paraissaienttroubles, comme séparés du regard par une couche cartilagineuse. Rem repensa à la perfidie de Khrouchtchev et sentit la colère remonter en lui. Il ne se trouvait pas dans son secteur, mais, éprouvant le besoin de remuer le bras, il n'en passa pas moins son balai par deux fois sur l'asphalte. Puis sa fureur monta encore d'un cran et il se répandit en invectives contre Khrouchtchev. Il longeait le parc central quand il se

rappela que c'était précisément là que, deux ans auparavant, Khrouchtchev avait planté un arbre. Il se souvenait qu'on avait beaucoup parlé de cet arbre à l'époque. On lui avait dédié des poésies, et même un opéra ou une pièce, il ne savait plus trop. Toujours est-il que Rem écumait de rage.

« Ruffian, s'exclama-t-il, je m'en vais lui faire voir, à ton arbre ! » et il se dirigea vers le parc. Il n'eut aucun mal à le retrouver. À son pied était placée une plaque de marbre blanc. Il s'immobilisa devant lui. Il était encore petit, avec ses feuilles humides qui frémissaient légèrement. L'espace d'une seconde, Rem en eut pitié, mais, s'étant rappelé qui l'avait planté, il déboutonna brusquement sa braguette. Juste à cet instant, il sentit une main lourde se poser sur son épaule. Il tressaillit et se retourna. Devant lui se dressait un agent que sa longue capote bleue faisait paraître encore plus grand qu'il n'était.

« Camarade, dit l'agent d'une grosse voix sans ôter sa main de son épaule, accompagnez-moi.

– Pourquoi ? fit Rem.

– Vous avez troublé l'ordre public, répondit l'agent en le poussant légèrement devant lui.

– Qu'est-ce que c'est que cette république ? protesta Rem. J'ai simplement voulu pisser sur cet arbre !

– Justement, l'acte que vous vous apprêtiez à commettre constitue une infraction à l'ordre public, expliqua l'agent en lui secouant le coude.

– Tu ne veux pas parler plus clairement ? dit Rem. Je ne pige pas ! »

L'agent sentit son haleine imprégnée de cognac.

« Allez, avance ! » lui lança-t-il d'un ton bourru, et il le poussa violemment.

– Un tel acte est interdit sur tous les arbres des lieux publics, récita l'agent.

– Mais puisque c'est l'arbre de Khrouchtchev ! s'exclama Rem. Est-ce que tu sais, oui ou non, que Khrouchtchev nous a plaqués ?

– Allez, avance, fit l'autre.

– Malheureux, tu ne vis pas dans ce monde-ci, soupira Rem tout en marchant. Et dire que tu es de la police !

– Assez parlé ! s'écria l'agent.

– Pisse de vipère enceinte ! grommela Rem.

– Comment ? » interrogea l'agent.

Rem se tut.

« Qu'est-ce que t'as dit entre tes dents ? insista l'autre.

– Ça ne regarde que moi », répliqua Rem.

L'agent le poussa de nouveau.

Au poste, l'affaire de Rem fut promptement réglée. On dressa un bref procès-verbal établissant clairement le déroulement des faits, à l'exception des paroles peu amènes de Rem à l'adresse de l'agent. Rem attendait d'être remis en liberté, mais l'officier de permanence l'observa un long moment d'un air pensif. Il ne pouvait concevoir que l'on pût être gracié pour un acte qui, encore trois jours auparavant, aurait été sévèrement puni. Les lois et leurs articles n'avaient pas changé. Rem attendait, incapable de comprendre qu'il venait d'être pris dans l'engrenage d'un de ces mécanismes aveugles sans quoi l'existence d'un État est impossible.

L'officier consulta sa montre et nota quelque chose sur une feuille de papier. Peu après, un panier à saladeconduisit l'appréhendé jusqu'à l'un des commissariats de la capitale. De derrière les barreaux croisés de la lucarne arrière, Rem aperçut dans la pénombre matinale des façades de bâtiments, des passants, des tronçons de monuments qui tournoyaient dans une absurde sarabande. Ah, Rem Huta, se dit-il, il n'y a que toi qui écopes dans toute cette histoire ! Et, subitement, il pensa que c'était une trop grande injustice. Il grinça des dents rageusement, s'agrippa des deux mains aux barreaux de la lucarne et se mit à hurler :

« À bas Khrouchtchev ! À bas le *rrenacak* Khrouchtchev ! »

Des passants qui traversaient en hâte le carrefour tournèrent la tête, mais leurs visages, lointains et irréels, demeurèrent en arrière au milieu du brouillard.

1 En albanais « menteur » *(NdT)*.

OceanofPDF.com

3

Le jour se levait sur Tirana. On aurait eu du mal à dire si l'éveil se communiquait des faubourgs à la ville, avec les camions transportant le lait, ou si c'était la ville qui avait sonné la diane pour sa périphérie. Les bus des lignes de lointaine banlieue se distinguaient des autres au givre qui tapissait leurs vitres comme d'une blanche torpeur.

Les cafés et bistroquets étaient déjà ouverts. Des gens y mangeaient sur le pouce des sandwiches, puis jetaient négligemment les papiers gras qui les enveloppaient. D'autres prenaient un café, lançaient de la petite monnaie sur le comptoir et se hâtaient de regagner la rue en frottant plusieurs allumettes avant de réussir à allumer leur cigarette. Entre les autobus qui roulaient lourdement filaientdes camionnettes frigorifiques avec leur mystérieux chargement. Aux kiosques, les gens achetaient des journaux dont, dans la faible lueur du jour, ils pouvaient encore, à peine lire les titres. Mais, ralentissant le pas au premier carrefour, ils oubliaient la pénombre et tiraient leur journal de leur poche pour essayer d'en déchiffrer quelques lignes. Ils levaient alors les yeux comme pour jauger la clarté encore faiblarde du ciel qui s'étendait sur la ville telle une dalle de ciment humide accessible à tous les regards. C'était un ciel omniprésent, comme le blocus. Un mégaciel.

À un croisement, derrière la fourgonnette rouge immatriculée TR 17.55, passa un fourgon cellulaire de la police. On entendit un cri. Une tête se découpa dans la lucarne arrière du véhicule. Elle hurlait : « À bas Khrouchtchev ! À bas le rrenacak Khrouchtchev ! » Les passants se retournèrent étonnés. Le chauffeur de la camionnette passa par sa portière une pelote flamboyante de boucles rousses qui s'agitaient furieusement au vent. D'autres badauds s'arrêtèrent, stupéfaits, mais le véhicule s'était éloigné à vive allure. Deux ou trois d'entre eux tirèrent de nouveau leur journal de leur poche pour voir si quelque chose ne leur avait pas échappé. Les titres étaient plus ou moins analogues : « Colère générale contre les chantages exercés par l'URSS », « Non au Judas Khrouchtchev ! » Le fourgon cellulaire et son passager avaient quelque chose d'absurde. Si encore il avait crié « Vive Khrouchtchev ! », mais, compte tenu de ses cris, son arrestation ne s'expliquait pas.

Le trafic ne cessait de s'intensifier. Le brouillard se dissipait, et, de toutes parts, l'horizon semblait en butte à une lente érosion. La grande horloge sonna six coups.

Sur les artères de la ville, les autobus se faisaient de plus en plus nombreux. Les camionnettes transportant le lait roulaient vers les faubourgs avec un tintement sourdde bidons vides. De nouveaux cafés ouvraient leurs portes. Des motos, des minibus, des voitures encore rares filaient à vive allure. Sur le panneau des avis de décès, quelqu'un collait une annonce de format type : «Nous avons la douleur de vous faire part de la mort de notre chère mère NURIHAN, dans sa 79e année, qui a changé de vie[1] après une brève maladie. L'enterrement aura lieu aujourd'hui à 11 heures. La famille Kryekurt. »

L'homme, après avoir passé la paume de sa main sur l'affiche pour étaler la colle, s'en fut plus loin. L'autobus rougeâtre de la ligne Banque-Studio le dépassa, portant sur un de ses flancs poussiéreux le graffiti « Ariane s'est fait embrasser par Gents ». Vus de l'extérieur, les passagers comprimés à l'extrême semblaient emmurés.

Comme d'habitude à cette heure, Radio Tirana émettait de la musique légère. Par moments, on avait l'impression que rien n'avait changé. Mais aux kiosques continuait la vente fébrile des journaux. Toute l'inquiétude de ce matin-là semblait couler en cascades de ces kiosques sur la ville. Place Skanderbeg, les employés se hâtaient vers les lourdes portes cloutées des ministères. Après avoir levé le rideau de fer, Rok Simoniak pénétra dans sa boutique. Un jour hors du commun, songea-t-il. À l'intérieur régnait un silence feutré qui semblait tenir au velours dont étaient recouverts nombre d'objets et à leur ancienneté. L'idée qu'une fraction des propriétaires des effets exposés là étaient déjà morts ajoutait une once de sécurité à ce silence. Il jeta un coup d'œil à la vitrine intérieure, s'apprêta à se pencher pour y déplacer quelque objet, mais se ravisa aussitôt. Puis, pendant un long moment, il regarda au-dehors. Depuis sa boutique, ondécouvrait le coin d'un petit jardin public dont on repeignait les grilles ce jour-là.

Journée vraiment étrange, pensa-t-il. Sans raison, il s'était réveilllé plus tôt que d'ordinaire et, refoulant mal une sensation de dégoût de lui-même qui le prenait certains matins, il était sorti, contrairement à son habitude,

prendre son café au-dehors. C'était une matinée exceptionnelle : une véritable tornade de journaux ! Il n'oubliait surtout pas ce panier à salade et l'homme qui criait de l'intérieur : « À bas Khrouchtchev ! » Qu'est-ce que c'est que ça ? s'était-il demandé. On conduit en prison un homme qui ne répète au fond que ce que les speakers de la radio ne cessent de dire depuis deux jours ? N'y aurait-il pas un *tournant ?* Au café, il ne vit aucune connaissance, mais, à une table voisine, un client avait le journal plié dans sa poche et il parvint à lire le morceau de texte qui émergeait de sa poche : « ... poste méritée au chantage soviétique. En ces heures difficiles... »

En regagnant sa boutique, il avait aperçu une grosse voiture qui s'était arrêtée comme rageusement devant le bâtiment du ministère des Affaires étrangères. En était descendu un homme corpulent, le visage renfrogné, un visage qu'il avait souvent vu souriant au journal télévisé. Il s'était étonné : l'ambassadeur soviétique à une heure pareille ?

À présent, tandis qu'il regardait la rue à travers sa vitrine, lui revenaient à l'esprit, confusément mêlés, le fourgon bleu foncé de la police, la limousine de l'ambassadeur soviétique avec son fanion, les cris « À bas Khrouchtchev ! » et le dégoût de lui-même qu'il avait ressenti à un certain moment.

À cet instant, devant la porte vitrée de sa boutique se profila la silhouette de Musabelli.

« Bonjour, fit celui-ci en entrant.

– Bonjour », répondit Rok avec un certain étonnement dans la voix. Musabelli aimait à passer des heures entières dans sa boutique, mais il n'était jamais venu de si bon matin.

« Tu es au courant ? La malheureuse Nurihan est morte.

– La vieille dame de chez les Kryekurt ? »

Musabelli eut un hochement de tête affirmatif.

Les yeux larmoyants de Rok Simoniak se portèrent involontairement sur trois bagues exposées dans la vitrine intérieure. Dans leurs petits écrins de velours pourpre, elles brillaient d'un éclat timide.

« Je viens de lire l'avis de décès, reprit Musabelli. Ils n'ont pas écrit "est décédée", mais "a changé de vie", comme on disait autrefois.

– Ah ? fit le boutiquier d'un air absent.

– C'était une de ses volontés, on a bien fait de la respecter. »

Il s'affaira un moment à son tabac.

« En lisant les mots "a changé de vie", je pensais que, durant toute sa vieillesse, elle avait attendu en vain que change le régime, mais... » Les derniers mots de Musabelli furent étouffés, car il les aspira en même temps que plusieurs bouffées de sa pipe. « Ce sont les siennes, si je ne me trompe, dit-il en désignant du doigt les trois bagues.

– Oui », fit Rok.

Musabelli connaissait les objets de la boutique presque aussi bien que le brocanteur lui-même.

« Il n'y a qu'elle qui ne soit jamais venue racheter quoi que ce soit, ajouta Rok Simoniak.

– Elle était intelligente. Elle ne faisait rien avant l'heure.

– Avant l'heure ? »

Musabelli fixa sur son interlocuteur un regard brillant. Quant aux yeux de Rok Simoniak, éteints comme ilsétaient, ils semblaient avoir depuis longtemps perdu toute aptitude à se fixer où que ce fût.

« On parle d'un ultimatum », dit Musabelli.

À ce moment, poussant la porte du coude, deux hommes vêtus de blousons clairs pénétrèrent dans la boutique, ils continuaient de deviser :

« Il n'y a plus de spécialistes chez vous ?

– Trois ou quatre Tchèques seulement, mais eux aussi s'apprêtent à partir. Et chez vous ?

– Aucun. Le dernier, un Allemand, est parti hier.

– Vous désirez ? » demanda doucement Rok.

Distraits, la tête à demi tournée vers la vitrine intérieure, ils demandèrent des lames de rasoir.

« C'est ici une boutique de brocanteur, je ne vends que des objets d'occasion.

– Oh, excusez-nous, nous avons cru que c'était une quincaillerie.

– Ça ne fait rien », lâcha Rok.

Rendus curieux, ils se penchèrent sur les trois bagues de Nurihan comme s'ils n'avaient jamais vu de tels bijoux. De la poche de l'un émergeait un quotidien du jour. Curieusement, il était plié de la même manière que celui de l'inconnu dans le café. Cependant que l'autre se courbait encore plus pour mieux examiner les objets, les yeux de Rok Simoniak parvinrent à déchiffrer les lignes qui dépassaient de sa poche « ... poste méritée au chantage soviétique. En ces heures difficiles, la classe ouvrière, plus que jamais unie autour du Parti et du Comité central, assumant le plus gros fardeau du blocus, montrera encore une... »

Finalement, ils sortirent, tout aussi désinvoltes.

« Alors, on parle d'un ultimatum ? » reprit Rok Simoniak.

Musabelli le considéra d'un regard qui semblait lui dire : tu devrais en savoir plus long que n'importe qui sur ces choses-là.

En vérité, il avait remarqué que le rythme des rachats d'objets par leurs anciens propriétaires n'avait guère coïncidé, ces derniers jours, avec l'escalade de la campagne contre les Soviétiques. Après que la rupture eut été rendue publique par la presse, il avait pensé que son magasin se viderait en quarante-huit heures et que lui, comme disait Musabelli en plaisantant, se remettrait à écrire des livres de géométrie. Mais, curieusement, il s'était produit précisément le contraire : les rachats s'étaient raréfiés. Il avait vendu deux services aux armes de la maison royale, une édition de luxe de *La Flûte de la montagne*[2] avec autographe de l'auteur, et, comme d'habitude, des vêtements religieux, toujours très demandés. Oui, mais tout cela, en comparaison des ventes des jours où les rumeurs avaient battu leur plein, était bien peu. Ils ont peut-être peur de se montrer, avait-il pensé. Mais, au

fond de lui-même, il sentait que ce n'était pas là le vrai motif. La véritable raison était précisément que la rupture des relations avait été rendue publique. Ses clients en avaient été tout ébranlés. Ils s'étaient sentis plus sûrs à l'heure des rumeurs, lorsque la crainte et l'espoir, le bien et le mal revêtaient pour eux de plus formidables dimensions parce qu'ils n'avaient pas encore pris corps. Par contre, la publication du divorce dans la presse les avait contrariés. En particulier, l'aplomb dont avaient fait preuve les communistes en reproduisant les injures de Khrouchtchev les avait totalement déroutés. En révélant ces injures, ils montraient par-dessus tout qu'ils ne les craignaient pas. Toutes ces paroles qui, jusqu'alors, avaient plané commedes nappes de brouillard, avaient maintenant paru dans la presse, et même en caractères gras. Mais, ainsi étalées au grand jour, sans voile ni mystère, elles leur semblaient avoir perdu de leur force.

Rok Simoniak se dit que ç'avait dû être un rude choc pour ses clients. Ils semblaient désappointés. Ils avaient attendu davantage et mieux de cette fin d'hiver. Ce qu'ils avaient éprouvé ne serait-il pas une fois encore cette chose affreuse : une joie prématurée ? Encore une joie prématurée et je me pends ! avait dit, mi-plaisant, mi-sérieux, un ami de Musabelli.

Le regard braqué sur la rue, Rok Simoniak pensait à tout cela. Musabelli contemplait d'un air pensif les bagues de Nurihan. Au bout d'un moment, il leva la tête pour regarder à son tour au-dehors à travers la vitre.

La rue était pleine de monde. Sur la palissade du chantier du palais de la Culture, on collait de nouvelles affiches. Skënder Bermena sortit de chez lui, une serviette noire à la main. En descendant l'escalier, il entendit le téléphone sonner dans son appartement, mais ne remonta pas. De chez Diana, on téléphonait pour un taxi, car elle avait été prise des premières douleurs de l'enfantement. Il était huit heures et demie. Un avion à réaction s'exerçait en solitaire dans le ciel de Tirana en lâchant de temps à autre une traînée blanche. Le ministre des Affaires étrangères, les traits tirés, descendait l'escalier du ministère. À peine fut-il sorti que son chauffeur se hâta d'ouvrir la portière de la voiture.

« Au Comité central », lâcha le ministre, le regard dans le vague.

L'entrée principale du Comité central n'était pas à plus d'une centaine de pas, le ministre n'en lança pas moins entre ses dents : « Vite ! »

Au croisement, il leur fallut attendre quelques secondes. Devant eux passa l'autobus portant quelquesmots écrits du bout du doigt sur ses flancs poussiéreux, que le ministre ne déchiffra pas. Il en détourna les yeux et répéta : « Vite ! »

Du coin de l'œil, sans soulever la tête de l'oreiller, Anna Krasniqi tâcha de regarder l'heure. La lumière qui pénétrait entre les lamelles des stores éclairait suffisamment la pièce, mais la position de la pendulette, sur la table de nuit, ne lui offrait qu'une vue déformée du cadran. Elle finit par tendre son bras nu et tourna la pendulette vers elle. Il était 8 heures 35.

Il n'est pas tard, pensa-t-elle, et elle referma à demi les yeux en ajoutant : surtout pour un jour de congé. Elle avait été de garde au laboratoire tout l'après-midi du vendredi précédent et avait congé ce jour-là. La semaine suivante s'annonçait à leur Institut comme une période de travail intense. Le choléra s'était déclaré dans un pays d'Europe et, craignait-on, en Yougoslavie même. Si la manifestation de la maladie dans ce pays était attestée, alors l'Institut de vaccination allait devoir préparer un million de vaccins en quelques jours. Et ce, dans les nouvelles conditions créées par le départ des experts étrangers ! Il n'était resté qu'un Polonais, mais lui-même n'était spécialisé que dans la variole.

Anna se souvint de bribes de discussions de la veille sur le choléra, et elle s'arracha complètement au sommeil. Elle ouvrit les yeux. Dans la zone neutre que couvrait son regard vinrent s'insérer un pan de mur et la glace de sa toilette sur le rebord de laquelle elle avait posé un morceau de marbre que Silva lui avait rapporté des dernières fouilles de Pacha Liman, à Vlorë. Elle avait rapporté en même temps une petite histoire d'amour tout ce qu'il y a de banal entre elle et un jeune archéologue,une histoire assez médiocre où, dans le tas de paille, se trouvaient à peine quelques grains de bonheur (si tu crois que je te permettrai de considérer notre liaison comme un simple passe-temps, etc.). Ça suffit, avait lancé Anna à sa sœur, tes prétendus tourments m'agacent... elle avait failli lui dire : tes souffrances théâtrales,

mais elle s'était ravisée. Silva n'en avait pas moins été froissée. Puis, Anna avait fait tout son possible pour prendre sa jeune sœur par la douceur, et Silva, intelligente en tout, sauf en amour, lui avait raconté une foule de choses intéressantes sur Pacha Liman et sur les derniers événements dans le petit monde des archéologues. Selon elle, il y avait le risque qu'en s'en allant, les Soviétiques ne dérobent les icônes d'Onuphre, comme les Italiens avaient pillé Butrint dans les années trente. « Se peut-il qu'ils s'abaissent à cela ? l'interrompit Anna. – Et pourquoi pas ? répondit sa sœur. Quand on lit Ilia Ehrenburg, on est tenté de le prendre pour un modèle d'homme cultivé, et pourtant sa culture ne l'a pas empêché, durant la brève visite qu'il a faite en Albanie, de barboter un tableau de Rembrandt ! » Anna resta ébahie. Cette diablesse de Silva réussissait à apprendre des choses que personne ne savait. Anna manifesta sa curiosité, et sa sœur lui raconta des détails sur l'étrange visite du célèbre écrivain, qui n'avait duré que deux jours. « Juste le temps de rafler cette toile », dit Silva.

Anna cligna à nouveau des yeux. Le petit appartement qu'elle avait décoré à son goût était chaud. Fred a allumé le poêle avant de sortir, pensa-t-elle en ramenant la couverture sur ses épaules. Elle cessa de penser à Silva et passa ses mains sur ses hanches. L'idée que le temps était venu d'avoir un enfant traversa indolemment son esprit. Un enfant... Sur son visage s'ébaucha un sourire nonchalant. Un petit être rampant, vagissant, remuant à tout bout de champ ses menottes et ses petons, détérioreraitce corps parfait, en déformerait les lignes, perturberait les régimes diététiques... Plus tard, plus tard ! se dit-elle. Elle se retourna sur le dos. Dans son esprit se dessina vaguement la silhouette d'un garçon au col relevé qui venait de sortir de l'Exposition d'art. Ils s'étaient connus quelques jours auparavant à une petite soirée chez Victor Hila. Son nom était Struga. Oui, maintenant elle s'en souvenait bien : il s'appelait Besnik Struga. Ç'avait été une rencontre des plus banales... Au début, elle l'avait surpris en train de lui décocher un regard, un simple regard un peu curieux, puis ils avaient lié connaissance, échangé parcimonieusement quelques mots, rien de plus. Et pourtant, elle savait que leurs chemins se croiseraient de nouveau. Quant à Skënder Bermena, elle ne le fréquentait plus. La veille, à l'exposition, émerveillée devant une tête en bois, il n'avait même pas noté sa présence. Mais elle ne se fâchait jamais avec lui. Elle était d'un naturel généreux. Nous avons la même façon de penser, lui avait-il dit un jour. Pas de drames. Ce style-là, c'est lui qui le lui avait inculqué.

Elle se remit à penser à sa récente rencontre. Il était beau garçon, mais, pour Anna, l'aspect extérieur des hommes était sans importance, de même qu'elle n'en attachait aucune au fait d'avoir ou non une liaison avec l'homme qu'elle aimait. Pour Anna, l'essentiel était qu'elle aimât, tout le reste était secondaire, voire ennuyeux, et elle s'efforçait de s'y dérober. C'est ainsi qu'il lui était arrivé de tomber amoureuse d'hommes qui ne l'avaient jamais su. Sûre de pouvoir conduire son amour jusqu'à son accomplissement, il lui arrivait parfois de se satisfaire de son ébauche. Il lui advenait de ne pas savoir elle-même donner une représentation concrète de son amour, elle se sentait simplement habitée par lui. C'était l'amour de quelqu'un qui n'existait peut-être pas en ce bas monde, ou qui y avait vécu autrefois. Et pourtant,bien qu'Anna crût disposer elle-même du pouvoir de se faire aimer, il était des jours où elle s'en sentait dépourvue. C'étaient en général ceux où Frédéric manifestait sa jalousie. Elle trouvait ce sentiment vulgaire, avant tout parce que, contrairement à son amour à elle, il était truffé de noms de dates, de faits inexistants. Naturellement, son amour éthéré s'effarouchait devant cette sorte d'attitude. Il se fanait aussitôt et, pour un temps, Anna avait le cœur vacant. Parfois, elle pensait que plus tard, quand sa jalousie à lui deviendrait plus abstraite, à l'instant de son amour à elle, peut-être le trouverait-elle plus supportable.

Besnik Struga. Elle se répéta son nom. Au cours de la soirée chez Victor, avant de faire sa connaissance, elle avait entendu par hasard qu'il avait été à Moscou à cette conférence dramatique. Il lui était alors arrivé quelque chose, peut-être avait-il subi un choc, peut-être avait-il commis une erreur qui avait failli le faire exclure du Parti. Anna éprouvait une vive attirance pour ce genre d'hommes intelligents qui avaient des complications dans leur vie. Elle était tombée amoureuse de Skënder Bermena au moment où, à cause d'une de ses pièces, il avait été la cible d'âpres critiques dans la presse. C'est ainsi qu'elle s'amourachait un instant de tout boxeur qu'elle voyait tomber au tapis, pas de ceux mis hors de combat, de ceux-là non, jamais, mais de ceux qui se relevaient en titubant pour continuer à se battre.

Deux hommes l'avaient intéressée ce soir-là, à cette petite réception. L'un, un grand garçon efflanqué qui menait une tâche sinistre, une espèce d'archéologue de la mort ; et l'autre, celui qui avait été à Moscou.

Celui-ci avait commis une faute dont personne ne savait au juste en quoi elle consistait. Elle non plus. Elle était cependant sûre d'une chose : c'est que, dans sa faute, il devait y avoir un élément de grandeur.

Les yeux mi-clos, elle rêvassait dans son lit. Tu ne sais pas le bonheur qui t'attend, se dit-elle. L'idée qu'elle tomberait peut-être amoureuse de l'un d'eux l'enveloppa des pieds à la tête comme un nuage. Dans ce genre de moments, ses yeux semblaient n'avoir été conçus que pour verser des larmes. Elle imagina la tête de l'un d'eux reposant sur cet espace tiède entre son cou et sa clavicule, et elle s'attendrit. Repose-toi, repose-toi, dit-elle mentalement à cette tête.

Elle demeura un long instant dans cet état éthéré, vaporeux, exclusivement imprégné d'amour, coupé de la réalité. Puis elle se leva et s'approcha de son miroir.

D'une main elle chercha son peigne dans le tiroir de sa table de toilette et tendit l'autre pour allumer la radio. Elle commença à se coiffer en fredonnant légèrement. Soudain, la voix tranchante du speaker remplit la pièce : « ... d'abaisser notre dignité. Non content d'avoir instauré contre nous un blocus économique féroce, le gouvernement soviétique a poussé ces derniers jours ses pressions à leur comble. »

Anna écouta un moment avec attention. Elle eut une sensation de froid et jeta un châle sur ses épaules. Il a dû se produire quelque chose, hier ou aujourd'hui, se dit-elle. La veille, Frédéric avait entendu parler d'un avertissement extrêmement sérieux des Soviétiques, une sorte d'ultimatum. Tout de même, c'est une grande puissance, lui avait-il déclaré avant qu'ils ne s'endorment ; qu'on le veuille ou non, nous sommes bien obligés de nous entendre avec eux. Alors qu'elle, avec une joie vengeresse, pensait pendant ce temps à l'homme qui avait été à Moscou, qui était certainement au courant de tout et dont elle tombait amoureuse... Le débit du speaker se faisait de plus en plus lent : « ... poste méritée aux chantages de l'URSS. En ces heures difficiles... »

Qu'est-ce qu'ils veulent ? pensa Anna. Que se passera-t-il après cette... dernière mise en garde, cet ultimatum ? Tout s'embrouillait dans sa tête... passé minuit commençait peut-être la zone d'ombre... le néant...

Toujours plus lentement, le peigne glissait parmi sa chevelure glacée. Qu'est-ce que j'ai ? se demanda-t-elle. Depuis quelques jours, son intuition infaillible lui lançait un signal obstiné : ne serait-il pas temps, ne serait-il pas temps ?... Le moment ne serait-il pas venu de s'assagir ? Elle avait fait beaucoup de choses dans sa vie, juste par jeu, dans une réalité qui était comme de verre et qui avait pour quatrième dimension son miroir. Or, depuis quelques semaines, cette réalité s'était lézardée par endroits comme sous un choc.

« ... n'a jamais toléré d'être traité comme un pays satellite. Tout au long de son existence de vingt siècles, notre pays a dû maintes fois affronter l'hostilité impériale de l'Europe ou de l'Asie. À l'action hostile, il a toujours répondu par l'action hostile. Les nouveaux tsars du Kremlin ne doivent pas s'attendre à une autre réponse. »

Anna sentit un frisson lui parcourir les épaules. Comme un éclair lui revint à l'esprit le dicton populaire : « Quand le village est en feu, la putain se peigne les cheveux. » Qu'est-ce qui me prend ? se demanda-t-elle pour la seconde fois, et son peigne lui tomba de la main.

***

Il était 10 heures et quart. Dans les rues du centre régnait une animation inaccoutumée. Les cafés étaient pleins. Les gens appuyaient les coudes ou secouaient leurs cigarettes sur les journaux froissés qui traînaient sur les tables. La radio diffusait de la musique symphonique. Un vent glacial soufflait sur le boulevard. Skënder Bermena s'emmitoufla dans son manteau. Dans le jardin public quibordait le boulevard, des ouvriers de la voirie taillaient les massifs avec de grands ciseaux. Mars n'était pas loin, mais le printemps ne s'était pas encore fait annoncer. Les mimosas étaient toujours assoupis. Il était question d'un ultimatum des Soviétiques.

De fait, mars ne semblait guère approcher. Et puis, entre la fin de ce mois et le début d'avril se situaient les « trois jours des vieilles[3] » comme les appelait le peuple. Ses propres jours s'épuisant, mars priait février de lui en prêter trois, le temps qu'il lui fallait pour que le gel parachevât son œuvre.

Il se demanda : quel délai les Soviétiques ont-ils fixé ? Et ensuite, s'ils n'ont pas assez de temps pour agir, où le trouveront-ils pour nous paralyser totalement ? À quel février, à quel janvier médiéval vont-ils l'emprunter ?

Il faisait froid. Les passants, distraits, se bousculaient sans s'excuser. La radio continuait de diffuser de la musique symphonique. Le ministre des Affaires étrangères se tenait debout devant la table de travail d'Enver Hodja. Enver Hodja aussi s'était levé. Il consulta sa montre.

« Il reste trente-cinq minutes, dit-il. Ils ont fixé l'heure de la rupture des relations diplomatiques à onze heures, et ils les rompront à coup sûr, si bien que vous pouvez préparer dès maintenant l'annonce pour la radio et la presse.

– Vous pensez que l'annonce doit en être faite sur-le-champ ? s'enquit le ministre.

– Oui, immédiatement, répondit Enver Hodja. Dans le journal parlé de l'après-midi. »

Sitôt le ministre sorti, Enver Hodja appela un de ses secrétaires.

« Convoquez le Conseil de Défense de l'État pour midi. »

Le secrétaire demeura un instant interdit. Le Conseil de Défense de l'État ? Jamais il n'avait entendu parler de cet organisme. Le président de l'Assemblée populaire, le Bureau politique, le secrétariat du Comité central, toutes ces instances dont faisait partie Enver Hodja lui étaient familières, mais le Conseil de Défense de l'État... ? Depuis qu'il travaillait au Comité central, ce conseil ne s'était jamais réuni. Il avait même fini par douter de son existence.

Enver Hodja dirigea son regard vers la porte. Son secrétaire était sorti. Le grand bureau était rempli d'un de ces silences qui semblent quasi audibles. Les récepteurs des quatre téléphones paraissaient renversés dans des poses étranges. Sur la table se trouvait une courte note du Contre-espionnage militaire sur un mouvement effectué ces derniers jours par des troupes du pacte de Varsovie... Comment, pensa-t-il, les choses en sont-elles arrivées au point que je me retrouve obligé de convoquer le Conseil de Défense pour

défendre le pays justement contre le camp socialiste ? Tant de fois, au cours de ses voyages en avion, il avait admiré cette fière étendue du globe qui appartenait désormais au communisme ! Fasciné par ses dimensions, il en avait oublié la rougeur de naguère sur le faciès mongol de Malenkov, ce léger signe, encore faible, clignotant dans le lointain, mais annonçant que, là-bas, à Moscou, la lutte pour le pouvoir s'était désormais engagée entre eux.

À présent, le camp entier avait jeté sur ses épaules la tunique ensanglantée du régime bourgeois renversé. La tunique maudite du Centaure. Sa vengeance à retardement.

***

Il était dix heures et demie. Les rues semblaient sur le point d'être écartelées par les va-et-vient de la foule. Tout paraissait entraîné comme dans un tourbillon. Besnik, qui avait travaillé dans la matinée au courrier des lecteurs, était sorti prendre un café. Les lieux publics étaient bondés. La grande horloge fit monter son tintement solitaire vers le ciel gris. Il consulta sa montre. Quatre ou cinq passants eurent le même geste. Depuis la veille, on parlait d'une dernière mise en garde, d'une sorte d'ultimatum. Machinalement, Besnik avait commencé à noter les gens qui regardaient l'heure à leur montre dans la rue. D'où toutes ces montres étaient-elles sorties ? Il réussit enfin, dans un petit bar, à se faire servir un café qu'il prit debout. La radio diffusait de la musique symphonique. Tout en préparant le café, le barman discutait avec un client des derniers résultats du championnat de football. Besnik sortit et se dirigea vers la place de l'Alliance. Si vraiment un ultimatum nous a été envoyé, songea-t-il, il doit stipuler un délai. Depuis le matin, chaque fois que le tintement de la grande horloge lui parvenait à travers les vitres de son bureau, il se disait que c'était peut-être l'heure fixée.

Il rentrait à sa rédaction quand l'horloge sonna onze heures. Parmi le flot des voitures, une grande limousine noire arborant un petit fanion qui frémissait au vent, roulait à vive allure vers la place de l'Alliance. À l'entrée de la place, elle s'arrêta dans l'attente que l'agent lui fît signe de repartir. Au moment où elle était passée à sa hauteur, Besnik avait reconnu à son bord

l'ambassadeur soviétique. Il atteignit l'autre trottoir et se retourna pour voir quelle direction elle allait emprunter.

L'ambassadeur consulta sa montre et dit quelques mots au chauffeur, lui enjoignant probablement de faire vite, mais l'agent n'ébauchait pas encore le geste signifiant que la voie était libre. Venu d'une rue parallèle, un convoi funèbre, composé du fourgon mortuaire et de deux autocars des services municipaux, traversa la place. Derrière les glaces du premier véhicule, Besnik crut entrevoir un visage familier. Le violoncelliste... le voisin de Zana... Peut-être est-ce cette vieille au regard glacé qui est morte ? Il oublia le convoi et suivit des yeux la voiture de l'ambassadeur qui glissait à présent vers le boulevard des Martyrs de la Nation.

Le ministre des Affaires étrangères consulta sa montre. L'heure fixée était passée d'une minute. Il se tenait devant la haute fenêtre de son bureau d'où il découvrait les arbres dénudés du boulevard et le bâtiment de la Radio avec la forêt d'antennes qui en couronnait le toit en terrasse. Quelle interminable matinée ! songea-t-il à l'instant précis où ses yeux discernaient dans la circulation la longue limousine au fanion rouge. Le voilà qui arrive, dit-il machinalement. L'auto tourna pour s'engager dans la rue du ministère, et le ministre se prit à penser vaguement au plénipotentiaire romain Coruncanus gravissant l'escalier du palais de la reine illyrienne Teuta pour lui remettre l'ultimatum de Rome. L'orgueilleuse souveraine l'avait repoussé fermement, et, l'ambassadeur l'ayant offensée, elle avait donné l'ordre de le mettre à mort. Et lui, maintenant, voici qu'il gravit les marches, comme autrefois, songea le ministre ; seulement, il les monte lentement, car il est trop corpulent, sans compter que je n'ai rien d'une reine (un sourire affleura sur son visage à la pensée du chef du protocole, généralement si calme, se jetant subitement dans l'escalier sur l'ambassadeur soviétique pour lui planter un poignard dans le dos), et puis, tout le reste est différent, si différent...

L'ambassadeur fit son entrée. Ses yeux, ses joues, ses lèvres s'efforçaient en vain de donner à son visage un aspect sévère et solennel. La graisse superflue transformait ce qui se voulait un hautain courroux en irritation pâteuse. Le ministre se tenait debout derrière sa table, les yeux rivés sur l'étranger. L'ambassadeur sortit de sa serviette la déclaration du gouvernement soviétique et la lut. Après avoir fait état de la décision du gouvernement de l'URSS de rompre les relations diplomatiques avec la

République populaire d'Albanie, la déclaration affirmait que toute la responsabilité de cet acte grave et sans précédent dans l'histoire des relations entre pays socialistes retombait sur le gouvernement de Tirana. Lorsque l'ambassadeur eut terminé sa lecture, le ministre albanais des Affaires étrangères lut à son tour une brève déclaration soulignant que la décision du gouvernement de l'URSS de rompre les relations diplomatiques avec un autre État communiste constituait un acte sans exemple, par son caractère tragique, dans l'histoire du monde et dans celle du communisme, et que cet acte couvrirait de honte le gouvernement de l'URSS jusqu'à la fin des temps.

Le ministre des Affaires étrangères avait à peine prononcé ces derniers mots que l'ambassadeur lui tourna le dos et, sans le saluer, s'en fut. Le ministre poussa un profond soupir. Voilà qui est fait, dit-il. Il était onze heures et quart. Le convoi accompagnant la dépouille de la vieille Nurihan avait passé la rue Lord-Byron et suivait maintenant la rue des Pins en direction du cimetière Ouest. Dans un des cars, Hava Fortuzi regardait par les vitres les rares antennes de télévision sur les toits blanchis par le givre, tout en se disant que l'hiver est peut-être la meilleure saison pour mourir, comme le printemps l'est pour l'amour. Le ministre des Affaires étrangères tendit la main vers le cadran du téléphone et y composa le numéro du Premier ministre afin de lui notifier la rupturedes relations diplomatiques avec l'URSS. Au même moment, Besnik, rentré à la rédaction de son journal d'une conférence de presse à l'ambassade de Cuba, déclara à un de ses collègues : « Il a dû se passer quelque chose ; on s'agite dans toutes les ambassades des pays socialistes. » Hava Fortuzi entendit à côté d'elle une voix qui murmurait à Ekrem : « Il se passe quelque chose ; et la malheureuse Nurihan qui s'est tant morfondue à attendre ce moment ! Il faut croire qu'elle devait mourir pour que quelque chose se produise enfin. » Besnik dit à son voisin de bureau : « Vers onze heures, j'ai de mes yeux vu la voiture de l'ambassadeur soviétique filer en direction du ministère des Affaires étrangères. » Son collègue écarquilla les yeux : « Ne serait-ce pas la rupture des relations diplo... ? » Hava Fortuzi poussa du coude son mari en marmonnant : « Toi, inutile de dégoiser ! Faut la boucler, surtout maintenant, tu m'entends ? Ils sont furieux et on pourrait écoper pour des clous ! »

Il était onze heures trente-cinq. Dans une des salles de la maternité de Tirana, Diana Bermena, qui avait accouché deux heures plus tôt par césarienne, émergea de l'anesthésie en poussant de sourds gémissements. Elle tentait péniblement de remonter, lui semblait-il, du fond d'un magma visqueux vers une surface baignée d'une lumière laiteuse, qui devait être la surface du globe, où venait de voir le jour une incomparable merveille. Encore un peu, encore un peu, se répétait-elle tout en se sentant ballottée par les vagues noires qui cherchaient à la ramener vers le fond. Elle comprenait l'obstination des ténèbres, à vouloir se venger d'elle pour l'éclatante lumière qu'elle venait de répandre sur le monde. Encore un peu, répéta-t-elle, et elle tourna la tête de côté cependant que les eaux de la mort coulaient sur ses épaules.

Le médecin lui caressa doucement les cheveux.

1 Ancienne formule albanaise pour dire de quelqu'un qu'il est décédé *(NdT).*

2 Œuvre épique interdite du prêtre et poète catholique Gj. Fishta *(NdT).*

3 Dans la tradition albanaise, les 29, 30 et 31 mars *(NdT).*

OceanofPDF.com

4

Sur le coup de midi, Radio Tirana remplaça ses émissions habituelles par une musique solennelle. À deux ou trois reprises, le speaker fit savoir que, d'un moment à l'autre, serait transmis un très important discours du Premier ministre. À quatorze heures fut annoncée la rupture des relations diplomatiques entre l'Albanie et l'URSS. Le speaker lut le communiqué lentement, d'une voix grave, presque rauque.

Besnik était en train de rentrer chez lui quand, pour la seconde fois, il remarqua de petits attroupements de gens qui écoutaient la radio. Il comprit qu'il était question de la rupture des relations diplomatiques avec l'URSS.

La nouvelle, diffusée sans commentaires, fut suivie seulement de *l'Internationale*. Besnik eut l'impression qu'à compter de cet instant, les gens cessèrent de regarder leurs montres. Les montres aux poignets, têtes de poissons rondes et froides, étaient mortes. Une époque aussi, songea-t-il. Le sifflement du vent s'était fait insoutenable. Besnik éprouvait comme une sorte de griserie. Il entra dans un petit bar pour entendre le discours du Premier ministre que Radio Tirana avait annoncé une heure auparavant.

Le trafic était dense sur la route conduisant à l'aéroport de Rinas. Trois heures seulement après la déclaration officielle de rupture des relations diplomatiques, ils s'enallaient. Sur la piste trempée attendaient, outre l'avion de Moscou, des appareils en partance pour Berlin et Budapest.

Dans le hall de la douane, au milieu d'un salmigondis de langues hétéroclites allait et venait une petite foule d'employés, spécialistes du pétrole, géologues, slavisants, restaurateurs d'icônes, militaires, byzantinistes, diplomates, etc. Beaucoup étaient énervés, en sueur. Protestant contre l'inspection des valises et des caisses, ils demandaient instamment à parler au directeur de l'aéroport et à leur ambassadeur. Les

douaniers les questionnaient : est-ce qu'ils avaient de l'or, de l'argent albanais, des armes, des cartes géologiques, des pellicules photographiques ou des objets d'art ? Tous les suspects étaient immédiatement soumis à un contrôle rigoureux.

À la porte de l'ambassade soviétique avait été placardé un avis en russe et en albanais : « À partir d'aujourd'hui, toutes les questions concernant les ressortissants soviétiques demeurés éventuellement sur le territoire de la République populaire d'Albanie seront de la compétence de l'ambassade de la République socialiste de Tchécoslovaquie. » Dans le sous-sol du bâtiment, on brûlait les documents impossibles à transporter. Pendant ce temps, alors que le déchiffreur traduisait en clair le dernier radiogramme, sur la terrasse, trois hommes démontaient en hâte les antennes. Coiffés de capuchons noirs pour se protéger de la pluie, sur un fond de tiges métalliques et de fils dénudés, ils décrivaient des mouvements qui, de loin, avaient l'air de gestes d'angoisse indéchiffrables émanant d'un monde qui s'était déjà éloigné incroyablement vite vers l'infini.

***

Quelle journée interminable ! se dit Marc en calant son violoncelle contre le mur, à côté de l'entrée du palais de la Culture. C'était le jour de l'enterrement de sa mère et, en tout autres circonstances, il ne serait sûrement pas venu à la répétition, même pour une générale comme c'était le cas ce soir-là. Oui mais, ces derniers jours, surtout vendredi et samedi, il avait partout senti une nervosité et une tension extrêmes. Attirer l'attention sur soi par un jour pareil, fût-ce de manière anodine comme par son absence à la répétition du concert, ne lui semblait guère opportun. Il aurait pourtant eu un motif en béton pour se justifier, mais il avait tenu à venir. Il était même arrivé le premier, comme toujours. Comme toujours. Il se mordit la lèvre, pris de compassion pour lui-même. Il tâcha de chasser ce sentiment en contemplant la rue. Tout s'y mouvait à un rythme effréné. Elle ressemblait à un nerf mis à vif. Alors *qu'elle*, songea-t-il, est maintenant sous terre, là où tout est figé. Durant le dernier hiver, elle avait eu constamment froid, froid. Pauvre Nurihan, quel jour glacial elle a choisi pour mourir ! avait murmuré quelqu'un au moment où les fossoyeurs

jetaient sur le cercueil les mottes de terre couvertes de givre. Marc s'était écarté de quelques pas. Quel jour elle a choisi pour mourir... Ces mots pouvaient être entendus de diverses façons. C'était le jour de la rupture des relations diplomatiques avec les Soviétiques. Elle avait attendu ce jour-là durant tout l'hiver. Elle avait tant espéré assister un jour à cette agitation frénétique ; peut-être aurait-elle pris aujourd'hui sa canne et serait-elle sortie dans les rues pour s'y mêler ? Mais elle n'était pas parvenue jusque-là. Elle étaitmaintenant raidie, inerte, alors que la vie déferlait rageusement dans les rues.

Soudain, parmi les passants, Marc aperçut Zana. Elle sortait de la librairie d'en face et parut chercher des yeux quelque chose le long du trottoir. Tout semblait glisser autour d'elle sans accrocher son attention. Il la suivit quelques instants du regard. Puis, apparemment, elle trouva ce qu'elle cherchait. C'était la voiture de son père, garée un peu plus loin. Le chauffeur ouvrit la portière. Sans trop savoir pourquoi, Marc laissa échapper un soupir. L'auto démarra lentement.

Il remarqua un groupe de gens qui s'étaient immobilisés devant des affiches blanches que quelqu'un collait aux vitrines. À côté de lui, une camionnette klaxonna et il vit le chauffeur sortir la tête. Il frémit. Cette tête lui fit l'effet d'un tournoiement de boucles et de taches de rousseur qui se débattaient follement dans le vent. Il eut l'impression que les yeux du chauffeur, la seule chose qui lui parût immobile dans cet ouragan, s'étaient soudain braqués sur son violoncelle sans qu'il pût lui faire un rempart de son corps. Oh ! s'écria Marc sans pouvoir détacher les yeux de la plaque d'immatriculation TR 17.55 qui lui fit l'effet d'une stèle se découpant parmi la foule. Et son esprit se transporta sur la pierre plate recouvrant la tombe de sa mère. Au printemps, sur la terre aujourd'hui couverte de givre, pousserait peut-être cette camomille jaune qu'elle aimait tant. Quelle interminable journée ! se répéta-t-il. Une journée lourde comme une femme grosse de huit mois. Mais qu'étaient ces affichettes devant lesquelles se rassemblaient de plus en plus de gens ? Rupture, rupture, rupture ! On en sentait les douleurs partout. Et pourtant, c'était une bien étrange journée. Avant l'enterrement, à la maison, un des visiteurs avait raconté qu'il avait vu, le matin de très bonne heure, un panier à salade avec à l'intérieur un type qui criait :

« À bas Khrouchtchev ! » Tous avaient hoché la tête. Ces jours-ci, avait finalement lâché Hava Preza, il vaut mieux ne pas avoir de langue du tout. Pour ma part, je n'en ai pas, se dit Marc. Il y a des années que je n'en ai plus. Il tourna la tête dans la direction où étaient collées les affichettes et les examina un moment. Il hésitait : aller regarder lui aussi ou rester à sa place ! Je n'ai pas de langue, mais, que diable, j'ai des yeux ! Pourtant, il ne bougea pas.

« À toute la population de Tirana. En cas d'alerte aérienne, le black-out devra être observé dans toute la ville. Les habitants devront descendre aussitôt dans les abris aménagés, ou, là où ils font défaut, dans les caves... »

Besnik, qui rentrait à sa rédaction, s'était arrêté au milieu d'une petite foule pour lire l'affiche. Il sauta le dernier paragraphe et arrêta son regard au bas de l'avis où étaient écrits en capitales les mots : LE CONSEIL DE DÉFENSE DE L'ÉTAT.

D'où est ressorti ce conseil ? se demanda-t-il. Il y avait longtemps qu'il n'en avait pas entendu parler, de même qu'il y avait fort longtemps que de tels avis d'alertes n'avaient pas été placardés. Même dans les rares cas où des recommandations de ce genre avaient été faites à la population, jamais des avis n'avaient été collés aux murs ni dans les vitrines.

Besnik fut bousculé à deux ou trois reprises par des passants impatients qui jouaient des coudes pour s'approcher des affichettes. Le soir tombait et on ne pouvait les lire que de près. Il s'écarta quelque peu pour laisser s'approcher un homme à la mine sévère, au manteau long, presque militaire. À l'arrière de la petite foule, lesnouveaux arrivés interrogeaient à voix basse : « Qu'est-ce que c'est ? » Un vieillard coiffé d'un chapeau mou, pointant sa canne vers l'affiche, déclara avec mauvaise humeur à une grosse femme, apparemment son épouse : « C'est ce paragraphe-là qui s'applique à notre immeuble. »

À travers tout le pays, les gens s'attroupent à l'heure actuelle devant cet avis, pensa Besnik. Il remarqua un jeune homme avec un étui à violoncelle sous le bras, qui s'approchait à pas comptés. Il reconnut en lui le voisin de Zana. Un moment plus tôt, il avait aperçu celle-ci dans la voiture de son père, avec ses cheveux lourds comme une coulée de bronze, ses grands yeux immobiles. J'ai été jadis le foyer de ces yeux, avait-il songé distraitement. Il avait feint de ne pas la voir.

L'homme au violoncelle s'approcha de l'affiche. On doit jubiler chez lui, pensa Besnik, mais, au même moment, il se rappela l'avoir vu vers onze heures dans un cortège funèbre. Quelle interminable journée ! soupira-t-il. Quel samedi ! Quelque part au loin, peut-être devant le vieil édifice grisâtre des Archives nationales, grouillait la tête ou la queue d'un défilé de manifestants qui se mouvait lentement comme une coulée de lave noire vers le centre. À cet instant, l'homme au manteau semi-militaire, tournant le dos à l'affiche, grommela : « C'est aux écrivains que nous devons ça ! » Deux ou trois personnes qui lisaient péniblement dans la pénombre du soir tournèrent la tête, étonnées, mais l'inconnu s'éloignait déjà en fendant la foule.

***

Radio Moscou transmit la nouvelle de la rupture des relations diplomatiques tard dans l'après-midi selon l'heure d'Europe centrale. L'annonce de la rupture ainsiqu'une longue déclaration du gouvernement soviétique furent lues très lentement, sur un ton solennel, par le speaker principal qui ne communiquait que les événements de toute première importance. C'était lui qui avait annoncé la déclaration de guerre, la victoire de Stalingrad, la dénonciation de Tito par le Kominform, la mort de Staline, la trahison de Béria, l'entrée des troupes soviétiques en Hongrie en 1956. Au journal, à la section des informations générales, des journalistes écoutaient, agglutinés autour de la radio. Besnik venait d'arriver.

« La glorieuse Union soviétique est, depuis maintenant un demi-siècle, habituée à tenir tête aux assauts de la réaction mondiale. Après d'innombrables pressions et actes de chantage, l'Albanie nous a finalement frappés lâchement dans le dos... »

Besnik imagina les regards émus de millions de Russes sur l'ensemble du territoire soviétique. La voix du speaker montait et descendait, interrompue, renforcée ou affaiblie par des interférences, des tourbillons de vent, des râles d'abîmes, des soupirs de steppes glacées. C'était comme un immense gémissement de toute l'Eurasie.

***

La nuit tombait quand un des quatre téléphones sonna à la direction des services diplomatiques du ministère des Affaires étrangères. D'habitude, les samedis, dans cette direction, on ne laissait aucun fonctionnaire de permanence, mais ce samedi-là n'était pas un jour comme les autres et tous les employés et le directeur en personne étaient à leur poste.

« Allô, dit ce dernier en portant le récepteur à son oreille. Allô, je vous écoute. »

Il écouta un moment, l'air distrait, puis, ahuri, examina une seconde les petits trous de l'écouteur du combiné noiravant de l'approcher à nouveau de sa tempe. Du fond des petits trous parvenait une voix d'homme s'exprimant dans un français boiteux. C'était le conseiller d'ambassade d'un État africain qui venait d'établir des relations diplomatiques avec Tirana. Le conseiller, se confondant en excuses de devoir déranger monsieur le directeur à propos de l'immeuble qui servirait de siège à l'ambassade de son pays, question qui, comme monsieur le directeur le savait, n'avait pas encore été réglée par suite de la crise du logement, saisissait l'occasion d'attirer son attention sur une possibilité qui s'était précisément offerte aujourd'hui... Après une pause pour reprendre haleine et en s'excusant derechef d'avoir, précisément un tel jour... au risque de paraître vouloir profiter du malheur d'autrui, il présentait à monsieur le directeur, au nom de son pays, une offre d'achat, pour environ un demi-million de dollars, d'un bâtiment qui venait d'être rendu vacant, ou plutôt qui allait être rendu vacant... justement aujourd'hui... Il va sans dire qu'il s'agit bien du bâtiment de l'ambassade soviétique, conclut-il abruptement.

Le directeur tint encore quelques instants le combiné tout près de ses lèvres. Puis, se rappelant qu'il devait répondre, il siffla entre ses dents :

« Je prends note de votre proposition, monsieur le conseiller. »

***

Mira et quelques autres membres de la troupe théâtrale de son école s'étaient donné rendez-vous devant l'entrée du palais de la Culture. Avec l'argent qu'ils avaient collecté parmi eux, ils devaient aller acheter chez le brocanteur des accessoires qui leur étaient nécessaires pour leur représentation du surlendemain ; avant tout, une coiffe de religieuse pour Mira et, éventuellement, unecrosse ou quelque autre objet que devait tenir à la main le personnage de l'évêque corrompu.

Tout autour, des gens quémandaient des invitations pour assister à la répétition générale du concert. Un violoncelliste apparut plusieurs fois à la porte et Mira fut tentée de lui en demander une, mais sa timidité l'emporta et elle s'abstint.

Elle l'avait vu entrer au rez-de-chaussée de la maison de l'ex-fiancée de Besnik, mais elle ne le connaissait pas, elle ignorait jusqu'à son nom.

« La répétition générale sera peut-être annulée, dit l'une des jeunes filles en montrant de la tête les affiches.

– Comment est-ce que ça se passe, une rupture de relations diplomatiques ? » questionna une autre fille.

Ses camarades haussèrent les épaules.

« On ferme les ambassades, expliqua Mira.

– Voilà les garçons qui arrivent », s'écria une des filles.

Grands et minces, ils arrivaient à grands pas en fendant la foule. Ils tenaient dans les mains quelque chose qui paraissait éveiller la curiosité des gens, car tous tournaient la tête sur leur passage.

« Ça alors ! » firent-elles d'une seule voix quand ils se furent approchés.

Ils portaient des masques à gaz qu'ils se mirent à agiter sous le nez de leurs camarades comme pour justifier leur retard.

Des yeux en mica des masques, tournés vers le sol, émanait un air mauvais.

« Et nous ? demanda Mira.

– Vous serez sûrement infirmières. »

Mira les présenta à Iris et à Max.

Dans les yeux des garçons brasillait une lueur fébrile.

« Voilà "la Crise" ! fit Max en désignant de la tête la grande fille mince qui semblait chercher elle aussi uncarton d'invitation pour le concert. Il paraît que les garçons ont allongé son nom. Ils la surnomment maintenant la "Crise générale du capitalisme et du révisionnisme" ! »

Les jeunes filles eurent un petit rire forcé. La foule qui cherchait à entrer dans le Palais ne cessait de grossir.

Ils se mirent à marcher ensemble vers la boutique du brocanteur. Les gens autour d'eux tournaient la tête pour examiner leurs masques.

Il faisait froid. Besnik boutonna bien son manteau et hâta le pas. Les pressions et les actes de chantage de l'Albanie, fit-il, répétant les mots du speaker de Radio Moscou. Quelle ironie !

Tout au long de la rue des Barricades et autour de la place de l'Alliance, sur les murs, dans les vitrines et sur les kiosques, les affiches du Conseil de Défense dessinaient une multitude de taches blanches.

Il se dit : Qui aurait jamais pu penser qu'on en arriverait là ? L'escalade du doute s'était déroulée à une vitesse vertigineuse. Au début, les gens s'étaient demandé : y aura-t-il un froid ? Puis, quand la glace s'était répandue, on avait posé une autre question : y aura-t-il un blocus ? Ensuite, en plein blocus, on s'était interrogé sur une rupture des relations diplomatiques, et voici qu'à présent, à ces centaines de devantures et de murs était apposé le doute relatif à une agression. Tout cela ressemblait à la

naissance et à la croissance ultra-rapide d'un fauve dont on voit pousser à vue d'œil les griffes et les crocs.

***

Le regard rivé sur la vitre de sa devanture derrière laquelle se mouvaient les silhouettes des passants, Rok Simoniak songeait que jamais sa boutique n'avait été aussi étrangère à la rue que ce jour-là. En dehors de Musabelli et d'un Soviétique à l'air affairé qui voulait vendre une chemise ukrainienne brodée, personne n'était entré dans son magasin. À plus d'une reprise, dans le courant de la journée, Rok Simoniak s'était senti tenaillé par un doute : N'aurais-je pas mieux fait de fermer, un jour comme celui-ci ?

Cependant que Musabelli lui parlait de l'enterrement de Nurihan, Rok Simoniak se rappelait les broderies de la chemise ukrainienne, sans savoir s'il avait bien ou mal fait de ne pas l'acheter. Son flair, qui ne l'avait pas trompé en 1944, le trahissait.

« Je n'ai jamais été à un enterrement aussi silencieux, lui racontait Musabelli en tirant sur sa pipe ; on aurait dit que tous étaient sourds-muets. »

Les gens avaient raison, il fallait se méfier : un assemblage de phrases prononcées à voix haute aurait pu être pris pour un discours public.

Le boutiquier hochait la tête à un rythme régulier. Puis, brusquement, son regard se figea sur la porte vitrée. Devant l'entrée s'était arrêté un petit groupe qui regardait l'enseigne de sa boutique. Musabelli aussi s'était tu. La porte vitrée s'ouvrit, livrant passage à deux jeunes filles.

« C'est le magasin d'objets d'occasion ? » demanda l'une d'elles.

Rok Simoniak hocha affirmativement la tête. Les jeunes filles semblaient aimables, mais lui, par-dessusleurs têtes, ne détachait pas les yeux des silhouettes qui étaient demeurées au-dehors.

« Vous n'auriez pas une cornette de religieuse ? » dit l'une des filles en rougissant légèrement.

L'autre contemplait la vitrine intérieure dont émanait comme une coulée de silence constellée par les scintillements des bagues.

« Une cornette de religieuse ?

– Oui », firent d'une même voix les deux jeunes filles.

Sans même tourner la tête l'un vers l'autre, Rok Simoniak et Musabelli eurent la sensation d'avoir échangé un regard. Ne vous réjouissez pas de voir de vieux radoteurs dans la boutique de Rok, avait dit un jour la vieille Nurihan, c'est quand vous y verrez des jeunes qu'il faudra venir m'en faire part !

Rok passa dans son arrière-boutique. Musabelli gardait les yeux rivés sur les adolescentes.

« Alors ? dit, en allongeant le cou par l'entrebâillement, un de ceux qui étaient restés au-dehors. Il y en a ? »

Comme Rok apportait la coiffe, le petit groupe qui attendait à l'extérieur pénétra dans le magasin. Les garçons tenaient à la main leurs masques à gaz. Ils se mirent à taquiner leur camarade, lui répétant à deux ou trois reprises : « Essaie-la ! », et, tandis que les filles réglaient le boutiquier, ils remplirent le magasin du brouhaha de leurs voix et de leurs rires.

« Vous n'auriez pas une crosse ou une mitre d'évêque ? demanda l'un d'eux. J'ai à jouer le rôle d'un prélat.

– Non », fit Rok d'un ton cassant.

Toujours aussi bruyants, balançant leurs masques comme des têtes coupées, ils sortirent.

Quel théâtre cruel ! se dit Rok Simoniak. Quelle désillusion ! Il se tourna vers son ami. Le visage de Musabelli lui parut d'une pâleur de cire.

***

Tu joueras pour ce monde-là, se dit Marc en se dirigeant vers la scène, son violoncelle à la main. Étranger à lui, énigmatique, comme une mer

scintillante d'angoisses constamment attisées par le vent de l'époque, ce monde communiste s'étendait en un demi-cercle infini, un anonymat de têtes dont les plus lointaines, celles des derniers rangs, au poulailler, ne se discernaient plus, et lui, à la limite, sur la tangente de ce monde, il jouerait, jouerait du violoncelle jusqu'à s'écrouler par terre, sans souffle.

***

Besnik traversa à pas rapides la place de l'Alliance. Dans les rues, tout le monde se hâtait. Maintenant, pensa-t-il, les avions pour Moscou, Berlin et Budapest doivent avoir décollé. La station de taxis était toute proche. Soudain, à quelques mètres de lui, sur le côté, il aperçut, avançant lentement, deux vieilles femmes vêtues de noir. Derrière elles, avec le même air obstiné, marchaient trois autres. Les vieilles de Këlcyre ! s'exclama-t-il à part soi en frémissant d'un effroi contenu. Il ralentit. Elles se mouvaient opiniâtrement, formes figées de mythes comme rappelées en ce monde par quelque ancienne formule. Besnik se sentit la bouche amère. Les barbares ! songea-t-il ; ils nous frappent, ils nous contraignent à nous durcir. Sur le moment, il se dit qu'il n'aurait pas dû prendre autant de cafés. Maintenant, il courait presque vers le panneau lumineux portant l'inscription TAXIS,quand, quelque part sur sa droite, au-dessus de lui, loin, venant peut-être des faubourgs de la ville, se fit entendre le début d'un hurlement. D'abord étouffé, comme émis par un animal qui aurait fourré son mufle dans le sol, puis de plus en plus aigu, de plus en plus ample, comme si la bête redressait son museau, le levait plus haut vers le ciel, le rugissement de la sirène monta, tout-puissant, au-dessus de la ville. Besnik retint son pas. Il tourna la tête de droite et de gauche, regarda en l'air, puis reprit sa marche vers le panneau, mais, à cet instant, l'enseigne s'éteignit en même temps que toutes les autres lumières. Quelques voix crièrent : « Alerte ! » La rue, brusquement plongée dans l'obscurité, parut un moment interdite, mais elle se ressaisit aussitôt, des voix jaillirent, on entendit des bruits de pas, un tumulte étouffé provenant des ténèbres. Les lumières des lieux publics et des cafés s'étaient éteintes à leur tour. Besnik se retourna d'un mouvement brusque, et, au même moment, il vit la grande horloge s'effacer dans la nuit, comme plongeant dans l'abîme. Avec une incroyable célérité, des pans entiers de la ville expulsaient les lumières, retournant en

l'espace de quelques secondes à la nuit primitive. Le centre avait basculé dans l'obscurité la plus complète. Quelque part, une fenêtre s'éclaira dangereusement. Une voix cria : « Éteignez ! » Dans la rue, quelqu'un grondait comme un ordre : « Camarades, ne circulez plus ! Gagnez les abris les plus proches ! » Le bruit anonyme des pas s'étouffait. Besnik perdit le sens de l'orientation. On ne distinguait plus rien. Une voiture aux phares rouges, mais très faibles (apparemment de la police), venait dans sa direction. À leur lueur, il discerna çà et là des visages qui ne ressemblaient plus à rien, assemblages de chair et d'os. De leur éclat rougeâtre, les phares en effleurèrent deux ou trois. Le seul signe de vie était désormais ce flamboiement sanglant. Tous les frontshumains étaient marqués de blessures potentielles. Moi aussi, se dit Besnik, je porte au front une blessure à venir.

De la voiture de police, une voix sévère continuait de crier : « Gagnez les abris ! Alerte ! » À cette seconde, les phares se posèrent sur une statue. Sous la lueur blafarde, Besnik eut l'impression que son visage, grimaçant comme sous une douleur insoutenable, était baigné d'une sueur de bronze.

La sirène continuait de hurler. Assez loin, près du centre, on distinguait quelques éclats de lumière, mais ils eurent tôt fait de s'effacer. À présent, les ténèbres étaient complètes. On eût dit que la terre s'était retirée pour céder subitement la place à un ciel noir, immense, continental. Tout était devenu ciel. Et, au milieu de ce ciel, haute et solitaire, coupole glacée, à la fois hurlement, soupir, plainte, ultime sanglot réparateur, se dressait la sirène.

Hurle, hurle ! pensait Besnik. Un moment, il s'imagina qu'il était seul sous la voûte nocturne. Mais cette impression ne dura qu'une seconde. Une cigarette allumée brasilla à côté de lui et il prit conscience qu'il se trouvait dans un abri avec d'autres passants surpris par l'alerte.

« J'ai attendu que tu me téléphones, chuchota une voix de jeune fille tout près de lui. J'ai attendu tout l'après-midi.

– Il m'était impossible de venir, répondit quelqu'un. Tu comprends bien quel jour on est. »

Besnik tourna la tête, mais, dans le noir, il ne vit que la lueur tranquille d'une cigarette et, à cet instant, il lui sembla qu'au-dedans de lui s'était

brusquement révélé avec une extrême clarté, comme à travers une loupe, quelque chose qui lui était resté jusque-là insaisissable, qui avait imprégné toute sa vie sans que lui-même s'en fût rendu compte, comme une irradiation invisible émanant de pages de livres, de pierres, de faits, de paysages, de cartes, de visages humains.C'était l'histoire elle-même. Son corps encore tiède, non embaumé, était là, autour de lui, chair vive délivrée de sa coquille, pate déversée généreusement dans les rues, sur les places. Elle était là. Il suffisait de tendre la main pour la toucher.

Je vis un moment de vérité, songea-t-il. Avant peu, la sirène allait se taire, la lave se figer, mais lui n'oublierait jamais l'étincellement de cet instant.

Il plissa les yeux et se dit : L'hiver est passé.

Le hurlement de la sirène montait et descendait comme s'il roulait sur un relief accidenté. Cet hiver est passé, se répéta-t-il presque à haute voix. Subitement, il sentit toute la fatigue, toute la tension de ces mois peser douloureusement sur lui. J'ai attendu que tu me téléphones, fit-il, répétant comme en rêve les mots de l'inconnue dans les ténèbres. J'ai attendu tout l'après-midi. Puis, de tout son être, il appela doucement : Zana ! Il l'avait perdue. Durant les dures journées de cet hiver, il avait cru que la vie se figeait. Ç'avait été son épreuve. Il avait pensé qu'au moment où la mort montre les dents, la vie doit s'arrêter pour un temps. Mais il n'en était rien. L'histoire encore chaude, coulée à ses pieds, démontrait le contraire. Elle semblait dire : Profitez de ces moments pour me lire, c'est maintenant que je suis plus vraie que jamais ! Le peuple avait supporté le coup. Il avait grimacé de douleur, et, sous l'épreuve, s'était peut-être recroquevillé sur lui-même, crachant parfois son amertume, mais il avait conservé la vie. Les pertes creusaient bien çà et là des trous profonds sur sa large poitrine, mais les pertes ajoutent parfois à la grandeur d'un peuple. À moi aussi, la perte a apporté quelque chose, songea-t-il. Il sentait au fond de lui un calme étonnant, fait de pureté et de chaleur. En fin de compte, toute cela avait été on ne peut plus simple : parmi les armées innombrables du communisme, il était un simple soldat, quasi anonyme, au milieu du xx^{e} siècle, sur qui l'époque s'était déchargée d'une partie de son poids. Le hurlement de la sirène semblait s'être fiché dans le ciel. Je t'ai attendue tout l'après-midi, pensa-t-il. Je t'ai attendue dans les siècles des siècles...

***

Au début de mars, après des rafales de vent dont la furie dépassa celle de tous les ouragans de l'hiver, des milliers de gens montèrent sur les toits et les terrasses des maisons pour redresser leurs antennes de télévision qu'ils croyaient déformées ou renversées par la tempête. Depuis le mois de septembre de l'année précédente, on ne se souvenait pas d'un vent d'une telle violence. Les cols de leurs manteaux relevés pour se protéger de la tourmente, ils examinaient avec soin les tiges métalliques dénudées comme pour y trouver les marques d'un profond épuisement.

Jamais de leur vie ils n'avaient entendu autant de nouvelles que durant cet hiver. Et, jour après jour, nuit après nuit, sans comprendre eux-mêmes pourquoi, ils s'étaient persuadés qu'après toutes ces nouvelles qu'elles avaient captées à travers la pluie, la neige, le hurlement des vents, les antennes devaient depuis longtemps être affreusement tordues.

Or les antennes, les toits, tout comme le vaste paysage environnant, étaient demeurés intacts. C'est peut-être pour cela qu'en s'apprêtant à redescendre, les gens hochaient la tête, l'air de dire : « Et pourtant, quel hiver ! »

Tirana, 1971.

OceanofPDF.com

TABLE DES VOLUMES

TOME PREMIER : Introduction aux Œuvres d'Ismail Kadaré, *par Eric Faye*
Récits d'outre-temps
Prométhée
La Porteuse de songes
Avant le bain
La Nuit du sphinx
La Pyramide, *roman*
Qui a ramené Doruntine ?, *roman*
Le Pont aux trois arches, *roman*
La Grande Muraille, *récit*
TOME DEUXIÈME : Les Tambours de la pluie, *roman*
Récits de la nuit tombante
L'Église Sainte-Sophie
Notes de la capitainerie du port
Le Porte-Malheur
La Niche de la honte, *récit*
TOME TROISIÈME : La Commission des fêtes, *récit*
Le Firman aveugle, *récit*
Le Palais des rêves, *roman*
Le Vol du sommeil royal, *récit*
La Chaîne des Hankoni, *récit*
L'Abolition du métier d'imprécateur, *récit*
Les Adieux du mal, récit
TOME QUATRIÈME : L'Année noire, *récit*
Avril brisé, *roman*
Le Dossier H., *roman*
Le Chant, *récit*
Les Passages souterrains, *récit*
Concours de beauté masculine aux Cimes maudites, *récit*
TOME CINQUIÈME : Chronique de pierre, *roman*
Novembre d'une capitale, *roman*
Trois temps, *récits*
Le Temps des premiers écrits
Le Temps de l'argent
Le Temps de l'amour
TOME SIXIÈME : La Ville sans enseignes, *roman*
Le Général de l'armée morte, *roman*
Le Crépuscule des dieux de la steppe, *roman*
Le Monstre, *roman*

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Le Général de l'armée morte, roman, Albin Michel, 1970.

L 'Hiver de la grande solitude, roman, Fayard, 1978 ; nouvelle édition 1999.

Le Crépuscule des dieux de la steppe, roman, Fayard, 1981.

Le Pont aux trois arches, roman, Fayard, 1981.

Avril brisé, roman, Fayard, 1981 ; nouvelle édition 1997.

La Niche de la honte, Fayard, 1984.

Les Tambours de la pluie, roman, Fayard, 1985.

Chronique de pierre, roman, Fayard, 1985 ; nouvelle édition 1998.

Invitation à un concert officiel et autres récits, nouvelles, Fayard, 1985.

Qui a ramené Doruntine ?, roman, Fayard, 1986.

L'Année noire, suivi de *Le cortège de la noce s'estfigé dans la glace,* récits, Fayard, 1987.

Eschyle ou le grand perdant, Fayard, 1988 ; nouvelle édition 1995.

Le Dossier H., roman, Fayard, 1989.

Poèmes (1958-1988), Fayard, 1989 ; nouvelle édition 1997.

Le Concert, roman, Fayard, 1989.

Le Palais des rêves, roman, Fayard, 1990.

Le Monstre, roman, Fayard, 1991.

Printemps albanais, Fayard, 1991.

Invitation à l'atelier de l'écrivain, suivi de Le Poids de la Croix, Fayard, 1991.

La Pyramide, roman, Fayard, 1992.

La Grande Muraille, suivi de *Le Firman aveugle*, récits, Fayard, 1993.

Clair de lune, récit, Fayard, 1993.

Œuvres, t. I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, Fayard, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 1999.

L'Ombre, roman, Fayard, 1994.

L'Aigle, récit, Fayard, 1996.

Récits d'outre temps, Stock, 1996.

Les Adieux du mal, récit, Stock, 1996.

Spiritus, roman, Fayard, 1996.

Le Firman aveugle, Stock, 1997.

Le Concours de beauté masculine, Stock, 1998.

Trois chants funèbres pour le Kosovo, récits, Fayard, 1998.

Mauvaise saison sur l'Olympe, théâtre, Fayard, 1998.

Novembre d'une capitale, roman, Fayard, 1998.

AUTOUR DE L'ŒUVRE D'I. KADARÉ

ÉRIC FAYE : *Ismail Kadaré, Prométhée porte-feu*, José Corti, 1991.

Ismail Kadaré, Entretiens avec Éric Faye, José Corti, 1991.

MiGJENi, *Chroniques d'une ville du Nord*, précédées de *L'Irruption de Migjeni dans la littérature albanaise*, par Ismail Kadaré, Fayard, 1990.

ANNE-MARIE MITCHELL, Ismail *Kadaré*, le rhapsode albanais, Le Temps parallèle, 1990.

FABIEN TERPAN, *Ismail Kadaré*, Éd. universitaires, 1992.

Ismail Kadaré, Gardien de *mémoire*, colloque, Association des écrivains de langue française, présenté par Maurice Druon, sous la direction de J. Augarde, S. Dreyfus, E. Jouve, SEPEG International, 1993.

Ismail KADARÉ, *Dialogue avec Alain Bosquet*, Fayard, 1995.

Ismail KADARÉ, *Les Temps barbares*, entretiens avec Denis Fernandez-Récatala, Éd. de l'Archipel, 1999.

OceanofPDF.com

Ismail Kadaré

Œuvres

tome septième

Introduction et note de présentation
d'Éric Faye
Traduction de l'albanais
de Jusuf Vrioni

Fayard

OceanofPDF.com